

N O U V E A U
R E C U E I L,

Très Utile

POUR BIEN ENTENDRE

*La Fable, le Sublime, l'Hi-
stoire, & la Poesie, &c.*

Par GUILLAUME KER. *R*

Par Gu

R



A E D I N B O U R G,

Imprimé par GUILLAUME CHEYNE.

M.DCC.XXXVII.

Handwritten: 1020
Handwritten: 1020

Handwritten: La Table, le Sublime, l'He-
poire, & la Poésie, &c.



Handwritten: La Gu-

Handwritten: A. EDWARDS
Imprimé par G. WILLIAMS & C^{tes}
M.DCCCXXXVII

Am [Poster
Pictor



A

M A D A M E

La Comtesse d'Ancrum.

MADAME,



Ai crû de ne pouvoir donner un plus grand ornement à ce Recueil, que de placer vôtres illustre nom à la tête. Le gout delicat que vous possédez, me fait croire que la langue Françoisse ne vous est pas indifférente ; c'est aujourd'hui l'amour des nations les plus polies, & elle dispute de la beauté avec toutes les langues mortes. Vous vivez dans un siècle où les grands, comme les autres, se piquent d'érudition & de belles let-

tres, c'est pourquoi, que j'ose me flater que ce Recueil, qui renferme des choses très curieuses & très importantes, & que j'ai mis au jour dans la seule vuë de rendre un bon office à ma patrie, & pour faire plaisir au beau monde, ne vous sera pas desagréable.

MADAME, à qui aurois je pû dedier cet ouvrage qu'à la COMTESSE D'ANCRUM, de qui la naissance est toute illustre, & de qui le cœur est encore au dessus de la naissance ? Mais puisque les choses les plus belles & les plus parfaites sont toujours les plus mal-aisées à représenter, je ne parlerai point de vôtre beauté, de vôtre taille, de la délicatesse de vos sentimens, de la solidité de vôtre jugement, de la vivacité de vôtre esprit, de l'étendue de vôtre connoissance, ni de vôtre bonté & générosité ; tous ces avantages, & toutes ces belles qualités sont bien au dessus de mon expression ; ainsi je les admirerai en vous, de même que tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher, parce que si l'on étaloit la moitié de vos charmantes vertus, peintes de leurs vives couleurs, vous vous croiriez d'avoir été flatée.

MADAME, je n'oserai étaler ici non plus les actions héroïques de la famille de HORDERNESSE, célèbre par toute l'Europe pour les personnes illustres qu'elle a produit, depuis

puis le tems que ce noble personnage NORMAN DE DARCY vint de France en Angleterre avec Guillaume le Conquerant ; il y a six cens soixante douze ans, à qui ce roi donna trente trois seigneuries privées pour sa parfaite valeur dans les combats, & sa sagesse dans les conseils. Les DARCYs ont été depuis des généraux, des amiraux, des connétables & des marechaux d'Angleterre. Mais je ne suis pas assez téméraire pour oser être le panegyriste de ces grands hommes ; ce seroit violer les droits de l'histoire, qui les a consacrés à l'immortalité.

C'EST vrai, que le COMTE D'ANCRUM, qui représente la noble & illustre famille de LOTHIAN, est un seigneur pour qui tout le monde intelligent a & aura de l'admiration ; & qui n'admireroit pas la grandeur de son esprit, la solidité de son jugement, la hauteur de ses connoissances, sa pénétration dans les choses les plus difficiles, l'étendue de ses lumières dans les ténèbres de l'ancienne histoire, dans les langues mortes aussi bien que modernes, & dans tous les beaux arts. Enfin, c'est lui qui connoit le fort & le foible du genre humain, & qui possède tous ces rares avantages, qui porteront la gloire de son nom jusqu'à la dernière postérité ; mais nonobstant sa haute naissance & ses beaux talens
qui

qui le rendent heureux, son plus grand bonheur est de vous posséder.

PLAISE à la bonté divine de conserver long tems le COMTE & la COMTESSE D'ANCRUM pour le bien de la société ; & pour le bonheur de l'illustre maison de LOTHIAN ; que cette benediction s'étende aussi sur le MARQUIS & la MARQUISE DE LOTHIAN, le COMTE & la COMTESSE DE HOLDERNESSE, les delices des gens de bien.

J'ESPERE que vous ne trouverez pas mauvais la liberté que je prens, & que vous aurez un peu d'égard à mes sentimens & à mes vœux, en m'accordant votre protection ; car quoique cette epître ne peut acroître ni votre honneur ni votre merite, au moins fera-t-elle en quelque façon paroître la grandeur de mon affection à votre service, & que j'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, & la plus vive reconnoissance,

MADAME,

Votre très humble,

& très obeïssant serviteur,

Guillaume Ker.

Les Noms de ceux qui ont souscrits.

A.

SAmuel Ashtoun, Esq;
 Mr. David Anderson Writer to the Signet.
 Mrs. Betty Arbuthnot, *Edinburgh*.
 Mrs. Henrietta Aikman there.
 Doctor Charles Alston Professor of Botany.
 Mr. George Abercrombie Professor of the Law of Nature and Nations.
 Mr. Hugh Adams Student.
 Mr. John Adams Student.
 Mr. James Anderson Student, *Selkirk*.
 Mr. James Arnot, *Leith*.

B.

THe Right Hon. the Earl of *Bute*.
 The Right Hon. my Lord *Boyle*.
 The Right Hon. Lady Janet Boyle.
 The Right Hon. my Lord *Balgowny*.
 The Right Hon. my Lord *Bruce*.
 The Right Hon. my Lord *Borthwick*.
 The Hon. the Master of *Bracco*.
 The Hon. George Baily junior of *Ferviswood*, Esq;
 The Hon. Patrick Boyle Advocate.
 Sir William Bailie of Lamington, Baronet.
 Mrs. Peggy Bailie.
 Mr. Alexander Bain of *Loggie*, Advocate, Professor of the Municipal Law of Scotland.
 Mr. John Bull Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. David Beatt Merchant there.
 Mr. Andrew Bonner Merchant there.
 Mr. Charles Bartram at *Yester*.
 Mr. George Bogle junior, Merchant in *Glasgow*.
 Mr. Charles Butter Student in *Edinburgh*.
 John Blackadder of *St. Leonards*, Esq;

C.

Mrs. Henrietta Carmichael.
 Mrs. Griffel Cochran.
 The Right Hon. my Lord *Cranston*.
 The Hon. Francis Charters of *Ampsfield*, Esq;
 The Hon. Mr. John Crawford Advocate.
 The Hon. James Crawford, Esq;

Sir James Carnegy of *Pittarrow*, Baronet.
 Doctor John Clark.
 Thomas Calderwood of *Poltoun*, Esq;
 John Cuninghame *junior* of *Bubugy*, Esq;
 Mr. Daniel Crockat Student.
 Mr. John Crockat Student.
 Mr. Walter Curry Student.
 Mr. Gideon Crawford Bookseller in *Edinburgh*.
 Mr. Will. Craigh, one of the Masters of the high School there.
 Mr. Lauchlan Campbel Writing-Master there.
 Mr. Will. Cuninghame Master of the Gram. School at *Irvine*.
 Mr. James Clyddale Student.
 Mr. Thomas Caverhill at *Fedburgh*.
 Mr. Alexander Callendar Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. Robert Campbel Student.

D.

THe Most Hon. Lady Jane Douglas.
 Mrs. Margaret Dunbar.
 Mrs. Joanna Drummond.
 Mrs. Betty Dunbar.
 Sir John Dalrymple of *Cowslaw*, Baronet.
 David Dalrymple, Esq; Son to my Lord *Drummore*.
 David Dalrymple *junior* of *Newbales*, Esq;
 James Dalrymple *junior* of *Harvystoun*, Esq;
 Mr. Thomas Dundas Professor of the Civil Law.
 Lewis Douglas *junior* of *Garvat*, Esq;
 Mr. Colin Drummond Professor of Greek in the College of
Edinburgh.
 Mr. Peter DuPont, one of the Ministers of *Edinburgh*.
 Mr. George Drummond, Son to George Drummond, Esq;
 one of the Commissioners of his Majesty's Customs.
 Doctor William Douglas at *Fedburgh*.
 Mr. Yaxly Davidson *junior*.
 Mr. Patrick Duncan, Chaplain to the Most Hon. the Mar-
 of *Lothian*.

Mr. Thomas Dow Student.
 Mr. William Dyce Master of the Grammar-School at *Selkirk*.

E.

THe Right Hon. the Earl of *Eglintoun*.
 Mr. James Erskine *junior*, Advocate.
 Mr. John Espline Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. William Edmonston Surgeon in *Leith*.

Mr. Thomas Elliot Student.
Mr. Robert Elliot Student.

F.

THe Hon. the Master of *Forbes*.

The Hon. Duncan Forbes, His Majesty's Advocate.
James Falconer of *Mountan*, Esq;

Mr. William Forrester Minister of the Gospel at *St. Mungo's*.

Mr. Robert Finlay Student.

Mr. Andrew Faulds Student at *Glasgow*.

Mr. David Frazer Master of the Grammar School at *Musleburgh*.

Mr. Alexander Frazer Officer of Excise.

Mr. George Finlay Writer in *Leith*.

G.

His Grace the Duke of *Gordon*.

The R. H. my Lord *Gray* in *England*.

Sir Robert Gordon of *Gordonstoun*, Baronet,

Adam Gordon *junior* of *Ardoch*, Esq;

Alexander Garden *junior* of *Troup*, Esq;

Mr. Charles Gordon Advocate.

Mr. George Gordon Merchant in *Dumfries*.

Mr. Joseph Gibson Surgeon in *Leith*.

Doctor George Grieve in *Peebles*.

The Rev. Mr. William Gustard, one of the Ministers of *Edinburgh*.

Mr. James Guild Student.

Mr. John Gray Writer in *Edinburgh*.

Mr. Andrew Gray Merchant in *Leith*.

Mr. Robert Gardener Writer in *Edinburgh*.

Mr. John Gibson Writer there.

Mr. Joshua Gair of *West-Newton*.

John Graham, Esq;

H.

THe R. H. the Earl of *Home*.

The R. H. the Earl of *Haddington*.

The R. H. Lord George Hay.

The R. H. my Lord *Haddow*.

The R. H. Lady Charlotte Hope.

Mrs. Helen Hamilton.

Mrs. Jacobina Hamilton.

The H. Mr. Alexander Home.

b

Robert

Robert Hepburn, Esq;
 David Hunter of *Burnside*, Esq;
 Archibald Hamilton, Esq;
 John Haliburton of *Morrislaw*, Esq;
 Mr. Gilbert Haliburton Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. John Haliburton Merchant there.
 Mr. David Hepburn Student.
 William Home of *Greenlaw-Castle*, Esq;
 Mr. Richard Hodge Writing-Master in *Leith*.
 Mr. Robert Hunter Writer in *Edinburgh*.
 Mr. George Home Writer there.
 Mr. Michael Harris Writer in *Leith*.
 Mr. Gilbert Hamilton.
 Mr. Andrew Home in the Excise-Office.
 Mr. John Hill Governor to the Earl of *Haddington*.
 Mr. William Home Minister of *Polworth*.

I.

MR. Thomas Johnstone Governor to the H. the Master
 of *Bracco*.
 Mr. John Innes Teacher of Mathematicks, *Edinburgh*.
 Mr. John Inglis Merchant in *Edinburgh*.

K.

HIS Grace John Ker Duke of *Roxburgh*.
 The Most Hon. William Ker Marquis of *Lothian*.
 The Most Hon. Robert Ker Marquis of *Beaumont*.
 The R. Hon. William Ker Earl of *Ancrum*.
 The R. Hon. Lord Robert Ker.
 The Hon. Mr. Robert Ker.
 The Hon. Mr. William Ker.
 The Hon. Mrs. Jane Ker.
 Sir William Ker of *Greenhead*, Baronet.
 William Ker of *Littleden*, Esq;
 Thomas Ker of *Cavers*, Esq;
 Andrew Ker of *Keppella*, Esq;
 Mr. Robert Ker younger of *Keppella*, Advocate.
 Mr. George Ker Advocate.
 Charles Ker of *Chatta*, Esq;
 John Ker younger of *Todshall*, Esq;
 Mr. John Ker Professor of Humanity in *Edinburgh*.
 James Ker of *Morison*, Esq;
 William Ker of *Ettle*, Esq;

William

William Ker younger of *Abbotrule*, Esq;
 Mark Ker of *Blakeburn*, Esq;
 Mark Ker Brother to *Morison*, Esq;
 Mr. Andrew Ker Minister at *Turreff*.
 Mr. William Ker Bailie in *Peebles*.
 Mr. William Ker Student in *Turreff*.
 Mr. William Ker Writer in *Edinburgh*.
 Mr. William Ker at *Lisfrutber*.
 Mr. James Ker Jeweler and Goldsmith in *Edinburgh*.
 Mr. John Ker Surgeon in *Kelfo*.
 Mr. Edward Ker Merchant in *Ayr*.
 Mr. Abraham Ker Student.
 Mr. Patrick Ker Student.
 Mr. John Ker from *Kelfo*, Student.
 Mr. John Ker Master of the Grammar School at *Coldstream*.
 Mr. John Ker Master of the Grammar School at *Gigleswick*.
 Alexander Ker Student in *Dunfries*.
 Mr. John Ker Student in *Edinburgh*.
 Mr. Alexander Ker Merchant in *Eymouth*.
 Mr. Andrew Ker Minister at *Rathan*.
 Mr. James Ker Minister at *Dun*.
 Captain Robert Ker at *Cornwal*.
 Mr. Patrick Ker Merchant in *Virginea*.

L.

THe R. H. my Lord *Linton*.
 Mr. John Luckup Advocate.
 Mr. Patrick Lindsay junior, Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. Charles Lockhart Student of Physick.
 Mr. George Lauder Son to Mr. Lauder Surgeon in *Edinburgh*.
 Mr. James Lauder Student.
 Mr. John Lesly Student at *Dalkeith*.
 Mr. Peter La Motte in *Edinburgh*.
 Mr. James Lindsay Minister at Lauder.

M.

THe R. H. my Lord *Maitland*.
 The Hon. Mr. Charles Maitland.
 The Hon. James Muir of *Rowallan*, Esq; Son to the Hon.
 Brigadier Campbel of *Lavers*.
 John Maxwell of *Pollock*, Esq;
 John Maxwell at *Calderwood*, Esq;
 Alexander Murray younger of *Cringlety*, Esq;

Andrew Mitchel, Esq;
 Alexander Muirhead younger of *Lenis*, Esq;
 James Morris, Esq;
 Mr. Alexander Monro Professor of Anatomy in *Edinburgh*.
 Mr. Colin MacLaurin Professor of Mathematicks there.
 Doctor William MacPharlane.
 Doctor Alexander Martin.
 Mr. Charles Mackie Professor of Universal History.
 Mr. Andrew MacDowal Advocate.
 Mr. William MacGhie Writer in *Edinburgh*.
 Mr. Daniel MacQueen Minister at *Dalziel*.
 Mr. John MacIntosh Surgeon in *Edinburgh*.
 Mr. John MacPharson Minister at *Barow*.
 Mr. Æneas MacCaulay Minister at *Apple-Crofs*.
 Mr. Alexander MacCulloch Minister at *Cluny*.
 Mr. Matthew Murthlane Writer in *Edinburgh*.
 Mr. Hugh Millar Master of the Grammar School at *Leith*.
 Mr. Robert Murdoch Writer in *Glasgow*.
 Mr. John Murdoch Merchant there.
 Mr. Andrew Martin Bookseller in *Edinburgh*.
 Mr. William Millar Writer to the Signet.
 Mr. Neil MacVicar Merchant there.
 Mr. Arthur Martin at *Dunfermline*.
 Mr. James Mill Merchant in *Leith*.
 Mr. David Moubay Student.
 Mr. Robert MacMurdoch.
 Mr. Archibald MacMurdoch.
 Mr. Donald MacKenzie Student.

N.

Sir James Nasmyth of *Posfa*, Baronet.
 James Nimmo, Esq;
 Mr. Thomas Newtone Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. Andrew Newtone Merchant there.
 William Nisbet of *Dirleton*, Esq;

O.

Mrs. Euphame Orr at *Lanerk*.
 Roger Oswald of *Fingletone*, Esq;
 Mr. David Oswald Writer in *Edinburgh*.

P.

Doctor John Pringle Professor of Philosophy.
 Doctor Andrew Plumber.
 Mrs. Jane Paterson at *Leith*.

Andrew

Andrew Pringle younger of *Haining*, Esq;
 George Pringle Esq;
 Alexander Pringle of *Whitebank*, Esq;
 Mr. George Purdy Merchant in *Glasgow*.
 Mr. Thomas Pillans Merchant in *Leith*.
 Mr. Robert Pillans Student.

R.

Sir John Ramsay of *Whitshill*, Baronet.
 Mrs. Isobella Robertson.
 Doctor John Rutherford Professor of Medicine.
 Mr. Charles Ramsay Surgeon in *Edinburgh*.
 Mr. James Ramsay Writer in *Edinburgh*.
 Mr. Andrew Richardson Minister at *Broughtoun*.
 Mr. Andrew Robertson Minister at *Gledsmoor*.
 Mr. Alexander Robertson Minister at *Ettlestoun*.
 Mr. William Riddle Master of the Grammar School of
Dalmenzie.
 Mr. Robert Rodham of *Ewart*.
 Mr. John Russel Writer in *Edinburgh*.
 Mr. John Row Merchant there.

S.

The R. H. Lady Helen Sutherland.
 The R. H. Lady Janet Sutherland.
 Sir Robert Sinclair of *Stevenson*, Baronet.
 Sir Michael Stewart of *Blackball*, Baronet.
 Sir George Sutt of *Balgon*, Baronet.
 Gabriel Silby of *Paston*, Esq;
 Patrick Scot younger of *Ancrum*, Esq;
 William Scot, Esq;
 The Rev. Mr. Somerville of *Berwick*.
 Mr. Robert Stewart Professor of Philosophy in *Edinburgh*.
 Mr. John Stevenson Professor of Philosophy there.
 Mr. Andrew Stalker Bookfeller in *Glasgow*.
 Mr. John Stephen Merchant in *Leith*.
 Mr. Alexander Sheriff Merchant there.
 Mr. David Simpson Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. Henry Spence Writer there.
 Mr. James Scot Surgeon there.
 Mr. James Scot Master of the Grammar School at *Fedburgh*.
 Mr. Robert Stark Minister at *Kimross*.
 Mr. John Sinclair Writer to the Signet.

William

William Shaw, Esq; from *England*.
 Doctor Andrew Sinclair.
 Mrs. Marjory Stewart.
 Mr. Robert Strachan Merchant in *Leith*:
 Mr. John Sandilands Student.
 Mr. James Spanky Student.

T.

John Thomson younger of *Charletoun*, Esq;
 Mr. John Tod Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. John Tod Student.
 Mr. Smart Tennent Merchant.
 Mr. William Turnbull Minister at *Abbotrule*.
 Mr. William Temple in *Berwick*.
 Mr. Alexander Tait Surgeon in *Crief*.
 Mr. Charles Thomson Wig-Maker in *Edinburgh*.
 Mr. Robert Thomson Student.

W.

James Williamson of *Cardrona*. Esq;
 Mr. Peter Wedderburn Advocate.
 Mr. George Wishart, one of the Ministers of *Edinburgh*.
 Mr. Isaac Wood Minister at *Ettle*.
 Mr. William Wallace Minister at *Drumelzier*.
 Mrs. Elizabeth Walker.
 Mrs. Janet Walker.
 Mr. John Walker Minister in the *Canongate*.
 Mr. William Wilson Minister at *Coldstream*.
 The Rev. Mr. Wilson of *Woollar*.
 Mr. James Wardrop Writer in *Edinburgh*.
 Mr. John Wardrop Writer there.
 Mr. Thomas Wardrop Student.
 Mr. James Weir Merchant in *Edinburgh*.
 Mr. James Williamson Merchant there.
 Mr. John Wauchope Merchant there.
 Mr. Walter Wilson in *St. Andrews*.
 Mr. Robert Wilson.
 Mr. William Wilson Writer in *Edinburgh*.

Y.

Mr. David Young Professor of Philosophy in *St. Andrews*.
 Doctor Robert Young in *St. Andrews*.
 Mr. David Young Master of the Grammar School at *Had-
 ington*.

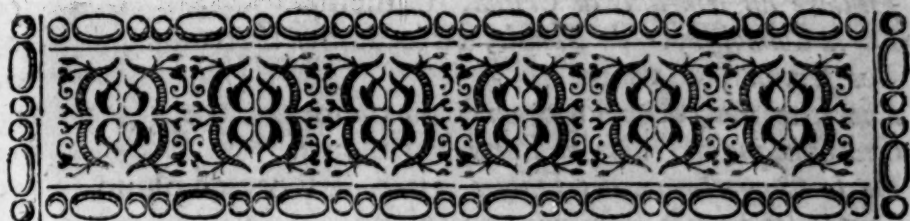


Table des Matieres.

PAGE

A Bregé des Metamorphoses d'Ovide, devant le livre, par M. le Ragois.	
La Dame genereuse, aussi devant le livre, par Mademoiselle K.	
La conduite de soi-même, par les Mess. du Port Royal.	I
Lettre d'une Dame de la cour.	II
Reponse à cette lettre, par Bellegarde.	13
Sur les mœurs des Anciens & Modernes, par Mess. de l'Academie Française.	17
Sur la beauté des Grecques & des Romaines, par les mêmes.	19
Sur les Fées, par les mêmes.	20
Sur les Sibylles, par les mêmes.	22
Sur l'origine des Géans, par les mêmes.	23
Sur l'âge des premiers hommes, par les mêmes.	25
Sur la tour de Babel, par les mêmes.	26
Sur les Eclipses, par les mêmes.	28
Sur la Peinture, par les mêmes.	31
Sur la Musique, par Mr. l'Abbé Gauiffault.	35
La Puissance de l'Amour, par une Dame de Qualité.	38
La Matrone d'Ephese, par Mr. Nodot.	52
Histoire de Madame de Tours, tiré du gage touché.	55
Du Donneur d'Eau-benite, du même.	58
Du Colonel & de Mademoiselle de Valence, du même.	61
Histoire de Mademoiselle de Roi, du même.	72
Mademoiselle de Chartres & la Comte du Bluteaux, du même.	79
	Triston

<i>Tristan fouetté</i> , du même.	88
<i>Histoire du Marquis de Criton</i> , du même.	90
<i>De la Connoissance du Monde</i> , tirée de St. Evermont.	101
<i>Des femmes</i> , du même.	104
<i>Entretien avec deux Voyageurs</i> , du même.	109
<i>Une Critique agréable de Paris</i> , du même.	113
<i>De la Conversation des Dames</i> , tirée de l'Art de plaire.	135
<i>Contre les grands Parleurs</i> , du même.	139
<i>La Grandeur des Romains & leur Decadence</i> , par le duc de Fortescue.	147
<i>Le Sublime</i> , traduit par Boileau.	275
<i>Rhadamisthe & Zenobie</i> , par Mr. de Cribillon.	334
<i>Alzire</i> , Tragedie, par Mr. de Voltaire.	376
<i>La mort de Cesar</i> , par le même.	419
<i>Parodie du Cid</i> , par Boileau.	449

ABRE-





A B R E G É D E S

Metamorphoses d'Ovide,

A V E C

Une EXPLICATION succincte &
methodique sur chaque Fable.

LIVRE PREMIER.

FABLE I. *Du cahos changé en quatre elemens.*

LE cahos étoit un mélange des quatre elemens, qui furent séparés & mis chacun à leur place. Le feu, comme le plus léger, fut placé au plus haut lieu, l'air au dessous, ensuite l'eau, & enfin la terre, comme la plus pesante, est restée au centre de l'univers.

Explication. Cette fable doit passer pour une vérité, puisqu'elle est tirée mot à mot de l'écriture sainte, au chapitre premier de la Genèse.

F A B. II. *De la formation de l'homme.*

Après la separation des elemens, Promethée, fils de Japer, forma avec de la terre & de l'eau un homme à la ressemblance des Dieux, & lui donna la vie avec un flambeau qu'il avoit allumé aux rayons du soleil par le conseil de Minerve: Jupiter irrité de ce larcin, commanda à Mercure de l'attacher sur le mont Caucase, où un aigle lui ronge le cœur sans le faire mourir.

Expl. *Promethée est un mot Grec, qui signifie très prudent. Ovide a peut-être tiré cette fable de l'écriture, où il est dit, que Dieu fit l'homme à son image. Gen. i.*

F A B. III. *Des quatre siècles.*

La difference qui s'est trouvée dans les mœurs de l'homme, a été cause de celle des quatre siècles. Le premier s'appelle l'âge d'or, à cause de l'innocence qui regnoit alors, & que la terre produisoit des fruits sans être cultivée. Le second l'âge d'argent, parce que l'homme dechut de sa pureté, fut réduit à se vêtir, à bâtir des maisons, & à cultiver la terre. Le troisième l'âge d'airain, où le libertinage & la trahison commencerent à paroître. Le quatrième enfin est appelé l'âge de fer, car on s'en servit pour commettre toutes sortes de crimes, sans excepter même le parricide.

Expl. *Cette fable est une preuve de l'innocence qu'avoit l'homme à sa creation, & fait voir aussi combien il a degeneré: Elle a du rapport avec la statue que Nabucodonosor vit en songe, dont la tête étoit d'or, la poitrine d'argent, les cuisses d'airain, & les jambes de fer. Dan. ii.*

F A B. IV. *Des quatre saisons.*

Le siècle d'argent commença lors que Saturne eut été chassé du ciel par son fils Jupiter, qui divisa l'année en quatre saisons, & les nomma le printemps, l'été, l'automne & l'hiver.

Expl. *On croit que Jupiter étoit un roi d'Egypte, qui remarqua le premier la diversité & la durée des saisons, & qu'il leur donna le nom qu'elles portent.*

F A B. V. *Des géans.*

Les géans, enfans de la terre, declarerent la guerre aux Dieux, & entasserent plusieurs montagnes les unes sur les autres pour escalader le ciel, & s'en emparer: Ils furent foudroïés par

par Jupiter, & il naquit de leur sang des hommes qui furent aussi mechans que leurs peres, par l'enormité des crimes qu'ils commirent.

Expl. *Il est certain, qu'il y a eu des géans ; & que par cette fable tirée peut-être de l'histoire de Nemrot, ou de ceux qui entreprirent de bâtir la tour de Babel, Gen. xi. Ovide a voulu nous apprendre que les grands de la terre, que representent les géans, ne doivent pas former des desseins contre Dieu.*

F A B. VI. *De Lycaon changé en loup.*

LYcaon, prince d'Arcadie, naquit du sang des géans ; il étoit si cruel, qu'il faisoit mourir tous ceux qui alloient loger en son palais. Jupiter y fut lui-même sous la figure d'un homme ; & voyant qu'on lui servoit de la chair humaine ; il foudroia la maison de ce tyran, & le changea en loup.

Expl. *La fable de Lycaon est une leçon qui fait voir aux princes, qu'ils ne devoient point violer l'hospitalité ni la justice ; elle a beaucoup de rapport avec l'histoire de Nabucodonosor, qui fut changé en bête. Dan. iv.*

F A B. VII. *Du deluge universel.*

Jupiter voyant la corruption generale des hommes, les extermina tous par un *deluge universel* ; il n'y eut que Deucalion & Pyrrha qui furent sauvés dans un batteau, parce qu'ils avoient gardé la justice, & conservé leur innocence.

Expl. *C'est ici une imitation du deluge dont il est parlé dans la Genese, vii. Ovide s'en sert, pour faire voir qu'il est avantageux d'observer les loix, & que c'est par ce seul moyen qu'on peut se préserver du peché, & des châtimens qu'il attire.*

F A B. VIII. *De la maniere dont le monde fut peuplé après le deluge.*

DEucalion, fils de Prométhée & Pyrrha sa femme, étant restés seuls de tout le genre humain après le deluge, allerent dans le temple de Themis, la prier de leur donner quelque moyen pour repeupler le monde ; cette Déesse leur ordonna de jeter derriere eux les os de leur mere ; ceux que Deucalion jetta furent changés en hommes, & ceux de Pyrrha en femmes.

Expl. *Les os de la mere de Deucalion sont les pierres, qui*
sont

sont comme les os de la terre qui est nôtre commune mere ; Themis en Grec veut dire licite. Ceci est tiré des livres de Moïse, où il est dit qu'après le deluge, Noë fit des sacrifices, & repopula la terre. Gen. ix.

F A B. IX. Du serpent Python.

Quand les eaux du deluge se furent écoulées, il naquit du limon de la terre un serpent nommé Python, qu'Apollon tua à coups de fleches, & fut pour ce sujet surnommé Pithien. On institua aussi des jeux & des combats Pithiens, pour honorer la memoire d'une action si heroïque.

Expl. L'humidité qui resta après le deluge, causoit beaucoup d'exhalaisons nuisibles à la santé ; le soleil, qui est Apollon, selon la fable, les dissipa avec ses rayons ; & c'est pour cela qu'on dit qu'il tua Python, qui en Grec signifie pourriture.

F A B. X. De l'amour d'Apollon pour Daphné.

Apollon, fils de Jupiter & de Latone, tout glorieux de la defaite du serpent, osa ce mocquer des traits de Cupidon ; ce Dieu, pour se venger, lui tira une fleche, & le rendit amoureux de Daphné fille de Penée fleuve de Theffalie : En même tems il en décocha une autre à Daphné, qui lui inspira de l'aversion pour Apollon ; ce Dieu ne pouvant se faire aimer de cette nymphe par la douceur, voulut employer la violence ; mais comme il la poursuivoit, elle implora le secours de son pere qui la changea en laurier. C'est un arbre dédié à Apollon, & dont on fait des couronnes pour les victorieux.

Expl. Daphné, quoiqu'aimée par le plus beau des Dieux, ne laissa pas de lui resister ; & on feint qu'elle fut changée en laurier, pour apprendre à celles de son sexe, que la chasteté est recompensée d'une gloire immortelle.

F A B. XI. Des amours de Jupiter & d'Io.

Jupiter devenu amoureux de la belle Io, fille du fleuve Inaque, la changea en vache, pour cacher à Junon l'amour qu'il avoit pour elle ; mais la Déesse decouvrit sa passion, & lui demanda cette vache ; l'ayant obtenue, elle la fit garder par Argus, qui avoit cent yeux : Mercure l'endormit avec sa flute, & lui coupa la tête. Junon mit ensuite les yeux d'Argus

d'Argus sur la queue de son paon, & rendit furieuse cette vache, qui après avoir couru toute la terre, s'arrêta enfin en Egypte, où Jupiter lui redonna sa première forme, & la fit adorer sous le nom d'Isis.

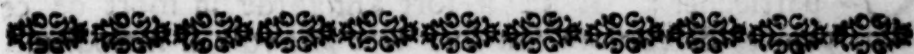
Expl. Après qu'Ovide nous a donné un exemple de chasteté, il nous en a fait voir un autre tout différent. Io n'a pas plutôt consenti aux desirs honteux de Jupiter, qu'elle est changée en vache ; pour nous apprendre, que l'impureté rend les hommes semblables aux bêtes.

F A B. XII Du Dieu Pan & de Syrinx.

Syrinx étoit la plus belle des Naiades de son tems ; elle fut aimée des satyres, & résista toujours à leurs desirs ; le Dieu Pan en devint amoureux, & la poursuivit jusqu'au fleuve Ladon, où elle fut changée en roseau, dont ce Dieu des bergers se servit pour inventer la flûte.

Expl. Cette fable est purement historique ; car ce Pan est l'inventeur de la flûte, qu'on appelle Syrinx en Grec. On feint que le roseau dont Pan se servit, étoit la fille de Ladon, parce qu'il le prit au bord d'un fleuve qui porte ce nom.

Fin du premier Livre.



LIVRE SECOND.

F A B. I. De la chute de Phaëton.

Phaëton fils du Soleil & de Clymene, ne pouvant souffrir l'injure qu'Epaphe lui faisoit, en lui reprochant que le Soleil n'étoit pas son père, alla le prier de le faire reconnoître pour son fils, par quelque marque extraordinaire. Le Soleil, avec une affection paternelle, jura par le fleuve Styx de ne lui rien refuser ; mais voyant qu'il lui demandoit la permission de mener son char, il se repentit du serment qu'il avoit fait ; toutefois, ne pouvant lui faire perdre un dessein si téméraire, il consentit à ce qu'il desiroit, & l'instruisit de la route qu'il devoit tenir : Mais Phaëton ne put tenir les chevaux, & mettoit le feu par tout. Jupiter le foudroia, & le précipita dans le Pô.

Expl. Sous le regne d'un roi d'Italie, nommé Phaëton, il arriva près du Pô une incendie qui a donné lieu à cette Fable.

Ovide

Ovide s'en sert pour avertir les jeunes gens de ne rien entreprendre qui soit au dessus de leurs forces, & pour faire voir qu'il y a beaucoup plus de gloire à bien executer un petit projet, suivant les avis d'un homme bien expérimenté, qu'à former de vastes desseins dont on ne peut venir à bout.

F A B. II. *Des sœurs de Phaëton.*

Phaëruse, Lamperie & Phebés, sœurs de Phaëton, furent fort affligées de la mort de leur frere. Elles allerent le chercher au bord du Pô, où les nymphes de ce fleuve l'avoient enseveli ; elles pleurerent pendant quatre mois sur son tombeau le malheur qui lui étoit arrivé ; après cela les Dieux en ayant compassion les changerent en peupliers, & leurs larmes en ambres.

Expl. Il faut, à l'exemple des Heliades, sœurs de Phaëton, s'affliger lors qu'il arrive quelque accident facheux à nos parens ; mais avec cette difference, que la vertu doit nous servir à moderer nôtre douleur.

F A B. III. *De Cygne ami de Phaëton.*

Cygne, roi de Ligurie, étoit allié de Phaëton, & son ami particulier : Il fut si fort affligé de la mort de ce jeune prince, & deplora son sort avec une voix si melodieuse, qu'il fut changé en l'oiseau qui porte son nom.

Expl. Cygne étoit en effet roi de Toscane, & aimoit si fort la musique, qu'on a feint qu'il avoit été metamorphosé en cygne, qui est l'oiseau dont on se sert pour représenter les musiciens ; quoique peu de personnes l'aient entendu chanter.

F A B. IV. *De Calysto changée en ourse.*

Lors que Jupiter descendit sur la terre, pour eteindre le feu que le char du soleil y avoit allumé, il devint amoureux de la nymphe Calysto, & l'ayant trouvée seule dans une forêt d'Arcadie, il prit la forme de Diane, & contenta sa passion. Junon ayant decouvert cette intrigue, changea en ourse cette fille de Lycaon : Long tems après son fils Arcas la rencontra à la chasse ; & comme il étoit sur le point de la tuer, Jupiter le metamorphosa en ours, & les mit tout deux dans le ciel, sous la figure de la grande & de la petite ourse.

Expl. Calysto en Grec signifie très belle, & cependant elle est changée

changée en ourse, qui est la plus hideuse de toutes les bêtes, pour nous apprendre sans doute qu'une fille perd sa véritable beauté, quand elle perd la chasteté.

F A B. V. *Du corbeau.*

LE corbeau étoit autrefois l'oiseau d'Apollon, & avoit le plumage blanc ; mais ayant découvert à ce Dieu l'infidélité de la belle Coronis, il fut si irrité de cette nouvelle, qu'il tua sur le champ cette nymphe : Elle étoit alors enceinte d'Esculape, Dieu de la médecine. Apollon eut ensuite tant de regret d'avoir tué sa maîtresse, qu'il noircit entièrement le corbeau, pour le punir de son rapport indiscret.

Expl. Le corbeau perdit sa blancheur, & devint un oiseau de méchant augure, pour avoir averti Apollon de l'infidélité de Coronis : Ce qui nous montre évidemment, que nous devons éviter l'occasion d'annoncer de fâcheuses nouvelles, si nous ne voulons encourir la disgrâce de ceux à qui nous les portons.

F A B. VI. *De Coronis changée en corneille.*

Coronis, fille de Coronée, roi de la Phocide, fut aimée de Neptune, & ne voulut point l'écouter. Ce Dieu la poursuivit ; mais comme il étoit sur le point de l'attraper, elle implora le secours de Minerve, qui la changea en corneille, & la prit en sa protection. Cette Déesse avoit mis Ericton, fils de Vulcain, né sans mère, dans une corbeille qu'elle donna en garde aux trois filles de Cecrops, & leur défendit de regarder ce qui étoit dedans : Leur curiosité les porta à le voir, & elles trouverent un petit enfant, dont la partie inférieure étoit de dragon. La corneille qui avoit vu ce qui s'étoit passé du haut d'un chêne, pour l'avoir découvert à Minerve, perdit ses bonnes grâces, & le hibou fut mis en sa place.

Expl. Cette fable, comme la précédente, a été inventée pour nous apprendre à garder le secret, & à ne rien dire aux grands seigneurs qu'ils ne soient bien-aisés de sçavoir.

F A B. VII. *De Niçtimene changée en hibou.*

Niçtimene devint amoureuse de son père, & trouva le moyen de se glisser dans son lit durant la nuit : Elle commit un inceste avec lui, & les Dieux, pour la punir, la changèrent

changerent en hibou, qui n'ose paroître pendant le jour, & qui est haï de tous les autres oiseaux.

Expl. Il y a beaucoup de gens qui sont devenus des hiboux par leurs crimes, comme Nicimene, & qui sont obligés de se cacher pendant le jour pour éviter d'être punis ; ils sont haïs des hommes, comme le hibou l'est des autres oiseaux.

F A B. VIII. D'Ocyroé changée en jument.

OCyroé, fille de Chyron Centaure, ne se contentant pas de sçavoir la medecine que son pere lui avoit enseignée, voulut encore se mêler de predire l'avenir : Jupiter, pour la punir de son orgueilleuse curiosité, la changea en jument. On dit que Chyron, excellent ecuyer, ayant laissé tomber sur son pied une fleche d'Hercule, elle lui fit une blessure incurable ; les Dieux l'enleverent au ciel, où il est le signe du Sagittaire.

Expl. Ocyroé est changée en jument, pour avoir voulu s'élever au dessus de son etat. Les Centaures sont les premiers qui ont dompté les chevaux ; & c'est pour cette raison qu'on les represente moitié hommes & moitié chevaux.

F A B. IX. De Battus changé en pierre de touche.

APollon gardant les troupeaux du roi Admete, prit tant de plaisir à jouer de sa flûte, qu'il les laissa egarer : Mercure les cacha dans un bois, où personne ne les vit entrer que Battus, qui promit de n'en point parler, parce que Mercure lui donna la plus belle vache du troupeau, pour l'obliger à garder le secret ; mais Mercure s'étant présenté à lui sous une autre forme, il lui revela tout ce qui s'étoit passé ; de quoi ce Dieu irrité, le changea en pierre de touche.

Expl. La pierre de touche a la propriété de faire connoître les metaux ; mais Mercure changea Battus en cette pierre, pour nous faire entendre, que ceux qui ne sçavent pas garder le secret, sont comme la pierre de touche, & que nous ne devons jamais leur decouvrir nos pensées, si nous ne voulons qu'elles soient sçûes de tout le monde.

F A B. X. D'Aglaure changée en statue de pierre.

Mercure etant devenu amoureux d'Hersé fille de Cecrops, & sœur d'Aglaure, il gagna cette dernière, pour s'insinuer dans les bonnes grâces d'Hersé : Cette fille interessée

lui

lui promit de le servir, moyennant une somme d'argent : Pallas fut tellement irritée d'une avarice si sordide, & de ce qu'elle avoit auparavant ouvert la corbeille d'Eriçon, qu'elle commanda à l'envie de la rendre jalouse de sa sœur Hersé : Voulant donc s'opposer aux desirs amoureux de Mercure, il la changea en statue de pierre.

Expl. *Le dessein du poëte est de vous faire voir dans cette fable, que l'avarice peut inspirer les choses du monde les plus honteuses, comme la promesse qu'Aglaure fit à Mercure ; mais pour la punir, Pallas commanda à l'Envie de la rendre jalouse, parce qu'on sçait que rien ne tourmente plus les femmes que la jalousie.*

FAB. XI. De Jupiter amoureux d'Europe.

Jupiter étant amoureux de la belle Europe, se changea en taureau, & l'emporta à la nage sur son dos jusques dans l'isle de Crete, où il reprit sa première forme, & contenta sa passion : Il en eut deux enfans, qui sont Minos & Rhadamante : Ils furent faits juges des enfers, parce qu'ils avoient donné sur la terre des marques d'une grande équité.

Expl. *Quelques habitans de Candie enleverent Europe fille d'Agenor, roi de Phénicie, dans un vaisseau, où il y avoit à la proue un taureau représenté, & la donnerent à leur roi qui étoit un homme lascif. Ovide a fait une fable de cette histoire, pour reprocher aux princes les bassesses où l'amour les porte très souvent, quand ils s'abandonnent à cette passion.*

Fin du second Livre.

LIVRE TROISIEME.

FAB. I. De Cadmus.

Agenor envoya ses enfans chercher Europe, & leur commanda de ne point revenir sans la ramener. L'un des deux nommé Cadmus, ne pouvant la trouver, consulta l'oracle d'Apollon pour sçavoir en quel lieu elle pouvoit être. Les Dieux lui ordonnerent de suivre la première vache qu'il trouveroit au sortir du temple, & de demeurer au lieu où elle le conduiroit : Ses compagnons y furent dévorés par un dragon ; mais Cadmus tua le dragon, & sema ses dents

dents par le conseil de Minerve ; il en naquit des hommes armés, qui s'entretuerent les uns les autres : Il n'en resta que cinq, qui aiderent à bâtir la ville de Thebes, dont Cadmus fut le fondateur.

Expl. On voit dans cette fable le portrait de plusieurs peres de ce siecle, qui pour favoriser ceux de leurs enfans qui leur plaisent le plus, font tort aux autres. Agenor regrette trop sa fille Europe, & se prive trop facilement de ses autres enfans pour la trouver.

F A B. II. D'Acteon changé en cerf.

A Creon, fils d'Aristée & d'Autonoë, petit fils de Cadmus, étoit un chasseur qui fut metamorphosé en cerf, pour avoir vû Diane toute nue qui se baignoit avec ses nymphes : Ses chiens ne le connoissant plus, le déchirerent ; le premier qui le mordit s'appelloit Melampe.

Expl. Cette fable fait voir, que la passion de la chasse nous rend sauvages, & nous ruine, quand elle n'est pas modérée : Elle nous apprend aussi que nous ne devons point paroître devant des personnes chastes, lors qu'elles ne sont pas en état d'être vûes.

F A B. III. De Semelé.

SEmelé fille de Cadmus & d'Hermione, à la persuasion de Junon deguisée en vieille, demanda à Jupiter, de qui elle étoit extrêmement aimée, qu'il la vint voir avec le même éclat qu'il alloit voir sa femme. Jupiter, qui avoit juré de lui accorder sa demande, alla chez elle avec ses foudres ; mais Semelé en ayant été consumée, Jupiter tira de son ventre Bacchus dont elle étoit grosse, & le mit dans sa cuisse jusqu'à ce qu'il eût accompli le tems qu'il devoit être dans le ventre de sa mere. Ino sa tante eut soin de lui pendant qu'il étoit au berceau.

Expl. Nous voyons, à l'exemple de Junon, que quand les femmes sont jalouses, elles mettent tout en usage pour se venger de leurs rivales.

F A B. IV. De Tiresie.

Jupiter & Junon se trouvant un jour plus gais qu'à l'ordinaire, disputoient ensemble pour sçavoir à qui des deux l'amour donnoit plus de plaisir ; & comme ils étoient de sentimens contraires, ils s'en rapportèrent enfin à Tiresie qui

qui avoit été homme & femme. Il decida le differend, & soutint que la femme avoit plus de plaisir. Junon fut si irritée de son jugement, qu'elle lui creva les yeux : Mais Jupiter, pour le consoler, lui ouvrit ceux de l'ame, & lui donna le don de prophetie. Ce Tiresie étoit devenu femme pour avoir frappé deux serpens qu'il trouva l'un sur l'autre. Après avoir vécu sept ans dans ce sexe, il retrouva ces deux serpens qui étoient à la même place, & en la même posture ; il les frappa encore de son bâton, & sur le champ il devint homme comme il étoit auparavant.

Expl. Ceux qui ont écrit sur les Metamorphoses, ne donnent aucune explication à celle-ci ; pour moi, je crois qu'elle a été inventée pour faire voir, que les femmes ont plus de penchant à l'amour que les hommes. A l'égard de Tiresie, il y a de l'apparence que quelque hermaphrodite a donné lieu à ce qu'on dit de lui.

F A B. V. *De la nymphe Echo.*

LA nymphe Echo amusoit autrefois Junon par ses discours agréables, & l'empêchoit ainsi de surprendre Jupiter avec ses maîtresses. Cette Déesse s'étant apperçue de son artifice, lui ôta l'usage de la langue ; depuis elle n'a pu parler qu'après les autres, & ne peut prononcer que les derniers syllabes. Elle devint amoureuse de Narcisse, sans qu'elle pût s'en faire aimer ; ce qui l'obligea de se retirer dans les forêts, où elle secha de douleur, & ses os furent changés en pierres.

Expl. Cette fable nous enseigne à ne jamais favoriser de mechantes actions comme la nymphe Echo ; elle est punie par l'endroit le plus sensible aux femmes, qui est de ne pouvoir parler. On a feint qu'elle s'étoit retirée dans les bois, parce qu'ordinairement il y a des cavités où se forment les echos.

F A B. VI. *De Narcisse changé en fleur.*

Narcisse fils de Lyriope & du fleuve Cephise, étoit un jeune homme parfaitement beau, & fort aimé de plusieurs nymphes. Tiresie predict à sa mere, qu'il seroit malheureux s'il venoit à se connoître. Étant donc allé à la chasse, il se vit dans une fontaine ; & charmé de sa beauté, il devint tellement amoureux de lui même, qu'après s'être

long tems admiré, il mourut d'amour, & fut changé en une fleur qui porte son nom.

Expl. On voit dans ce siecle beaucoup de Narcisses, qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils ne croient pas que personne puisse les surpasser en bonnes qualités ; ce qui est souvent la cause de leur perte. Narcisse est changé en fleur, pour apprendre aux jeunes gens, que la beauté, comme la fleur, ne dure qu'un moment.

F A B. VII. De Bacchus & de Penthée.

Quoique Tirefie se fut acquis beaucoup de reputation pour avoir predit l'aventure de Narcisse, Penthée fils d'Echion, ne laissa pas de se moquer de ses predictions, & d'empêcher que ses gens n'allassent au devant de Bacchus, & n'honorassent les fêtes de ce Dieu : Il commanda, au contraire, qu'on l'amena lié devant lui, à quoi Bacchus consentit sous la forme d'Acete, qui étoit un de ses compagnons.

Expl. Penthée étoit roi de Thebes, qui voulut empêcher l'ivrognerie dans son royaume ; quoi qu'on lui eût predit que cela lui attireroit la haine de ses sujets, il ne laissa pas de faire ses efforts pour détruire un vice si detestable.

F A B. VIII. Des mariniers changés en dauphins.

LE Dieu du vin, sous la forme d'Acete, est mené devant Penthée, à qui il raconte, comme ses mariniers trouverent près d'une fontaine dans l'isle de Chios, Bacchus jeune enfant d'une beauté particuliere, qui étoit endormi, & le mirent dans leur vaisseau, lui promettant avec serment de le mener à Naxos comme il souhaitoit ; mais les mariniers ayant voulu faire voile d'un autre côté, il les changea en dauphins.

Expl. Le dauphin est un poisson de mer ami de l'homme, qui aborde & suit les vaisseaux quand il en aperçoit. C'est ce qui a donné lieu à Ovide de dire, que les mariniers d'Acete furent changés en dauphins, pour avoir voulu trahir Bacchus.

F A B. IX. De Penthée déchiré.

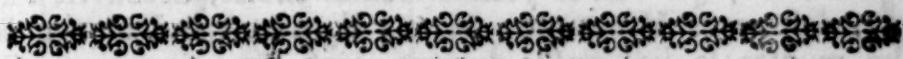
LOrs que Bacchus, sous la forme d'Acete, racontoit les prodiges du Dieu du vin, Penthée le fit mettre en prison ; mais il en sortit d'abord sans que personne le vit :

Pour

Pour se venger ensuite de Penthée, il inspira à sa mere & à ses tantes une si grande fureur, qu'elles le déchirerent cruellement.

Expl. On représente Bacchus avec des tigres, parce que c'est le propre du vin de rendre furieux, quand on le boit avec excès. Penthée est déchiré impitoyablement par sa mere & ses tantes, pour nous faire connoître, qu'un yvrogne est capable des dernières cruautés, & qu'il devient bête en perdant la raison.

Fin du troisieme Livre.



LIVRE QUATRIEME.

FAB. I. *Des Ménéides.*

ALcitoé & ses sœurs, filles de Minée, ne furent point touchées de la punition de Penthée ; elles se moquerent de Bacchus, & au lieu d'en célébrer la fête, elles travaillèrent à leur ordinaire à filer, & à faire de la toile : Elles raconterent pour se desennuyer la fable de Dercette changée en poisson ; celle de Semiramis en colombe, & celle de Naïs aussi en poisson. Elles n'eurent pas plutôt achevé, qu'elles furent elles-mêmes changées en chauve-souris, & leurs toiles en lierre.

Expl. Les chauve-souris ont été nommées ainsi, parce qu'elles n'ont ni poil ni plume. L'instruction que nous devons tirer de cette fable, est que nos fautes ne seront pas impunies, mais au contraire, qu'elles seront suivies par des peines qui leur seront proportionnées.

FAB. II. *De Pyrame & Thisbé.*

PYrame & Thisbé étoient voisins, & s'aimoient tendrement malgré les defenses de leurs parens : S'étant donné rendez-vous hors de la ville de Babylone près d'un meurier, au pieds duquel étoit le tombeau de Ninus, Thisbé y arriva la première, & apperçut une lionne ; d'abord elle se sauva toute effrayée, & laissa par mégarde tomber son voile en fuyant, que la lionne mordit & ensanglanta. Peu après Pyrame étant arrivé au même lieu, il trouva ce voile, & ne doutant pas que sa maîtresse n'eut été dévorée, il se perça le sein de son épée : Comme il expiroit Thisbé le vit en cet

état

etar, & de la même épée se donna une même mort. Depuis ce tems là les meures qui estoient blanches sont devenues rouges.

Expl. Cette fable apprend aux jeunes gens à ne rien entreprendre contre le gré de leurs parens ; elle fait voir aussi que les peres sont souvent cause de la perte de leurs enfans, lors qu'ils s'opposent mal-à-propos à leurs inclinations.

F A B. III. *De Venus & de Mars surpris en adultere.*

LE soleil, qui voit le premier toutes choses, decouvrit l'adultere de Venus avec Mars ; il en avertit Vulcain, & lui montra le lieu qu'ils avoient choisi pour se voir : Ce Dieu fut si touché de cette injure, que le marteau lui tomba des mains lors qu'il en apprit la nouvelle : Il fit des rets extremement deliés pour les surprendre ; & un jour qu'ils s'etoient donné rendez-vous, il les enveloppa dans ses filers presque imperceptibles ; & ayant appelé tous les Dieux, il se couvrit d'ignominie pour faire un peu de honte à la femme.

Expl. Nous voyons, dans l'exemple de Vulcain, la conduite de plusieurs maris de ce siecle, qui se deshonnorent eux-mêmes en faisant eclater le libertinage de leurs femmes.

F A B. IV. *De Leucothoé & Clytie.*

LE soleil devint amoureux de Leucothoé fille d'Orchame roi de Babylone, & de la belle Eurymoné. Clytie sœur de Leucothoé, qui aimoit le soleil, en conçut de la jalousie, decouvrit à son pere le commerce de Leucothoé, dont Orchame fut si irrité qu'il la fit enterrer toute vive, sans que le soleil put la secourir ; le soleil la changea en l'arbre qui porte l'encens, & Clytie fut metamorphosée en une fleur qui se tourne toujours du côté du soleil ; c'est pour cela qu'on l'appelle *Tourne-sol*, ou *Heliotrope*.

Expl. Parce que l'arbre de l'encens ne vient que dans les pays chauds, on a feint que le soleil avoit aimé Leucothoé, & qu'il la changea en cet arbre ; on a dit même que l'Heliotrope avoit été une nymphe qui aimoit Apollon, parce qu'on voit que cette fleur se tourne souvent du côté du soleil, qu'on appelle Apollon dans la fable.

F A B. V. *De Salmacis & Hermaphrodite.*

Hermaphrodite, fils de Mercure & de Venus, étoit un jeune homme d'une rare beauté : La nymphe Salmacis

macis l'ayant vû comme il se baignoit dans une fontaine, en devint amoureuse : Elle se jetta dans l'eau, & l'y retint par force, en l'embrassant si étroitement, que leurs deux corps furent unis en un seul, qui retint les deux sexes : Cette fontaine a eu depuis la propriété de changer en hermaphrodites ceux qui s'y sont baignés.

Expl. Ovide par le bain nous représente la volupté qui effemine les hommes ; on dit aussi, que la conjunction des deux planètes Mercure & Venus, peut faire naître des hermaphrodites.

F A B. VI. D'Ino & de Melicerte.

JUnon avoit une si grande haine contre Ino fille de Cadmus, à cause d'Europe, qu'elle descendit aux enfers pour y trouver quelqu'un qui la vengeât : Typhisone une des furies, pour satisfaire cette Déesse, inspira tant de fureur à Athamas, mari d'Ino, qu'il arracha des mains de sa femme son fils Learque, & l'ecrasa contre une muraille : Ino en fut si outrée, qu'elle se précipita dans la mer avec Melicerte son autre fils ; ils furent changés en Dieux marins à la prière de Venus : Melicerte fut nommé Palemon, & Ino Leucothoé.

Expl. Junon étoit si vindicative, qu'elle tourmentoit tous les parens d'Europe ; il y a beaucoup de gens qui en font de même, & qui exercent leur vengeance contre les amis de ceux qu'ils haïssent, sans qu'ils en aient été offensés.

F A B. VII. Description des enfers.

ON représente les enfers dans un lieu sombre & plein de feu. Pluton en est le roi ; il y a trois juges, qui sont Minos, Eaque, & Rhadamante, & trois furies, qui ont des serpens pour cheveux, & une torche à la main. Caron dans sa barque passe les âmes des morts sur l'Acheron, le Styx & le Cocyte ; le chien Cerbere est le portier de l'enfer ; on y voit Tytie, à qui un vautour déchire & ronge les entrailles : Tantale y est au milieu des eaux sans qu'il en puisse boire, ni manger des fruits qui panchent sur sa tête, pour punition de ce qu'il servit aux Dieux le corps de son fils Pelops. Syphispe, pour avoir trahi les amours de Jupiter, y roule une grosse pierre, qui retombe au pied de la montagne autant de fois qu'il la porte au sommet. Ixion, pour avoir attenté à l'honneur de Junon, y est attaché à une roue qui tourne

tourne sans cesse. On y voit enfin les cinquante Danaïdes, filles du roi Danaüs, qui s'efforcent inutilement de remplir d'eaux une cuve percée. On y ajoute aussi les champs Eliens, où sont les âmes des héros, & de ceux qui ont gardé la justice.

Expl. *Les poètes ont fait une description des enfers, pour nous faire voir, qu'après cette vie les méchants seront punis de leur malice, & pour nous obliger à vivre selon l'équité par la crainte des châtimens.*

F A B. VIII. *Cadmus & Hermione changés en dragons.*

Cadmus étant persécuté par Junon, sortit de la ville de Thebes dont il étoit fondateur, & s'en alla dans l'Illyrie avec Hermione sa femme: Il attribuoit la cause de ses malheurs au serpent qu'il avoit tué; ce qui l'obligea à prier les Dieux de le convertir en dragon; sa femme souhaita le même changement, & ils obtinrent tous deux leur demande.

Expl. *Lors que la fable a changé Cadmus en serpent, qui est le symbole de la prudence, elle a voulu nous apprendre, que ce prince étoit devenu sage pour avoir essuyé beaucoup de traverses.*

F A B. IX. *De Jupiter & Danaé.*

Acrisius roi d'Argos, ayant appris qu'il devoit mourir de la main d'un enfant qui naîtroit de sa fille Danaé, il la fit enfermer dans une tour d'airain, afin de la priver de la fréquentation des hommes, & d'éviter par ce moyen le malheur dont l'oracle le menaçoit; mais sa précaution fut inutile; car Jupiter en étant devenu amoureux, il se changea en pluie d'or, pour entrer dans cette tour, & jouir de sa maîtresse, de laquelle il eut un fils nommé Persée.

Expl. *Jupiter aimoit Danaé qui étoit enfermée dans une tour; il donna de l'argent aux gardes afin qu'ils le laissassent entrer. Ovide a fait une fable de cette histoire, pour nous montrer, qu'une clé d'or ouvre toutes sortes de portes.*

F A B. X. *De Méduse & de Persée.*

Méduse fille de Phorqué & de Céro, étoit l'aînée de trois Gorgones; elle changeoit en pierres tous ceux qui la voyoient, elle avoit de très beaux cheveux. Neptune en devint amoureux, & la força dans un temple de Minerve; cette Déesse en fut si irritée, qu'elle changea ses cheveux en serpens.

serpens. Persée lui coupa la tête avec l'épée que Mercure lui avoit donnée ; il naquit de son sang un cheval ailé, qui s'appelle *Pégase*.

Expl. Meduse étoit d'une beauté si surprenante, que tous ceux qui la voyoient en étoient charmés, & paroissoient immobiles ; c'est ce qui a fait dire, qu'elle changeoit les hommes en pierres.

F A B. XI. D'Atlas.

Atlas étoit un géant d'une grandeur & d'une force extraordinaire : Dans les jardins de son palais il y avoit des arbres qui produisoient des pommes d'or : L'oracle lui ayant prédit, que ses fruits seroient enlevés par un fils de Jupiter, il fit fermer les jardins de fort hautes murailles : Quelque tems après, Persée l'ayant prié de le loger, il le refusa, & voulut même le repousser avec violence ; mais Persée lui présentant la tête de Meduse, le changea en montagne.

Expl. Atlas étoit un roi de Mauritanie, qui faisoit sa demeure sur la plus haute montagne d'Afrique. On a feint qu'il portoit le ciel sur ses épaules, parce qu'il inventa la sphère : On dit de même, que Persée le changea en cette montagne, qu'on appelle, pour son immense hauteur, Colonne du ciel, ou Mont Atlas, à cause qu'il s'y tenoit pour observer le cours des astres.

F A B. XII. De Persée & d'Andromède.

Persée ayant coupé la tête à Meduse, & changé Atlas en rocher, il prit son chemin vers l'Éthiopie, où il devint amoureux d'Andromède fille de Céphée, qu'il vit attachée à un rocher, & exposée à un monstre marin, pour punir l'orgueil de Cassiope sa mère, qui s'étoit vantée d'être plus belle que les Néréides. Persée tua courageusement le monstre marin, & ayant délivré Andromède du peril où elle étoit, il l'épousa. Des petites branches d'arbrisseaux furent changées en corail, parce qu'il y étoit tombé quelques gouttes de sang de la tête de Meduse.

Expl. Dans cette fable Ovide reprend les femmes qui sont si fières de leur beauté, & qui semblent vouloir passer pour Déeses ; il fait voir aussi, par l'exemple d'Andromède, que les enfans sont souvent punis pour les crimes de leurs parens.

Fin du quatrième Livre.

LIVRE

LIVRE CINQUIEME.

F A B. I. De Phinée.

Phinée étant sensiblement affligé de ce que Persée épousoit Andromede, qui lui avoit été promise avant qu'on l'exposât au monstre marin, il vint avec un grand nombre de gens armés au palais de cette princesse, pour empêcher le mariage par la mort de son rival. Persée résista long tems à leurs efforts, avec le secours de Pallas qui le couvrit de son Egide; mais enfin voyant qu'il étoit obligé de céder au grand nombre, il se servit de la tête de Meduse, & changea en marbre Phinée & tous ses compagnons.

Expl. Phinée nous représente un seditieux, qui veut non seulement troubler le repos d'une famille, mais même de tout un royaume : La Déesse Pallas, c'est à dire, les Dieux, se déclarent contre lui, & il est changé en statue de marbre ; ce qui signifie, qu'on le mit dans un état à ne pouvoir nuire à personne.

F A B. II. De Polidecte changée en pierre.

Polidecte étoit roi de l'isle de Seriphe, où Persée & Danaë furent poussés par les vents, lors qu'Acrisius les eut fait mettre dans un coffre qu'on jeta dans la mer. Ce roi, afin de jouir plus librement de Danaë, envoya Persée pour couper la tête à Meduse ; ce qu'il executa avec beaucoup de courage, & l'apporta à Polidecte, qui ne voulant pas croire que ce fut la tête de Meduse, il la regarda, & fut aussi-tôt changé en rocher.

Expl. Puisque cette métamorphose de Polidecte en rocher a du rapport avec les précédentes, on ne peut pas lui donner une explication particulière, & il suffit de dire, que la tête de Meduse étoit un objet si surprenant, que tous ceux qui la regardoient en demeuroient étonnés, & immobiles comme des statues.

F A B. III. De Pyrenée & des muses.

UN jour que les muses alloient sur le mont Parnasse, il survint une grosse pluie, qui les obligea de s'arrêter chez Pyrenée roi de Thrace : Lors que la pluie eut cessé, elles voulurent continuer leur chemin ; mais cet impudent fit fermer les portes de son palais, à dessein de leur faire violence : Elles prirent alors des ailes, & s'envolèrent : Pyrenée voulant les suivre, il monta sur une haute tour, d'où il se

se jeta en l'air, esperant voler comme elles ; mais n'ayant pû se soutenir, il tomba, & se cassa la tête.

Expl. Par les muses les poëtes nous représentent les sciences ; on les met sur le mont Parnasse, pour nous marquer que les gens de lettres doivent chercher les lieux solitaires : Elles résistent à Pyrenée, parce qu'elles avoient la chasteté en recommandation : Enfin ce roi perit misérablement, lors qu'il veut contenter sa passion ; ce qui nous fait voir, que les mechans se perdent souvent où ils croient trouver leur plaisir.

FAB. IV. *Des Pierides.*

Pierus roi de Macedoine, avoit neuf filles, qui croyoient mieux chanter, & être plus sçavantes que les muses, elles osèrent même les défier ; mais pour punition de leur temerité, elles furent changées en pies. Evippé leur mere fut en danger de perdre la vie toutes les fois qu'elle accoucha de ces neuf filles.

Expl. Les Pierides nous représentent les mechans poëtes, les causeurs & les ignorans, qui presumant beaucoup de leur petit merite, veulent ordinairement defier les plus habiles gens ; on changea ces neuf filles en pies, parce qu'elles avoient déjà le babil de ces oiseaux là.

FAB. V. *De Typhée.*

C'Etoit un des géans qui voulurent s'emparer du ciel ; il fut foudroïé par Jupiter, & enseveli sous la Sicile. Sa tête est sous le Mont Etna, & les autres parties de son corps sous d'autres montagnes de cette isle : Il a fait quelquefois de si grands efforts pour se retirer de cet etat, que la Sicile en a tremblé.

Expl. Le feu qui est sous le Mont Etna, & en d'autres lieux de la Sicile, peut-être causé que la terre s'affaisse quelquefois. Mais quand on a dit que c'étoit Typhée, on a voulu nous faire comprendre, que la malice des hommes nous attiroit cette punition, & que Dieu étoit prêt de nous precipiter dans les enfers, si nous ne cessions de l'offenser.

FAB. VI. *De Pluton & de Proserpine.*

Pluton craignant que les tremblemens de terre de la Sicile ne causassent quelque desordre dans son empire, alla visiter cette isle dans un chariot tiré par des chevaux noirs :

Comme il la parcouroit, il rencontra Proserpine fille de Jupiter & de Cérés, qui cueilloit des fleurs avec d'autres nymphes. Aussi-tôt qu'il l'eut apperçue, il en devint amoureux, & l'enleva : La nymphe Cyane voulut empêcher cet enlèvement, mais elle n'eut pas assez de force, & fut changée en fontaine.

Expl. Cérés vient de geres ; elle est Déesse des bleds, & de l'agriculture ; la Sicile est l'endroit du monde le plus fertile en bleds : Or, comme il y arriva une sterilité, on feignit que Pluton, qui est sous la terre, avoit enlevé Proserpine, qui est le grain qu'on avoit semé, & qui ne germa point cette année là.

F A B. VII. De Stelle changé en lézard.

CÉRÉS cherchant sa fille Proserpine que Pluton avoit enlevée, parcourut beaucoup de pays, & se laissa extrêmement : Un jour qu'elle avoit grand soif, elle frappa à la porte d'une cabane pour y demander de l'eau. Une bonne vieille lui en donna agréablement, & lui offrit même de la bouillie : Or, comme cette Déesse buvoit & mangeoit avec avidité, un petit enfant se mocqua d'elle ; mais Cérés ayant jetté sur lui ce qui restoit de sa bouillie, il fut changé en lézard.

Expl. Par cette fable on veut nous apprendre, qu'il ne faut jamais se moquer de personne ; & qu'on ne doit pas souffrir ce défaut dans les enfans : Il faut au contraire les élever à compatir aux infirmités d'autrui, autrement ils deviennent mauvais, railleurs & insolens.

F A B. VIII. D'Ascalaphe changé en hibou.

CÉRÉS n'ayant pu trouver Proserpine, retourna en Sicile, où la nymphe Arethuse lui apprit qu'elle avoit été enlevée par Pluton. Cérés alla d'abord se plaindre à Jupiter de l'enlèvement de sa fille : Ce Dieu lui promit de la faire revenir sur la terre, pourvu qu'elle n'eut point mangé dans les enfers. Proserpine avoit par malheur cueilli une grenade, & sans y penser en avoit mangé sept grains ; il n'y avoit qu'Ascalaphe qui l'eût apperçue, il en rendit témoignage, & empêcha qu'elle ne sortit des enfers. Proserpine fut si irritée de son indiscretion, qu'elle le changea en cet oiseau, qui n'annonce jamais que des infortunes.

Expl.

Expl. Nous devons apprendre aux depens d'Ascalaphe, à ne jamais rien dire qui puisse nous attirer la haine de qui que ce soit ; car outre que nous serions dans la suite punis de nôtre indiscretion, nous passerions encore dans le monde pour des bibous.

F A B. IX. *Des Syrennes changées en poissons.*

LEs Syrennes, filles du fleuve Archelôus, & de la muse Calliope, étoient bonnes amies de Proserpine ; elles prièrent les Dieux de les metamorphoser en poissons, afin de pouvoir chercher leur compagne par mer & par terre ; on leur accorda ce qu'elles souhaitoient, sans pourtant rien changer à leur visage, ni à leur voix, parce qu'elles étoient jolies, & chantoient agréablement.

Expl. On donne à cette fable plusieurs sens, qui ne sont pas trop de mon goût. Je n'en rapporte aucun, & me contenterai d'admirer l'amitié qui obligea les Syrennes à se changer en poissons, pour aller chercher leur compagne. On n'aime pas à présent avec tant d'ardeur ; & c'est à mon avis ce qu'on a voulu nous faire remarquer.

F A B. X. *D'Arethuse changée en fontaine.*

LE differend de Cerés avec Pluton fut terminé par Jupiter, qui ordonna que Proserpine demeureroit six mois de l'année sur la terre avec sa mere, & six mois dans les enfers avec son mari : Cerés fut ravie de ce jugement, & étant un peu revenue de son agitation, elle voulut sçavoir l'aventure d'Arethuse. Cette nymphe lui raconta comme le fleuve Alphée en devint amoureux lors qu'elle se baignoit, & la poursuivit fort long tems ; il étoit même sur le point de l'attraper, si Diane, qui la couvrit d'une nuë, ne l'eut changée en fontaine.

Expl. On entend par la fille de Cerés, le bled qui demeure six mois sous la terre, & presque autant dessus. A l'égard d'Arethuse & d'Alphée, c'est une fiction inventée, pour nous apprendre, que toutes les eaux des fontaines viennent de la mer par des canaux souterrains, & qu'elles y retournent par les rivières.

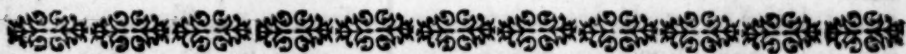
F A B. XI. *Lyncus changé en lynx.*

CErés enseigne l'agriculture à Triptoleme, & l'envoya sur son char pour la retablir par toute la terre. Lyncus roi de Scythie voulut le faire mourir ; afin de s'attribuer la gloire

gloire d'avoir donné à son pays de belles moissons ; mais Cerés empecha son dessein, & changea ce tyran en lynx.

Expl. *Triptoleme* étoit fils d'un roi de Grece : Il fut le premier de son pays qui laboura la terre, & qui écrivit sur l'agriculture. On a feint de-là, que Cerés l'avoit instruit, parce qu'elle est Déesse des bleds.

Fin du cinquième Livre.



LIVRE SIXIEME.

F A B. I. D'Arachné.

A Rachné fille d'Idmon, s'étoit rendue celebre dans toute la Lydie par ces beaux ouvrages de tapisserie : Son adresse la rendit orgueilleuse, & la poussa à faire un défi à Pallas : Cette Déesse l'accepta ; mais voyant que l'ouvrage de cette fille étoit aussi beau que le sien, elle en eut tant de dépit qu'elle le déchira, & lui donna sur le visage trois ou quatre coups de sa navette. Arachné fut si outrée de ce mauvais traitement, qu'elle alloit se pendre elle-même, lors que Pallas la soutint en l'air, & la changea en araignée.

Expl. *Cette fable a été inventée, pour apprendre aux jeunes gens à ne point mépriser ceux qui les ont instruit ; & quand même ils deviendroient plus habiles que leurs maîtres, ils ne doivent pas s'en glorifier.*

F A B. II. De Niobé.

N iobé fille de Tantale reine de Thebes, étoit si fière, parce qu'elle avoit quatorze enfans, qu'elle voulut empêcher qu'on fit des sacrifices à Latone : Apollon & Diane, qui étoient les enfans de Latone, tuerent ceux de Niobé à coups de fleche : Apollon tua les sept garçons, & Diane les sept filles. Niobé ayant perdu ses enfans, perdit encore la vie, & fut changée en rocher.

Expl. *L'orgueil est le plus insupportable des défauts de l'homme, & celui que Dieu a puni avec le plus de severité : Les femmes ne devoient pas se glorifier de leur fécondité, & chacun doit reconnaître, que les avantages qu'il possède lui viennent du ciel.*

F A B.

F A B. III. *Des paysans changés en grenouilles.*

L Atone ayant parcouru tout le monde, pour éviter la colère de Junon, arriva enfin dans la Lycie, avec une lassitude extrême : Elle apperçut un etang dont l'eau étoit fort basse, & où des paysans coupoient des joncs : Elle voulut s'en approcher ; mais ces paysans ne le voulurent jamais permettre, quelque priere qu'elle leur en fit ; au contraire, ils troublèrent l'eau avec les pieds, & irritèrent si fort la Déesse par cette malice, qu'elle les changea en grenouilles.

Expl. Cette fable nous fait voir, qu'on ne trouve point de civilité parmi les paysans, & qu'ils sont nés si grossiers, qu'on ne sçauroit leur inspirer aucune honnêteté ; mais cela n'est pas toujours si general, qu'il ne s'en trouve des exceptions.

F A B. IV. *Du satyre Marsyas.*

I L fut ecorché par Apollon, pour avoir défié ce Dieu à qui joueroit mieux de la flute ; les nymphes, les satyres, les faunes & toutes les divinités de la campagne pleurerent sa mort, & verserent tant de larmes, qu'il s'en forma un grand fleuve, qui arrosa la Phrygie, & qui porte le nom de Marsyas.

Expl. Les joueurs de flute représentent les poëtes ; & comme Marsyas en étoit un mechant, on feint qu'Apollon, le Dieu des sciences, l'ecorcha, en faisant paroître son ignorance : On dit aussi, qu'il se forma un fleuve des larmes de ceux qui pleurerent son infortune, pour faire voir, qu'il y a beaucoup d'ignorans.

F A B. V. *De Pelops.*

T Antale fils de Jupiter, roi de Phrygie, ayant reçu les Dieux chez lui, voulut les éprouver, & leur donna pour ce sujet son fils Pelops à manger ; il l'avoit fait couper en morceaux, & apprêter en ragout. Jupiter ayant reconnu cette cruauté, ressuscita Pelops, & lui mit une epaule d'yvoire à la place de celle que Cérés avoit mangée, afin qu'il ne parut point defectueux.

Expl. Quelques historiens disent, que Tantale étoit un homme de piété, qui consacra son fils au service des Dieux, pour leur témoigner son amour ; ce qui a quelque rapport avec l'histoire d'Isaac. D'autres croyent au contraire, que Tantale représente un avare, qui laisse périr son fils misérablement, faute de donner ce qui seroit nécessaire pour le bien élever.

F A B.

F A B. VI. *De Therée & Philomele.*

THerée roi de Thrace, devint amoureux de Philomele sœur de Progné sa femme: Après l'avoir violée, il lui coupa la langue pour lui empêcher de s'en plaindre; mais elle ne laissa pas de faire sçavoir à Progné son sort déplorable, par une tapisserie où elle l'écrivit. Progné ayant appris l'inceste de son mari, elle egorgea son fils Itys, & le fit servir à son pere, qui en mangea. Ils furent ensuite tous changés en oiseaux, Therée en hupe, Progné en hirondelle, Philomele en rossignol, & Itys en faisan.

Expl. Ovide dans cette fable a dessein d'inspirer de l'horreur pour les passions dereglées, en faisant voir qu'elles portent les hommes à d'horribles cruautés.

F A B. VII. *De Borée & Orithie.*

LE vent Borée, ou d'Aquilon, devint amoureux d'Orithie, fille d'Erichée roi d'Athenes: Il la demanda en mariage à son pere; mais n'ayant pû l'obtenir, il l'enleva, & la mena dans la Thrace, où il en eut deux enfans jumeaux, qui furent appelés Calais & Jethées; ils ressembloient à leur pere par les ailes, & à leur mere par la beauté; ils firent le voyage des Argonautes avec le fameux Jason.

Expl. Un homme du nom de Borée enleva Orithie avec tant d'agilité & d'adresse, qu'on crut que c'étoit le vent Boreas qui l'avoit enlevée.

F A B. VIII. *Des harpies.*

LEs harpies sont des monstres que l'on représente avec le visage de femme, le corps de vautour, des ailes, & des mains crochuës: On en nomme trois, qui sont Aello, Ocypete, & Cæleno; elles sont filles de la terre & de l'océan: Les Dieux les envoyerent pour tourmenter Phinée roi d'Arcadie; elles gâtoient tout ce qu'on lui servoit à manger.

Expl. Phinée nous représente un homme riche & caduc; les harpies sont ses propres filles, à qui il fut obligé de laisser la conduite de ses biens: Comme chacune le vouloit de son côté, on les appella les harpies, qui veut dire ravissantes.

Fin du sixième Livre.

LIVRE SEPTIEME.

F A B. I. *De la toison d'or.*

Phrixus & Hellé sa sœur, ne pouvant souffrir les mauvais traitemens d'Ino, leur belle-mere, femme d'Athamas roi de Thebes, se resolurent de quitter leur pays: Ils monterent sur un belier, dont la toison estoit d'or, afin de passer la mer. Hellé se noya dans le detroit, qui fut depuis nommé l'Hellespont; & Phrixus étant arrivé heureusement à Colchos, il y consacra au Dieu Mars la toison d'or, & la mit dans un temple.

Expl. Phrixus ayant été long tems maltraité par Ino, sa belle-mere, resolut de s'enfuir, & d'emporter les richesses de son pere Athamas; il le fit en effet sur un vaisseau qu'on appelloit belier: Lors qu'il fut arrivé à Colchos, il y fit des sacrifices. C'est de cette histoire qu'on a tiré la fable de la toison d'or.

F A B. II. *De Jason & de Medée.*

Cinquante-quatre Argonautes passerent de la Theffalie à Colchos, sous la conduite de Jason, pour conquerir la toison d'or. Medée fille d'Aëtes, qui sçavoit la magie, devint amoureuse de Jason, & lui promit des secrets pour venir à bout de son entreprise, à condition qu'il l'épouserait. Elle lui donna en effet des herbes enchantées, & par leur moyen Jason tua le dragon qui la gardoit, & emporta la toison. Il emmena ensuite Medée, & l'épousa.

Expl. On croit que cette fable a été faite contre les chimistes & les philosophes, qui après de grands travaux & de longues recherches, ne trouvent bien souvent qu'une chimere au lieu de la pierre philosophale.

F A B. III. *D'Eson rajeuni.*

Lors que Jason revint dans la Grece avec Medée, tout le monde y fit des rejouissances publiques à cause de son retour & de sa victoire; il n'y eut que son pere Eson qui ne put temoigner sa joye, parce qu'il étoit accablé de vieillesse & d'incommodités: Medée le rajeunit à la priere de Jason, sans qu'il perdit la memoire des choses passées.

Expl. Medée étoit sçavante en medecine; cet art peut prolonger les jours, & guerit nos incommodités; c'est ce qu'Ovide a voulu nous faire entendre par cette fable.

F A B. IV. *Des nymphes de Bacchus rajeunies.*

Bacchus ayant vû qu'Eson avoit été rajeuni, demanda à Medée la même grace pour les nymphes qui l'avoient nourri : Elle lui accorda sans peine ce qu'il fouhaitoit ; & s'étant retiré chez Pelias, oncle & ennemi de Jason, elle y rajeunit avec le suc de quelques herbes, un vieux belier, après lui avoir coupé la gorge : Ensuite elle persuada aux filles de Pelias de faire la même chose à leur pere ; mais elles le tuerent en pensant de le rajeunir.

Expl. Cette fable est une suite de la precedente, qui continuë à nous montrer, que la medecine & les herbes ont des propriétés qui peuvent conserver, ou retablir nôtre santé : Elle nous fait voir en même tems, que les remedes operent différemment, selon qu'ils sont appliqués bien ou mal à propos.

F A B. V. *De la nymphe Hyrie & de son fils.*

LE fils de la nymphe Hyrie ayant vû un taureau qui lui plut extrêmement, & qui étoit à un de ses amis, nommé Phyllie, il le lui demanda : N'ayant pû l'obtenir, il se precipita du haut d'un rocher, & fut changé en cygne : Sa mere croyant qu'il étoit mort, pleura tant, qu'elle se fondit en larmes, & fut changée en un lac qui porte son nom.

Expl. Ovide reprend ici les jeunes gens, qui ont envie de tout ce qu'ils voyent, & qui sont au desespoir quand on le leur refuse.

F A B. VI. *Des fourmis changées en hommes.*

L'Isle d'Egine ayant été depeuplée par la peste, des fourmis furent transformées en petits hommes, qu'on appelle Mirmidons. Jupiter fit ce prodige en faveur d'Æaque son fils, qui étoit de ce pays là.

Expl. On dit que ces Mirmidons étoient de petits hommes fort laborieux, qui se tenoient dans des cavernes, où ils amassoient pendant l'été, comme les fourmis, de quoi subsister en hyver.

F A B. VII. *De Cephale & Procris.*

Cephale fut ravie par l'Aurore à cause de sa beauté : N'ayant pû demeurer avec elle, il revint voir Procris sa femme, & éprouva sa fidélité sous un autre visage que le sien ; elle consentit à ses prieres avec beaucoup de résistance, ne pensant pas que ce fût son mari ; elle eut ensuite tant de regret

regret de sa faute, qu'elle se retira dans les bois. Après qu'elle y eut demeuré quelque tems, Cephale la fit revenir ; elle lui donna un chien & un dard ; le chien fut converti en pierre à la chasse d'un renard que Themis avoit envoyé pour faire un dégât autour de la ville de Thebes.

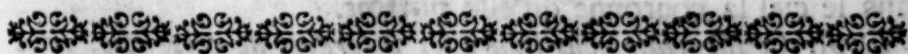
Expl. Cette fable apprend aux gens mariés, qu'ils ne doivent pas éprouver la fidélité de leurs femmes ; il vaut mieux qu'ils aient bonne opinion de leur vertu, que de s'exposer à connoître, qu'il y en a beaucoup d'infideles.

FAB. VIII. *De la mort de Procris.*

PROCRIS ayant vécu fort long tems en bonne intelligence avec son mari ; elle en devint ensuite jalouse, & se cacha dans un bois pour l'épier. Cephale y étant venu chasser, vit remuer les feuilles dont elles s'étoit couverte, & croyant que ce fût une bête sauvage, il la tua avec le même dard dont elle lui avoit fait present ; ce dard avoit la vertu de blesser infailliblement de quelque maniere qu'il fût lancé.

Expl. Ceci regarde les jaloux, & les doit obliger à se corriger, puisque la jalousie trouble la paix & l'amitié conjugale, & qu'elle cause ordinairement de grands malheurs.

Fin du septième Livre.



LIVRE HUITIEME.

FAB. I. *De Nisus & de Scylla.*

SCYLLA fille de Nisus roi de Megare, trahit son pere & sa patrie, pour se faire aimer de Minos qui les avoit assiegés. Elle le vit du haut d'une tour, & en étant devenue amoureuse, elle coupa à Nisus un poil rouge qu'il avoit à la tête, auquel étoit attachée la durée de son royaume & de sa vie ; elle porta ensuite ce cheveu à son amant, qui ayant horreur d'une trahison si noire, ne voulut pas l'avoir : Elle se precipita de depot, & fut changée en aloüette ; son pere, pour la punir lui-même de son crime, fut metamorphosé en eprevier.

Expl. On peut considerer deux choses dans cette fable : La premiere, qu'un amant est capable de tout ; & la seconde, que la trahison est en horreur à ceux mêmes qui en tirent quelque avantage.

vantage. Par le cheveu, je crois que le poëte entend le secret, qui étant decouvert à l'ennemi, la victoire lui est facile.

F A B. II. Du Minotaure.

Pasiphaë, femme de Minos, fut amoureuse d'un taureau, & en conçut un monstre qui étoit moitié homme & moitié taureau ; on le mit dans un labyrinthe que Dedale avoit fait.

Expl. Un capitaine de Minos, nommé Taurus, a donné lieu à cette fable ; car Pasiphaë en étant devenue amoureuse, & étant accouché d'un garçon en l'absence de son mari, Ovide, pour faire sçavoir leurs amours, fit la fable du Minotaure.

F A B. III. De Thesée.

Lors que Minos eut vaincu les Atheniens, il les obligea de lui envoyer de neuf en neuf ans sept jeunes gentilshommes pour être dévorés par le Minotaure ; le sort tomba sur Thesée, qui tua le monstre, & sortit du labyrinthe par le moyen d'Ariadne, qui lui avoit donné un fil qu'il attacha à la porte, afin de retrouver son chemin : Elle croyoit de l'engager par ce service à l'épouser ; mais il la laissa dans une île deserte, où Bacchus l'ayant trouvée toute desolée, l'épousa, & mit dans le ciel la couronne qu'elle portoit.

Expl. Ce labyrinthe nous figure les desordres de cette vie, dont on ne peut se garantir, que par le moyen d'un fil, qui est la sagesse & la raison, qui doivent nous conduire par tout.

F A B. IV. De Dedale, d'Icare, & de Talé.

Dedale ouvrier très ingénieux, étant retenu prisonnier par Minos, se sauva de Crete, & s'en alla en Sicile, par le moyen des ailes de cire qu'il avoit fait. Icare son fils ayant volé trop près du soleil, la cire de ses ailes fondit, & il tomba dans la mer, qui depuis a été appelée Icarienne. Dedale avoit précipité Talé dans la mer, parce qu'il craignoit qu'il ne devint plus habile que lui : Minerve le changea en perdrix ; cet oiseau se souvenant de sa chute, n'ose pas s'élever.

Expl. Dedale envieux contre son neveu, le jette dans la mer ; il se sauve à Crete pour éviter d'être puni. Il servit Pasiphaë dans les intrigues qu'elle avoit avec Taurus ; à cause de cela Minos le fit mettre en prison, d'où il se sauva dans une barque ;

Et afin qu'elle allât plus vite, il y mit des voiles, dont on n'avoit pas encore l'usage. Icare perit dans une felouque, parce qu'il ne sçut pas la conduire. Voilà le denoüement de cette fable.

F A B. V. De Meléagre & Atalante.

Æ Née ayant à dessein oublié Diane dans un sacrifice, cette Déesse pour se venger envoya un sanglier qui ravageoit tout le pays. Meléagre fit assembler tous les seigneurs de la Grece pour le chasser. Atalante fille de Jasius, roi d'Arcadie, s'y trouva avec eux, & blessa la premiere ce sanglier ; quand il fut mort, Meléagre lui donna sa dépouille en récompense de son adresse, de quoi les oncles de ce prince furent si jaloux, qu'ils la lui arracherent ; mais il leur en coûta la vie : Althée leur sœur, pour les venger, brûla le tison fatal, dont la fin devoit être celle de la vie du fils de Meléagre ; les sœurs de Meléagre furent si touchées de la mort de leurs freres, qu'elles moururent de regret, & furent changées en oiseaux qu'on appelle Meléagrides.

Expl. Les oncles de Meléagre sont jaloux de la récompense qu'Atalante avoit obtenue par son adresse, & ils la lui arracherent par violence ; c'est ce que font souvent les envieux ; c'est aussi contre eux que le poëte a fait cette fable.

F A B. VI. D'Achelous & de Perimele.

LE fleuve Achelous devint amoureux de la nymphe Perimele : Après l'avoir long tems sollicitée, elle contenta sa passion : Son pere Hyppodamas ayant decouvert leur intrigue, fut si irrité contre sa fille, qu'il la precipita du haut d'un rocher dans la mer. Neptune, à la priere d'Achelous, la changea en isle. Cinq Naiades avoient été de même changées en isles, pour avoir meprisé le fleuve Achelous.

Expl. Ovide dans cette fable deguise agréablement l'ouvrage de la nature ; car il est certain que le fleuve Achelous, par ses inondations, a fait les isles de la mer, qui sont vis-à-vis de son embouchure, & qu'on appelle Echinades.

F A B. VII. De Philemon & Baucis.

Jupiter & Mercure allerent dans la Phrygie sous une forme humaine ; tout le monde les rebuta ; il n'y eut que Philemon & Baucis sa femme, tous deux pauvres, qui leur firent

rent un bon accueil ; en reconnoissance, les Dieux changerent leur cabane en un temple, & eux-mêmes furent métamorphosés en arbres, après qu'ils eurent jouï d'une longue & heureuse vie.

Expl. On voit par ce recit combien l'hospitalité est agréable à Dieu : Ceux qui ont le plus de bien sont d'ordinaire les plus durs envers les pauvres ; mais leur inhumanité ne demeure pas impunie. Ils sont châtiés souvent dans ce monde par la perte de leurs biens, qu'ils aiment avec trop d'attachement ; au lieu que l'hospitalité est suivie quelquefois de récompenses temporelles.

FAB. VIII. De Prothée.

Prothée fils de l'océan, se tenoit le long de la mer, & gardoit les troupeaux de Neptune : Il sçavoit le passé, & predisoit l'avenir : Il prenoit toutes sortes de formes, & principalement celle de lion, de sanglier & de taureau : Aristée fils de Cyrene, le lia, pour sçavoir le moyen de trouver les abeilles qu'il avoit perduës, & qu'il aimoit uniquement.

Expl. Prothée étoit un roi Egyptien qui avoit ses états le long de la mer : Il changeoit souvent d'habits pour se faire craindre ; tantôt il prenoit la peau d'un lion, tantôt d'un taureau ou d'un sanglier. C'est ce qui a donné lieu à cette fable.

FAB. IX. D'Erysiethon & Metra.

Erysiethon ayant coupé une forêt consacrée aux Dieux, fut puni d'une faim horrible qu'il ne pouvoit assouvir ; Metra sa fille, pour le secourir, pria Neptune de lui donner la vertu de se transformer comme Prothée ; ce Dieu qui l'avoit aimée autrefois, lui accorda sa demande : Son pere la vendoit ensuite pour de l'argent, & elle prenoit une nouvelle forme, & il la revendoit ainsi plusieurs fois : Les Dieux ayant decouvert cette ruse, & Erysiethon n'ayant plus de quoi se rassasier, se mangea lui-même.

Expl. Erysiethon étoit un prodigue, qui ayant mangé tout son bien, vivoit ensuite aux depens de sa reputation, & commettoit mille crimes : Lors que toutes ses ruses furent decouvertes, il se tua, n'ayant plus de quoi subsister.

Fin du huitième Livre.

LIVRE

LIVRE NEUVIEME.

FAB. I. D'Hercule & d'Archeloy.

DEjanire fille d'Ænée, étant recherchée en mariage de plusieurs personnes, son pere la promet à celui qui vaincroit tout les autres dans un combat particulier : Archeloy se changea en taureau pour se battre contre Hercule, qui lui arracha une de ses cornes en le terrassant : Cette corne fut amassée par les Naiades, & remplie de fruits : On l'appelle la corne d'abondance.

Expl. On dit que le fleuve Archeloy est fils de l'Océan, parce que toutes les rivières en sortent. Hercule qui nous représente la force, le vainquit, parce qu'il trouva le moyen d'empêcher ses inondations, & de rendre fertile un pays qu'il ravageoit auparavant.

FAB. II. Du Centaure Nessus.

Lors qu'Hercule eut vaincu Archeloy, on lui donna Dejanire, & il l'emmena : Le Centaure Nessus lui ayant vû passé le fleuve Evène, la voulut enlever ; mais Hercule appercevant son dessein, le perça d'une fleche. Comme il étoit sur le point de mourir, il donna à Dejanire sa chemise teinte de son sang, & lui dit, qu'elle avoit la vertu d'empêcher que son mari n'eût d'autre femme qu'elle : Cependant c'étoit du poison, & il le lui donnoit pour se venger d'Hercule.

Expl. Nous apprenons par cette fable, à ne point ajouter foi trop facilement aux promesses d'autrui.

FAB. III. De Lycas changé en rocher.

DEjanire croyant que son mari étoit amoureux d'Iole, elle lui envoya par Lycas la chemise que le Centaure Nessus lui avoit donnée. Hercule ne l'eut pas plutôt mise sur son corps, qu'il se sentit embrasé d'un feu si violent, qu'il jeta Lycas dans la mer. Theris, qui sçavoit que ce valet étoit innocent, le changea en rocher.

Expl. L'aventure de Lycas nous montre, qu'il est dangereux de servir les grands, & qu'ils punissent les moindres fautes par de grands supplices.

F A B. IV. D'Hercule immortalisé.

Hercule ne voulant pas mourir par le poison, fit un bucher sur le mont Oera, & y ayant étendu la peau du lion de Nemée, il se coucha dessus, & mit sa massue sous sa tête : Il ordonna ensuite à Philoctète d'y mettre le feu, & s'y brûla. Les Dieux l'immortalisèrent à cause de ses exploits, & le reçurent dans le ciel, où il épousa Hebé Déesse de la jeunesse.

Expl. Hercule est immortalisé à cause de ses travaux, pour nous faire connoître, que c'est par le travail qu'on gagne le ciel, & que la vertu n'est jamais sans récompense.

F A B. V. De Lucine & de Galantis.

Lucine est une Déesse qui préside aux enfitemens : Junon la pria d'empêcher qu'Alcmene n'accouchât heureusement d'Hercule ; Galantis sa servante voyant que Lucine, sous la forme d'une vieille, nuisoit à sa maîtresse par la posture qu'elle tenoit, elle se mit à crier avec joye que sa maîtresse étoit accouchée, & par cette feinte elle fit accoucher Alcmene ; pour punition elle fut métamorphosée en belette.

Expl. Galantis mentit pour faire accoucher sa maîtresse ; mais parce qu'il n'est pas permis de faire un mal, afin qu'il en vienne un bien, elle fut punie de son mensonge, étant changée en belette : C'est un animal qui fait ses petits par la bouche.

F A B. VI. De Driope & de Priape.

UNe nymphe fuyant les caresses de Priape, fut convertie en un arbre qu'on appelle Loros : Driope se promenant près d'un étang, au bord du quel étoit cet arbre, elle en rompit une petite branche pour en faire jouer son fils ; & en même tems, elle fut aussi métamorphosée en cet arbre, dont le fruit fait oublier toutes choses.

Expl. Driope est changée en arbre, pour nous apprendre, qu'il ne faut jamais toucher aux choses que nous ne connoissons pas ; car bien souvent une petite imprudence nous attire de grands malheurs.

F A B. VII. De Biblis & de Caune.

Biblis devint amoureuse de son frere Caune ; il s'enfuit de son pays pour éviter ses persécutions : Elle le poursuivit

suivit jusqu'en Carie, où ne pouvant s'en faire aimer, elle pleura tant qu'elle fut changée en fontaine.

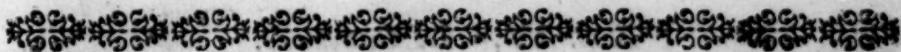
Expl. Ovide nous veut faire haïr l'inceste par l'exemple de Caune : Il la change en fontaine, pour nous apprendre, qu'on ne sçauroit trop pleurer un si grand crime.

FAB. VIII. D'Iphis & Jante.

L Ide ayant commandé à sa femme Telethuse, que si elle accouchoit d'une fille, qu'elle la tuât ; elle n'en eut pas le courage, & la fit elever comme un garçon : On l'appelloit Iphis, & quand elle fut grande, on dit qu'elle avoit changé de sexe par le secours d'Isis : Elle epousa Jante, après qu'ils eurent fait sacrifices à Venus.

Expl. Il ne faut jamais obeïr à des commandemens injustes. Telethuse fut recompensée pour avoir caché le sexe de sa fille, & nous devons comme elle faire nôtre possible pour empêcher le mal.

Fin du neuvième Livre.



LIVRE DIXIEME.

FAB. I. D'Orphée & Eurydice.

Eurydice fut piquée au talon par un serpent, & mourut le premier jour de ses nœces : Orphée son epoux alla la chercher dans les enfers, & charma les divinités infernales par son eloquence & par sa voix : Il y trouva sa maîtresse qu'il aimoit passionement : Elle lui fut accordée, à condition qu'il ne la regarderoit point qu'il ne fût sorti des terres infernales ; mais n'ayant pû s'en abstenir, elle lui fut ravie une seconde fois ; alors, tout desesperé de son infortune, il se retira sur le mont Emus.

Expl. On voit ici un bel exemple de l'amitié conjugale ; & l'on remarque en même tems, que bien des gens perdent le fruit de leurs travaux, pour vouloir les cueïllir trop tôt : Si Orphée n'eut pas eu tant d'impatience de voir Eurydice, il en auroit joui plus long tems.

FAB. II. D'Atys changé en pin.

Lors qu'Orphée fut retiré dans les deserts, il touchoit sa lyre avec tant de delicateffe, qu'il charmoit les rochers,

les bêtes & les arbres ; le pin se trouva parmi ces derniers : C'étoit un arbre nouveau, en quoi Atys prêtre de Cybele avoit été changé.

Expl. Le poëte a voulu par cette fable nous montrer le pouvoir de la musique & de la poësie, & nous donner par ce moyen de l'emulation pour ces deux arts.

F A B. III. De Cyparisse.

Cyparisse avoit un cerf apprivoisé qu'il aimoit extrêmement : Un jour étant à la chasse, il le tua sans y penser : Il en eut tant de regret, qu'il se vouloit tuer lui-même ; mais Apollon qui l'aimoit l'en empêcha, & le changea en cyprés, qui est un arbre qu'on porte aux funeraillies, pour marquer sa douleur.

Expl. Il ne faut pas s'attacher aux choses passageres, parce que nous en sommes privés quand nous y pensons le moins, & parce que les regrets que nous en avons sont très inutiles.

F A B. IV. De Ganymede.

Jupiter charmé de la beauté de jeune Ganymede, se changea en aigle, & l'emporta dans les cieux, où il le servoit à boire : Hebé Déesse de la jeunesse, fille de Junon, née sans pere, faisoit auparavant cet office, servant à Jupiter le nectar & l'ambroisie.

Expl. On feint que Ganymede, jeune prince très vertueux, avoit été enlevé par un aigle à cause de sa sagesse, pour exciter ainsi les jeunes gens à requérir la vertu, qui nous fait cherir des Dieux.

F A B. V. De Hyacinthe.

HYacinthe étoit un jeune homme bien fait, Apollon l'aimoit extrêmement : Un jour en jouant aux palets avec lui, il le tua par megarde, & en fut fort fâché ; son sang fut changé en une fleur qui porte son nom.

Expl. Apollon, ou le soleil, fait naître les fleurs dans le printemps, & il les fait mourir pendant l'été à cause de sa chaleur excessive : C'est de-la qu'on a pris occasion de dire qu'il avoit tué Hyacinthe qu'il aimoit.

F A B. VI. *Des Ceraſtes changés en taureaux.*

LEs Ceraſtes habitans d'Amathonte, ville de Chypre, immoloient tous les étrangers qui paſſoient en leur pays : Venus, à qui cette iſle étoit conſacrée, ne put ſouffrir cette inhumanité, & les metamorphaſa en taureaux.

Expl. Le poëte feint, que les habitans de Chypre ont été changés en taureaux, pour leur reprocher qu'ils ſont auſſi féroces que ces animaux.

F A B. VII. *Des Propetides.*

C'Étoient des filles qui diſoient que Venus n'étoit pas une Déeſſe ; mais pour punition de leur temerité, on alluma dans leur cœur le feu de l'impudicité ; elles s'endurcirent enſuite à la debauché, & furent changées en rocher.

Expl. Cette fable nous fait voir, que quand on s'eſt abandonné aux plaiſirs de la chair, on s'y abrutit de telle ſorte, que l'on devient inſenſible comme un rocher.

F A B. VIII. *De Pygmalion.*

PYgmalion étoit un ſculpteur, qui ayant vû l'impudicité des Propetides, conçut une ſi grande horreur pour le ſexe, qu'il reſolut de ne ſe point marier : Il fit une ſtatue d'yvoire, dont il devint amoureux ; elle repréſentoit la Déeſſe Venus ; il en étoit ſi fou, qu'il la couchoit avec lui, & qu'il craignoit même qu'elle ne ſe bleſſât dans un lit de plume : Il pria la Déeſſe de l'amour d'animer cette ſtatue ; ce qui lui fut accordé, & après cela il en eut un fils nommé Paphus, qui bâtit la ville de Paphos.

Expl. On veut faire entendre par cette fable, qu'on peut ſlechir, par ſes ſoins & ſes ſoumiſſions, le cœur du monde le plus inſenſible.

F A B. IX. *De Myrrhe & Cinire.*

MYrrhe devint amoureuse de Cinire ſon père, qui étoit roi de Chypre : Elle trouva moyen de le tromper, & de contenter ſa paſſion. Cinire ayant decouvert ſon inceſte, voulut la tuer ; mais elle ſe ſauva d'entre ſes mains : Après avoir couru long tems, elle pria les Dieux de la punir, & ils la changerent en l'arbre qui porte ſon nom, ſans bleſſer même le fils de qui elle étoit groſſe, & qui fut appelé Adonis.

Expl. Tout le monde doit avoir de l'horreur pour l'inceſte, &

si quelqu'un étoit assez méchant pour l'avoir commis, il doit comme Myrrhe s'en repentir, & en demander pardon.

F A B. X. D'Adonis.

ADonis fils de Myrrhe, fut aimé tendrement de Venus à cause de sa beauté ; il étoit fort adonné à la chasse : Un jour ses chiens ayant relancé un sanglier, il le perça d'une fleche, mais cet animal tout furieux se jeta sur lui, & le tua ; la Déesse de l'amour le changea en fleur.

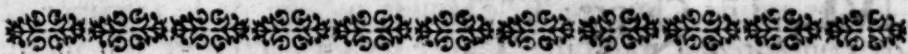
Expl. Les hommes les plus beaux ne sont pas ordinairement les plus forts, ni les plus courageux. Le bel Adonis fut métamorphosé en fleur, pour nous apprendre que la beauté n'est pas de longue durée.

F A B. XI. D'Atalante & d'Hypomene.

ATalante fut recherchée en mariage par plusieurs personnes : Son pere promit de la donner à celui qui la surpasseroit à la course ; elle étoit d'une vitesse extraordinaire. Hypomene se presenta pour cela, & reçut de Venus trois pommes d'or, par le moyen desquelles il devoit la vaincre : En effet, les ayant laissé tomber à dessein l'une après l'autre dans la course, Atalante voulut les ramasser, & fut devancée pendant cette intervalle : Hypomene ayant réussi par cette finesse, l'épousa.

Expl. Tel résiste à toutes les autres tentations, qui se laisse éblouir par l'éclat de l'or. Quelque prude que soit une femme, si elle aime l'argent avec excès, on triomphera de sa vertu : Celui qui l'attaque, & qui connoit son foible, s'il est liberal, l'appriivoisera à force de presens ; il n'y a point de rempart à l'épreuve de cette batterie. La tour de Danaë, gardée par de très vaillans hommes, ne put se defendre contre une pluie d'or ; la vitesse d'Atalante fut arrêtée par l'éclat de ce même metal.

Fin du dixième Livre.



LIVRE ONZIEME.

F A B. I. D'Orphée & des Bacchantes.

ORphée ayant perdu Eurydice, & s'étant retiré dans les forêts, haïssoit extrêmement les femmes. Cellés de Thrace

Thrace irritées de son mepris, le tuèrent pendant qu'on célébroit la fête de Bacchus, & ce Dieu les changea en arbres.

Expl. Il ne faut pas avoir, ni témoigner de la haine contre une personne ; car il n'est point de si petit ennemi qui dans l'occasion ne puisse nous faire du mal. C'est ce que nous apprenons dans cette fable.

FAB. II. De Midas.

C'Étoit un roi de Phrygie, qui n'avoit point d'esprit, & qui étoit fort avare : Des payfans lui ayant donné Silene, il le rendit à Bacchus, qui voulant reconnoître ce bienfait, lui promit de lui accorder tout ce qu'il souhaiteroit. Midas lui demanda le pouvoir de convertir en or tout ce qu'il toucheroit ; mais voyant ensuite qu'il ne pouvoit rien manger, il le pria de lui ôter cette vertu ; & il la perdit en se lavant dans le fleuve Pactole ; ayant jugé que la flute de Pan étoit plus agréable que la lyre d'Apollon, il en fut puni par ce Dieu, qui lui fit venir des oreilles d'âne.

Expl. Midas, pour contenter son avarice, faisoit argent de tout : C'est pour cela qu'on lui attribue le pouvoir de changer tout en or ; & parce qu'il n'avoit point d'esprit, on lui donnoit encore des oreilles d'âne, qui marquoient sa stupidité. Les personnes les plus bêtes ne laissent pas d'être souvent les plus riches.

FAB. III. Des roseaux parlant.

LE barbier de Midas ayant apperçu, en lui coupant les cheveux, qu'il avoit des oreilles d'âne, n'osoit le dire à personne de peur d'être maltraité, & avoit pourtant grande envie de le faire sçavoir : Il s'en alla pour cela dans un lieu écarté, & fit un trou dans la terre, où il dit l'aventure de ce roi ; ayant ensuite couvert ce trou avec de la terre, il se retira. Il crût en ce même lieu des roseaux, qui étant agités par le vent, apprirent à tout le monde que Midas avoit des oreilles d'âne.

Expl. Cette fable est un divertissement pour les princes. Ils doivent bien prendre garde de rien faire qui soit indigne de leur rang, car si l'on ne leur dit pas leurs défauts en face, on ne laisse pas de les publier ailleurs. Les roseaux de la fable sont les plumes des historiens, qui ne cèlent rien.

FAB.

F A B. IV. De Laomedon & d'Hesione.

A Pollon & Neptune deguisés en hommes, s'engagerent au roi Laomedon de bâtir les murs de Troye, moyennant une certaine recompense ; mais n'ayant pas voulu la leur donner quand l'ouvrage fut achevé, Neptune envoya un monstre marin qui ravageoit tout le pays. Hesione fut exposée à sa cruauté par l'ordre de l'oracle : Hercule la delivra, & voyant que Laomedon ne lui en temoignoit aucune reconnoissance, il ruina la ville de Troye, enleva Hesione, & la donna pour femme à Telamon.

Expl. Par le deguisement de Neptune & d'Apollon, on veut nous faire entendre, qu'il ne se fait rien ici bas qui ne soit l'ouvrage de Dieu ; & par la destruction de Troye, que les maux que Dieu nous envoie sont bien souvent la punition de nôtre ingratitude.

F A B. V. De Thetis & Pelée.

T Hetis Déesse de la mer, fut aimée de Jupiter ; mais il ne voulut pas l'épouser, parce que l'oracle avoit prédit qu'elle auroit un fils plus grand que son pere : Il la fit prendre à Pelée, qui la surprit lors qu'elle dormoit, & l'obligea à le recevoir pour son mari, quoiqu'elle se changeât en plusieurs formes pour s'en garantir ; elle eut de lui le vaillant Achille.

Expl. On a feint que Thetis prenoit différentes formes pour éviter d'épouser Pelée, afin de nous apprendre, que les femmes savent trahir leurs sentimens, & qu'elles sont artificieuses pour arriver à leur but.

F A B. VI. De Dedalion & Chione.

C Hione étoit une nymphe qui fut aimée d'Apollon & de Mercure, elle en eut deux enfans, dont l'un, nommé Philamon, passa pour fils d'Apollon, parce qu'il chantoit parfaitement ; & l'autre, qui s'appelloit Autolicus, fut attribué à Mercure, à cause de sa subtilité. Chione devint si orgueilleuse de se voir la mere de ces deux enfans, qu'elle osa se preferer à Diane ; cette Déesse la tua d'un coup de fleche, qui lui perça la langue. Dedalion son pere se precipita de desespoir, & fut changé en eprevier.

Expl. Ovide, par ces deux enfans d'un naturel different, veut nous faire entendre, qu'on tient ordinairement du naturel de son pere,

pere, & que la nature garde souvent cette loi. Dedalion etoit un tyran, qui a conservé sa cruauté dans sa nouvelle forme.

F A B. VII. De Ceix & Alcione.

CEix fit un voyage pour aller consulter l'oracle ; à son retour il perit sur la mer. Alcione sa femme faisoit tous les jours des prieres à Junon, pour obtenir qu'il revint heureusement. Cette Déesse lui envoya Morphée pendant la nuit pour l'avertir qu'il avoit fait naufrage, d'abord qu'elle eut appris cette nouvelle, elle alla au bord de la mer au lieu où elle lui avoit dit adieu ; ayant vû de loin floter son corps sur les eaux, elle se jeta dans la mer, & ils furent tous deux changés en alcyons ; ce sont des oiseaux qui font leurs petits sur la mer ; on remarque qu'elle est toujours tranquille pendant qu'ils couvent leurs œufs.

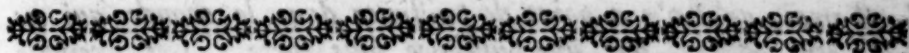
Expl. Parce que Ceix & Alcione s'aimoient extrêmement, on a feint qu'ils avoient été metamorphosés en alcyons, qui sont des oiseaux dont le male & la femelle ne se quitte jamais. Par cette fable Ovide a voulu inspirer aux gens mariés une amitié reciproque.

F A B. VIII. D'Æsaque & Hesperie.

LA nymphe Hesperie fuyant Æsaque fils de Priam, qui étoit amoureux, fut mordue par un serpent, & mourut sur le champ. Æsaque en fut si affligé, parce qu'il étoit cause de sa mort, qu'il se precipita dans la mer, & fut changé en plongeon.

Expl. Le serpent nous figure la medifance, qui ne manque jamais de mordre la reputation des filles, d'abord qu'elles ecoutent quelque galanterie. C'est pour elles qu'on a fait cette fable.

Fin du onzième Livre.



LIVRE DOUZIEME.

F A B. I. D'un serpent changé en pierre.

AGamemnon, chef de l'armée des Grecs, qui devoit assieger la ville de Troye, sacrifiant à Jupiter, vit un serpent, qui mangea huit petits oiseaux dans un nid, & qui devora encore la mere qui voltigeoit tout auprès ; ce serpent fut d'abord changé en pierre. Calchas expliqua ce prodige, &

& assura que le siege de Troye dureroit autant d'années que le serpent avoit devoré d'oiseaux ; mais que l'on prendroit cette ville la dixième année.

Expl. Tous ces oracles de l'antiquité sont des superstitions par lesquelles on a tâché d'imiter les propheties veritables de l'ancien Testament.

F A B. II. D'Iphigenie.

LA flotte des Grecs etant dans un port de la Beotie, Agamemnon tua un cerf consacré à Diane. Cette Déesse en fut irritée, & excita des tempêtes, qui empechoient les vaisseaux de partir de là. Agamemnon consulta l'oracle ; il lui repondit, qu'il falloit sacrifier Iphigenie sa fille ; comme on etoit prêt à le faire, Diane par pitié l'enleva, & mit une biche à sa place.

Expl. Cette fable a beaucoup de rapport avec le sacrifice d'Abraham, & nous fait voir, que Dieu se contente souvent de nôtre bonne volonté, & qu'il veut seulement que nous soyons toujours prêts à lui sacrifier ce que nous avons de plus cher, quand il nous le demande.

F A B. III. De Cygne.

CYgne etoit un fils de Neptune, qui avoit reçu le pouvoir de rendre inutiles les coups qu'on lui portoit : Il combattoit pour les Troyens, quand les Grecs vinrent les attaquer ; il resista long tems aux efforts du vaillant Achille : Mais comme ce prince vit qu'il ne pouvoit pas le blesser, il se jetta sur lui, & l'etouffa ; son pere le changea en l'oiseau qui porte son nom.

Expl. Cygne fils de Neptune n'avoit jamais été vaincu ni blessé ; mais enfin il succomba sous la vaillance d'Achille : Tant il est vrai, qu'il n'y a point de puissance dans le monde qui ne puisse être abbatue par une puissance plus forte. Cet exemple apprend aux heros à ne se point glorifier de leur courage, & de leur valeur ; le sort des armes est fort incertain.

F A B. IV. Du combat des Centaures avec les Lapythes.

LES Centaures etoient des peuples de Theffalie, qui allerent aux nôces de Pyrithoüs. Ils voulurent enlever sa femme ; mais les Lapythes avec Thesée les en empecherent, & les vainquirent après un long combat.

Expl.

Expl. Les Centaures s'enyvrerent aux nœces de Pyrrhoüs, & tinrent quelques discours malhonnêtes à sa femme ; les Lapythes, qui estoient de Thessalie comme eux, les obligerent de se retirer, voyant leur extravagance.

F A B. V. De Cenis.

C'Etoit une fille qui fut aimée de Neptune : Elle pria ce Dieu de la changer en homme, & de la rendre invulnérable ; ce qui lui fut accordé : Elle fit plusieurs belles actions, & fut enfin vaincûe par les Centaures, qui l'accablèrent avec des arbres qu'ils jetterent sur elle. Neptune ayant pitié de son sort, la changea en oiseau.

Expl. Cenis estoit un garçon bien fait, qui passoit dans sa jeunesse pour une fille à cause de sa beauté ; quand il fut grand, il prit le parti des armes, & se distingua par ses belles actions : Il fut enfin vaincu par le nombre des ennemis, qu'on figure par les arbres ; & quand la fable dit qu'il fut changé en oiseau, elle veut faire entendre, que sa reputation s'étendit en peu de tems par tout le monde.

F A B. VI. De Periclimene.

Periclimene frere de Nestor avoit reçu de Neptune le pouvoir de se revêtir de toutes sortes de figures. Il se batit contre Hercule sous la forme d'un aigle, & le blessa au visage avec le bec & les serres : Hercule voyant qu'il s'envoloit, le perça d'une fleche, & le tua.

Expl. Periclimene se sert de plusieurs artifices pour vaincre Hercule, mais tous ses efforts sont inutiles. La subtilité & la tromperie que represente Periclimene, ne servent de rien contre celui qui est comme Hercule, veritablement fort.

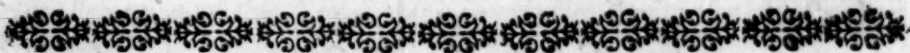
F A B. VII. De la mort d'Achille, fils de Pelée & de Thetis.

Achille fut tué par Pâris, qui lui perça le talon d'une fleche ; c'etoit le seul endroit par où il estoit mortel : Apollon conduisit cette fleche, on le brûla après sa mort ; Vulcain avoit fait ses armes. Sa mere l'avoit rendu invulnérable en le plongeant trois fois dans le fleuve Styx ; & comme elle le tenoit par le talon, cette partie de son corps n'avoit pas reçu la même vertu que les autres.

Expl. Par la mort du vaillant Achille, nous voyons, qu'il
h
n'est

n'est point d'homme immortel, & que les plus courageux viennent souvent par la main des plus laches.

Fin du douzième Livre.



LIVRE TREZIEME.

FAB. I. D'Ulysse & Ajax.

C'Etoient deux capitaines Grecs qui disputèrent long tems les armes d'Achille : Ulysse les obtint par le jugement des principaux capitaines de la Grece ; ce qui fâcha tant Ajax, qu'il se tua de regret, & son sang fut changé en une fleur qu'on appelle Hyacinthe.

Expl. La plupart des hommes croient que la valeur & les vertus militaires sont preferables, pour le gouvernement des etats, à la sagesse & à la politique : Deux grands hommes disputèrent pour les armes d'Achille, dont l'un excelloit par le courage & par la force ; l'autre excelloit par l'éloquence & par le conseil. Ajax étoit plus soldat que politique ; Ulysse plus politique que soldat : Mais dans cette concurrence la politique l'emporte sur le vaillant. Aussi les grands empires durent peu, quand ils cessent d'être gouvernés par la sagesse.

FAB. II. D'Hecube changée en chienne.

Cette princesse étoit fille de Dimas, & épousa Priam roi de Troye. Après la mort de son mari, elle se retira sur les tombeaux de ses enfans, & eut un si grand déplaisir de voir le corps mort de Polydore son petit fils, qu'elle creva les yeux à Polymnestor qui l'avoit trahi ; elle fut changée en chienne comme elle s'enfuyoit.

Expl. La trop grande tendresse de cette dame pour ses enfans, fut la cause de sa perte.

FAB. III. De Memnon.

Memnon, fils de Titon & de l'Aurore, fut tué par Achille au siege de Troye. Sa mere obtint de Jupiter que les cendres de son fils seroient changées en oiseaux.

Expl. Les oiseaux qui nâquirent des cendres de Memnon, ne sont autre chose que la reputation de son merite, qui après sa mort s'étendit par toute la terre.

FAB

F A B. IV. *De la fuite d'Ænée.*

Après la destruction de Troye, Ænée se sauva à Delphes avec son pere Anchise & son fils Ascagne ; il emporta les Dieux Penates, & arriva heureusement chez Anius prêtre d'Apollon, qui lui dit mille honnêtetés, & le traita avec beaucoup de magnificence.

Expl. Ænée nous est représenté comme un homme d'une vertu heroïque, qui après avoir vû perir sa patrie, ne laissa pas d'espérer que les Dieux le protegeroient : En effet, ils ne permirent toutes les disgrâces qui lui arriverent, que pour rendre sa gloire plus illustre.

F A B. V. *Des filles d'Anius.*

Elles avoient reçu de Bacchus le pouvoir de changer tout ce qu'elles touchoient en vin, en bled, ou en huile : Les Grecs les enleverent de force pour nourrir leur armée ; alors elles eurent recours à Bacchus, qui les changea en colombes.

Expl. On a feint que les filles d'Anius changeoient ce qu'elles touchoient en vin, en bled, ou en huile, parce qu'elles avoient beaucoup amassé de fruits, & qu'elles étoient bonnes menageres.

F A B. VI. *Des filles d'Orion.*

Orion avoit deux filles, qui se presenterent en sacrifice pour le salut de leur patrie : Elles s'immolerent elles-mêmes avec une constance extraordinaire : On leur fit une pompe funebre, qui marquoit la justice qu'on rendoit au mérite de leurs actions ; de leurs cendres il en sortit deux jeunes hommes couronnés.

Expl. Les hommes couronnés qui naissent des cendres des filles d'Orion, nous font voir que la vertu n'est jamais sans récompense ; cet exemple doit nous exciter à aimer nôtre patrie, & à prendre les armes pour la defendre dans l'occasion.

F A B. VII. *D'Acis, Polypheme & Galathée.*

Polypheme Cyclope de Vulcain, aimoit passionnement la nymphe Galathée ; il devint jaloux d'Acis, & le tua avec un rocher du Mont Etna. Galathée qui avoit eu de l'amitié pour Acis, changea son sang en un fleuve qui porte son nom, & qui passe par la Sicile.

Expl. La nymphe Galathée fut fort affligée de la mort d'Acis ; elle versa beaucoup de larmes sur son tombeau ; & c'est ce qui a

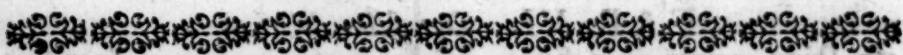
donné lieu de dire qu'elle avoit changé en fleuve le sang de son amant.

F A B. VIII. De Glaucue.

C'Etoit un pêcheur, qui ayant mangé de l'herbe enchantée, se jeta dans la mer, & fut fait Dieu marin. La partie supérieure de son corps étoit d'homme, & la partie inférieure finissoit en queue de poisson.

Expl. Glaucue étoit un pêcheur fort entendu dans son métier, & qui sçavoit parfaitement nager. Il sortit un jour du port de sa ville, à la vue de tous les habitans, & nagea jusqu'à ce qu'on l'eut perdu de vue ; il aborda dans un endroit fort reculé, où il demeura pendant quelques jours : Il revint ensuite au port, en présence de beaucoup de monde ; ses amis lui demanderent où il avoit été, il leur répondit, qu'il avoit demeuré dans l'eau avec les Dieux marins. Une autre fois voulant encore faire le même essai, il fut dévoré par un grand poisson ; & comme il ne revint pas, le bruit courut, que les Dieux de la mer l'avoient reçu en leur compagnie.

Fin du trezieme Livre.



LIVRE QUATORZIEME.

F A B. I. De Scylle.

Circé fameuse magicienne fut jalouse de Scylle, dont Glaucue Dieu marin étoit amoureux ; elle empoisonna le bain où Scylle se baignoit, & lui fit prendre une forme si horrible depuis le ventre en bas, qu'ayant horreur d'elle-même, elle se precipita dans la mer de Sicile, & fut changée en un rocher, contre lequel les flots de la mer font un bruit qui ressemble à l'aboi des chiens.

Expl. La jalousie est une passion qui aveugle ceux qu'elle attaque, & qui les porte aux actions les plus basses, comme nous le voyons dans l'exemple de Circé, qui se servit du poison contre Scylle, de qui elle étoit jalouse.

F A B. II. Des Cercopes.

C'Etoient des peuples fort mechans & trompeurs ; Jupiter les changea en singes, & les mit dans l'isle de Pithecuse. Pithecos est un mot Grec, qui signifie singe.

Expl.

Expl. Les singes sont ordinairement fort malins ; ce qui a donné lieu à Ovide de dire, que des hommes trompeurs avoient été métamorphosés en ces sortes d'animaux.

F A B. III. De la Sibylle de Cumès.

C'Etoit une vierge dont Apollon devint amoureux ; il lui promit de lui accorder tout ce qu'elle souhaiteroit : Elle lui demanda de vivre autant d'années qu'elle tenoit alors de grains de fable dans la main : Cela lui fut accordé, & elle parvint à la decrepitude ; alors il ne lui resta plus que la voix pour predire l'avenir.

Expl. Les Sibylles etoient des vierges qui predisoient l'avenir : Apollon devint amoureux de celle de Cumès, & parce qu'elle menoit une vie fort innocente, il lui prolongea ses jours. Elle aimoit mieux conserver sa chasteté, que d'être immortalisée en la perdant.

F A B. IV. La descente d'Ænée aux enfers.

ÆNÉE ayant pris terre à Cumès, descendit dans l'autre de la Sibylle de ce nom, & la pria de le conduire dans les enfers, où il vouloit aller consulter son pere sur l'avenir : Cette vierge lui accorda sa demande, lui ayant montré un rameau d'or, elle lui dit de le couper : Ænée le fit sans peine, & parcourut ensuite tout le royaume de Pluton ; il y vit son pere Anchise, & apprit de lui tous les dangers qu'il devoit effuyer avant de venir à bout de son entreprise.

Expl. Par cette fable l'on a voulu nous faire entendre, qu'il n'y avoit point de chemin inaccessible à la vertu.

F A B. V. D'Ulysse.

Ulysse fils de Laërtes roi d'Ithaque, etoit un grand capitaine ; étant allé à la guerre de Troye, il enleva le Palladium. Après la prise de Troye, il voyagea sur mer l'espace de dix ans : Il creva l'œil à Polyphème, parce que ce géant avoit dévoré quelqu'un de ses compagnons : Il alla dans la Grece, & descendit aux enfers, il revint ensuite voir sa femme Penelope, déguisé en mandiant, & tua tous ceux qui avoient taché de la corrompre pendant son absence.

Expl. Cette fable regarde les gens d'épée, & les avertit de s'acharner à imiter les actions courageuses de ce grand homme.

F A B. VI. *Des compagnons d'Ulysse changés en pourceaux.*

LEs compagnons d'Ulysse étant allés chez Circé, elle leur fit beaucoup d'accueil, & leur donna une boisson très délicate; d'abord qu'ils l'eurent avalée, ils furent changés en pourceaux, par les enchantemens de cette magicienne.

Expl. Les gens d'Ulysse étant chez Circé, ce soulèrent à force de boire : On feignit qu'ils avoient été metamorphosés en pourceaux, parce qu'un yvrogne ressemble beaucoup à cet animal.

F A B. VII. *De Picus changé en piver.*

C'Etoit un roi d'Italie qui fut changé en piver, par cette même Circé dont nous avons déjà parlé : Elle fut irritée contre lui, parce qu'il n'avoit pas voulu répondre à l'amour qu'elle lui temoigna dans une forêt où ils se rencontrèrent.

Expl. Circé fit passer Picus pour un sauvage, parce qu'elle en avoit été méprisée ; mais nous devons au contraire le louer, de ce qu'il ne voulut pas consentir aux desirs de cette impudique.

F A B. VIII. *Des oiseaux de Diomede.*

Diomede étoit un capitaine qui blessa Venus à la main, étant au siège de Troye. Cette Déesse, pour s'en venger, metamorphosa en oiseaux ceux qui s'en retournoient avec lui dans son vaisseau : Ils furent appelés oiseaux de Diomede.

Expl. Venus nous représente ici une divinité outragée, qui punit les compagnons d'un homme qui l'avoit offensée ; ce qui doit nous porter à ne point frequenter de méchante compagnie.

F A B. IX. *Des vaisseaux d'Ænée changés en nymphes.*

ILs avoient été bâtis avec des pins consacrés à Cybele ; ce qui obligea cette Déesse de prier Jupiter de les changer en nymphes, lors que Turnus y eut mis le feu. Cette fable se voit dans Virgile.

Expl. La pitié d'Ænée a fait dire, que les Dieux, pour conserver ses vaisseaux, les avoient changés en nymphes.

F A B. X. *D'un berger changé en olivier.*

UN berger ayant vû danser des nymphes, se moqua d'elles, & dansoit ridiculement pour les conterfaire : Mais par punition il fut changé en olivier sauvage.

Expl.

Expl. On peut connoître aisément, que cette fable a été inventée pour faire voir que la médisance est insupportable dans la société civile, & qu'on en doit chasser les moqueurs & les médisans.

F A B. IX. D'Ænée deifié.

ÆNée, après beaucoup de travaux glorieux, parvint à une extrême vieillesse : En considération de sa vertu, & à la prière de sa mère Venus, il fut reçu dans le ciel, & mis au rang des Dieux.

Expl. C'est ici le portrait d'un homme illustre par sa piété & par son courage ; ces deux qualités l'ont rendu si recommandable, que les poètes ont feint qu'il avoit été mis au rang des Dieux.

F A B. XII. De Vertumne & de Pomone.

Vertumne, Dieu du printems, devint amoureux de la belle Pomone, ne pouvant s'en faire aimer, il prit la forme d'une vieille femme, & lui ayant persuadé de se marier, il reprit sa première forme, & l'épousa.

Expl. L'on voit dans cette fable le pouvoir que les femmes ont de séduire les jeunes filles ; elles se laissent plus aisément persuader par des personnes de leur sexe, parce qu'elles ne s'en méfient pas, & que leur exemple les porte facilement au mal.

F A B. XIII. D'Iphis & Anaxarette.

Iphis étoit un jeune homme bien fait, qui aimoit éperdument Anaxarette ; comme il ne pouvoit pas s'en faire aimer, il se pendit de désespoir devant sa porte : Anaxarette ayant appris ce qu'il avoit fait, se moqua de lui, & la Déesse Venus la changea en rocher, pour la punir de son insensibilité.

Expl. On peut tirer deux avantages de cette fable ; le premier est, de ne point nous abandonner à la passion d'amour ; le second, de ne pas rire du malheur d'autrui, mais d'y compatir.

F A B. XIV. De Romulus & Hersilie.

Romulus, après plusieurs conquêtes, fut enlevé dans le ciel, & mis au nombre des Dieux sous le nom de Quirinus ; sa femme Hersilie fut reçue parmi les Déeses sous le nom d'Ora.

Expl.

Expl. Cette fable, comme plusieurs autres, a été inventée pour exciter les jeunes gens à la vertu, par l'espoir d'une récompense qui les rendra éternellement heureux.

Fin du quatorzième Livre.



LIVRE QUINZIEME.

FAB. I. De Micile.

IL étoit fils d'Alemon, & habitant d'Argos; il quitta sa patrie pour aller en Italie; il y bâtit une ville sur le rivage d'Hefar, & le nomma Crotone, parce que Croton y étoit inhumé.

N. B. Ce livre ne contient gueres de metamorphoses, mais seulement de petites relations qui ont du rapport avec l'histoire.

FAB. II. De Pythagore.

C'Étoit un grand philosophe; il quitta Samos son pays, pour aller en Italie, & se retira à Crotone, où il enseignoit sa doctrine. Numa Pompilius le fut entendre, & fut charmé par la force de ses raisonnemens.

Expl. Pythagore blamoit la dissolution, & exhortoit le peuple à la frugalité. Il croyoit la transmigration des ames, de même que les Egyptiens; ce qui est une grand erreur.

FAB. III. De Numa Pompilius.

Après la mort de Romulus, le peuple le mit sur le trône, en consideration de sa pieté: Il établit des ceremonies, des sacrifices, des pontifes, des augures, & tout ce qui regarde le culte des Dieux; il regna long tems, & à sa mort il fut extrêmement regretté de tout le monde, mais particulièrement de sa femme Égerie, qui se retira dans la forêt d'Aricine, afin que ses larmes ne fussent point interrompues.

Expl. Romulus avoit fondé l'empire Romain par la force de ses armes, & Numa Pompilius l'a conservé par la pieté & la religion qu'il établit parmi le peuple.

FAB. IV. D'Hyppolite.

IL étoit fils de Thesée. Phedre sa belle-mere devint amoureuse de lui; ne pouvant s'en faire aimer, elle l'accusa de l'avoir

l'avoir voulu séduire ; ce qui l'obligea de s'enfuir de son pays : Un monstre marin ayant effrayé les chevaux de son charior, Hyppolite fut renversé, & mis en piéces. Diane, à cause de sa chastité, le fit ressusciter par Esculape.

Expl. L'histoire d'Hyppolite a quelque rapport avec celle de Joseph, & de quelques autres princes dont parle l'histoire, qui ont été souvent sacrifiés à la haine de leur belle-mère pour un pareil sujet. Elle doit porter les jeunes gens à être chastes ; car c'est une vertu qui n'est jamais sans récompense.

F A B. V. De la nymphe Egerie.

Egerie, femme de Numa, s'étoit retirée dans les bois pour y pleurer la mort de son mari, elle s'y fonda en larmes, & fut changée en fontaine.

Expl. Cette fable est un exemple de l'amitié conjugale.

F A B. VI. Du Tages.

UN payfan de Toscane, en labourant, vit une motte de terre qui se remuoit d'elle-même, & qui perdant sa première forme, prit celle d'un petit enfant. Il parla dès l'heure même, & predisoit l'avenir : On l'appella Tages.

Expl. Tages étoit un homme illustre par son sçavoir : On feignit qu'il venoit d'une motte de terre, parce qu'il étoit de basse naissance.

F A B. VII. Du dard de Romulus.

Romulus étant sur le Mont Palatin, ficha son javelot dans la terre : Il eut à l'instant des racines, & produisit des branches & des feuilles : Ce ne fut plus un dard, mais un grand arbre qui donnoit de l'ombrage & du frais.

Expl. On dit que ce roi ayant jeté un dard, il devint un grand arbre ; & que c'étoit un presage que l'empire Romain seroit un jour très florissant.

F A B. VIII. De Cyppus Venulius.

Revenant victorieux à Rome, il s'aperçut en regardant dans le Tibre, qu'il avoit des cornes sur la tête : Il consulta les devins pour sçavoir ce que lui presageoit une chose si extraordinaire ; on lui dit, que c'étoit une marque qu'il regneroit dans Rome, mais il n'y voulut pas entrer.

Expl. Cyppus etoit un preteur Romain ; & parce qu'il refusa l'empire, on feignit, selon le langage des anciens, qu'il avoit des cornes, pour exprimer la force de son esprit.

F A B. IX. D'Esculape.

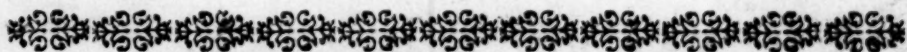
LA peste etant dans la ville de Rome, elle y faisoit beaucoup de desordre : On eut recours à Esculape Dieu de la medicine, & on l'amena dans la ville sous la figure d'un serpent ; tous les habitans furent alors soulagés de leurs maux, & en reconnoissance ils bâtirent un temple, où il etoit adoré sous la figure d'un dragon,

Expl. Cette fable a du rapport avec le serpent d'airain que Moïse fit elever dans le desert, & qui guerit les Israélites de leurs maux. Le serpent est le symbole de la prudence, que doivent avoir les medecins : On se sert de cet animal pour la guerison de plusieurs maladies.

F A B. X. De Jules Cesar.

Jules Cesar, empereur des Romains, ayant été poignardé par Brutus dans le senat, son ame fut changée en comete ; la Déesse Venus l'introduisit dans le ciel, où la memoire de ce grand homme durera eternellement.

Expl. Après la mort de Jules Cesar, il parut dans le ciel une comete, qui donna lieu à cette fable.



Le jugement de PARIS.

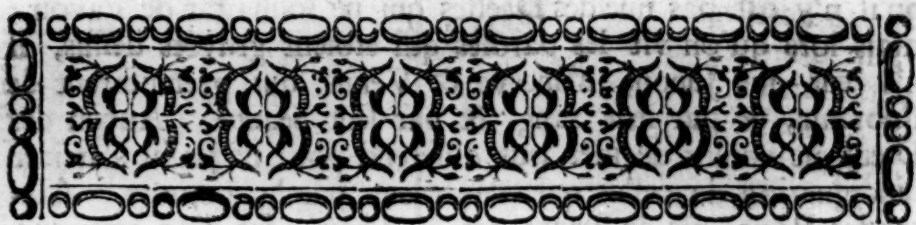
THeris, après beaucoup de resistance, consentit que Pelée l'épousât : On choisit pour la solemnité de ce mariage le Mont Pelion, qui est dans la Thessalie : Tous les Dieux & toutes les Déeses du ciel & de la terre y furent invités ; les ris, les jeux & les amours s'y trouverent en foule pour donner du plaisir à une si belle assemblée. On y fit un festin magnifique & celebre, où la Discorde seule ne fut point appelée, parce qu'elle a coutume de mettre par-tout le desordre. Cependant elle ne laissa pas d'y aller ; elle se glissa par le moyen d'une forêt sombre & epaisse, jusqu'auprès de la table des Déeses, sans être apperçûe, & jetta au milieu d'elles une pomme d'or, sur laquelle ces poroles etoient gravées,

gravées, *C'est pour la plus belle.* Ce fruit paroissoit si beau, qu'il n'y eut pas une des Déeses qui ne souhaitât de l'avoir ; mais lors qu'on vit les paroles qui étoient gravées dessus, il n'y eut que Junon, Minerve & Venus qui pretendirent de l'obtenir, & par leur rang, & par leur beauté. Aucun des Dieux ne voulut décider leur differend pour ne point s'attirer l'indignation de celles qui n'auroient pas la pomme. Alexandre Pâris, fils de Priam roi de Troye, fut d'un commun consentement choisi pour en juger. Sa mere Hecube étant grosse de lui, songea plusieurs fois qu'elle enfanteroit un fils qui seroit cause de la ruine de son pays ; ce qui obligea son pere de le donner à un soldat pour le porter dans quelque forêt, où il seroit dévoré par les bêtes sauvages ; mais la mere, touchée de la beauté de cet enfant, le fit nourrir secrètement par des bergers du Mont Ida. Etant devenu grand, il s'acquit la reputation d'un homme très equitable : Ce bruit fut cause qu'il fut nommé pour arbitre de la beauté de ces trois Déeses. Mercure lui ayant donc porté la pomme d'or, il examina leur beauté avec beaucoup de soin, & adjugea ensuite la pomme à Venus, qui lui avoit promis de lui faire avoir en mariage la plus belle femme du monde : Il méprisa les richesses de Junon, & la sagesse de Pallas, pour avoir les bonnes grâces d'une femme. Par ce jugement il attira la haine de ces deux Déeses sur lui & sur sa nation. Quelque tems après il s'en alla dans la Grece, où il enleva Helene, femme de Menelaüs ; ce qui donna lieu à la guerre & à l'embrasement de Troye.

F I N.

LA





L A

DAME GENEREUSE.

N O U V E L L E.

UN E belle jeune dame fut un jour se promener, avec son petit chien blanc, au bord d'une riviere proche d'un bois charmant, peu eloigné de son château ; comme elle se promenoit là tranquillement sur le gazon fleuri, & parmi les beaux chevrefeuilles, cette petite bête, qui couroit de coté & d'autre, s'enfonçoit dans le bois ; d'abord il poussa un grand hurlement, & revint tout effaré vers sa maîtresse. Elise (car c'est le nom de la dame) ne donna pas beaucoup d'attention à cela pour la premiere fois ; mais quand elle vit que son petit chien ne vouloit pas quitter l'endroit d'où il etoit revenu en aboyant, qu'il entroit toujours dans le bois, & qu'il revenoit à elle sans cesse, & sans qu'elle put l'empêcher de le faire ; elle devint curieuse de voir ce qui occupoit ainsi ce petit animal. Elle ne s'imaginoit pas que ce fût quelque chose de considerable, puisque le chien alloit & revenoit si souvent sans recevoir aucun mal, & que d'ailleurs ce qui causoit sa frayeur ne paroissoit qu'à vingt pas du bord du bois ; cette dame alla jusque là pour s'en eclaircir : Mais quelle fut sa surprise de voir, derriere un gros buisson, un jeune cavalier etendu par terre, dont le sang avoit teint l'herbe des environs : Il etoit pale, defait, & sans haleine ; sa bouche e-
toit

toit entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées. A ce spectacle horrible les cheveux d'Elise se herisserent sur la tête ; les jambes lui manquoient, & saisie d'une sueur froide, peu s'en falut qu'elle ne tomba en défaillance. Cependant, la premiere emotion etant passée, & la dame revenant à foi, elle reflexit, que c'étoit peut-etre quelqu'un qui avoit été attaqué par des voleurs, & qui dans l'état present avoit besoin de secours.

Se rassurant ainsi elle approcha du blessé ; lui parla : Mais, hélas ! le pauvre malheureux n'avoit ni des oreilles pour entendre, ni des yeux pour voir. Elise jugea qu'il falloit hâter tous les secours qu'elle pouvoit lui donner. Elle commença par chercher les blessures, & les bander le mieux qu'elle put, pour arrêter le sang qui en decouloit. L'une de ces blessures étoit à la poitrine, l'autre à la mamelle droite, une autre au haut de la cuisse gauche ; & c'étoit de celle-ci que decouloit une plus grande quantité de sang que des deux autres. Son mouchoir, & celui du cavalier, n'ayant pu suffire qu'à bander deux playes, elle déchira même sa coiffure pour bander la troisième ; parce que sa robe étoit de soie brodée d'or, & qu'elle avoit oui dire que la soie envenimoit les blessures.

Après ceci Elise ne songea plus qu'à chercher quelqu'un pour transporter le blessé au château, & comme elle y couroit avec une vitesse incroyable, elle decouvrit, en chemin faisant, deux hommes & une femme, qui alloient à un village voisin. Elle les appella d'abord, & les ayant informés dequoi il s'agissoit, elle envoya la femme au château, dire, de sa part, qu'on allât promptement querir des medecins & des chirurgiens dans des endroits differens. Donc elle mena les deux hommes vers le cavalier, pour le transporter sans delai. L'un de ces hommes avoit par bonheur, sous son bras, un sac vuide, de sorte qu'en coupant deux fortes perches qu'on passa au travers du sac, on fit une espece de brancard fort propre. Ils mirent dessus le pauvre cavalier, & le porterent ainsi doucement au château, où la dame qui l'accompagnoit, le fit d'abord mettre dans son propre lit, parce que sa chambre étoit plus proche qu'aucune autre. En attendant l'arrivée des medecins, elle eut soin de faire prendre quelques cordiaux à son malade, qui commençoit un peu à respirer : Elle ordonna à ses femmes de lui faire promptement des chemises ;

&

& comme cela ne pouvoit être si-tôt fait, elle lui en fit mettre une des siennes.

Cependant le cavalier restoit encore sans aucun sentiment. Elise ayant envie de s'instruire du nom & de la qualité de ce nouvel hôte, fut fouiller dans les poches de ses habits pour voir si elle ne trouveroit point de papiers ou de lettres qui pussent lui faire savoir qui il étoit. Elle trouva quelques lettres pour des personnes de Paris ; mais comme elles étoient toutes cachetées, elle eut la civilité de ne les pas ouvrir : Elle auroit plutôt resté dans son incertitude que de le faire ; mais en peu de tems elle trouva dans un autre endroit deux papiers qui n'étoient pas cachetés. L'un étoit une route avec quelques adresses ; l'autre une lettre de change adressée à un banquier de Paris, dans laquelle lettre elle apprit que le jeune cavalier s'appelloit Alvar, & qu'il étoit venu d'Allemagne.

Quelque tems après les medecins & les chirurgiens arriverent, ils examinerent les blessures du cavalier, on fonda ses playes, & tous assurerent qu'il en reviendrait ; ce qui donna grande joie à la dame. Elle fit rester un medecin & un chirurgien ; elle les traitoit fort bien, & les supplia mille fois d'avoir soin du malade. Comme la perte de son sang étoit la seule cause de sa foiblesse, on espara qu'avec beaucoup de menagement, on lui feroit recouvrir dans peu les forces qu'il avoit perduës. Cette esperance ne fut pas vaine. La prudence du medecin, l'habilité du chirurgien, le repos & la bonne nourriture, retablirent en moins de quinze jours le cavalier, jusqu'au point qu'il pouvoit soutenir des petites conversations d'une demie-heure. La dame charmée de voir que ses bons soins pour Alvar le tireroient d'affaire, elle venoit souvent, avec une attention extrême, adoucir par tout ce qu'elle pouvoit imaginer, l'état où il se trouvoit. Elle ne lui parloit que de choses agréables durant son mal ; elle lui faisoit entendre quelque fois de petits concerts de voix & d'instrumens, qui lui charmoient le cœur. Quand il fut en état de manger, elle fit dresser la table auprès de son lit, & venoit avec deux de ses demoiselles, le medecin & le chirurgien, lui faire compagnie. Mais c'est une chose bien étrange, que la dame ne demandoit jamais au cavalier, par quelle aventure il avoit été si cruellement maltraité. Il y avoit plus de six semaines, après le jour funeste de son malheur, qu'Al-

var etant dans un salon avec Elise, & qu'elle le voyoit alors assez bien pour ne point craindre de rechute, elle lui demanda comment & pourquoi il avoit été attaqué dans le bois. Alvar commença ainsi.

Cet accident, *dit-il*, est la suite d'une aventure qui m'est arrivée à Cologne, & qui m'a fait quitter la place pour toujours. Elise ne vouloit pas lui demander qu'elle étoit cette aventure là, mais le cavalier jugeant bien que ce n'étoit que par bienfaisance, reprit la parole, & continua ainsi. Cette aventure, madame, n'est pas indigne de vôtre curiosité, & quoi qu'elle ne puisse me rappeler que des idées les plus tristes, il est pourtant bon que j'y pense souvent, & que je cherche dans la cause même de mes malheurs, le sujet de ma consolation. J'étois, *ajouta-t-il*, amoureux d'une des premières filles d'Almagne, & sans contredit de la plus belle & la plus aimée. On me préféroit à tous mes rivaux, qui avoient de grands biens. J'étois près d'obtenir une personne que j'aurois préféré à tout l'univers. Jugez quel étoit mon bonheur ! On me l'avoit accordée ; on me regardoit déjà chez son père, non comme un amant de sa fille, mais comme un fils de la maison. Un jour que nous étions à la campagne, & que je me promenois dans un petit parc, je l'entendis qui parloit fort doucement à quelqu'un ; comme je remarquai de l'emotion dans le son de sa voix, je m'approchai sans bruit tout près d'un petit cabinet de feuillage, & j'entendis distinctement ces paroles. *Non, je vous le dis, tant que l'amour ne nous jouera point de mauvais tour ; soyez sûr que je n'épouserai jamais Alvar, & que je ne consentirai point d'être sa femme, qu'en cas que vous m'abandonniez.* Jugez, madame, quelle fut ma surprise, & combien elle dût augmenter, lors que je vis qu'un vilain estafier étoit le Medor de cette Angelique ; que lors qu'elle lui parloit ainsi, elle avoit la tête penchée sur lui, le sein souillé de l'indigne main de cet infame. Je ne saurois vous dire ce qui se passoit alors en moi : Tout ce que la rage peut faire sentir de plus cruel je l'éprouvai. Je m'assis sur l'herbe, j'entendis ma perfide repeter, avec mille sermens, qu'elle ne cesseroit jamais d'aimer chèrement ce monstre, en cas même que son sort la força d'être à un autre. Ce valet de pié l'exhorta à ne pas manquer à ses sermens ; & après lui avoir tenu de moi des mauvais discours, il la baisa mille fois. Je ne pouvois alors contenir la
rage

rage où j'étois. Je m'écriai, ô ! perfides ! Et tirant mon poignard, je m'enfonçai dans le berceau, mais comme l'entrée étoit de l'autre côté, le maudit valet eut le tems de m'échapper, & je ne daignai pas parler à mon infidelle maîtresse, ni la poignarder.

Je fus droit à l'écurie de son pere ; je montai sur mon cheval, & je revins à la ville, en faisant seulement dire au maître de la maison, que je me trouvois mal. Mon teint le fit croire à tous ceux qui me virent arriver à Cologne. Je me mis au lit, mais le desespoir & la tristesse qui agitoient mon ame, ne me permirent pas d'y rester. Je me levai peu de tems après, je remontai à cheval, je sortis de la ville, suivis seulement d'un domestique, & je marchai sans savoir où j'allois, jusqu'enfin accablé de lassitude & de douleur, j'arrivai dans un village dont j'ignore le nom, & me couchai sans vouloir ni manger ni boire. Un peu après que je fus au lit, je repandis un torrent de larmes, le sommeil me surprit en cet état, mais il ne dura guere, interrompu par des agitations subites, & des songes creux, l'image de mon malheur me reveilla d'abord. Je ne me sentis ni fatigué ni affoibli. Je ne sentoie que mon chagrin & desespoir. Je me leve, fais lever mon valet ; je prens le chemin d'Aix la Chapelle, où j'esperois que l'eloignement soulageroit ma douleur. A peine y fus-je arrivé, que je tombai si dangereusement malade, qu'on desespéroit de ma vie. Et lors que je commençai à me porter mieux, je reçus une lettre du pere de ma perfide. *Je suis si surpris de votre procedé, me dit-il, que je ne sais ce que je dois penser de vous. Après les marques d'amitié & de distinction que je vous ai données en vous accordant ma fille, je ne me serois jamais attendu à une pareille maniere d'agir. Justifiez moi votre conduite, & songez à qui vous avez à faire.* Cette lettre me jetta dans un grand embarras. Je respectois beaucoup le pere de cette indigne fille ; & cette amitié, jointe aux egards qu'on doit toujours avoir pour le sexe, m'inquietoit fort sur la maniere dont je me justifierois sans decouvrir l'infamie de cette detestable fille. Pendant quelques jours que je meditois ma reponse, deux cavaliers de Cologne arriverent à Aix la Chapelle ; ils vinrent me voir, & me dirent, que je n'ignorois pas qu'ils avoient été amans de Chione (c'est le nom de ma traitresse.) Ils ajouterent, qu'ils venoient pour la venger, & se venger eux mêmes

mêmes du mepris que je faisois d'elle après avoir été préféré à tous mes rivaux. Quelle espece de vengeance voulez vous ? leur dis-je. Voulez vous m'assassiner ici, ou vous barre ailleurs en braves gens ? Nous voulons, me repondirent-ils, vous voir l'épée & le pistolet à la main, quand & où il vous plaira. Eh bien, messieurs, leur dis-je, demain à trois heures du matin nous nous trouverons, s'il vous plait, derrière la ville, d'où celui qui sera vainqueur s'échappera comme il le juge à propos. Ils acceptèrent l'offre, & le plaisir de me faire tuer, ou de me venger sur ces rivaux de la sceleratesse de ma perfide, me fit sentir tant de force, que j'oubliai que j'avois été malade. Le lendemain venu, nous nous batimes. Ils tirèrent au sort qui se batroit le premier ; car la digne personne pour qui ils venoient me trouver, devoit être le prix de celui qui me tueroit. Le premier combat se fit avec l'épée, & j'eus le bonheur de donner un tel coup à mon ennemi, qu'il en tomba comme mort par terre. Le second combat se fit avec le pistolet, & mon autre ennemi n'eut guere un meilleur sort ; je lui cassai l'épaule gauche, la balle coulant vers la poitrine ; & pour comble de malheur, son cheval ne sentant plus de bride, s'emporta, & traîna quelques pas dans un champ raboteux son maître renversé, & dont une jambe étoit demeurée engagée dans l'errier. Comme nous n'avions de temoins que nos valets ; j'envoyai le mien chercher une litiere ; & ayant fait mettre dedans les deux cavaliers, je les fis transporter dans mon auberge. J'étois sûr de mon hôte, de toute sa famille, & de mon propre valet. Je leur dis de ne point laisser sortir les domestiques des deux messieurs que le lendemain ; & pendant qu'on fit venir un chirurgien, je fus chez un notaire dresser une procuration, pour autoriser un de mes amis à vendre tout ce que j'avois à Cologne. Je lui envoyai cet écrit, que la bonne foi du notaire voulut bien antidater de huit jours à la consideration de quelques ecus que je lui donnois. Mon ami en fit si bon usage, que tout mon bien fut en sûreté deux jours après qu'il eut reçu mes lettres. Pour moi, je laissai Aix la Chapelle, après avoir pris avec mon hôte les mesures que nous crûmes nécessaires pour lui éviter des procès, & à moi aussi ; & depuis ce tems là je ne fais pas ce qui est devenu des deux blessés.

J'allois chez un autre de mes amis, qui demouroit à une

journée d'Aix la Chapelle. Je me tins là *incognito* pendant quelque tems, où j'étois accablé d'une douleur qui me rendoit comme stupide. Enfin, j'embrassois ce fidele ami, & repandis dans son sein un torrent de larmes, sans qu'il put tirer de moi autre chose. Je partis pour venir en France. Je m'en allois deguisé par des chemin de travers (car malgré mes precautions l'affaire étoit decouverte) lors qu'un soir j'arrivai dans un cabaret, je m'y delassai un peu, & je liai conversation avec l'hôtesse, qui bien que tant soit peu basanée, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Comme elle étoit une grosse rejouie, qui avoit l'air de savoir bien vendre ses denrées, je tachai, mais en vain, de me soulager l'esprit à l'entretenir. Pendant ce tems là, mon valet allant à l'écurie, entendit deux hommes étrangers, dont l'un dit tout bas à l'autre, *Ne seroit ce point lui ?* Et dès qu'il fut entré dans l'écurie, ils y entrèrent aussi. Il observa que sans faire semblant de rien ils l'examinerent de plusieurs choses. Il ne douta point que ceci ne me regardât, il vint m'en avertir. Je songai d'abord aux moyens d'éviter les pieges qu'on voudroit me dresser. Mon valet mit une servante dans mes intérêts ; elle nous promit de nous faire sortir sûrement, & de nous donner un guide pour nous conduire à Limbourg. Elle nous tint parole, nos chevaux & un guide se trouverent au bout d'une allée où cette fille nous conduisit. Et le jour même étant arrivés à cette ville, j'y demeurois trois jours ; & le quatrième, comme j'en sortois sur des chevaux de louage, mon valet vit encore les deux hommes qu'il avoit veus à l'écurie ; il me le dit, mais je m'en inquietois fort peu. Environ le milieu du jour, ayant mis pied à terre dans un cabaret, je fus m'endormir dans un beau verger qui donnoit sur le grand chemin. A mon reveil je vis passer quatre hommes bien montés & bien armés, dont deux paroïssient n'être que les domestiques des deux autres, & c'étoient les hommes en question. Je crus d'abord qu'ils alloient descendre dans la meme hôtellerie, & que là je pourrois les examiner de près ; mais ils passerent outre. De cet endroit là j'arrivai à Cambrai pour voir une tante maternelle, où je restai deux jours, & le troisième je montai à cheval, & je vins à Reims, j'y demeurai un jour entier ; pendant lequel, mon valet vit encore les quatre faquins dont je viens de parler ; il me le dit, mais je ne le croyois pas,

& laissant cette ville là, je partis pour Meaux, où j'ai un oncle paternel ; & en passant par le bois où vous m'avez trouvé, je vis ces poltrons envieux decharger leurs fusils sur moi.

Il y en avoit deux qui tirèrent, avant que de me dire une seule parole. L'un me fit la blessure que j'ai à la poitrine, l'autre me manqua. La peur se saisit de mon valet, qui s'enfuit à toutes jambes, & je me vis environné de quatre hommes dont deux avoient des fusils. Je mis le pistolet à la main, & courant à l'un des quatre, dans le dessein de me venger au moins sur lui, de la lacheté de sa troupe ; mais dans le tems que je lui lachai mon coup, mon cheval m'emporta dans le bois ; & m'ayant froissé contre un arbre, je sentis de si grandes douleurs dans la poitrine, que je tombai par terre. J'eus pourtant assez de force encore pour me relever aussi-tôt, & aller me poster derriere un arbre près du gros buisson où vous m'avez trouvé. Là, celui de la troupe, sur lequel j'avois tiré, pria les autres de ne me rien faire, disant qu'il vouloit lui seul me faire voir ce que chacun d'eux valoit. Le coquin voyoit bien qu'il auroit bon marché de ma vie. Il mit pied à terre, vint à moi l'épée à la main ; je parois quelques coups, c'étoit tout ce que je pouvois faire. J'en reçus enfin une à la cuisse, & je tombai. Le brave homme sauta en même tems sur moi, me mit un pied sur la poitrine, & me saisit des deux mains le poignet où je tenois mon épée ; il me l'arracha, en me disant les injures les plus grossieres ; il me prit ensuite une bague que j'avois au petit doigt de la main gauche ; & après me l'avoir ôtée (moi n'ayant pas seulement la force de parler) il m'enfonça ma propre épée dans le corps, en me disant, *Sache que je suis Jacques, l'amant de Chione.* Je puis vous assurer, madame, continuoit Alvar, que malgré l'état où j'étois, je fis cette reflexion, qu'un tel amant étoit bien digne de ma traitresse. Après ceci je ne fai ce que mes assassins devinrent, ni ce que je devins moi-même ; & sans doute je n'aurois jamais revu la lumiere, si vos bons soins ne m'avoient rendu la vie.

En finissant ainsi, Alvar leva les yeux sur Elise, & il aperçut que ceux de cette genereuse personne étoient mouillés de larmes, & que son visage étoit plein de feu. On ne peut sentir, lui dit-elle, ni plus d'indignation, ni plus de pitié, que j'en resens au recit de vos malheurs ; mais vous ne ferez pas moins surpris que je l'ai été, monsieur, quand vous saurez

qu'il m'est arrivée une aventure presque tout-à-fait pareille à celle que vous venez de me conter. Je veux bien vous en faire un recit fidelle. Plus j'y pense, plus je suis étonnée de la conformité.

Je suis née à Blois, d'une famille considerable par ses richesses aussi bien que par ses titres. Je perdis mon pere & ma mere quand je n'avois pas encore treize ans, & je fus confiée aux soins d'un oncle qui m'aimoit comme sa propre fille. J'entrois dans ma dix-huitième année, quand le neveu d'un des plus grands seigneurs d'Allemagne vint avec son oncle en France, dans des terres qui étoient voisine de celles que mon pere m'avoit laissées. J'y étois alors avec mon oncle. Le voisinage ayant facilité au jeune seigneur, dont le nom étoit Beralde, l'occasion de me voir plusieurs fois, je lui plus, & encore assez à son oncle, pour qu'il me souhaita pour neice. Il en parla au mien, qui reçut la proposition avec beaucoup de joie. J'en fus informée, & comme l'amour m'avoit déjà disposée, mon consentement suivit de près la demande. Je touchois au tems où mon mariage devoit s'accomplir. L'oncle de mon prétendu mari étoit allé faire un petit voyage, on n'attendoit que son retour. Un soir que j'étois toute seule dans ma chambre, à lire le dix-neuvième livre de Telemaque, j'entendis monter Beralde. Je me cachai derrière un rideau, pour le plaisir de l'inquieter. Il entre, regarde autour de lui, & ne me voyant pas, il demanda à une fille de chambre qui le suivoit, où j'étois. Cette fille lui répondit, que j'étois apparemment dans quelque berceau du jardin. *Laissons l'y, lui-dit-il, ma chere Martine, profitons d'un heureux moment que le ciel nous envoie ; viens, mon très cher cœur, entre les bras de l'homme du monde qui t'aime & qui t'adore le plus.* Il voulut donc la tirer sur ses genoux, mais elle s'assit auprès de lui, & commença lui faire de grands reproches sur la conduite qu'il tenoit avec moi. Elle se plaignit, qu'il avoit trop d'attention pour les choses qui me regardoient ; qu'il jettoit trop souvent les doux yeux sur moi en compagnie ; que la veille encore il avoit mangé une orange que j'avois pelée, quoi qu'elle lui eut défendu de le faire. *Vous savez, lui dit-elle, ce que j'ai fait pour vous, & l'état où je me trouve parce que je vous ai trop aimé. Je suis perdue moi-même, & je vois bien que je vous perds aussi.* En finissant ceci, elle se mit à plurer. Et Beralde se jettant à ses

ses genoux, se disculpoit de son mieux sur tous qu'elle lui avoit fait. Il lui baisoit les piés mille & ces deux juroit, avec des sermens terribles, qu'il l'aimoit de tout son ame infiniment plus que moi, & que s'il étoit son maître, il l'épouserait malgré toutes choses ; qu'il étoit au desespoir que son malheur étoit de dependre d'un oncle qu'il n'osoit contre-dire ; que cet oncle avoit déjà pensé une fois lui faire épouser une personne qu'il haïssoit au souverain degré ; que c'étoit pour éviter un pareil sort qu'il se déterminoit à m'épouser, n'ayant point d'aversion pour moi ; il lui avoua même, qu'il m'avoit aimée auparavant, mais il lui protesta qu'il ne m'aimoit plus ; il lui promit de lui en donner des marques éclatantes, lors qu'il m'auroit épousée, & qu'ayant un chez soi, il seroit plus maître de lui : Et qu'elle seroit sa plus chere favorite. Après tout ce beau discours, Beralde sauta au cou de Martine ; & après l'avoir de nouveau consolée par mille baisers, & par mille nouvelles protestations d'amour, il la porta sur un grabat. Ne pouvant me résoudre à être spectatrice d'une pareille scene, je fis quelque bruit derrière mon rideau. Beralde prit d'abord la fuite ; mais la galante eut l'assurance de venir regarder derrière le lit ; & lors qu'elle me vit, elle voulut me donner un coup d'un poignard qu'elle tira de sa manche. Je lui saisis la main, & dans le moment elle tomba en foiblesse. Je lui ôtois le poignard, je le cachois, & j'appellois quelques femmes, à qui je dis, Portez la hors de ma chambre, & prenez en soin ; on le fit : Mais pendant la nuit elle s'échappa, sans que je sache ce qu'elle est devenue. Pour moi, après avoir bien songé à cette affaire, je crus que je devois en informer mon oncle. Je le fis en effet. Vous pouvez juger de son étonnement, mais vous auriez peine à deviner de son courroux. Tout vieux qu'il étoit, il se fit donner un cheval, & fut chercher Beralde, mais il ne le trouva pas par bonheur. Le lendemain mon oncle écrivit à un fils qu'il avoit à Paris, de venir le joindre afin qu'il lui servît à tirer raison de l'insulte qu'on m'avoit faite, si l'oncle de mon perfide, à son retour, n'en rendoit pas bonne justice.

Pendant que Beralde étoit venu au logis, il en avoit appris les êtres & la maniere d'y vivre. Il savoit, que sur le midi mon oncle dormoit plusieurs heures, & que presque toute la maison en faisoit autant ; que pour moi, j'allois souvent dans

qu'il m'est sage qui étoit au bout du jardin, me garantir & celle que j'aimois, & du dormir. Un jour que j'y étois occupée à faire la vie d'un saint personnage, je vis tout d'un coup paroître deux hommes masqués, qui se jetant sur moi, & en me bouchant la bouche avec un mouchoir, & m'enveloppant tout le corps d'un manteau, me transporterent hors du jardin, par dessus une petite muraille, où ils avoient mis de part & d'autre une échelle. Ils me jetterent dans un carrosse à quatre chevaux, s'assirent à mes côtés, & m'enleverent accompagnés de deux autres hommes à cheval. Je tâchois de pousser des cris, ils n'en faisoient cas, nous allions tant que les jambes des chevaux pouvoient courrir, jusqu'à ce que nous vinmes dans une espèce de bois qui étoit, à plus de trois lieues de chez moi, où il se trouva des relais ; & un peu après qu'on les eut pris, un des deux hommes qui étoient dans le carrosse se demasqua, & donc je decouvris Beralde. Je n'en fus point surprise donc, car j'avois cru, chemin faisant, qu'il étoit l'auteur de cette action cruelle. Le scelerat me regarda de travers, & avec autant d'effronterie, que si j'avois été une gueuse dont il eut voulu se divertir ; & ces regards me firent fremir, jusqu'au fond de l'ame, des périls que j'avois à craindre. Après m'avoir regardé quelque tems sans rien dire, il voulut parler, mais il ne fut pas à quelle maniere s'y prendre. Il me demanda assez froidement pardon de ce qu'il venoit d'entreprendre ; & en ajustant fort mal son preambule, il me fit entendre, que ce n'étoit que pour avoir occasion, de s'expliquer plus au long avec moi. Je ne repondois rien. Il reprit la parole pour m'assurer, qu'il ne manqueroit point au respect qu'il me devoit, & que je serois aussi en assurance où l'on m'alloit conduire que dans ma propre maison ; qu'il vouloit me faire voir en m'épousant, que son but avoit toujours été à moi, & qu'il esperoit après m'avoir épousée de me montrer, par l'amitié la plus respectueuse, & la soumission la plus parfaite, qu'il ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur, que de reparer les justes sujets qu'il m'avoit donnés d'être en colere contre lui. Je repondis à mon perfide, que sa conduite dans la situation présente pourroit reparer en quelque maniere les mauvaises impressions qu'il m'avoit données de lui ; mais que pour être sa femme, cela n'arriveroit jamais ; qu'il étoit le maître de m'ôter la vie, ou de me renvoyer ; qu'il

qu'il ne devoit songer qu'à l'une ou à l'autre de ces deux choses. Vous changerez, me dit-il. Non, non, ajoutai-je, je ne changerai jamais.

Après avoir couru pendant tout le reste du jour, & une partie de la nuit, nous arrivâmes à un vieux château isolé de toutes parts. Là je trouvois une vieille femme ratatinée, qui avoit un teint olivatre, un menton pointu & relevé, avec des levres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche, & ses yeux paroissoient d'un très beau rouge pourpré : Elle avoit une fille qui parut presque aussi âgée & du moins aussi laide. Elles me firent un accueil plein d'amitié ; & je vis alors tous les gens avec qui j'étois venue. C'étoient deux amis de Beralde, avec le fils de la vieille dont je viens de parler. On me conduisit dans une chambre qui sentoit des herbes fortes à faire mal au cerveau le plus bouché ; à peine y avoit-il quelques chaïses sur lesquelles on pouvoit s'asseoir ; les murailles étoient pleines de fentes ; c'étoit pourtant la meilleure de toute la maison, & la mieux meublée. A côté de cette chambre j'en vis une autre, que je crus bien être celle qu'on donneroit à Beralde. Je ne m'y trompois point. Mais dans cet état je résolus de m'armer de courage, & de me venger si je devois perir. Par bonheur, le poignard que j'avois arraché à Martine m'étoit resté. On m'apporta du chocolat, du thé, du café, des confitures & d'excellent vin. J'acceptai de tout. Je passe sous silence les exhortations que la vieille, sa fille, Beralde, & ses amis me firent, pour me déterminer à l'épouser.

Un prêtre rusé s'en mêla aussi. Cet homme si indigne de son caractère, voyant que tous ses beaux discours étoient inutiles, eut une fois l'impudence de me dire, que s'il étoit en la place de Beralde, il sauroit bien m'y obliger. *Songez où vous êtes, me dit-il, & n'obligez pas d'employer la force, lors qu'on ne veut faire agir que la douceur.* Ces paroles me furent comme un avertissement de ce qui pourroit bien m'arriver, & de ce qui m'arriva en effet. J'avois plusieurs fois envie de me poignarder pour prévenir l'attentat que je craignois ; après avoir versé un torrent de larmes, & fait ma prière au ciel, je me decouvris le sein pour m'enfoncer le poignard dans le cœur, mais mon ange tutelaire m'empêchoit. En même tems j'avois regret d'avoir arrêté la main de Martine. L'extrême abattement où j'étois, ne dormant ni

jour

jour ni nuit, m'avoit jettée dans une si grande foiblesse, que j'en redoutois d'autant plus les forces du brutal Beralde.

Un jour que je venois de prier le ciel avec beaucoup de larmes & de ferveur, qu'il me delivrât de la malheureuse situation où je me trouvois, & qu'il ne permit pas que je fusse à ma famille un sujet de douleur & de honte, je vis entrer Beralde. Il avoit dans ses yeux la scelerateffe du coup que meditoit son cœur. Il s'aperçut aussi de l'emotion que j'en eus ; & le coquin, pour profiter de mon trouble, me déclara sans façon, que si je m'obstinois d'avantage à refuser le mariage qu'il me proposoit, il étoit resolu de ne plus rien menager ; que dans ce moment même il alloit se porter aux dernieres extremités. Je me sentis prête à tomber en pamoison, & le vaurien en auroit sans doute profité ; mais le ciel me rendit d'abord une vigueur surprenante. Je regardai mon vilain traître avec tant d'indignation & de fierté, que je l'obligeai à baisser la veuë. Cependant il osa bien se jeter sur moi, & tout furieux il me transporta sur un lit ; mais dans le tems que ses mains criminelles cherchoient à me deshonor, ayant degagé une main que j'avois adroitement armée de mon poignard, je le lui enfonçai dans le dos si vivement, que je penetrerai jusqu'au cœur. J'ai encore ce poignard teint du sang de cet infame, je vous le ferai voir quelque jour.

Que j'en suis aise ! dit Alvar ; mais que vous arriva-t-il ensuite ?

L'ayant ainsi tué, je fus voir sur l'escalier de ma chambre, si je n'entendrois rien ; je descendis sans trouver personne ; je sortis de ce château funeste sans rien voir ; & m'armant de courage, je me jette avec precipitation dans un chemin creux & arride, où le soleil donnoit à plomb. Je croyois bien que je n'y trouverois personne : Mais après avoir fait trois cens pas, je trouvai un payfan ; il fut aussi surpris de ma veuë, que je fus fachée de la sienne. Après m'avoir passé, il se retourna plusieurs fois pour me regarder ; & comme il alloit du côté du château, je ne doutai point qu'il ne parlât de sa rencontre, & qu'il ne me decouvrit. Dans cet embarras je l'appelle. Vous me paroissez un très bon homme, lui dis-je, voulez vous me rendre un service ? De tout mon cœur, me repondit-il. Où allez vous ? repris-je. Je vais, dit-il, au château, chercher des filets pour
des

des messieurs qui pêchent dans une riviere que vous trouverez au bout de ce chemin. Eh bien, mon ami, lui dis-je, si vous voulez me conduire secretement dans une ville que je vous nommerai, voilà une bourse pleine d'or, je vous la donne ; mais il faut venir sur le champ. Le pauvre payfan, qui n'avoit j'amaïs vû tant d'argent en toute sa vie, fut transporté de joie. Très volontiers, me dit-il ; mais permettez moi d'aller à ma maison chercher une mule, sur laquelle vous monterez, & si vous voulez, je vous menerai ensuite jusqu'à Rome. Ne pouvez vous pas trouver une mule sans retourner chez vous ? lui dis-je. Vous avez peur, me reprit-il ; mais je ne vous tromperai point. Je suis des vieux chrétiens, & par saint Pierre, c'est le patron de nôtre paroisse & le mien, je veux être pendu si je ne viens vous prendre d'abord ; il faut avertir ma femme, que je la laisse pour un peu de tems. Où est vôtre maison ? lui demandai-je. Elle est auprès de la riviere, me repondit-il ; je prendrai d'abord ma mule, j'enverrai mon fils chercher les filets pour ces messieurs, & sans m'arrêter je reviendrai à vous. Je lui donnai quelques ducats pour sa femme, & lui dis, que je voulois donc bien me fier à lui, qu'il n'avoit qu'à aller & revenir promptement ; que j'allois m'asseoir dans un endroit où là courbure du chemin faisoit un peu d'ombre. Le pauvre homme partit comme un éclair ; je me reposois un peu dans l'endroit que je lui avois marqué. Quel autre parti pouvois je prendre ? Je ne pouvois l'arrêter, & si je ne m'étois pas fiée en lui, c'étoit sûr qu'il m'auroit déclaré.

Après m'être un peu reposée dans cet endroit, je le quittai pourtant, & sortis même du chemin, pour me poster sur une petite hauteur d'où je decouvris une maison que je crus être celle du payfan. Ce l'étoit en effet. Peu de tems après, que je fus sur cette eminence, je vis sortir de cette maison un homme à cheval. Et cet homme étoit celui que je souhaitois ardemment ; il venoit à routes jambes. Aussitôt qu'il m'eut rejoint, je montai sur sa mule, & lui dis, qu'il devoit me mener du côté de Blois par des chemins détournés. Il me fit d'abord couper à travers champ, & ensuite lui ayant dit plus positivement le nom de la terre où je voulois être, il me promit que j'y serois le lendemain avant huit heures du matin. Qu'elle fut ma joie, quand je

me vis sur la mule, & quel fut encore mon plaisir quand je revis ma propre maison, je vous le laisse à penser, après tous les dangers que j'avois courus, & les maux que j'avois soufferts. Aussi-tôt que je fus chez nous, je volai dans la chambre de mon oncle. Mais ses yeux, loin de me marquer de la joie, ne me montrèrent qu'une sombre tristesse. J'en fus interdite. *Ne vous est-il rien arrivé ?* me dit-il. Rien, lui répondis-je, qui peut me rendre indigne de vous. Le bon homme alors se jeta à mon cou, en versant des larmes de joie, & en m'appellant plusieurs fois *sa chère fille*. Un peu après je lui contai tout ce qui s'étoit passé. Il me conta tout ce qu'il avoit fait pour decouvrir où l'on m'avoit menée. Comme nous étions dans ces émotions les plus touchantes, l'oncle de Beralde arriva. Il revenoit de son voyage, & ne savoit rien de la conduite de son neveu. Mon oncle m'ordonna de dire tout ce qui s'étoit passé ; celui de Beralde m'écouta avec une attention qui ne fut interrompue, ni par aucune parole, ni par aucun geste ; seulement, lors qu'en contant la mort de son neveu, je voulus faire valoir les raisons que j'avois eues de la lui donner. Il me dit de conter simplement la chose, & qu'il n'étoit fâché que du genre de mort ; qu'il voudroit que son neveu fut encore en vie, pour lui faire expier son crime dans les tourmens les plus rigoureux. Après que je l'eus instruit de toutes choses, il me demanda pardon, & à mon oncle, de tout ce qui m'étoit arrivé. Il nous demanda qu'elle satisfaction d'avantage nous voulions en avoir ; & nous assura qu'il regardoit l'affront qu'on m'avoit fait, comme fait à sa propre fille. Il voulut ensuite avoir une plume & de l'encre, il passa dans une autre chambre, & écrivit au gouverneur de Blois, pour le prier de donner des ordres si précis, qu'on ne manquât pas d'arrêter ceux qui avoient favorisé l'entreprise de ce belâtre Beralde. Le gouverneur, qui n'avoit garde de desobliger un si grand seigneur, donna de si bons ordres, que tous les coquins furent pris, aussi bien que la vieille & sa fille ; on les mit en prison, & il y en avoit quelques uns pendus. Le prêtre même fut arrêté & envoyé à son évêque, qui le punit severement. Mon oncle partit quelques jours après, & fut à Versailles demander ma grace au roi. Il la lui demanda en présence de la reine. Cette aimable princesse eut la bonté de dire, que si le roi me pardonnoit, elle vouloit me donner des éloges, & une

me marque de son estime. Elle donna même à mon oncle une bague, qu'elle tira de sa main royale, & qu'elle lui commanda de me remettre. La voilà, dit Elise, en la montrant à Alvar. Il la regarda, mais il regarda plus encore la main; car les yeux de ce cavalier, qui jusques alors n'avoient été ouverts, que pour voir dans Elise sa bien-faitrice, commençoient depuis cet entretien à s'ouvrir pour y voir une personne aimable. La conformité de l'aventure, avoit reveillé son imagination, ces yeux mouillés & ce feu qu'il avoit remarqués en Elise, quand il eut fini son histoire, lui, avoient fait grande impression. Enfin, cette conversation renfermoit le moment où devoit agir cette sympathie charmante, qui lie mieux que toutes choses du monde, deux ames faites pour s'aimer.

Je passe sous silence le reste de l'aventure d'Elise; elle conta en quelle manniere elle fut mandée à la cour de la part de la reine, après avoir reçu sa grace; comment une maladie lui servit d'excuse pour n'y point aller, & comment ensuite, après avoir vendu toutes ses terres à son cousin germain, après la mort de son oncle, elle se retira avec une grande somme d'argent, pour se mettre dans un couvent, où elle demeueroit quelques jours, mais qu'ayant été fatiguée là des sottises qui occupent toutes les nones, & ayant appris qu'une belle terre du voisinage de Meaux étoit à vendre, elle l'avoit acheté. J'en suis ravie, ajouta-t-elle, en regardant Alvar, puisque cela m'a fourni le moyen de vous rendre service. On vint alors les interrompre, & on leur fit plaisir, car l'un & l'autre étoient embarrassés de ce qu'ils se diroient. Elise, qui peu de tems après qu'elle avoit eu chez elle Alvar, avoit conçu pour lui une passion qui s'étoit toujours accrue, craignoit d'en laisser trop voir. Et Alvar, dont l'amour naissant, se faisoit déjà sentir avec beaucoup de vivacité, craignoit de decouvrir à Elise le trouble qu'il éprouvoit au dedans de lui. Ce trouble fut si violent, qu'il l'empêcha de dormir plus de la moitié de la nuit suivante. Quoi! se disoit-il, suis je donc né pour être la victime continuelle de l'amour? Dans quels malheurs m'a-t-il jeté? Quels maux ne m'a-t-il pas fait ressentir? A peine sorti du naufrage, puis-je encore songer à me rembarquer de nouveau? Mais après avoir bien fait toutes ces reflexions, & plusieurs autres, le merite d'Elise se presentoit

1 2

d'abord

d'abord à son esprit, sa vertu, sa beauté, sa générosité, son courage. Comment peut-il refuser son estime à tant de belles qualités ? Qu'il auroit été heureux s'il les avoit trouvées dans celle qu'il aimoit auparavant ! rien n'auroit égalé son bonheur. Mais puisqu'il les trouvoit dans Elise, & que d'ailleurs cette jeune dame lui inspiroit des sentimens de tendresse, pourquoi s'opposer à un amour qui pouvoit faire le bonheur de sa vie, & le dédomager de tout ce qu'il avoit souffert autrefois ? La conformité des aventures, ses jours conservés par les soins de cette belle fille ; tout cela n'étoit-il point une marque que le ciel les avoit destinés l'un pour l'autre ? Voilà les raisons que le bon sens & la reconnaissance suggeroient à Alvar, & ces raisons là fortifioient extrêmement sa tendresse. Cependant il prit la résolution de faire croire à Elise, qu'il s'en alloit la laisser : Ainsi dès le lendemain il fut la trouver dans sa chambre pour la sonder, & lui-dit, qu'il venoit la remercier de toutes les graces qu'elle lui avoit faites, & lui demander la permission de continuer son voyage. Alors Elise, en jettant sur Alvar un regard malin quoique tendre, lui répondit en riant, vous êtes bien pressé. Croyez vous donc qu'après vous avoir eu si long tems malade, nous ne voulions pas aussi vous voir en bonne santé encore quelque tems auprès de nous ? Non, non, monsieur, je vous crois trop poli pour nous quitter si-tôt. Eh, lui dit Alvar, en la regardant de l'air du monde le plus tendre — Quoi, reprit Elise, en l'interrompant, vous voudriez tout de bon nous quitter — Non, madame, répondit-il, en se jettant à ses genoux, & les embrassant de toutes ses forces, non, je ne veux jamais me séparer de vous ; je veux vous consacrer une vie qui est à vous ; tout mon cœur ne suffit pas pour vous aimer autant que vous méritez de l'être. Je vous adore, & si vous voulez m'accepter tel que je suis, je me tiendrai le plus heureux de tous les hommes. Elise, se jettant alors dans un fauteuil, prit la parole, & lui dit, Je vous ai trop laissé voir pour vouloir vous cacher le reste. J'ai de l'amitié pour vous ; & le penchant qui m'attache à vous, est trop fort pour que je songe à le combattre. Je ne sais pas si le ciel me tend encore un piège à des nouveaux malheurs ; je ne le crois pas ; mais quand cela devroit être, je vous estime avec trop de tendresse pour n'en pas courir les risques ; dans l'aveu naturel que je vous fait de mes senti-
mens

mens, dit-elle, estimez ma franchise: La suite vous apprendra, qu'à la pureté de mes inclinations, je joins une constance & une chasteté que rien ne peut changer. Ainsi je ferai vôtre bonheur, pourvû que vous sachiez en jouir.

Pour bien exprimer tout ce qu'ils se disoient ensuite de tendre, de doux & de charmant, il faudroit avoir par écrit tout ce qu'ils se faisoient entendre eux-mêmes; pour moi, je ne saurois peindre toute la tendresse, ni toute la joie qui se repandoit dans leurs ames. Je ne saurois non plus exprimer ces regards, ces airs, ces doux yeux, qui disent beaucoup plus que les paroles, & qu'un amour parfait & heureux fait seul repandre sur ceux qu'il enflame; quiconque a bien aimé le concevra fort aisément; rien ne pourroit l'apprendre aux autres. Ils se marièrent peu de tems après; il fut à Paris recevoir son argent, & à cette heure ils vivent dans l'union du monde la plus agréable; plus ils se connoissent, plus ils s'estiment; & pour fruit de leur mariage, Elise a donné à son heureux epoux les plus jolis enfans de l'univers.

F I N.

POEME



POÈME *divin.*

L Es cieux instruisent la terre
 A reverer leur auteur ;
 Tout ce que leur globe enferme
 Celebre un Dieu createur. !
 Quel plus sublime cantique
 Que ce concert magnifique
 De tous les celestes corps ?
 Quelle grandeur infinie !
 Quelle divine harmonie
 Resulte de leurs accords !
 De sa puissance immortelle
 Tout parle, tout nous instruit,
 Le jour au jour la revele,
 La nuit l'annonce à la nuit.
 Ce grand & superbe ouvrage
 N'est point pour l'homme un langage
 Obscur & mystereux.
 Son admirable structure
 Est la voix de la nature
 Qui se fait entendre aux yeux.
 Dans une eclatante voute
 Il a placé de ses mains
 Ce soleil, qui dans sa route
 Eclaire tous les humains.
 Environné de lumiere
 Cet astre ouvre sa carriere
 Comme un epoux glorieux,
 Qui, dès l'aube matinale,
 De sa couche nuptiale
 Sort brillant & radieux.
 L'univers à sa presence
 Semble sortir du néant.
 Il prend sa course, & s'avance
 Comme un superbe géant.
 Bien-tôt sa marche seconde
 Embrasse le tour du monde
 Dans le cercle qu'il decrit ;
 Et, par sa chaleur puissante,
 La nature languissante
 Se ranime & se nourrit.

O que tes œuvres sont belles!
 Grand Dieu, quels sont tes bienfaits!
 Que ceux qui te sont fideles
 Sous ton joug trouvent d'attraits!
 Ta crainte inspire la joie:
 Elle assure nôtre voie:
 Elle nous rend triomphans.
 Elle eclaire la jeunesse,
 Et fait briller la sagesse
 Dans les plus foibles enfans.
 Soutien ma foi chancelante;
 Dieu puissant, inspire-moi
 Cette crainte vigilante
 Qui fait pratiquer ta loi.
 Loi sainte, loi desirable,
 Ta richesse est preferable
 A la richesse de l'or;
 Et ta douceur est pareille
 Au miel dont la jeune abeille
 Compose son cher tresor.

Mais sans tes clartés sacrées;
 Qui peut connoître, seigneur,
 Les foibleesses egarées
 Dans les replis de son cœur?
 Prête-moi tes feux propices.
 Vien m'aider à fuir les vices
 Qui s'attachent à mes pas.
 Vien consumer, par ta flame,
 Ceux que je vois dans mon ame,
 Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
 Tu viens degager mes sens,
 Si tu destruis leur ouvrage,
 Mes jours seront innocens.
 J'irai puiser sur ta trace
 Dans les sources de la grace,
 Et de ses eaux abreuvé
 Ma gloire fera connoître
 Que le Dieu qui m'a fait naître
 Est le Dieu qui m'a sauvé.

DISCOURS à MECENAS.

D'Où vient, Mécenas, qu'il n'y a personne qui soit content de son sort, & qui n'estime d'avantage tout autre état de vie, que celui dans lequel il est, soit qu'il l'ait choisi lui-même, ou que le hazard l'y ait engagé ? Marchands, que vous êtes heureux ! dit un soldat qui a vieilli dans les fatigues de la guerre. Soldats, que vous êtes heureux ! dit le marchand voyant fondre l'orage sur son vaisseau : Car enfin on livre le combat, & en un moment vous voilà morts ou victorieux. Cet avocat, à la porte duquel un plaideur vient frapper dès le point du jour, regarde un laboureur comme le plus heureux homme du monde ; & ce villageois, qui est contraint de laisser là ses bœufs & sa charue, parce qu'il s'est obligé sous caution à comparoitre en justice à tel jour, s'ecrie sans cesse qu'il n'y a de gens heureux que ceux qui demeurent à la ville. Il y a tant d'exemples de cette nature, que Fabius, ce grand parleur, pourroit même se lasser enfin de les reporter tous. Mais, sans tant de discours, voyez où j'en veux venir. Je suppose donc que quelque divinité dise à des gens si deraisonnables, Que demandez-vous ? Je suis prêt de vous satisfaire. Parlez, soldat, vous aimez le negoce ? He bien, trafiquez, j'y consens. Et vous avocat, vous aimez la vie champêtre ? Contentez-vous : Allons, changez tous deux de condition. Quoi ? Vous balancez ? Sur ma parole, ils ne changeront pas. Cependant leur prétendu bonheur dépend d'eux.

De





De la Conduite de soi-même.

SIL-rôt que les hommes sont en état de connoître ce qu'ils sont, ils se partagent en differens états, & en différentes professions, selon que leur inclination les y porte, ou que la nécessité les y engage. Les causes de leurs inclinations sont fort diverses, & souvent peu raisonnables, & c'est ce qui produit ce bizarre mélange de conditions qui se trouve dans le monde, ce qui nous attache à un genre de vie plutôt qu'à un autre, étant d'ordinaire si peu de chose, que nous aurions honte de nôtre legereté, si nous pouvions nous en souvenir.

Mais outre ces différentes professions, dont chacune n'est suivie que d'un certain nombre de personnes, il y a une profession commune, & un metier general, que tous les hommes sont obligés de faire, qui est celui d'être hommes, & de vivre en hommes. Ce metier est infiniment plus important que tous les autres; il les embrasse tous; les regle tous; car les autres sont bons ou mauvais, utiles ou pernicioeux, selon qu'ils sont conformes ou contraires aux devoirs de cette condition commune.

On peut dire, en general, que ces devoirs consistent à vivre & à mourir comme il faut. Vivre, c'est marcher vers la mort. Mourir, c'est entrer dans une vie éternelle. La vie est donc un voyage vers la mort; & la mort, au contraire, est l'entrée d'une vie nouvelle & perpetuelle. Mais comme cette entrée est double, & qu'il y a une des portes de la mort, qui nous met dans l'état d'une misere éternelle, & l'autre dans l'état d'une éternelle félicité; il est visible, que bien vivre, c'est marcher dans un chemin qui nous mène à ce bonheur qui ne finira jamais; & que vivre mal, c'est marcher dans celui qui conduit à l'éternité de miseres.

Toutes les autres différences qu'on pourroit remarquer entre les diverses routes que les hommes prennent dans leur vie, ne sont

rien en comparaison de cette effroyable difference qui naît de la fin de ces chemins. Tout chemin qui aboutit à la misere eternelle, est malheureux, fût-il tout semé de fleurs. Tout chemin qui se termine au bonheur eternel, est heureux, ne fût-il rempli que de ronces & d'épines. Mais la verité est, que ce n'est point ce qui les distingue. Il y a des biens & des maux dans tous les chemins des hommes, & ils auroient bien de la peine d'en faire le choix, quand ils n'y considereroient que l'aïse, la felicité, & le plaisir.

Aussi ne considerent-ils gueres que cela ; & cependant, il n'y a presque point de genre de vie qui n'ait été suivi volontairement, par quelque personne, comme le plus agréable de tous ; & ce n'est pas en quoi les hommes sont les plus deraisonnables. Toutes les choses du monde se reduisent, d'elles-mêmes, à une espece d'équilibre ; & les biens & les maux des diverses conditions se balancent tellement, qu'on les trouve presque toutes en une egale proportion. Ainsi l'erreur des hommes ne consiste presque, qu'en ce qu'ils s'imaginent que leur condition est plus heureuse que celle des autres, ou que celle des autres, au contraire, est plus heureuse que la leur. Et la verité est, que toutes les conditions sont à peu près également heureuses ou malheureuses.

Ce n'est pas ici le lieu d'étendre ce point, ni faire voir de quelle maniere, la coutume, l'imagination, la passion, font cet également de biens & de maux en toute sorte de conditions. Mais quelque force qu'ayent toutes ces choses pour faire perdre le sentiment des maux, & le gout des biens, rien ne peut détruire l'égalité qui se tire de la fin de ces chemins ; & cette inegalité étant si terrible, il est visible, que si les hommes étoient raisonnables, ils n'auroient egard qu'à celle-là ; & qu'ils se mettroient uniquement en peine de trouver le chemin qui conduit à l'éternité des biens, & d'éviter celui qui conduit à l'éternité des maux.

Le principal soin de ceux qui voyagent, est de s'informer du chemin qui mene au lieu où ils ont dessein d'aller ; & l'on n'en voit point d'assez imprudens pour s'enquerir avec soin s'ils trouveront un carrosse, un bateau, une bonne compagnie, sans se mettre en peine du lieu où les conduira ce carrosse, ce bateau, cette compagnie.

Mais cette imprudence, que personne ne commet jamais dans les voyages particuliers, que l'on fait d'un lieu à un autre dans sa vie, est ordinaire parmi les hommes dans le voyage general de toute leur vie. Ils marchent tous vers la mort malgré qu'ils en aient. La loi de la nature les presse, & ne leur permet pas de s'arrêter

s'arreter dans ce voyage. Ils sçavent la double fin qui termine cette vie, & la plus grande partie des nations du monde temoigne d'en estre persuadée; & neanmoins la consideration de ces deux fins, l'une si terrible & l'autre si desirable, n'entre presque point dans le choix qu'ils font du chemin où ils marchent toute leur vie. Ils s'informent avec soin de toutes les autres choses, ils prennent garde qu'on ne les y trompe. Ils s'occupent du soin de leur equipage, & de la recherche des commoditez de leur voyage. Mais pour le chemin ils le choisissent avec si peu de discernement, qu'il n'y a rien au monde où ils apportent moins de precaution, & moins de soin.

Qui demanderoit à tous les hommes, où ils vont; ils repondroient tous, d'une commune voix, qu'ils vont à la mort & à l'éternité; que toutes leurs demarches les avancent vers ce terme si effroyable, & qu'ils ne sçavent pas même si chaque pas qu'ils font, ne les y fera point arriver. Car tous ces chemins ont cela de commun, qu'on ne voit point si on est proche ou éloigné de leur fin. Mais qui leur demanderoit ensuite, pourquoi ils vont par ce chemin plutôt que par un autre, & quel fondement ont ces maximes par lesquelles ils se conduisent; on verroit qu'à peine y ont ils fait reflexion, qu'ils ont embrassé les premieres lueurs qui les ont frappés; que les regles qu'ils suivent n'ont point d'autre source qu'une coutume qu'ils ont embrassée sans examen, ou des discours temeraires dont ils ont fait des principes, ou enfin que leurs passions & leurs caprices.

On comprend assez de quelle sorte on se laisse emporter par l'exemple & par les discours des autres; mais on n'entend pas si bien, comment on se forme sur ses passions des maximes de conduite. Aussi cet effet est insensible, & voici de quelle sorte il arrive.

Les hommes ne seroient pas hommes, s'ils ne suivoient quelque sorte de lumiere fausse ou veritable. Leur nature est tellement formée, que la volonté n'embrasse rien qui ne lui soit présenté par l'esprit sous l'apparence de quelque bien. Ils sont donc obligés, en quelque sorte, de suivre la conduite de la raison. Et quoi que le plaisir les attire quelquesfois à faire des choses que la raison juge mauvaises & pernicieuses, cela ne peut-estre ni continuél ni même frequent. Ce combat des passions contre la raison est trop incommode; ils ne le pourroient souffrir, & il faut par necessité qu'à fin de se rendre la vie supportable, ils trouvent quelque moyen de les accorder ensemble.

C'est

C'est une chose dure d'être méprisé & condamné par les autres ; mais il est encore plus dur d'être méprisé & condamné par soi-même ; parce qu'il n'y a personne que nous aimons mieux que nous-mêmes, & dont nous désirions d'avantage l'estime & l'approbation.

Il est donc nécessaire, que les hommes voulans s'estimer eux-mêmes, se rangent sous la conduite de leur raison pour éviter ces reproches ; mais parce qu'ils veulent aussi contenter leurs passions, ils font en sorte que leur raison se rendant flexible à leurs inclinations, se forme des maximes de conduite qui y sont conformes, & selon lesquelles elle peut approuver leurs actions. Ainsi ils établissent la paix en eux-mêmes par cette mutuelle correspondance de leurs actions & de leurs pensées. Ils pensent comme ils agissent, & ils agissent comme ils pensent ; & ils n'ont garde de se condamner eux-mêmes, puisque leur volonté suit toujours ce que l'esprit lui prescrit, & que l'esprit prescrit à leur volonté ce qu'elle desire.

C'est pourquoi la pensée de Seneque, Que tous les fous sont bien satisfaits d'eux-mêmes ; qui est très véritable ; & l'on peut dire, au contraire, que c'est le propre des sages d'être mal contents d'eux-mêmes, parce que leurs actions ne répondent jamais parfaitement à leurs lumières. Mais les fous, au contraire, sont d'ordinaire très contents & très satisfaits de ce qu'ils font, parce que leur raison & leur conduite sont d'accord ; & c'est aussi ce que nous enseigne l'écriture quand elle nous dit, *Que le fou est rempli de ses voyes* ; c'est à dire, Qu'il en est content & satisfait. Y ayant donc une liaison, comme nécessaire, entre la conduite des hommes, & la lumière des hommes, il s'ensuit, qu'il y a autant de différentes lumières, qu'il y a d'humeurs & de conduites différentes ; & c'est ce qu'il est aisé de remarquer, quand on considère de près la vie, & les actions des hommes. Car il n'y a qu'à les étudier un peu, pour remarquer qu'ils ont chacun leurs principes, & leurs maximes, dont ils se forment une morale à leur fantaisie.

Ces maximes, & ces principes de morale, sont les règles dont ils se servent dans les choix de ce chemin qui mène à la vie ou à la mort éternelle. Car la suite des actions de chacun fait le chemin où il marche durant sa vie ; & ses actions sont réglées par les principes, sur lesquels il se conduit. De sorte, que comme il y a une infinité de mauvais chemins, c'est à dire, de vies déréglées

& deraisonnables, il faut qu'il y ait aussi une infinité de fausses morales.

Ainsi il n'y a pas seulement une morale de Chrétiens, une morale de Juifs, de Turcs, de Persans, de Brachmanes, de Sabis, de Parfis, des Chinois, de Brasiiliens, qui consiste dans certaines maximes, qui sont communes à chacune de ses sociétés ; mais parmi ceux qui font profession de même religion, il y a souvent de différentes morales, selon les différentes professions. Les magistrats ont certaines maximes, les gentilshommes en ont d'autres ; il y a une morale de soldats, de marchands, d'artisans, de partisans, & même de voleurs, de bandits, de corsaires ; puisque ces gens ont certaines règles, qu'ils observent entr'eux, aussi fidèlement que les autres hommes observent leurs loix, & qu'ils se font comme les autres, une conscience qui approuve leur genre de vie.

Enfin, en descendant jusques à chaque homme en particulier, on trouvera, qu'outre quelques maximes générales, dans lesquelles ils conviennent avec ceux de leur religion & de leur profession, ils ont aussi plusieurs maximes particulières qu'ils ramassent çà & là, ou qu'ils se forment d'eux-mêmes, dont ils se composent une morale toute différente de celle des autres.

C'est une chose surprenante de considérer le mélange confus de maximes qui font la morale de particuliers ; car l'on n'y voit pas moins de variété, que dans les visages des hommes, qui sont si admirablement diversifiés. Mais ce qui est de plus étonnant, & qui fait mieux connoître que toutes choses l'excès de l'aveuglement des hommes, c'est la légèreté prodigieuse avec laquelle ils embrassent les plus importantes maximes de leur conduite, le peu de soin qu'ils y apportent pour discerner la vérité d'avec l'erreur, & l'opiniâtreté avec laquelle ils s'y attachent, comme si elles étoient les plus assurées du monde.

Il s'agit de leur tout, puis qu'il s'agit pour eux d'une éternité de bonheur ou de malheur. Chaque pas qui les avance vers la mort, les approche de l'une ou de l'autre de ces deux éternités. Ne semble-t-il donc pas, que leur principal soin & leur principale application devroit être de s'instruire des règles véritables qu'ils doivent suivre dans la conduite de toute leur vie, & de tâcher de les discerner de ce nombre innombrable de fausses règles qui sont suivies par ceux qui s'éloignent de la vérité ?

La diversité même des maximes qui regnent parmi les hommes, leur devroit faire comprendre, que ce n'est pas une chose si aisée
que

que de trouver ce chemin qui mene à la vie, puisque les hommes n'en conviennent pas. S'il étoit si visible, il les attireroit tous par sa clarté; & s'il se trouvoit des hommes assez deraisonnables pour refuser d'y marcher, il ne s'en trouveroit point d'assez aveugles pour le meconnoître.

Cependant, c'est à quoi ils songent le moins, qu'à s'instruire de quelle maniere il faut vivre. Ils embrassent pour l'ordinaire, sans discernement, les premieres maximes qu'on leur en donne, & ne remettent jamais en doute celles qu'ils ont embrassées, comme s'il étoit certain que les premieres instructions fussent toujours les veritables.

C'est ce qui paroît particulièrement dans la religion, qui est la chose du monde la plus importante, & qui fait dans tous les peuples une partie très considerable de leur morale; car il n'y a point de temerité egale à celle qui porte la plupart des hommes à suivre une religion plutôt qu'une autre.

J'excepte la religion Chretienne, qui a un éclat si grand, si particulier par sa sainteté, son antiquité, ses miracles, ses propheties, que ceux qui la suivent, étant frappez de cet éclat extraordinaire, & qui ne se rencontre nulle part ailleurs, ne peuvent être estimés temeraires de la preferer tout d'un coup à toutes les autres; outre qu'elle a cet avantage, que plus on en penetre le fonds, plus on y decouvre les lumieres; au lieu que les autres religions ne peuvent soutenir la moindre recherche, ou le moindre examen.

Je ne parle donc que de ces autres religions qui regnent dans la plus grande partie du monde, & qui, prises ensemble, sont infiniment plus étendues que la Chretienne. Il n'y a rien de plus extravagant que toutes ces créances; & quand on auroit à dessein inventé des opinions ridicules, sans raison & sans apparence, on n'auroit peu y mieux réussir, qu'ont fait les auteurs de ces fantâsques religions. Elles n'ont ni miracles, ni propheties, ni rien de capable de persuader des esprits tant soit peu raisonnables. Tout ce que l'on connoit par la raison, par l'experience, par la lecture des histoires, les détruit, & les convainc de fausseté. D'où vient donc, qu'elles sont suivies par les trois quarts du monde, que le Mahometisme seul occupe une si vaste étendue de terre? Qu'on demande aux Bracmanes, aux Chinois, aux Tartares, aux Turcs, pourquoi ils suivent la religion dont ils font profession? S'ils ont tant soit peu de sincerité, ils ne repondront autre chose, si non qu'ils le suivent, parce que leurs peres l'ont suivie, parce que leurs

leurs parens, leurs amis, leur nation, leur prince la suit. Voilà tout le fondement de leur creance. Cependant, il ne faut qu'un peu de sens commun pour voir que cette raison est ridicule ; car toute religion sera véritable, par cette regle, dans le pais où l'on la suit. Mais toute fausse qu'elle soit, le commun des hommes n'est pas capable d'y resister, leur esprit y succombe ; il s'y rend sans resistance, & en fait le fondement de toute sa vie.

Il n'y a que les Chrétiens, comme j'ai dit, qu'on puisse exempter légitimement de cette imprudence ; quoi qu'il y en ait peut-être plusieurs parmi eux, qui ne sont Chrétiens que de la même manière que les Turcs sont Turcs, par la seule impression de l'exemple, sans aucune attache divine dans le cœur, & sans aucune lumière solide dans l'esprit. Mais comme il est vrai en general que la morale de tous les Chrétiens est très solide dans les principes qu'ils tirent de cette divine religion, il est vrai aussi, qu'elle ne l'aisse pas d'être fort bizarre, & fort peu solide dans l'esprit de la plupart de ceux qui portent le nom de Chrétiens, parce qu'ils sont peu instruits du fond de leur religion ; qu'ils se donnent la liberté comme les autres hommes, de se former d'autres maximes selon leur caprice. Les principes qu'ils prennent de la religion Chrétienne ne composent qu'une bien petite partie de leur morale. Ils en ont une infinité d'autres, qu'ils ont embrassées au hazard & sans examen, avec la même temerité que nous avons remarquée dans ces peuples aveuglez. L'exemple de leurs amis, & de ceux avec qui ils vivent, les discours de ceux avec qui ils conversent, leur en impriment un très grand nombre d'autres, sans qu'ils y pensent. Leur amour propre, & le desir secret de se justifier dans leurs passions, leur en inspire plusieurs, comme nous avons déjà dit. Ils forment quantité de jugemens, au hazard, sur les rencontres qui se présentent ; & ces jugemens demeurans dans leur mémoire, & étant favorisez de l'amour propre, qui les regarde comme des productions qui lui appartiennent, servent de principes en d'autres rencontres semblables ; & ainsi ils se forment une morale, qui n'est guère moins dereglée que celles des Mahometans & des Indiens.

Ils croient avoir besoin de maître & d'instruction pour toutes les autres choses ; ils les étudient avec quelque soin ; ils sont dociles envers ceux qui les leur montrent ; il n'y a que la science de vivre, ou qu'ils n'apprennent point, & ne desirent point d'apprendre, ou qu'ils apprennent avec si peu de soin, qu'il semble qu'elle n'en vaille pas la peine.

Ils

Ils font choix des artisans, des medecins, des advocats ; ils craignent d'être trompez dans les moindres choses. Mais ils n'ont aucune defiance, quand il ne s'agit de rien moins que de se sauver, ou de se perdre pour l'éternité ; tout guide leur semble habile, le premier venu leur est bon, & ils se reposent sur lui avec une parfaite securité. Ainsi on s'expose hardiment au voyage de la vie, sans chercher d'autres lumieres que celles de ces maximes fantasques dont on s'est temerairement rempli l'esprit.

Où sont ceux qui sont touchez serieusement de la crainte de s'égarer, & de prendre une mauvaise route dans leur vie, qui ne desirerent rien d'avantage que trouver la lumiere veritable qui les y conduise, & qui fassent de cette recherche leur principal & leur plus serieuse occupation ? Où sont ceux qui se desient d'eux-mêmes, qui marchent avec crainte & tremblement, & qui ont une vigilance continuelle pour regarder où ils mettront leurs pas ? Il y en a sans doute, puisqu'il y a des justes & des eleus ; mais il y en a peu, parce qu'il y a peu de justes & peu d'eleus. Le commun du monde marche sans crainte, sans defiance, sans prevoyance, sans reflexion ; & suivant temerairement leurs passions & leurs fantaisies, ils s'avancent à grand pas vers la mort, jusques à ce qu'ils soient arrivez à ce moment terrible, qui fait voir aux hommes ce qu'ils n'ont pas voulu voir durant leur vie ; mais qui le leur fait voir inutilement, en tirant du fond de leur cœur ces paroles de desespoir, *Nous nous sommes donc egarez de la voye de la verité, la lumiere de la justice ne nous a point lui, & le soleil de l'intelligence ne s'est point levé pour nous.*

En considerant, avec effroi, ces demarches temeraires, & vagabondes de la plupart des hommes, qui les menent à la mort, & à la mort eternelle, je m' imagine de voir une isle epouvantable entourée de precipices escarpés, & couverts d'un nuage tenebreux, qui en derobe la veüe, & environnée d'un torrent de feu, qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces precipices de cette isle. Tous les chemins, & tous les sentiers se terminent à ces precipices, à l'exception d'un seul, mais très étroit & très difficile à reconnoître, qui aboutit à un pont par lequel on evite le torrent de feu, & arrive à un lieu de seureté & de lumiere.

Il y a dans cette isle un nombre infini d'hommes, à qui l'on commande de marcher incessamment. Un vent impetueux les presse, & ne leur permet pas de retarder. On les avertit seulement, que tous les chemins n'ont pour fin que le precipice, qu'il n'y en

a qu'un seul par où ils se puissent sauver, & que cet unique chemin est très difficile à remarquer.

Mais nonobstant ces avertissemens, ces misérables, sans s'informer de ce sentier heureux, & comme s'ils le connoissoient parfaitement, se mettent en chemin, ils ne s'occupent que du soin de leur equipage, du desir de commander aux compagnons de ce malheureux voyage, & de la recherche de quelque divertissement qu'ils peuvent prendre en passant. Ainsi ils arrivent insensiblement vers le bord du precipice, d'où ils sont emportez dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais.

Il y en a seulement un très petit nombre de sages qui cherchent avec soin ce sentier étroit, & l'ayant decouvert y marchent avec grande circonspection, & trouvant ainsi moyen de passer le torrent, & de sortir de ces precipices, arrivent enfin à un lieu de seureté & de repos.

Les choses spirituelles sont si hautes, que nulle imagination n'y peut atteindre. Toute image est infiniment éloignée de la réalité de leur grandeur. Il n'y a nulle proportion entre ce torrent de feu qui recevrait ceux qui tomberoient des precipices de cette île imaginaire, & l'enfer qui reçoit réellement ceux qui sortent du monde par la mort, après s'être egarez du chemin de la justice. Cependant, cette image, toute imparfaite qu'elle est, suffit pour faire comprendre, que l'unique sagesse de ces voyageurs seroit, de chercher ce chemin par lequel ils pourroient sauver leur vie, & d'y marcher jusques au bout ; & que tous ceux qui ne se mettroient pas en peine de le chercher, seroient insensés & malheureux. Elle suffit pour faire concevoir, que toute la curiosité qu'ils auroient pour les autres choses, toute l'ambition qu'ils auroient de dominer sur leurs compagnons, tout l'empressement qu'ils auroient, à la recherche de leurs plaisirs, ne seroit pas seulement vaine & ridicule, mais ne pourroit être l'effet que d'une incroyable stupidité. Que doit on donc dire de la vérité dont cette image est si éloignée ; & que peut-on penser de l'aveuglement des hommes, qui ont si peu de soin de s'instruire du chemin de leur salut, qui vivent & marchent au hazard, & qui ne songent qu'à se divertir durant le voyage de l'éternité ?

C'est pour retirer les hommes de cette temerité brutale, par laquelle ils se precipitent dans l'enfer, en suivant leurs caprices & leur fainéantises, que Dieu les exhorte avec tant d'instance dans l'écriture, d'écouter la sagesse & d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour l'entendre. C'est pour cela qu'il les exhorte de la chercher,

comme les avares cherchent l'argent, & les tresors cachez dans la terre ; qu'il veut qu'ils en fassent leur bien, leur heritage, leur tresor. Car cette sagesse qui'il leur commande de rechercher, n'est autre chose, que la lumiere qui leur est necessaire pour marcher dans les tenebres de cette vie, & pour regler leurs actions selon la justice & la loy de Dieu, & elle consiste toute à connoitre le chemin qu'on doit tenir pour aller au ciel. C'est pourquoi il est dit expressément, Que la sagesse de celui qui est vraiment fin, est de connoitre sa voye ; & l'écriture l'appelle, La science du salut, parce qu'elle est seule capable de nous y conduire, & que toutes les autres sciences, sans celle-là, ne sont que des sciences de mort.

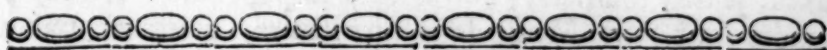
Voilà quelle est la veritable science des hommes, connoitre leur voye, c'est à dire, la voye du salut, la voye de la paix, la voye du ciel. Leur bonheur consiste à acquerir cette science, mais le moyen de l'acquerir, est de l'estimer autant qu'elle le merite. Et c'est pourquoi l'écriture nous dit encore, *Que le commencement de la sagesse, est de faire de la sagesse son tresor, & de la proferer à toutes les choses que nous pouvons avoir en ce monde.* Car Dieu a voulu que cette science, si necessaire aux hommes, fût de telle nature, qu'elle dependit plus de leur cœur, que de leur intelligence & de leur esprit ; & que comme elle ne se trouve point par ceux qui ne la desirent point, ou qui ne la desirent pas comme elle merite de l'etre, on ne manquât jamais de la trouver, quand on la cherche de tout son cœur.

Ainsi, le plus grand pas vers la sagesse est, de la desirer, & de la chercher sincerement, & d'etre vivement penetré du malheur effroyable qu'il y a de vivre au hazard, de suivre temerairement les opinions que l'on a receuës sans discernement, c'est ce que l'écriture appelle, *marcher après ses pensées, & faire la volonté de ses pensées ;* de ne sçavoir où l'on va, & de ne se mettre pas en peine si la voye que l'on suit nous conduit à la vie ou à la mort.

Je n'ai eu dessein dans ce discours, que de combattre cette stupidité monstrueuse, & de persuader, si je pouvois, à ceux qui le liront, & qui n'y ont pas fait jusques ici assez de reflexion, que c'est un aveuglement horrible de s'occuper, comme l'on fait dans le monde, de toutes les choses dont on se remplit l'esprit, d'apprendre les arts, les exercices, les sciences, & de n'apprendre point la science de vivre, c'est à dire, celle de conduire sa vie de la maniere qu'il est necessaire pour eviter l'eternité des miseres dont nous sommes menacez, & de parvenir aux biens eternels, qui seront la recompence des justes.

Car

Car lors que cette pensée est fortement gravée dans l'esprit, & dans le cœur, & qu'elle fait notre passion dominante, non seulement elle nous met dans la voye de trouver la verité, elle nous applique à la chercher, elle nous ouvre les yeux pour la decouvrir ; mais elle est plus capable, que toutes choses, de dissiper la principale illusion qui nous la cache, qui est cette duplicité de cœur, si souvent marquée par l'écriture, qui nous fait apprehender de connoître nos devoirs, de peur que l'obligation que nous avons de les accomplir, ne nous presse trop, quand ils nous seront une fois connus, & que nous ne soyons contraints de renoncer à nos passions, ou que nous ne les suivions plus qu'avec un remords incommode qui trouble nôtre repos & nôtre plaisir.



*Lettre d'une Dame de la Cour, à Mr.
l'Abbé de Bellegarde.*

MONSIEUR,

J'Ai mille choses à vous demander, & de peur d'en oublier quelqu'une, je vous les proposerai tout de suite, sans ordre & sans arrangement ; vous y repondrez de même. Si les questions que j'ai à vous proposer, vous font paroître mon ignorance, elles vous persuaderont, en même-tems, que j'ai fort envie d'être instruite ; & je vous assure, par avance, que j'aurai une grande docilité pour vos décisions. Dites moi donc, je vous prie, si les Anciens, que l'on vante tant, avoient plus d'esprit que nous ; si leurs ouvrages valoient mieux que les nôtres ; s'il étoient plus polis, & plus parfaits, si les grands noms d'Homere & de Virgile ne sont pas, en partie, cause que l'on ait tant d'admiration pour leurs poëmes ? Je vous l'avoüerai, à ma honte, que le divin Platon m'a fort ennuyé, & que j'ai trouvé mille choses pueriles, basses, hors d'œuvre, qui ne vont point au fait, & qui s'ecartent du but, dans les dialogues, dont un homme, pour qui j'ai une parfaite estime, nous a donné depuis peu la traduction, avec de savantes remarques. Je ne saurois me pardonner l'ennui & le degoût que j'ai eu à lire ces dialogues ; c'est un effet de mon mauvais goût ; car je ne saurois me persuader, que tant de grands hommes, qui ont admiré Platon, & qui l'admirent en-

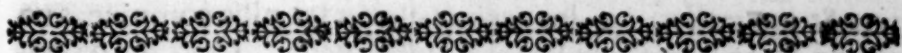
core, n'ayent pas de bonnes raisons pour cela. Après vous avoir parlé de l'esprit des Anciens, dites-moi aussi quelque chose de leurs mœurs ; s'ils étoient plus vicieux, ou plus gens de bien que nous ne sommes ; si le monde est changé du blanc au noir, comme on veut nous le faire accroire, ou plutôt, si les hommes n'ont pas toujours été tels qu'ils sont, & s'ils ne vont pas toujours leur train de la même manière. Le point qui m'embarasse le plus, est de savoir s'ils vivoient plus longtems que nous ; car je vous l'avoue de bonne foi, que je ne saurois plier ma credulité ou mon imagination, jusqu'à me persuader que Mathusalem, & ses contemporains, aient vécu jusqu'à huit ou neuf cens ans ; & je ne le croirai jamais, si ce n'est par un article de foi ; car, en ce cas là, je m'y foudrais, j'aurois assez de penchant à croire, que les années dont parle Moïse dans son histoire, n'étoient pas de douze mois comme les nôtres ; autrement je serois fort fâchée de n'avoir pas vécu en ce tems-là, pour compter ma vie par des siècles. Pourriez-vous bien me dire, Monsieur, si les femmes étoient alors plus belles, plus coquettes, ou plus sages, que nous le sommes, & si les merveilles que l'on raconte des charmes de la belle Helene, & de cette fameuse reine d'Egypte, sont bien fondées ? Croyez-vous, Monsieur, qu'il y ait jamais eu des Fées ? On me l'a dit tant de fois, & j'en ai été si souvent bercée, que je ne saurois me l'ôter de l'esprit : Quelle différence y a-t'il entre les Fées & les Sibylles ? Ces dernières, ne sont-elles pas de véritables Fées, ou quelque espèce de magiciennes ? Je vous l'ai bien dit d'abord, que j'avois bien des questions à vous proposer ; mais on s'amuse comme on peut, quand on est à la campagne. J'ai eu une dispute depuis peu avec un Abbé de vos amis, sur le chapitre des Géans ; voyez, je vous prie, où je vais chercher des sujets pour disputer ; pour moi, je ne saurois me mettre dans l'esprit, qu'il y ait eu des nations Géantes ; je crois bien qu'il y a eu quelques Géans, comme l'on voit quelquefois de monstres, & des enfans à deux têtes, & à quatre bras : Qu'en pensez-vous ? Il me semble, que voilà tous les doutes, que j'avois à proposer ; instruisez-moi sur tous ces chefs comme vous pourrez ; j'atens votre réponse par la première poste ; faites la longue ou courte, comme vous le voudrez. Nous avons ici de surcroît depuis quelques jours deux Dames savantes, à qui j'ai montré les lettres que vous m'avez écrites ; elles sont tout étonnées de voir que je me sois jetée, à corps perdu, dans le bel esprit. Je demeurerai encore quinze jours en ma campagne ; après cela je retournerai à Paris ;

j'espère

j'espere que vous y reviendrez aussi vers ce tems-là, & que je pourrai vous consulter de vive voix sur tous mes doutes. Je suis,

Vôtre très humble servante

La Marquise de—



Response de Mr. l'Abbé de Bellegarde, à une Dame de la Cour, sur la difference des mœurs des Anciens & des Modernes, sur les Sibylles, les Géans, les Fées, &c.

MADAME,

C'Est une vieille erreur de croire, que les gens du tems passé étoient plus vertueux, qu'ils avoient plus d'esprit, plus de lumieres, plus de goût, que les hommes de ce siecle; & que leurs ouvrages sont infiniment relevez au-dessus des nôtres. Ceux qui decident de la sorte, le font souvent sans connoissans de cause, & sans estre entré dans les details necessaires pour faire un juste discernement sur une pareille matiere. Cette affection de louer toujours les Anciens, est l'effet d'une jalousie cachée contre les Modernes; cependant il faut leur rendre justice; car il est certain, que leurs ouvrages ont infiniment contribué à former le goût de ceux qui sont venus après eux, & que les siecles ont été polis ou grossiers, savans ou ignorans, à proportion qu'ils ont eu de l'estime ou du mepris pour ces ouvrages incomparables, mais il faut distinguer les tems: Le siecle d'Alexandre, & le siecle d'Auguste, ont produit des hommes, qui n'ont peu être effacez par ceux qui leur ont succédé, & qui ont servi dans tous les tems de modeles aux plus grands genies qui sont venus après eux. Les premiers Romains, dont on raconte tant de merveilles, étoient grossiers & impolis; mais leur vertu brute & sauvage, s'humanisa par le commerce de la Grece, d'où leur vinrent les sciences & les beaux arts. Depuis les ravages que les Barbares firent dans l'empire, & depuis qu'ils eurent mis le feu à ces fameuses bibliothèques remplies de tant de livres excellens, ces divins ouvrages devinrent fort rares, & l'usage s'en abolit presque entièrement dans la suite. Alors la barbarie & la grossiereté s'introduisit

14 *Response de Mr. l'Abbé de Bellegarde,*

duisit avec l'ignorance, qui dura pendant tout le tems que ces précieux monumens demeurerent ensevelis dans les tenebres; le bon goût ne fût remis en honneur, qu'après que les ouvrages des Anciens eurent été retrouvez. En effet, ils aprennent à penser noblement, à s'exprimer avec delicateffe, à faire des peintures vives & naturelles, à donner aux choses les plus communes un tour fin & agreable, qui les releve infiniment. Ceux qui ne sentent point ces beautez qui charment les connoisseurs, devroient être, au moins, fort reservez à censurer des choses qu'ils n'entendent peut-etre pas : Qu'ils s'en raportent au sentiment de tant de grands hommes, qui en ont jugé si equitablement, & qui en ont fait de si grands eloges. Ce seroit une grande illusion, ou une grande injustice de soutenir, que l'estime generale, que l'on a eue pour les Anciens dans tous les siecles, n'est qu'un effet de pre-jugez; car il est impossible, que tant de grands hommes qui les ont admirez, se soient trompez dans une matiere de cette nature. On sçait de quoi la prevention est capable, & que l'opinion publique n'est pas toujours une preuve assurée d'un veritable merite; mais un consentement si general, confirmé durant tant de siecles, ne peut être fondé que sur la verité. Je vous dis cela, Madame, pour repondre à une objection que vous faites souvent, que si les Anciens sont tels dans les copies, qu'on en donne en nôtre langue, ils ne meritent point toute l'estime, & toute la veneration qu'on a pour eux; puisque le divin Platon vous a paru fort ennuyeux, & fort degoutant, & que vous n'avez pas eu le courage de lire de suite l'un de ces dialogues que l'on a donnez depuis peu en François au public, quelque habile que soit son traducteur. Ce n'est pas un bon moyen de juger du merite d'un livre, que d'en juger par la traduction; il est difficile d'y mettre toutes les beautez, & tous les agrements de l'original: Un auteur fleuri & agreable dans sa langue, devient barbare dans une langue etrangere. Si les lettres de Voiture etoient traduites dans un Latin mediocre, à peine les pourroit on supporter, quoiqu'elles soient si enjouées dans l'original. Si l'on jugeoit d'Homere, de Sophocle, & d'Euripide, par ces mauvaises traductions Latines qui sont dans les mains de tout le monde, on auroit sans doute une fort mauvaise idée de ces excellens originaux; mais à qui faudroit-il s'en prendre, qu'à ces indignes traducteurs, qui les ont defigurez, & estropiez, & qui se sont contentez de les traduire grossierement à la lettre, sans tour, sans ordre, sans arrangement, sans avoir aucun soin de la beauté, de la netteté, ni de l'elegance.

legance du stile ? C'est à peu près comme si l'on vouloit faire connoître les beautez de Virgile, par les turlupinades du Virgile travesti. Pour décider du mérite d'un auteur, il faut être très versé dans la langue, le lire avec soin & attention, pour faire le discernement de ce qu'il a de beau ou de defectueux. A quel mépris ne s'exposent point les pedans des universitez, qui insultent tous les jours à la memoire d'Aristote, & qui le tournent en ridicule ? Comment pourroient-ils juger de la force du raisonnement de ce grand genie, de la beauté, des charmes, des agrements de son expression ? Ils ne connoissent pas même les caracteres de sa langue. Ceux qui mettent Demosthene & Ciceron en parallèle, ou peut-être au-dessous des orateurs de nôtre siecle, ne sont pas moins injustes, ou moins ignorans : Je conviens que nous avons porté l'éloquence à un haut point de perfection, mais il faut aussi convenir, qu'il y a encore quelque distance entre ces Anciens & nous. ✕ Pour moi, je regarde Demosthene & Ciceron comme deux hommes extraordinaires, que la nature avoit comblez de ses dons, pour en faire deux parfaits orateurs ; il ne faut que lire leurs ouvrages pour les connoître : Ceux qui ne sont point touchés des beautez, qui y sont repandues, ont sans doute l'esprit bouché, & manquent de goût ; mais il seroit inutile de se mettre en devoir de les detromper. Il en faut user à leur egard, comme fit Monsieur le Prince à l'égard de quelques gens de la cour, à qui il lisoit un bel endroit de l'un des Plaidoyers de Ciceron ; mais voyant qu'ils n'en étoient point emûs, il ferma le livre sans leur rien dire, & sans se mettre en peine de leur faire connoître la force du raisonnement, & de l'éloquence de ce grand orateur, qui avoit un talent si merveilleux pour persuader, que Cesar même, tout en colere qu'il étoit, ne peut tenir contre une éloquence si insinuante, & qu'il se vit comme forcé à faire grace à un coupable, qu'il avoit déjà condamné. Le degout de quelques Modernes tombe sur les poëtes, comme sur les orateurs ; ils veulent degrader Homere de cette haute reputation, où il est depuis tant de siecles ; ils prétendent que ses poëmes sont remplis de fautes grossieres, & ils ne paroissent point touchés du sublime & du merveilleux, & des beautez inimitables, qui y brillent de tous côtez. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait des defauts dans Homere, mais il faut se souvenir, que c'est le premier qui ait marché dans une carrière si vaste, & dans un pais inconnu jusqu'alors. Les hommes ne deviennent parfaits qu'après plusieurs reflexions, & des experiences reiterées : Les fautes
qui

16 *Response de Mr. l'Abbé de Bellegarde,*

qui se trouvent dans les poëmes d'Homere, ne sont pas toutes sur le compte du poëte ; il faut s'en prendre au tems, dans lequel il vivoit ; on n'avoit pas alors le même goût des bienseances & de la vraisemblance, que nous l'avons maintenant : Les hommes se sont polis & rafinez durant cette longue suite de siecles, qui se sont ecoulez depuis Homere jusqu'à nous. Si les hommes n'avoient pas, en ce tems-la, le même goût, & les mêmes manieres, que ceux qui vivent maintenant, ce n'est pas la faute du poëte ; il les peignoit tels qu'il les trouvoit : Mais bien loin de le blamer, nous devons entrer dans les mœurs de ces premiers hommes, au lieu de vouloir les assujettir aux nôtres, & d'en juger par rapport à ce que nous faisons. Les bienseances changent selon les tems ; celles qui sont fondées sur les coutumes, sur les opinions, sur la religion, sont sujetes aux mêmes vicissitudes, que les choses sur lesquelles elles sont fondées ; nous le voyons par nôtre propre experience ; ce qui faisoit les délices de nos grands-peres, nous paroît maintenant ridicule. Les poëtes qui vivoient il y a cent ans, & qui étoient admirez & lûs avec goût, & dont on aprenoit les vers par cœur, sont maintenant le rebut de la lie du peuple ; nôtre poésie a changé comme nos modes ; les habits de ce tems-là ne sont bons, que pour des mascarades. Pour juger sainement des Anciens, il ne faut pas les ramener à nos manieres, à nôtre goût, à nos mœurs ; il faut que nous remontrions jusqu'à eux, pour nous accommoder à leurs sentimens. Les ouvrages d'esprit qui se font maintenant, auront le même sort que ceux des Anciens ; ils seront moins estimez, quand on aura changé de goût ; ainsi ne faisons pas un crime à Homere, s'il blesse nos prejuges en quelque choses, & si dans ses descriptions, il ne répond pas à nos idées. Le palais, & les jardins d'Alcinous nous paroissent très meprisables après avoir vû la magnificence du palais & des jardins de Versailles, & des autres palais de l'Europe. C'est un malheur pour Homere de n'avoir rien vû de semblable en son tems. Quand il décrit un festin, on ne trouve rien dans sa description, qui approche de la propreté, de la delicateffe, & du bon goût, qui regne sur nos tables, tout s'y ressent de la frugalité & de la simplicité des festins de ce tems-là. Mais il faut convenir, que son genie surpasse la matiere, la noblesse de ses expressions le soutient dans la pauvreté de son sujet, il embellit tout ce qu'il touche ; il ne laisse pas de paroître pompeux, & magnifique dans les endroits les plus steriles. On est contraint d'avouer, qu'il y a des fautes & des negligences dans les poëmes d'Homere ;

d'Homere ; mais ce sont de ces negligences, qui donnent du relief aux beautez du reste de l'ouvrage : Les peintres les plus entendus ne finissent pas tous les endroits de leurs tableaux avec le même soin, & la même exactitude ; le coloris n'est pas eclatant par tout dans le même degré ; il faut que le clair & l'obscur soit menagé avec adresse, pour faire un plus bel effet. La nature elle-même ne donne pas à tous ses ouvrages, toute la perfection qu'elle pourroit ; il semble qu'elle disperse ses tresors avec économie. Ceux qui veulent faire un crime à Homere de ses negligences, ne font pas reflexion que les grands genies, tout occupez de leur sujet, ne descendent point jusqu'à des minuties ; ou du moins, ils n'en font pas leur capital. L'experience le montre assez, que ces auteurs si châtiez & si exacts ne sont d'ordinaire que des genies mediocres, qui s'arretent aux petites choses, ne pouvant s'élever aux plus grandes ; ils se contentent d'une sèche & ennuyeuse exactitude, qui ne demande que du tems & des soins. Ce sont les personnes de ce caractère, qui condamnent impitoyablement les ouvrages des Anciens, parce qu'ils n'en connoissent pas les beautez ; ils se contentent de dire en gros pour les decrier, qu'ils sont ecrits sans ordre, sans methode ; que tout y est confondu & renversé, & que l'on n'y voit, ni arrangement, ni suite. Je ne pretens point mettre les Anciens au-dessus des Modernes, ni examiner s'ils avoient plus ou moins d'esprit, ou de talens, pour les grandes choses ; mais je crois, que l'on peut dire, sans faire tort à personne, qu'Homere & Virgile, Demosthene & Ciceron, n'ont point encore été egalez par ceux qui sont venus après eux, & qu'apparemment, ils ne le seront de longtems. Je sçai que des noms si celebres, & si reverez de toute l'antiquité peuvent imposer ; mais mettant leurs noms à part, pour n'examiner que leurs ouvrages, nous n'avons point de poèmes qui puissent être comparez à l'Iliade, à l'Odyssée, à l'Eneïde : Nous n'avons point de plaidoyers ou de harangues, qui puissent être mises en parallele avec les plaidoyers, les harangues, & les autres ouvrages de Demosthene, & de Ciceron.

Sur les mœurs des Anciens & des Modernes.

Pour ce qui regarde les mœurs, si je ne me trompe, les hommes ont toujours été également vicieux ; puisque des l'enfance du monde, la corruption étoit generale, & que Dieu,

C

pour

pour purifier la terre, fut obligé de noier tous les hommes dans un deluge universel. Ceux qui leur succederent, ne se corrigerent point par un si terrible exemple. Depuis ce tems-là, leurs successeurs ont suivi les mêmes traces, & nous vivons à peu près, comme ceux qui nous ont devancé. La galanterie est l'une des choses en quoi nous avons de grands avantages par-dessus les Anciens, & assurément nous avons beaucoup raffiné sur cette matiere; ils traitoient l'amour d'une maniere assez sauvage, & ils ignoroient absolument tous les raffinemens de cette coquetterie delicate, qui est en usage parmi les Dames de l'Europe; elles sont plus douces, plus gracieuses, plus complaisantes, plus polies, qu'elles n'étoient autrefois; cette politesse a contribué, plus que tout le reste, à leur faire oublier leur severité; elles n'en seroient pas moins aimables, si elles étoient un peu plus fieres; c'est mal s'y prendre, que de vouloir gagner le cœur, & l'estime des hommes par des douceurs. Ce n'est pas assez pour une femme d'être belle; si elle n'est modeste, sa beauté ne fait pas tout son effet sur l'esprit des personnes raisonnables. C'est peut-etre, parce que les femmes ne sont plus si fieres, qu'elles sont moins respectées des hommes, & qu'elles ont perdu l'ascendant, qu'elles avoient autrefois sur eux; la liberté, qui regne dans leurs discours, & dans leurs actions, les rend moins respectables; elles sont trop hardies & trop insolentes, elles boivent trop de vin, & usent trop de tabac, ces choses qui paroissent indifferentes, ne laissent pas d'avoir un air de debauché, qui donne mauvaise opinion de celles qui vivent de la sorte. Le libertinage à regné de tout tems parmi les femmes: Les Grecques & les Romaines étoient très voluptueuses, & vivoient dans une grande mollesse. Les historiens profanes & sacrez leur reprochoient sans cesse le luxe de leurs habits, la magnificence de leurs emmeublemens, & de leurs tables, le soin qu'elles prenoient de se farder, & de se parfumer. Les Orientaux, & sur tous les Asiatiques, n'épargnoient rien pour leurs plaisirs, & alloient jusqu'à la profusion; ils donnoient des sommes immenses pour payer les faveurs des femmes qu'ils aimoient: Les particuliers étoient en ce tems-là plus riches & plus pecunieux que nous ne le sommes maintenant: Une courtisane fit faire, par reconnoissance, une statue de Venus, qui valoit un million d'or: Diogene le cynique, dont la profession étoit de censurer les mœurs & les desordres de son siecle, écrivit sur le piedestal de cette statue: *Ceci est une monument de l'incontinence des*

des Grecs. Les Romains n'ont point cédé aux Grecs pour la profusion, & pour la magnificence dans leurs plaisirs ; les spectacles qu'ils donnoient dans Rome à si grands frais, en font une bonne marque ; car ils faisoient venir toutes sortes de betes, des extremités de la terre, pour contenter la curiosité de leurs citoyens, & pour monter par ces liberalitez aux premiers honneurs de la republique. Ce peuple belliqueux & sauvage, nourri dans les fatigues de la guerre, & accoutumé à une vie sôbre & dure, s'ennuia enfin de cette frugalité : Après avoir depouillé l'Asie, & enrichi Rome, du debris des provinces, & des royaumes conquis ; la molesse, l'usage des plaisirs inconnus jusqu'alors, la magnificence, le luxe, la bonne chere, tous les vices Orientaux s'introduisirent dans Rome avec leurs richesses. Depuis ce tems-là, le libertinage & la licence n'eurent point de bornes ; comme les Romains avoient infiniment de l'esprit, ils raffinerent sur les plaisirs ; leurs voluptez estoient étudiées, on y voyoit de l'art & de l'invention pour les rendre encore plus picquantes par de nouveaux ragoûts : Si l'on en croit Juvenal, & quelques auteurs contemporains, les Dames Romaines porterent la debauche & l'effronterie jusqu'aux derniers excès : Après avoir noïé dans le vin leur raison & leur pudeur, elles ne gardoient plus de mesures, & se livroient, sans honte, aux dereglemens de leur cœur. Quelque licentieuses que soient les Dames de ce siecle, elles sont bien plus reservées, que ne l'estoient les epouses de ces fameux conquerans,

Sur la beauté des Grecques & des Romaines.

JE crois, Madame, qu'il est impossible de resoudre la question que vous me proposez sur la beauté des Grecques & des Romaines, ni de decider nettement si elles estoient plus belles, que les femmes qui vivent aujourd'hui ; car on n'en sauroit juger, qu'en les comparant les unes aux autres : Les statues antiques, qui se sont conservées, & qui sont venues jusqu'à nous, malgré l'injure des tems, sont des modeles de beautez parfaites & accomplies ; mais qui sait si l'art n'a point ajouté quelque perfection au naturel ; où si ce ne sont point des ouvrages purement d'invention & tirez de l'imagination du peintre ou du sculpteur ? La belle Helene, ni Cleopatre, n'estoient peut-etre pas les beautez les plus accomplies de leur siecle ; mille femmes qui vivoient alors,

20 *Reponse de Mr. l'Abbé de Bellegarde,*

& qui menoient une vie plus obscure, les auroient effacées, si l'on n'eut considéré en elles que le mérite de la beauté ; mais leurs aventures les ont rendu fameuses : Le poëme d'Homere, l'embrasement de Troye, la destruction d'un grand Royaume de l'Asie, ont rendu celebre le nom d'Helene, & preté de nouveaux agrements à ses charmes. L'amour que Cleopatre a inspire à Cesar & à Marc-Antoine ; la part qu'elle a eu aux aventures de ce dernier, à qui elle a fait perdre la vie & l'empire du monde ; le courage qu'elle a temoigné en se faisant mourir elle-même, pour eviter la honte que lui preparoit auguste, qui avoit resolu de la mener à Rome, pour la donner en spectacle aux Romains, & pour en faire l'ornement de son triomphe ; tout cela a beaucoup contribué à grossir l'idée que nous avons de la beauté de cette reine d'Egypte. Il en est de la beauté du corps à peu près comme de celle de l'esprit ; elle nous paroît plus grande au travers d'une longue suite de siecles ; cet éloignement lui donne du relief & de l'eclat. Je ne doute point qu'il n'y ait eu de tout tems, & que l'on ne trouve encore aujourd'hui des femmes aussi belles, & qui effacent peut-etre la belle Helene, ou la fameuse Cleopatre ; mais elles font moins de bruit & de fracas, parce qu'elles ne sont pas exposées sur un si grand theatre.

Sur les Fées.

Vous etes en peine, dites-vous, Madame, s'il y a jamais eu des Fées, & vous voudriez bien connoître leur origine ; Elle est purement chimerique ; tout ce que l'on en dit est fabuleux, & inventé par des nourrices pour endormir les petits enfans ; ou si l'on veut dire quelque chose de plus specieux en faveur des Fées, on peut attribuer leur origine à l'idée que des certains philosophes ont eue, que tous les elemens estoient habitez par des differens peuples ou differens genies ; que les gnomes s'etoient emparez de la terre ; que les ondins avoient choisi la mer pour leur partage ; que les Sylphes se promenoient dans l'air, & les Salamandres dans la region du feu. Vous avez lû, Madame, avec plaisir un livre qui traite agreablement de ces marieres curieuses. Ces philosophes disoient que les genies qui habitent les divers elemens, apparoissent de tems en tems, aux hommes. Voilà peut-etre le fondement de tous les prodiges que l'on attribue

buë aux Fées dont on raconte tant de choses extraordinaires, & qui n'ont aucune vraisemblance.

Le nom de *Fées* fut donné d'abord à de certaines femmes, que l'on regardoit comme des prophetesses ; on appelloit *Fées* celles qui se meloient de deviner, & qui amusoient les hommes par de fausses prediçons. L'opinion que l'on avoit déjà des Fées, se fortifia merveilleusement vers le tems des premieres croisades : Ceux qui avoient fait le voyage d'outre mer, racontotent une infinité de choses extraordinaires, & des prodiges qu'ils croyoient avoir vû. Ceux qui le redisoient après eux, y ajoutotent encore plusieurs circonstances de leur invention ; de sorte que ces histoires, à mesure qu'elles s'eloignoient de leur source, devenoient de pures fables. Les fictions du Tasse & de l'Arioste ; le pouvoir que ces deux poëtes attribuent à certaines magiciennes ; tout cela a renouvelé dans les derniers tems les idées que l'on avoit des Fées dans des siècles reculez, où elles estoient honorées comme des divinitez du second ordre ; car les païens reconnoissent une difference de merite, & de dignité dans les Dieux qu'ils adoroient ; les Fées estoient au rang des divinitez mediocres ; on croyoit qu'elles se mêloient des affaires des hommes, & on leur attribuoit des qualitez surprenantes : Le pouvoir de se transporter sur le champ, dans les lieux les plus reculez ; de bâtir de magnifiques palais, & de les détruire dans un moment ; de distribuer des tresors & des richesses immenses à ceux qui pouvoient meriter leurs bonnes graces. Les contes des Fées dans leur principe, comme les autres fables, avoient pour but d'instruire ceux pour qui on les faisoit ; mais ils tomberent en peu de tems dans le decré, par des circonstances fabuleuses & ridicules, qu'on y mela : De sorte qu'on les abandonna entierement aux nourrices, qui s'en servoient pour endormir leurs enfans, & pour les empêcher de crier. Les païens qui vouloient, à quelque prix que ce fut, tenir à quelque divinité, pour illustrer leur origine, se contenterent, quand la creance des Fées fut établie, d'en descendre, quoique ce ne fussent que des divinitez subalternes ; mais enfin elles estoient toujours quelque chose au dessus de l'humain dans l'opinion des hommes ; & cela suffisoit pour flater la vanité de ceux qui tâchoient par-là d'annoblir leur naissance, & de se tirer de pair d'avec les autres. Ce que l'on raconte de Melusine, a assez de rapport avec les fausses idées des païens ; je ne fais si ceux de la maison de Luzignan ont prétendu rendre leur origine plus illustre, en adoptant cette Fée, où plutôt ce monstre moitié

22 *Reponse de Mr. l'Abbé de Bellegarde,*

moitié femme moitié serpent, qui fit batir le chateau de Luzignan, & que l'on croyoit imprenable: Cependant, il fut pris par les huguenots dans l'année 1569. Ce que l'on raconte, *dis-je*, de Melusine, ce ne sont que de pures fables, & des contes faits à plaisir; quoique plusieurs de la maison de Luzignan les aient recuës, & débitées comme des veritez bien etablies. Quelle reverie de croire, que cette Fée ait poussé des gemissemens, & des cris, lors qu'on abbatit la tour de Luzignan, & qu'on l'ait vuë paroître sur les toits, dans un long habit de deuil, quand il devoit ariver quelque chose de funeste à quelqu'un de cette maison. Ces fables ont pû estre cruës dans des siècles grossiers & superstitieux, mais elles ne trouvent nulle creance dans le nôtre; nous avons le goût trop delicat, & trop raffiné; cependant, nous avons à nous reprocher la fureur, avec laquelle on a lû en France pendant quelque tems les contes des Fées; il est vrai que cette maladie a passé en peu de tems, on a connu l'extravagance de ces sortes livres, remplis de contes à dormir de bout, où il n'y a ni sens ni raison. Ce qui n'avoit été inventé que pour divertir les enfans, est devenu tout à coup l'amusement des personnes les plus serieuses. La cour s'est laissée infatuer de ces sottises; la ville a suivi le mauvais exemple de la cour, & a lû avec avidité, ces aventures monstrueuses, qui n'ont nul raport entre elles; mais enfin on est revenu de cette frenesie, & je crois que les contes des Fées ont été bannis pour jamais.

Sur les Sibylles.

LEs Sibylles ne sont pas comme les Fées, des personnes purement imaginaires. Les historiens profanes & sacrez ont parlé des Sibylles, & cité dans leurs ouvrages quelques-uns de leurs vers prophetiques. On ne convient pas du nombre des Sibylles; on en compte jusqu'à dix, & même jusqu'à douze; mais il y a bien de l'apparence qu'on les multiplie; on en pourroit peut-estre trouver trois. Celle de Delphes a été l'une des plus fameuses, & des plus anciennes, puisqu'elle a prophetisé longtemps avant la guerre de Troie; quelques historiens lui donnent le nom de *Daphné*, & disent qu'elle étoit fille de Tirefias. Virgile a rendu celebre par ses Vers la Sibylle, à qui il donne le nom de *Deiphobe*: Elle étoit originaire de Cimmerie, petit bourg près de Cumes dans la campagne, & peu éloigne de Naples. Les auteurs

auteurs Grecs & Latins font souvent mention de cette Sibylle ; ce fut elle que le pieux Enée alla consulter sur ses aventures, & sur les moyens, dont il devoit se servir, pour aller trouver le vieux Anchise, son pere, aux champs Elysées. La Sibylle Cumée n'est pas la même que la Cumane à qui l'on don le nom de *Demophile*, & d' *Amalthée* : C'est celle pour qui les Romains avoient plus de veneration ; ils conservoient ses livres avec grand soin, & les consultoient dans les besoins les plus importants de la republique ; ils furent brulez avec le capitolé. Au tems de Sylla, le senat fit ramasser tout ce que l'on put des vers des Sibylles : Mais parmi ceux-là, on y glissa beaucoup de contrebande, que de particuliers composoient à leur fantaisie. Les Sibylles étoient des filles payennes qui se meloient de prophetiser, & qui predisoient l'avenir, d'une maniere enigmatique & mystérieuse : Leurs vers avoient quelque rapport avec ceux de *Nostradamus*, que l'on ne devine, que quand la chose est arrivée ; alors on fait des efforts inconcevables pour inventer des rapports entre l'évenement & la prediction, & pour trouver dans les vers de *Nostradamus* un sens, à quoi le prophete n'a peut-etre jamais pensé. Voilà à peu près ce qu'étoient les vers & les oracles des Sibylles, que les paiens ecoutoient avec tant de veneration. On trouve parmi les vers de ces filles prophetesses, quelques predictions assez claires touchant la venue du Messie, & les principales circonstances de sa vie & de sa mort, afin de monter dans les livres des payens mêmes des preuves qui servissent à les convaincre, pour les amener plus aisément à la foi. Saint Augustine, dans le Livre 18. de *la Cité de Dieu*, rapporte ces paroles tirées des oracles des Sibylles : *Il tombera entre les mains des infideles ; ils donneront des soufflets à Dieu avec des mains profanes, & couvriront son visage de crachats empestez, qu'ils vomiront d'une bouche impure.*

Sur l'origine des Géans.

L'Origine des Géans est plus certaine, & mieux etablie, que celle des Fées ou des Sibylles, puisqu'il en est expressément parlé en plusieurs endroits de la sainte ecriture, les Géans étoient des hommes monstrueux, d'une taille enorme, & bien au-dessus de la taille des hommes ordinaires. Il est rapporté dans le Chap. 17. du 1. livre des Rois, que Goliath, Géant des Philistins, avoit six coudées, c'est à dire, neuf pieds de haut, & que la cu-

riaïsse

24 *Reponse de Mr. l'Abbé de Bellegarde,*

riasse dont il étoit revêtu, pesoit cinq mille sicles, qui font à peu près trois cens livres de nôtre poids, puisque chaque sicle pese une once. Il est donc certain, qu'il y a eu des Géans, & l'on est obligé d'en convenir, & de souscrire aux passages formels de la sainte écriture, qui le disent nettement ; mais quelques uns ont douté qu'il y ait eu des peuples entiers, qui fussent Géans, quoique plusieurs passages de l'écriture semblent le prouver manifestement, comme on le peut voir par ces paroles du chapitre 6. de la Genèse, *Or il y avoit des Géans sur la terre en ce tems-là : Car les enfans de Dieu ayant épousé les filles des hommes, il en sortit des enfans, qui furent puissant & fameux.* Il semble que Dieu, pour punir les crimes des hommes de ce tems-là, permit qu'il ne sortit de leurs mariages, que des enfans monstrueux, & d'une taille enorme, & d'une horrible difformité, afin que la laideur de leurs corps fut, pour ainsi dire, la marque de la corruption de leur esprit. Ces Géans se prevaloient de leur force pour opprimer le reste des hommes, & pour exercer sur eux une domination violente & tyrannique. Ceux, dont il est parlé en cet endroit, étoient nez avant le deluge, & furent exterminés avec tout le genre humain, qui perit sous les eaux. On trouve encore d'autres passages de l'écriture, d'où l'on peut inferer, qu'il y a eu des peuples gigantesques. Il est parlé dans le deuxième & dans le troisième chapitre du Deuteronome, de la terre des Géans, & du pays où ces Géans habitoient : Ce qui marque qu'il y en avoit plusieurs : Mais quelques interpretes expliquent ces paroles des vices & des mœurs corrompues de ces gens-là, qui s'étoient abandonnez à toutes sortes de desordres : Ils étoient Géans & monstrueux, plutôt par le cœur & par l'esprit, que par la difformité de leurs corps, & par l'enormité de leur taille. Les historiens profanes, & les poëtes, ont aussi parlé des Géans, & les ont peints comme des hommes d'une force prodigieuse. Ovide dans ses Metamorphoses dit, que les Géans declarerent la guerre à Jupiter, & que pour escalader le ciel, ils entassoient les montagnes les unes sur les autres. Si je ne me trompe, Ovide avoit lû ce qui est marqué dans l'écriture, de la vaine entreprise des hommes, qui voulurent bâtir la tour de Babel, pour se garantir d'un second deluge ; mais ce projet chimerique demeura interrompu par la confusion qui se mit dans le langage, des travailleurs, ils furent contraints d'abandonner leur ouvrage, parce qu'ils ne s'entendoient plus les uns les autres.

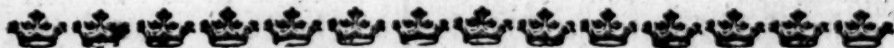
Sur l'âge des premiers hommes.

J'Ai encore à répondre à un article de votre lettre, Madame ; vous ne sauriez, dites-vous, ajouter foi à ce que l'on dit, que les premiers hommes ont vécu jusqu'à huit & neuf cens ans ; & supposé que cela fut vrai, vous voudriez, dites-vous, être venue au monde dans ce tems-là, pour avoir eu le plaisir de vivre pendant huit ou neuf siècles. Pour moi, Madame, je vous l'avoue, que je serois bien fâché que vous eussiez vécu avant le deluge, car vous ne vivriez maintenant que dans l'histoire ; & je crois que ce n'est pas une grande consolation pour un defunt d'avoir vécu pendant un grand nombre d'années. Nôtre siècle seroit privé du plaisir de voir & d'entendre la plus aimable, & la plus agreable personne du monde, & qui aime tant à disputer. Pour revenir à votre question, je vous dirai, Madame, qu'elle n'est pas du nombre de celles dont il est permis de douter. Ce point est décidé dans la sainte ecriture ; lisez le cinquieme chapitre de la Genese, vous y verrez une longue suite de la posterité d'Adam, leurs noms, les noms de leurs enfans, à quel âge ils ont commencé d'en avoir, & le nombre des années qu'ils ont vécu, marqué avec une exacte precision. C'est un mauvais retranchement de dire, que l'on ne comptoit pas alors les mois & les années, comme nous les comptons aujourd'hui ; cette raison est frivole, & ne peut-être reçue, pour peu qu'on y fasse d'attention, puisque le même historien ayant dit expressément sur la fin du cinquieme chapitre de la Genese, que Malaleel vecut huit cens quatre-vingt quinze ans ; qu'Henoc, pere de Mathusalem, ne vecut que trois cens soixante-cinq ans ; que Mathusalem, son fils, vecut jusqu'à neuf cens soixante-neuf ans. Le même historien, cinq ou six lignes plus bas, c'est à dire, des le commencement du sixieme chapitre de la Genese, dit, que Dieu irrité de tant de crimes qui se commettoient sur la terre, resolut d'abreger la vie des hommes, & de ne les laisser vivre à l'avenir tout au plus que six-vingt ans. Il seroit contre la vrai-semblance de dire, que Moïse, en parlant de la vie des patriarches, fit une autre supputation que celle qu'il faisoit, en disant, que le cours de la vie des hommes seroit borné à six-vingt ans : Ce raisonnement me paroît une demonstration qui ne se souffre point de replique. Depuis le deluge, les hommes ne vecurent plus aussi long-tems qu'ils avoient fait auparavant ;

les eaux qui croupirent pendant six mois sur la terre ; la corruption de tant de cadavres d'hommes & d'animaux, qui se pourrirent ; tout cela infecta l'air, & altera le temperament des hommes ; ils n'avoient vecu jusqu'alors que de fruits & de laitages ; ils furent obligez dans la suite, de prendre une nourriture plus forte & plus solide pour se soutenir, & de manger la chair des animaux, dont le suc est meilleur & plus nourrissant que celui des dattes ou des olives : Mais la vie des hommes n'en fut pas prolongée d'avantage, & l'arrêt de Dieu s'executa à la rigueur.

Il me semble, Madame, que j'ai repondu à tous les articles de vôtre lettre. Si vous eussiez proposé tant de belles questions à un homme plus habile, il vous les auroit developées avec une erudition bien plus profonde, mais pour moi, je ne saurois tant faire le savant, je ne me pique point de l'être, & j'aurois grand tort de m'en piquer. Se j'eusse été à Paris, peut-être que par le secours de mes livres & de mes remarques, je vous aurois dit des choses plus sublimes, sur tous les points que vous m'avez proposez ; ou si j'eusse voulu y rever plus long-tems, & me donner la torture pour trouver des choses merveilleuses, vous seriez peut-être plus contente de moi ; mais mon indolence ne peut souffrir ce qui me gene ; j'aime bien mieux ne point paroître si savant, que de sortir de mon naturel, qui n'aime que ce qui est aisé, simple, facile, intelligible, & que tout le monde peut aisément entendre. Je suis, Madame,

Vôtre très humble, &c.



*A Monsieur de*****

Sur la tour de Babel.

DEmandez-moi tant d'eclaircissement qu'il vous plaira sans craindre de m'importuner. Quand je ne serai pas en etat de satisfaire vôtre curiosité, je trouverai à Paris des secours que vous ne sçauriez avoir dans vôtre province. Ce n'est pas que vous n'y ayez d'habiles gens ; mais comme ils s'appliquent moins à ce que nous appellons belles lettres, qu'à se rendre habiles dans leurs professions ; j'avoue qu'il y a bien des choses qu'ils ne connoissent pas assez pour en instruire les autres. La contestation
que

que vous eutes avec vôtre Lieutenant General, en est une preuve ; mais je ne sçai s'il est facile d'en donner une decision qui vous puisse contenter l'un & l'autre. Vôtre ami ne comprend pas que l'on eut commencé la tour de Babel pour se garantir d'un second deluge. Vous soutenez le contraire, fondé à ce que vous croyez, sur les plus belles apparences du monde, & sur l'autorité d'un grand historien : C'est Joseph ; vous citez les antiquitez des Juifs, d'où vous avez tiré vôtre opinion ; vous ajoutez que la vraisemblance demande, qu'après une inondation generale on cherche des precautions qui puissent garantir de l'impetuôsite des eaux. Mais, mon cher Monsieur, avez-vous consideré les circonstances qui peuvent detruire vos conjectures ? Si ces gens orgueilleux qui vouloient elever si haut le batiment qu'ils avoient commencé, n'avoient eu dessein que de se faire un asile au-dessus des flots, auroient-ils quité les sommets des montagnes qu'ils habitoient pour batir dans une plaine ? Auroient-ils choisi un lieu situé entre l'Euphrate & le Tigre, c'est à dire, entre deux fleuves des plus larges, des plus profonds, & des plus sujets à franchir leurs bords pour submerger la campagne ? Se desioient-ils de la promesse que Dieu avoit faite de ne pas inonder la terre une seconde fois ? Pouvoient-ils oublier une chose que l'arc-en-ciel leur remettoit si souvent dans la memoire. - Vous voyez que les meilleurs auteurs ne pensent pas toujours fort juste. Il y en a qui se trompent bien plus que Joseph, & qui neanmoins croient penetrer plus avant dans l'intention de Nemrod. Ils assurent qu'il n'avoit dessein de batir une tour si haute, que pour se mettre en suereté contre le feu du ciel, sans considerer, que les lieux les plus elevez y sont les plus exposez. D'autres, pour être plus religieux & plus exacts, prennent à la lettre les termes de l'écriture. Ils s'imaginent que Nemrod & ses adherans vouloient porter jusques au ciel le faite de leur batiment, parce que la Genese le dit, sans considerer que c'est une maniere de parler figurée. On employe l'hyperbole pour rendre les expressions plus sublimes & plus magnifiques. David fait monter les Navires jusques au ciel, & les fait descendre ensuite jusques dans les abîmes, quoi que ni l'un ni l'autre ne se puisse faire, quelque forte que soit une tempête. * Un de nos plus beaux esprits interprete ces paroles par la même figure.

*Il appelle les vents, & soudain ils l'entendent,
Ils grondent d'un bruit furieux,*

D 2

Les

* GODEAU.

*Les flots en tournoyant jusqu'aux enfers descendent,
Puis montent jusques dans les cieux.*

Nous voyons aussi dans les epigrammes d'un de nos poëtes :

*Jean egale aux plus basses herbes,
Les batimens que ses ayeux,
Au gré de leurs ames superbes
Avoient elevé jusqu'aux cieux.*

Dans un autre endroit de ses poësies, il s'exprime de cette sorte en parlant du ravage que fait le tems.

*Il rongera ces fameux batimens,
Qui n'offrent à nos yeux que marbre & que porphyre,
Et qui jusqu'aux enfers portent leurs fondemens.*

Enfin, rien n'est plus ordinaire que l'usage de l'hyperbole, & je ne sçaurois assez m'étonner, que l'on ait pû croire, que Nemrod voulut elever effectivement jusqu'au ciel la tour qu'il avoit entrepris de batir. Mais, Monsieur, il ne falloit lire que peu de mots ensuite, pour decouvrir la veritable intention des Assyriens. Ils dirent entr'eux, *Eleçons une tour jusqu'au ciel pour rendre nôtre nom celebre, avant que nous venions à nous séparer pour nous disperser par toute la terre.* Ils voulurent donc se rendre illustres, & s'immortaliser, en quelque maniere, par cette prodigieuse masse de pierre, comme les Rois d'Egypte par leurs Pyramides. Outre que cette opinion est plausible, nous voyons que l'écriture sainte le dit en termes exprès : Si vous ne vous rendez tous deux à ce sentiment, j'en chercherai d'autres pour tacher de vous satisfaire. Je suis, &c.



Sur les Eclipses.

ESt'il possible, Monsieur, que vous me consultez sur ce qui regarde les Eclipses. Vous pouviez par un meilleur secours que le mein satisfaire la curiosité de vôtre chere moitié. Je ne m'étonne pas qu'elle veuille savoir ce que l'on doit croire de ces phenomenes

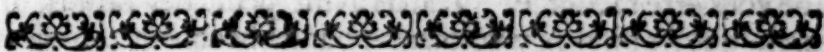
phenomenes qui attirent les regards de tout le monde, mais je ne suis pas assez habile philosophe pour decider d'une chose dont on a toujours parlé differement. Ce n'est pas que l'on ne convienne que l'Eclipse est une privation de lumiere causée par l'interposition d'un corps opaque. Il y a deux grands lumineux, pour me servir des termes de l'écriture, dont l'un nous eclaire le jour, & l'autre la nuit. Quand nous sommes privez d'une maniere extraordinaire de leurs irradiations, permettez-moi ce grand mot, nous appellons cela defaut ou defaillance, & les Grecs le nomment Eclipse. C'est ce mot Grec si usité en France qui fait la crainte de tant de gens, & la devotion de tant d'autres. Les philosophes considerent ces phenomenes avec quelque espece d'admiration. Ils en examinent la nature, ils en cherchent les causes & les effets. Les astronomes vont encore plus avant sur cet objet particulier de leur science, & comme dans les observations qu'ils ont faites, ils ont connu les revolutions des cieux, les conjonctions des astres, leurs distances & leurs approches; ils ont prévu souvent les effets naturels, qui en peuvent resulter. Du moins marquent-ils precisement les tems des Eclipses, & determinent les années, les mois, les semaines, les jours, les heures, & jusques aux minutes. Ceux qui ont lû l'histoire des peuples Orientaux, savent que dans le royaume de la Chine, & dans les pais nouvellement convertis à la foi, ces predictions faites par des missionnaires, sçavans astronomes, leur ont toujours donné une grande autorité sur les esprits des peuples. Les astrologues veulent porter leur prediction plus loin, mais leur science est decriée par la plupart du monde. Vous avez ouï dire, sans doute, que Pic-de-la-Mirande a composé contre eux un excellent ouvrage qui aboutit à conclure que leur pretendue science n'est qu'une veritable folie. Jugez si par les Eclipses ils peuvent parler juste de l'evenement des choses, qui dependent de la liberte des hommes. S'ils peuvent predire des revoltes, des trahisons, des guerres, des mariages, des procès, &c. J'avouë que leur science se peut entendre à prévoir la sterilité, la fertilité, les maladies, les secheresses, &c. Tous les historiens ont regardé les Eclipses comme des evenemens singuliers qu'ils estoient obligez de marquer. Ils ont écrit avec soin ce qui les a precedez, & ce qui les a suivis. Je serois trop long si je vous citois toutes les observations que j'ai faites moi-même sur cette matiere. Je me contenterai de vous dire, que les medecins assurent ordinairement qu'il y aura des maladies, lorsque

ces

ces defaillances sont de longue durée, & que c'est le Soleil qui est Eclipsé. Ils reconnoissent cet astre comme l'ame & le pere de la nature. En effet, quand il agit sur les choses d'ici-bas, & qu'il leur communique ses influences, sa lumiere & sa chaleur, ne semble-t'il pas repandre la vie sur les objets qu'il regarde ? Mais si sa lumiere & ses rayons sont arrêtez, nous en perdons une irradiation salutaire. Si les esprits animaux étoient aretez par quelque humeur froide qui causât une obstruction, toutes les parties inferieures du corps ne souffriroient-elles pas ? Veut-on que les hommes ne souffrent point quand la Lune empeche que les influences du Soleil ne tombent sur nous ? Plusieurs néanmoins disent, que l'Eclipsé est un effet naturel, qui ne produit ni bien ni mal, & que les rayons du Soleil peuvent être detournez, & sa lumiere obscurcie, sans que nous ayons lieu d'en craindre de facheuses suites. Ils ajoutent, que nous ne voyons point que les nuages qui nous cachent cet astre produisent des maladies. Cependant nous n'éprouvons que trop, que les choses naturelles ne laissent pas de nous faire tomber dans de facheuses indispositions. Les tempêtes, les orages, les toneres, les tremblemens de terre, & les vapeurs infectées nous en font demeurer d'accord assez souvent. S'il y a des gens vigoureux qui ont résisté a la malignité des Eclipses ; il y en a de foibles qui y ont succombé. Pendant les maladies contagieuses, tout le monde n'est pas également susceptible de l'infection de l'air. Un de mes amis me disoit l'autre jour, que l'on ne doit pas negliger de prendre des precautions durant les Eclipses, qu'il est bon de se tenir dans sa maison, au lieu de s'exposer au grand air. Qu'il ne falloit pas croire que tant d'habiles gens se fussent trompez quand ils l'avoient conseillé. Si les nuages qui nous cachent le Soleil, alterent moins notre santé que les Eclipses, c'est qu'étant moins rares, nous y sommes plus acoutumez. Mais s'ils duroient long-tems, ils causeroient infailliblement un grand desordre. On verroit augmenter les fievres, revenir les goutes, & deborder les fluxions. Peut-être même y auroit-il des apoplexies à craindre ; mais pour les migraines & les maux de dents, une infinité de personnes en seroient attaquées. Si les incommoditez dont je viens de parler, n'affligent pas certains peuples septentrionaux, qui sont privez la moitié de l'année de la lumiere & de l'influence du Soleil, c'est qu'ils sont acoutumez à cette privation, & naturalisez dans ces climats. Comme le froid desseche le corps & concentre la chaleur naturelle, les habitans de ces lieux-là sont ordinairement

nairement robustes, & propres à résister à la grossièreté des vapeurs. Je ne vous parlerai point de cette Eclipsé admirable que l'on vit à la mort du Fils de Dieu. Vous savez qu'elle fut surnaturelle & miraculeuse. Elle arriva dans la pleine Lune, elle dura trois heures, & fut universelle. Vous avez ouï dire ce que remarqua Saint Denis l'Areopagite, grand philosophe, & grand mathématicien. Il étoit alors en Égypte, & ayant observé que cette Eclipsé arrivoit contre l'ordre, il prononça ces paroles si célèbres, *Où le Dieu de la nature souffre, où toute la machine du monde se dissout.* Je ne m'entendrai pas d'avantage sur une matière où je ne me suis jamais fort appliqué. Je ne me ferois pas même hazardé à vous faire cette réponse, si j'étois capable de vous refuser quelque chose. Mais je suis,

Votre très humble & très
obeissant serviteur.



Lettre sur la Peinture.

JE ne fai, Madame, si je vous pourrai donner sur la Peinture tout l'éclaircissement que vous souhaitez, mais en attendant que je vous puisse envoie ce qu'en a écrit Monsieur Felibien, vous vous contenterez, s'il vous plait, des particularitez que je remarquai l'autre jour dans un discours que l'on me donna à lire. Je vis qu'encore que la Peinture ne soit pas nécessaire pour la commodité de la vie, elle ne laisse pas d'avoir une origine très ancienne. Les Egyptiens se vantent de l'avoir inventée plusieurs siècles avant que les Grecs en eussent connoissance: Mais ce qu'il y a de plus certain est, que ces derniers porterent ce bel art à un point de perfection que l'on a de la peine à s'imaginer. D'abord on s'avisa seulement de tracer les lignes autour de l'ombre d'un homme, & l'on dit que le premier qui en usa ainsi, fut un Egyptien appelée Philocle. D'autres veulent que l'on doive ce commencement à un Grec de Corinthe, nommé Cleanthe, mais pour moi j'aimerois mieux suivre l'opinion commune, qui attribue cette origine à l'amour. J'ai ouï dire qu'un amant qui étoit sur le point de faire un long voyage traça le profil du visage de sa Maitresse sur celui de son ombre pour conserver quelque image de ces traits qui pût adoucir le chagrin de son absence. Dans la
suite

suite on commença à peindre, mais ce fut avec une seule couleur, puis on en employa plusieurs, & l'on trouva enfin les couleurs rompues, les divers tons de couleurs, les reflets, l'harmonie, l'effet des lumières & des ombres, les attitudes, le contraste, & l'accord des parties avec leur tout.

On rapporte qu'un Peintre appelé Simon fut le premier qui peignit de profil, qui exprima les differens airs de tête, qui divisa les membres par des jointures, qui marqua les veines, & qui inventa le moien de jutter une draperie, & d'en disposer les plis. Une autre nommé Paneus fut plus hardi, il se hazarda de peindre la fameuse bataille de Marathon, & fut assez heureux pour y faire remarquer les principaux chefs des Atheniens & des Perfes. Appollodore fut le plus savant Peintre de son tems, mais Zeuxis le surpassa bien-tôt après, & attira l'admiration de toute la Grece. Cependant, Parafius osa bien entrer en lice contre lui, & l'on dit qu'il remporta le prix d'une maniere qui merite de vous être racontée. Zeuxis avoit peint des raisins, si au naturel, que les oiseaux y voloient pour les becqueter, mais Parafius peignit si admirablement un rideau, que Zeuxis lui-même le voulut tirer pour voir ce qui étoit derriere. C'est-ce qui l'obligea à se confesser vaincu, & à dire qu'il y avoit bien plus de gloire à tromper les hommes que les animaux. Après ceux-là, Apelle acquit une reputation immortelle. Alexandre visitoit souvent ce fameux Peintre. Il prenoit plaisir à le voir travailler, & ce fut à lui seul qu'il permit de faire son portrait. Apelle faisoit ressembler de telle sorte, qu'un savant phisionomiste n'avoit qu'à voir ses portraits pour parler juste des personnes qu'ils representoient. Vous savez sans doute, Madame, ce que l'on disoit autrefois d'un portrait qu'avoit fait Apelle, *Qu'il y avoit deux Alexandres, & que si l'Alexandre de Philippe étoit invincible, celui d'Apelle étoit inimitable.* Enfin, les productions de la Peinture sont une espece de creation, & si les choses qu'elle nous fait voir sont insensibles & inanimées, nous pouvons dire qu'elles ont quelquefois plus d'agréments que celles qui vivent, & qui respirent. Je pourrois vous citer encore plusieurs Grecs que la Peinture a rendu celebres; mais il vaut mieux vous entretenir du progrès qu'à fait ce bel art dans l'Italie ancienne & moderne. J'ai lu qu'un grand personnage de l'illustre famille des Fabiens tint à honneur de porter le surnom de Peintre, & qu'il peignit même le temple du salut, l'an 450, de la fondation de Rome. Les plus grands hommes de ce tems-là s'adonnoient

s'adonnoient à la Peinture, & cela dura jusques sous les premiers empereurs. Mais par une revolution qui n'est que trop ordinaire aux belles choses, la Peinture fut negligée quelque tems après, & demeura ensevelie parmi les ruines des autres arts, & des autres sciences. Ce ne fut que longtems après qu'elle commença de paroître en Italie. Le maître de Michel-Ange contribua fort à la rerablir, encore que sa maniere fut seche & Gothique, mais son eleve le laissa bien loin derriere lui, & acquit une estime generale. Il excelloit sur tout dans le dessein. Cependant Raphaël d'Urbain acquit encore plus de gloire que Michel-Ange, & il porta si loin son art qu'il semble qu'il a surpassé la nature en bien de choses. On remarque qu'il avoit le talent de donner à ses figures toutes les graces dont elles estoient capables, & plus on voit ses ouvrages, plus on les admire. Il eut pour maitre Pierre Perugin, mais le disciple fut infiniment plus habile que le maître: Jules Romain, Polidore, Leonard de Vinci, le Georgion, le Titien, Paul Veronese, & Tintoret, parurent presque en même tems. Ils ont tous excellé en quelques parties de la Peinture, & quelques-uns d'entr'eux n'y ont presque rien ignoré. Jules Romain est celui de tous les disciples de Raphaël qui a le mieux réussi. Ses imaginations estoient nobles & élevées. Il avoit le goût pur & net; il étoit grand imitateur des Anciens, & avoit en vûe de le faire servir de modele. Son election des attitudes étoit admirable. Polidore dessinait fort bien, & rencontroit parfaitement dans les groupes. Leonard de Vinci étoit très profond dans la Peinture. Son mérite est assez établi par une seule circonstance de sa vie, qui est que François I. le fit venir d'Italie, & qu'après avoir travaillé en France, il mourut a Fontaine-bleau, entre les bras de ce monarque qui honora de ses larmes la mort de cet habile Peintre. Le Georgion étoit pour les portraits, & pour les grands ouvrages. Il entendoit admirablement les figures, & il traitoit son sujet avec toute la grandeur, & la convenance possible. Le Titien fut le plus grand coloriste qui ait jamais été. Il a parfaitement entendu les masses, l'union & la disposition du tout ensemble. Il peignoit tout-à-fait bien les femmes & les enfans, & il leur inspiroit un certain air doux, mignon & tendre qui étoit inimitable. Ses portraits & ses Paisages sont merveilleux. Il donnoit à chaque choses les touches qui leur étoient convenables & particulieres. Toutes ces grandes qualitez lui acquirent le nom de divin, avec des biens très considerables, & l'amitié de Charles Quint. On dit que les grands de la cour de cet empereur ayant remoné

de la jalousie de ce qu'il leur preferoit le Titien ; il leur dit, *qu'il ne manqueroit jamais de courtisans, mais qu'il n'auroit pas toujours un Titien.* Paul Veronese n'étoit pas bien correct, mais la beauté de son coloris servoit de fard aux manquemens de son dessein. Ses airs de femmes étoient très gracieux, & il diversifioit fort ses draperies. Tintoret avoit beaucoup de genie pour la Peinture. Il a fait d'excellens tableaux, mais il est principalement admirable dans le coloris qui est l'ame de la Peinture.

Il y a encore d'autres fameux Peintres en Italie qui ont été ou contemporains de ceux-là, ou qui les ont suivi de fort près, comme les Bassans, le Corregge, le Parmesan, les Carraches, le Guide, l'Albane, le Dominicain, le Poussin, & quelques autres. Les Bassans ont fort bien peint les animaux, & avoient un très bon goût de couleurs. Le Corregge peignoit avec agrément & avec facilité. Il meloit une douceur qui faisoit paroître ses tableaux d'un caractère singulier, & par la savante distribution des lumieres & des ombres il avoit le secret de donner beaucoup de rondeur, de force & de relief à ses figures. Il sçavoit conduire & finir un tableau d'une maniere admirable, & on y remarque tant d'union que se plus grands ouvrages paroissent avoir été faits d'une même palette de couleurs. Le Parmesan coloroit fort bien ; il inventoit & dessinoit en perfection. Les graces ne le quitoient jamais, & l'on peut dire qu'il avoit toutes les qualitez d'un grand Peintre. Les Carraches ont été aussi des hommes celebres dans leur profession. Louis Carrache excelloit dans le dessein & dans le choix des couleurs. Annibal Carrache possédoit toutes les parties de la Peinture, & ses ouvrages avoient un air de grandeur où peu d'autres sont arrivez. Augustin Carrache ne le cédait guere en habilité à son frere Annibal, & il eut un fils naturel nommé Antoine qui s'y prit d'une maniere à les passer tous s'il eut vecu. Le Guide en remettant à sa maniere les tableaux d'Albert Durer, a plus gagné d'argent, & plus acquis de reputation qu'une grande partie de ceux qui l'ont precedé, & qui l'ont suivi. Le Dominicain repara par son travail le peu de disposition qu'il avoit à la Peinture, & s'y rendit très-savant. Le fameux Poussin a fait revivre les plus belles statues de l'antiquité ; il sçavoit qu'elles sont une regle sure pour les beaux ouvrages, il excelloit aussi dans le paysage, & la touche de ses arbres est admirable.

Outre ces grands Peintres qui ont fleuri en Italie, il y en avoit d'autres très habiles en divers endroits de l'Europe. Albert Durer en Allemagne, Holbens en Suisse, Lucas en Hollande, en Flandre

Flandre Rubbens, le plus habile de tous les Peintres dans la distribution des lumieres, dans l'art d'exprimer les passions de l'ame. Vandeik son disciple étoit fort entendu dans les tableaux galants, & il y a eu d'autres grands Peintres, dont on peut dire que le nom ne mourra jamais.

Cependant, cet art admirable qui donne la vie à des choses mortes, est presentement negligé par tout, excepté en France. Il semble qu'ils s'est retiré parmi nous avec les autres arts & les autres sciences sous la protection d'un très grand Roi. Monsieur le Burn l'a deja mis dans une si grande perfection, que peut-être egalerons-nous l'ancienne Grece & l'Italie moderne. Vous sçavez en quelle estime sont ses tableaux, vous en avez vû aussi de Monsieur Mignard, & je ne doute point que les curieux qui vous les ont montrez, ne vous en ayent mieux fait connoitre le prix que je ne ferois. Ainsi, Madame, je ne vous en parlerai point, & je finirai une lettre qui n'est deja que trop longue. Avoüez que vous m'en feriez des reproches si vous ne m'aviez engagé à m'etendre sur cette matiere, & que d'ailleurs je ne fusse pas aussi absolument vôtre serviteur très humble, que je le suis.



*La Musique est un des plaisirs qu'un honnête
Homme goûte le plus.*

LA Musique a tant de rapport à la conduite d'un honnête Homme, qu'il ne faut pas s'etonner si elle lui plait, & s'il l'aime. L'accord de voix & d'instrumens qui flatte agréablement son oreille & qui le charme, lui représente sans cesse ce qui se passe dans sa vie ; tout y est d'accord, rien ne s'y dément, & on peut dire que ses paroles ; ses pensées, ses desseins & ses actions sont les diverses parties d'une autre Musique, qui saute aux yeux, qui plait & qui edifie tout le monde.

Au contraire, il ne faut pas s'etonner si souvent les Libertins ne goûtent pas ce plaisir innocent. Il sembleroit leur reprocher qu'ils n'ont ni mesure ni conduite dans leur maniere de vivre ; ainsi ils ne sont pas d'humeur à faire leur passion d'un plaisir qui les accuseroit à tous momens, & ils en cherchent d'autres qui ayent plus de rapport à leurs inclinations & à leur dereglement.

Le plaisir que nous prenons dans le boire & le manger, & generalement parlant, tous les plaisirs des sens nous sont communs avec les bêtes ; celui d'entendre des voix différentes, & neanmoins d'accord entr'elles, est reservé a l'Homme seul, il n'y a que lui qui entende de cette maniere. Cela nous doit donner une belle idée de ce plaisir, & nous fait voir combien il est au dessus de tous les autres.

Quand Saint Augustin fut éclairé des lumieres de la foy, & que par les eaux salutaires du batême, il fut reçu au nombre des fideles, les pseumes qu'ils chantoient de concert à la louange de Dieu, estoient autant de traits qui penetroient son cœur, & qui l'elevaient jusqu'au ciel. C'est là l'effet ordinaire de nos chants de l'Eglise, ils nous attendrissent & ils tirent des larmes de nos yeux, qui sont des sacrifices d'un excellent merite devant celui pour l'amour duquel elles sont repandues.

Ce saint docteur avoue dans ses confessions, qu'il ne pouvoit resister aux doux charmes de ces chants spirituels, qu'il en estoit sensiblement touché, & qu'ils les consideroit comme un saint commencement, ou comme un saint prelude de la Musique celeste, qui charmera eternellement les bienheureux.

Ce grand saint a toujours eu tant de panchant pour la Musique, qu'il en a composé six livres. Il est vrai que cet ouvrage n'est pas de ceux qui passent pour les plus beaux & les plus forts, mais au moins il marque assez le sensible & l'innocent plaisir qu'elle procure.

Nous n'avons pas de peine à croire, que la Musique n'est pas venue tout d'un coup au point où elle est, & qu'elle s'est peu à peu perfectionnée. Les Anciens veulent qu'Amphion en ait été le premier auteur, & les poëtes encherissant sur eux, ont feint que les rochers charmez par son chant le suivoient par tout, faisant connoître par cette expression, le pouvoir qu'il avoit de toucher les cœurs les moins tendres & les plus insensibles.

Ces poëtes n'ont pas fait difficulté d'ajouter, que les pierres s'estoient rangées d'elles-mêmes pour construire & elever les murailles de Thebes, parce qu'en chantant doucement & agreablement, il avoit persuadé aux Thebains de les bâtir.

On peut aussi assurer, que les instrumens de Musique ont tous été inventez les uns après les autres, & qu'on en a fait plusieurs excellens Musiciens les auteurs. Les Grecs reconnoissoient le
fameux

fameux Olympus pour celui à qui ils avoient l'obligation de leur belle & charmante harmonie.

Ces Grecs estoient fort soigneux d'apprendre la Musique dès leur tendre jeunesse, parce qu'ils estoient persuadez qu'elle inspire toujours des sentimens honnêtes, & qu'elle detourne la jeunesse de la debauche. On croit que ce sont eux, qui se sont les premiers servis à la guerre des instrumens de Musique, comme des haut-bois & des flutes, pour animer les soldats, & les encourager à bien faire.

Les sentimens d'estime & d'attachement pour la Musique, estoient si generaux dans toute la Grece, qu'un grand capitaine n'y pouvoit passer pour tel, s'il n'avoit pour elle une singuliere affection, & si son cœur ne se partageoit entre elle, l'honneur & la gloire.

Parmi les philosophes, il y en a eu plusieurs, & même des plus confiderez & des plus estimez, comme Pythagore & Platon, qui ont soutenu que le mouvement des cieux & la revelation des astres estoient une Musique continuelle, & ils en apportoitent pour raison, que toutes choses ont été faites avec poids, nombre & mesure.

Archelaüs, Roi de Macedoine, aimoit assez la Musique, mais il n'avoit pas la reputation d'aimer à l'entendre chèrement. C'est ce qui donna ocsion à un Musicien, de lui chanter un jour qu'entre les enfans de la terre, l'argent étoit celui que l'on devoit le moins estimer & aimer. Dans ce moment, le Roi lui repondit avec beaucoup de presence d'esprit, qu'il ne falloit ni trop l'aimer, ni trop le souhaitter. Cette prompte & spirituelle repartie du Prince, valoit bien à mon gré l'adroite & interessée demande du Musicien.

Saint Augustin dans une de ses epîtres, après avoir rapporté la raison qui l'avoit engagé à faire ses six livres de Musique, dit, que c'est dans le son de la voix que l'on remarque quelle est dans toutes sortes de mouvemens la vertu des nombres, des mesures & des proportions, & soutient que cette etude conduit aisément & agreablement à la connoissance de ce qu'il y a de plus élevé dans la verité. Il s'étoit fait un vrai plaisir de frayer un si beau chemin, au bout duquel il assuroit, que l'on ne pouvoit manquer de decouvrir quelques rayons de la sagesse eternelle.

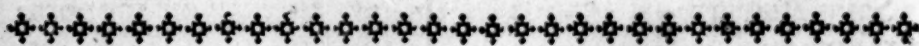
Il dit encore, qu'il avoit entrepris cet ouvrage dans le tems qu'il commençoit à être tout à lui, qu'il y employoit les momens qu'il ne donnoit pas à une etude plus serieuse, & qu'il avoit dessein

sein de le continuer ; mais que se trouvant chargé des soins d'un diocèse par son elevation à l'épiscopat, ce doux amusement n'étoit plus en son pouvoir, & qu'il se voyoit absolument hors d'état d'y pouvoir encore travailler, & d'y donner la dernière main.

Ce même saint, dans un autre endroit, assure que la Musique est une des choses du monde qui nous porte le plus à admirer l'ordre que la divine providence y a établi. Voici comment il raisonne. Si ceux qui sont sçavans en Musique, déterminent avec tant de justesse ce qu'il faut donner de durée à chaque son, & si ces sons se suivant les uns les autres avec une certaine proportion, composent un chant, dont la beauté se fait remarquer en cela même que ce qui la compose passe ; à plus forte raison nous devons adorer la providence de Dieu, qui est infiniment au dessus de tous les arts, & qui a déterminé comme il lui a plu la durée de tout ce qui est sujet à être & n'être plus ; à naître & à mourir.

Ajoutons, s'il ne tombe pas une feuille d'un arbre, ni un cheveu de nos têtes, qui ne fasse partie de cet ordre, comme nous n'en pouvons douter, que nous devons être persuadés que la naissance & la mort de tous les hommes entrent encore plus particulièrement dans cet ordre, & que celui qui dispose de tout comme il lui plaît, n'en fait durer la vie plus ou moins, que par rapport à ce qu'il juge à propos, & que par ce qu'il connoît être de l'harmonie & de la beauté de l'univers.

La Musique produisant ainsi l'heureux effet de nous elever jusques à Dieu, le moyen qu'elle ne soit pas du goût d'un honnête homme ? Le moyen qu'un homme sage ne l'aime pas, & qu'il n'en fasse pas son plaisir & sa passion ?



De la Puissance d'Amour.

IL y eut autrefois dans l'Arabie heureuse un grand magicien. Son fils s'appelloit Panpan, Prince de Sabée. Les secrets de l'art de son pere ne purent lui donner rien d'acquis, parce que la nature toute seule le rendit parfait ; soit pour les charmes de la personne, soit pour les dons de l'ame & de l'esprit.

Panpan brilla dans le monde dans l'âge d'or. Il fut les delices de tous les yeux qui le regarderent, & il porta des desirs de l'aimer dans tous les cœurs.

Comme

Comme il avoit un grand feu dans l'esprit, qu'il étoit dans une cour galante, sa première jeunesse fut pleine d'impetuosité. L'emportement de ses sens guida son cœur ; il eut autant de maîtresses qu'il vit de beautés. On ne lui faisoit pas une longue résistance.

Mais l'Amour n'étoit pas content de ces conquêtes frivoles, il vouloit faire un autre usage d'un cœur sur lequel il vouloit prendre de véritables droits.

La Princesse de l'Arabie heureuse qui se nommoit Lantine, étoit née pour l'affujettir. Sa personne étoit si aimable & si gracieuse, qu'on ne la pouvoit voir sans sentir des mouvemens qu'elle seule étoit capable d'inspirer.

Sa taille n'étoit pas grande : Mais elle étoit si aisée, elle marchoit, elle dançoit & chantoit avec tant de grace ; qu'elle plaisoit par toute son action. Ses yeux étoient le trône de l'Amour, ou plutôt elle n'avoit pas un regard qui n'eut un Amour en particulier. Le desir de plaire étoit aussi le plus fort de tous ses desirs : De là vint qu'elle prit des manières coquettes, & qu'elle devint coquette. Tout aimoit autour d'elle, & tout esperoit d'être aimé.

Le Seigneur du Roc affreux se mit sur les rangs comme les autres. C'étoit un enchanteur qui voulut employer la force de son art pour se rendre possesseur d'une si charmante personne. Il se lia, pour réussir dans ses desseins, avec la Fée absolue, qui avoit un grand pouvoir sur la Princesse de l'Arabie heureuse : Il l'enleva, & la tint un tems considérable dans une espèce de captivité. Ses agrémens & sa douceur l'obligèrent à lui rendre sa liberté. Elle revit encore ses peuples, & sa présence ramena les fêtes & les jeux.

Ce fut dans ce tems que le jeune Prince de Sabée vit la belle Lantine : La voir & l'aimer furent la même chose. Mais qu'il trouva son cœur changé ! Ce n'étoit plus ce cœur volage si pénétré de tant de traits différens, & si capable de prendre l'impression de toute sorte d'objets. Ses sentimens si fougueux devinrent solides, cette légèreté impetueuse se passa, & tout ce feu se fixant pour la Princesse, il crut dès ce moment qu'il l'aima, n'avoir jamais aimé qu'elle.

Ce ne fut pas le seul effet de la Puissance d'Amour ; le même miracle se produisit dans l'ame de Lantine, elle ne voulut plus plaire qu'à un seul. Elle connut qu'elle étoit aimée du Prince Panpan, elle l'aima à son tour. Elle n'eut plus de desirs que
pour

pour lui, & se renfermant dans le plaisir de cette conquête, elle haïssoit ses charmes quand ils continuoient de lui gagner des cœurs.

Il y avoit un jour de l'année qui étoit destiné pour recevoir les tributs que tant de Princes faisoient à la Princesse. Ils étoient tous assemblez au pied de son trône dans une grande salle pleine de courtisans. La Princesse avec sa suite la traversa, monta sur ce trône, y brilla un moment ; & se depouillant, pour ainsi dire, d'une majesté embarrassante elle passa seule dans un magnifique cabinet, où l'on faisoit entrer l'un après l'autre chacun de ses illustres tributaires.

Ils lui firent des presens d'une magnificence & d'une galanterie extraordinaire ; & quand ce fut le tour du Prince de Sabée, qu'elle n'avoit point encore vû jusqu'à ce moment, elle eut une surprise qu'elle ne put cacher.

Elle vit un jeune homme d'une taille agreable, & d'un visage si charmant, qu'elle lui donna avec toute son attention la plus sensible tendresse de son cœur. Il avoit les traits reguliers, de grands yeux noirs, vifs & passionnez, la bouche fouriante, de belles dents, une grande quantité de cheveux bruns & frisez, plantez avec un agrément sans pareil sur sa tête, qui lui donnoit une physionomie singuliere qui plaisoit.

Panpan avoit déjà vû la Princesse, il en étoit amoureux. Il se presenta devant elle d'un air hardi : Mais les premiers regards qu'elle jeta sur lui l'humilierent. Il voulut la regarder, il ne l'osa faire. Il baissa la tête ; & mettant un genou devant elle, il demeura tout interdit. Son silence fut long. Enfin parlant avec une voix timide : Je n'ai rien à vous donner, lui dit-il ; vous avez tout quand vous avez mon cœur, je vous apporte ses hommages. Ce que les autres vous donnent est indigne de vous ; ce que je vous offre seul peut vous être offert. Je le reçois, lui repondit la Princesse, Je meprise tout le reste ; soyez fidele.

Le Prince se retira, pour faire place à ceux qui restoient encore à paroître. Il sortit, l'ame penetrée d'Amour ; celle de Lantine en fut vivement atteinte.

Le Lendemain la Princesse fit prendre cet amas de tant de belles & riches choses qu'on lui avoit données ; elle en fit dresser un trophée, qui étoit renoué avec des ceintures magnifiques, où l'on voyoit ecrits ces quatres vers en lettres de Pierreries.

*Superbes raretez, presens si precieux,
Que le destin vous est contraire,
Vous n'etes pas celui que je cherais le mieux ;
Cedez, cedez au seul qui m'a sçu plaire.*

L'esperance du Prince Panpan fut merveilleusement flatée par un aveu si delicat où personne n'entendoit rien, & dont il connoissoit tout le charme. Il goûta quelque tems une felicité parfaite dans les manieres tendres & sensibiles de la Princeesse d'Arabie : Mais quoi ! elle etoit trop aimable, pouvoit il long tems être heureux ?

La jalousie se mêla de le tourmenter ; il avoit autant de rivaux qu'il voyoit d'hommes. La Fée absolue lui deroboit souvent l'entretien de sa Princeesse ; le Seigneur du Roc affreux l'obsedoit de près, & cent autres l'incommodoient par des affluitez eternelles.

Il etoit dans une peine extreme pour faire savoir à Lantine tout ce qui se passoit dans son cœur : Mais il n'avoit aucune intelligence avec elle. Il etoit bien eloigné d'avoir la science de son pere ; il regrettoit la mort de ce grand enchanteur, dont le pouvoir l'auroit secouru au besoin.

Il devint rêveur & solitaire. Il s'etoit retiré une fois dans une orangerie ; il prit les vers d'Anacreon, croyant que la lecture d'un poëte si agreable dissiperoit pour un moment son chagrin : Il le feuillera. Il ne faisoit que le parcourir, quand il tomba sur l'ode troisieme. Cette ingenieuse description de l'arrivée & de la malice de l'amour l'occupoit avec quelque plaisir, lors qu'un eclat eblouissant lui frapa les yeux, & lui fit tomber le livre des mains. Sa vue s'étant rassurée, il vit l'amour lui-même comme on nous le represente, bel enfant nud, armé d'un flambeau, d'un arc, & de ses fleches.

Que vois-je, s'ecria Panpan ? Est ce que je lis encore, ou vois je en effet ce que je lisois ? Tu vois ton maître, lui dit l'Amour, tu vois le Seigneur de toute la nature. En vain tu regrettes les secours que ton pere te pouvoit donner ; si je te favorise, tous tes desirs s'accompliront. C'est moi qui suis le pere des Fées & de tous les enchanteurs. Tout enfant que je parois, j'ai donné la naissance aux plus grandes puissances du monde ; & tel que tu me vois, je suis le plus grand forcier qu'il y ait jamais eu. A quoi sert tout cela, reprit Panpan, si vous ne voulez m'être bon à rien ? J'aime Lantine, j'en suis

peut-être aimé ; rompez les obstacles qui nous separent, unifiez-nous. Vous allez bien vite, mon Cavalier, repliqua l'Amour ; vous ne faites que de commencer le Roman de votre vie, & vous en voudriez voir le bout. Je vais quelquefois aussi promptement que vous le desirez : Mais dans votre affaire la destinée resserre un peu mon pouvoir ; & j'avoue franchement aussi, que je me veux un peu divertir par la diversité des aventures, par où je pretens vous conduire.

Panpan l'alloit conjurer d'abreger ses peines, & s'alloit peut-être embarrasser dans un long discours. Il ouvroit la bouche pour le commencer, quand il ne vit plus rien auprès de lui qu'une grande trace de lumiere, & une fleche à ses pieds.

Ah Sorcier ! s'ecrita-t-il en la relevant, qui jettes tes charmes dans le fonds de mon cœur ; fais la durée en soit éternelle par une abondante suite de douceurs.

Il crut que l'Amour l'aideroit. Dans cette pensée il resolut d'aller au palais où l'on retenoit sa belle Princesse ; il avoit à sa main la fleche que ce petit Demon lui avoit laissée. Il fut bien étonné de trouver des corps de gardes avancées dont l'espece le surprit. C'étoit une rangée de statues de marbre, qui toutes avoient l'arc tendu. Elles décocherent leurs traits dès qu'il parut de loin, & il connut bien qu'il ne pouvoit approcher sans un evident peril de sa vie. Il s'arrêta comme on le peut juger, & voulut prendre une autre route : Mais ces mêmes archers se presentoient toujours.

Le pauvre Prince s'effraia, & jugea bien qu'il n'y avoit que le Seigneur du Roc affreux qui put animer les pierres mêmes pour sa ruine.

Que ferai-je, disoit-il tout desolé ? Je ne vaincrai jamais ces guerriers si terribles. Il soupiroit, il se tourmentoit, il ne savoit que faire. Enfin il s'avisa de prononcer cette invocation à l'Amour.

*O toi dont le pouvoir s'étend jusqu'aux enfers,
Charmant Sorcier ; donnes moi ta science,
Ces obstacles me sont offerts
Pour me faire sentir d'un jaloux la puissance :
Je perds, Lantine, je la perds,
Si je n'ai pas ta magique assistance.*

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit tout animé ; & se ressouvenant de la fleche qu'il avoit à la main,
il

il crut qu'elle valoit bien la baguette de la plus grande Fée : De sorte qu'il la lança avec vigueur contre l'escadron armé. Elle toucha tous ces fantomes, qui baissant leurs arcs, & mettant un genou en terre, s'ouvrirent, & laisserent un espace par où le Prince pût passer. Il reprit sa bonne fleche, & s'avança tout joyeux. Il traversa un parc d'une beauté merveilleuse, & il decouvroit deja le palais tant désiré, quand il apperçut une palissade qui s'elevoit insensiblement, formée de tube-reuses, d'oeillets, de jacinthes, & de jonquilles.

Qu'est ceci, s'ecria Panpan un peu etonné ? Ce ne sera qu'une foible resistance, & se prenant à rire, il dit assez gayement :

*Sorcier, charmant Sorcier, je ne t'invoque pas,
Cet obstacle est peu difficile,
Pour le franchir sans toi tout doit m'être facile,
Des fleurs n'arrêtent point mes pas.*

En disant ces paroles il crut d'un coup de pied abattre cette palissade. Il fut epouvanté de voir qu'elle étoit plus ferme qu'une muraille de bronze. Je reconnois la Fée absolue à cet enchantement, reprit-il ; voici de ses artifices pour m'interdire la vûe de ma belle Princeesse.

*O toi, s'ecria-t-il, viens vite à mon secours,
Detruis ce suprenant mystere,
Cher maître de mon cœur, protecteur de mes jours,
Tu m'es encore necessaire.*

Et se ressouvenant de sa bonne fleche, il en presenta la pointe à cette aimable palissade, qui se separant aussitôt, lui laissa un passage parfumé. Le Prince de Sabée avança, & n'ayant plus qu'un parterre à traverser, il le vit se changer en un lac d'une prodigieuse etendue. Il s'arrêta assez interdit ; car il ne pensoit à sa fleche que quand il avoit invoqué l'Amour. Il la posa à terre, pour detacher un cordon de foye qui tenoit à une petite barque, & dans le même temps la Fée absolue se presentant à lui, ramassa cette fleche. Innocent, lui dit-elle, oublies-tu ainsi tes plus fortes armes ? Pour moi qui en connois toute la vertu, je m'en servirai pour te nuire. Et lors rompant ce frelle bois en mille morceaux ; Matiere combustible, s'ecria-t-elle, en

le jettant dans le lac, faites vôtre effet. Et lors s'allumant de lui-même, cette fleche produisit un grand feu, qui consumma dans un moment toutes les eaux : Il demeura vif & clair en levant ses flammes jusqu'au ciel.

Le Prince de Sabée fut desespéré de la sottise qu'il avoit faite, d'avoir abandonné sa bonne fleche : Ainsi d'ordinaire on ne reconnoit les fautes que l'on fait que lors qu'on en sent le prejudice. Il demeura les bras croisez, à considerer l'impetuosité de ces flammes, & il étoit dans une tristesse profonde.

Veux tu embraser tout l'univers, dit-il enfin Demon cruel ? Voilà de tes tours ; après les biens que tu m'as laissé goûter, tu m'en fais trouver la perte insupportable. Tu changes suivant ta nature, tu m'abandonnes, & tuournes à mon dommage les mêmes faveurs que tu m'avois faites.

Le jeune Prince se tut après ces mots, & se mit à penser avec une grande application de quelle sorte il pourroit surmonter son malheur. Enfin il se souvint qu'il ne vivoit que dans les flammes depuis qu'il aimoit Lantine, & qu'un feu allumé par les traits de l'Amour ne sauroit offenser sa personne. Peut-être, continuait-il, que ces flammes qui me paroissent si terribles sont semblables aux exagerations dont se servent les amans, & que je ne trouverai rien moins que ce que je crois voir. A tout hazard je risque peu de chose ; dans la fureur où je suis, j'aime autant mourir que de ne voir point Lantine.

En achevant ses paroles, il se jeta tête baissée au travers de ces feux. Il crut être dans un bain delicieux ; il alloit & venoit parmi ces flammes avec autant de facilité que s'il eût été dans un jardin. Il sentoît une certaine volupté qui enchantoit ses sens : Il lui sembloit qu'il ne lui manquoit que la presence de sa chere Princeesse ; encore croyoit-il quelquefois qu'il s'en pouvoit passer. Il avoüoit en lui-même que bien souvent les plaisirs de l'imagination valent mieux que les plaisirs réels.

Tandis qu'il est si paisiblement dans un lieu qui devoit être si chaud, la Princeesse de l'Arabie heureuse étoit renfermée dans un palais par les soins de la Fée absolue, & par la jalousie du Seigneur du Roc affreux. Elle n'avoit d'autre compagnie que celle de ses filles, qui tâchoient avec empressement de la divertir, mais qui n'y réussissoient pas toujours. Elle avoit des momens sombres, & sa gayeté naturelle se perdoit bien souvent dans le souvenir qu'elle avoit du Prince de Sabée.

Elle étoit un soir toute seule dans sa chambre, assise au coin de son

son feu, un pied appuyé sur la grille, sa vûë etoit attachée sur quelque peinture agreable. Elle l'en detourna par un petillement extraordinaire qui venoit de son feu; elle y porta ses regards, il en sortit un nombre infini d'etincelles qui volerent autour d'elle, & qui s'attacherent à ses habits.

Elle eut peur d'être brûlée, & les secoüa avec promptitude: Mais toutes ces etincelles l'environnerent, & sembloient se jouer en cent façons differentes, faisant le même bourdonnement comme des abeilles. Lantine s'accoutuma bientôt à cette nouveauté, voyant que ces feux n'avoient point de malice. Elle les trouva fort jolis; ils se posoient sur son visage & sur toute sa personne; & voulant essayer d'en prendre, ils avoient une grande subtilité à s'échaper. Enfin elle en attrapa un: Mais elle sentit un chatouillement extraordinaire dans sa main, de sorte qu'elle l'ouvrit promptement. Et lors ils se rassemblèrent tous vers le milieu de la chambre; & se dissipant tout d'un coup, Lantine vit en leur place un petit vieillard, qui avoit une barbe aussi grande que la queue d'un cheval: Il avoit le teint frais, les yeux vifs, & l'air souriant.

Elle n'eût point de frayeur, & cela devoit paroître fort etrange; au contraire elle s'approcha gayement de lui. Pere de tous les humains, lui dit-elle, (ne croyant pas si bien dire) a vôtre longue barbe je vous crois tel, d'ou venez vous ? que voulez vous ? Je viens de quitter Panpan, lui repondit-il; je veux vous unir, si vous vous abandonnez à ma conduite, & si vous faites exactement ce que je vous dirai. Vous avez raison de m'avoir nommé comme vous avez fait. J'ai vû l'enfance du monde, je suis l'Amour. L'Amour, s'ecria Lantine, l'Amour vieux & barbu ! on le peint si beau & si jeune. N'en savez vous autre chose, reprit-il ? Tenez je vais paroître à vos yeux comme je suis devant Pŷché. Et se metamorphosant dans un clin d'œil, elle fut surprise de sa belle forme & de sa beauté merveilleuse. Ne vous etonnez pas, poursuivit-il, je puis changer aussi souvent & aussi promptement que les decorations de l'opera. Vous etes donc plus qu'une Fée, lui repondit-elle. Bon repartit-il, leur science est bien au dessous de la mienne; mes enchantemens passent tous les autres enchantemens, je suis le seul veritable magicien.

Il lui recita lors ce qu'il avoit fait en faveur de Panpan, & comme il le tenoit fraîchement au milieu des flammes. Voudriez-vous le venir trouver, poursuivit-il ? Je suis gardée dans ces lieux d'une maniere trop exacte, lui repondit-elle, je n'en puis

puis sortir. Ne vous ai je pas dit, repliqua-t-il, que j'en fais plus que personne, & que je puis renverser tous les desseins du Seigneur du Roc affreux & de la Fée absolue : Mais la bien-séance ne veut pas que j'aie à trouver le prince de Sabée, reprit-elle, il seroit plus dans l'ordre, de me l'amener. Eh bien, dit l'Amour, parez-vous & toutes vos filles aussi ; je viendrai vous prendre dans deux heures, je veux vous donner une fête galante, & j'y conduirai Panpan.

L'Amour se sépara ainsi de la Princesse. Elles firent appeler toutes ses filles, elle leur ordonna de s'aller ajuster ; elle leur prêta même toutes ses Pierreries, & leur dit de revenir la trouver quand elles seroient dans la dernière parure. Lantine changea d'habit, elle en mit un blanc, qui n'étoit agréable que par sa simplicité, elle se coiffa avec des fleurs ; belle de sa seule beauté.

Quand elle fût prête, & que ses filles furent revenues, elle n'attendoit que le moment que l'Amour alloit paroître : Elle fut un peu déconcertée de voir arriver la Fée absolue & le Seigneur du Roc affreux. Ce contre tems lui fit de la peine.

Vous voilà donc faite d'une manière à conquérir toute la terre, lui dit le Seigneur du Roc affreux ? Pourquoi donc la parure de toutes vos filles, interrompit brusquement la Fée ? Pourquoi sont-elles de la sorte ? Pour me recréer les yeux, reprit Lantine ; je me diverte à ce que je puis dans la captivité où vous me tenez. Eh bien, Princesse, repartir, l'enchanteur, je vais vous faire préparer un bal ; vous aimez la danse. Comme je puis satisfaire ces desirs là, que ne puis-je de même être l'objet de tous ceux que vous pouvez avoir ? J'ai mal à un pied, Seigneur, lui repliqua la Princesse, il me seroit impossible de danser. Eh bien, dit-il, on dansera devant vous, & lors prenant sa baguette, & disant quelques paroles, il présenta la main à Lantine, & la conduisit dans une salle, où il y avoit un grand nombre de belles & de courtisans, avec toute la préparation d'une fête magnifique.

Lantine soupiroit de tems en tems, & voyoit tout cet appareil sans plaisir. Quelle fête, disoit-elle en elle-même ; qu'elle est différente de celle que je croyois avoir ? Elle s'ennuyoit mortellement. Il n'y avoit pas un quart d'heure que le bal étoit commencé qu'elle croyoit qu'il y en avoit cent. Son chagrin paroissoit sur son visage, la Fée s'en aperçût & l'en gronda ; & voulant continuer sa gronderie, elle ouvrit la bouche pour parler, elle ne la put plus refermer, & demeura

en cet état : Ce qui surprit un peu la Princesse. En ce même tems, le Seigneur du Roc affreux dansoit, & la femme qui figuroit avec lui ayant achevé sa danse, elle fut se remettre à sa place ; il dansa tout seul ; & dansa toujours : Ce qui ne causa pas un mediocre étonnement à toute l'assemblée ; Lantine en rit comme les autres, sans s'en pouvoir empêcher. En même tems les violons cessèrent de jouer ; ils s'endormirent, & tout dormit, hors le Seigneur du Roc affreux, qui ne cessa point de danser. Et la Princesse de l'Arabie heureuse, avec toutes ses filles, fut conduite sans savoir par qui, jusques dans un vestibule, où un theatre se roulant de la cour, & venant jusqu'à elle, elle y passa avec ses filles : Il s'éleva doucement en l'air, & fut ainsi jusques sur le bord d'une belle riviere, où il y avoit des sieges de corail incarnat, avec des carreaux de plumes d'Alcions.

Rien n'étoit si superbe, ni de si galant que la décoration de cette riviere. Il sembloit que des cordons de feu pendoient de chaque étoile, & qu'à la hauteur qu'il falloit, ils soutinssent une quantité de feux qui formoient des figures toutes différentes, qui representoient les attributs de l'Amour ; les jeux, les ris jouoient de plusieurs instrumens : Les graces & les plaisirs commencerent le bal.

La Princesse Lantine étoit ravie de voir un si charmant spectacle : Mais par des regards inquiets, elle temoignoit qu'elle auroit voulu autre chose. En ce moment même elle vit l'Amour & le Prince de Sabée, l'un aussi beau que l'autre. Vous me l'avez bien promis, lui dit-elle, avec un épanchement de joye qu'elle ne put retenir, qu'il ne manqueroit rien à la fête que vous me donneriez. Vous jouiez de bonheur, reprit l'Amour ; car je ne tiens pas toujours ce que je promets. Et Panpan venant prendre la Princesse pour danser, ils couloient si doucement sur la surface des eaux, que c'étoit une merveille de ce qu'ils n'enfonçoient pas, & que cette liquide glace eût toute la solidité qu'il falloit pour les soutenir.

Le Prince de Sabée dit cent jolies choses à la Princesse, & elle lui en répondit pour le moins autant. Après quoi on leur servit une collation admirablement bonne ; & l'Amour ayant présenté à boire à Panpan, la Princesse remarqua qu'au moment qu'il eut bû il perdit la raison : De sorte que ce petit Sorcier l'ayant aussi voulu obliger de boire, elle le refusa. Elle étoit trop prudente pour risquer à se mettre dans un
état

etat honteux ; & regardant finement l'Amour, elle chanta cette chanson.

*Bacchus est assez dangereux ;
Amour, n'y meles point tes charmes ni tes feux :
Arrête, Dieu cruel, arrête.
Dans ce bon vin délicieux & frais
Il a déjà trempé la pointe de ses traits,
Et son venin cruel va du cœur à la tête.*

L'Amour se mit à rire avec Lantine, & lui dit qu'il n'y en auroit pas une entre mille qui eût la force de faire ce qu'elle avoit fait. Après cela il jugeoit qu'il falloit la ramener ; ils se mirent sur le même théâtre qui les avoit apportez, & se rendirent au palais de la Fée absolue. Ils la trouverent au même etat où ils l'avoient laissée, la bouche ouverte & dormant ; la Seigneur du Roc affreux dansoit encore, & tout le reste dormoit. Ils se divertirent de l'avoir fait danser si longtemps. L'Amour ordonna qu'ils fussent tous mis dans leurs lits, dans un moment la chose fut faite. Il donna le bon soir à Lantine, & ramena son Amant dans sa maison.

Le Lendemain la Fée & l'Enchanteur crurent que tout ce qui leur étoit arrivé n'avoit été qu'un songe ; tant il est vrai que les aventures d'Amour, quand elles sont passées, ont plus que toute autre chose cet air-là. L'Enchanteur se trouva si las qu'il n'en pouvoit plus ; il sentoît une douleur horrible à la plante des pieds.

La Fée fut comme à son ordinaire faire la visite dans tout son palais. Son art ne l'avertissoit point des circonstances de la nuit dernière, parce qu'il cedit à un plus grand que le sien. Mais une petite indiscrete, à qui l'Amour avoit joué d'un mauvais tour, lui raconta tout ce qui s'étoit passé. La Fée fut dans une extreme colere, sans s'étonner néanmoins, parce que c'étoit les effets ordinaires de l'Amour. Elle fut trouver le Seigneur du Roc affreux, & lui fit part de cette belle histoire. Il resolut sur le champ d'aller trouver l'Amour, de le conjurer de ne lui être plus contraire, & de cesser de favoriser Panpan.

Dans ce dessein il etudia pour savoir où ce Maître Enchanteur pourroit être, & l'ayant deviné, il se rendit auprès de lui. Seigneur, lui dit-il, je sai la malice que vous me fîtes hier

hier au soir. Avez vous resolu de ravir Lantine à ce tendre Amour que vous avez allumé dans mon cœur. L'Amour se prit à rire, & lui avoua ce qu'il avoit fait. Le Seigneur du Roc affreux le pria de blesser Lantine en sa faveur, s'il n'aimoit mieux le rendre volage; lui declarant qu'il ne pouvoit vivre heureux tandis qu'elle lui prefereroit son rival.

L'Amour lui repondit, qu'il ne changeroit rien à ses ordonnances, & qu'il vouloit que la Princesse de l'Arabie heureuse fût au Prince de Sabée, qu'il ne l'importunât plus, & qu'il se retirât.

Le Seigneur du Roc affreux trouva cette reponse aussi seche qu'elle l'etoit, & la sentit vivement: Mais il resolut en lui-même de dissimuler, & il pensa que l'Amour avoit tant de choses à faire, qu'il ne pourroit pas toujours être occupé de Lantine & de Panpan; qu'après tout il pourroit avoir aussi quelques bons momens, que d'enchanteur à enchanteur il n'y avoit que la main; & que souvent le moindre pouvoit embarrasser le plus grand.

L'Amour sourit, il connut sa pensée; il le congedia, resolu de quitter tout, plutôt que de ne se pas donner du passe-tems des pieces qu'il lui vouloit faire.

Le Seigneur du Roc affreux se retira, & il alla trouver la Fée absolue: Il lui conta le mauvais accueil qu'il avoit reçu du maître de tous les forciers; ils se trouverent bien empechez à savoir ce qu'ils auroient à faire. Enfin ils se determinerent, & jugerent que la maniere la plus simple seroit la meilleure pour tromper tout le monde, & même l'Amour: De sorte qu'ils donnerent leurs ordres pour s'en retourner à la ville capitale. Mais dès qu'ils furent arrivez ils transporterent la Princesse & quelques unes de ses filles dans ce même palais qu'ils venoient de quitter. Il y avoit des voutes souterraines d'une admirable beauté, & dont personne qu'eux n'avoit la connoissance: Les appartemens en etoient d'une magnificence extraordinaire. Ce fut là qu'on mit Lantine. L'Enchanteur prit son longement tout auprès du sien, resolu de la garder lui même. Rien ne'st plus surveillant qu'un jaloux.

La Princesse fut un peu affligée de se trouver ainsi, en si petite compagnie, & sous le pouvoir de son persecuteur: Elle lui fit fort mauvais visage, elle auroit bien désiré de revoir son petit vieillard qui lui avoit fait tant de plaisir; & demeurant seule elle passa dans un cabinet, dont elle ferma la porte sur elle.

Mais

Mais quelle fut sa surprise & sa joye d'y trouver le Prince de Sabée ?

Belle Princeſſe, lui dit-il, je ſuis trop heureux de vous voir dans mon appartement. Comment, lui repondit-elle, vous vous moquez, je ſuis chez abſoluë. L'Amour m'a logé ici, repliqua-t-il, je n'en partirai point tant que vous y ſerez. Mais, lui dit-elle, puis-je y demeurer avec bienſeance avec vous ? Vous y ſouffrez bien le Seigneur du Roc affreux, interrompit-il. Je ne puis l'empêcher, pourſuivit-elle : Voulez-vous ma mort, repartit-il ? Vous n'avez qu'à aller dire que je ſuis ici. Cette conſideration fut puiffante, & obligea la Princeſſe à ſouffrir ce qu'elle ne pouvoit empêcher.

Le tems qu'ils paſſerent enſemble leur parut doux, & quand elle fut rentrée dans ſa chambre, ſes filles la mirent au lit.

Plusieurs jours ſ'écoulerent de la ſorte, qu'ils ſe voyoient librement : Mais cette liberté devint inſupportable à Panpan, parce qu'il n'en fut pas plus heureux. Il voyoit la Princeſſe, il l'aimoit, il en étoit aimé, il auroit voulu la poſſéder entièrement. Un jour qu'il trouva l'Amour en bel humeur : Il le pria de ne le faire plus languir, & d'achever d'établir ſa fortune ; il lui promit de le contenter, il fit venir la Fée abſoluë en ſa preſence, & dans un moment il lui tourna la tête ; de ſorte qu'elle conſentit que Panpan épouſât Lantine.

L'Amour toujours peſte, & qui a toujours quelqu'un qui fert de but à ſes mechancetez, voulut que le Seigneur du Roc affreux fut ſpectateur de la félicité du Prince de Sabée. Il le fit prendre, par le deſeſpoir, qu'il'emporta d'une manière violente dans le lieu deſtiné pour l'union de ces Amans.

Cette ceremonie ſe devoit faire dans un vallon agreable, bordé de côteaux verts & fleuris de chaque côté. Une grotte galante ajuſtée par tout ce qu'on peut imaginer de plus gracieux, enfin ornée par les mets de l'Amour, devoit ſervir de chambre nuptiale.

On eut toute ſorte de divertiffemens, & une comédie qui repreſentoit l'hiſtoire de Venus. Le ſoupé fut auſſi beau que celui des noces de Theris ; & ſ'il n'y eut pas de fatale pomme, on y vit un objet plus précieux, & qui devoit apporter autant de bien à l'univers, que la pomme y cauſa de mal.

Comme on n'étoit occupé que du plaifir de la bonne chere, on entendit un coup de tonnerre, on vit de brillans eclairs ; & les cieux s'ouvrant, il en deſcendit une petite Dame d'environ onze à douze

à douze ans, formée avec la dernière perfection. Elle étoit soutenue par une femme, dont la mine étoit douce & relevée. Cet objet étoit si plein de majesté, qu'on n'en pouvoit presque soutenir l'éclat.

L'Amour en parut tout étonné ; il fut saisi d'un si grand respect accompagné de tant de crainte, que dans un instant il se retira dans sa grotte avec toute sa suite.

Pourquoi cette prompte retraite, lui dit Lantine ? Je ne vois rien de plus agréable que cette petite Dame, & celle qui la soutient, dites-moi qui ce peut-être.

C'est la fille du ciel, reprit l'Amour, que la vertu gouverne ; elle est donnée à la terre pour faire sa félicité. Mais pourquoi la fuyez-vous, repliqua Lantine ? Qui a-t-il d'incompatible entre vous deux ? Je suis un enfant gâté, repartit-il, je ne suis pas en état de me montrer devant des regards si purs.

*Je fuirai toujours sa présence ;
Dereglé, libertin, vivant en insensé,
Perside, injuste, intéressé,
Cruel, & rempli d'inconstance,
Puis-je de cet objet soutenir l'excellence ?
Elle, dont le cœur est formé
Par la pudeur, par la noblesse,
Dont l'esprit est tout animé
Des divines leçons qu'inspire la sagesse ?
La prudence conduit ses pas, ses actions.
Sans connoître les passions,
Elle a tout ce qu'il faut pour dompter leurs caprices,
Haïssant, detestant les vices,
Cherissant le mérite, aimant les vertueux,
L'innocence des mœurs est son partage heureux.*

C'est donc une fille toute divine, s'écria la Princesse de l'Arabie heureuse, & vous n'êtes qu'un scelerat. C'est une grande merveille, que vous ne nous ayez pas conduits à notre perte Panpan & moi. Je vois bien qu'il y a un grand hazard aux choses dont vous vous mêlez ; & quoique je me trouve bien d'être légitimement au Prince de Sabée, il auroit mieux valu que cette affaire se fut faite sans votre moyen.

Depuis que je vois cette fille du ciel, j'ai des lumières qui ne s'étoient jamais présentées à mon esprit, & je ne conseillerai jamais personne de se mettre sous votre conduite.

52 *Histoire de la Matrone d'Ephese.*

Pour un heureux Amour sous v^{ost}re empire,

On en voit mille malheureux ;

On devroit abhorrer v^{os} feux,

Ne les sentir jamais, encore moins le dire,

Ils gâtent les esprits, ils corrompent les mœurs :

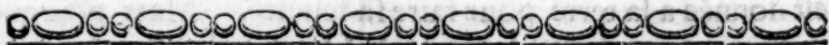
On ne sauroit sentir de tranquilles bonheurs,

Tant qu'on est chargé de v^{os} chaines.

Que l'on soit satisfait au gré de ses desirs,

On trouvera que les plaisirs

Sont moins sensibles que les peines.



Histoire de la Matrone d'Ephese.

IL y avoit une Dame à Ephese, dont la vertu faisoit tant de bruit, qu'elle fit naître aux femmes des provinces voisines la curiosité de la voir. Son mari étant mort, elle ne se contenta pas de suivre la pompe funebre toute déchevelée suivant la coutume, & de se fraper le sein à la veüe de tout le monde, elle voulut encore accompagner le corps jusques dans le tombeau, où on l'enterra à la maniere des Grecs, & le garder en repandant jour & nuit une grande abondance de larmes : De sorte que ses parens & ses amis, la voyant outrée d'affliction, & dans le dessein de se laisser mourir de faim, firent leur possible pour l'en détourner ; mais ils ne purent rien obtenir, non plus que les magistrats, qui s'y transporterent pour le même sujet. Ce rare exemple d'Amour parut d'autant plus touchant à tous ceux qui le virent, qu'il y avoit déjà cinq jours, que cette femme n'avoit pris aucune nourriture.

La pauvre affligée avoit auprès d'elle une suivante, fort affectionnée, qui pleuroit par complaisance, & avoit le soin d'entretenir la lampe qu'on avoit mise dans le tombeau, toutes les fois qu'elle étoit prête à s'éteindre. Cette nouveauté faisoit le sujet de toutes les conversations de la ville, & chacun demeuroit d'accord qu'il ne s'étoit jamais vû de femme si honnête, & si tendre que celle-là.

Dans ce même tems il arriva que le gouverneur de la province fit pendre deux voleurs proche du tombeau, où cette Dame pleuroit la perte qu'elle venoit de faire de son mari :

Et

Et la nuit d'après cette execution, le soldat, qui gardoit les croix, afin d'empêcher que les parens des pendus ne vinssent enlever leurs cadavres, pour les enterrer, ayant apperçu à travers l'obscurité une lumière dans le sepulcre, & entendu les soupirs d'une personne affligée, porté par cet esprit de curiosité qui est naturel aux hommes, voulut sçavoir qui c'étoit, & ce qu'on faisoit là-dedans : Il y descendit donc, & ayant d'abord envisagé une très belle femme, il fut si surpris, qu'il crut voir un phantome : Mais après avoir considéré un corps étendu par terre, & cette femme fondante en larmes le visage déchiré de coups d'ongles ; comprenant aisément que la cause de cette affliction provenoit de la perte de son epoux ; il apporta dans le sepulcre le peu qu'il avoit pour son souper, & il exhorta cette belle affligée de ne point s'abandonner à une douleur inutile ; disant qu'il ne lui serviroit de rien de s'alterer ainsi les poudrons à pousser des sanglots ; que la mort étoit commune à tous les hommes ; & que le tombeau étoit nôtre dernière demeure : Enfin, il lui allegua toutes les autres raisons, dont on se sert d'ordinaire, pour guerir les esprits accablez d'une pareille douleur. Mais cette femme, qui ne vouloit recevoir aucune consolation, se déchira le sein avec encore plus de fureur qu'elle n'avoit fait : Et, s'arrachant les cheveux, elle les jeta sur le corps qui étoit étendu à ses pieds.

Toutes ces difficultez ne rebuterent point le soldat : Il s'efforça avec des discours, aussi touchans que les premiers, de faire prendre un peu de nourriture à cette pauvre femme, pendant que la suivante qui s'étoit laissée surprendre par l'odeur agreable du vin, tendit d'abord la main à cet homme aussi persuasif, que charitable ; &, après qu'elle eut bû, & mangé. Elle entreprit de forcer l'opiniatreté de sa maîtresse. A quoi vous servira, lui dit-elle, de vous laisser mourir de faim, de vous enterrer toute vive, & de vouloir, que vôtre ame se separe de vôtre corps, avant que le ciel l'ait ordonné ?

*Tous ces gémissemens, ces funestes transports,
Ne touchent point la cendre, ou les manes des morts.*

Pretendez-vous malgré le destin, rendre la vie à ce cadavre ? Croiez-moi, défaites-vous de l'erreur de nôtre sexe, & jouissez du plaisir de vivre. Le corps que vous voyez étendu par terre, vous fait connoître que vous ne devez songer qu'à la conservation de vos jours.

Comme

54 *Histoire de la Matrone d'Ephese.*

Comme il est très rare de résister à de telles persuasions, sur tout quand il y va de la vie, cette Dame, extenuée par l'abstinence qu'elle avoit gardée depuis quelques jours, laissa vaincre sa constance, & elle se mit à manger d'aussi bon appétit, que sa suivante avoit fait un peu auparavant. Au reste, comme vous n'ignorez pas ce qui nous tente pour l'ordinaire quand nous sommes bien rassasiés, je vous dirai, que le soldat attaqua la chasteté de la Dame avec les mêmes agremens, dont il s'étoit servi, pour obtenir d'elle la conservation de sa vie. Cette prude trouvoit que le jeune homme n'étoit point mal fait, & parloit bien : Ajoutez à cela, les bons offices de la suivante, qui disoit en sa faveur à sa maîtresse.

Quoi : Vous résisterez à des soins empressés ?

Ne vous souvient-il plus de vos plaisirs passés ?

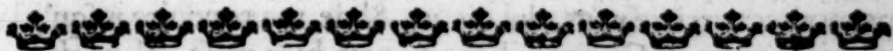
Enfin, pour ne pas vous tenir plus long-tems en suspens, je vous dirai que cette femme ne garde aucune moderation à l'égard de ce qu'on peut s'imaginer, car le soldat en devint victorieux, ainsi qu'il l'avoit été de sa bouche. Ils passèrent donc ensemble, non seulement la nuit qu'il fit cette conquête ; mais encore les deux jours suivans, ayant si bien fermé les portes du tombeau sur eux, que quiconque y fut venu, soit de la connoissance de la Veuve, ou autres, se feroit persuadé que cette vertueuse femme étoit tombée morte de douleur sur le corps de son mari. Enfin, le soldat, charmé de la beauté de sa maîtresse, & de ce que son bonheur étoit inconnu à tout le monde, employoit le peu d'argent qu'il avoit, pour acheter ce qu'il trouvoit de meilleur, & le portoit dans le sepulcre aussi-tôt que la nuit étoit venue.

Cependant les parens d'un des pendus, s'apercevant que la sentinelle s'étoit relâché de son devoir, enleverent de nuit le corps, & l'enterrent : Mais le soldat, qui s'étoit laissé surprendre de la sorte pour avoir demeuré trop attaché à son plaisir, voyant le lendemain qu'il manquoit un corps à une des croix, craignit le supplice qu'il méritoit ; & alla raconter à sa maîtresse ce qui étoit arrivé : Disant qu'il ne vouloit pas attendre sa condamnation, & qu'il étoit résolu d'emprunter le secours de son épée, pour punir lui-même sa négligence : Qu'elle eut donc à songer à disposer un lieu dans ce fatal tombeau, pour y mettre

aussi

aussi son corps, afin qu'il put servir à son mari, & à son amant tout ensemble.

Cette femme, qui avoit autant de pitié que de pudeur, s'ecria, aux Dieux ne plaise ! qu'en un même tems je souffre la perte de deux personnes si cheres, j'aime beaucoup mieux que le mort soit pendu, que de voir pendre le vivant. Dès qu'elle eût prononcé ces paroles, elle fit tirer le corps de son mari du cercueil, & l'attacher à la même croix où il en manquoit un : Ainsi le soldat se servit très utilement de l'expedient, que lui donnoit une femme si avisée ; & le lendemain le peuple admira comment il s'eroit pû faire, qu'un corps mort etoit retourné de lui-même au gibet.



Histoire de Madame de Tours.

JE pouvois autrefois me piquer de beauté ; & mes parens prevenus en ma faveur, me regardant alors comme la plus belle personne du monde, mirent en usage tout ce qu'ils purent pour faire valoir l'avantage dont le ciel m'avoit partagée. Les maîtres de musique & de danse me donnerent de nouvelles perfections ; & les ajustemens magnifiques qui ne furent pas épargnez, me firent paroître avec encore plus d'eclat. Il n'y avoit point de bal ni d'assemblée dans nôtre ville où je ne fusse invitée. Un jour de Carnaval comme je dançois, un jeune Marquis devint eperdument amoureux de moi ; il me protesta qu'il n'en aimeroit jamais d'autre, & s'obstina, malgré ses parens, à vouloir m'épouser. Comme ils etoient d'un rang au dessus des miens, ils voulurent d'abord agir d'autorité : N'ayant pû rien gagner sur l'esprit de leur fils, ils firent defendre à mes parens de recevoir d'avantages ses visites. Mais comme je prenois plaisir à le voir, & que j'étois, pour ainsi dire, idolâtrée de mon pere & de ma mere, je gagnai sur leur esprit qu'ils se moqueroient de ces defenses ; ce qui pensa leur couter bien cher.

Un jour comme j'allois à la messe avec ma mere, quatre hommes masquez me jetterent dans un carosse, & m'emmenèrent jusqu'à cinq lieues de la ville, où s'étant trouvé des chevaux prêts, l'un d'eux me mit en croupe derriere lui. Leur dessein etoit, comme je l'ai sù depuis, de me faire passer la mer, & de
me

me releguer aux isles de l'Amerique. Le second jour de nôtre marche, je priai celui qui me conduisoit de me mettre à terre pour un moment, ce qu'il fit ; je me retirai derriere une haye ; & quand je vis qu'elle me couvroit, le penchant que j'avois à m'eloigner d'eux me fit toujours marcher à couvert de cette haye sans croire autrement pouvoir me sauver. Mes gardes de leur côté croyoient que je m'étois écartée par pudeur, & n'avoient garde de penser que je me pusse sauver à la barbe de quatre hommes bien montez.

Cependant, je marchois toujours le long de cette haye, qui aboutissoit à un grand chemin par où passoit alors un courrier. Je lui dis, mon ami, voulez-vous gagner vingt pistoles ? Volontiers me repondit-il ; de quoi s'agit-il, Mademoiselle ? De me monter derriere vous, lui dis-je, & de me conduire jusqu'à la premiere poste. Comme il me voyoit bien misé, il ne douta point que je n'eusse dequoi le payer. Il accepta ma proposition, & je montai derriere lui.

Sa malle, qui par bonheur n'étoit pas bien pleine, me servit de couffinet. Il piqua à toute bride par un petit chemin de detour. Pendant que nous galoppions je lui contai mon aventure. Il me dit, qu'il connoissoit de bonnes gens chez qui il retireroit quelquefois des paquets de contrebande ; que là je trouverois un habit d'homme, sous lequel je pourrois courir la poste avec plus de bien-seance, & que je serois moins en danger d'être reconnue. Cet avis me parut fort bon. Quand nous y fûmes arrivez, je vêtis l'habit du fils de la maison, qui étoit un garçon de douze à treize ans ; je nouai mes cheveux comme une perruque, & me barbouillai le visage : Je mis sur ma tête un grand chapeau qui enfonçoit jusques dessus mes yeux ; j'avois une ceinture de cuir large comme la main, qui me ceignoit au travers du corps, & une vieille paire de bottes qui plissoient comme le cuir d'un soufflet. Dans cet equipage, j'avois plutôt l'air d'un goujat, que d'une fille de condition. Pendant ce tems-là mes ravisseurs me cherchoient par tout, & ne pouvant comprendre comment j'avois pû disparoitre, il n'y eut buisson ni fossé qu'ils ne visitassent, s'obstinant à me vouloir trouver dans ce canton. Pour nous, nous fûmes à la poste prendre des chevaux, & nous nous mîmes à courir. Quand je me figurois qu'il falloit encore faire ce metier-là un jour & une nuit, je vous l'avoue, j'étois comme ces pauvres gens qui savent qu'on va leur donner la question.

Sur la fin du jour je vis mes ravisseurs tout hors d'haleine.

Leurs

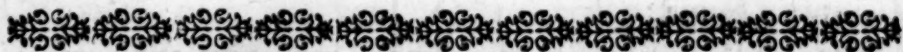
Leurs chevaux n'en pouvoient plus tant ils estoient las. Ils nous demanderent si nous n'avions point rencontré une jeune demoiselle vêtue de telle & telle maniere. Le Courier, que je laissai parler, leur repondit que non ; & ils passerent outre. Si c'eût été en plein jour, je ne doute pas qu'ils ne m'eussent reconnue malgré mon deguisement, tant leur vûe m'avoit causé d'emotion. Mon homme s'étant douté du lieu où ils alloient descendre, les evita fort judicieusement : Enfin nous arrivâmes à Tours le lendemain à quatre heures du matin. J'eus toutes les peines du monde à me faire ouvrir nôtre porte. On me demanda qui j'étois, & ce que je voulois : Je dis que j'étois un courier qui venoit apporter à Monsieur de Tours des nouvelles de mademoiselle sa fille, & mon pere commanda que l'on me fit entrer. En entrant je lui fis la reverence tirant le pied arriere ; il me demanda avec precipitation comment se portoit sa fille. Je lui dis, Monsieur, elle se porte tout aussi bien que moi. Où l'avez-vous laissée, me dit-il ? Je ne l'ai point laissée, lui dis-je, je l'ai amenée avec moi. Où est-elle donc, mon ami, reprit-il, en pleurant de tendresse ? Me voila, lui dis-je, en l'embrassant. Ma mere, qui couchoit dans une chambre voisine, à qui l'on avoit appris mon arrivée, accourut, & mêla ses larmes avec les nôtres. Ils furent tous deux si surpris de me voir en cet equipage, qu'ils avoient peine à me reconnoitre. Je leur contai la maniere dont je m'étois sauvée. On recompensa le courier, & l'on prit soin de retirer mes habits.

Pendant le tems de mon absence, mon pere avoit intenté procès contre les parens du Marquis ; & il alloit, comme l'on dit, les mettre dans de belles affaires, s'ils n'eussent pas fait prier de ne pas pousser la chose plus loin. Nous nous vîmes donc plus librement mon amant & moi ; & lors que je croyois que les protestations qu'il m'avoit faites s'alloient accomplir, un Prelat son oncle l'attira dans son Diocese, & le tourna si bien qu'il lui fit prendre le petit collet, lui voulant, disoit-il, resigner tous ses benefices, dont le revenu alloit à plus de vingt-mille livres de rente. Il acheva ses etudes, deja fort avancées ; & quand il fut prêt à prendre les ordres, il m'écrivit une lettre, par laquelle il me mandoit, que bien qu'il m'eût promis de m'épouser, le ciel l'appelloit cependant à un état tout à fait opposé à celui du mariage, & que j'y devois donner mon consentement, pour ne pas resister à la volonté du tout-puissant. Je lui fis reponse que, bien loin de m'y opposer, je souhaitois que ce

fut pour son salut, & que le bien de son oncle n'eût pas plus de part à son changement, que le sien & sa qualité en avoient eu au desir que j'avois d'être unie à lui ; que la possession de son cœur avoit fait toute mon ambition ; que puis qu'il reprenoit un bien qui m'avoit été si cher, il pouvoit faire de sa personne tout ce qu'il lui plairoit. Il se fit donc prêtre ; mais il n'eût pas le tems de jouir du bien ni des benefices de son oncle, car il mourut le même jour qu'il dit sa premiere messe.

On m'a rapporté qu'il ne pouvoit se debarrasser de mon idée, & que le remords qu'il avoit de m'avoir faussé sa foi le tourmentoit etrangement.

Cependant, je ne manquois pas d'Amans, j'en avois de tout rang & de tout âge : Mais les uns n'étoient pas assez riches au gré de mes parens, & les autres n'étoient pas d'assez bonne maison ; car ils me croyoient digne d'une haute fortune. Mais la petite verolle qui me prit, emporta les trois quarts de mes charmes ; & ceux à qui l'on m'auroit bien voulu donner depuis n'osèrent pas me demander, sachant bien que mes parens avoient eu l'ambition de me faire Marquise. Enfin, contre l'opinion de tout le monde, je restai fille jusqu'à l'âge de vingt cinq ans, que Monsieur du Bois m'a fait l'honneur de me donner la main.



Histoire du donneur d'Eau-benite.

LE grand nombre d'enfans n'accommode pas toujours une famille. Nous étions huit chez mon pere, cinq garçons & trois filles : Deux de mes sœurs se firent religieuses ; un de mes freres, qui étoit l'aîné, prit les ordres & se fit prêtre ; un autre prit le parti des armes ; un autre fut medecin ; le quatrieme fut Jésuite ; & le cinquieme etudia en droit & se fit avocat : C'est sur ce dernier que roule l'histoire que je vais conter. Mon pere se voyant sur la fin de ses jours, voulut, avant que de mourir, nous partager également ce qui lui restoit de bien, afin de prevenir toute sorte de dissention entre nous. Après sa mort, chacun prit un parti convenable à ses facultez & à l'état qu'il avoit embrassé : Nous restâmes trois à la maison, savoir, le prêtre, l'avocat,

l'avocat, & moi. Nous vivions frugalement & sans ambition avec le peu de bien que nôtre pere nous avoit laissé, & le revenu d'un petit benefice qu'avoit mon frere aîné. L'avocat, qui sembloit avoir renoncé au mariage, n'ambitionnoit point une plus grosse fortune ; il menoit une vie réglée, & avoit beaucoup de religion & de devotion à la sainte vierge.

Il alloit souvent entendre la messe à Notre-dame ; & n'y alloit jamais qu'il ne donnât quelque chose à un petit bon homme vêtu de serge grise, & couvert d'un manteau de même étoffe. Ce petit vieillard offroit de l'Eau-benite à tous ceux qui entroient dans l'église, ou qui en sortoient. Un jour mon frere lui donna le double de ce qu'il avoit coutume de lui donner, & lui dit : Mon bon ami, j'ai un procès à juger, priez Dieu qu'il me fasse la grace de faire connoître mon bon droit à mes juges ; car si je le perds je suis ruiné : Cela dit, il alla entendre la messe. Il avoit bien raison de dire, que si nous eussions perdu ce procès nous etions ruinez, parce que la somme qu'on nous demandoit excédoit celle que mon pere nous avoit laissée ; elle avoit déjà été payée, mais nôtre partie adverse étoit puissante, & nous avions tout lieu de craindre. Mon frere, après avoir oui la messe, s'étant approché du benetier, le donneur d'Eau-benite lui dit : Monsieur, il y a déjà long-tems que je subsiste des aumônes que vous & les autres gens de bien me faites ; il est juste que j'en aye de la reconnoissance. Vous m'avez dit de prier Dieu pour le gain de vôtre procès ; les prieres sont bonnes, Monsieur, mais il faut aussi de l'argent pour cela : Si vous en avez besoin, je m'offre de vous en faire prêter, & telle somme qu'il vous plaira : Vous n'aurez affaire qu'à moi apportez vôtre billet ici, & ne vous mettez point en peine du reste. Mon frere nous ayant fait ce rapport, nous trouvâmes à propos de nous servir de l'occasion, & d'emprunter 200 ecus : Le lendemain mon frere fit un billet de cette somme, & le porta avec lui à Notre-dame. En entrant il presenta ce billet au petit vieillard, qui lui dit, Monsieur, allez entendre la messe, & au retour je vous donnerai la somme que porte vôtre billet ; ce qu'il fit. Nous reconnûmes par effet, que l'argent aide beaucoup à soutenir un bon droit ; nous gagnâmes nôtre procès avec depens. Si-tôt que nous fumes remboursés de nos fraix, mon frere alla reporter l'argent au donneur d'Eau-benite ; & lui ayant voulu donner deux louis

d'or pour reconnoissance du plaisir qu'il nous avoit fait, il les refusa, disant, A Dieu ne plaise, Monsieur, que je reçoive rien de vous ; je ne vous ai point servi par intérêt, & ne veux exiger de vous d'autre reconnoissance, que les aumônes que vous avez coutume de me faire. Le lendemain, mon frere l'avocat ne manqua pas, à son ordinaire, d'aller à Notre-dame ; il donna, comme par aumône, une piece de quinze sols au petit vieillard, qui la reçût avec toute l'humilité possible. Au retour de la messe, ce bon homme lui dit, Monsieur, je sai que vous etes encore garçon, j'ai pensé à vous donner une femme ; n'avez aucune repugnance de la recevoir de ma main ; celle que je vous propose est sage & belle, & si 15000 ecus d'argent comptant vous accommodent, je me fais fort de vous les faire avoir. Mon frere le remercia de sa bonne volonté, & dit qu'il lui rendroit reponse au premier jour. Il vint ensuite nous conter cette aventure. Nous eumes beaucoup de peine, mon frere aîné & moi, à le resoudre à se marier : Enfin, il nous promit de voir la fille qu'on lui proposoit, mais en nous protestant que si c'etoit une coquette il ne vouloit plus entendre parler de mariage. Il retourna donc à son ordinaire à Notre-dame, & demanda au bon homme, s'il pouvoit lui faire voir la demoiselle dont il lui avoit parlé. Ouida, lui dit-il, au retour de la messe je vous menerai à son logis, soyez assuré d'être bien reçu d'elle & de son pere. La messe finie il rejoignit le bon homme, qui le mena dans une de ces petites rues qui sont derriere Saint Denis de la Chartre : Il tira une clef de sa poche, dont il ouvrit une assez petite porte : Il fit entrer mon frere, qui plein de confiance dans la bonne foi de son conducteur, monta un escalier assez etroit. Ils entrerent dans une chambre non magnifique, mais propre pour ce qu'elle contenoit ; elle n'etoit ornée que d'un lit de serge grise, & de quelques chaises de même, & une natte y servoit de tapisserie ; ce qu'il y avoit de meubles etoit si clair que l'on se fût miré dedans. Le bon homme heurta doucement à une porte qui etoit dans cette chambre : Celle qui l'ouvrit etoit une grande fille fort belle, qui, loin d'être coquette, n'avoit pour parure qu'un simple habit d'etamine, avec du linge uni ; cependant, avec ces ajustemens elle avoit tant de grace & de modestie, que mon frere en fut charmé d'abord. Le bon homme lui dit, Monsieur, voila la fille dont je vous ai parlé ; je suis son pere, & voila
l'argent

l'argent que je vous ai promis, ajouta-t-il, en ouvrant un coffre : Au reste, je vous donne une fille qui ne fait guere des choses du monde ; feuë sa mere & moi, l'avons elevée dans la crainte de Dieu, & loin du tumulte : Elle ne manque cependant pas d'esprit, mais c'est un esprit tout neuf auquel vous donnerez telle teinture qu'il vous plaira. Pour moi, si-tôt que vous ferez mariez, je me retirerai à la campagne, où je vivrai du peu de bien que je me reserve, & l'on n'entendra plus parler de moi.

Mon frere lui dit qu'il etoit fort content de ce qu'il lui offroit, mais qu'il feroit bien fâché de prendre une fille contre son gré. Le bon homme se tournant vers elle, lui dit, ma fille, j'ai choisi Monsieur entre tous les plus honnêtes gens que je connoisse pour être mon gendre ; il veut bien me faire cet honneur : Ne voulez-vous pas bien aussi recevoir sa main ? Mon pere, lui repondit elle, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre, & si j'étois maîtresse de moi, & que je connusse la probité de Monsieur comme vous la connoissez, j'y ferois portée même d'inclination. Mademoiselle, lui dit mon frere, je tacherai de me comporter avec vous de maniere, que vous n'aurez jamais sujet de perdre la bonne opinion que vous avez de moi. Cela dit, il prit congé d'elle ; il amena son pere dîner chez nous, où nous primes ensemble toutes les mesures necessaires pour la conclusion de ce mariage, qui se fit peu de tems après : Et nôtre belle-sœur a depuis passé dans le voisinage & dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connue, pour une femme parfaite en esprit, en vertu & en beauté : Elle avoit un air charmant, quand elle parût sous un habit convenable à la condition de son mari.

Le ciel a beni ce mariage : Ils ont vécu long-tems ensemble, & Dieu leur a fait la grace de laisser des successeurs & des neveux dignes d'eux.



*Histoire du Colonel & de Mademoiselle
de Valance.*

ENTRE les choses les plus parfaites de la nature, il n'y a rien à mon sens qui plaise d'avantage aux yeux des hommes, que la vûë d'une belle femme ; & je suis tellement prevenu

prevenu de cette opinion, que depuis que mon cœur est devenu sensible, j'ai cherché toutes les occasions imaginables pour satisfaire en cela ma curiosité. Un hiver, étant à Paris, j'allois fort souvent entendre la messe aux Minimes de la place royale, moins, à la vérité, par devotion, que pour y voir les belles. Parmi toutes celles qui brilloient le plus dans cette eglise, j'en vis un jour entrer une de l'âge d'environ dix-neuf à vingt ans. Je n'ai jamais rien vû au monde de plus beau que cette aimable fille : Elle avoit l'air grand, la taille admirable, & la juste proportion des traits de son visage, jointe à la vivacité de son teint, faisoit un assemblage merveilleux. Cette charmante personne étoit suivie d'une demoiselle & de deux laquais, dont l'un portoit la queue de sa robe qui étoit magnifique, & l'autre un livre dont la couverture étoit garnie de plaques d'or. L'éclat de cette beauté fixa tellement mes regards, & toucha si fort mon cœur, que je negligai depuis toutes les autres ; & le plaisir que j'avois à contempler un objet si parfait, fit que je ne manquai pas tous les jours de me rendre dans cette eglise à la même heure. Soit qu'elle y vint en negligé, ou richement parée, mes yeux decouvroient toujours en elle quelque chose de nouveau qui me faisoit plaisir. Mais ma félicité ne fut pas de longue durée : Cette belle personne disparut, & quelque assiduité que j'eusse depuis à me rendre en ce lieu, je ne la revis plus.

J'eus un extrême regret de n'avoir pas eu la precaution de m'informer de son nom & de sa demeure ; me flattant que si je l'eusse sù, il ne m'eût pas été difficile de trouver entrée chez elle. Je mis tout en usage pour reparer cette faute : Et comme je ne negligois rien dans cette recherche, passant un jour dans la rue Saint Louis, je vis sur la porte d'un grand logis un laquais vêtu de livrées, qui me parurent être celles dont j'étois en peine. Ne voulant pas manquer cette occasion, je dis à un de mes gens de demander à une voisine qui étoit sur sa porte, le nom du maître de ce laquais ; le mien me rapporta qu'il s'appelloit Monsieur Pierre Pin, ensuite j'abordai moi même ce laquais, & lui dis : Mon ami, faites-moi le plaisir de me dire comment se porte Mademoiselle Pin. Il fit un grand soupir & me dit : Helas ! Monsieur, elle mourut hier au soir, & nous n'attendons que nos habits de deuil pour en faire les funérailles. Cette réponse me surprit, de sorte que je demeurai comme si j'eusse été frappé de la foudre ; & sans pouvoir

pouvoir parler d'avantage, je me retirai chez moi, où faisant de serieuses reflexions sur cette mort inopinée, je disois en moi-même : N'ai je donc connu tant d'appas que pour en regretter aussi-tôt la perte ! & faut-il que ma mauvaise fortune, de concert avec la mort pour me persecuter, enleve aujourd'hui le plus beau chef-d'œuvre de la nature ? Ces pensées m'affligèrent tellement, que tous mes amis s'aperçurent de mon chagrin, & firent leurs efforts pour me divertir.

Un soir que je me retirai seul assez tard (nous étions pour lors dans le Carnaval) j'entendis la voix d'une femme qui par une fenêtre demanda à demi-bas, etes-vous-là ? Oui, dis-je, Recevez donc le paquet, ajouta-t-elle en le laissant tomber. Je ne doutai point que ce ne fût un vol domestique : Dans le dessein que j'avois de le rendre le lendemain, je reculai six pas en arriere, pour voir si je pourrois remarquer la maison ; mais en vain, la nuit étant trop obscure. Je m'approchai de la porte pour sentir à tâtons si j'y trouverois quelque chose de remarquable : En m'approchant j'aperçus sous la même fenêtre d'où j'avois reçu le paquet, une personne qui m'ayant aussi aperçu s'éloigna de moi. Ce vol est concerté, dis-je en moi-même, & l'ombre qui vient de paroître n'étoit venue que pour avoir le paquet que je tiens. Je m'approchai de la porte ; & ayant entendu qu'on l'ouvroit doucement, je m'arrêtai tout court, & vis sortir comme deux femmes, dont une me demanda tout bas, avez vous le paquet ? Oui, dis-je, suivez nous donc, reprit-elle ; ce que je fis pour savoir jusqu'où iroit cette aventure. Après avoir marché environ cinq ou six-cens pas, nous arrivâmes à une petite porte, où après avoir tiré une corde qui répondit à une sonnette, on vint ouvrir avec de la chandelle. Je vis alors que celles que j'avois suivies étoient deux demoiselles, dont l'une étoit magnifiquement vêtue, quoi qu'en negligé. Je ne leur vis point le visage, parce qu'elles entrèrent sans tourner la tête. Ayant traversé une premiere chambre, elles passerent dans une seconde ; & me firent dire par la servante qui nous avoit ouvert, de demeurer dans l'antichambre, & de lui donner le paquet que j'avois apporté. Je le lui donnai, & me tins là pour voir la fin de cette comédie. Une demie-heure après j'entendis de grands cris, comme d'une personne qu'on egorgeoit. Alors, sans balancer, je mis l'épée à la main pour secourir cette pauvre affligée. Je n'eus pas plutôt mis le pied dans

dans la chambre, que je connus que mon secours étoit inutile. Changeant l'opinion que j'avois, que ces femmes fussent des larronnes, je me doutai au contraire, que celle qui crioit si fort étoit sur le point de rendre à la nature ce qu'elle en avoit emprunte ; ce qui me fut confirmé par une grosse femme, qui sortant de la chambre, & passant au travers de celle où j'étois, me dit, grâces à Dieu, c'en est fait, Mademoiselle est accouchée heureusement ; je lui ai fait voir qu'elle ne s'est point trompée en me choisissant entre toutes les autres sages-femmes. Cela dit, elle passa ; & en repassant elle me fit une grande reverence, me prenant sans doute pour le pere de l'enfant qu'elle venoit de recevoir. D'autre côté la demoiselle se voyant delivrée demanda une plume, de l'encre & du papier, écrivit une lettre qu'elle ferma ; & dit à la servante de la sage-femme de la donner à celui qui étoit dans l'antichambre, pour la porter à son adresse. On me donna cette lettre, & je la portai chez un jeune magistrat à qui elle s'adressoit. Comme l'on m'avoit recommandé de la donner en main propre, je heurtai tant & si fort, que son Suisse las d'entendre le bruit que je faisois, vint m'ouvrir la porte. Me voyant en habit bien galonné d'or, & un papier à la main, il crut que j'étois un officier du Roi qui apportoit à son maître des ordres secrets de la cour ; il éveilla son valet de chambre à qui il dit la chose comme il la pensoit : Celui-ci se leva & m'introduisit dans la chambre de son maître, qui d'abord me demanda ce que je voulois : Vous donner une lettre, lui dis-je en la lui présentant. De quelle part ? Me demanda-t-il ; vous le verrez, lui dis-je : Il ouvrit donc cette lettre & lut ce qui suit.

Je suis enfin delivrée du pesant fardeau que j'ai eu tant de peine à cacher ; & je puis dire que mes precautions n'ont pas été inutiles, l'affaire étant arrivée à bonne fin. Je ne compte pour rien les douleurs que j'ai souffertes, puis que c'est vous qui les avez causées ; & cette pensée m'a beaucoup servi à les supporter. Le laquais qui doit vous avoir remis cette lettre entre les mains, m'est fidelle ; donnez-lui vôtre réponse en toute sûreté. Je n'ai pas voulu qu'il parût avec son habit ordinaire, afin que la sage-femme même qui m'a delivrée ignore qui je suis. Au reste, venez me voir le plutôt que vous pourrez, & je vous instruirai de tout.

Si-tôt

Si-tôt qu'il eut achevé de lire cette lettre, il y fit cette réponse.

Je suis ravi, mon ange, de ce que vous êtes heureusement accouchée, & plus encore de ce que vos douleurs ne vous ont point aliénée pour moi. J'irai tantôt vous voir, & nous refoudrons ensemble toutes choses : Menagez-vous le plus que vous pourrez, & feignez si bien une autre maladie, que la fin du mystère réponde à son commencement : Mais quelque chose qui arrive, soyez sûre que mon cœur ne sera jamais à d'autre qu'à vous.

Il ferma cette lettre & me la donna avec quatre louis d'or qu'il me glissa dans la main. Ayant pris congé de lui, je courus chez la sage-femme, qui me dit, que la demoiselle que je cherchois s'étoit trouvée en si bon état, qu'elle avoit voulu s'en retourner chez elle ; d'ailleurs, que je n'avois que faire de me mettre en peine de l'enfant, qu'elle auroit soin de le mettre entre les bras d'une bonne nourrisse. Pour l'encourager à faire ce qu'elle disoit, je lui mis entre les mains deux des quatre louis que le magistrat m'avoit donnez, lui disant : Tenez, Madame, voila pour le premier mois. Cela la confirma dans l'opinion, qu'elle avoit que je fusse le père de cet enfant, qui étoit un beau garçon. Je la laissai dans cette pensée ; & je fus chercher le logis de la demoiselle, qu'il ne me fut pas difficile de trouver, l'adresse étant sur la lettre, & le jour commençant à paroître.

Comme j'arrivois à sa porte, je vis comme une espee de laquais sans livrée qui attendoit qu'on ouvrit pour entrer. Je lui demandai s'il étoit du logis ; il me répondit, qu'oui : Qui servez-vous là-dedans, mon ami ? Je suis, dit-il, à Mademoiselle de Valence. Puis que vous êtes à elle, repartis-je, tenez, donnez-lui cette lettre en main-propre ; & voila pour votre peine, ajoutai-je, en lui donnant les deux autres louis du magistrat. Il faut savoir que ce laquais avoit passé la nuit à attendre un paquet qu'on lui devoit donner, & ce paquet étoit justement celui que j'avois reçu ; parce que dans le même tems que je passois il s'étoit retiré de crainte d'être vu, & je m'étois trouvé juste pour le recevoir des mains de la femme de chambre, qui crut en me le donnant que c'étoit lui qui le recevoit. Comme il faisoit grand froid cette nuit-là, ce malheureux alloit & venoit pour s'échauffer, ce qui fut

I

cause

cause qu'il ne vit point rentrer les demoiselles qui s'étoient pourvûes d'une clé pour faire moins de bruit, & rentrer plus secrètement. Voila pourquoi il avoit attendu jusqu'au jour, & lors que je lui donnai cette lettre, il crut que c'étoit le paquet qu'on lui avoit dit d'attendre : Cela le consola du froid qu'il crut n'avoir pas enduré en vain ; à quoi n'aiderent pas peu les deux louis que je lui avois donnez. Si-tôt que la porte fut ouverte, il donna la lettre à sa maîtresse, qui lui demanda comment se portoit celui qui la lui avoit donnée. Fort bien lui répondit-il ; n'a-t-il pas, reprit-elle, montré bien de la joye ? Ma foi, Mademoiselle, repliqua le laquais, non seulement sur son visage son contentement s'est fait sentir, mais encore par ses actions. Comment cela ? Lui demanda la demoiselle ; en me donnant deux louis pour ma peine, répondit-il. Vraiment, dit la femme de chambre, ta fortune feroit bien-tôt faite, si tu avois souvent de pareilles nuits. Je le voudrois encore de tout mon cœur, répondit-il, à peine de souffler encore dans mes doigts. Cela dit, il se retira. De mon côté je mis tout en usage pour avoir entrée chez cette demoiselle. L'occasion s'en presenta où je l'attendois le moins. Ce fut dans une compagnie de femmes où l'on vint à parler des belles du Marais, & du quartier de la place royale. J'exaggerai la beauté de Mademoiselle Pin, c'est dommage, disois-je, que cette belle fille soit morte ! on pouvoit se vanter en la regardant, d'avoir vû tout ce que les poëtes ont dit de la déesse de la beauté, tant pour la richesse de sa taille, que pour la regularité des traits de son visage. Toute la compagnie se prit à rire à ces paroles, & un de mes amis me demanda où j'avois vû cette merveilleuse beauté ? Aux Minimés, lui répondis-je ; & c'étoit la fille du President Pin, reprit-il ? Oui, dis-je, elle-même ; & vous la trouviez belle ? reprit une Dame de la compagnie. Sans doute, lui répondis-je ; si belle, que j'aurois négligé toutes choses pour avoir le plaisir de la voir. Parbleu, mon cher Marquis, dit mon ami, ne soutiens pas la gageure, si tu ne veux passer pour un homme de mauvais goût. Monsieur, reprit encore la Dame qui avoit parlé, puis que vous avez tant de plaisir à voir une belle personne, je m'offre de vous en faire voir une telle, que si Mademoiselle Pin vous a plu, celle-ci vous charmera tout-à-fait. Quelqu'un de la compagnie lui demanda de qui elle vouloit parler ? De Mademoiselle de Valence, répondit-elle,

dit-elle. Chacun applaudit à son sentiment, & tous conclurent qu'il n'y avoit pas dans Paris une plus belle fille. Cela augmenta le desir que j'avois de la connoître : Je dis à cette Dame, que je lui ferois bien obligé si elle vouloit me faire le plaisir de m'y mener au plutôt, & qu'il y avoit long-tems que je cherchois l'occasion de voir cette belle personne. Dès demain si vous voulez, me dit-elle ; vous n'aurez qu'à vous rendre chez moi, & nous irons ensemble dans mon carosse. Je n'avois garde de manquer au rendez-vous. M'étant donc rendu le lendemain chez cette Dame, elle me mena chez Mademoiselle de Valence, qui nous reçut d'une maniere d'autant plus gracieuse, que la Dame qui m'introduisoit étoit une de ses intimes amies. Mais Dieu fait quelle fut ma surprise, lors que je vis que cette belle personne étoit la même que j'avois vûe aux Minimes, & que je croyois morte, trompé par la ressemblance de la livrée de Mademoiselle Pin avec la sienne. Hé bien, me dit tout bas la Dame qui m'avoit amené, trouvez-vous que celle-ci doive céder à l'autre ? Non, lui dis-je, Madame, il n'y a pas de comparaison ; & je vous avoue que je n'ai jamais rien vû au monde de plus beau. Ce que je savois d'elle me donna un peu plus de hardiesse que je n'en aurois pris, si je l'eusse ignoré ; & mes manieres libres ne lui déplurent pas. Avant que de sortir je lui demandai la permission de venir de tems en tems l'assurer de mes respects ; elle me répondit que je lui ferois bien de l'honneur. Comme nous nous en allions, nous rencontrâmes le magistrat dans la cour. Il salua fort civilement la Dame ; & me voyant marcher immédiatement sur ses pas, il me salua comme de maître à valet, se contentant de me faire seulement un signe de tête, accompagné d'un *bon jour mon ami* assez sec. Cela etonna la Dame avec qui j'étois. Je lui dis qu'elle ne devoit point être surprise de ce procédé, que nous étions assez bons amis lui & moi pour ne point faire de façons ensemble. Comment, me dit-elle, vous connoissez ce magistrat, & vous cherchiez qui vous donneroit entrée chez Mademoiselle de Valence ? Et qui vous l'auroit donnée mieux que lui ? On ne peut-être mieux qu'ils sont ensemble ? Je lui répondis que j'aimois mieux lui en avoir l'obligation qu'au magistrat ; qui de son côté dit à sa maîtresse, vous avez un laquais qui fait l'homme de consequence, quand il est sous un autre habit que celui de la livrée : Il fait apparemment les doux yeux à quelque grisette du premier ordre, dit la

femme de chambre ; car quand il les va voir il ne porte point de couleurs. La conversation en demeura là : Et je fus si bien profiter de la permission que m'avoit donnée Mademoiselle de Valence que j'allois souvent la voir ; & que de son côté elle me recevoit toujours à son ordinaire, c'est à dire, parfaitement bien.

Un jour que je jouois avec elle sur un gueridon auprès du feu, le magistrat entra. Il fut surpris de me voir si familier avec celle dont il croyoit que je fusse le laquais. Je me levai pour le saluer ; Mademoiselle de Valence qui perdoit, me dit avec chagrin : Treve de ceremonie, asseyez-vous s'il vous plait & regardez mon jeu, voila ce que je porte. Je lui obeis : Mais le juge choqué de la mauvaise reception que lui faisoit sa maîtresse, se retira. La femme de chambre le rencontrant sur l'escalier lui demanda ; pourquoi donc, Monsieur, vous en allez-vous si-tôt ? Vous ne faites que d'entrer. C'est, répondit-il, que ma presence pourroit troubler le plaisir que vôtre maîtresse prend à jouer avec un domestique. Comment un domestique ? Dit-elle, c'est un Colonel. Mais sans donner à cette fille le tems d'achever, il continua, disant : Oui, un domestique, je fais bien ce que je dis, & son habit doré ne me fera pas prendre le change. Il s'en alla sans vouloir s'expliquer d'avantage. La femme de chambre dit en elle-même, je ne m'etonne pas si ce beau Monsieur de balle est si humble & si civil, puis que c'est si peu de chose ; trop heureux encore de ce qu'on le souffre dans une maison comme celle-ci : Mais je veux pourtant avertir Mademoiselle, du rang qu'il tient dans le monde. Quand je fus sorti elle ne manqua pas de demander à sa maîtresse avec qui elle croyoit avoir joué ? Je ne sai au vrai ce que fait ce gentilhomme qui vient de sortir lui répondit-elle ; mais je suis persuadée que ce ne peut-être qu'un homme de qualité, puis que la Dame qui m'en a donné la connoissance ne s'en seroit pas mêlée si cela n'etoit pas ; & que d'ailleurs ses belles manieres le font assez connoître. En verité, Mademoiselle, reprit la femme de chambre, Madame de Martelle vous a donnée là une belle connoissance ! un faux Marquis revêtu d'un habit doré. Ne vous y trompez pas, ce n'est qu'un gueux revêtu, un valet deguisé, un de ces filoux qui se glissent ainsi chez les personnes de condition, pour attraper l'argent du jeu. Eh ! qui t'a dit cela, repartit la demoiselle ? C'est Monsieur Pellison, répondit-elle, en lui nommant le

le magistrat : Et c'est pour cela qu'il s'est retiré si promptement, quand il vous a vûe tête-à-tête jouer avec un tel homme. Puis que cela est ainsi, reprit la demoiselle, allez vous-en tout à l'heure dire au portier, que je lui defends de le laisser jamais entrer ceans ; ce qu'elle fit. Deux jours après, revenant à mon ordinaire, le portier me refusa la porte sans vouloir dire d'autre raison, sinon, qu'on lui avoit defendu de me laisser entrer. Me voyant ainsi privé de la vûe de cette belle, je m'imaginai que ma presence lui étoit devenue suspecte, parce que le magistrat m'ayant reconnu, lui avoit, peut-être dit, que je savois le plus secret de son histoire : Etant bien éloigné de penser qu'il eût demeuré si long-tems dans l'erreur. Mais nous étions lui & moi dans des pensées bien différentes : Car il me croyoit toujours un valet, & un valet heureux ; ce qui mettoit le comble à son depot & à sa jalousie. Quoi donc, perfide, disoit-il dans le fort de sa rage ; sont ce là les promesses que nous nous sommes faites l'un à l'autre, de nous aimer uniquement ? Aujourd'hui un gueux de valet triomphe de ma fidelité ! ensuite, calmant son transport, il disoit : Peut-être aussi les choses ne vont-elles pas si loin que je me l'imagine. — Puis en regardant au ciel ! Dieux, se peut-il faire que j'aye un valet pour rival, un valet ! mais qu'y a-t-il de nouveau en cela ? N'est-ce pas le goût de la plupart des femmes d'aujourd'hui, de preferer un laquais à un honnête homme ? Ma foi, quand on accorde à de telles gens les faveurs du tapis, on ne leur refuse pas le reste.

Cette derniere opinion s'empara si fort de son esprit, qu'il fit serment de ne plus voir la demoiselle, & de lui en apprendre le sujet par un petit mot de lettre ; il lui ecrivit donc ce billet.

Vous m'avez dit cent fois que le tems de mon absence vous étoit insupportable ; & je negligois dans ma sotte credulité les affaires les plus importantes pour me ranger auprès de vous ; mais aujourd'hui, perfide, que vous avez dans vôtre maison de quoi vous passer de ma presence, trouvez bon, s'il vous plaît, que je me donne tout entier aux soins de mon devoir. Si le valet qui remplit ma place, & qui jouoit hier si familièrement avec vous, s'aquite bien du sien, je vous donnerai desormais tout le loisir d'en profiter. Adieu.

Ce billet toucha sensiblement la demoiselle, qui se voyoit par-là abandonnée d'une personne qu'elle avoit intérêt de ménager. Elle fit aussitôt mettre les chevaux au carrosse, & étant allée chez la Dame qui m'avoit introduit chez elle, elle lui demanda qui j'étois, & si elle me connoissoit bien. Oui, répondit cette Dame, c'est un homme de condition dans l'épée, qui est Colonel du Régiment de son nom; & je crois qu'il doit vous avoir fait connoître par ses manières, qu'il est d'une naissance des plus distinguées.

La demoiselle charmée d'une réponse qui sembloit lui donner gain de cause, ne fut pas plutôt de retour chez elle, qu'elle écrivit au magistrat un billet conçu en ces termes.

Je ne sais ce que vous me voulez dire, quand vous me reprochez que je joue avec un valet : Il s'en faut bien que je n'aye des sentimens si indignes de ma naissance, & si je me suis abaissée jusqu'à la robe, on ne me verra jamais descendre plus bas. La personne qui vous a mis en cervelle est très considérable dans l'épée, & j'ai crû qu'une fille de mon rang pouvoit, avec bien-séance jouer aux cartes avec un gentilhomme tel que lui, sans qu'on pût y trouver à redire. Je suis trop innocente de ce dont vous m'accusez, pour me donner la peine de m'en justifier ; informez vous mieux, & comme un juge d'intégrité, rendez-moi justice en me faisant réparation d'honneur : Vous me la devez de plus d'une façon. Adieu.

La lecture de ce billet jeta le magistrat dans un étrange embarras. Il souhaitoit que sa maîtresse fut innocente, & quelque-fois la croyoit telle. Mais quand il se souvenoit de la lettre que je lui avois portée de sa part, il retournoit toujours à sa première idée.

Un jour enfin, que je jouois chez le Duc de Richlet, magistrat y vint : Mais quelle fut sa surprise, lors qu'il me vit tenir rang parmi des Cordons-bleux & des Marechaux de France, Je reconnus son embarras, quoi que je ne fisse pas mine de m'en appercevoir. L'heure de se retirer étant venue, il m'offrit de me remener dans son carrosse. J'acceptai son offre avec bien du plaisir, me flattant de pouvoir apprendre par lui des nouvelles de sa maîtresse ; mais il me prévint, & me dit : Monsieur, de grace, dites-moi je vous prie, n'ai-je pas eu l'honneur de vous avoir vû quelque part ? Monsieur, lui répondis-je,

pondis-je, c'est moi qui crois l'avoir reçu chez Mademoiselle de Valence. Mais, repliqua-t-il, si je ne me trompe, je crois vous avoir encore vû ailleurs. Alors me ressouvenant de la lettre que je lui avois portée, & de l'opinion qu'il avoit alors de mon etat, je me pris à rire sans lui repondre; ce qui lui fit connoître qu'il ne se trompoit pas. De grace, Monsieur, ajouta-t-il, apprenez moi, pour me tirer de l'erreur où je suis, par quel hazard vous vous trouvâtes chargé de la lettre que vous m'avez apportée? Je lui contai sans deguïsement la chose comme elle étoit. Il me demanda si Mademoiselle de Valence le savoit. Je lui dis que non, & que je n'avois pas voulu lui en parler, de crainte de lui faire de la peine.

Il loua ma discretion, & moi de mon côté je lui vantaï tant son bonheur & la sagesse de sa maîtresse, que je le persuadaï qu'il n'y avoit que lui seul au monde qui fut capable de lui toucher le cœur.

Au lieu de me mener chez moi, il fit toucher chez Mademoiselle de Valence, ou étant arrivez, le portier ne voulut point me laisser entrer, quelque instance qu'il put faire. Le magistrat comprit bien-tôt qu'il avoit été la cause de mon exil: Il me quitta pour aller menager mon rappel. Après s'être jetté aux pieds de sa maîtresse, il lui demanda pardon de ce qu'il lui avoit écrit, confessant que depuis que je lui avois porté une lettre de sa part il m'avoit toujours pris pour un laquais.

De quelle lettre parlez-vous? Dit-elle; je n'ai jamais chargé ce gentilhomme-là d'aucune commission; & je voudrois qu'il fut ici pour vous convaincre de toutes les chimeres que vous vous êtes mis dans l'esprit. Il est à la porte, dit-il, ordonnez qu'on le laisse entrer, & vous verrez si mes soupçons étoient si mal-fondez. L'ordre vint, le portier me laissa entrer; & si-tôt que la demoiselle me vit: Monsieur, me dit-elle, vous ai-je jamais donné aucune lettre à porter à Monsieur que voila? Me montrant le magistrat. Je n'en ai jamais reçu aucune de vous directement, Mademoiselle, lui repondis-je; cependant il est très certain que j'en ai porté une de votre part. De ma part? reprit-elle; de grace, Monsieur, expliquez nous cette enigme. Alors voyant qu'il n'y avoit personne de trop, je contai toute l'histoire que vous venez d'entendre. Ils admirerent l'effet du hazard; & me prièrent de garder le secret, jusqu'à-ce qu'ils fussent en etat
de

de ne plus rien craindre, par un mariage qui se conclut peu de tems après.



Histoire de Mademoiselle de Roi.

ETant à Paris, & passant sur le Pont-neuf du côté qui regarde le pont au change, j'étois prêt à descendre les degrez du côté de la place Dauphine, quand je vis sortir de cette place une demoiselle magnifiquement vetue. Sa taille & son air répondoient admirablement bien à la richesse de ses habits; son visage me charma, de sorte qu'oubliant tout à coup son air, sa taille & sa magnificence, je m'arrêtai tout court pour la contempler : Dans le tems que je la regardois attentivement, je vis, avec une surprise étonnante, celle qui me paroissoit un ange devenir dant l'instant affreuse comme un Diable. — Je m'apperçois qu'à ce recit toute la compagnie surprise s' imagine déjà que cet evenement étrange est l'effet de quelque enchantement diabolique. Point du tout; voici comment se fit cette metamorphose : Un malheureux coquin, passant auprès de cette belle fille, leve le bras & lui casse sur le visage une bouteille de verre pleine d'encre. Ce coup l'aveugla de telle forte, qu'elle ne vit point celui qui le venoit de faire ; je courrus à elle, & lui conseillai de baisser ses coëffes, parce qu'il se feroit amassé autour d'elle cent canailles, qui loin de plaindre son malheur s'en feroient encore moquez, comme c'est la coutume des petites gens à Paris. Qui que vous soyez, me dit-elle, je vous conjure de ne me pas abandonner, & de me conduire par charité dans un endroit où je sois hors du danger des carrosses. Je la mis dans la boutique d'un orfèvre, pendant que j'allai en chercher un pour la ramener chez elle. Je lui demandai pour quoi elle alloit ainsi seule à pié. Je ne viens, repondit-elle, que du palais acheter quelques dentelles, plutôt pour me promener qu'autrement ; mon logis n'est qu'à vingt pas d'ici sur le Quai de la vallée. Mais, lui dis-je, Mademoiselle, quels peuvent être les gens qui vous en veulent assez, pour vous avoir fait un si sanglant affront ? Je suis bien trompée, dit-elle, si ce n'est l'effet de la jalousie d'une fille qui a été ma plus intime amie.

Cela

Cela dit, nous arrivâmes à sa porte ; je la conduisis jusqu'à son appartement. En entrant elle dit à sa femme de chambre, Regarde, Fanchon, regarde en quel état la Bertrand m'a réduite ; peut-on pousser la vengeance plus loin ? Elle triomphe à présent de tous mes charmes ; elle peut compter maintenant sa victoire sûre. En disant cela elle leva ses coiffes ; Fanchon fit un cri horrible, car c'étoit quelque chose d'affreux de voir l'encre & le sang couler le long de son visage sur sa belle gorge. Elle voulut aller à son miroir, mais je l'en empêchai : Sa femme de chambre & moi nous la deshabillâmes ; l'encre avoit coulé jusqu'au creux de son estomac, & tous ses habits en étoient gâtés. Nous lui lavâmes le visage & la gorge ; elle avoit le tendron du nez coupé, & les joues toutes cicatrisées. Que dira, Monsieur des Landes, disoit-elle, lors qu'il me verra dans cet effroyable état ? Il ne balancera plus entre ma rivale & moi : Que le premier jour que je l'ai vu, & que j'ai beni tant de fois, m'est devenu fatal ! Quand elle fut pansée avec un excellent baume que sa fille lui mit sur ses playes, & qu'elle fut couchée ; je me mis dans un fauteuil près de son lit, & lui dis : Mademoiselle, ne vous incommoderois-je point trop, si je vous demandois quel sujet vous avez de soupçonner Mlle Bertrand, d'avoir fait faire une action si detestable ? Monsieur, me dit-elle, loin de m'incommoder je me ferai un plaisir de vous le dire, pour vous faire voir le juste sujet que j'ai de la soupçonner ; & vous verrez par ce récit, que je suis la victime innocente de sa jalousie. Nous étions, Mlle Bertrand & moi, comme je vous ai déjà dit, deux amies inséparables ; la mort de ma mère qui survint, & la maladie de mon père qui succéda à cette mort, m'empêcherent de la voir aussi souvent chez elle que j'avois de coutume. Il y avoit assez long-tems que je ne l'avois vûe, quand elle me vint parler d'un gentilhomme qui l'aimoit, disoit-elle, à la folie. Elle me pressa tant de le voir, qu'encore que la maladie de mon père augmentât, pour la contenter je fus chez elle un moment, où je vis ce gentilhomme qui me parut tout accompli. M'ayant demandé en sortant comment je le trouvois : Parfaitement bien fait, lui dis-je ; & s'il a l'esprit aussi beau que le corps, c'est un amant parfait. La mort de mon père m'ayant donné un peu plus de liberté qu'auparavant, elle venoit tous les jours me parler de ses amours, & me vanter les perfections de son amant : Elle m'en dit tant de bien que je me crus obligée par complaisance, & par curiosité, d'aller chez elle pour voir Monsieur des

Landes ; c'est le nom de ce gentilhomme qu'elle aimoit, & de qui elle croyoit être aimée jusqu'à l'épouser au plutôt. Après les premiers complimens, je fus curieuse de savoir si ce qu'elle m'avoit dit de son esprit, étoit aussi juste que le portrait qu'elle m'avoit fait de sa personne. J'eus un entretien particulier avec lui, dans lequel je connus par effet qu'elle n'en avoit pas senti toute la délicatesse. Elle étoit ravie de nous voir converser ensemble avec tant d'application ; car elle s'attendoit bien d'être louée sur le choix qu'elle faisoit. En effet, lors qu'elle me demanda ce que j'en pensois ; plus que vous ne m'en avez dit, lui répondis-je, & si j'avois un choix à faire ce seroit d'un homme tel que lui. Elle fut charmée de ma réponse, & me pria de les venir voir souvent, & d'appuyer autant que je pourrois son inclination. Je le lui promis ; mais les choses tournerent autrement que nous ne nous étions attendues elle & moi. Mr. des Landes, qui avoit été aussi content de moi que je l'avois été de lui, negligea toute autre inclination pour me donner ses soins : Mlle Bertrand, loin de troubler nos entretiens, nous facilitoit l'occasion de nous voir tête-à-tête, croyant que c'étoit pour son propre compte : Mais toutes les fois que je lui voulois parler d'elle, il m'arrêtoit tout court, & me disoit, Mademoiselle, parlez de vous, l'amour ne se sollicite pas comme les procès ; ici, plus la sollicituse a de charmes, moins elle avance les affaires de celle pour qui elle veut parler : Par conséquent Mlle Bertrand a eu grand tort de s'adresser à vous pour cela, & moi de mon côté j'aurois encore plus grand tort qu'elle, si toute belle & charmante comme vous êtes, j'adressois mes vœux à d'autres qu'à vous. Vous me faites bien de l'honneur, Monsieur, lui dis-je ; mais je ne puis honnêtement accepter vos vœux, ni devenir la rivale d'une bonne amie, qui m'a mis ses intérêts entre les mains, sans me rendre coupable de la plus noire perfidie. Que diroit-on de moi, si j'étois cause, que ce qui est commencé entre vous ne s'achevât pas ? D'ailleurs, Monsieur, il ne me convient pas d'aller sur les brisées d'autrui. Je jure par vos appas, reprit-il, que je n'ai jamais rien promis à Mlle Bertrand, & ne veux jamais être regardé de vos beaux yeux, si je lui ai jamais parlé, de mariage : Je l'ai cajolée comme on fait toutes les jolies filles comme elle, & rien d'avantage ; sa condition & son esprit ne me conviennent point : Pour vous, Mademoiselle, ce n'est pas de même, je sai que vous êtes d'une famille très noble, que vous avez un mérite qui passe infiniment votre naissance,

naissance, & que vous êtes la plus belle personne que j'aie jamais vûe ; je vous le dis, & je jure par vos charmes, qu'il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons unis ensemble par le lien conjugal, j'ai du bien, j'ai de la naissance, & suis maître de moi : Vous n'avez plus ni père, ni mère, & il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons heureux. Je lui demandai quelques jours pour répondre à ses honnêtetés, & lui dis qu'il pouvoit cependant s'assurer, que je n'étois pas insensible à ses offres qu'il me venoit de faire : Mais que Mlle Bertrand m'embarassoit fort, & qu'il falloit, avant toutes choses, la dissuader qu'il eut jamais eu dessein de l'épouser. Moi-même, si tôt que je la vis, je lui dis que je n'avois pas encore pû decouvrir par où elle dût s'attendre que Mr. des Landes eut envie de lui donner la main. Il est cependant fort aisé de le voir, me dit-elle ; à quel dessein viendrait-il ici tous les jours ? Pourquoi me diroit-il cent douceurs ? Combien de fois vous a-t-il dit qu'il vous épouserait ? Lui dis-je : Car si les hommes de ce pays épousent toutes les filles à qui ils ont dit, *je vous aime*, ils auroient plus de femmes que l'on n'en a en Turquie. Bon, reprit-elle, est-ce qu'un garçon ira parler de mariage à une fille ? De quoi voulez-vous donc qu'il lui parle ? Lui dis-je. Quand ils ont dessein d'épouser une fille, reprit-elle, ils doivent s'adresser aux parens, ou leur en faire parler. Ah ! je vous entends, lui dis-je, c'est à dire, que Mr. des Landes vous a demandée, ou fait demander à vos parens : Non pas encore, dit-elle, mais ce fera bien-tôt. Pas si-tôt que vous pensez, Mademoiselle, lui dis-je : Croyant que vos affaires étoient plus avancées qu'elles ne le sont, je lui en ai parlé ; il m'a dit en bons termes, qu'il n'avoit jamais eu la pensée de vous épouser : C'est qu'il a voulu dissimuler, repliqua-t-elle. Mais, lui dis-je, Mademoiselle, ne tombez-vous pas d'accord avec moi, que si Mr. des Landes vous avoit dit en termes formels qu'il vous aime il me l'a dit aussi, m'interrompit-elle. Patience, lui dis-je ; s'il avoit ajouté à ce *je vous aime, je vous veux épouser*, ne croiriez-vous pas la chose plus sûre ? Sans doute, repliqua-t-elle : Oh bien, repris-je, ne comptez donc plus sur lui, car j'en connois une autre que vous à qui il a dit non seulement, *je vous aime* ; mais à qui même il a donné sa parole de l'épouser. Qui est celle-là ? Me demanda-t-elle : C'est moi, lui dis-je ; & l'accepterez-vous ? Je ne sai. Elle ne me dit rien d'avantage, & un moment après elle me quitta. Si tôt quelle vit Mr. des Landes, elle lui dit : Vraiment, Monsieur, il y a des personnes qui se flattent

que vous les épouserez si elles veulent. Ces personnes-là se trompent, Mademoiselle, dit-il, car mon dessein est de n'en épouser qu'une seulement. La Bertrand prenant cette réponse pour une déclaration en sa faveur, ajouta en souriant : Cependant, Mademoiselle de Roi n'en cederait pas sa part à une autre ; & même elle se vante d'avoir reçu de vous une déclaration sur ce sujet. Quoi, dit Mr. des Landes, elle vous a dit elle-même que je m'étois offert à l'épouser ? Oui, lui répondit-elle ; mais je n'en ai rien voulu croire : Vous avez eu tort, Mademoiselle, reprit-il, car elle disoit la vérité ; & si elle ne le croyoit pas fermement, je vous prierois de l'en assurer de ma part. Quoi, dit-elle, perfide, osez-vous bien me dire cela à moi-même ? Vous me trompiez donc ? Non, répondit-il, c'étoit vous qui vous trompiez vous-même, si vous comptiez sur un mariage dont je ne vous ai parlé de ma vie, & auquel je n'ai jamais pensé. A ces paroles, la voila dans une rage épouvantable ; elle étouffe, elle est prête à crever : Son père & sa mère qui viennent au bruit ayant appris le sujet de ce désordre, prièrent civilement Mr. des Landes de se retirer, ce qu'il fit. Il m'a donné depuis tous ses soins : Plus je l'ai vu, plus je l'ai trouvé aimable ; & nos affaires étoient assez avancées quand j'ai été maltraitée comme vous avez vu, en revenant du palais acheter des dentelles pour le jour de nos noces. Comme elle achevoit de parler, je vis entrer un jeune homme assez bien fait dans sa chambre ; je me doutai que c'étoit Mr. des Landes ; en effet c'étoit lui. Qu'avez-vous, Mademoiselle ? Lui dit-il, en la voyant au lit : Elle se cacha le visage de ses cornettes & ne put rien répondre, tant elle avoit le cœur serré. A ce silence qui le jeta dans le trouble, il se tourna vers moi, & me demanda (me prenant pour un Chirurgien, parce que j'étois habillé de noir ce jour-là) si je croyois cette maladie dangereuse pour sa vie. Non, répondis-je, pourvu que Mademoiselle ne prenne point le malheur qui lui est arrivé trop à cœur ; vous pouvez même beaucoup contribuer à la tirer de ce danger. Il m'écoutoit parler, sans rien comprendre à ce que je lui disois : Mais mon épée & ma croix qu'il aperçut le jetterent dans un nouvel embarras. Pour Dieu, dit-il, s'adressant à la demoiselle, rirez-moi hors de la peine où je suis : Cette pauvre demoiselle fit un effort, se découvrit le visage, & lui fit voir cette belle face qu'il adoroit toute couverte d'emplâtres : Ah Dieu ! dit-il, ma Princesse, que vous est-il arrivé ? Elle lui raconta son infortune,

fortune, & conclut que c'étoit la Bertrand qui l'avoit fait traiter de la sorte. Laissez-m'en prendre la vengeance, dit-il ; elle aura tout le loisir, de se repentir d'un affront que je ferai retomber sur elle. Mademoiselle de Roi lui ayant exagéré les obligations qu'elle m'avoit, il m'en fit mille remerciemens : Nous fîmes amitié ensemble, & j'ai depuis continué de les voir tous deux. Quelques jours se passerent sans que Mademoiselle de Roi eut nouvelle de son amant ; il avoit été chercher la Bertrand, & avoit tant fait, qu'il avoit renoué avec elle. Il lui dit, que la de Roi étoit devenue si laide, qu'il ne la pouvoit plus souffrir ; que toutes les playes qu'elle avoit au visage lui étoient devenues étrangement suspectes. Le voyant revenu à elle, par le degoût qu'il lui marquoit pour sa rivale, elle s'applaudit en secret du coup qu'elle avoit fait faire, & tâcha malicieusement de le confirmer dans cette opinion. Elle y ajouta mille circonstances dont la moindre suffisoit pour degoûter un homme qui a le dessein de se marier : Elle me mit aussi en jeu, disant qu'elle aimoit eperduément un certain chevalier qui jour & nuit étoit auprès d'elle ; & Dieu fait, ajouta-t-elle encore, pourquoi les chevaliers voyent les filles. Des Landes feignit de tomber dans son sens, & les voila en apparence les meilleurs amis du monde : Elle veut l'obliger de la venir voir chez son pere, mais il s'en defend, lui disant, qu'il n'osoit faire eclater sa passion, parce que les affaires étoient trop avancées avec Mademoiselle de Roi, & qu'il falloit de nécessité garder des mesures, jusqu'à ce qu'il eût retiré une promesse qu'il lui avoit donnée. Ils se virent donc en secret, le mystere assaisonne leurs amours. Mademoiselle de Roi, qui depuis quelque tems ne voyoit plus son amant, ne douta point qu'il ne l'eût abandonnée ; & ce qui la confirma dans cette opinion, c'est qu'elle avoit appris qu'on les avoit vus seuls au Bois de Boulogne dans un carrosse de fiacre. Elle me dit un jour, eh bien, Monsieur le Chevalier, eussiez-vous crû que Mr. des Landes m'eût quittée, parce que j'ai le malheur d'être un peu moins belle que je n'étois ? N'ai je pas eu raison de dire, que ma rivale triompheroit de mes charmes ? Mademoiselle, lui dis-je, je ne saurois me mettre dans l'esprit que Mr. des Landes vous ait quittée ; je croi plutôt qu'il feint d'aimer votre rivale, pour tirer d'elle un aveu du crime qu'elle a commis envers vous, & s'en venger ensuite par les voyes de la justice. Comme j'achevois ces paroles, Mr. des Landes entra : Je suis vengé, dit-il ; vengez-vous à votre tour, Mademoiselle, en me
donnant

donnant la main dès cette nuit. Elle lui demanda l'explication de ce qu'il disoit : Il ne manque plus, ajouta-t-il, que de terminer promptement nôtre mariage, pour que la vengeance soit complete. Puis me tirant à part, venez Monsieur le Chevalier, me dit il, venez que je vous dise de quelle maniere je me suis vengé : J'ai cherché toutes les occasions imaginables pour renouer avec la Bertrand ; j'en suis venu à bout : Mille protestations d'amitié que je lui ai faites ont tellement ranimé toute sa tendresse, que je l'ai engagée à une partie de promenade tête-à-tête au Bois de Boulogne, où j'ai si bien su profiter de sa foiblesse, que je croi qu'elle se souviendra de moi pendant plus de neuf mois. Mademoiselle de Roi me demanda ce qu'il m'avoit dit : Mais je lui donnai le change adroitement, pour ne pas choquer sa delicatesse ; ma foi, Mademoiselle, lui dis-je, je vous conseille de conclure au plutôt, de crainte que les affaires ne changent de face ; & puis qu'il ne reste plus rien à faire que la dernière cérémonie de vôtre mariage, ce qui sera fait sera fait. Elle y consentit, & étant sorti avec des Landes pour disposer toutes choses pour cela, ils furent mariez le lendemain dès le grand matin. On fit savoir le mariage à la Bertrand pour lui rendre son malheur plus sensible ; elle en fut au desespoir, car la vengeance de des Landes lui avoit déjà causé quelques maux de cœur : Son pere & sa mere voulurent faire eclater la chose ; mais quelques personnes bien sensées ne le leur conseillerent pas. La Bertrand s'est tirée d'affaire du mieux qu'elle a pû, & les autres ont vécu depuis ensemble fort contents.

Les evenemens de cette histoire donnerent une ample matiere de parler à la compagnie ; les uns blamoient la vengeance de des Landes ; les autres l'approuvoient : Mais le plus sensé conclurent, qu'il devoit plutôt agir par les voyes de la justice à force ouverte, & que c'étoit une perfidie à lui de s'être prevalu de la foiblesse d'une femme dont il vouloit se venger, sans la deshonorer : Qu'en tout cas elle auroit été assez punie, en voyant malgré tous les efforts triompher sa rivale.



*Histoire de Mademoiselle de Chartres, du
Comte de Bluteaux, & du Chevalier de
Teroude.*

DAns la maison de mon pere nous nous trouvions deux filles à marier. J'avois sur ma sœur l'avantage des années, mais elle avoit sur moi celui de la beauté ; ce qui fit que j'eus moins d'amans que si j'eusse été seule. Elle n'avoit qu'à paroître, on oubloit aussitôt le peu que j'avois d'attraits ; il étoit impossible de la voir sans l'aimer ; & quoi qu'elle eut le cœur peu sensible, elle avoit cependant des yeux si persuasifs, que de tous ceux qui les regardoient elle en faisoit autant de conquêtes. Parmi cette foule d'adorateurs, il y eut un gentilhomme nommé le Comte de Bluteaux, qui sût si bien menager mon pere, qu'il venoit librement tous les jours chez nous. Comme il étoit riche, il n'auroit pas eu de peine à obtenir ma sœur pour femme, s'il eût trouvé autant de facilité à gagner son cœur, qu'il en avoit eu à gagner l'esprit de mon pere ; ce qui le faisoit regarder de tous ses rivaux comme un amant déclaré, sur les brisées duquel, personne n'osoit aller.

Il avoit pris un certain air d'autorité sur nous qui ne nous plaisoit guere : Mais comme il avoit l'oreille de mon pere, c'étoit à nous à filer doux ; nous le regardions comme un de ces censures avec lesquels il se faut menager, pour avoir plus de repos & plus de liberté.

Ce beau galant n'entretenoit sa maîtresse que du soin qu'une femme doit prendre du menage. Ce n'étoit pas là l'endroit par où gagner le cœur de sa belle ; cependant, elle étoit obligée de l'écouter, pour ne pas déplaire à mon pere, qui étoit charmé de ses belles leçons.

Je ne vous rapporterai point toutes les pauvretes qu'il lui contoit, pour vous dire que ma sœur & moi ayant entendu parler de la Foire de Bezons, nous formâmes le dessein d'aller voir cette fête, dont on nous avoit fait la description, comme d'un petit Carnaval de Venise. Nous priâmes Mr. de Bluteaux de nous y mener, & il n'eut pas de peine à obtenir notre congé de mon pere, qui avoit pour lui toutes les complaisances imaginables. Nous allâmes donc à Bezons : Jamais l'automne n'avoit eu un plus beau jour, ce qui attira bien du monde : Toute la jeunesse de la Cour y parut en masque, & dansoit en
bal

80 *Histoire de Mademoiselle de Chartres;*

bal dans un des carrez de la fauffaye. Les vingt-quatre violons du Roi avoient été mandez ; nous vîmes avec plaisir danser les meilleurs danseurs de France : Nous n'y fumes pas long-tems sans qu'il prit envie à ma sœur d'en sortir, parce qu'elle s'apperçut que dans ce canton il y avoit quantité de personnes qui la regardoient, & se la montroient les uns aux autres par admiration. Nous nous retirions lors qu'un cavalier en manteau rouge, le visage couvert d'un masque, vint la prendre pour danser ; elle s'en acquitta de telle sorte, qu'elle attira les yeux de toute l'assemblée : Elle prit ensuite un masque habillé en païsan, qui faisoit voir par un bas de soye gris de perle, tiré sur une jambe des plus fines, qu'il avoit autant de delicateffe que son habit paroïssoit grossier ; les perles qui servoient de boutons à une camisolle de satin rouge, & les diamans qui brilloient sur lui, faisoient bien voir que c'étoit une personne de qualité. Il me prit ensuite, & quand il eut dansé il alla se mettre auprès de ma sœur, ce qui ne fit pas plaisir à Mr. le Comte de Bluteaux. Mais comme on le vint prendre à son tour, le masque païsan eut plus de loisir & de liberté pour entretenir ma sœur. Il lui dit des choses bien tendres, puis qu'elle en fut veritablement touchée ; & l'on peut dire que ce fut-là la premiere fois que son cœur devint sensible. Elle ne l'auroit pas ecouté si favorablement, si elle n'eut voulu menager le peu de tems que lui laissoit l'éloignement de Mr. de Bluteaux. Le masque de son côté lui parloit avec tant d'ardeur, que lui faisant une protestation il lui dit : Foi de chevalier, Mademoiselle, mon cœur ressent pour vous ce qu'il n'a point encore senti pour les plus belles personnes de la cour. Il est aisé de comprendre par ce discours que c'étoit un chevalier.

Mr. le Comte de Bluteaux ayant dansé se rangea près de ma sœur, & ce chevalier alla joindre sa compagnie. On vint encore prendre Bluteaux pour danser, & le chevalier revint auprès de nous, & se retiroit quand l'autre avoit dansé. Ce petit manège continua quelque tems, en sorte que Mr. de Bluteaux dansa sept ou huit fois de suite. Il croyoit d'abord que c'étoit pour son propre mérite qu'on le prenoit si souvent ; mais il s'apperçut à la fin que ce n'étoit que pour l'éloigner de ma sœur, & donner au chevalier le loisir de l'entretenir. Fâché de ce qu'on le jouoit ainsi, il vint brusquement nous dire : Allons, Mesdemoiselles, allons, vous ne vous ennuyez point ici. Il tira rudement ma sœur par le bras, & nous contraignit à lui obeir, quelque

quelque envie que nous eussions de n'en pas partir si-tôt. Le chevalier lui dit, Eh! de grace, Monsieur, laissez divertir ces demoiselles, il n'est pas encore tard. Morbleu, lui repondit-il avec chagrin, mêlez-vous de vos affaires. Le chevalier indigné de cette brusquerie, lui dit, Voilà qui est bien insolent; si j'avois moins de respect pour les Dames, je vous apprendrois à vivre, mon petit bourgeois. L'autre offensé de se voir de *Bourgeois*, alloit repartir; & peut-être même sans respecter personne, se feroit laissé emporter à quelque excès, si ma sœur & moi ne l'en eussions empêché. Nous l'emmenâmes, & revînmes à Paris. Pendant le chemin ce brutal nous fit la plus mauvaise mine qu'un homme puisse faire; nous nous entre-regardions ma sœur & moi, fâchées de nous voir captives, pour ainsi dire, sous la discipline d'un homme si peu gracieux. Il ne pût si bien se contraindre, que mon pere ne s'aperçut bien-tôt de son chagrin. Nous apprîmes deux jours après, qu'il avoit été blessé à mort par le Chevalier de Teroude, qui étoit justement le même qui l'avoit appelé *Bourgeois*, dont il s'étoit senti tellement offensé, qu'il avoit été l'attendre sur le chemin de St. Germain, où ils s'étoient battus au pistolet. Comme le bruit courut que c'étoit un duel, il falut que l'un & l'autre se cachassent. Mr. de Bluteaux fut porté secrètement chez un habile chirurgien, & le chevalier s'enfuit sans qu'on ait pû savoir quelle route il avoit prise.

Mon pere ayant appris que c'étoit pour l'amour de nous qu'ils s'étoient battus, nous mena à Dirole, qui est une belle maison que nous avons proche de Tours: Nous y arrivâmes d'assez bonne heure. Comme j'aime naturellement la campagne, je fus d'abord au jardin pour profiter de la beauté du jour qui étoit encore grand; je vis en entrant un garçon jardinier habillé à peu près comme on nous représente *Céladon* dans l'*Astrée*. Il avoit un habit de toile blanche du linge très fin, un chapeau de paille retroussé d'un bouquet de fleurs, des bas de soie verte, & des souliers de mouton attachez avec des rubans de couleur de rose. J'abordai le maître, & lui dis, Bon jour, maître Simon, comment vous portez-vous? Pour vous servir, Mademoiselle. Je lui demandai ensuite, qui étoit celui que je voyois vêtu comme un berger de theatre. Il me repondit, Pargué, Mademoiselle, c'est un garçon que j'ai pris depuis peu; il est si delicat, qu'il a voulu mettre dans son marché, qu'il ne se louoit à moi, qu'à condition qu'il ne travailleroit point à la

82 *Histoire de Mademoiselle de Chartres,*

terre ; mais je ne m'accommode pas de cela, je ne le garderai pas long-tems, il fait trop le Monsieur ; comment, diantre ! hormis le Curé & le magistrat de nôtre village, il ne fait point comparaisson avec personne : Vertigué, je n'aime pas les gens qui sont si fiers. Je le quittai sans l'écouter d'avantage, & courus au logis dire à ma sœur de venir au jardin voir quelque chose de singulier ; ce qu'elle fit plutôt par complaisance que par curiosité : Mais quand je lui eus montré nôtre brave jardinier, elle admira cet ajustement, & brûloit d'impatience de l'entendre parler, pour voir si son esprit repondoit à l'extravagance de ses habits. Nous étions proche de lui quand il tourna la tête. Si-tôt que ma sœur l'eut vû au visage, elle fit un grand cri, & se laissa aller entre mes bras : Je fus contrainte d'implorer le secours du jeune jardinier pour la reporter au logis. Elle étoit encore entre ses bras quand elle revint de son évanouissement, ce qui pensa la faire tomber une seconde fois ; mais son lit s'étant trouvé tout proche, nous la couchâmes dessus ; elle pria qu'on la laissât reposer, & le jardinier se retira.

Quand nous fûmes seules, elle me dit, ha ! ma chere sœur, où sommes-nous ? & que deviendrai-je ? Celui que vous m'avez mené voir, ce garçon jardinier qui vient de sortir, est le Chevalier de Teroude le même, qui sous un habit de païsan fit tant de depit à Mr. de Bluteaux à Bezons, par l'empressement qu'il marqua pour moi ; enfin, celui contre lequel s'est battu Mr. de Bluteaux.

Comment, lui dis-je, pouvez-vous savoir si c'est lui, puis que vous ne l'avez vû que masqué ? C'est lui-même, ma sœur, reprit-elle, je n'en suis que trop certaine ; il leva son masque pour me dire à l'oreille qu'il m'adoroit, & il me le dit si tendrement, que cette déclaration prit bien-tôt le chemin de mon cœur.

Nous passâmes le reste de la journée, & une partie de la nuit à nous entretenir de ces deux rivaux ; & dans nos entretiens, je connus que ma sœur étoit eprise des belles qualitez du chevalier : La nuit nous sembla plus longue qu'à l'ordinaire, par l'impatience où nous étions de savoir par quelle aventure il étoit devenu jardinier, & pourquoi il avoit pris pour refuge la maison de mon pere, qui auroit été sa partie adverse par l'amitié qu'il avoit pour Mr. de Bluteaux. Le lendemain, dès que nous fûmes habillées, nous allâmes au jardin ; je demandai à ma sœur si elle ne craignoit point que la vûe du chevalier lui causât quelque émotion :

Non,

Non, me repondit-elle, & si je marquai hier de la foiblesse, c'est que je ne m'attendois pas à le rencontrer ici ; aujourd'hui que j'en suis prevenüe, je me ferai au contraire un plaisir très grand de le voir. Nous joignîmes donc cet illustre jardinier, qui d'abord lui demanda pardon du mal qu'il lui avoit causé, exagéra la peine qu'il en avoit ressentie, & protesta que s'il lui avoit déplû en se refugiant chez elle, c'est qu'il avoit ignoré jusques-là que son pere fut seigneur de ce lieu. Nous lui demandâmes pour quelle raison il s'étoit fait jardinier, & comment il s'étoit trouvé chez nous ? C'est, nous repondit-il, qu'ayant été rencontré sur le chemin de St. Germain par le gentilhomme qui vous accompagnoit à Bezons, il me contraignit à mettre le pistolet à la main ; & qu'ayant tiré le premier, heureusement pour moi, & n'ayant percé que mon chapeau, je l'ajustai si bien pour son malheur, que je mis tout le plomb de mon pistolet dans son corps, & le laissai pour mort sur la place : Quelques personnes qui avoient vû de loin nôtre combat, jugerent que c'étoit un duel, & furent publier cette nouvelle à St. Germain ; elle passe bien-tôt jusqu'à la cour telle que ces gens-là l'avoient concûe ; & l'on me rapporta que sa majesté en étoit dans une très grande colere, & qu'elle vouloit nous faire subir, à l'un & à l'autre, la peine portée par l'ordonnance contre les duels. L'embarras que je trouvois à prouver mon innocence, me fit prendre la resolution de ne point m'exposer aux ressentimens d'un Prince, dont la severité en pareille occasion est connue de tout le monde. Ne voyant donc point d'asile assuré pour moi proche de la cour, je resolus de m'en éloigner, & la crainte d'être reconnu en chemin, me fit prendre un habit de païsan, sous lequel j'ai passé jusques ici. Vôte jardinier m'ayant rencontré, me demanda si je voulois travailler pour lui : Je lui dis, que je le voulois bien, m'imaginant qu'outre mon déguisement je serois encore plus en sûreté en changeant ainsi de nom & de condition ; je me fis donc appeller *Colin*. Voila, Mesdemoiselles, comme mon destin ma conduit ici sans savoir que maître Simon eut le bonheur d'être vôte jardinier. Nous l'assûrâmes, ma sœur & moi, qu'il pouvoit compter sur nôtre discretion, & demeurer dans le château jusqu'à ce qu'il eût de bonnes nouvelles de ses affaires ; que nous allions parler à maître Simon, afin qu'il le menageât. En effet, nous allâmes le trouver dès ce moment, & nous lui dîmes, qu'ayant quelque consideration pour son nouveau garçon, il nous obligerait s'il vouloit

84 *Histoire de Mademoiselle de Chartres,*

bien le menager sur l'ouvrage, & le garder toujours auprès de lui dans la même qualité qu'il l'avoit pris, quand même il ne feroit rien du tout. Nous lui recommandâmes de le bien traiter, lui disant, que loin de lui donner des gages, nous voulions lui payer sa pension, pour laquelle nous lui donnâmes d'avance un double louis. L'argent comptant fit tant d'impression sur l'esprit de ce mercenaire, que le chevalier ne travailla depuis au jardin que pour son propre plaisir. Nous nous retirâmes dès que nous vîmes mon pere, & primes pour éviter sa rencontre, une autre allée que celle où il étoit. Il s'arrêta à parler au chevalier, & leur entretien dura assez long-tems pour nous faire craindre qu'il ne se coupât. Enfin, mon pere l'ayant quitté fit un tour de jardin, puis vint nous joindre : Il dit qu'il étoit charmé de l'esprit du garçon jardinier, avec lequel il s'étoit entretenu pendant plus d'une heure : Il m'a fait voir, ajouta-t-il, tout le bon sens possible ; c'est dommage de sa basse naissance, car il a les sentimens nobles, & une physionomie qui semble lui promettre quelque chose de grand ; je voudrois de tout mon cœur que le comte de Bluteaux eût autant d'elevation d'esprit & de grandeur d'ame que ce pauvre garçon m'en a fait paroître, ou que celui-ci eût la fortune de l'autre. Ma sœur fut ravie d'entendre dire à mon pere même tant de bien de son amant. Il n'en demeura pas-là : L'heure du diné étant venue, il envoya un laquais dire à Colin de venir lui parler ; puis se tournant vers nous, il nous dit, mes filles, ne trouvez point étrange si je fais mettre à notre table une personne de si basse condition, son entretien vaut bien la compagnie, d'un sot de qualité. Mon pere le voyant entrer lui dit, Lavez vos mains, Colin, & venez diner avec nous. Colin, se plaça civilement, & pendant le diné se comporta si modestement, que mon pere étonné lui demanda d'où il étoit, & quel étoit son pere ? Monsieur, lui repondit Colin, Je suis le fils du jardinier de Bonnevet. Comment, reprit mon pere, se peut-il faire qu'un jardinier ait des manieres si delicates que vous en faites paroître ? Monsieur, lui repliqua-t-il, si je fais quelque chose, j'en ai l'obligation à Mr. le Chevalier de Sasille, qui m'emmena avec lui à Malte lors qu'il y alla faire ses caravannes. Il trouva en moi quelque disposition pour les belles lettres ; & comme il étoit savant, il avoit toujours le soin de faire embarquer des livres avec lui quand il montoit sur mer : Le plaisir que je prenois à apprendre, faisoit que

que je lisois depuis le matin jusqu'au soir avec d'autant plus de commodité, que le metier que nous faisions favorisoit mon inclination par un grand loisir dont je pus profiter. D'ailleurs, ce chevalier avoit tant de bonté pour moi, qu'il me traitoit moins en valet que comme un camarade: Mais le destin jaloux de mon bonheur, ne me laissa pas long-tems un si bon maître, & il avoit trop de courage pour faire long-tems un metier si perilleux; il eut la cuisse coupée d'un coup de hache, en montant à l'abordage du vaisseau où fut portée la Sultane Reine avec le Prince son fils. La gangrene s'étant mise à sa playe, il mourut au bout de trois jours. Il me fit un don de tout ce qu'il possédoit dans l'isle, ce qui se montoit à près de deux mille ecus; mais cela ne fut pas capable de me consoler de sa perte. Je fis argent de tout ce qu'il me laissa, dans le dessein de revenir me marier en France, & de m'y établir selon ma condition, & ma petite fortune: Mais les bandits du royaume de Naples me volerent tout, à la reserve d'une petite bague que j'ai vendue, & qui m'a aidé à me conduire jusqu'ici, & de la croix de mon maître que je conserve toujours pour l'amour de lui. Il se deboutonna, & nous fit voir sa croix attachée à la boutonniere d'une camifole qu'il portoit sous son habit. Mon pere lui ayant demandé, si cette croix étoit de prix; il lui repondit, qu'elle valoit bien deux cens pistoles. Vous etes bien heureux, lui dit mon pere, d'avoir pû la sauver.

Nous admirâmes, ma sœur & moi, la presence d'esprit du chevalier, & comment il avoit pû trouver sur le champ une histoire pour remplir la curiosité de mon pere, qui dans ce moment alla trouver le jardinier, & lui dit, Maître Simon, vous avez un garçon dont vous ne connoissez pas tout le merite; si vous voulez m'obliger, vous aurez pour lui toute la consideration possible, j'en fais assez d'estime pour lui donner ma table tant qu'il fera avec vous, conservez-le le plus que vous pourrez, il ne vous coutera désormais plus rien pour sa nourriture. Voila donc Colin tous les jours à nôtre table, & mon pere tous les jours de plus en plus charmé de son entretien.

Un jour, comme nous sortions de diner, nous étions encore tous dans la salle, lors que nous vîmes arriver un brancard porté par des mulers, & conduit par deux hommes, & qui portoit une vieille religieuse malade; mon pere sortit pour

86 *Histoire de Mademoiselle de Chartres;*

pour la recevoir. Nous etions fort en peine, ma sœur & moi, de savoir qui pouvoit être cette religieuse, & nous fûmes bien étonnées de voir que mon pere l'embrassoit, & plus encore de ce qu'il fit conduire ce brancard au pied d'un petit escalier derobé. Il vint ensuite nous dire d'aller au devant de cette religieuse par le grand escalier, & nous commanda de la bien recevoir ; mais nous fûmes étrangement surprises quand nous vîmes que cette prétendue religieuse étoit le comte de Bluteauz, & fort embarrassées de ce que le hazard avoit fait rencontrer chez nous les deux ennemis. Je dis à ma sœur, qu'il falloit avertir le chevalier de la venue du comte ; mais elle ne fut pas de mon sentiment, par la crainte qu'elle avoit qu'il ne s'éloignât d'elle. Nous reçûmes donc le comte comme mon pere nous l'avoit ordonné. Il dit à ma sœur, que ne pouvant vivre éloigné d'elle, il s'étoit fait apporter chez nous ; & que si nous le voyons travesti de la sorte, c'est qu'il avoit peur d'être reconnu en chemin, pendant lequel il avoit beaucoup souffert ; mais que quand il auroit dû mourir, il auroit tout risqué pour avoir le plaisir de la voir encore une fois.

Mon pere envoya chercher un chirurgien, lequel ayant visité ses playes, les trouva en fort mauvais état, faute d'avoir été pansé en chemin, ce qui fut cause qu'il eut la nuit suivante une grosse fièvre qui ne le quitta point ; depuis, se sentant à l'extrémité, il fit venir mon pere, & lui dit, je me meurs, Monsieur, & c'est Mademoiselle votre fille qui en est la cause innocente ; l'amour extrême que j'avois pour elle me rendoit jaloux de tous ceux qui l'approchoient, & c'est pour cela que j'ai été de dessein prémédité attendre sur le chemin de St. Germain un brave chevalier. Mais le ciel, qui est juste, n'a pas voulu que j'exécutasse mon mauvais dessein ; au contraire, il m'a puni sur le champ, en me faisant recevoir la mort de la main, de celui à qui j'avois dessein de la donner : Je voudrois de tout mon cœur que ce brave gentilhomme fût ici présent pour l'embrasser, & lui demander pardon de l'attentat que j'ai commis sur sa personne ; & pour montrer que je meurs son ami, je lui donne de bon cœur la somme de vingt mille écus qui seront pris sur le plus beau de mon bien, pourvu qu'il épouse Mademoiselle de Chartres votre fille ; ensuite il demanda un notaire pour faire son testament.

Mon pere vint nous trouver, & nous temoigna la peine où

il étoit de savoir des nouvelles de ce Chevalier de Teroude, pour s'informer s'il pourroit avoir dispense d'épouser ma sœur, à cause de son ordre qui défend le mariage ; il nous apprit ensuite le don que Mr. de Bluteaux faisoit en faveur de cette alliance ; & comme il étoit considérable, mon pere craignoit qu'il ne lui échapât.

Je tirai ma sœur en particulier, & lui dis, qu'elle devoit se servir l'occasion en decouvrant à mon pere le sujet du deguisement du chevalier, que le pur hazard avoit fait rencontrer chez nous : Elle me pria de lui porter cette nouvelle ; ce que je fis, après lui avoir demandé pardon de ce que nous lui avions fait un mystere de ce prétendu garçon jardinier pour qui il avoit tant d'estime, l'assurant que c'étoit justement ce chevalier dont il étoit en peine.

Il reçut cette nouvelle avec tant de joye, qu'il alla aussitôt lui-même le chercher pour lui en faire part, & lui dit en l'embrassant, Monsieur, il n'est plus tems de dissimuler, je sai qui vous etes ; venez avec moi, vôtre ennemi vous pardonne sa mort ; de plus, par son testament il vous donne vingt-mille ecus, à la charge que vous épouserez une de mes filles. Le chevalier lui ayant demandé, avec empressement, laquelle c'étoit, il lui repondit, C'est la cadette : Alors il se jetta à ses genoux, & lui protesta qu'il s'estimoit le plus heureux de tous les hommes, puis qu'il avoit la bonté de lui accorder celle qu'il aimoit le plus au monde ; d'ailleurs, que sa qualité de chevalier ne feroit aucun obstacle à son bonheur, parce qu'il n'avoit point encore fait ses vœux. Ils furent ensemble voir le comte, qui étoit très mal ; le chevalier lui demanda pardon de l'avoir réduit au déplorable état où il le voyoit. Le comte lui repondit, C'est à moi, Monsieur, de vous le demander, tout le crime est de mon côté ; vous ayant attaqué, vous avez dû vous défendre. Le chevalier l'embrassa une seconde fois, le malade s'attendrit, ce qui augmenta son mal, de sorte qu'il mourut la nuit suivante. Mon pere dit au chevalier, qu'il falloit travailler à obtenir sa grace. Il lui repondit, qu'il n'auroit pas de peine, puis qu'il pouvoit prouver que leur combat n'étoit point un duel, & qu'il avoit assez d'amis & de parens à la cour pour la solliciter. Il l'obtint peu de tems après, & partit pour disposer ses parens à son mariage. Nous retournâmes à Paris l'hiver suivant, où nos amans trouverent le comble de leurs felicités.

Tristan

Tristan fouetté.

L Ors que j'étois page chez feu Monsieur, frere unique du Roi Louis XIII. de glorieuse memoire, Mr. de Ville-Mareuil, secretaire des commendemens de son altesse royale, avoit un page aussi, nommé la Ville-aux-clercs. Ce page étoit un egrillard, qui donnoit souvent sujet de mecontentement a son maître. Celui-ci s'en etant plaint un jour devant un Jesuite, ce pere lui dit, Monsieur, envoyez-moi ce gaillard-là à la premiere frasque qu'il vous fera, je le ferai châtier de sorte qu'il n'y retournera plus. La Ville-aux-clercs ne tarda pas long-tems à donner des preuves de son libertinage : Son maître se souvenant du conseil que lui avoit donné ce Jesuite, dissimula son ressentement, & chargea son page d'une lettre pour ce pere. Le page qui ne savoit rien du contenu de la lettre, partit pour la porter à son adresse ; en passant par le jeu de paume de plaisance, une demangeaison de voir jouer à la paume le fit entrer dedans ; il y trouva Tristan l'hermite, autre page de Monsieur, qui perdoit considerablement. Comme ils faisoient ensemble bourse commune, la Ville-aux-clercs voyant son associé dans un si grand malheur, prit son jeu, & regagna en peu de tems ce que Tristan avoit perdu : Celui-ci, bien joyeux du gain que faisoit son camarade, le pria de continuer, ce qu'il fit : Mais se ressouvenant de la lettre qu'il avoit à porter au Jesuite, il voulut quitter le jeu : Celui qui perdoit ne le voulut point souffrir, que premierement il ne l'eût raquitté. Tristan voyant son camarade en chance, lui dit, Nous avons même livrée, donne moi ta lettre, j'irai la porter pendant que tu joueras : Ne te mets en peine de rien que de bien jouer, je m'aquitterai aussi-bien de cette commission que toi. La Ville-aux-clercs qui gagnoit, trouvant cet expedient merveilleux, continua de jouer, pendant que le pauvre Tristan, à qui ce jour-là étoit un jour de malheur, va aux Jesuites demander le pere à qui s'adressoit la lettre ; lequel, après l'avoir lûe, dit à Tristan, Entrez, Monsieur, entrez dans cette classe, je vais tout presentement vous envoyer la reponse de cette lettre. Peu de tems après, quatre grands cuistres, armez chacun d'une grosse poignée de verges, vinrent saisir ce pauvre page, lui mirent le derriere à l'air ; & le fouterent tour à tour sans misericorde ; car ces bourreaux accoutumez à de pareilles executions,

tions, ne se laisserent point toucher par les cris que faisoit le pauvre & innocent Tristan. Quand ils furent bien las de l'étriller, l'un d'eux lui dit, en ôtant son chapeau, Pardonnez-nous, s'il vous plait, Monsieur, si nous ne vous tenons pas plus long-tems compagnie, c'est que nous avons affaire ailleurs. Cela dit, ils se retirèrent, laissant Tristan si triste, que ne sachant quel parti prendre, ni contre qui se venger de cet affront, il demeura un assez long espace de tems immobile & reveur, ses chausses sur les talons, & les yeux ficez en terre. Il revint enfin de son extase, racommoda ses chausses, & se retira honteux comme un renard à qui l'on auroit coupé la queue : Mais à mesure qu'il avançoit vers le jeu de paume, il sentoit augmenter sa colere. Dès qu'il fut arrivé, la Ville-aux-clercs, qui avoit fait un gros gain, lui montra sa bourse qui étoit toute pleine : Mais Tristan, moins sensible à ce gain, qu'à l'affront sanglant qu'il venoit d'essuyer, lui dechargea, tout furieux, un coup de poing sur les dents, qui fut immédiatement suivi de quantité d'autres, & d'autant de coups de pied. La Ville-aux-clercs étrangement surpris d'une brusquerie si peu attendue, dans un tems où il avoit lieu de compter sur des remerciemens de sa part, pour le gain qu'il venoit de faire en son absence, prit le parti de se mettre en defense, & ils se rofferent de la bonne maniere, ce qui ne déplut pas à celui qui perdoit. Le maître du jeu qui survint au bruit les separa : Et toutes les instances que l'on put faire pour apprendre le sujet de ce different, furent inutiles, Tristan croyant avoir de bonnes raisons pour garder le silence. L'heure du diné étant venue, & ces pages étant obligés de se rendre au palais de Luxembourg pour servir leurs maîtres, Tristan parut dans une contenance qui fit voir à son altesse que son page avoit du chagrin. Mr. de Ville-Mareuil, au contraire, qui s'étoit attendu à revoir le sien bien mortifié, s'étonnoit de lui trouver un air si gai. On demanda à Tristan ce qu'il avoit, il fit d'abord quelque difficulté de le dire ; mais enfin, un commendement absolu de son altesse royale l'obligea à conter son aventure. La Ville-aux-clercs, qui étoit malin si jamais page le fut, se tenoit les côtes à force de rire, aussi-bien que toute la compagnie, qui ne pouvoit se lasser d'admirer le bizarre effet d'un quiproquo qui n'étoit pas d'un apoticaire.

Histoire du Marquis de Criton.

UN jeune homme passant un soir dans les rues de Paris, entre minuit & une heure, rencontra une fort belle fille. Il jugea en la voyant seule à telle heure, qu'elle cherchoit fortune ; dans cette pensée il l'aborda, & lui demanda, Où allez-vous si tard, Mademoiselle ? N'avez-vous point peur de vous perdre à l'heure qu'il est ? Non, Monsieur, lui repondit-elle, je connois assez le chemin de l'endroit où j'ai affaire, pour ne pas craindre de m'égarer. Vous voudriez bien, reprit le jeune homme, que j'aye l'honneur de vous y accompagner ? Vous me ferez plaisir, lui dit la demoiselle ; qui, par cette reponse, acheva de le confirmer dans l'opinion qu'il avoit de cette aventure. Il lui presenta la main, & elle ne le refusa pas. Il lui dit, après cela, Tout ce que la galanterie peut inspirer à un homme d'esprit en pareille occasion ; à quoi la belle ne repondit rien. Un laquais venant à passer avec un flambeau, lui fit voir que celle qu'il tenoit étoit une très belle personne, & lui donna une idée tres avantageuse de cette rencontre.

Enfin, lors que la demoiselle se vit tout proche de l'endroit où elle avoit affaire, elle lui dit, Monsieur, si la patience que j'ai eüe de vous écouter vous a fait concevoir de moi quelque opinion defavantageuse, je vous prie de me faire la justice de vous en defabuser ; & d'être persuadé, quoi que vous m'ayez trouvée seule dans les rues à une heure induë, que je n'en suis pas moins une honnête fille, puis que je ne suis sortie que pour aller faire venir la sage-femme au secours de ma mere qui est en travail d'enfant, pendant que la servante, qui a de l'experience dans ses sortes d'affaires, est restée auprès d'elle pour la soulager. Voilà la maison où j'ai affaire, Monsieur ; je vous remercie de vôtre compagnie & de la peine que vous avez bien voulu prendre. Mademoiselle, lui dit l'aventurier, qui étoit déjà charmé de sa beauté & de sa modestie, Je suis si bien persuadé de vôtre sagesse, & de vôtre affection pour le soulagement de Madame vôtre mere, que je croirois manquer au devoir d'un honnête homme, si je vous quittois avant que de vous avoir vüe rentrer chez vous.

Monsieur, reprit-elle, il est inutile de vous donner cette peine, la sage-femme & son mari me rameneront : Cela n'empêche

n'empêche pas, Mademoiselle, repartit-il, que je n'aye cet honneur aussi bien qu'eux.

La belle voyant qu'elle ne pourroit se defaire de ce jeune homme, attendit avec lui à la porte de la sage-femme, pendant qu'elle & son mari s'habilloient. Dans ces entrefaites il lui dit, Mademoiselle, Si les services d'un honnête homme, qui a du bien & de la naissance vous étoient agreables, vous trouveriez en moi un serviteur autant affectionné qu'il s'en puisse trouver au reste du monde. Monsieur, lui repondit-elle, J'ai trop peu de charmes pour meriter les soins d'un homme tel que je vous crois, & trop peu de bien pour pretendre vous lier par l'interêt : Pour de la naissance, je pourrois à bon titre m'en piquer, puis que mon pere qui est mort depuis six mois, & que l'on appelloit le Baron Duffaie, étoit d'une des plus nobles maisons de Bourgogne : Mais sa fortune a souffert tant de traverses, qu'il ne m'a laissé pour tout bien que la qualité de demoiselle ; & à ma mere, que l'esperance de mettre peut-être bien-tôt au monde un gentilhomme, qui n'aura en partage que son nom & sa noblesse.

La sage-femme & son mari étant descendus, ils marcherent tous quatre de compagnie. Pendant le chemin le gentilhomme demanda à la demoiselle la permission d'aller quelque fois lui rendre visite, & l'assurer de ses respects : Elle lui repondit, Qu'il lui feroit beaucoup d'honneur, mais qu'ayant affaire à une mere, dont la severité ne lui permettoit pas de recevoir visite d'aucune personne que de celles de son sexe, elle le prioit instamment de ne se donner pas cette peine-là. Au moins, Mademoiselle, ajouta-t-il, ne me refusez pas la grace que je vous demande de me dire où vous allez ordinairement à la messe, afin que j'aye seulement le plaisir de vous y voir quelque fois. Elle vouloit encore s'en defendre, mais il l'en pria avec tant d'instance, qu'elle ne put se dispenser de lui dire, qu'elle alloit ordinairement avec sa mere aux Blancs-manteaux. Ils arriverent au logis de la demoiselle, & ce gentilhomme prit congé d'elle avec un extrême regret, mais dans l'esperance de la revoir bien-tôt à la messe.

La sage-femme n'ayant pas trouvé les douleurs aussi vives que la jeune fille lui avoit fait entendre, Isabelle (c'étoit le nom de la belle) profitant de l'intervale des douleurs, conta son aventure à sa mere, qui la loua fort d'avoir refusé l'entrée de sa maison à un homme qui ne seroit venu, se-

lon toute apparence, que pour la cajoler, & fournir matière à la médifance du voifinage. Enfin, Madame Duffaie accoucha heureufement d'un beau garçon comme fa fille l'avoit prédit. Pendant fes couches, Ifabelle, qui alloit feule à la meffe, ne manquoit jamais d'y voir le gentilhomme, qui n'ofant l'aborder, de crainte de lui faire de la peine, fe contentoit de lui faire la reverence. Quelques jours après il montra plus de hardieffe : Il aborda civilement Ifabelle, & lui demanda des nouvelles de fa mere : La demoifelle lui ayant répondu, qu'elle étoit accouchée heureufement, il lui en marqua fa joye d'une manière fi honnête & fi refpectueufe, que la belle en fut touchée. Cette sympathie, qui fait l'union des cœurs, jointe à l'eftime qu'elle avoit déjà prife pour lui, agit fi fortement fur fon ame, qu'elle fentit en le quittant, qu'il emportoit une partie d'elle-même. Sa bonne mine qui lui paffoit inceffamment par l'efprit, faifoit fur fon cœur des impreffions d'autant plus vives, que tout paroiffoit déjà difpofé à les recevoir : Elle devint reveufe & distraite ; fans cefle occupée de l'idée du Marquis de Criton, (c'étoit le nom de fon amant) elle ne l'avoit pas plutôt quitté, que dans l'impatience de le revoir, le refte de chaque jour lui paroiffoit un fiecle. Le Marquis, de fon côté, ne fentoit pas moins augmenter fa paffion pour elle de jour en jour. Ils furent fi-bien profiter du tems des couches de la mere, qu'ils ne manquèrent pas un jour de fe voir & de fe parler : Mais quand la mere fut relevée, leur commerce cefla d'être libre, & il falut, que de part & d'autre, l'on fe contentât du fimple plaifir de fe voir fans fe rien dire.

Cependant, l'amour du Marquis étoit parvenu à un fi haut point, qu'il ne put réfifter à l'extrême envie qu'il avoit de déclarer à fa maîtrefle l'excès de fa paffion. Il écrivit un billet qu'il donna à un petit vieillard nommé Criftin, qui préfente de l'eau-benite à tous les paffans dans l'églife des Blancs-manteaux, où fa maîtrefle étoit pour lors avec fa mere : Il dit à ce bon homme, en lui montrant Ifabelle, que s'il vouloit lui donner cette lettre, il lui donneroit, pour fa peine, une piece de trente fous ; mais prenez bien garde, lui dit-il, que la Dame avec qui elle eft ne s'en apperçoive. Criftin lui promit de faire fi-bien qu'il en feroit content. La grande modeltie que la belle faifoit paroître dans l'églife, n'empêcha pas qu'elle ne s'apperçut que le Marquis parloit à Criftin, & elle fe douta
bien

bien qu'il auroit quelque chose à lui dire de la part de son amant. En sortant de l'église, Isabelle affecta de marcher quelques pas arriere de sa mere, comme par respect, la laissa prendre de l'eau-benite & sortir la premiere ; puis après s'avancant pour en prendre à son tour, le vieillard, au lieu d'eau-benite, lui presenta la lettre du Marquis ; & comme il avoit été payé grassement de cette premiere, il lui dit, Mademoiselle, Ayez la bonté de m'en apporter la reponse, s'il vous plait. Isabelle prit la lettre, la cacha, & rejoignit sa mere ; & quand elle fut au logis, elle s'enferma dans sa chambre pour en faire l'ouverture, & y lut ces mots.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, la liberté que je prends de vous écrire, & me permettez d'avoir quelquefois cet honneur ; ce sera toujours sans sortir du respect que je vous dois, & dont je me suis fait une loi en vous donnant mon cœur. Si la forte passion que je ressens pour vous, & l'aveu que je vous en fais n'ont rien qui vous offense, j'espere que vous m'honorerez d'un petit mot de reponse : Si je suis assez heureux pour que vous m'accordiez cette faveur, je cherirai ce gage de vôtres bonté plus que tous les tresors les plus precieux. Ah ! quel bonheur & quel plaisir vous me feriez ! je n'en connois point de plus grand, si ce n'est celui de vous voir ; faites en naitre l'occasion, je vous en conjure, le plus souvent que vous le pourrez, si vous voulez augmenter les plus doux momens de ma vie.

Ce billet toucha vivement le cœur d'Isabelle, qui commença des lors à se regarder comme la personne du monde la plus heureuse, d'être aimée d'un cavalier qui paroissoit si parfait. Elle trouvoit dans tout ce qu'il faisoit un certain caractère d'honnête homme, qui sembloit lui répondre de la sincerité de son cœur ; & ne doutoit plus que la fortune se declarant en sa faveur, ne fut prête à reparer en sa personne le tort qu'elle avoit fait à ses parens. Disposée à la laisser faire, elle jugea à propos de dissimuler son amour, persuadée que si elle le declaroit à sa mere, elle pouvoit ne pas l'approuver. En attendant que son amant se declarât, elle résolut de se comporter avec lui de maniere, qu'il arrivât de lui-même au but où elle se fouhaitoit, sans mettre son honneur en danger. Ce fut dans cette vûe qu'elle lui fit la reponse suivante,

Gardez

Gardez vous bien, Monsieur, de rien penser à mon desavantage sur la demarche que je fais aujourd'hui : Elle n'est fondée que sur la haute estime que j'ai pour vous, & sur la sage conduite que je vous ai vû tenir depuis que j'ai l'honneur de vous connoître : Si nos entrevûes vous font autant de plaisir que vous le dites, vous pouvez vous flater que de mon côté je n'y suis pas tout à fait insensible. Vous le connoîtrez encore mieux par le soin que je prendrai dorenavant de vous avertir des endroits où nous irons ma mere & moi, & je vous donne avis par avance, que nous devons aller aujourd'hui sur les trois heures dans la rue des Bourdonnois chez Gautier, acheter des etoffes pour m'habiller ; cela me fait d'autant plus de plaisir, que je me flate de trouver dans l'innocent artifice des ajustemens & de la parure, des agrémens que la nature m'a refusez ; n'ayant rien plus à cœur que d'approcher le plus près qu'il me sera possible de la perfection que je voudrois avoir pour meriter vôtre attachement.

Le lendemain Isabelle & sa mere etant allées à la messe à l'heure accoutumée, le Marquis, qui y etoit deja, tira bon augure de ce qu'il vit sa maîtresse donner un billet à Cristin. Il alla le recevoir, & se retira derriere un pillier pour le lire, Il seroit difficile d'exprimer quelle fut sa joye, lors qu'il connut, par la lecture de ce billet, qu'Isabelle ne s'etoit point trouvée offensée de celui qu'il lui avoit escrit : Il en donna de fortes preuves à Cristin, après que les Dames furent sorties, en recompensant grassement le service qu'il lui avoit rendu. Il se rendit ensuite chez Gautier dont il etoit connu. Celui-ci lui ayant demandé, Monsieur, Que puis-je faire pour vôtre service ? Me permettre, reprit le Marquis, de passer cette après dinée dans vôtre magasin pour un de vos garçons, & souffrir que je vende, à tel prix que je voudrai, des etoffes à des Dames qui doivent en venir acheter ici : Cela ne vous doit donner aucune repugnance, puis que je vous rendrai comte des marchandises que je livrerai ; & pour plus de sureté, voila une bourse de cent louis que je vous mets entre les mains. Le marchand consentit à tout ce qu'il voulut, & fit seulement quelque difficulté de recevoir cet argent ; mais le Marquis l'en pressa si fort, qu'il fut contraint de garder la bourse. Si-tôt que le Marquis eût diné, il se rendit au magasin, & se travestit en garçon marchand ; ensuite il se fit mon-

montrer les plus belles etoffes, s'informa de leur prix, & fit
serrer toutes les communes. Il étoit dans cette occupation
quand Isabelle entra avec sa mere & une tante. D'abord la
belle ne reconnut point son amant, ne s'imaginant nullement
qu'il dut se trouver dans ce lieu ; elle étoit même chagrine
de ne l'avoir point rencontré sur sa route, & l'accusoit déjà
de negligence & de tiédeur ; & cette inquietude l'occupoit si
bien, qu'au lieu de regarder les etoffes qu'on lui montrait,
elle portoit sans cesse ses regards du côté de la porte. Ce
faux marchand en ayant déployé une tres belle piece, la
mere & la tante la rebuterent d'abord, jugeant bien qu'elle
passeroit de beaucoup le prix qu'elles avoient dessein d'y
mettre ; il en deploya encore une plus belle, qu'elles rebuterent
aussi. Le Marquis marchand, qui s'aperçût de l'inquietude
de la demoiselle, leur dit, Mesdames, Avec vôtre permission,
que Mademoiselle la voye ; comme c'est pour elle, il est bon
qu'elle en dise son sentiment. Ces paroles frapperent les o-
reilles & toucherent le cœur d'Isabelle, qui tournant la tête re-
connut son amant. Elle rougit le voyant si proche d'elle, &
pour cacher son desordre elle se couvrit le visage avec son e-
ventail ; puis regardant l'etoffe, qu'elle trouvoit parfaitement
belle, elle souhaitoit la pouvoir avoir, puis qu'elle étoit au
goût de celui à qui elle vouloit plaire ; mais jugeant bien
que son prix excéderoit de beaucoup celui que sa mere y vou-
loit mettre, elle dit à Criton, Monsieur, Le choix de ma
mere sera toujours le mien, montrez-mous-en d'autres, s'il
vous plait. On en deploya une moins belle que les deux
premieres ; mais le prix étant trop haut, elles la laisserent
pour en voir d'autres. A mesure qu'on leur en montrait de
plus communes, le prix augmentoit ; ce qui desesperoit la
mere, & obligea la tante à dire à Criton, Mais si ces
etoffes sont si cheres, que vendriez-vous donc celle-ci ? Lui
montrant la seconde piece qu'il avoit déployée. Lui qui n'at-
tendoit que cette occasion, lui dit un prix si bas, qu'il n'ap-
prochoit pas de la moitié de ce qu'elle avoit. La mere
charmée de la beauté de cette etoffe, & plus encore de la
modicité du prix, fit un effort, elle en offrit un ecu moins
par aune qu'on ne lui en avoit demandé ; & le galant mar-
chand, ravi que sa maîtresse portât une si belle etoffe, la
prit au mot. La tante dit alors à la mere, vous vous êtes
un peu trop pressée, vous deviez marchander d'avantage, vous

en auriez fans doute eu meilleur marché ; mais que faire, l'etoffe est coupée : Elle est pourtant belle, dit la jeune demoiselle, & j'aurois crû qu'elle auroit couté bien d'avantage. Quand elles l'eurent payée elles s'en allerent, ne sachant que penser de leur marché : La maniere dont Criton les avoit prises au mot sur leur premiere offre, leur faisoit croire qu'elles estoient trompées ; mais en recompense la beauté de l'etoffe les consolait. La premiere personne de connoissance qu'elles rencontrerent, & à qui elles montrerent leur emplette, fut charmée de la beauté & de la richesse de cette etoffe, & la prit deux fois plus qu'elles ne l'avoient payée. Cela fit rire ces Dames, qui crurent que l'autre ne s'y connoissoit pas ; mais quand elles virent que tous ceux ou celles à qui elles la montrerent par après, la prisoient plutôt plus que moins, elles furent très contentes de leur achat. Toutes leurs amies demanderent des echantillons de cette etoffe, pour en aller lever de pareille ; mais quand elles estoient arrivés au magazin, elles les trouvoient plus cheres de moitié. Enfin, une amie intime de Madame Duffaie lui dit, Je vous prie de venir avec moi, puis qu'il n'y a qu'à vous que l'on donne cette etoffe à si bon marché. Elles y allerent, mais on lui dit que la piece estoit toute vendue, & qu'il n'y en avoit plus de pareille. Le Marquis de Criton, très satisfait du succès de son stratagème, remboursa le marchand du surplus du prix de la marchandise qu'il avoit vendue, & se retira. Comme il n'avoit pas de plus grand plaisir que de passer devant la porte de sa maîtresse lors qu'il ne pouvoit la voir, il en vit le lendemain sortir un homme, à qui il demanda honnêtement ce qu'il venoit de faire dans ce logis. Celui-ci, qui estoit un tailleur, lui repondit, qu'il venoit de prendre la mesure d'un corps pour Mademoiselle Ifabelle. Et combien vous donne-t-elle de façon ? Monsieur, repondit le tailleur, elle ne m'en donne que dix-huit livres pour fournitures & pour tout. Et moi, reprit le Marquis, je vous prie de le faire le plus riche & le plus beau que vous pourrez ; vous me direz en conscience ce qu'il vous faudra, & je vous le donnerai ; voilà déjà deux louis d'or d'avance que je vous donne, apportez y tous vos soins : Quand croyez-vous qu'il soit fait ? Monsieur, dit le tailleur, dans quatre jours au plus tard. Je vous prie, dit le Marquis, de ne le point rendre que je ne l'aye vû.

Le jour venu que ce corps devoit être fait, le Marquis alla chez le tailleur, & lui demanda s'il croyoit que ce corps allât bien à Mademoiselle Isabelle. Il lui répondit, Que quand il avoit une fois pris la mesure d'un corps, il n'y retouchoit jamais, tant il étoit sûr de son fait; & que le soin qu'il avoit apporté pour prendre la mesure juste de celui-ci, lui faisoit croire qu'il iroit à merveille. En ce cas, dit le Marquis, je pourrois donc bien le lui essayer moi-même, & passer pour vôtre garçon. Mais, Monsieur, dit le tailleur. Mais, dit le Marquis, en l'interrompant, c'est un service qu'il faut que vous me rendiez, & pour lequel je vous donnerai un louis d'or. Il n'en faloit pas d'avantage pour vaincre la repugnance du tailleur, qui donna à ce nouvel apprentif les instructions necessaires pour bien remplir sa place. Sur ces entre-faites une fille assez jolie vint demander si son corps étoit fait : Le tailleur lui ayant dit qu'oui, le Marquis demanda à cette fille si elle vouloit bien permettre de lui essayer son corps, lui offrant de le payer pour elle. Cette fille, qui crut que ce gentilhomme disoit cela par galanterie, le refusa : Mais le tailleur, qui jugeoit bien qu'il seroit mieux payé du Marquis que d'elle, lui conseilla fort de ne pas refuser la proposition que lui faisoit ce gentilhomme, qui en cela n'avoit point d'autre intention que de s'instruire sur la maniere d'en essayer un autre qu'il lui montra : D'ailleurs, ajouta-t-il, vous n'avez rien à craindre, puis qu'il ne vous l'essayera qu'en presence de ma femme & de moi. La fille se rendit à la fin à ces raisons, & se laissa mettre son corps par le Marquis, pendant que le tailleur lui monroit comment il faloit faire. La jeune fille s'étant plainte que son corps la pressoit un peu d'en haut, le tailleur le tira avec les dents par devant pour lui faire prendre la forme qu'il devoit. Comment, dit le Marquis, faudra-t-il que je tire de même celui de Mademoiselle Isabelle ? Assûrement, répondit le tailleur, c'est une façon qu'il faut faire quand on veut qu'un corps n'incommode point. Cette ceremonie ne déplut point au Marquis : Il donna au tailleur le louis d'or qu'il lui avoit promis, & lui paya le corps de la jeune fille & celui d'Isabelle ; après quoi il quitta sa plume, son épée, & son echarpe, & s'en alla avec son corps chez Madame Duffaie, à qui il dit, que son maître étant allé à Versailles porter celui d'une Princesse, lui avoit ordonné, comme à son maître garçon, de venir essayer

N

celui-ci.

celui-ci. Cette Dame envoya sa servante, dire à sa fille de descendre pour essayer son corps que le tailleur venoit d'apporter. Elle entra peu de tems après dans la chambre de sa mere, n'ayant sur elle qu'une simple jupe. Cet habile tailleur, qui portoit ordinairement une perruque blonde, en ayant pris une brune pour mieux se deguïser, ne fut point reconnu d'abord par sa maîtresse. Elle mit son corps sans trop de precautions, parce qu'elle étoit prevenüe que les tailleurs sont accoutuméz à voir des gorges nuës, & que l'on ne doit point faire de façons avec eux. Il lui laça son corps, l'ajusta, l'examina par derriere & par devant, & passa ses mains sur le bord de son corps pour lui donner le contour. Après routes ces ceremonies, il lui demanda si elle ne se sentoït point la gorge trop pressée. A cette voix, dont la belle se sentit frappée, elle ouvrit les yeux & reconnut son amant : Elle lui dit en rougissant, que le haut la pressoit un peu. Alors ce tailleur s'étant mis en posture de le tirer avec les dents, comme il avoit vû faire à son maître celui de la grisette, la belle recula deux pas en arriere, en rougissant encore plus fort, croyant qu'il vouloit lui baiser la gorge, qu'elle avoit toute decouverte & d'une beauté charmante. Le faux tailleur lui dit, Mademoiselle, il faut absolument que je tire le devant de votre corps avec les dents, si vous voulez qu'il aille bien. La mere prenant la parole, dit à sa fille, Allons, forte, laissez-le faire, il y a là bien de quoi rougir ! ces Messieurs sont accoutuméz à en voir bien d'autres, & ne pensent gueres à ce que vous pensez. Après un ordre si absolu, le galant tailleur se rapprocha, & tira le corps comme il voulut ; mais ne put s'eloigner d'un endroit si charmant sans lui donner un baiser ; ce qu'il fit si subtilement que la mere n'en vit rien, mais la fille le sentit si vivement qu'elle en parut toute en feu, ce que la mere n'attribua qu'à la honte qu'elle avoit de paroître decouverte devant un homme, & dit au tailleur, Excusez l'innocence de ma fille, elle est jeune, & n'a encore que fort peu d'experience. Madame, lui repondit-il, loin de blâmer ces marques de pudeur, elles augmentent mon respect & mon estime. Ce corps s'étant trouvé parfaitement bien fait, & la mere en ayant paru très contente, elle paya le tailleur, qui se retira fort satisfait du succès de ce nouveau stratagème. En amour la hardiesse donne de l'agrement. Isabelle charmée de ce que son amant venoit d'entreprendre pour

pour le seul plaisir de la voir, sentit redoubler son amour pour lui ; & le souvenir du rôle galant qu'il avoit joué chez Gautier, ne lui permit pas de douter que la magnificence de ce corps ne fut un nouvel effet de sa galanterie.

Le lendemain, Madame Duffaie reçut un paquet de toile d'hollande, de dentelles très belles, de mouffelines, & de lins ; à l'ouverture duquel elle trouva un billet conçu en ces termes.

Madame, feu Monsieur votre epoux revenant de Flandres avoit acheté à Malines ces toiles & ces dentelles ; & comme il ne les avoit point déclarées, elles ont été saisies à la Douane, & j'en avois fait mon propre ; mais un remords de conscience m'oblige aujourd'hui à vous en faire restitution : Vous avez une fille en âge de les porter ; elle s'en servira, s'il vous plaît, comme de son bien propre. Adieu, ne vous informez point qui je suis.

Madame Duffaie crut la chose comme ce billet le lui marquoit ; mais sa fille, qui se douta bien d'où cela venoit, s'en fit faire des garnitures dont la beauté convenoit parfaitement bien à la richesse de son habit. Le Marquis ne voulant pas borner sa générosité à si peu de chose, médita de lui jouer encore un tour auquel, ni elle ni sa mère ne pussent s'attendre. Un jour qu'il les trouva dans l'église, il avisa un homme dont la mine lui parut assez d'un filou. Il l'aborda, & lui dit, en lui montrant la demoiselle, Camarade, si tu peux prendre subtilement le collier de cette demoiselle, sans qu'elle s'en apperçoive, je te donnerai deux louis pour ta peine ; ne crains rien, ce collier est faux : En tout cas, s'il t'en arrive quelque chose, je suis pour bon défendre ; & si tu réussis dans cette entreprise, je te donnerai les deux louis que je t'ai promis, en m'apportant ce collier. Le filou s'approcha de la belle, & feignant de demander l'aumône, il lui denoua adroitement son collier, puis tenant les deux cordons deliez, il lui donna un petit coup sur l'épaule droite : Pendant qu'elle tourne la tête de ce côté-là, il lâche un des cordons, & tire celui du côté gauche ; ainsi il lui ôta son collier sans qu'elle s'en apperçut, parce qu'elle attribua le frottement qu'elle avoit senti contre sa gorge, au mouvement qu'elle avoit fait en tournant la tête. Le filou se voyant possesseur

d'un collier qu'il croyoit fin & d'un prix considerable, au lieu de l'apporter au Marquis, s'enfuit & l'emporta, sans que le Marquis se mit en peine de ce qu'il en feroit. Il sortit après les Dames, & les ayant jointes, il demanda à Isabelle, si elle n'avoit point perdu son collier. La mere tournant la tête, regarde au cou de sa fille, qui y portoit déjà les mains, & toutes deux repondirent, Qu'oui. Alors il en tira un de sa poche qui valoit bien deux mille ecus, & le presenta à la demoiselle, en lui disant qu'il l'avoit ôté des mains d'un filou à qui il l'avoit vu detacher. Ces Dames, trompées par la ressemblance de ce collier avec l'autre, le prirent sans hesiter, & firent bien des remercimens au Marquis, qui se retira fort content de ce nouveau succès.

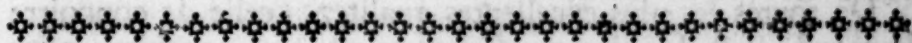
Il ne faut pas s'etonner de la depense que faisoit le Marquis de Criton, il jouissoit d'un gros revenu, ayant perdu son pere & sa mere : De plus, il logeoit chez une vieille tante fort riche, dont il etoit seul heritier ; & cette tante n'avoit point de plus grand desir que de le voir marié. Elle lui en parloit souvent depuis un certain tems, & il lui disoit que ce seroit plutôt qu'elle ne pensoit. Le dimanche suivant Isabelle parut à l'église avec un éclat qui effaça toutes les autres beautés ; la magnificence de ses habits, la finesse de ses garnitures, l'éclat de son collier, tout cela joint à sa beauté naturelle, charma si fort ce Marquis, qu'il ne put resister d'avantage, à l'impatience qu'il avoit de se voir uni à elle par le lien du mariage. Il en parla dès le même jour à sa tante, qui, bien joyeuse de le voir dans cette disposition, alla dès le même jour en faire la demande à Madame Duffaie, qui la reçut d'un air très gracieux. Isabelle parut aux yeux de la tante du Marquis très digne du choix de son neveu. Après les complimens ordinaires en pareille occasion, & que la tante eut obtenu pour son neveu la permission de venir leur rendre ses devoirs, elle se retira.

Mais quelle fut la surprise de Madame Duffaie, lors qu'à la premiere visite du Marquis, elle reconnut que ce gentilhomme etoit le même qui leur avoit vendu leur etoffe à si bon marché, & que c'etoit lui encore, qui sous apparence d'un garçon tailleur, avoit essayé le corps de sa fille ! Comme elle se revoyoit encore avec le même habit qu'il avoit lors qu'il lui donna le collier, qu'il disoit avoir sauvé des mains d'un filou, elle ne douta plus que ce collier ne fut très fin & d'un

d'un prix considerable, comme on le lui avoit voulu persuader plusieurs fois. Touchée de tant de preuves de sa générosité, & de l'honneur qu'il faisoit à elle & à sa fille, elle lui en marqua sa reconnoissance dans les termes les plus gracieux & les plus obligeans. Le Marquis repondit, C'est moi, Madame, qui vous dois tout ; & comme tout ce que je possède au monde me paroît fort peu de chose, en comparaison du trésor inestimable dont vous voulez bien aujourd'hui m'accorder la possession, j'ose bien vous assurer que beaucoup de respect & d'amour suppléeront au défaut de ma fortune.

Il continua de les voir tous les jours jusqu'à la celebration de leur mariage : Après quoi, le Marquis ravi de posséder une femme si parfaite, l'aima de toute la tendresse de son cœur.

Madame Duffaie, contente du bonheur de sa fille, eut aussi pour lui toutes les complaisances imaginables, & la jeune épouse remercia le ciel, de lui avoir fait rencontrer, à une heure indue, une fortune si avantageuse,



De la Connoissance du Monde.

LE premier endroit par où on connoît les hommes, c'est la physionomie, la couleur, & les traits du visage, la vivacité, l'air, le mouvement du corps, l'action, le son de voix, le regard, & les manieres, &c. Et il n'y a personne dont à l'abord on ne soit frappé en bien ou en mal. Chaque homme en particulier donne des impressions de ce qu'il est la première fois qu'on le voit. Mais comme ces impressions si précipitées ne sont pas toujours sûres, la conversation un peu fréquente avec lui acheve de nous le faire connoître.

Ecoutez l'homme avec qui vous etes, tâchez même de le faire parler long-tems, il vous sera aisé de connoître l'elevation ou la bassesse de son esprit, sa politesse, son penchant au vice ou à la vertu, & à quelle sorte de vice, ou de vertu il panche le plus ; s'il y a de la bonne foi dans ses paroles, ou de l'artifice ; s'il exaggere, s'il est menteur, ou orgueilleux, & jusqu'à quel point il porte ses bonnes, & ses mauvaises qualités.

Etudiez

Etudiez les personnes qui agissent avec vous familièrement, & avec moins de circonspection. Examinez-les dans leur sens rassis, dans leur humeur obligeante, dans leur colere, leur dedain, & leur bizarrerie. Lorsqu'on les aigrit, ou qu'on flatte ; observez-les dans la douleur, dans les disgraces, dans les plaisirs, dans l'elevation, ou l'abaissement. Soyez attentifs en tous ces etats à leurs discours, à leurs manieres, à leurs sentimens, à leurs projets, & aux divers mouvemens, que leurs passions, leur rang, & leurs affaires leur donnent.

De plus, tâchez de vous bien connoître vous-mêmes. Voyez dans tous les etats differens, où vous met la bonne ou la mauvaise fortune, les desseins que vous faites, & les resolutions au bien ou au mal que vous etes capable de prendre. Ces diverses observations sur les autres & sur vous-même vous feront infailliblement connoître les hommes. En voici la raison. Tous les hommes, & les philosophes mêmes, sont sujets aux mêmes passions, un peu plus, un peu moins, & pensent tous à peu près de la même maniere.

De toutes les plus excellentes qualitez, celle de connoître le monde, est la plus necessaire pour nôtre conduite, pour nôtre fortune. Pour nôtre conduite, parce qu'autrement nôtre vie est continuellement traversée, & qu'elle n'est qu'une suite d'extravagances qui nous attirent mille mauvaises affaires. Pour nôtre fortune, parce que connoissant les hommes, nous les mettons à l'usage qui nous convient par rapport à nos interêts. Il faut donc par necessité les connoître, & se conduire avec chacun d'eux par les voyes qui sont conformes à leur caractère. Un homme prudent, est à l'égard des autres, comme un maître qui connoit tous les ressorts d'une machine, & qui les sçait faire jouer comme il veut, pour en tirer son plaisir & son avantage.

Il me semble, que nôtre premier mouvement doit être de nous desier du monde en general, & même d'en avoir mauvaise opinion. Le monde tel qu'il devroit être, est plein de vertu ; mais le monde tel qu'on le voit, est plein de malignité : Et c'est ce dernier qu'il faut tâcher de bien connoître, parce que nous y vivons, & qu'il nous est important d'éviter ses surprises.

Mais pourquoi avoir si mauvaise opinion du monde ? Parce que les hommes naissent mauvais, qu'ils apportent dans leur cœur en naissant la source de tous les vices, qu'ils ont de l'opposition

sition aux vertus, à cause qu'elles blessent leur sensualité, & qu'il les faut aquerir par des peines, qu'ils ne veulent point prendre.

Je ne dis pas pour cela qu'il faille juger mal des hommes en particulier, mais il est bon de les connoître.

Tel que l'on voit si riche, & si puissant, a bien connu, & bien menagé les passions de son maître. Ce maître s'est trouvé orgueilleux, injuste, sans parole, & sans religion, attaché au plaisir plus qu'homme du monde. Le complaisant est entré dans ses inclinations. Il appelloit son orgueil, grandeur d'ame ; sa fureur, noble ressentiment ; sa debauche, tendresse de cœur, & la fragilité commune des honnêtes gens. Il a sçu lui fournir des objets de plaisir, echauffer leur amour pour lui, les conserver dans la fidelité, & il conduisoit ses intrigues si adroitement, qu'il avoit la consolation que rien ne paroïssoit qu'aux yeux du Seigneur, sans que les hommes en eussent le moindre soupçon ; aussi est-il parvenu à des richesses immenses. Il est vrai, que l'âge decrepite, où il est, le conduit quelquefois dans une retraite de campagne, où il essaye son cœur sur la penitence, l'echauffant autant qu'il peut à prendre au moins quelque bonne resolution.

D'où vient aussi que *Tite* se maintient toujours avec *Carin* si bizarre, & si pointilleux, c'est qu'il s'accommode à toutes les delicateesses de sa qualité. Il approuve l'attention continuelle où il est sur ce qu'on lui doit, sur la maniere de lui parler, sur la souscription d'une lettre, & il ne manque point de blamer un *très affectionné*, au lieu d'un *très obeïssant serviteur*. Ce sont là des petitesse pitoyables, mais c'est le caractère de l'homme, *Tite* s'y conforme, & par ce moyen il est son ami, son confident, & il deviendra son heritier, s'il n'a compassion de sa famille.

D'où vient encore, me disoit *Isabelle* ces jours passez, que Mademoiselle de feroce & de vestale qu'elle étoit, est devenue comme moi ? C'est qu'on a connu son caractère ; l'on a demelé parmi sa vertu, un petit penchant pour la galanterie. On a commencé de l'attaquer par là avec des louanges delicates, qu'à la verité elle a d'abord rejetées, mais foiblement, & avec des airs gracieux, qui lui en ont attiré de nouvelles, dans un tems favorable, où l'on jugeoit que son esprit gai y trouveroit plus d'agréments. On a continué, elle a cru, en a été persuadée, son cœur s'est epanoui. Elle s'est

s'est mirée un peu plus souvent, & avec plus d'attention, son visage, & sa jeunesse lui ont fait concevoir bonne opinion de son mérite. Le galant lui a paru obligeant, & digne de son estime. Enfin, ils sont allez heureusement jusqu'au bout.

*Des Femmes.*

Rien n'est si utile que les Femmes, & rien n'est si dangereux ; elles sont bonnes, & elles sont pernicieuses. La fortune eleve souvent ceux qu'elles protegent, & détruit ceux qu'elles persecutent. D'un esprit grossier elles font quand il leur plait un galant homme, & il suffit de vouloir leur plaire, pour avoir mille attentions d'honnêteté qui contribuent aux agrémens de la vie.

Mais il suffit aussi quelquefois de leur plaire pour languir dans la moleſſe, pour oublier ſes devoirs, & pour ruiner ſa fortune. Elles ont un pouvoir abſolu ſur le cœur ; & quand elles ſçavent faire ce qu'elles font, qu'elles connoiſſent la force de leur ſexe, & qu'elles en uſent à propos, les philoſophes, les indifférens, les orgueilleux, les miſantropes, & les gens de bien même, ne font que des hommes. On ſe defend d'une ſçavante, mais on ne ſe defend point d'une femme ; on a quelque eſtime ſèche & ſterile pour la capacité de l'une, mais le cœur ſ'allume pour les agrémens de l'autre. Une coquette vive, piquante, qui agace avec eſprit, & qui ſçait menager ſes faveurs, eſt un demon apprivoiſé, qui fait enrager tout le genre humain.

Quelque mal qu'on diſe des femmes, l'on ne peut les haïr, & les hommes font de mauvaiſe foi là-deſſus : Une marque c'eſt qu'après mille injures & mille emportemens, ils reviennent à elles ; trop heureux qu'ils puiſſent rentrer dans leurs bonnes grâces.

Les miſantropes paſſent quelquefois leur vie à faire ce manège avec les femmes qu'ils aiment ; ils les grondent, les querellent, les quirtent, & à peine les perdent-ils de vûe, qu'elles leur reviennent dans l'eſprit avec de nouveaux agrémens, les voilà adoucis, & on les voit à leurs pieds humbles, ſoumis, pleins de foibleſſe & de confuſion.

Les

Les femmes peuvent tout, parce qu'elles gouvernent les personnes qui gouvernent tout. Nulle intrigue considérable, nulle affaire importante, où quelque femme ne soit mêlée ; telle puissance vient de rebuter telle personne, qu'un moment après une femme mene *par la main* dans le cabinet ; elles ouvrent toutes les portes, & penetrent dans les plus profonds secrets ; avec elles on quitte la gravité, son visage mystérieux ; on cesse d'être Magistrat, Ministre, Prince, personnages incommodes, personnages de contrainte & de représentation, on redevient dans l'état de pure nature, foible, badin, & souvent puerile ; au lieu de paroles méditées, on dit tout ce qui tombe dans l'esprit, & on parle comme les autres hommes. A ces grands discours, où l'on vient de décider de la fortune du monde, succèdent des entretiens doux & paisibles ; l'esprit fatigué de reflexions importantes, se met à son aise, & le cœur commence à se rafraichir, & à respirer un air de liberté.

Quand les femmes veulent, elles créent les hommes, & les font passer du néant à un être sublime. Elles les tirent de la boue, leur donnent les entrées, les mettent en place. La jeunesse de *Menalque*, sa vivacité, un esprit joli, qu'une femme a voulu trouver en lui, ont touché son cœur ; il lui parut dans une occasion si obligeant, il fit une chose pour elle de si bonne grace, qu'elle pensa même à son insçu à le mettre dans le chemin de la fortune, elle a eu soin de lui donner des instructions, & à proportion que sa confiance a augmenté, elle l'a élevé à des postes qui ont surpris tout le monde ; elle le protège toujours, ce favori ne craint rien, il marche sûrement, & quelques obstacles qu'il rencontre, c'est une femme qui le conduit.

Elles ne sont pas toutes également favorables, & leur amour nuit quelquefois plus que leur haine. On voit de jeunes gens, sages, pleins d'esprit, remplir avec réputation des postes considérables, qui tombent malheureusement par le commerce des femmes.

Ils deviennent rêveurs, ils se refroidissent pour leurs intérêts, négligent leurs devoirs, croient perdre tous les momens qu'ils ne passent pas avec elles, ils se font celer à tout le monde, leurs meilleurs amis leur sont incommodes, la fortune même les importune ; & ce qui est étrange, ils connoissent leur état, & en prévoient les mauvaises suites, mais ils

sont aimez & ils aiment, & leur amour leur tient lieu de fortune, de repos, & de félicité.

Les femmes doivent être regardées comme *le feu*, & il ne les faut voir que de loin ; les plus belles, & les plus sages, sont les plus dangereuses ; un homme prudent évitera de trop connoître leurs bonnes qualitez. Homme occupé, solitaire, jeune, vieux, tout risque en leur présence ; elles tirent l'un de la solitude, & ôtent à l'autre l'attention aux choses les plus importantes ; le vieux se ranime en leur compagnie, le jeune tombe dans des extravagances, & le sage perd sa vertu.

Jadis, un personnage venerable par son âge & par sa sagesse, dans une eminente fortune, ennemi des plaisirs, tomba sous l'empire d'une femme. Le voilà entièrement changé. Elle lui ôta sa moderation, & le sépara du commerce de ses amis, & même de sa famille ; elle distribua ses graces, & tant qu'il a vecû elle a jouï de sa dignité. Ses lumieres, sa justice, tout avoit disparu, il n'étoit qu'homme, & homme foible & meprisable.

Que les femmes ne tirent point de vanité de leurs victoires, elles n'ont pas moins à craindre des hommes, que les hommes ont à craindre d'elles, ce melange est une étrange chose ; non seulement ils s'entregâtent, mais ils n'ont point d'autre dessein. L'un passe la journée à affermir sa frisure, l'autre étudie des minauderies devant son miroir. Le jeune Magistrat veut plaire à la coquette par sa douceur, & la coquette au Magistrat par son air riant, & ils se veulent placer dans le cœur l'un de l'autre. La vieille, malgré sa taille petite, & voutée, malgré ses rides, ses yeux éteints, & son visage sec, employe la moitié de son bien à avoir dequoi se donner de la jeunesse & de la fraîcheur, elle est exacte à toutes les modes, & affecte continuellement de petits airs enfantins. Pourquoi tant de puerilité ? Elle veut plaire. Pourquoi encore ? On n'ose le dire, & on ne veut pas même y penser.

Pareillement, le Moine veut avoir son froc bien mis, la religieuse sa guimpe bien ajustée, l'Abbé ne se forme que dans la bagatelle, le rabat tiré, la tête naissante, historiée par une frisure d'étage, la bouche vermeille, & les yeux rians : Il tombe dans les compagnies des femmes, comme dit un plaisant, *comme une bombe, pour les renverser toutes, s'il peut.* Tout le monde se gâte, & tout le monde veut se gâter, la société languiroit sans cette attention. Ecueil où vont échouer la raison, la vieillesse, & la vertu.

Dispute

Dispute pour connoître la vertu d'une fille.

JE fus present ces jours passez à une dispute sur une matiere assez delicate, qui est le moyen de connoître seurement la vertu d'une fille. Cette dispute vint à l'occasion d'une relation qu'un homme revenu depuis peu de tems des Indes, faisoit des mœurs & de la religion des Banians. Après avoir parlé de leur créance, il vint à leur mariage ; il dit, qu'ils se marient à sept ans, & qu'ils sont peres à dix ; que si un garçon meurt avant que d'avoir eu une femme, les parens en cherchent quelqu'une, qui moyennant une somme couche avec le mort, pour qu'on ne reproche pas à la famille, qu'il est mort sans avoir été marié.

Et quant aux ceremonies, il ajouta, que l'on commençoit à faire du feu entre le marié & la mariée, pour signifier leur amour reciproque ; qu'un cordon de soye, qui faisoit le tour de leurs corps, marquoit le lien de mariage ; & qu'une toile blanche, qu'on mettoit entr'eux temoignoit leur chasteté ; & sur tout celle de la fille à l'égard de tous les hommes.

Là-dessus, (& voici l'occasion de la dispute) un plaisant bon ou mauvais de la compagnie, dit que la toile blanche étoit assez inutile.

Le voyageur repondit, que les Indiens pretendent être seurs là-dessus, par le moyen d'une racine, qui portée au nez d'une fille ; si elle est chaste, excite en elle une maniere d'assoupissement ; & si elle ne l'est pas, des mouvemens convulsifs.

Il confirma cette experience par la vertu d'une autre herbe, qu'il dit avoir vû dans une contrée des Indes occidentales, sur laquelle, si les filles chastes s'asseient, elles se levent dans le même etat que si elles venoient de se prostituer, ce qui n'arrive pas quand elles sont debauchées.

Grande dispute sur la vertu de ces herbes ; les uns croyoient cette vertu fabuleuse, les autres la soutenoient par des principes de physique. Ceux qui étoient contre la racine, convenoient que le demon pouvoit faire connoître la pudeur d'une fille ; comme autrefois à Rome, où l'on voyoit dans le temple de la chastité une statuë de marbre qui representoit la verité, dont la bouche étoit toujours ouverte, & où les filles enfonçoient le bras, que les chastes le retiroient sans peril ; mais que la statuë le coupoit à celles, qui vivoient, ou qui avoient vécu dans le dereglement.

Qu'à Ephese il y avoit un antre du Dieu Pan, où l'on enfermait une fille ; que si elle étoit vierge, on entendoit aussitôt une harmonie admirable, & qu'elle en sortoit avec une guirlande de feuilles de pin sur la tête.

De ces deux exemples ils concluoient que les deux racines de question ne pouvoient avoir aucune qualité naturelle pour faire connoître la vertu d'une fille, mais seulement une vertu magique que les Baniens accoutumés au démon y mettoient avec des paroles. Ils se confirmoient dans leur opinion par la vertu de la mandragore, de la lunaire, & de plusieurs autres herbes dont on se sert pour les forcileges.

Les esprits étant échauffés, un inconnu qui étoit venu en cette maison pour quelque affaire, & qui d'un bout de la chambre avoit ouï la dispute sans dire mot, s'avancant vers la compagnie, demanda audience. Messieurs, dit-il, ce barbet que vous voyez est à moi depuis quelques années ; je vous assure qu'il n'est pas sorcier, & qu'on n'a dit sur lui aucune parole magique, je lui connois une qualité qui va finir votre contestation. Il ajouta, qu'il distinguoit parfaitement, par son odorat, une fille d'avec une femme, & qu'on n'avoit qu'à lui jeter le gand d'une fille mêlé dans cinq ou six gands de femme, qu'il apporteroit seulement celui de la fille, & cela autant de fois qu'on voudroit sans se tromper.

On fit l'expérience sur le champ, & le chien ne se trompa point ; on prit une autre fois six gands de fille & un de femme, il rapporta les six gands, & laissa l'autre.

On demanda un nouveau gand de fille, qu'on mit avec plusieurs de femmes, le chien rapporta celui de la fille, qui étoit présente, on gronda le barbet comme s'il avoit manqué, & lui ayant rejeté le même gand mêlé avec ceux de femmes, il le rapporta encore : Alors le maître faisant semblant de le vouloir battre le lui rejeta, le chien non seulement rapporta le même gand, mais il vint tirer avec les dents le bas de la jupe de la fille, pour faire entendre que le gand étoit à elle.

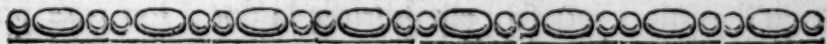
L'expérience plusieurs fois répétée parut miraculeuse, les voilà à recommencer leur contestation ; les uns vouloient que le barbet eût en lui quelque chose de magique ; & les autres plus physiciens, disoient, qu'il sort du corps d'une fille, & de celui d'une femme, des esprits tout différens, qui se répandent sur tout ce qu'elles touchent, & que ces esprits frappant différemment

ferement l'odorat du barbet, qui sans doute devoit être beaucoup plus fin que l'odorat des autres chiens, produisoit en lui la connoissance distincte d'une fille d'avec une femme. J'ajoute ici par occasion, que le barbet ne fit pas vieux os, & qu'une fille fort devote devant les hommes, & apparamment peu devant Dieu, le sacrifia à sa pretendue vertu. Dans le vrai son odorat étoit dangereux, il avoit des suites trop fâcheuses, & en bonne police on ne devoit pas souffrir ce chien en vie un quart d'heure.

Le maître, qui sous les auspices de son chien avoit été reçu dans la conversation, dit avoir appris autrefois d'un mari docile, qu'un Roi, nommé *Pheron*, étant devenu aveugle, & demandant à l'oracle un remède pour le guerir, il lui ordonna de l'urine d'une femme fidelle à son mari ; que la sienne & toutes les autres de son royaume manquant de cette vertu, il avoit été obligé de depecher des ambassadeurs pour en chercher dans les royaumes voisins ; qu'après des recherches infinies le hazard, lui en avoit donné une qui le guerit ; qu'ayant commencé par faire brûler sa femme, il épousa celle qui lui avoit rendu la vue ; qu'à la verité elle ne fut pas si chaste dans la suite, & que le Roi lui demandant pourquoi elle avoit été fidelle à son premier mari, elle lui repondit naïvement, que *personne ne lui avoit jamais rien demandé*.

Une fille de qualité jeune & jolie, mais d'un bien très médiocre, me fit voir dernièrement un placet qu'elle avoit dressé pour demander une pension au Roi. Sa principale raison étoit, qu'elle avoit toujours été sage, & que sa Majesté lui pouvoit accorder cette grace d'autant plus facilement, qu'elle ne tiroit pas à consequence.

Il y a des femmes aussi sages qu'elle, & tout ce qu'on dit ici ne doit point blesser les personnes honnêtes, qui n'ont nulle part à la plaisanterie.



Entretien avec deux Voyageurs.

JE fus hier chez une personne pour une affaire ; comme je prenois congé de lui, je vis entrer deux hommes que je connus être de ses anciens amis, qui venoient lui rendre visite.

Ils

Ils me parurent gens d'esprit ; & sçachant qu'ils avoient passé plusieurs années à voyager, & sur tout dans l'Asie, je m'arrêtai pour m'eclaircir sur plusieurs choses que j'ai lues dans des relations, que je ne crois pas bien fideles.

Je les priai de me dire ce qu'ils avoient appris dans la Chine, de la fameuse muraille qui la separe de la Tartarie. Ils me repondirent avoir sçu des Chinois, que Crisnagol, cent dix-septième Roi de cet Empire, avoit fait bâtir cette muraille il y à deux mille ans, pour mettre son etat à couvert de l'irruption des Tartares, qu'elle avoit plus de quatre cens lieues de long, douze aunes d'epais, & que sept cens cinquante mille hommes y avoient travaillé vingt-sept ans pour l'achever.

Ils me dirent dans la suite de la conversation, que les Chinois estoient communement bien faits, polis, d'un esprit doux, politiques, inventifs, aimant l'oïfiveté, industrieux, peu capables de guerre, manquant de bons soldats, & que pour cette raison les provinces les plus septentrionales de cet Empire estoient tombées sous la domination des Tartares, qui avoient depuis un grand nombre d'années percé en plusieurs endroits la muraille dont ils venoient de me parler ; que les Chinois estoient plus jaloux qu'aucun peuple de l'Asie, qu'ils tenoient leurs femmes dans une rude captivité, & que de tous les maux que leur avoit fait la domination des Tartares, ils comptoient pour le plus cruel & le plus insupportable, la liberté qu'ils avoient donnée à leurs femmes d'aller à la promenade quand il leur plaisoit, & d'avoir le plaisir de la campagne, qu'elles n'avoient jamais eu avant leur conquête.

Ils ajouterent, qu'en certaines provinces de la Chine les Magistrats faisoient epouser les belles filles aux hommes riches, & que comme les maris dotoient leurs femmes, les mêmes Magistrats prenoient la dot pour marier les laides à des hommes pauvres.

Que dans d'autres provinces, quand le mari avoit doté la fille qu'il vouloit epouser, elle portoit la dot à son pere pour la peine qu'il avoit eue à l'élever ; que néanmoins cette pieté des enfans envers les peres n'estoit pas dans les peres pour les enfans ; que quand les Chinois en avoient trop, & qu'ils estoient pauvres, ils en vendoient une partie, ou même ils les noyoient, dans la pensée, suivant la metempsychose, que leurs ames passeroient dans les corps de quelques enfans riches, & qu'ils seroient plus heureux.

Ils nous dirent encore, que les sciences florissoient dans la Chine, qu'ils y avoient vû de sçavans geometres, d'habiles medecins, & d'excellens astronomes ; & que la medecine y estoit exercée avec une grande capacité, & une excellente methode. Que depuis *Confutius*, la philosophie y estoit si estimée, que tous les grands de l'empire en faisoient profession, & sur tout de celle de ce philosophe, & qu'il n'y avoit que ceux qui estoient remplis de ses maximes qui eussent part au gouvernement.

Ils m'apprirent que *Confutius* estoit le Socrate des Chinois, qui vivoit à peu près dans le tems du Socrate des Grecs, qu'il passoit pour le sage de la Chine, parce qu'il n'avoit jamais voulu etudier que la science des mœurs. Que c'etoit lui qui avoit ramassé toutes les sentences des philosophes qui l'avoient precedé, auxquelles il avoit joint ses propres reflexions, que les Chinois trouvoient si belles, qu'ils les suivoient comme les regles de leur vertu.

Après cela nous faisant quelque detail de leur religion, ils nous dirent qu'ils croyoient un seul Dieu Roi du Ciel ; qu'en quelques provinces ils avoient plusieurs sortes d'idolatries, qu'ils sacrifioient aux astres, & qu'ils regardoient leurs premiers Rois & leurs anciens philosophes comme des *Divinitez*, qu'ils faisoient pourtant dependre de Dieu. Qu'en d'autres endroits de la Chine ils estoient forciers, que le diable les trompoit par plusieurs choses sensibles ; & qu'ils croyoient si fort la resurrection, qu'ils se pretoient de l'argent à condition de se le rendre en l'autre monde.

Je ne puis m'empêcher de sçavoir gré à ces peuples d'honorer si parfaitement leurs philosophes ; & sur ce que je dis que nous etions bien éloignez d'avoir pour les nôtres la même veneration. L'un d'eux me repondit, que nos philosophes estoient bien differens de ceux de la Chine ; que les nôtres ne remplissoient l'esprit des jeunes gens que de subtilitez vaines, qui les rendoient incapables des choses solides ; mais que les philosophes Chinois ne s'appliquoient qu'à une morale pleine de bon sens, pour leur donner de la probité & de la vertu. Qu'en Europe on estoit philosophe pour contester, & que dans la Chine on s'attachoit à une philosophie d'usage, que tenoit les peuples dans la tranquillité ; qu'en un mot nous etions philosophes par intérêt & par orgueil, & que les Chinois, persuadez que les sçavans devoient être plus gens de bien que les autres,

tres, n'étudioient que pour être plus justes & plus moderez.

Après cela ces deux hommes recommencerent à nous parler de plusieurs choses curieuses de l'Asie, entr'autres du *Mannati*, qui est un poisson, dans la tête duquel il se produit une pierre qui guerit de la melancolie.

Ils nous assùrent avoir vû dans le *Pangab*, province des Indes, une allée droite plantée d'arbres qui a cinq cens mille de long, c'est à dire, plus de cent cinquante lieues de France.

Ils ajouterent, que Mogul Roi d'Indostan nourrissoit trois cens mille chevaux & deux mille elephans, avec une pâte faite de beurre & de sucre noir, appelée *Donna*.

Ils nous racontèrent plusieurs choses judicieuses de l'elephant, entr'autres que dans le Mogol, quand un criminel a merité la mort, qui est d'être jetté aux pieds de l'elephant, on lit la sentence en sa presence, & qu'il ecoute bien le nombre des coups qu'il lui doit donner, sans jamais aller au delà de la condamnation.

Ensuite, ils nous dirent un mot des manieres differentes des peuples & des Rois de l'Asie. Ils trouvoient les Siamois vifs, ingenieux, hardis, entreprenans, cruels, seditieux.

Les Tartares belliqueux, cruels, laborieux, brutaux, mais s'ils vouloient, capables de science & de politesse. Et pour nous bien faire connoître le caractere d'esprit des Rois des Indes, ils nous raconterent les demandes ridicules d'un de ces Rois, à un *Zertout* qui le pressoit d'entrer dans sa religion.

Ce Roi y consentit, à condition qu'auparavant, il lui promît quatre choses. La premiere, *Qu'il ne mourroit jamais* : La seconde, *Qu'il pourroit monter au ciel, & en descendre quand il voudroit* : L'autre, *Qu'il sçauroit tout ce que Dieu a fait, tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il fera* : Et enfin, *Que son corps seroit toujours invulnérable*. Après nous avoir entretenu de plusieurs autres choses semblables, ils prirent congé de nous, & se retirerent.



Lettre curieuse, contenant une critique agréable de Paris.

Mon Ami,

IL y a près de dix ans que je suis à Paris, & je ne connois pas encore bien la ville ; ne croyez pas que les plaisirs qui sont infinis dans cette grande Babylonne m'empêchent de m'en instruire ; au contraire, ce sont ces mêmes plaisirs qui m'ont donné une envie extrême de la connoître. Pendant un si long-tems je n'ai point eu besoin de medecin, parce que je n'ai pas été malade ; je rougirois de honte, si ayant passé trente ans, je cherchois encore cette sorte de philosophes. Le plus rusé de tous les Empereurs s'étonnoit, qu'après cet âge les hommes voulussent un second pour combattre les maux du corps, & pour conserver leur santé. Mais quand j'ai voulu assurer que jamais on ne m'avoit ouvert la veine, les chirurgiens de France n'ont pû me croire, sans auparavant me voir nud.

Vous qui sçavez ma maniere de vivre, & mes inclinations, vous pouvez vous imaginer comme je vis ici. Ordinairement je me leve le matin, aussi-tôt que le soleil paroît ; mais ce grand luminaire ne se laisse pas voir souvent, cela fait qu'il est ici en plus grande veneration, que ne le sont dans leur empire les Rois de la Chine, puis qu'il passe la moitié de l'année, comme s'il étoit invisible.

Je suis toujours éveillé de fort bon matin ; le chant des coqs m'ouvre les yeux, & le bruit des hommes & des chevaux achève de me tirer du sommeil. Mon principal plaisir est de lire quand je n'écris pas, ou de lire & d'écrire en même-tems. Ayant fini l'étude du matin, qui est le mouvement de l'esprit, je commence le mouvement du corps, & je ne trouve point de plus grand divertissement que la promenade. Quand le tems est beau je marche dans de belles & longues allées à l'ombre des arbres ; nous appellons cela *se promener*, exercice que les Turcs ne peuvent souffrir, & qui paroît ridicule aux Asiatiques ; je fais donc tous les jours plusieurs milles sans voyager. Pour cet effet le Roi entretient en faveur des oisifs, le plus beau jardin qui soit dans l'Europe.

Je me couche le soir le plus tard que je puis, je m'examine sur tout ce que j'ai fait pendant la journée pour me rendre compte à moi-même ; ensuite je prie Dieu qu'il me ferme l'œil la nuit, pour me l'ouvrir le matin. Mes besoins

sont toujours les mêmes, du pain, un lit & des habits : Je ne desire point les viandes que mange un plus delicat, ou un plus riche que moi. En sortant des palais des grands, je n'ai pas honte d'entrer dans ma petite retraite : Les habits d'or & d'argent ne couvriroient pas mieux mon corps, que fait un habit de laine. Si j'ai disette de quelque chose, je le cherche dans les livres de Seneque, *Voulez-vous être riche, ne desirez rien.* Je m'abstiens de tout ce que l'on vend cher, & qu'on ne peut acheter qu'avec un repentir. Avec cette moderation, je fais mourir de faim la volupté : Et si quelquefois la chair se revolte, l'avarice du sexe sert de remede à sa rebellion. J'aime à faire l'amour à *Susanne*, plutôt qu'à *Dalila* ; & je ne donne pas volontiers mes cheveux, si je ne les coupe moi-même. Comme il est plus difficile d'être Zenostrate, que de le paroître, nous ferons toujours hommes tant qu'il y aura des femmes ; & le meilleur moyen est de nous soumettre le plaisir, & non pas de lui être soumis.

Les etrangers sont bien-venus en ce pais-ci, pourvu qu'ils ne demandent rien. Ils n'y ont autre emploi que de se divertir, & quelques-uns d'ôter la suye des cheminées, qui est le privilege des Savoyards, qu'on voit dans les rues plus noirs que les Etiopiens, & plus puants qu'une synagogue. Au reste j'ai fait le sage, & quelquefois le fou, qui n'est pas un petit secret pour se faire aimer de tout le monde. J'ai ecrit, & même imprimé, & j'ai trouvé des applaudissemens depuis le trône jusqu'à la houllette. Le Roi m'avoit donné une pension, & la guerre me l'a ôtée : Les grands m'ont honoré de leurs paroles ; & les gens de lettres, d'encens & de fumée. Les femmes m'ont pressé d'ecrire des livres nouveaux, mais je n'ai jamais pû faire un mot pour elles, si ce n'est quand j'ai été amoureux ; alors ma muse, qui ne sçait pas chanter, a fait des poësies plus tendres que celles de Guarini.

Comme dans ce pais-ci on depense en tout tems, & beaucoup, à moins que d'avoir deux anges gardiens, *un pour le corps, & l'autre pour la bourse*, la propre sensualité, & l'avarice d'autrui, nous mettent premièrement en chemise, & puis nous menent à l'hôpital. Si je n'ai plus ce que j'ai depensé, je me trouve avec un nouveau bien que je n'ai jamais eu, je suis devenu flatteur. Il faut ici louer tout, & toujours, & les mauvaises choses plus que les bonnes ; & on est contraint d'applaudir même le vice pour vivre en paix avec les

les jeunes gens. Je n'ai fait la guerre qu'à l'hypocrisie, ne pouvant souffrir qu'on trompe Dieu & les hommes pour honorer les demons. Je me suis rendu docteur dans les complimens, & sur tout à demander pardon ; & ces sortes de ceremonies sont plus triviales en France, que les soupirs ne sont communs en Italie. Les amitez, les promesses, les offres de service, sont ici de la nature des rossignols, *Vox vox praterea que nihil*. On ne se fait ni compliment, ni civilité, qu'on ne demande toujours pardon ; après cela vous pouvez bien croire que l'on pardonne les injures, & si quelqu'un se souvenoit d'avoir été offensé, il ne feroit pas bon François.

Pour ce qui est de Paris, je ne sçai par où commencer, pour vous faire la peinture d'une ville dont les habitans sont logez jusques sur les ponts de la riviere, & sur les toits des maisons, & où les femmes, qui n'enfantent que des braves, commandent plus que les hommes. Cette grand ville est le siege du tumulte, & puisque vous en voulez une maniere de description, je commencerai par le mouvement perpetuel qui regne ici le jour & la nuit.

Quand le precepteur de Neron ecrivit de la tranquillité de la vie, je crois qu'il en prit le sujet sur les carrosses de louage de son tems, en opposant le repos au bruit continuel qu'ils faisoient à Rome ; il y en a ici un nombre infini, qui sont delabrez & couverts de bouë, & qui ne sont faits que pour tuer les vivans. Les chevaux qui les tirent mangent en marchant, comme ceux qui menoient Seneque à la campagne, tant ils sont maigres & decharnez. Les cochers sont si brutaux, ils ont la voix si enrouée & si effroïable, & le claquement continuel de leurs fouets augmente le bruit d'une maniere si horrible, qu'il semble que toutes les furies soient en mouvement pour faire de Paris un enfer. Cette voiture cruelle se paye par heure, coutume inventée pour abbreger les jours, dans un tems où la vie est si courte.

De plus, le grand nombre de grosses cloches, suspenduës au haut d'une infinité de tours, ôtent la tranquillité à la premiere région de l'air, avec leurs retentissemens lamentables, pour appeller les vivans aux prieres, & pour donner le repos aux morts ; ainsi les oreilles payent cherement les plaisirs innocens, que tous les autres membres du corps peuvent prendre.

Si autrefois un Empereur eut la folie de juger de l'étendue de Rome, en pesant toutes les toiles d'araignées, qu'il fit ramas-

fer de tout le circuit de cette grande ville, l'étendue de Paris se pourroit mesurer à plus forte raison, par la quantité extrême de laquais, de chevaux, de chiens, de plaideurs, & de filoux qu'on y trouve ; tous ces gens composent un tiers de ce grand peuple. Ajoutez les hurlemens & les cris de tous ceux qui vont dans les ruées pour vendre des herbes, du laitage, des fruits, des haillons, du sable, des ballais, du poisson, de l'eau, & mille autres choses nécessaires à la vie ; & je ne crois pas qu'il y ait au monde aucun sourd né, si ennemi de lui-même, qui voulût à ce prix recevoir l'ouïe, pour entendre un tintamarre si diabolique.

La privation de la vûe est ici fort honorée, je n'ai jamais vû un si grand nombre d'aveugles ; ils vont par toute la ville sans guide, & marchent plusieurs ensemble parmi une infinité de charrettes, de carrosses, & de chevaux, avec la même sûreté que s'ils avoient des yeux à leurs pieds. Ils demeurent tous ensemble dans une grande maison, appelée *l'hôpital des Quinze-vingts*, où ils sont nourris des aumônes du peuple, en mémoire de trois cens gentilshommes François, à qui autrefois un Sultan d'Egypte fit crever les yeux ; ils se marient, font des enfans, & se rejouissent. Sur tout ils ne manquent pas de tourmenter dans toutes les eglises, les fideles à qui ils demandent l'aumône avec une rasse de cuivre d'une main, & un bâton de l'autre, & d'une voix aussi haute, que si les chrétiens étoient ces mêmes statues, auxquelles autrefois *le cynique d'Athènes* demandoit du secours pour acquérir la patience.

Les maisons semblent ici bâties par des philosophes, plutôt que par des architectes, tant elles sont grossieres en dehors ; mais elles sont bien ornées en dedans. Cependant elles n'ont rien de rare que la magnificence des tapisseries, dont les murailles sont couvertes, n'étant pas en France l'usage de les embellir par la sculpture.

Les grands se distinguent par ne vouloir rien faire pour servir les autres, & par un grand nombre de bêtes & d'animaux à deux pieds, qui les suivent toujours, quand ils se font traîner dans leurs carrosses ; les chevaux ont le pas devant les laquais, étant la mode ici de les mettre sur le derriere du carrosse en troupes, droits sur les pieds comme le Colosse de Rhodes, & embrassez ensemble avec une posture indecente, comme s'ils entroient en triomphe dans la ville de Pentapolis.

Ce n'est point exagerer, que de dire que tout Paris est une grande hôtellerie ; on voit par tout des cabarets & des hôtes, des tavernes & taverniers ; les cuisines fument à toute heure, parce qu'on mange à toute heure ; déjeuner, & manger toute la journée, sont en France la même chose. Les François n'aiment pas les aromates du Levant, non pas qu'ils meprisent ces assaisonnemens precieux ; mais parce qu'étant les delices des Espagnols & des Italiens, ils ne veulent pas imiter les autres nations, même dans les bonnes choses.

Ils ne font rien avec avarice, leurs tables sont toujours abondantes ; ils ne mangent jamais seuls ; ils aiment à boire de petits coups, mais souvent, & ils ne boivent jamais, qu'ils n'invitent leurs convives à faire le même. Le menu peuple ne s'enivre que les jours de fête qu'il ne fait rien, mais il travaille les jours ouvriers avec assiduité. Il n'y a pas un peuple au monde plus industrieux, & qui gagne moins, parce qu'il donne tout à son ventre, & à ses habits ; & cependant il est toujours content.

Le luxe est ici dans un tel excès, que qui voudroit enrichir trois cens villes desertes, il suffiroit de detruire Paris. On y voit briller une infinité de boutiques, où l'on ne vend que les choses dont on n'a aucun besoin, jugez du nombre des autres, où l'on achete celles qui sont necessaires.

La riviere appelée la Seine, passe au milieu de la ville, elle y apporte tout ce qui est necessaire pour nourrir un million de personnes ; ses eaux sont tranquilles & salutaires, les hommes & les animaux en boivent ; mais on les achete toujours, soit qu'elles soient claires, ou qu'elles soient limonneuses. Ce que je trouve d'injuste, est, qu'un sceau d'eau vaut autant quand la riviere est grosse, que quand elle est basse.

Les choses necessaires pour vivre se voient en abondance, & dans tous les endroits de la ville. Temistocle auroit trouvé dans chaque rue de Paris, les trois villes que le Roi de Perse lui donna, une pour le pain, & les deux autres pour le vin, & pour les habits ; tout se prend ici dans le même lieu, pour la necessité & pour le plaisir. Le plaisir etant autant recherché que le besoin, tant ont de pouvoir sur les hommes les choses vaines & inutiles.

Quoiqu'il ne pleuve pas, on ne laisse pas de marcher souvent dans la boue, comme l'on jette toutes les immondices dans les rues, la vigilance des Magistrats ne suffit pas pour les faire

faire nettoyer ; cependant les Dames ne vont plus qu'en mules. Autrefois les hommes ne pouvoient marcher à Paris, qu'en bottines, ce qui fit demander à un Espagnol, les voyant en cet equipage le jour de son arrivée, *Si toute la ville parloit en poste.*

On voit plusieurs ponts sur la riviere, les uns de bois & les autres de pierres ; il y en a sur lesquels on a bâti quantité de maisons agréables, & plusieurs boutiques pleines de marchandises precieuses : Mais le Pont-neuf paroît plus digne de la ville que de la riviere, il est soutenu par douze grandes arches de pierres massives, il est large & majestueux ; & c'est-là principalement, où les carosses, les chevaux, les charrettes, & le peuple y font nuit & jour dans un mouvement perpetuel : On y voit au milieu la statuë equestre d'Henri le grand, élevée sur un magnifique pied d'estal, majestueuse & digne d'un si grand Roi. Il semble que le bronze, tout froid qu'il est respire encore l'ardeur martiale de ce Prince guerrier, tant l'ouvrier l'a vivement représenté.

Les femmes aiment ici les petits chiens avec une passion extrême, & elles les caressent avec autant de tendresse que s'ils étoient de la race du chien qui suivit Tobie. Elles sont le plus beau, & le plus laid ornement de la ville, parce que les belles sont rares ; mais elles surpassent en agrémens, & en vivacité toutes les femmes du monde, & cela fait qu'elles ont la facilité de persuader, de gagner tout à elles, & de ne perdre jamais rien. Elles ont aussi le privilege de commander à leurs maris, & de n'obeir à personne. La liberté de ce sexe est ici plus grande, que celle dont jouissent à la campagne les Arabes, qui ne couchent jamais le soir dans le lieu où ils se sont levez le matin. Elles sont également fines & eloquentes, elles vendent publiquement les marchandises dans les boutiques, & dans les places, & ne cedent aux hommes ni en l'art de compter, ni en celui de chicaner, & de vendre chèrement les choses mêmes qui leur demeurent.

Celles qui se piquent d'être sçavantes ne donnent quartier à personne ; & quand elles tiennent dans la tête les maximes d'*Amince & de Corisque*, il n'y a point de Zenocrate assez severe qui ne se laisse persuader. Quelques-unes vont au Parnasse en la compagnie des poëtes ; & comme ici on condamne l'ignorance des choses, mêmes inutiles, presque toutes les femmes se glorifient d'avoir eu des maîtres pour les apprendre,

dre, & d'être sorties de quelque école : Ainsi il y en a qui écrivent & qui font des livres ; les plus sages font des enfans, & les plus pieuses consolent les affligés : Les plus sobres mangent par jour autant de fois que les Musulmans font oraison, étant la coutume du pais de saluer le soleil levant le pain à la main.

Elles s'habillent toutes avec beaucoup de bienfiance, on les voit à toute heure, elles aiment la conversation des personnes gayer, elles vont par la ville comme il leur plaît, la porte de leur maison est toujours ouverte à ceux qui y sont entrez une seule fois ; elles ne haïssent personne, si ce n'est quand on les raille de ces choses que *Lamia* fit entendre au Roi *Demetrius*, qu'elles étoient injurieuses à ce sexe, c'est à dire, quand un homme se vante de ce qu'il ne fait pas, & qu'il ne tient pas la parole qu'il a donnée ; elles changent souvent de modes dans leurs habits, comme elles changent souvent de visage.

Il y en a quelques-unes, qui en sortant de leurs maisons, oublient de fermer la porte, au mepris des voleurs, parce qu'elles portent sur elles tout leur patrimoine. Les plus nobles traînent par derriere une longue queue d'or ou de soye, avec laquelle elles ballient les eglises & les jardins. Elles ont toutes le privilege d'aller masquées en tout tems, de se cacher & de se faire voir quand il leur plaît, & avec un masque de velours noir elles entrent quelquefois dans les eglises, comme au bal & la comédie, inconnues à Dieu, & à leurs maris. Les plus belles commandent aux hommes comme reines, à leurs maris comme à des hommes, & à leurs amans comme à des esclaves. Elles ne sçavent ce que c'est de donner le lait à leurs enfans, d'être retirées en leur maison, de faire la toile de *Penelope*, se moquent d'*Hercule*, qui tournoit le fuseau ; & en vivant avec cette liberté, elles se vantent d'enfanter des capitaines, & des gens de lettres, dont ce pais abonde, se trouvant ici plus de soldats & de docteurs, qu'on ne voit dans les Indes & dans l'Asie, de superstitieux & d'astrologues.

Elles donnent & reçoivent facilement de l'amour, mais on n'aime ni long tems, ni assez : Les mariages, qui autrefois étoient pour toute la vie, ne sont à cette heure que pour un tems, cela fait que le divorce volontaire se trouve facilement dans les maisons des plus retenues ; après quoi le mari vit tranquille dans la province, & la femme se rejouit à Paris.

On

On ne voit presque jamais ici de jaloux, rarement un homme qui se croye malheureux pour l'infidelité de sa femme, & très rarement une fille qui sacrifie à Diane. Le baiser, qu'en Turquie, en Italie, & en Espagne est le commencement de l'adultere, n'est ici qu'une simple civilité. Et si ce gentil Persan, qui fit tant de voyages mystérieux pour baiser trois fois le beau Cyrus, se fut trouvé à Paris, il n'auroit pas fait grand cas du plaisir qu'il eut. On ne fait point de visites où l'on ne mêle des baisers, mais ceux-là sont de la qualité des monnoyes, qu'on fait valoir ce qu'on veut ; & comme le baiser est une marchandise qui ne coute rien, qui ne s'use point, & qui abonde toujours, personne n'est avare d'en donner, & peu sont avides d'en prendre.

La legereté est le cinquieme élément des François, ils sont amateurs des nouveautez, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas conserver long-tems un ami. Ils s'accommodent en même-tems du froid & du chaud : Ils inventent tous les jours des modes nouvelles pour s'habiller ; & s'ennuyant toujours de vivre dans leur pais, on les voit aller tantôt en Asie, & tantôt en Afrique, peu en Espagne, plusieurs en Italie, & en une infinité de pais differents, seulement pour changer de lieu & pour se divertir. Ceux qui ne peuvent voyager font de leurs maisons comme de leurs habits ; ils changent souvent de demeure, de peur, disent-ils, de vieillir dans le même endroit.

Les tailleurs ont plus de peine à inventer, qu'à coudre ; & quand un habit dure plus que la vie d'une fleur, il paroît decrepiter. De-là est né un peuple de fripiers, gens vils, & descendus de l'ancien Israel ; ils font profession d'acheter & de vendre de vieux haillons, & des habits usez, & ils vivent splendidement de depouiller les uns & de vêtir les autres. Commodité assez singuliere dans une ville très peuplée, où ceux qui s'ennuyent de porter long-tems le même habit, trouvent à le changer avec une perte mediocre, & où les autres qui en manquent ont le moyen de s'habiller avec une petite dépense. Enfin ce qui est de plus incroyable, c'est que si en un seul jour cent mille plaideurs sortoient nuds des mains des procureurs, il y a dans cette ville assez de chemises & d'habits pour couvrir leur nudité.

L'idiome des François est un noble melange du Latin, de l'Italien & de l'Espagnol ; il est agréable seulement à qui l'entend

tend bien ; ils mangent la moitié des mots ; ils n'écrivent pas comme ils parlent, & ils se font un plaisir de parler pour n'être pas entendus, tant leur manière de prononcer est rapide & précipitée, quoique presentement leur langage soit epuré & gracieux.

Comme ils s'ennuyent de s'entretenir des choses presentes, ils discourent toujours de l'avenir, rarement du passé, & jamais de l'antiquité. Ils croient que c'est un vice des Espagnols d'aller deterrer les siecles eloignez, & ils ne cherchent que des livres nouveaux, des chevaux jeunes, & des amis qui soient nez le même jour.

On connoit un veritable François à quatre choses, *Quand l'horloge sonne, quand il interroge quelqu'un, quand il promet, & quand il parle de ses amours.* A peine l'horloge commence à sonner, qu'il demande quelle heure il est ; il veut que son ami lui reponde avant qu'il l'ait interrogé ; il ne fait que ce qu'il ne promet pas ; & pour ses amours, il a plus de plaisir à publier les faveurs de sa maîtresse, qu'à les recevoir.

Si le changement de tems oblige les François de se vêtir de laine le matin, & de foye l'après diné, la legereté de leur esprit les oblige aussi à se faire de nouvelles manieres de vivre & de s'habiller.

Le luxe & la bonne chere seroient ici deux biens plutôt que deux maux, s'il n'y avoit que les riches qui vecussent splendidement ; mais la jalousie l'a fait passer aux autres à qui elle devient ruineuse. Ainsi il semble que Paris approche continuellement de sa fin, s'il est vrai ce qu'a dit un ancien, *Que la depense excessive est le signe evident d'une cité mourante.* Mais presentement que les laquais & les cochers commencent à porter l'ecarlats & les plumes, & que l'or & l'argent sont devenus communs jusques sur leurs habits, il y a apparence que l'on verra finir le luxe excessif, n'y ayant rien qui fasse tant mepriser les habits dorez aux personnes nobles, que de les voir sur le corps des derniers hommes du monde.

Le Roi seul est obeï, & il n'y a pas un grand qui ose menacer le plus petit. Quand vous avez rendu au maitre ce qui lui est dû, du reste vous pouvez vivre à la Grecque. On n'est pas obligé par les ruës de tirer son chapeau devant qui que ce soit, si ce n'est devant Dieu quand on le porte aux malades. Ceux de la lie du peuple jouissent du même privilege, ils ne cedent le pas à personne, ils ne souffrent pas la

moindre injure, & ils se font craindre plus que les honnêtes gens, ne sçachant pas ce qui se fait dans les republicues, où mille maîtres commandent à une infinité d'esclaves.

Il n'y a pas un peuple plus imperieux & plus hardi ; ils se font donné eux mêmes le bruit de ne rien faire le soir de ce qu'ils ont promis le matin, ils disent qu'ils sont les seuls au monde, d'avoir le privilege de manquer de parole sans craindre de rien faire contre l'honnêteté, & cela parce qu'ils croient être les seuls au monde qui sçachent jouer de la veritable liberté.

Les pierres se vendent ici fort cher ; une petite chambre vaut plus que dix maisons en Moscovie. La mienne, où Platon ne voudroit pas coucher, & où Diogene même ne trouveroit rien de superflu, m'oblige à une depense que dix Cyniques ne pourroient pas soutenir ; cependant tout mon meuble ne consiste qu'en une mediocre tapisserie qui couvre quatre murailles minces, en un lit, une table, quelques chaises, un miroir, & le portrait du Roi.

Les mauvaises choses sont plus cheres que les bonnes ; les figues sont de ce nombre, elles se vendent plus que les melons en Espagne. Assûrement Eve n'auroit pas desobeï à Dieu dans le paradis d'Armenie, si le fruit defendu avoit été une de ces figues, mais en échange les poires sont excellentes.

Les oranges & les citrons tiennent le premier rang entre les choses qui se vendent cher, parce qu'ils viennent d'Italie & de Portugal, & ils sont plus estimez que les autres fruits : Telle est l'inclination de l'homme, qui ne trouve bon que ce qui coute beaucoup.

Le vin est à un prix mediocre quand il est aux portes de la ville, mais d'abord qu'il est entré il se change en or portable ; une petite mesure vaut plus à Paris, qu'un baril à la campagne : Les riches trouvent cette liqueur plus chere que les autres, qui l'achètent à mesures comprées dans les tavernes. Les taverniers sont en si grand nombre, qu'ils peupleroient une grande ville ; ils sont presque tous saints, par la vertu qu'ils ont d'augmenter cette liqueur, *En changeant beu en vin*, c'est à-dire, en rendant Bacchus adultere.

Si vous venez jamais à Paris, gardez-vous de mettre le pied dans les boutiques où l'on vend les choses inutiles ; d'abord que le marchand vous a fait la description de ses marchandises, avec plusieurs paroles precipitées, il vous flatte,

&

& vous invite insensiblement & avec beaucoup de reverences à acheter quelque chose, & à la fin il parle tant qu'il vous ennuye & vous erourdit. Quand on entre dans la boutique, il commence par montrer tout ce qu'on ne veut pas, faisant voir ensuite ce qu'on demande; & alors il dit & il fait si bien, que vous depensez tout votre argent en prenant la marchandise qu'il vous donne pour plus qu'elle ne vaut.

C'est par ce moyen qu'ils se payent de leur civilité, & des peines continuelles qu'ils prennent à montrer inutilement, & cent fois par jour leurs marchandises à des curieux qui veulent tout voir sans rien acheter. Que si les choses inutiles s'achètent plus cher que les autres, je trouve que le censeur Romain avoit raison, en disant, *Que ce qui conte un obole, est très cher quand il n'est pas nécessaire.*

Aujourd'hui il a plu le matin, le tems a été beau à midi, ensuite il a neigé, & tout à coup il s'est élevé un orage avec de la pluie qui a duré deux heures; enfin l'air a paru tranquille, & le soleil s'est montré, qui a fini le jour agréablement. Tel est le climat de Paris, le chaud du soir succede au froid du matin; les elemens sont ici dans un mouvement perpetuel, & les saisons presque toujours dereglées; le ciel n'y est jamais en repos, & ses influences sont toujours inegales; il n'y a de la perseverance que dans les mauvaises choses, sur tout dans l'hyver qui dure ici huit mois, avec toutes les rigueurs de cette saison qui se succedent les unes aux autres, pluies, neiges, grêles, gelées, frimats, & un tems noir qui cache le soleil les mois entiers. Ce n'est donc pas une grande merveille, si les François s'accommodant à l'inconstance de leur climat, sont si remplis de legereté, & si les Dames portent en même tems un manchon d'une main, & un éventail de l'autre.

Pendant le carême le peuple court le matin au sermon avec une grande devotion, & l'après diné à la comédie avec le même empressement. Il y a ici trois théâtres qui sont continuellement ouverts, pour divertir ceux qui aiment ces sortes de plaisirs. Sur l'un, on represente des spectacles en musique; & les deux autres sont remplis, l'un par des comédiens François, & l'autre par des comédiens Italiens. Chaque troupe travaille à l'envi, pour s'attirer des spectateurs, mais la foule se trouve au théâtre où l'on rit d'avantage; c'est

pour cela que les comediens Italiens profitent plus que les comediens François de la simplicité populaire.

Les solliciteurs, les charlatans, les joueurs & les laquais font un des plus beaux ornemens de Paris. Les premiers nous apprennent à ne point plaider, de peur qu'ils n'absorbent nôtre bien par leurs chicanes. Les seconds nous montrent la maniere de vivre sobrement ; afin que nous ne tombions pas entre leurs mains, & qu'ils ne nous tuent par leurs remedes. Les joueurs excitent nôtre vigilance pour garder nôtre bien. Et les laquais ont trouvé le secret de nous faire goûter le plaisir de nous servir nous mêmes, *Pour ne pas avoir*, comme dit le seigneur, *des ennemis dans nôtre maison*. Ils disent entr'eux que les valets Allemans sont camarades de leurs patrons, que les valets Anglois sont esclaves, les Italiens respectueux, les Espagnols soumis, mais qu'eux valets François sont les seuls qui commandent à leurs maîtres. Leur insolence est extrême, & le Roi leur a defendu sous de grieves peines de porter des bâtons, avec quoi ils faisoient tous les jours de nouveaux desordres. Sur tout etant plus de cent mille, capables de toutes sortes d'emportemens.

Le lieu où le parlement s'assemble fait une ville, au milieu de la ville même ; ce lieu n'est frequenté que par ceux qui defendent leur bien, ou qui veulent avoir celui des autres. Diogene, avec sa lanterne, n'y trouveroit pas deux amis, ni un homme content,

Les procureurs, qui sont en troupes dans toutes les villes de France, se trouvent ici à milliers ; c'est une espece d'hommes choisis pour degraisser ceux qui sont trop gras, & pour empêcher que les maigres n'engraissent ; il semble que les Princes ne les souffrent, qu'à fin d'entretenir une sorte de guerre civile parmi leurs sujets, persuadez que s'ils ne passioient leur vie à demander en justice ce qui leur appartient, & à usurper ce qui ne leur appartient pas, leur autorité seroit en danger par leurs intrigues, & par leur agitation. Quand j'entre dans la grand salle, je vois une infinité de personnes echauffées, dont la moitié tourmente l'autre par des contestations opiniâtrées depuis plusieurs années, & soutenues par les inventions diaboliques des praticiens : Leur robe est longue & noire, pour faire voir combien elle est funeste à tout le monde : Ils portent sur la tête un bonnet à quatre cornes à la maniere des prêtres, &

en cet equipage ils conduisent leurs parties comme autant de victimes sur l'autel de Justinien.

Leurs armes sont la langue, la plume, & la bourse ; avec les deux premieres, ils defendent & ruinent leurs clients, & avec la bourse ils les depouillent : Ils ne finissent les procès que quand les parties n'ont plus d'argent pour les continuer ; & lors qu'il sont jugez, il ne reste aux plaideurs qu'un amas de papiers barbouillez remplis d'une espece de termes magiques, que personne ne peut comprendre : C'est dans ce champ de bataille, où le pere & l'enfant, le mari & la femme, le maître & le valet combattent l'un contre l'autre à coups de plumes, avec des menaces, des injures, & des calomnies, & où l'on voit des concussions réelles, des dépôts niez, des vols de tuteurs, & des pleurs de veuves & d'orphelins.

Quand au bout d'un grand nombre d'années quelqu'un gagne son procès, sa victoire le reduit à la mendicité ; cet exercice de contestation a quelque chose de bizarre, deux adversaires sollicitent jour & nuit le même juge, l'un pour demeurer en chemise, & l'autre pour être nud, l'experience ne faisant que trop voir, que celui qui gagne son procès à peine a-t-il de quoi s'habiller, & que celui qui le perd n'a pas de quoi se couvrir.

Les livres sont dans la biblioteque d'un fameux avocat, comme on voit dans la mer les poissons, dont une partie mange l'autre. Un million de morts sont rangez en bataille les uns contre les autres, pour entretenir la sedition dans toutes les familles des vivans, tant les opinions de ces docteurs interpretes des loix sont opposées, douteuses, incertaines, & variables. C'est ainsi que les loix de Justinien, & de tous les autres Princes sont corrompues, violées, ou confonduës par ces interpretes ignorans, ou malicieux, qui ne connoissent pas la verité de la loi, ou qui se font un plaisir d'y trouver un sens inconnu, se foudant peu que leur interpretation subtile devienne la source d'une infinité de mauvaises contestations. Le proverbe Espagnol me semble bien veritable, *Qui commence un procès plante un palmier*, arbre qui ne donne jamais de son fruit à celui qui le plante : Les Mahometans sont bien plus heureux, leurs bâtons decident plus de procès en deux jours, que tous les docteurs en plusieurs années. Les Romains ne s'accordoient pas en la maniere dont devoit être le barreau ; *Caton* vouloit que le plancher fût tout herissé de pointes, pour déchirer

dechirer les pieds des plaideurs : Et *Marcellus*, au contraire, qu'il fût bien couvert contre les injures du tems, afin d'inviter tout le monde à y venir multiplier les contestations.

Les medecins guerissent & tuent ici les malades, comme dans tous les lieux du monde. Quand ils approchent d'un malade, au lieu de connoître son mal, ils le lui demandent. Il n'y a point de remede plus seur, pour avoir une vie longue & heureuse, que de les eloigner. Un poëte Latin, parlant d'un jeune Romain qui s'etoit allé coucher en bonne santé, dit qu'il mourut subitement pendant la nuit, & cela parce qu'il avoit vû un medecin en songe. Ce que je trouve d'injuste, c'est que l'on paye également le medecin qui tue, & celui qui guerit, & qu'on ne trouve aucun juge qui punisse un medecin ignorant.

Le plus adroit exercice est celui de certains voleurs, qu'on appelle ici *Filoux*, leur metier est plus subtil que celui de *Geber* ; s'il a montré à changer le plomb en or, ceux-ci font l'or avec rien ; ils volent avec tant d'adresse, que s'il n'etoit honteux de se laisser voler, ce seroit un plaisir de l'être par des gens si fins & si rusez. *Hercules* n'auroit jamais feu qui lui avoit pris ses bœufs, si *Cacus* eût été filoux de Paris : A vous dire la verité, qui va la nuit est en danger de se trouver nud comme nos premiers parens ; & qui dort pendant le jour, fait souvent mentir *Aristote*, qui dit, qu'il n'y a point de vuide dans la nature ; car ceux qui ne veillent pas assez, ne trouvent rien ni dans leurs coffres, ni dans leurs maisons. Ces filoux sont toujours punis par les juges. Mais c'est quand on les attrape, & qu'ils ne font pas leur metier adroitement.

Les animaux sont ici plus doux qu'en pas un lieu du monde ; on ne voit point de serpents, ni presque aucune sorte de bêtes venimeuses. Ce qui est admirable, c'est de voir que les chevaux, qui sont les animaux les plus fiers, perdent ici leur fierte, & deviennent plus doux que ne sont les ânes d'*Arcadie*. Les François en font tout ce qu'ils veulent, il s'en faut peu qu'ils ne les fassent mettre à genoux, comme les Turcs font aux chameaux de leurs caravanes. Ils les battent, ils les chârent ; & quand ils ne sçavent plus comme les tourmenter, ils les reduisent à la vilaine figure de singe en leur coupant la queue & les oreilles ; c'est de-là qu'est venu le proverbe,

proverbe, que *Paris est le paradis des femmes, la purgatorie des hommes, & l'enfer des chevaux.*

Quant à la devotion, je n'ai jamais vû peuple plus devot, prêtres plus retenus, clergé plus réglé, & religieux donner meilleur exemple. Le peuple frequente les eglises avec pieté, les marchands vont demander à Dieu que leur negoce prospere, il n'y a que nobles & les grands qui y viennent pour se divertir, pour parler, & faire l'amour: Et on voit quelquefois des hommes qui y entrent avec des bottes, sans se souvenir du respect qu'ont les Mahomerans, qui avant que d'entrer dans leurs mosques laissent leurs souliers à la porte.

Quoiqu'on vive long-tems ici, cependant on n'y voit presque point de vieillards, les hommes n'y portent point de barbe, ni leurs propres cheveux, & ils couvrent avec beaucoup de soin les defauts des années avec les cheveux d'autrui, qui leur donnent une perpetuelle jeunesse. Depuis que la perruque a été reçüe, les têtes des morts, & celles des femmes se vendent cher, étant la mode, que les sepulcres & les femmes fournissent le plus bel ornement à la tête des hommes.

Tout le monde s'habille avec beaucoup de propreté: Les rubans, les miroirs & les dentelles, sont trois choses sans lesquelles les François ne peuvent pas vivre. L'or & l'argent est devenu si commun, comme j'ai déjà dit, qu'il brille sur les habits de toutes sortes de personnes, & le luxe demesuré a confondu le maître avec le valet, & les gens de la lie du peuple avec les personnes les plus élevé. Tout le monde porte l'épée, ce qui les rend tous soldats, & Paris ressemble à l'*Eutopie* de Thomas Morus, où l'on ne distinguoit personne.

C'est ici le país du plaisir, les amans ne soupirent gueres, la jalousie ne tourmente personne, les soldats François vont à la mort par divertissement, & les affligez ne paroissent point en public. Il y a des musiciens en si grand nombre, qu'en commençant depuis la plus grande Dame jusqu'à la plus vile servante, & depuis le plus noble cavalier jusqu'au dernier laquais, chacun sacrifie à Orphée, c'est-à-dire, que chacun chante, & plus dans les places publiques & dans les jardins, que dans les maisons particulieres; les François se moquant du philosophe qui remarque dans sa politique, que les poëtes n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme si le chant étoit indigne d'un Dieu.

Comme tout est cher à Paris, il n'y a pas jusqu'aux morts qui ne payent un droit pour obtenir la sepulture; ainsi un homme
qui

qui se meurt est moins embarrassé de mourir, que de payer le medecin qui le tuë, & le curé qui l'enterre.

Les gens de lettres sont ici en aussi grand nombre, que les ignorans à Constantinople : Il y a plusieurs academies où les honnêtes gens vont discourir ; les deux plus fameuses sont *celle de la langue Françoisë, & celle des sciences*. La dernière est composée de plusieurs philosophes plus eclairez que les anciens, & qui decouvrent tous les jours de nouveaux mysteres dans la nature. Et l'autre est une compagnie d'esprits sublimes, qui apprennent les beautés de la langue aux François, & qui ont rendu la nation la plus eloquente de l'univers ; l'université est aussi une academie celebre, où l'on exerce les jeunes gens dans les principes des choses naturelles ; & la Sorbonne, un seminaire fameux, où la theologie enseigne à parler des mysteres de la religion ; & c'est de là que sont sortis les premiers hommes de l'Europe, pour la science & pour la vertu.

J'ai ouï dire que les alchimistes sont ici en aussi grand nombre que les cuisiniers ; mais ils ne tirent de leur art que des connoissances inutiles. On en compte cinq à six mille, qui seront assez malheureux pour ne recevoir de leurs travaux, & de leur assiduité, que de la fumée ; recompense ordinaire, que donne à ses adherans un art riche en esperances, liberal en promesses, & ingenieux pour la peine & pour la fatigu, dont le commencement est de mentir, le milieu de travailler, & la fin de demander l'aumône.

Les libraires & les imprimeurs tiennent le premier rang parmi les arts mecaniques ; il n'y a pas une ville au monde où l'on voye plus de livres nouveaux, & où la difficulté de faire imprimer soit plus grande. Plusieurs personnes ecrivent sur des matieres nobles & curieuses, mais ils sont presque tous pauvres. La morale est principalement du goût des François, on en ecrit avec beaucoup de delicateffe ; on traduit, & on imprime aussi plusieurs livres Grecs, Latins, Italiens & Espagnols. Marque certaine de la pauvreté des auteurs, de la richesse des libraires, & du grand fruit que produisent les applications des gens de lettres. Les libraires s'enrichissent sans entendre les livres qu'ils vendent, & c'est d'eux que Quevedo dit, *Qu'ils sont tourmentez en l'autre monde pour les œuvres d'autrui*.

On

On trouve à Paris tout ce qu'on peut demander, & on le trouve sur le champ. Et le monde ne fournit aucune invention pour goûter tous les plaisirs de la vie, que l'on ne mette en usage. Les Peripateticiens & les Stoiciens n'ont jamais tant travaillé pour reformer les mœurs, que les Cuisiniers travaillent pour satisfaire le ventre. Toujours sauces nouvelles, & ragouts inconnus; & les François fatiguez de se nourrir de viandes ordinaires, ont trouvé le moyen d'amollir les os decharnez des animaux, & d'en faire des mets delicieux. On vit cherement ici, le pain est bon, il est blanc, bien fait, & un seul pain est quelquefois si grand, qu'il suffit pour rassasier une famille entiere pendant plusieurs jours; ce qui a fait dire à un plaisant, que si cette maniere de faire de grands pains eût été dans la Judée au tems du Messie, les cinq mille Juifs qui furent rassasiez se feroient plutôt etonnez du four, que du miracle.

Cependant quoi qu'on soit dans une ville si abondante, qui n'a rien; n'a rien, c'est-à-dire, que l'eau & le feu sont interdits à ceux qui n'ont point d'argent, comme ils l'étoient aux criminels du tems des Romains. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un enfer plus terrible, que d'être pauvre à Paris, & de se voir continuellement au milieu de tous les plaisirs sans en pouvoir goûter aucun. Parmi cette grande abondance on trouve une infinité de miserables, qui demandent l'aumône d'un ton comme s'ils chantoient; on les voit gelez de froid en hyver, & au printems ils presentent des fleurs pour exciter la compassion.

On ne croit ici ni aux enchantemens, ni aux forciers, & rarement aux possédez. L'adultere y passe pour une galanterie, même dans l'esprit des maris, qui voyent tranquillement faire l'amour à leurs femmes, & ils ont raison. C'est une grande folie de nos jaloux Italiens, de planter l'honneur dans un endroit si fragile.

On vend toutes sortes de choses, excepté l'art de taire un secret; les François disent que c'est la profession d'un confesseur, & que pour eux ils ne taisent que les choses indifferentes qu'on ne leur confie point, & dont ils ne sentent aucune demangeaison de parler.

La civilité est plus étudiée en France, que dans le royaume de la Chine, on la pratique avec beaucoup d'agréments parmi les personnes de qualité; les bourgeois y mêlent de l'affectation, & le peuple s'en acquitte grossierement, chacun en fait

un art à sa mode ; on trouve des maîtres qui montrent les ceremonies : Et ces jours passez je rencontrai dans la rue une femme assez bien faite qui s'offrit de me vendre des complimens, & de me les donner à bon marché. Cette femme va dans les maisons, elle y deploye sa marchandise, & gagne de quoi vivre.

On aime les étrangers, ils y viennent de tous les endroits du monde pour voir le Roi, qui est un Prince très bien fait, & très accompli. Ils jouissent en même tems de tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens, excepté l'odorat ; comme le Roi n'aime pas les senteurs, tout le monde se fait une nécessité de les haïr, les Dames affectent de s'évanouir à la vûe d'une fleur. Ainsi les personnes les plus delicates refusent de se satisfaire dans les odeurs, que nous autres Anglois aimons si parfaitement, & que les Espagnols, & toutes les nations de l'Asie estiment si precieuses. Aussi étant privez de ce plaisir, nous sommes continuellement engloutis de la mauvaise odeur des rues, & de la puanteur des cloaques, qui pourroient porter le navire de Ptolomée.

On trouve plusieurs maîtres qui enseignent les langues étrangères. L'Italienne & l'Espagnole sont plus à la mode que les autres, & elles ont des sectateurs. Les Dames sur tout, curieuses d'entendre ces deux langues, & de les parler, n'épargnent pas leur peine, & elles réussissent. Les histoires du tems, & les grands evenemens du monde, sont ici écrits avec beaucoup de delicateffe ; on represente aussi sur les almanacs, toutes les batailles & les prises de villes, & toutes les actions considerables qui se passent sur la mer & sur la terre, & on a soin d'embellir la representation de plusieurs devises & de figures agréables.

On tient tous les ans en carême une foire fameuse, appelée *la foire Saint Germain* ; c'est dans un grand lieu tout rempli de boutiques, où une infinité de marchands étalent toutes les marchandises les plus belles & les plus riches qu'on fasse dans cette grande ville. On y trouve aussi de toutes sortes de liqueurs, de vins, & de confitures, & l'on y vend de toutes sortes de meubles precieux. Toute la ville y va, mais bien plutôt pour se divertir, que pour acheter. Les amans les plus rusez, les filles les plus jolies, & les filoux les plus adroits, y font une foule continuelle ; il n'y a larcin de cœur, ni larcin de bourse qu'on n'y fasse ; & comme l'affluence

fluence est toujours grande & continuelle, il y arrive des aventures assez singulieres pour le vol & pour la galanterie. Les bourses ont le même sort que les ames de Pytagore, elles passent de l'un à l'autre par une transmigration invisible. Autrefois le Roi y venoit, mais presentement il n'y vient plus ; le principal divertissement s'y fait la nuit, où une infinité de lumieres rangées dans toutes les boutiques, rendent la foire plus brillante & plus magnifique, cachent plus facilement les défauts du visage des Dames, & donnent à d'autres plaisirs un gout plus agréable & plus délicieux.

L'invention d'eclairer Paris pendant la nuit, par une infinité de lumieres, merite que les peuples les plus éloignez y viennent voir ce que les Grecs & les Romains n'ont jamais pensé pour la police de leurs republicues : Les lumieres enfermées dans des fanaux de verres, suspendus en l'air, & à une egale distance, sont dans un ordre admirable. On les met toutes dans le même tems, & elles eclairent toute la nuit. Ce spectacle est si beau, & si bien entendu, qu'Archimede même, s'il vivoit encore, n'y pourroit rien ajouter de plus agréable & de plus utile. Ces feux nocturnes sont un bien extrême à tout le peuple, ils contribuent à la sureté publique, aussi bien que plusieurs troupes de gens, les uns à pieds, & les autres à cheval, qui vont toute la nuit par la ville pour empêcher les meurtres, les vols & les assassins, que l'on faisoit autrefois impunement à l'abri des tenebres. Ce qui rend Paris, si vous en ôtez le bruit epouventable, la plus seure & la plus delicieuse ville de l'univers.

Je reviens au jardin fameux des Tuilleries, dont la beauté charme jusqu'aux aveugles qui s'y vont promener tous les jours de l'éré ; comme il est fait pour le plaisir d'un grand peuple, l'art y a fait tous ses efforts pour le rendre digne d'une infinité de personnes considerables qui le frequentent, d'un grand nombre de belles Dames qui l'embellissent, & d'une quantité extrême d'honnêtes gens qui s'y promènent toujours. L'entrée en est interdite aux laquais & à la canaille, il est très spacieux, & quasi capable de contenir une grande partie du peuple, s'il y venoit en même tems, situé sur le bord de la Seine, & la vûe de cette riviere, des collines, & des campagnes voisines, augmente sa beauté & ses agrémens. Les grandes allées couvertes d'une infinité d'arbres, qui ne produisent que de l'ombre, convient les personnes de s'y promener, & quand on est fa-

rigué, on trouve plusieurs sieges dans tous les endroits pour s'assoir, & des theatres, des labyrinthes, & des tapis d'herbes fraiches, pour se retirer comme dans une agréable solitude. On voit là étalé dans les habits, tout ce que le luxe peut inventer de plus tendre & de plus touchant. Les Dames avec des modes toujours nouvelles, avec leurs ajustemens, leurs rubans, leurs pierreries, & les agréables manieres de s'habiller, étalent dans les étoffes d'or & d'argent les applications continuelles de leur magnificence. Les hommes de leur côté, aussi vains que les femmes, avec leurs plumes, & leurs perruques blondes y vont chercher à plaire, & à prendre les cœurs, mais souvent ils y sont pris eux-mêmes ; car il n'y manque pas de Dianas, qui charment des Endymions.

Dans ce lieu si agréable, on raille, on parle d'amour, de nouvelles, d'affaires, & de guerre. On decide, on critique, on dispute, on se trompe les uns les autres, & avec cela tout le monde se divertit. On y voit au printems plusieurs sortes de fleurs, & les rossignols en été semblent y avoir choisi leur demeure, & avec leur voix sonore, ils y chantent leurs amours & leurs plaintes. On ne voit là aucun visage triste, on y est tranquille, éloigné du bruit, & on n'y entend aucun discours lamentable : Et je crois que ce fut dans ce jardin charmant, que se trouva Armide pour defarmer son Renaud, & pour le mettre dans ses chaines.

Ce beau lieu est entretenu aux depens du Roi, & on n'oublie aucun soin pour le rendre agréable ; le Roi y a mis un gouverneur avec beaucoup d'officiers subalternes. Les portes en sont toujours gardées ; s'il y avoit une plus grande quantité d'eau, & quelques belles statues de marbre, les yeux y auroient plus de plaisir, & n'auroient rien à y souhaiter.

Je n'ai jamais vû tant d'Abbez, & qui portent plus volontiers l'habit court, le petit colet, & la perruque blonde. En verité ils sont l'ornement de Paris, & le refuge des Dames affligées ; comme ils ont l'esprit galant, leur conversation est plus agréable, & plus souhaitée, j'ai trouvé parmi eux les personnes les plus obligeantes, les plus civiles & les plus secretes. Il seroit à souhaiter que le grand nombre d'Abbez fût diminué, en retranchant de ce rang honorable tous ceux qui ont leurs Abbaies dans le concave de la lune & dans les espaces imaginaires,

Quoique

Quoique les hommes soient laborieux & ingenieux dans leur art, les femmes ne laissent pas de faire la moitié du travail, les plus belles gardent les boutiques pour y attirer les marchands ; comme elles sont extrêmement ajustées, & qu'elles ont une voix & des paroles gracieuses, elles ne manquent jamais, comme j'ai déjà dit, de tirer tout nôtre argent, quoi qu'on n'ait aucune envie d'acheter.

On trouve sur le Pont-neuf une infinité de gens qui donnent des billets, les uns remettent les dents tombées, & les autres font des yeux de cristal ; il y en a qui guérissent de maux incurables ; celui ci pretend avoir decouvert la vertu cachée de quelques pierres en poudre pour blanchir, & pour embellir le visage. Celui-là assure qu'il rajeunit les vieillards ; il s'en trouve qui chassent les rides du front & des yeux, qui font des jambes de bois pour reparer la violence des bombes ; enfin tout le monde a une application au travail, si forte & si continuelle, que le diable ne peut tenter personne que les fêtes & les dimanches.

Comme les François ont trouvé le secret des peaux impenétrables, ils se moquent presentement des naufrages ; le tems est venu de marcher sur la mer & sur les fleuves avec seureté, & sans se servir du manteau d'Elie. Un homme vêtu de ces peaux est porté sur l'eau sans se mouiller, & on voit si souvent cette experience sur la riviere, qu'on n'y fait plus d'attention.

Voulez vous être homme de bien à Paris pendant six mois seulement, & après vivre en scelerat ? Changez de quartier, & personne ne vous connoitra. Voulez vous y vivre inconnu toute vôtre vie ? Allez loger dans une maison où il y ait huit ou dix familles, celui qui demeurera le plus près de vous, sera le dernier à sçavoir qui vous êtes. Vous prend-il envie d'être aujourd'hui tout couvert d'or, & demain habillé de bure, personne n'y prendra garde, & vous pouvez marcher par la ville vêtu en Prince, ou en faquin.

J'ai vû un dimanche dans une seule paroisse faire soixante cinq mariages. On dit qu'il y a ici jusqu'à quatre mille vendeurs d'huitres, que l'on y mange chaque jour quinze cens gros bœufs, & plus de seize mille moutons, veaux ou cochons, outre une prodigieuse quantité de volaille & de gibier. Le peuple dispense un million chaque année pour se divertir au theatre de musique, & aux deux theatres de comedie.

On

On compte cinquante mille maisons, dans chacune desquelles les familles sont si nombreuses, qu'elles logent depuis le grenier jusqu'à la cave ; on y compte aussi cinq cens grandes rues, outre une infinité de petites, dix grandes places, plusieurs marchez, dix-sept portes, neuf ponts, avec autant de fauxbourgs, & plus de trente hôpitaux ; on y voit un grand nombre d'églises, de colleges, plusieurs belles bibliothèques publiques ou particulières, & quantité de cabinets riches & curieux, ornez de medailles, de peintures, & remplis des plus belles raretez de l'Europe.

Ce n'est pas ici l'usage de rien prêter, & c'est quelquefois une sorte d'injure d'offrir de l'argent & d'en emprunter ; on n'offre jamais dans sa maison des logemens aux étrangers, ni même à ses amis.

Il y a dans chaque quartier une maniere de juge qu'on nomme *Commissaire*, qui decide sur le champ de certaines petites contestations, & qui empeche le bruit & les querelles.

Ceux qui ne sont pas François, ne peuvent souffrir que les hommes se peignent publiquement dans les rues, que les Dames portent toujours un petit miroir à la main, & qu'elles aillent masquées toute l'année. Les jeunes gens se divertissent à tous les exercices du corps, & sur tout à la paume, dans un lieu fermé & couvert, les hommes âgez passent le tems aux dez, aux cartes, & à dire des nouvelles, & les Dames jouent plus ordinairement que les hommes ; elles font aussi quantité de visites, & sont assiduës à toutes les comedies.

Ce qu'on trouve ordinairement à Paris, sont quantité de paroles données qu'on ne tient point, de graces reçues qu'on se fait un plaisir d'oublier. Plusieurs foux dans les rues, & quelques uns d'enfermez ; mais ce qu'on voit rarement c'est la modestie & la sagesse. Ce sont des gens oisifs, des personnes sobres, & des hommes qui ayant vieilli : Il est très rare d'y trouver des timides, & des scrupuleux ; mais ce qu'on n'y voit jamais, & qu'on souhaiteroit avec plus d'ardeur, c'est le repos, le secret, & un ami veritable.

Au reste le chocolat, le thé, & le café, sont extrêmement à la mode, mais le café est preferé aux deux autres, comme un remede qu'on dit être souverain contre la tristesse : Aussi dernièrement une Dame apprenant que son mari avoit été tué dans une bataille ; *Ab ! malheureuse que je suis*, dit elle, *vite qu'on m'apporte du café*, & elle fut aussi-tôt consolée,

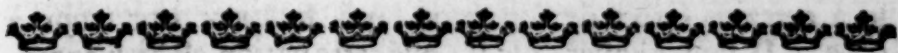
Je

Je ne sçavois ces jours passez, si on mangeroit encore du pain ; celui qui étoit allé pour en acheter, me vint dire que le pain tortillé que j'aimois, n'étoit plus à la mode. C'est la mode qui est le véritable démon, qui tourmente toujours cette nation. Jusques-là qu'ils n'aiment plus les femmes comme ils faisoient autrefois, & les plus debordez regarderoient comme un crime l'attachement le plus tendre.

On a porté les cravates si courtes, qu'à peine les voyoit on, & à cette heure on les attache au cou, d'où elles pendent comme des saucissons de Boulogne. Les François ne portent plus d'épées, mais des cimenterres. Les chiens de Boulogne passent présentement pour laids & insupportables. Et on ne caresse plus que ceux qui ont le museau de loup, & les oreilles coupées, & plus ils sont difformes, plus ils sont honorez de baisers & d'embrassements.

Les perruques ont aussi leur mode, on les faisoit à la Française ; & maintenant on les porte à l'Espagnole. Les petites montres ont été recherchées, & elles sont aujourd'hui ridicules, & les plus grosses sont le plus à la mode. J'ai même ouï dire que l'on ne fait plus de complimens dans les lettres, mais que l'on introduit une nouvelle mode, qui est de cacheter, non plus d'un seul cachet, mais de trois de peur de blesser la civilité.

Mon cher ami, prions Dieu de tout nôtre cœur qu'il donne à cette brave nation l'esprit de paix, & que la fureur militaire qui l'agite toujours, se change en une mode salutaire, qui fasse revenir le repos, & la tranquillité dans toute l'Europe. Je suis vôtre très humble serviteur.



Entretien de la conversation des Dames.

D O R A N T E.

Nous ne pouvons nous dispenser d'aller demain chez Erasme ; mais encore que je vive sans façon avec lui, nous ne laisserons pas de parler ce soir de certaines manieres polies & respectueuses, qu'il est bon d'avoir avec les Dames. Vous savez apparemment que rien ne fait tant valoir un jeune homme que l'approbation d'une femme de merite ; & que rien n'empêche mieux les gens de vôtre âge de tomber dans le dreglement,

glement, que de s'attacher à voir des personnes dont les sentimens portent d'ordinaire à la vertu. Cependant, parlons des precautions qu'il est bon que vous preniez pour cette visite ; & souffrez que je commence par un avis à quoi, peut-être, ne vous attendez-vous pas. C'est sur la maniere de faire la reverence. Vous êtes persuadé, sans doute, que le maître qui vous a montré à danser, n'a rien oublié de tout ce qu'il vous devoit dire là-dessus ; & je veux croire même que vous saluez de meilleure grace que celui qui vous a enseigné à saluer. Je sai que la plupart des maîtres sont trop concertez dans ces occasions. Ils ne se baissent & ne se relevent que par regle : Tout est compassé en eux ; tout sent l'art ; & à peine ont ils achevé la reverence, qu'ils semblent promettre le commencement d'une courante ou d'un menuet. Les personnes de qualité, au contraire, saluent de meilleur air, & d'une maniere plus aisée. Si vous sentez encore quelque contrainte, vous n'avez qu'à vous en deffaire plutôt ; & qu'à donner à votre contenance & a votre action toute la liberté qu'elles vous demandront. Souvenez vous donc, s'il vous plait, qu'il faut toujours tâcher de faire de bonne grace ce qui nous attire les premiers regards des personnes chez qui nous entrons. Rien ensuite ne nous rend plus agréables que la complaisance. C'est elle qui fait la douceur de la société ; sans elle ne cherchons ni amitié parmi les hommes, ni conversation divertissante dans les compagnies, ni même aucune partie de jeu, de promenade, ou d'autre plaisir. Mais quand je dis qu'il faut être complaisant, je ne veux pas que l'on ait cette fade & lâche complaisance que Juvenal attribue à certains Grecs de son tems, qui faisoient leur cour à Rome. Il faut avouer, dit-il, que cette nation est bien comédienne. Dites-vous qu'il fait chaud, ils se couvrent la sueur de leur front : Vous plaignez-vous du froid, ils demandent leur robe fourrée. Il y a donc bien des complaisances qu'il ne faut jamais avoir. Il n'est pas permis de trahir ses sentimens dans des choses essentielles, ni de favoriser le vice en quelque occasion que ce soit. On peut temoigner le respect que l'on a pour les grands & pour des Dames ; mais il ne faut point leur montrer une complaisance qui leur puisse nuire. Ils ne s'en feroient pas plutôt apperçus, qu'ils nous haïroient & nous mepriseroient.

Lisidor. Je conçois, que la complaisance est bonne à cent choses, & qu'il ne feroit point d'assemblées, si elle ne se mêloit d'unir les gens. Mais je ne fai si la conversation ne mourroit pas, si la complaisance regnoit trop absolument dans une compagnie, & que tout le monde y voulût la même chose ; au lieu qu'elle devient vive & instructive, dès qu'une contestation spirituelle anime à soutenir des opinions différentes. Ainsi, je voudrois savoir dans quelles bornes on peut renfermer une complaisance louable, m'imaginant qu'elle consiste dans un milieu, entre deux extremités vicieuses, comme les autres vertus.

Dorante. On peut, sans craindre d'être blâmé, preferer, par complaisance, un plaisir à un autre, comme le jeu à la promenade ; & même laisser choisir parmi les jeux, celui qui plaira le plus à la personne pour qui nous voulons avoir de la deference. Cependant, il ne faut pas que nôtre complaisance tourne à un prejudice notable pour nous, ni qu'elle puisse nuire aux gens pour qui nous ne devons pas être assez complaisans pour jouer à un jeu qu'un homme de grande qualité aimera sans le bien savoir, puis que nôtre complaisance pourroit être suspecte d'interêt. Elle sera genereuse, si nous ne favons pas si bien le jeu que la personne considerable qui nous engage à jouer ; mais ne nous exposons jamais à faire une perte qui nous puisse incommoder ; l'on ne manqueroit pas de faire des ralleries de cette derniere complaisance.

Le meilleur effet de la complaisance est, de nous faire souffrir de bonne grace les bizarreries d'un ami, & d'empêcher de nous emporter quand il s'emporte. Bien loin de l'irriter, en resistant avec ardeur à ce qu'il veut, il faut d'abord faire semblant de lui ceder, & n'opposer que des sentimens pleins de douceur à la violence de sa colere. Mais il y a bien des complaisances qui ne seroient pas de mon gout. Nous en voions une que l'on peut appeller universelle, qui fait dire *oui* de toutes choses, sans aucune distinction, & celle-là me paroît si fade, que j'aimerois mieux que l'on contestât vivement avec moi.

Je ne trouve pas moins incommode celle que les bourgeois ont les uns pour les autres. Elle est ordinairement accompagnée de longs complimens & de ceremonies qui ne finissent jamais.

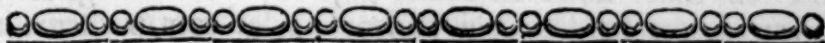
S

Lisidor.

Lisidor. Les complaisances dont vous venez de parler, peuvent déplaire ; mais elles ne trompent personne, au lieu que celles de la cour ne servent d'ordinaire qu'à faire prendre de fausses mesures. Un grand seigneur promet tout, & un quart d'heure après il ne se souvient pas seulement qu'il ait promis. De sorte que ce qui nous reste de tant de belles paroles, est le chagrin de renoncer aux esperances que l'on nous avoit fait concevoir.

Dorante. La complaisance que l'on a pour les medisans est encore plus pernicieuse. Sa lacheté va jusques à sacrifier les absens, & à flater un vice que detestent les personnes genereuses. Je trouve cette complaisance si basse, & même si criminelle, qu'il est inutile que je vous parle contre elle, etant persuadé que vous ne serez jamais capable d'y tomber. Revenons plutôt au sujet qui nous a jetté sur cette matiere, & disons que la complaisance que nous devons avoir pour les Dames a des bornes assez étendues. Vous savez que les hommes sont foibles ; mais avec le respect que nous devons aux femmes, nous pouvons dire qu'elles sont encore plus foibles & plus credules que nous. Comme elles sont ordinairement prevenues de bonne opinion pour elles mêmes, elle savent gré aux gens qui flatent cet amour propre, & ne peuvent souffrir qu'on les desabuse. Un ami solide, qui entreprendroit de leur ouvrir les yeux, cesseroit bien-tôt d'être regardé comme ami ; & j'ai éprouvé plus d'une fois, qu'elles mettent un cœur sincere à de facheuses epreuves. Ce n'est pas que je voulusse être assez scrupuleux pour les contredire en des choses peu considerables. Au contraire, je donneroie aux defauts qu'elles auroient, les noms des vertus, qui en approcheroient le plus. J'appellerois l'avarice, economie ; je louerois, en une maigre, la liberté de sa taille ; & je tacherois de ne faire passer que pour un agréable embonpoint, l'ample corpulence de Madame Bouvillon la sage-femme. Tantôt il se faut declarer pour l'eclat des blondes, & quelquefois il faut paroître touché de la vivacité des brunes, selon les compagnies où se trouvent ces differentes beautés. S'il est permis d'avoir cette complaisance flateuse pour les Dames, vous jugez bien qu'il ne faudroit pas manquer de pratiquer, aupres d'elles, le precepte de ne parler jamais d'un defaut devant des personnes qui en peuvent avoir un semblable. N'ajoutons plus que deux mots ; & disons, en general, que pour être complaisant, il est bon
de

de consulter le visage & l'humeur de la personne à qui nous voulons plaire, & que nous nous y conformions de telle sorte, qu'elle ne puisse douter de la part que nous prenons en ce qui la touche.



Entretien contre les grands parleurs.

D O R A N T E.

JE ne trouve rien de plus importun qu'un homme qui parle toujours, qui n'écoute personne, & qui interrompt ceux qui veulent prendre la parole, comme s'ils usurpoient un droit qui lui appartient. Il est bien difficile que cet homme puisse dire long tems d'assez bonnes choses pour attirer l'attention, & pour les exprimer avec une justesse qui plaise.

Erasme. Il y a des gens qui ne peuvent souffrir ces grands parleurs, & qui ne sauroient croire que leur jugement soit compatible avec leur demangeaison de parler. Cependant je m'en accommode assez, & sans me mettre en peine de les écouter, ou de vouloir parler à mon tour, je songe à mes affaires, & leur laisse le champ libre.

Cleonice. Quoi vous pouvez excuser ces facheux, qui empêchent que des gens habiles n'entretiennent la compagnie plus solidement ?

Er. Je suis bien aise, Madame, que pour l'intérêt de vôtre sexe, vous entrepreniez d'imposer silence au nôtre, aussi n'est-ce pas aux hommes à trop parler, puisqu'il y a des femmes au monde.

Cleo. Je suis peut-être en cela moins femme que vous ne pensez, & j'avoue sincèrement, qu'une grande parleuse, est encore plus insupportable qu'un grand parleur. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit moins cultivé que les hommes, elles disent moins de choses avec plus de paroles, & laissent plus de vuide dans un discours. S'il étoit difficile de vous le faire voir, je n'aurois qu'à vous dire quel chagrin me donna hier une visite que je reçus. Ce fut Arpalice qui me la rendit. Elle entra dans ma chambre d'un air languissant, & se plaignait d'abord d'un mal de poitrine qu'elle dit lui donner tout sujet de craindre : Ainsi, continua-t-elle, vous dispenserez une pauvre infirme à qui on a défendu de parler, de vous te-

moigner la joie qu'elle a de voir que la jeune Lindamire est véritablement digne d'être votre sœur. Je vous proteste, ajouta-t elle encore, que c'est en cette seule occasion que je serois bien aise de me dispenser d'un silence que j'ai plaisir à garder en toute autre rencontre ; je suis fort éloignée de l'humeur de ces femmes qui veulent parler continuellement : Quand il y en a une qui commence un discours, il faut que le reste de la compagnie se taise jusques au soir ; mais enfin que peut-elle tant dire, ne lui seroit-il pas plus doux de respirer, & de laisser parler les autres ? Quand elle aura montré une jupe, & qu'elle en aura fait approuver la couleur, qu'importe à l'assemblée qu'elle en ait acheté l'étoffe à la Couronne, ou à la Tête noire, & que cette étoffe ait coûté quatre pistoles moins que le juste prix ? Faut-il que cette parleuse montre ses coëffes, qu'elle fasse deviner ce qu'elles courent, & même chez quel marchand elle les a choisies ? Que je suis heureuse de n'avoir jamais été tentée de nuire à ma santé à force de trop parler & d'étourdir toute une assemblée ; j'aimerois mieux renoncer au monde que d'être aussi incommode que ces parleuses éternelles, Dorinice, Arcinoë, Bellamire, Amasie & Cleonne : Vous savez qu'elles rompent la tête depuis le matin jusqu'au soir aux gens qui ont le malheur de se trouver avec elles dans quelque compagnie. Où prennent elles tant de bagatelles ? Car entre nous, elles ne sont pas plus savantes qu'une infinité de femmes qui parlent moins. Qu'on leur défende de parler de leurs parures, on les réduit au silence. Pour moi, si l'envie me prenoit de vous entretenir de ces choses-là, je vous aurois fait remarquer le Brocard que je porte aujourd'hui, qui est, sans vanité, un des plus beaux que l'on puisse trouver à Paris. Voiez, je vous prie. Plus vous l'examinerez, plus vous en ferez farsifaite. Il fut admiré hier chez la Princesse Demarate : La Duchesse Araminte alla d'abord acheter le reste de la pièce, & la Marquise Narcine fut désolée de n'en plus trouver. Je ne vous dis pas qu'il me coûte plus ou moins que je n'en ai payé effectivement. Je laisse ces mensonges ridicules à Parthanice, à Melinte, & à Cylefire. N'avouez vous pas, que la plupart des femmes manquent bien de sincérité dans ces occasions : Pour moi, je n'irai point dire que cette étoffe est plus chère qu'elle n'est, comme pourroit faire Berenice ; cette femme est insupportable en cela. Croit-elle s'attirer plus de considération,

confideration, si l'on vient à s'imaginer que sa jupe est plus chere que celle d'une autre ? N'apprehende-t-elle pas, au contraire, de passer pour fole, si l'on croit qu'elle donne plus qu'il ne faut à des marchands qui se moqueroient d'elle ? N'attendez-pas non plus que je vous aille dire que mon brocard me coute moins qu'il ne vaut, je n'affecte pas à m'ériger en bonne economie pour trouver un mari. J'en ai un que je ne changerois pas pour un autre. Vous ne sauriez vous imaginer la complaisance qu'il a pour moi, il me donne à tout moment cent nouveautez agréables, il veut que je fasse des parties d'opera, & de promenade ; & depuis près de deux ans que nous sommes ensemble, il ne m'a parlé de ma conduite que pour l'approuver. Il est vrai que je ne lui donne aucun sujet de s'en plaindre. Il ne voit jamais chez lui de ces galans de profession, ou plutôt de ces faineans qui n'ont d'autre occupation que d'aller de ruelle en ruelle, pour dire des douceurs indifferement à la blonde & à la brune. Peut-être trouvera-t-on que je ne suis pas assez belle pour les attirer ; mais je vois tous les jours mille coquettes qui n'ont pas plus de charmes que moi, & qui ne laissent pas d'être continuellement environnées d'une grande foule d'adorateurs. Je n'oserois ajouter, ce que l'on me dit hier chez la Princesse Demarate dont je viens de vous parler. Cependant j'étois presque aussi languissante qu'aujourd'hui, & vous savez qu'un aimable incarnat doit animer la beauté. Dorillas voulut ensuite faire l'eloge de mes yeux —

Je crus que je devois profiter d'un moment si favorable à me laisser prendre la parole, & je m'imaginai qu'Arpalice ne refuseroit pas de m'écouter dans l'occasion que j'avois de lui donner des louanges. Elle m'interrompit néanmoins au premier mot que je voulus dire, & continua de parler jusqu'à la nuit, avec tant de rapidité, que je ne pus la remercier de sa visite. Enfin j'en fus delivrée, mais j'entendis qu'elle interrogea tous ceux qu'elle rencontra sur l'escalier, & je ne saisis elle ne parle pas encore dans le tems que je vous en fais le conte.

Dor. Voilà la plus agréable satyre que l'on puisse faire d'une grande parleuse ; je l'ai écoutée avec plaisir, quoi qu'elle m'empêche de me plaindre des chagrins que les grands parleurs m'ont donnez dans une infinité d'occasions, car que peut-on dire après Cleonice ?

Er. Que

142 *Entretien contre les grands parleurs.*

Er. Que j'aurois de plaisir si elle s'étoit moquée de nous, & qu'elle n'eût fait parler Arpalice que pour parler beaucoup elle-meme.

Cleo. Sans mentir vous meriteriez que je devinssé aussi parleuse que vous m'accusez de l'être, mais je ne me ferois pas moins de mal qu'à vous par des discours qui ne finiroient jamais. Il vaut mieux que je me repose sur Arpalice du soin de me venger ; & vous verrez si l'on offense impunément une femme.

Er. Ah ! ah ! vous me voulez faire peur ? Sachez que l'on ne m'épouvente pas si aisément ; faites déborder tant qu'il vous plaira le torrens de paroles dont vous m'avez menacé, j'y prépare une digue, où vôtre Arpalice ne trouvera pas son conte ; si elle me veut entretenir de ses coëffes, je lui parlerai de mon chapeau ; mais avec tant de rapidité, & je me laisserai si peu interrompre, que je suis assuré qu'elle ne m'attaquera pas une seconde fois.

Cleo. Mais que pourrez-vous. —

Er. Je dirai que j'ai acheté mon chepeau sur le pont Nôtre-Dame ; je parlerai de la structure de ce pont ; je dirai sous quel regne il a été bâti ; j'expliquerai les reliefs. —

Belifé. Mais. —

Er. Croiez-vous, Madame, que je m'arrête sur ce pont ? Je ferai un voiage qui ne vaudra pas la peine d'en parler. J'irai en Amerique, je verrai en Canada le sauvage qui a vendu la peau du castor dont on a tire le poil que l'on a mêlé à la laine de mon chapeau ; je dirai quelle fut la marchandise que donna un François au Sauvage en échange de la peau du castor, & je m'étendrai ensuite sur les différentes trafics que l'on fait en Amerique.

Philemon. Voilà qui. —

Er. Je parlerai des deux parties de ce nouveau monde, de la meridionale, & de la septentrionelle. Je n'oublierai ni les grands fleuves, ni les mines d'or ; j'ajouterai l'histoire naturelle du pais, je decrirai ce qu'il y a d'extraordinaire aux animaux, aux arbres, aux fleurs, aux fruits, & aux plantes.

Dor. Courage. —

Er. J'embarquerai ma peau de castor sur un vaisseau, j'eleverai une tempête contre ce pauvre navire ; je ferai une très ample & très poétique description de cette tempête ; je représenterai le vaisseau comme le jouet du nord & du sud, ennemis

ennemis très irréconciliables. Mais croïez vous que je laisserai-là Christofle Coulomb, qui fit cette belle decouverte, & Americ Vespuce qui donna son nom à ce grand pais ? Je ferai venir le premier à la cour de France, ou il sera traité de visionnaire ; je le conduirai ensuite en Espagne, où Ferdinand & Isabelle l'écouteront favorablement : Je parlerai du fameux mariage qui unit tant de roïaumes en joignant l'Arragon à la Castile, & s'il faut accompagner ces recits de quelques revolutions considerables, Mariana, que je viens de lire, m'en fournira la matiere.

Bel. Ne soïez pas si fier avec vôtre Mariana. Ces evenemens historiques finiroient plutôt que les bagatelles d'une parleuse.

Er. Quoi, Madame, vous ne voïez pas que j'ai un plumet à mon chapeau ? Que je puis aller cotoïer l'Afrique pour voir les autruches qui nous fournissent les plumes, & si je passe vers Tunis, & que je jette les yeux sur la Goulète, ne me souviendrai-je pas de Carthage ? Qu'il vienne après cela une douzaine de parleuses, je leur raconterai avec de grands mots, la fameuse guerre de deux superbes republicues qui combattirent pour l'empire de l'univers ; jè citerai les Scipions, les Fabius, les Flaminius, les Marcells, les Emiles, les Varrons, les Amilcars, les Annibals, les Syphax, & les Massinisses. Si mes concurrentes osent seulement ouvrir la bouche, je remonterai à la fondation de Carthage, je raconterai les amours de Didon, & si ce n'est pas assez pour triompher, j'aurai un Virgile que je lirai impitoïablement devant mes Arpalices jusqu'au dernier vers de l'Eneïde.

Cleo. Ce que je trouve de plus plaïsant dans vôtre galimatias, est que vous faites entrer dans des badineries, ce que l'histoire a de plus serieux.

Dor. Aussi n'est-ce d'ordinaire que par un melange si bizarre que les grands parleurs se montrent ridicules.

Phil. Ils se rendent importuns aussi quand ils entassent mille circonstances qui ne servent non plus à leur sujet, que la fondation de Carthage au plumet d'Erasme.

Bel. Je me suis etonnée cent fois qu'il y eût tant de grands parleurs : Car enfin ces gens-là ont de l'esprit ; & c'est la vivacité qui les emporte au dela de la matiere qu'ils traitent : D'où vient donc, que cette même vivacité ne leur fait pas voir qu'ils

144 *Entretien contre les grands parleurs.*

qu'ils importunent les gens qui les écoutent, & même ceux qui ne daignent pas les écouter ?

Phil. Ils ressembleront à ces chevaux qui ne voient rien pendant la rapidité de leur course, qui passent les bornes de leur carrière, & qui ne s'arrêtent qu'au de là, en donnant de la tête contre une muraille qui les renverse.

Cleo. Je pense qu'il y a peu de ces animaux qui soient si ardents, & la moitié du monde est plein de grands parleurs.

Dor. Si cela étoit, l'autre moitié se verroit bien malheureuse, & je ne sais ce que vous voudriez qu'elle fit.

Cleo. Elle n'auroit qu'à se taire, il n'en faudroit pas d'avantage pour son repos.

Phil. C'est vouloir que dans un combat l'on reçoive bien des coups sans parer, & puis, croiez-vous, Madame, que certaines gens qui ne parlent point, soient plus agréables pour le commerce de la vie, que des personnes qui nous font mille protestations d'amitié, & qui nous accablent de promesses ? Je croi même qu'il y a de grands parleurs, qui dans ces occasions s'imaginent avoir une véritable amitié pour nous, & même nous pouvoir tenir les paroles qu'ils nous donnent.

Er. Pour moi, j'aimerois toujours mieux une femme qui parleroit un peu trop, qu'un homme qui ne parleroit pas assez ; mais je m'avise un peu tard de vous dire que nous avons laissé long tems nos jeunes gens dans un grand silence, ils n'ont pas ouvert la bouche, craignent-ils de tomber dans le défaut que nous venons de reprendre. Il faut que Lisidor nous éclaire, que nous en dira-t-il ?

Lif. Que dans une compagnie comme celle-ci, il doit écouter beaucoup & parler peu.

Er. Je ne sais si cette réponse est aussi sage qu'elle le paroît ; car enfin, il faut que les jeunes gens parlent pour acquiescer la facilité de parler, & ils ne sauroient mieux hasarder à faire leurs premières fautes que devant des amis, qui auroient soin de les reprendre ; mais puisque je viens de parler sentencieusement, il faut que je continue, & que j'interroge Lindamire. D'où vient, qu'étant fille, qu'étant jeune & gaie, vous n'avez rien dit ? Avouez que s'il y avoit trois personnes de votre humeur dans cette chambre, on verroit bien-tôt tomber la conversation.

Lind. Je vous assure que ce ne seroit pas moi qui la relèverois, quand pour reparler il vous en devroit coûter un second voyage en Amérique.

Dor.

Entretien contre les grands parleurs. 145

Dor. Ah ! ah ! que vous en savez, donne-t-on ce tour aux choses, à quatorze ans ? Nous venions voir Lindamire, & nous trouvons encore une Cleonice ?

Dans ce moment la personne que Dorante venoit de nommer vit que l'on servoit, & d'ailleurs étant bien aise d'interrompre un discours où l'on pourroit lui donner des louanges, elle prit la parole en ces termes.

Cleo. Il me semble que pour des gens qui blâment les grands parleurs, nous nous sommes bien étendus dans cette conversation.

Bel. Avant que de la finir, je veux déclarer l'instruction que m'en fait tirer une Dame qui n'est pas fort éloignée d'ici. C'est, que pour n'être jamais accusé de trop parler, il faudroit parler comme elle, & l'on n'auroit qu'à voir souvent pour s'accoutumer à parler peu, par le plaisir que l'on auroit à l'écouter.

Er. C'est vous-même, Madame, qui venez de trop parler, & vous allez être bien recompensée de votre flatterie. La Dame que vous voulez peut-être que nous entendions, n'a garde de se l'appliquer, & pour vous punir encore d'une autre façon, je pense qu'elle vous fera fort mauvaise chère.

A ces mots la compagnie se leva, Dorante donna la main à Belise, Philemon à Cleonice, & Lisidor la presenta à la jeune Lindamire. On alla dans une petite sale, on lava sans ceremonie, & l'on se mit à table de même. Quoique ce ne fut-là qu'un repas d'ami, tout y fut propre, delicat, & de bon gout. A peine eut-on diné, que l'on repassa dans la chambre de Cleonice, on s'assit, & l'on ne parla que de choses assez indifferentes, jusques à ce qu'Erasme prit la parole pour animer la conversation.

Er. Lindamire seroit bien étonnée, si elle me voïoit repartir sans partir pour l'Amerique, où elle me vouloit renvoyer. Un si grand voïage ne me paroît pas trop necessaire, pour donner une suite à l'entretien que nous avons quitté.



De deux maux, choisi le moindre.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Lors qu'*Athènes* florissoit par l'équité de ces loix, la licence, qui naît d'ordinaire de la liberté, brouilla toute la ville, & rompit le frein de l'ancienne discipline. Les factions s'étant réunies, *Pisistrate*, qui étoit seul maître du gouvernement, se saisit de la citadelle. Les *Athéniens* commencerent alors à deplorer leur triste servitude, & à faire leurs plaintes ; non que *Pisistrate* fut cruel, mais parce qu'ils trouvoient fort pesant un joug qu'ils n'avoient pas accoutumé : De sorte qu'*Esopé* leur raconta cette fable.

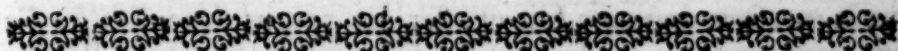
Les grenouilles, *dit-il*, qui se promenoient en liberté dans leurs marais tranquilles, demanderent avec grands cris un Roi à *Jupiter*. Le pere des Dieux se mit à rire, & leur donna pour Roi un petit soliveau, qui tombant tout d'un coup dans leur étang épouvanta ce peuple timide, par l'agitation & par le bruit qu'il y causa. Mais comme il demouroit long tems enfoncé dans la bouë, il y en eut une qui se hazarda de lever la tête tout doucement au dessus de l'eau, & qui, après avoir considéré ce Roi, appella toutes ses compagnes. Celles-ci n'eurent pas plutôt banni leur crainte, qu'à l'envi les unes des autres, elles s'y rendent à la nage, & toute cette troupe devenue insolente saute hardiment sur ce Roi de bois. Après lui avoir fait mille indignitez, elles envoyerent à *Jupiter* pour le prier de leur donner un autre Roi, qui pût arrêter par la force le dereglement de leurs mœurs, puisque celui qu'il leur avoit accordé ne pouvoit en venir à bout. *Jupiter* leur envoya donc une hydre, qui se mit à les déchirer l'une après l'autre avec beaucoup de cruauté. Foibles comme elles sont, c'est en vain qu'elles tachent de s'enfuir pour éviter la mort ; & la crainte qui les a saisies leur étouffe la voix. Elles chargent donc *Mercure* en secret de prier *Jupiter*, de leur part, qu'il veuille avoir pitié de leur misere. Mais ce Dieu leur fit cette reponse, *Puisque vous n'avez pas voulu souffrir votre bien, supportez votre mal. Ainsi, vous Messieurs les Athéniens, souffrez le mal auquel vous êtes exposez, de peur qu'il ne vous en arrive un plus grand.*



CONSI-



CONSIDERATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS, ET DE LEUR DECADENCE.



CHAPITRE I.

1. *Commencemens de Rome.* 2. *Ses guerres.*



Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencemens, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soit de celles de la Crimée faites pour renfermer le butin, les bestiaux, & les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avoit pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissoient. Les maisons étoient placées sans ordre, & très petites ; car les

hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenoient gueres dans les maisons.

Romulus & ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins, pour avoir des citoyens, des femmes, ou des terres : Ils revenoient dans la ville avec les depouilles des peuples vaincus, c'étoient des gerbes de bled & des troupeaux ; cela y caufoit une grande joye. Voila l'origine des triomphes, qui furent dans la suite la printipale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Les forces de Rome s'accrurent beaucoup par son union avec les Sabins, peuple dur & belliqueux, comme les Lacedemoniens dont il étoit descendu. Romulus * prit la façon de leur bouclier, qui étoit large, au lieu de petit bouclier Argien, dont il s'étoit servi jusqu'alors. Et on doit remarquer, que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est, qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages si-tôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

Le regne de Numa, long & pacifique, étoit très propre à laisser Rome dans sa mediocrité ; & si elle eût eu dans ce tems-là un territoire moins borné, & une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Sextus fils de Tarquin, en violant Lucrece, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans des villes où ils ont commandé ; car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême.

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui des nouveaux tributs ; il ne fait pas s'il ne retitera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande ; mais quand on lui fait un affront, il ne sent que son malheur, & il y ajoute l'idée de tous les maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai, que la mort de Lucrece ne fut que l'occasion de la revolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, & renfermé dans des murailles, doit necessairement secouer le joug, ou adoucir ses mœurs.

Il devoit arriver de deux choses l'une ; ou que Rome changeroit son gouvernement, ou resteroit une petite & pauvre monarchie.

L'histoire

* *Plutarque, vie de Romulus.*

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, & ceci est bien remarquable ; car comme les hommes ont eu dans tous les tems les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changemens sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.

Comme Henri VII. roi d'Angleterre augmenta le pouvoir des communes pour avilir les grands, Servius Tullius, avant lui, avoit étendu le privileges du peuple pour abaisser le senat ; mais le peuple devenu d'abord plus hardi, renversa l'une & l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flaté ; son nom n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie ; mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prevoyoit, sa douceur pour les peuples vaincus, sa liberalité envers les soldats, cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conservation, ses ouvrages publics, son courage à la guerre, sa constance dans son malheur, une guerre de vingt ans qu'il fit ou fit faire au peuple Romain, sans royaume, & sans biens, ses continuelles ressources, font bien voir que ce n'étoit pas un homme méprisable.

Les places que la posterité donne, sont sujettes comme les autres aux caprices de la fortune ; malheur à la reputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit.

Rome ayant chassé les rois, établit des consuls annuels ; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont dans leur vie des périodes d'ambition, après quoi d'autres passions, & l'oisiveté même, succèdent ; mais la republique ayant des chefs qui changeoient tous les ans, & qui cherchoient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avoit pas un moment de perdu pour l'ambition ; ils engageoient le senat à proposer au peuple la guerre, & lui montroient tous les jours de nouveaux ennemis.

Ce corps y étoit déjà assez porté de lui-même ; car étant fatigué sans cesse par les plaintes & les demandes du peuple, il cherchoit à le distraire de ses inquietudes, & à l'occuper au dehors.

Or la guerre étoit presque toujours agréable au peuple, parce que par la sage distribution du butin, on avoit trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome

Rome étant une ville sans commerce, & presque sans arts, le pillage étoit le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

On avoit donc mis de la discipline, dans la manière de piller, & on y observoit à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin étoit mis en commun*, & on le distribuoit aux soldats ; rien n'étoit perdu, parce que chacun avoit juré, avant de partir, de ne détourner rien à son profit, & que les Romains étoient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin, les citoyens qui restoit dans la ville jouissoient aussi des fruits de la victoire. On confisquoit une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisoit deux parts ; l'une se vendoit au profit du public, l'autre étoit distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls ne pouvant obtenir l'honneur de triomphe que par une conquête ou une victoire, faisoient la guerre avec une impetuosité extrême ; on alloit droit à l'ennemi, & la force decidoit d'abord.

Rome étoit donc dans une guerre éternelle, & toujours violente. Or une nation toujours † en guerre, & par principe de gouvernement, devoit nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre, tantôt en paix, n'étoient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par-là les Romains acquirent une profonde connoissance de l'art militaire. Dans les guerres passageres la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, & on oublie ses fautes, & ses vertus même.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut, que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs. En effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple, pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée ils augmentoient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites ; par-là ils consternoient les vainqueurs,

* Voyez Polybe, L. 10. † Les Romains regardoient les étrangers comme des ennemis. Hostis, selon Varron, de lingua Lat. L. 4. signifioit, au commencement, un étranger, qui vivoit sous ses propres loix.

queurs, & s'imposoient à eux-mêmes une plus grande necessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vangeances, la constance & la valeur leur devinrent des vertus necessaires ; & elles ne pûrent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, & de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Il étoit arrivé à l'Italie, ce que l'Amerique a éprouvé de nos jours ; les naturels du pays foibles & dispersés, ayant cédé leurs terres à de nouveaux habitans, elle étoit peuplée par trois différentes nations, les Toscans *, les Gaulois, & les Grecs. Les Gaulois n'avoient aucune relation avec les Grecs ni avec les Toscans ; ceux-ci composoient une association qui avoient une langue, des manieres, & des mœurs particulières ; & les colonies Grecques, qui tiroient leur origine de différens peuples souvent ennemis, avoient des intérêts assez séparés.

Le monde de ce tems-là n'étoit pas comme nôtre monde d'aujourd'hui. Les voyages, les conquêtes, le commerce, l'établissement des grands états, les inventions des postes, de la boussole, & de l'imprimerie, une certaine police générale, ont facilité les communications, & établi parmi nous un art qu'on appelle *la politique*. Chacun voit, d'un coup d'œil, tout ce qui se remue dans l'univers ; & pour peu qu'un peuple montre d'ambition, il effraye d'abord tous les autres.

Les peuples d'Italie n'avoient aucun † usage des machines propres à faire les sieges ; & de plus les soldats n'ayant point de paye, on ne pouvoit pas les retenir long tems devant une place ; ainsi peu de leurs guerres étoient décisives : On se battoit pour avoir le pillage du camp ennemi, ou de ses terres ; après quoi le vainqueur & le vaincu se retiroient chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, & en même tems l'opiniâtreté des Romains à les subjuguier. C'est ce qui donna à ceux-ci des victoires, qui ne les corrompirent point, & qui leur laisserent toute leur pauvreté.

S'ils

* On ne sait pas bien s'ils étoient du pays, ou venus d'ailleurs. Denis d'Halicarnesse les croit naturels d'Italie, L. 1.

† Denis d'Halicarnesse le dit formellement, L. 9. & cela paroit par l'histoire, ils tâchoient avec des échelles de prendre les villes par escalade.

S'ils avoient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seroient trouvés dans la decadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois, & d'Annibal ; & par la destinée de presque tous les états du monde, ils auroient passé trop vite de la pauvreté aux richesses, & des richesses à la corruption.

Mais Rome faisant toujours des efforts, & trouvant toujours des obstacles, faisoit sentir sa puissance sans pouvoir l'étendre ; & dans une circonference très petite, elle s'exerçoit à des vertus qui devoient être si fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étoient pas également belliqueux. Ceux qui tenoient la partie orientale, comme les Tarentins, & les Capouans, toutes les villes de la Campanie, & de la grande Grece, languissoient dans l'oïfiveté & dans les plaisirs ; mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Eques & les Volsques, aimoient passionnement la guerre ; ils étoient autour de Rome, ils lui firent une résistance inconcevable, & furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes Latines étoient des colonies d'Albe, qui furent fondées * par Latinus Sylvius : Outre une origine commune avec les Romains, elles avoient encore des rites communs ; & Servius Tullius † les avoit engagées à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès du lac Regille, elles furent soumises à une alliance & une société ‡ de guerre avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de tems que dura la tyrannie des decemvirs, à quel point l'aggrandissement de Rome dependoit de sa liberté, l'état sembla avoir perdu * l'ame qui le faisoit mouvoir.

Il n'y eut plus dans la ville que deux sortes de gens, ceux qui souffroient la servitude, & ceux qui pour leurs intérêts particuliers cherchoient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère, & les peuples voisins ne trouverent de résistance nulle part.

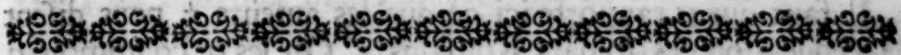
Le

* Comme on le voit dans le traité, intitulé, *Origo gentis Romanæ*, qu'on croit être d'Aurelius Victor. † Denis d'Halicarnesse. ‡ Voyez dans Denis d'Halicarnesse, L. 6. un des traités faits avec eux. * Sous prétexte de donner au peuple des loix écrites, ils se saisirent du gouvernement. Voyez Denis d'Halicarnesse, L. II.

Le senat ayant eu le moyen de donner une solde aux soldats, le siege de Veies fut entrepris ; il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, & une autre maniere de faire la guerre ; leurs succès furent plus eclatans, ils profiterent mieux de leurs victoires, ils firent de plus grandes conquêtes, ils envoyerent plus de colonies ; enfin, la prise de Veies fut une espece de revolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres : S'ils porterent de plus rudes coups aux Toscans, aux Eques, & aux Volscques, cela même fit que les Latins & les Herniques, leurs alliés, qui avoient les mêmes armes & la même discipline qu'eux, les abandonnerent ; que des ligues se formerent chez les Toscans, & que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces ; l'armée, plus dissipée que vaincue, se retira presque entiere à Veies ; le peuple se sauva dans les villes voisines ; & l'incendie de la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.



CHAPITRE II.

De l'art de la guerre chez les Romains.

LES Romains se destinant à la guerre, & la regardant comme le seul art, mirent tout leur esprit & toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un Dieu, dit Vegece *, qui leur inspira la legion.

Ils jugerent qu'il faloit donner aux soldats de la legion, des armes offensives & defensives plus fortes & plus † pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais comme il y a des choses à faire dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable, ils vœurent que la legion

* L. 2. Ch. 1. † Voyez dans Polybe, & dans Joseph de bello Judaico, L. 2. quelles estoient les armes du soldat Romain. Il y a peu de difference, dit ce dernier, entre un soldat Romain, & un cheval chargé.

contînt dans son sein, une troupe qui pût en sortir pour engager le combat, & si la necessité l'exigeoit, s'y retirer ; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait, & des frondeurs, pour poursuivre les fuyards, & achever la victoire ; qu'elle fût defendue par toute sorte de machines de guerre, qu'elle trainoit avec elle ; que chaque soir elle se retranchât, & fût, comme dit Vegece *, une espece de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes ; c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, & par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées perissent beaucoup par le travail † immodéré des soldats ; & cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles, au lieu que nos soldats passent, sans cesse, d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire perir.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs ‡ nous disent de l'éducation des soldats Romains. On les accoutumoit à aller le pas militaire, c'est à dire, à faire en cinq heures vingt milles, & quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches on leur faisoit porter des poids de soixante livres ; on les entretenoit dans l'habitude de courir & de sauter tout armés ; ils prenoient * dans leurs exercices des épées, des javelots, des fleches, d'une pesanteur double des armes ordinaires, & ces exercices étoient continuels.

Ce n'étoit pas seulement dans le camp qu'étoit l'école militaire, il y avoit dans la ville un lieu, où les citoyens alloient s'exercer ;

* *Lib. 2. Cap. 25.* † *Sur tout par le fouillement des terres.* ‡ *Voyez Vegece, L. 1. Voyez dans Tite Live, L. 26. les exercices que Scipion l'Africain faisoit faire aux soldats après la prise de Carthage la neuve. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au champ de Mars. Pompée, à l'âge de 58 ans, alloit combattre, tout armé, avec les jeunes gens ; il montoit à cheval, couroit à bride abbatue & lançoit ses javelots. Plutarque, vie de Marius & de Pompée.*
* *Vegece, L. 1.*

s'exercer ; (c'étoit le champ de Mars) après le travail * ils se jettoient dans le Tybre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, & nettoyer la poussière & la sueur.

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une pratique constante chez eux d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes ? Manlius songe à augmenter la force du commandement, & fait mourir son fils, qui avoit vaincu sans son ordre. Sont-ils batus à Numance ? Scipion Emilien les prive d'abord de tout ce qui les avoit amollis. Les légions Romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie ? Metellus répare cette honte, dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres & les Teutons, commence par détourner les fleuves ; & Sylla fait si bien † travailler les soldats de son armée, effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale ; on craignoit plus l'oisiveté que les ennemis.

Dans nos combats d'aujourd'hui, un particulier n'a guère de confiance qu'en la multitude ; mais chaque Romain, plus robuste & plus aguerré que son ennemi, comptoit toujours sur lui-même ; il avoit naturellement du courage, c'est à dire, de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

Ces hommes, si endurcis, étoient ordinairement sains : On ne remarque pas dans les auteurs, que les armées Romaines, qui faisoient la guerre en tant de climats, perissent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

Parmi nous les desertions sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, & qu'il n'y en a aucune qui ait ou croie avoir un certain avantage sur les autres. Chez les Romains elles étoient plus rares ; des soldats, tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvoient guères penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

U 2

Comme

* *Vegece, L. I.* † *Frontin. Stratagem. L. I. Ch. II.*

Comme leurs armées n'étoient pas nombreuses, il étoit aisé de pourvoir à leur subsistance; le chef pouvoit mieux les connoître, & voyoit plus aisément les fautes & les violations de la discipline.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il étoit difficile, que dans le combat le plus malheureux, quelques Romains ne se ralliasent quelque part, ou que le desordre ne se mît aussi quelque part chez les ennemis; aussi les voit-on continuellement dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention étoit, d'examiner en quoi leur ennemi pouvoit avoir de la supériorité sur eux, & d'abord ils y mettoient ordre. Les épées * tranchantes des Gaulois, les éléphants de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléèrent à la foiblesse de leur cavalerie † d'abord, en ôtant les brides des chevaux, afin que l'imperuosité en fût irrevocable; ensuite en y mêlant des velites ‡. Ils eluderent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Joseph * , la guerre étoit pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation eut de la nature ou de son institution quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage; ils n'oublièrent rien pour avoir des chevaux Numides, des archers Crétois, des frondeurs Baléares, des vaisseaux Rhodiens.

Enfin, jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, & ne la fit avec tant de hardiesse,

CHAPITRE

* Les Romains présentoient leurs javelots, qui recevoient les coups des épées Gauloises, & les emouffoient. † Lors qu'ils firent la guerre aux petits peuples d'Italie, leur cavalerie se trouva encore meilleure que celle de leurs ennemis; c'est qu'on prenoit pour la cavalerie les meilleurs hommes, & les plus considérables citoyens, à qui le public entretenoit un cheval; quand ils mettoient pied à terre, il n'y avoit point d'infanterie plus redoutable, & très souvent ils déterminoient la victoire. ‡ C'étoient de jeunes hommes légèrement armés, & les plus agiles de la légion, qui au moindre signal sautoient sur la croupe des chevaux, ou combattoient à pied. Valère Maxime, L. 2. Tite Live, L. 26. * De bello Judaico, L. 2.

CHAPITRE III.

Comment les Romains purent s'aggrandir.

Comme les peuples de nôtre Europe ont à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline, & la même maniere de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paroît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit etat sorte, par ces propres forces, de l'abaissement où la providence l'a mis.

Ceci demande qu'on y reflechisse, sans quoi nous verrions des evenemens sans les comprendre ; & ne sentant pas bien la difference des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une experience continuelle a pû faire connoître en Europe, qu'un prince, qui a un million de sujets, ne peut, sans se detruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : Il n'y a donc que les grandes nations qui ayent des armées.

Il n'en étoit pas de même dans les anciennes republicues ; car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvoit être à peu près comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes republicues avoient également partagé les terres : Cela seul faisoit un peuple puissant, c'est à dire, une societé bien réglée ; cela faisoit aussi une bonne armée, chacun ayant un egal interêt, & très grand, à defendre sa patrie.

Quand les loix n'étoient plus rigidelement observées, les choses revenoient au point où elles sont à present parmi nous. L'avarice de quelques particuliers, & la prodigalité des autres, faisoient passer les fonds de terre dans peu de mains ; & d'abord les arts s'introduisoient, pour les besoins mutuels des riches & des pauvres : Cela faisoit qu'il n'y avoit presque plus de citoyens ni de soldats ; car les fonds de terre, employés auparavant à l'entretien de ces derniers, ne servoient plus qu'à celui des esclaves & des artisans, instrumens du luxe des nouveaux possesseurs ; sans quoi l'etat, qui malgré son dereglement doit subsister, auroit péri ; & ces sortes de gens ne pouvoient être de bons soldats ; ils étoient lâches, & déjà corrompus par le luxe des villes, & souvent
par

par leur art même ; outre que, comme ils n'avoient point proprement de patrie, & qu'ils jouissoient de leur industrie par-tout, ils avoient peu à perdre ou à conserver.

Les rois * Agis & Cleomenes, voyant qu'au lieu de trente mille citoyens qui étoient à Sparte du tems de Lycurgue, ils n'y en avoit plus que sept cens, dont à peine cent possédoient des terres, que tout le reste n'étoit qu'une populace sans courage, ils entreprirent de rétablir des loix à cet égard ; & dès ce moment Lacedemone reprit sa première puissance, & redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement, & cela se sentit bien quand elle fut corrompue.

Elle étoit une petite république ; lorsque les Latins ayant refusé le secours de troupes † qu'ils étoient obligés de donner, on leva sur le champ dix légions dans la ville. A peine à présent, dit Tite Live, Rome, que le monde entier ne peut contenir, en pourroit-elle faire autant, si un ennemi paroissoit tout à coup devant ses murailles ; marque certaine que nous ne nous sommes point aggrandis, & que nous n'avons fait qu'augmenter le luxe & les richesses qui nous travaillent.

Dites-moi, disoit Tiberius ‡ Gracchus aux nobles, qui vaut mieux, d'un citoyen ou d'un esclave perpétuel ? Qui est-ce qui est plus utile, un soldat ou un homme impropre à la guerre ? Voulez-vous, pour avoir quelques arpens de terre plus que les autres citoyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever par les ennemis ces terres que vous nous refusez ?

CHAPITRE

* Voyez Plutarque dans la vie de Cleomenes. † Tite Live, Decade I. L. 7. Ce fut quelque tems après la prise de Rome sous le consulat de L. Furius Camillus, & de Ap. Claudius Crassus. ‡ Appien, de la guerre civile, L. I.

CHAPITRE IV.

1. *Des Gaulois.* 2. *De Pyrrhus.* 3. *Parallele de Carthage & de Rome.* 4. *Guerre d'Annibal.*

LEs Romains eurent bien des guerres avec les Gaulois. L'amour de la gloire, le mepris de la mort, l'obstination pour vaincre, étoient les mêmes dans les deux peuples ; mais les armes étoient différentes. Le bouclier des Gaulois étoit petit, & leur épée mauvaise ; aussi furent-ils traités à peu près, comme, dans les derniers siècles, les Mexiquains l'ont été par les Espagnols ; & ce qu'il y a de surprenant, c'est, que ces peuples, que les Romains rencontrèrent dans presque tous les lieux, & dans presque tous les tems, se laisserent détruire les uns après les autres, sans jamais connoître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs.

Pyrrhus vint faire la guerre aux Romains dans le tems qu'ils étoient en état de lui résister, & de s'instruire par ses victoires. Il leur apprit à se retrancher, à choisir & à disposer un camp ; il les accoutuma aux éléphants, & les prépara pour de plus grandes guerres.

La grandeur de Pyrrhus ne consistoit que dans ses qualités personnelles. Plutarque * nous dit, qu'il fût obligé de faire la guerre de Macedoine, parce qu'il ne pouvoit entretenir six mille hommes de pied, & cinq cens chevaux, qu'il avoit. Ce prince, maître d'un petit état, dont on n'a plus entendu parler après lui, étoit un aventurier, qui faisoit des entreprises continuelles, parce qu'il ne pouvoit subsister qu'en entreprenant.

Carthage devenue riche plutôt que Rome, avoit aussi été plutôt corrompue. Ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenoient que par la vertu, & ne donnoient d'utilité que l'honneur, & une préférence aux fatigues ; tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendoit à Carthage, & tout service rendu par les particuliers y étoit payé par le public.

La tyrannie d'un prince ne met pas un état plus près de sa ruine, que l'indifférence pour le bien commun n'y met une république.

* *Vie de Pyrrhus.*

republique. L'avantage d'un etat libre est, que les revenus y sont mieux administrés ; mais lorsqu'ils le sont plus mal ! L'avantage d'un etat libre est, qu'il n'y a point de favoris ; mais quand cela n'est pas ! & qu'au lieu des amis & des parens du prince, il faut faire la fortune des amis & de parens de tous ceux qui ont part au gouvernement, tout est perdu ; les loix y sont eludées plus dangereusement qu'elles ne sont violées par un prince, qui etant toujours le plus grand citoyen de l'etat, a le plus d'interêt à sa conservation.

Des anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendoient à Rome les fortunes à peu près egales ; mais à Carthage, des particuliers avoient les richesses des rois.

De deux factions qui regnoient à Carthage, l'une vouloit toujours la paix, & l'autre toujours la guerre ; de façon qu'il étoit impossible d'y jouir de l'une, ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome * la guerre réunissoit d'abord tous les interêts, elle les separoit encore plus à Carthage.

Dans les etats gouvernés par un prince, les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une puissance coercitive, qui ramene les deux partis ; mais dans une republique elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourroit la guerir.

A Rome, gouvernée par les loix, le peuple souffroit que le senat eût la direction des affaires. A Carthage, gouvernée par des abus, le peuple vouloit tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisoit la guerre avec son opulence contre la pauvreté Romaine, avoit par cela même du desavantage ; l'or & l'argent s'épuisent, mais la vertu, la constance, la force, & la pauvreté, ne s'épuisent jamais.

Les Romains étoient ambitieux par orgueil, & les Carthaginois par avarice. Les uns vouloient commander, les autres vouloient acquerir ; & ces derniers, avec un esprit mercantile, calculant sans cesse la recette & de la depense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des

* La presence d'Annibal fit cesser, parmi les Romains, toutes les divisions ; mais la presence de Scipion aigrit celles qui étoient déjà parmi les Carthaginois, elle lia les forces de la ville ; les generaux, le senat, les grands, devinrent plus suspects au peuple, & le peuple devint plus furieux. Voyez dans Appien toute cette guerre du premier Scipion.

Des batailles perduës, la diminution du peuple, l'affoiblissement du commerce, l'épuisement du tresor public, le soulèvement des nations voisines, pouvoient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : Mais Rome ne se conduisoit point par le sentiment des biens & des maux, elle ne se déterminoit que par sa gloire ; & comme elle n'imaginoit point qu'elle pût être si elle ne commandoit pas, il n'y avoit point d'esperance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'auroit point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une republique où l'on observe les loix, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome & Lacedemonie ; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement, toute la force que pourroit avoir une faction.

Les Carthaginois se servoient de troupes etrangeres, & les Romains employoient les leurs. Comme ces derniers n'avoient jamais regardé les vaincus que comme des instrumens pour des triomphes futurs, ils avoient rendu soldats tous les peuples qu'ils avoient soumis ; & plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugerent propres à être incorpores dans leur republique. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes *, devenir les auxiliaires des Romains ; & quelque tems avant la seconde guerre Punique, ils tirerent d'eux † & de leurs alliés, c'est à dire, d'un pais qui n'étoit guere plus grand que les etats du Pape & de Naples, sept cens mille hommes de pied, & soixante & dix mille de cheval, pour opposer aux Gaulois.

Dans le fort de la seconde guerre Punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre legions ; cependant, paroit par Tite Live, que le cens n'étoit pour lors que d'environ cent trente sept mille citoyens.

Carthage employoit plus de forces pour attaquer, Rome pour defendre : Elle arma, comme nous venons de dire, un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois & Annibal qui l'attaquoient, & elle n'envoya que deux legions contre les plus grands rois ; ce qui rendit ses forces eternelles.

X

L'établisse-

* *Flor. L. I.* † *Voyez Polybe. Le sommaire de Florus dit, qu'ils leverent trois cens mille hommes dans la ville & chez les Latins.*

L'établissement de Carthage dans son païs étoit moins solide que celui de Rome dans le sien : Cette dernière avoit trente colonies * autour d'elle, qui en étoient comme les ramparts. Avant la bataille de Cannes aucun allié ne l'avoit abandonnée ; c'est, que les Samnites, & les autres peuples d'Italie, étoient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique étant peu fortifiées, se rendoient d'abord à quiconque se presentoit pour les prendre ; aussi tous ceux qui débarquerent, Agathocle, Regulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au desespoir.

On ne peut guere attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion ; leur ville †, & leurs armées même, étoient affamées, tandis que les Romains étoient dans l'abondance de toutes choses.

Chez les Carthaginois, les armées qui avoient été batues devenoient plus insolentes ; quelquefois elles mettoient en croix leurs généraux, & les punissoient de leur propre lacheté. Chez les Romains, le consul decimoit les troupes qui avoient fui, & les ramenoient contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois ‡ étoit très dur. Ils avoient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que lorsque les Romains y arriverent, ils furent regardés comme des libérateurs ; & si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en couta pour y soutenir une guerre où ils succomberent, on verra bien que l'injustice est une mauvaise menagere, & ne tient pas tout ce qu'elle promet.

La fondation d'Alexandrie avoit beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers tems la superstition banissoit en quelque façon les étrangers de l'Egypte ; & lors que les Perses l'eurent conquise, ils n'avoient songé qu'à affoiblir leurs nouveaux sujets ; mais sous les rois Grecs, l'Egypte fit presque tout le commerce du monde, & celui de Carthage commença à dechoir.

Les puissances établies par le commerce, peuvent subsister long tems dans leur mediocrité ; mais leur grandeur est de peu de durée : Elles s'elevent peu-à-peu, & sans que personne s'en apperçoive, car elles ne font aucun acte particulier qui fasse

* *Tite Live, L. 27.* † *Voyez Appien, liber Libycus.* ‡ *Voyez ce que Polybe dit de leurs exactions.*

fasse du bruit, & signale leur puissance : Mais lorsque la chose est venue au point, qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie Carthaginoise valoit mieux que la Romaine, par deux raisons ; l'une, que les chevaux Numides & Espagnols étoient meilleurs que ceux d'Italie ; & l'autre, que la cavalerie Romaine étoit mal armée ; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grece qu'ils changerent de maniere, comme nous l'apprenons de * Polybe.

Dans la premiere guerre Punique, Regulus fut battu dès que les Carthaginois choisirent les plaines pour faire combattre leur cavalerie ; & dans la seconde † Annibal dut à ses Numides ses principales victoires.

Scipion ayant conquis l'Espagne, & fait alliance avec Massinisse, ôta aux Carthaginois cette superiorité ; ce fut la cavalerie Numide qui gagna la bataille de Zama, & finit la guerre.

Les Carthaginois avoient plus d'experience sur la mer, & connoissoient mieux la manoeuvre que les Romains ; mais il me semble, que cet avantage n'étoit pas pour lors si grand qu'il le feroit aujourd'hui.

Les anciens n'ayant pas la boussole, ne pouvoient guere naviger que sur les côtes ; aussi ils ne se servoient que de bâtimens à rames petits & plats ; presque toutes les rades étoient pour eux des ports ; la science des pilotes étoit très bornée, & leur manoeuvre très peu de chose. Leur art même étoit si imparfait, qu'ils ne faisoient avec mille rames que ce que l'on fait aujourd'hui avec ‡ cent.

Les grands vaisseaux étoient desavantageux, en ce qu'étant difficilement mûs par la chiourme, ils ne pouvoient pas faire les evolutions necessaires. Antoine en fit à Actium une funeste experience ; ses navires ne pouvoient se remuer pendant que ceux d'Auguste, plus legers, attaquoient de toutes parts.

X 2

Les

* Livre 6. † Ce qui fit que les Romains commencerent à respirer dans la seconde guerre Punique, c'est, que des corps entiers de cavalerie Numide passerent de leur côté en Sicile & en Italie. ‡ Voyez ce que dit Peraut sur les rames des anciens. Mechan, des animaux, Th. 3. des essais de physique.

Les vaisseaux anciens étant à rames, les plus légers brisoient aisément celles des plus grands, qui pour lors n'étoient plus que des machines immobiles, comme sont aujourd'hui nos vaisseaux demâtés.

Depuis l'invention de la boussole on a changé de manière, on a * abandonné les rames, on a fui les côtes, on a construit de gros vaisseaux, la machine est devenue plus composée, & les pratiques se sont multipliées.

L'invention de la poudre a fait une chose qu'on n'auroit pas soupçonnée ; c'est, que la force des armées navales a plus que jamais consisté dans l'art ; car pour résister à la violence du canon, & ne pas essuyer un feu supérieur, il a fallu de gros navires ; mais à la grandeur de la machine on a dû proportionner la puissance de l'art.

Les petits vaisseaux d'autrefois s'accrochoient soudain, & les soldats combattoient des deux parts ; on mettoit sur une flotte toute une armée de terre. Dans la bataille navale que Regulus & son collègue gagnèrent, on vit combattre cent trente mille Romains contre cent cinquante mille Carthaginois : Pour lors les soldats étoient pour beaucoup, & les gens de l'art pour peu ; à présent les soldats sont pour rien, ou pour peu, & les gens de l'art pour beaucoup.

Une grande preuve de la différence, c'est la victoire que gagna le consul Duillius. Les Romains n'avoient aucune connoissance de la navigation : Une galère Carthaginoise échoua sur leurs côtes, ils se servirent de ce modèle pour en bâtir ; en trois mois de tems leurs matelots furent dressés, leur flotte fut construite, équipée, elle mit à la mer, elle trouva l'armée navale des Carthaginois, & la batit.

A peine à présent toute une vie suffit-elle à un prince, pour former une flotte capable de paroître devant une puissance qui a déjà l'empire de la mer : C'est peut-être la seule chose que l'argent seul ne peut pas faire ; & si de nos jours un grand † prince réussit d'abord, l'expérience a fait voir à d'autres ‡, que c'est un exemple qui peut être plus admiré que suivi.

La

* En quoi on peut juger de l'imperfection de la marine des anciens, puisque nous avons abandonné une pratique dans laquelle nous avons tant de supériorité sur eux. † Louis XIV. ‡ L'Espagne & la Moscovie.

La seconde guerre Punique est si fameuse, que tout le monde la fait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se presenterent devant Annibal, & que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité.

Rome fut un prodige de constance après les journées du Tesin, de Trebies, & de Thrasymene ; après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix ; c'est, que le senat ne se départoit jamais des maximes anciennes ; il agissoit avec Annibal comme il avoit agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avoit refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il seroit en Italie ; & je trouve dans Denis d'Halicarnesse, * que lors de la negotiation de Coriolan, le senat declara qu'il ne violeroit point ses coutumes anciennes, que le peuple Romain ne pouvoit point faire de paix tandis que les ennemis étoient sur ses terres ; mais que si les Volsques se retiroient, on accorderoit toute ce qui seroit juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution ; après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes mêmes de verser des larmes ; le senat refusa de racheter les prisonniers, & envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans recompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fut chassé d'Italie.

D'un autre côté, le consul Terentius Varron avoit fui honteusement jusqu'à Venouse : Cet homme, de la plus basse naissance, n'avoit été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse ; mais le senat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe ; il vit combien il étoit nécessaire qu'il s'attrirât dans cette occasion la confiance du peuple, il alla au devant de Varron, & le remercia de ce qu'il n'avoit pas désespéré de la republique.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille, (c'est à dire, celle de quelques milliers d'hommes) qui est funeste à un état, mais la perte imaginaire, & le découragement, qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avoit laissées.

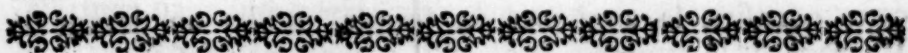
Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont été dites une fois : On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes :

* *Antiq. Rom. L. 8.*

Il est vrai, que d'abord la frayeur y fut extrême : Mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne toujours en courage, comme de celle d'une vile populace, qui ne sent que sa foiblesse : Une preuve qu'Annibal n'auroit pas réussi, c'est, que les Romains se trouverent encore en état d'envoyer par tout du secours.

On dit encore, qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capouë, où elle s'amollit : Mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause ; les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auroient-ils pas trouvé par tout Capouë ? Alexandre, qui commandoit à ses propres sujets, prit, dans une occasion pareille, un expedient qu'Annibal, qui n'avoit que des troupes mercenaires, ne pouvoit pas prendre ; il fit mettre le feu au bagage de ses soldats, & brûla toutes leurs richesses & les siennes.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencerent à changer la fortune de cette guerre. Il ne recevoit point de secours de Carthage, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensemble, il batit les Romains ; mais lorsqu'il falut qu'il mit des garnisons dans les villes, qu'il defendit ses alliés, qu'il assiégeât les places, ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouverent trop petites ; & il perdit en detail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces ; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les defend qu'avec une partie de ses forces.



CHAPITRE V.

De l'état de la Grece, de la Macedoine, de la Syrie & de l'Egypte, après l'abbaissement des Carthaginois.

Comme les Carthaginois en Espagne, en Sicile, en Sardaigne, n'opposoient aucune armée qui ne fût malheureuse ; Annibal, dont les ennemis se fortifioient sans cesse, & qui

qui ne recevoit que peu de secours, fut reduit à une guerre defensive; cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique: Scipion y descendit; les succès qu'il y eut obligerent les Carthaginois à rappeler d'Italie Annibal, qui pleura de douleur en cedant aux Romains cette terre, où il les avoit tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'état & un grand capitaine, Annibal le fit pour sauver sa patrie: N'ayant pû porter Scipion à la paix, il donna une bataille, où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habilité, son experience, & son bon sens.

Carthage reçut la paix non pas d'un ennemi, mais d'un maître; elle s'obligea de payer dix mille talens en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux & ses elephans, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple Romain; & pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse son ennemi eternel.

Après l'abbaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres & de grandes victoires, au lieu qu'auparavant elle avoit eu de petites victoires & de grandes guerres.

Il y avoit dans ces tems-là comme deux mondes separés; dans l'un combattoient les Carthaginois & les Romains, l'autre étoit agité par des querelles qui duroient depuis la mort d'Alexandre: On n'y pensoit * point à ce qui se passoit en occident; car quoi que Philippe roi de Macedoine eût fait un traité avec Annibal, il n'eut presque point de suite; & ce prince, qui n'accorda aux Carthaginois que de très foibles secours, ne fit que temoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lors qu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue & opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille; car celui des deux peuples qui est le vainqueur, entreprend d'abord de nouvelles guerres, & une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci

* Il est surprenant, comme Joseph le remarqua dans le livre contre Appien, qu'Herodote ni Thucydide n'ayent jamais parlé des Romains, quoi qu'ils eussent fait de si grandes guerres.

Ceci parut bien clairement dans ces tems-là ; car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, & parurent dans toute la terre pour tout envahir.

Il n'y avoit pour lors dans l'orient que quatre puissances capables de résister aux Romains, la Grece, & les royaumes de Macedoine, de Syrie, & d'Egypte : Il faut voir quelle étoit la situation de ces deux premières puissances, parce que les Romains commencerent par les soumettre.

Il y avoit dans la Grece trois peuples considerables, les Etoliens, les Achaïens, & les Beotiens. C'étoient des associations de villes libres, qui avoient des assemblées generales & des magistrats communs. Les Etoliens étoient belliqueux, hardis, remeraires, avides du gain, toujours libres de leur parole & de leurs sermens ; enfin, faisant la guerre sur la terre, comme les pirates la font sur la mer. Les Achaïens étoient sans cesse fatigués par des voisins, ou des défenseurs incommodes. Les Beotiens, les plus epais de tous les Grecs, mais les plus sages, vivoient ordinairement en paix ; uniquement conduits par le sentiment du bien & du mal, ils n'avoient pas assez d'esprit pour que des orateurs les agitaissent, & pussent leur deguïser leurs veritables interêts.

Lacedemone avoit conservé sa puissance, c'est à dire, cet esprit belliqueux que lui donnoient les institutions de Lyncur-gue. Les Theffaliens étoient en quelque façon asservis par les Macedoniens. Les rois d'Illyrie avoient déjà été extrêmement abbatus par les Romains. Les Acarnaniens & les Arthamanes étoient ravagés tour à tour par les forces de la Macedoine & de l'Etolie. Les Atheniens, sans force par eux-mêmes, & sans * alliés, n'etonnaient plus le monde que par leurs flateries envers les rois, & l'on ne montoit plus sur la tribune, où avoit parlé Demosthene, que pour proposer les decrets les plus laches & les plus scandaleux.

D'ailleurs, la Grece étoit redoutable par sa situation, sa force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses loix ; elle aimoit la guerre, elle en connoissoit l'art, & elle auroit été invincible si elle avoit été unie.

Elle

* Ils n'avoient aucune alliance avec les autres peuples de la Grece. Polybe, L. 8.

Elle avoit bien été étonnée par le premier Philippe, Alexandre, & Antipater, mais non pas subjuguée, & les rois de Macedoine, qui ne pouvoient se résoudre à abandonner leurs prétentions & leurs espérances, s'obstinoient à travailler à l'asservir.

La Macedoine étoit presque entourée de montagnes inaccessibles, les peuples en étoient très propres à la guerre, courageux, obéissans, industrieux, infatigables ; & il falloit bien qu'ils eussent ces qualités-là du climat, puisqu'encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

La Grece se maintenoit par une espèce de balance. Les Lacedemoniens étoient pour l'ordinaire alliés des Etoliens, & les Macedoniens l'étoient des Achaïens ; mais par l'arrivée des Romains tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macedoine ne pouvoient pas entretenir un grand nombre de troupes, le moindre échec étoit de conséquence : D'ailleurs ils pouvoient difficilement s'aggrandir, parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avoit toujours les yeux ouverts sur leurs démarches ; & les succès qu'ils avoient dans les guerres entreprises pour leurs alliés, étoient un mal que ces mêmes alliés cherchoient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macedoine étoient ordinairement des princes habiles ; leur monarchie n'étoit pas du nombre de celles qui vont par une espèce d'allure donnée dans le commencement : Continuellement instruits par les perils & par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur falloit gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, diviser ou réunir les intérêts ; enfin, ils étoient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe, qui dans le commencement de son règne s'étoit attiré l'amour & la confiance des Grecs par sa modération, changea tout à coup ; il devint * un cruel tyran, dans un tems où il auroit dû être juste, par politique & par ambition. Il voyoit, quoique de loin, les Romains dont les forces étoient immenses. Il avoit fini la guerre à l'avantage de ses alliés, & s'étoit reconcilié avec les Etoliens. Il étoit naturel qu'il pensât à unir toute la Grece avec lui, pour empêcher les Ro-

Y

mains

* Voyez dans Polybe les injustices & les cruautés par lesquelles Philippe se decrédita.

maines de s'y établir ; mais il l'irrita, au contraire, par de petites usurpations, & s'amusant à discuter de petits intérêts, quand il s'agissoit de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions, il se rendit odieux & detestable à tous les Grecs.

Les Etoliens furent les plus irrités, & les Romains saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrèrent dans la Grece, & l'armerent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocephales, & cette victoire fut due en partie à la valeur des Etoliens. Il fut si fort consterné, qu'il se reduisit à un traité, qui étoit moins une paix qu'un abandon de ses propres forces ; il fit sortir ses garnisons de toute la Grece, livra ses vaisseaux, & s'obligea de payer mille talens en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des * Macedoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre ; il fait voir les avantages & les inconveniens de la phalange & de la legion ; il donne la preference à l'ordonnance Romain ; & il y a apparence qu'il a raison, car l'experience le montra pour lors par tout.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe, fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête generale : Pour s'assurer de la Grece, ils abaissèrent par toutes sortes de voyes les Etoliens, qui les avoient aidés à vaincre ; de plus, ils ordonnerent que chaque ville Grecque, qui avoit été à Philippe ou à quelque autre prince, se gouverneroit dorénavant par ses propres loix.

On voit bien que ces petites republicues ne pouvoient être que dependantes. Les Grecs se livrerent à une joye stupide, & crurent être libres en effet, parce que les Romains les declaroient tels.

Les Etoliens qui s'étoient imaginés qu'ils domineroient dans la Grece, voyant qu'ils n'avoient fait que se donner des maîtres,

* Ce qui avoit beaucoup contribué à mettre les Romains en peril dans la seconde guerre Punique, c'est, qu'Annibal arma d'abord ses soldats à la Romaine ; mais les Grecs ne changerent ni leurs armes ni leur maniere de combattre, il ne put leur venir dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avoient fait de si grandes choses.

tres, furent au desespoir ; & comme ils prenoient toujours des resolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appellerent dans la Grece Antiochus roi de Syrie, comme ils y avoient appelé les Romains.

Les rois de Syrie estoient les plus puissans des successeurs d'Alexandre, car ils possedoient presque tous les etats de Darius à l'Egypte près ; mais il estoit arrivé des choses qui avoient fait que leur puissance s'etoit beaucoup affoiblie.

Seleucus, qui avoit fondé l'empire de Syrie, avoit à la fin de sa vie détruit le royaume de Lyfimaque. Dans la confusion des choses plusieurs provinces se souleverent ; les royaumes de Pergame, de Cappadoce, & de Bithynie se formerent ; mais ces petits etats timides regarderent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours, avec une envie extrême, la felicité du royaume d'Egypte, ils ne songerent qu'à le conquerir ; ce qui fit, que negligeant l'orient, ils y perdirent plusieurs provinces, & furent fort mal obeis dans les autres.

Enfin, les rois de Syrie tenoient la haute & la basse Asie ; mais l'experience a fait voir, que dans ce cas, lorsque la capitale & les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes, & que quand le siege de l'empire est dans les hautes, on s'affoiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses, & celui de Syrie, ne furent jamais si forts que celui des Parthes, qui n'avoit qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avoit pas conquis le royaume de Lydie ; si Seleucus estoit resté à Babylone, & avoit laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses auroit été invincible pour les Grecs, & celui de Seleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux etats, pour mortifier l'ambition des hommes ; lorsque les Romains les passerent, les Parthes * les firent presque toujours perir ; quand les Parthes osèrent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir ; & de nos jours les Turcs, qui ont avancé au delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Y 2

Les

* J'en ai dit les raisons au chap. 15. tirées en partie de la disposition geographique des deux empires.

Les rois de Syrie & d'Egypte avoient dans leur païs deux fortés de sujets, les peuples conquerans, & les peuples conquis. Ces premiers encore pleins de l'idée de leur origine, étoient très difficilement gouvernés ; ils n'avoient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait desirer de changer de maître.

Mais la foiblesse principale du royaume de Syrie venoit de celle de la cour, où regnoient des successeurs de Darius & non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité, & la mollesse, qui en aucun siècle n'a quitté les cours d'Asie, regnoient sur-tout dans celle-ci ; le mal passa au peuple & aux soldats, & devint contagieux pour les Romains même, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle étoit la situation du royaume de Syrie, lorsqu'Antiochus, qui avoit fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains : Mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on employe dans les affaires ordinaires. Annibal vouloit qu'on renouvellât la guerre en Italie, & qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendit neutre ; il ne fit rien de cela ; il se montra dans la Grece avec une petite partie de ses forces ; & comme s'il avoit voulu y voir la guerre, & non pas la faire, il ne fut occupé que de ses plaisirs ; il fut battu, & s'enfuit en Asie plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains comme par un torrent, les servit de tout son pouvoir, & devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se vanger & de ravager l'Etolie, la promesse qu'on lui diminueroit le tribut, & qu'on lui laisseroit quelques villes, quelque jalousie personnelle d'Antiochus, enfin, de petits motifs le determinerent ; & n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseroient tranquille en Asie ; mais ils l'y suivirent, il fut vaincu encore ; & dans sa consternation il consentit au traité le plus infame qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sache rien de si magnanime, que la résolution que prit un monarque qui a regné de nos jours *, de s'ensevelir plutôt sous les debris du trône, que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre : Il avoit l'ame trop fiere pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avoient mis,

&c

* *Louis XIV.*

& il savoit bien que le courage peut raffermir une couronne, & que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune, de voir des princes qui sayent donner une bataille ; il y en a bien peu qui sachent faire une guerre, qui soient également capables de se servir de la fortune & de l'attendre, & qui avec cette disposition d'esprit qui donne de la meffiance avant que d'entreprendre, ayent celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

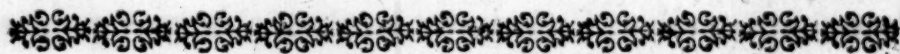
Après l'abbaissement d'Antiochus, il ne restoit plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Egypte, qui par sa situation, sa fecondité, son commerce, le nombre de ses habitants, ses forces de mer & de terre, auroit pû être formidable : Mais la cruauté de ses rois, leur lacheté, leur avarice, leur imbecillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent la plupart du tems que par la protection des Romains.

C'étoit en quelque façon une loi fondamentale de la couronne d'Egypte, que les sœurs succedoient avec les freres ; & afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on marioit le frere avec la sœur. Or il est difficile de rien imaginer de plus pernicious dans la politique qu'un pareil ordre de succession ; car tous les petits demelés domestiques devenant des desordres dans l'etat, celui des deux qui avoit le moindre chagrin, soulevoit d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie, populace immense, toujours prête à se joindre au premier de ses rois qui vouloit l'agiter ; de façon qu'il y avoit toujours des princes regnans, & des pretendans à la couronne ; & comme les royaumes de Cyrene & de Chypre estoient presque toujours entre les mains d'autres princes de cette maison, avec des pretentions respectives sur le tout, il arrivoit que ces rois estoient toujours sur un trône chancelant, & que mal etablis au dedans, ils estoient sans pouvoir au dehors.

Les forces des rois d'Egypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistoient dans leurs auxiliaires Grecs. Outre, l'esprit de liberté, d'honneur, & de gloire, qui animoit les Grecs, ils s'occupoient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps. Ils avoient dans leurs principales villes des jeux etablis, où les vainqueurs obtenoient des couronnes aux yeux de toute la Grece, ce qui donnoit une emulation generale. Or, dans un tems où l'on combattoit avec des armes, dont le succès dependoit de la force & de l'adresse de celui qui s'en servoit, on
ne

ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de Barbares, pris indifferemment, & menés sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, & leur ôter sans bruit leurs principales forces, firent deux choses ; premierement ils etablirent peu à peu, comme une maxime chez les villes Grecques, qu'elles ne pourroient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la guerre à qui que ce fût, sans leur consentement ; de plus, dans leurs traités avec les * rois, ils leur defendirent de faire aucunes levées chez les alliés des Romains, ce qui les reduisit à leurs troupes nationales.



CHAPITRE VI.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.

DANS le cours de tant de prosperités, où l'on se neglige pour l'ordinaire, le senat agissoit toujours avec la même profondeur ; & pendant que les armées consternoient tout, il tenoit à terre ceux qu'il trouvoit abbatu.

Il s'erigea en tribunal qui jugea tous les peuples. A la fin de chaque guerre il decidoit des peines & des recompenses que chacun avoit meritées. Il ôtoit une partie des terres du peuple vaincu pour les donner aux alliés, en quoi il faisoit deux choses ; il attachoit à Rome des rois dont elle avoit peu à craindre, & beaucoup à esperer ; & il en affoiblissoit d'autres dont elle n'avoit rien à esperer, & tout à craindre.

On se servoit des alliés pour faire la guerre à un ennemi, mais d'abord on detruisoit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent aneantis d'abord, après pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par

* Ils avoient deja eu cette politique avec les Carthaginois, qu'ils obligerent par le traité à ne plus se servir de troupes auxiliaires ; comme on le voit dans un fragment de Dion.

par le secours des Rhodiens ; mais après qu'on leur eût donné des recompenses eclatantes, on les humilia pour jamais, sous pretexte qu'ils avoient demandé qu'on fit la paix avec Persée.

Quand ils avoient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordoient une trêve au plus foible, qui se croyoit heureux de l'obtenir, comprant pour beaucoup d'avoir differé sa ruine.

Lors que l'on étoit occupé à une grande guerre, le senat dissimuloit toutes sortes d'injures, & attendoit dans le silence que le tems de la punition fût venu. Que si quelque peuple lui envoyoit les coupables, il refusoit de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, & se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisoient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formoit guere de ligues contre eux ; car celui qui étoit le plus éloigné du peril, ne vouloit pas en approcher.

Par-là ils recevoient rarement la guerre, mais la faisoient toujours dans le tems, de la maniere, & avec ceux qu'il leur convenoit ; & de tant de peuples qu'ils attaquèrent il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures, si l'on avoit voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs, qu'ils envoyoit chez les peuples qui n'avoient point encore senti leur puissance, étoient sûrement maltraités ; ce qui étoit un * pretexte sûr pour faire une nouvelle guerre.

Comme ils ne faisoient jamais la paix de bonne foi, & que dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étoient proprement que des suspensions de guerre ; ils y mettoient des conditions qui commençoient toujours la ruine de l'état qui les acceptoit ; ils faisoient sortir les garnisons des places fortes, ou bernoient le nombre des troupes de terre, ou se faisoient livrer les chevaux ou les elephans ; & si ce peuple étoit puissant sur la mer, ils l'obligeoient de brûler ses vaisseaux, & quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinoient ses finances, en le mulçant par un tribut ou des taxes excessives, sous pretexte de lui faire payer les frais de la guerre ;
nouveau

* Un des exemples de cela, c'est leur guerre contre les Dalmates. Voyez Polybe.

nouveau genre de tyrannie, qui le forçoit d'opprimer ses sujets, & de perdre leur amour.

Lors qu'ils accordoient la paix à quelque prince, ils prenoient quelqu'un de ses freres ou de ses enfans en ôtage, ce qui leur donnoit le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie ; quand ils avoient le plus proche heritier, ils intimidoidient le possesseur ; s'ils n'avoient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servoient pour animer les revoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'étoient soustraits de l'obeissance de son souverain, ils lui accordoient d'abord le titre * d'allié du peuple Romain, & par là ils le rendoient sacré & inviolable, de maniere qu'il n'y avoit point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espece de servitude, il étoit † néanmoins très recherché ; car on étoit sûr que l'on ne recevroit d'injures que d'eux, & l'on avoit sujet d'espérer qu'elles seroient moindres ; ainsi, il n'y avoit point de services, que les peuples & les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir.

Ils avoient plusieurs sortes d'alliés ; les uns leur étoient unis par des privileges, & une participation de leur grandeur, comme les Latins & les Herniques ; d'autres par l'établissement même, comme leurs colonies ; quelques-uns par les bienfaits, comme furent Massinisse, Eumenés & Attalus, qui tenoient d'eux leur royaume, ou leur aggrandissement ; d'autres par des traités libres, & ceux-là devenoient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, & la plupart des villes Grecques ; plusieurs enfin par des traités forcés, & par la loi de leur sujettion, comme Philippe & Antiochus ; car ils n'accordoient point de paix à un ennemi qui ne contint une alliance, c'est à dire, qu'ils ne soumettoient point de peuple, qui ne leur servit à en abaisser d'autres.

Lors

* Voyez sur-tout leur traité avec les Juifs, au I livre des Machabées. Ch. 8. † Ariarathe fit un sacrifice aux Dieux, dit Polybe, pour les remercier de ce qu'il avoit obtenu cette alliance.

Lors qu'ils laissoient la liberté à quelques villes, ils y faisoient d'abord naître deux factions * ; l'une defendoit les loix & la liberté du pays, l'autre soutenoit qu'il n'y avoit de loi que la volonté des Romains ; & comme cette dernière faction étoit toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'étoit qu'un nom.

Quelquefois ils se rendoient maîtres d'un pays sous prétexte de succession. Ils entrèrent en Asie, en Bithynie, en Libye, par les testamens d'Attalus, de Nicomede †, & d'Apion ; & l'Egypte fut enchainée par celui du roi de Cyrene.

Pour tenir les grands princes toujours foibles, ils ne vouloient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avoient accordé la leur ‡ ; & comme ils ne la refusoient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition mise dans un traité de paix, ne lui laissoit plus d'alliés.

De plus, lors qu'ils avoient vaincu quelque prince considerable, ils mettoient dans le traité, qu'il ne pourroit faire la guerre pour ses differens avec les alliés des Romains, (c'est à dire, ordinairement, avec tous ses voisins) mais qu'il les mettroit en arbitrage, ce qui lui ôtoit pour l'avenir la puissance militaire.

Et pour se la réserver toute, ils en privoient leurs alliés même ; dès que ceux-ci avoient le moindre demêlé, ils envoyoit des ambassadeurs qui les obligeoient de faire la paix ; il n'y a qu'à voir comme ils terminerent les guerres d'Attalus & de Prusias.

Quand quelque prince avoit fait une conquête, qui souvent l'avoit épuisé ; un ambassadeur Romain survenoit d'abord qui la lui arrachoit des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler, comment avec une parole ils chasserent d'Egypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étoient propres à la guerre, ils etablirent comme une loi, qu'il ne seroit permis * à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe, & d'y attaquer quelque peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre, qu'ils

Z

* Voyez Polybe sur les villes de Grece. † Fils de Philopater.
‡ Ce fut le cas d'Antiochus. * La defense faite à Antiochus, même avant la guerre, de passer en Europe, devint generale contre les autres rois.

qu'ils firent à Mithridate *, fut, que contre cette defense il avoit soumis quelques Barbares.

Lors qu'ils voyoient que deux peuples estoient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance, ni rien à demêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissoient pas de paroître sur la scene ; & comme nos chevaliers errans, ils prenoient le parti du plus foible. C'etoit, dit Denis d'Halicarnasse †, une ancienne coutume des Romains, d'accorder toujours leur secours à quiconque venoit l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'etoient point quelques faits particuliers arrivés par hazard ; c'etoient des principes toujours constans ; & cela se peut voir aisément, car les maximes dont ils firent usage contre les plus grands monarques, furent précisément celles qu'ils avoient employées, dans les commencemens, contre les petites villes qui estoient autour d'eux.

Ils se servirent d'Eumenes & de Massinisse pour subjuguier Philippe & Antiochus, comme ils s'etoient servis des Latins & des Herniques pour subjuguier les Volsques & les Toscans. Ils se firent livrer les flotes des Carthaginois & des rois d'Asie, comme ils s'etoient fait donner les barques d'Antium.

Lors qu'il y avoit quelque dispute dans un etat, ils jugeoient d'abord l'affaire, & par-là estoient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avoient condamnée. Si c'etoit des princes du même sang qui se disputoient la couronne, ils les declaroient quelquefois tous deux rois, & aneantissoient par-là le pouvoir de l'un & de l'autre ; si l'un des deux etoit en bas ‡ âge, ils declaroient pour lui, & en prenoient la tutele comme protecteurs de l'univers ; car ils avoient porté les choses au point, que les peuples & les rois estoient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre, etant établi que c'etoit assez d'avoir oui parler d'eux, pour devoir leur être soumis.

Lors

* Appien, de bello Mithrid. † Fragment de Denis, tiré de l'extrait des ambassades fait par Constantin Porphyrogenete. ‡ Pour pouvoir ruiner la Syrie, en qualité de tuteurs, ils se declarerent pour le fils d'Antiochus, encore enfant, contre Demetrius qui etoit chez eux en otage, & qui les conjuroit de lui rendre justice, disant, que Rome etoit sa mere, & les senateurs ses peres.

Lors que quelque etat formoit un corps trop redoutable par sa situation, ou par son union, ils ne manquoient jamais de le diviser. La republique d'Achaïe etoit formée par une association de villes libres ; le senat declara que chaque ville se gouverneroit dorenavant par ses propres loix, sans dependre d'une autorité commune.

La republique des Beötiens etoit pareillement une ligue de plusieurs villes ; mais comme dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grace moyennant la dissolution de l'alliance commune.

La Macedoine etoit entourée de montagnes inaccessibles ; le senat la partagea en quatre parties, les declara libres, defendit toutes sortes de liaisons entre elles, même par mariage ; fit transporter les nobles en Italie, & par-là reduisit à rien cette puissance.

Si un grand prince, qui a regné de nos jours, avoit suivi ces maximes lors qu'il vit un de ses voisins dethroné, il auroit employé de plus grandes forces pour le soutenir, & le borner dans l'isle qui lui resta fidelle. En divisant la seule puissance qui pût s'opposer à ses desseins, il auroit tiré d'immenses avantages du malheur même de son allié.

Ils ne faisoient jamais de guerres éloignées, sans s'etre procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquoient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyoit ; & comme elle n'etoit jamais considerable par le nombre, ils observoient toujours d'en * tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, & une troisieme dans Rome toujours prêtes à marcher. Ainsi ils n'exposoit jamais qu'une petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettoit au hazard toutes les siennes.

Quelquefois ils abusoient de la subtilité des termes de leur langue. Ils detruisirent Carthage, disant, qu'ils avoient promis de conserver la *cité*, & non pas la *ville*. On fait comment les Etoliens, qui s'etoient abandonnés à leur foi, furent trompés. Les Romains pretendirent, que la signification de ces mots, *S'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportoit la

Z 2

perte

* C'etoit une pratique constante, comme on peut voir par l'histoire.

perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples, & des sepultures mêmes.

Ils pouvoient même donner à un traité une interpretation arbitraire. Ainsi, lors qu'ils voulurent abbaissier les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avoient pas donné autrefois la Lycie comme present, mais comme amie & allié.

Lors qu'un de leurs generaux faisoit la paix pour sauver son armée prête à perir, le senat, qui ne la ratifioit point, profitoit de cette paix, & continuoit la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée Romaine, & qu'il l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avoit sauvées ; & lors que les Numantins eurent reduit vingt mille Romains, prêts à mourir de faim, à demander la paix, cette paix, qui avoit sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome, & l'on eluda la foi publique * en envoyant le consul qui l'avoit signée.

Quelquefois ils traitoient de la paix avec un prince sous des conditions raisonnables, & lors qu'il les avoit executées, ils en ajoutoient de telles qu'il étoit forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer † par Jugurtha ses elephans, ses chevaux, ses tresors, ses transfuges, ils lui demanderent de livrer sa personne, chose qui étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin, ils jugerent les rois pour leurs fautes & leurs crimes particuliers ; ils ecouterent les plaintes de tous ceux qui avoient quelques demêlés avec Philippe ; ils envoyerent des députés pour pourvoir à leur sureté, & ils firent accuser Persée devant eux pour quelques meurtres, & quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeoit de la gloire d'un general par la quantité de l'or & de l'argent qu'on portoit à son triomphe, il ne laissoit rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissoit toujours, &

* Quand Claudius Glycias eut donné la paix aux peuples de Corse, le senat ordonna qu'on leur feroit encore la guerre, & fit livrer Glycias aux habitans de l'isle, qui ne voulurent pas le recevoir. On sait ce qui arriva aux Fourches Caudines. † Ils en agirent de même avec Viriate : Après lui avoir fait rendre les transfuges, on lui demanda qu'il rendit les armes, à quoi ni lui ni les siens ne purent consentir. Fragment de Dion.

& chaque guerre la mettoit en etat d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui estoient amis ou alliés, se ruinoient * tous par les presens immenses qu'ils faisoient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; & la moitié de l'argent qui fut envoyé pour ce sujet aux Romains, auroit suffi pour les vaincre.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuerent tous les tresors, ravisseurs moins injustes en qualité de conquerans, qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolomée roi de Chypre avoit des richesses immenses, ils firent † une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnerent l'heredité d'un homme vivant, & la confiscation d'un prince allié.

Bien-tôt, la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avoit échappé à l'avarice publique; les magistrats & les gouverneurs vendoient aux rois leurs injustices. Deux competeurs se ruinoient à l'envi pour acheter une protection, toujours douteuse contre un rival qui n'etoit pas entierement epuisé: Car on n'avoit pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin, les droits legitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes pour en avoir, depouilloient les temples, confisquoient les biens des plus riches citoyens; on faisoit mille crimes pour donner aux Romains tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome, que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, & les rendit comme stupides. Il ne s'agissoit pas du degré de leur puissance, mais leur personne propre etoit attaquée; risquer une guerre, c'etoit s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi des rois, qui vivoient dans le faste & dans les delices, n'osoient jeter des regards fixes sur le peuple Romain, & perdant le courage, attendoient de leur patience & de leurs bassesses quelque delai aux miseres dont ils etoient menacés.

Remarquez,

* Les presens que le senat envoyoit aux rois, n'etoient que des bagatelles, comme une chaise, & un bâton d'yvoir, ou quelque robe de magistrature. † *Divitiarum tanta fama erat, dit Florus, ut victor gentium populus, & donare regna consuetus, socii vivique regis confiscationem mandaverit. L. 3. C. 9.*

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains. Après la défaite d'Antiochus ils étoient maîtres de l'Afrique, de l'Asie, & de la Grece, sans y avoir presque de villes en propre. Il sembloit qu'ils ne conquissent que pour donner ; mais ils restoit si bien les maîtres, que lors qu'ils faisoient la guerre à quelque prince, ils l'accabloient, pour ainsi dire, du poids de tout l'univers.

Il n'étoit pas tems encore de s'emparer des pays conquis ; s'ils avoient gardé les villes prises à Philippe, ils auroient fait ouvrir les yeux aux Grecs : Si après la seconde guerre Punique, ou celle contre Antiochus, ils avoient pris des terres * en Afrique ou en Asie, ils n'auroient pû conserver des conquêtes si peu solidement établies.

Il falloit attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obeïr, comme libres & comme alliées, avant de leur commander comme sujertes, & qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la republique Romaine.

C'étoit une maniere lente de conquerir. On vainquoit un peuple, & on se contentoit de l'affoiblir ; on lui imposoit des conditions qui le minoient insensiblement : S'il se relevoit, on l'abbaissoit encore d'avantage, & il devenoit sujet, sans qu'on pût donner une epoque de sa sujettion.

Ainsi Rome n'étoit pas proprement une monarchie, ou une republique, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde.

Si les Espagnols, après la conquête du Mexique & du Perou, avoient suivi ce plan, ils n'auroient pas été obligés de tout détruire, pour tout conserver.

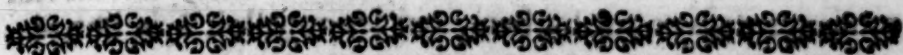
C'est la folie des conquerans de vouloir donner à tous les peuples leurs loix & leurs coutumes ; cela n'est bon à rien, car dans toute sorte de gouvernement on est capable d'obeïr.

Mais Rome n'imposant aucunes loix generales, les peuples n'avoient point entr'eux de liaisons dangereuses ; ils ne faisoient un corps que par une obeïssance commune ; & sans être compatriotes, ils étoient tous Romains,

On

* Ils n'osèrent y exposer leurs colonies ; ils aimerent mieux mettre une jalousie eternelle entre les Carthaginois & Massinisse, & se servir du secours des uns & des autres pour soumettre la Macedoine & la Grece.

On objectera peut-être, que les empires fondés sur les loix des fiefs n'ont jamais été durables ni puissans. Mais il n'y a rien au monde de si contradictoire que le plan des Romains & celui des Goths ; & pour n'en dire qu'un mot, le premier étoit l'ouvrage de la force, l'autre de la foiblesse ; dans l'un la sujettion étoit extrême, dans l'autre l'indépendance : Dans les états Gothiques le pouvoir étoit dans la main des vassaux, le droit seulement dans la main du prince ; c'étoit tout le contraire chez les Romains.



CHAPITRE VII.

Comment Mithridate pût leur résister.

DE tous les rois que les Romains attaquèrent, Mithridate seul se défendit avec courage, & les mit en peril.

La situation de ses états étoit admirable pour leur faire la guerre ; ils touchoient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvoit se servir ; de là ils s'étendoient sur la mer du Pont ; Mithridate la couvroit de ses vaisseaux, & alloit continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes. L'Asie étoit ouverte à ses invasions ; il étoit riche, parce que ses villes sur le Pont Euxin faisoient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces tems-là, obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate le reçut à bras ouverts, il forma des légions * où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes.

D'un autre côté, Rome travaillée par ses dissensions civiles, occupée de maux plus pressans, négligea les affaires d'Asie,

* *Frontin, stratagem. L. 2. dit, qu'Archelaüs, lieutenant de Mithridate, combattant contre Sylla, mit au premier rang ses chariots à faux, au second sa phalange, au troisième les auxiliaires armés à la Romaine, mixtis fugitivis Italiæ, quorum perviciaciæ multum fidebat. Mithridate fit même une alliance avec Sertorius. Voyez aussi Plutarque, vie de Lucullus.*

sie, & laissa Mithridate suivre ses victoires, ou respirer après ses defaites.

Rien n'avoit plus perdu la plupart des rois, que le desir manifeste qu'ils temoignoient de la paix ; ils avoient detourné par-là tous les autres peuples de partager avec eux un peril dont ils vouloient tant sortir eux-mêmes ; mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre, qu'il étoit ennemi des Romains, & qu'il le seroit toujours.

Enfin, les villes de Grece & d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissoit tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelloit à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire Romaine ; parce qu'on n'y voit pas des princes déjà vaincus par les delices & l'orgueil, comme Antiochus & Tigrane ; ou par la crainte, comme Philippe, Perfée, & Jugurtha ; mais un roi magnanime, qui dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en étoit que plus indigné.

Elles sont singulieres, parce que les revolutions y sont continuelles, & toujours inopinées : Car si Mithridate pouvoit aisément reparer ses armées, il arrivoit aussi que dans les revers, où l'on a plus besoin d'obeissance & de discipline, ses troupes barbares l'abandonnoient : S'il avoit l'art de solliciter les peuples, & de faire revolter les villes, il éprouvoit à son tour des perfidies de la part de ses capitaines, de ses enfans, & de ses femmes : Enfin, s'il eut affaire à des generaux Romains malhabiles, on envoya contre lui, en divers rems, Sylla, Lucullus, & Pompée.

Ce prince, après avoir batu les generaux Romains, & fait la conquête de l'Asie, de la Macedoine, & de la Grece, ayant été vaincu à son tour par Sylla, réduit par un traité à ses anciennes limites, fatigué par les generaux Romains, devenu encore une fois leur vainqueur, & le conquerant de l'Asie, chassé par Lucullus, suivi dans son propre pays, obligé de se retirer chez Tigrane, vaincu avec lui ; voyant ce roi perdu sans ressource, ne comptant plus que sur lui-même, il se refugia dans ses propres etats, & s'y retablit.

Pompée succeda à Lucullus, & Mithridate en fut aceablé. Il fuit de ses etats, & passant l'Araxe il marcha de peril en peril par le pays des Laziens ; & ramassant dans son chemin ce qu'il trouva de Barbares, il parut dans le Bosphore devant

devant son fils * Macchares, qui avoit fait sa paix avec les Romains.

Dans l'abyme où il étoit, il † forma le dessein de porter la guerre en Italie, & d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'affervirent quelques siècles après, & par le même chemin qu'elles tinrent.

Trahi par Pharnace un autre de ses fils, & par une armée effrayée de la grandeur de ses entreprises, & des hazards qu'il alloit chercher, il mourut en roi.

Ce fut alors que Pompée, dans la rapidité de ses victoires, acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis, ce qui servit plus au spectacle de la magnificence Romaine, qu'à sa vraie puissance; & quoiqu'il parut par les écriteaux portés à son triomphe, qu'il avoit augmenté le revenu du fisc ‡ de plus d'un tiers, le pouvoir n'augmenta pas, & la liberté publique n'en fut que plus exposée.



CHAPITRE VIII.

Des divisions qui furent toujours dans la ville.

Pendant que Rome conqueroit l'univers, il y avoit dans ses murailles une guerre cachée; c'étoient des feux comme ceux de ces volcans, qui sortent si-tôt que quelque matiere vient en augmenter la fermentation.

Après l'expulsion des rois, le gouvernement étoit devenu aristocratique: Les familles patriciennes obtenoient seules toutes * les magistratures, toutes les dignités, &

A a

par

* Mithridate l'avoit fait roi du Bosphore; sur la nouvelle de l'arrivée de son pere, il se donna la mort. † Voyez Appien, de bello Mithridatico. ‡ Voyez Plutarque, dans la vie de Pompée; & Zonaras, L. 2. * Les patriciens avoient même en quelque façon un caractère sacré; il n'y avoit qu'eux qui pussent prendre les auspices. Voyez dans Tite Live, L. 6. la harangue d'Appius Claudius.

par conséquent tous les * honneurs militaires & civils.

Les patriciens, voulant empêcher le retour des rois, cherchèrent à augmenter le mouvement qui étoit dans l'esprit du peuple ; mais ils firent plus qu'ils ne voulurent : A force de lui donner de la haine pour les rois, ils lui donnerent un desir immodéré de la liberté. Comme l'autorité royale avoit passé toute entière entre les mains des consuls, le peuple sentit, que cette liberté, dont on vouloit lui donner tant d'amour, il ne l'avoit pas ; il chercha donc à abaisser le consulat, à avoir des magistrats plebeïens, & partager avec les nobles les magistratures curules. Les patriciens furent forcés de lui accorder tout ce qu'il demanda ; car dans une ville où la pauvreté étoit la vertu publique, où les richesses (cette voye sœur pour acquérir la puissance) étoient méprisées, la naissance & les dignités ne pouvoient pas donner de grands avantages ; la puissance devoit donc nécessairement revenir au plus grand nombre, & l'aristocratie se changer peu à peu en un état populaire.

Ceux qui obéissent à un roi, sont moins tourmentés d'envie & de jalousie, que ceux qui vivent dans une aristocratie héréditaire. Le prince est si loin de ses sujets, qu'il n'en est presque pas vû, & il est si fort au dessus d'eux, qu'ils ne peuvent imaginer aucun rapport qui puisse les choquer : Mais les nobles qui gouvernent sont sous les yeux de tous, & ne sont pas si élevés, que des comparaisons odieuses ne se fassent sans cesse ; aussi a-t-on vû de tout tems, & le voit-on encore, le peuple detester les sénateurs. Les républiques, où la naissance ne donne aucune part au gouvernement, sont à cet égard les plus heureuses ; car le peuple peut moins envier une autorité qu'il donne à qui il veut, & qu'il reprend à sa fantaisie.

Le peuple, mécontent des patriciens, se retira sur le mont sacré, on lui envoya des députés qui l'apaisèrent : Et comme chacun se promit secours l'un à l'autre, en cas que les patriciens ne tinssent † pas les paroles données, ce qui eût causé à tous les instans des séditions, & auroit troublé toutes les fonctions des magistrats, on jugea qu'il valoit mieux créer une magi-

* Par exemple, il n'y avoit qu'eux qui pussent triompher, puisqu'il n'y avoit qu'eux qui pussent être consuls, & commander les armées. † Zonaras, L. 2.

magistrature *, qui pût empêcher les injustices faites à un plebeien : Mais, par une maladie éternelle des hommes, les plebeïens, qui avoient obtenu des tribuns pour les défendre, s'en servirent pour attaquer ; ils enleverent peu à peu toutes les prerogatives des patriciens : Cela produisit des disputes continuelles ; le peuple étoit soutenu, ou plutôt animé, par ses tribuns ; & les patriciens étoient défendus par le senat, qui étoit presque tout composé de patriciens, qui étoit plus porté pour les maximes anciennes, & qui craignoit que la populace n'élevât à la tyrannie quelque tribun.

Le peuple employoit pour lui ses propres forces, & sa supériorité dans les suffrages ; ses refus d'aller à la guerre, ses menaces de se retirer ; la partialité de ses loix ; enfin, ses jugemens contre ceux qui lui avoient fait trop de résistance. Le senat se défendoit par sa sagesse, sa justice, & l'amour qu'il inspiroit pour la patrie ; par ses bien faits, & une sage dispensation des trésors de la république ; par le respect que le peuple avoit pour la gloire des principales † familles, & la vertu des grands personnages ; par la religion même, les institutions anciennes, & la suppression des jours d'assemblée, sous prétexte que les auspices n'avoient pas été favorables ; par ses cliens, par l'opposition d'un tribun à un autre, par la création d'un ‡ dictateur, les occupations d'une nouvelle

A a 2

guerre,

* *Origine des tribuns du peuple.* † Le peuple avoit tant de respect pour les principales familles, que quoiqu'il eût obtenu le droit de faire des tribuns militaires plebeïens, qui avoient la même puissance que les consuls, cependant il elevoit toujours à cette charge des patriciens : Il fut obligé de se lier les mains, & d'établir qu'il y auroit toujours un consul plebeïen ; & quand quelques familles plebeïennes entrèrent dans les charges, elles y furent ensuite continuellement portées. C'étoit avec peine que le peuple, dans le desir continuel d'abaisser la noblesse, l'abaissoit en effet ; & quand il eleva aux honneurs quelque homme de neant, comme Varron & Marius, ce fut une victoire qu'il gagna sur lui-même. ‡ Les patriciens, pour se défendre, avoient coutume de créer un dictateur, ce qui leur réussissoit admirablement bien ; mais les plebeïens ayant obtenu de pouvoir être élus consuls, purent aussi être dictateurs, ce qui deconcerta les patriciens. Voyez dans Tite Live, L. 8. comment Publius Philo les abassa dans sa dictature ; il fit trois loix qui leur furent très préjudiciables.

guerre, ou les malheurs qui réunissoient tous les interets ; enfin, par une condescendance paternelle, à accorder au peuple une partie de ses demandes, pour lui faire abandonner les autres ; & cette maxime constante, de preferer la conservation de la republique aux prerogatives de quelque ordre, ou de quelque magistrature que ce fût.

Dans la suite des tems, lors que les plebeiens eurent tellement abbaissé les patriciens, que cette * distinction de familles devint vaine, & que les unes & les autres furent indifferemment élevées aux honneurs, il y eut de nouvelles disputes entre le bas peuple, agité par ses tribuns, & les principales familles patriciennes, ou plebeiennes qu'on appella *les nobles*, & qui avoient pour elles le senat qui en étoit composé. Mais comme les mœurs anciennes n'étoient plus, que des particuliers avoient des richesses immenses, & qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résisterent avec plus de force que les patriciens n'avoient fait, ce qui fut cause de la mort des Gracches, & de † plusieurs de ceux qui travaillèrent sur leur plan.

Il faut que je parle d'une magistrature qui contribua beaucoup à maintenir le gouvernement de Rome ; ce fut celle des censeurs : Ils faisoient le denombrement ‡ du peuple. Et de plus comme la force de la republique consistoit dans la discipline, l'austerité des mœurs, & l'observation constante de certaines coutumes, ils corrigeoient les abus que la loi n'avoit pas prévus, ou que le magistrat * ordinaire ne pouvoit pas punir. Il y a de mauvais exemples qui sont pires que les crimes ; & plus d'états ont péri parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix. A Rome, tout ce

* Les patriciens ne conserverent que quelques sacerdoces, & le droit de créer un magistrat qu'on appelloit Entreroi. † Comme Saturninus & Glaucias. ‡ Le cens, en lui-même, ou le denombrement des citoyens, étoit une chose très sage ; c'étoit une reconnaissance de l'état de ses affaires, & un examen de sa puissance ; il fut établi par Servius Tullius ; avant lui, dit Eutrope, L. I. le cens étoit inconnu dans le monde. * On peut voir comment ils degraderent ceux, qui après la bataille de Cannes avoient été d'avis d'abandonner l'Italie ; ceux qui s'étoient rendus à Annibal ; ceux qui, par une mauvaise interpretation, lui avoient manqué de parole.

ce qui pouvoit introduire des nouveautés dangereuses, changer le cœur ou l'esprit du citoyen, & en empêcher (si j'ose me servir de ce terme) la perpetuité, les desordres domestiques ou publics, étoient reformés par les censeurs. Ils pouvoient chasser du senat qui ils vouloient ; ôter à un chevalier le cheval qui lui étoit entretenu par le public ; reduire un citoyen au nombre de ceux qui payoient les charges de la ville sans avoir part à ses privileges ; enfin, ils jetoient les yeux sur la situation actuelle de la republique, & distribuoient de maniere le peuple * dans ses diverses tribus, que les tribuns & les ambitieux ne pussent pas se rendre maîtres des suffrages, & que le peuple ne pût pas abuser de son pouvoir.

M. Lyrius † nota le peuple même, & de trente-cinq tribus il en mit trente-quatre au rang de ceux qui n'avoient point de part aux privileges de la ville ; car, disoit-il, après m'avoir condanné, vous m'avez fait consul & censeur ; il faut donc, que vous ayez prevariqué une fois en m'infligeant une peine, ou deux fois en me creant consul, & ensuite censeur.

M. Du-

* Les plebeïens obtinrent contre les patriciens, que les loix, & les elections des magistrats, se feroient par le peuple assemblé par tribus, & non pas par centuries. Il y avoit trente-cinq tribus qui donnoient chacune leur voix ; quatre de la ville, & trente-une de la campagne. Comme il n'y avoit chez les Romains que deux professions en honneur, la guerre & l'agriculture, les tribus de la campagne furent les plus considerées ; & les quatre autres reçurent cette vile partie de citoyens, qui n'ayant pas de terres à cultiver, n'étoient, pour ainsi dire, citoyens qu'à demi ; la plupart n'alloient pas même à la guerre, car pour faire les enrôlemens, on suivoit la division par centuries & ceux qui étoient dans les quatre tribus de la ville, étoient à peu près les mêmes, qui dans la division par centuries, étoient de la sixieme classe, dans laquelle on n'enrôloit personne. Ainsi il étoit difficile que les suffrages fussent entre les mains du bas peuple, qui étoit enfermé dans ses quatre tribus ; mais comme chacun faisoit mille fraudes pour en sortir, tous les cinq ans les censeurs pouvoient corriger ce desordre, & ils mettoient dans telle tribu qu'ils vouloient, non seulement un citoyen, mais aussi des corps, & des ordres entiers. Voyez la remarque qui est la premiere du chap. II. Voyez aussi Tite Live, Decad. I. L. I. où les differentes divisions du peuple, faites par Servius Tullius, sont très bien expliquées ; c'étoit le même corps du peuple, mais divisé sous divers egards. † Tite Live. L. 29.

M. Duronius *, tribun du peuple, fut chassé du senat par les censeurs, parce que pendant sa magistrature il avoit abrogé la loi qui bornoit les dépenses des festins.

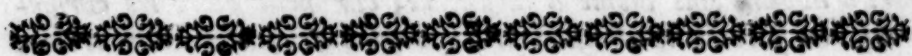
C'étoit une institution bien sage ; ils ne pouvoient ôter à personne une † magistrature, parce que cela auroit troublé l'exercice de la puissance publique, mais ils faisoient dechoir de l'ordre & du rang, & privoient, pour ainsi dire, un citoyen de sa noblesse particulière.

Le gouvernement de Rome fut admirable, en ce que depuis sa naissance sa constitution se trouva telle, soit par l'esprit du peuple, la force du senat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus du pouvoir y pût toujours être corrigé.

Carthage perit, parce que lors qu'il falut retrancher les abus, elle ne pût souffrir la main de son Annibal même. Athènes tomba, parce que ses erreurs lui parurent si douces, qu'elle ne voulut pas en guerir : Et parmi nous, les republiques d'Italie, qui se vantent de la perpétuité de leur gouvernement, ne doivent se vanter que de la perpétuité de leurs abus ; aussi n'ont-elles pas plus ‡ de liberté, que Rome n'en eut du tems des decenvirs.

Le gouvernement d'Angleterre est un des plus sages de l'Europe, parce qu'il y a un corps qui l'examine continuellement, & qui s'examine continuellement lui-même ; & telles sont ses erreurs, qu'elles ne sont jamais longues, & que par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la nation elles sont souvent utiles.

En un mot, un gouvernement libre, c'est à dire, toujours agité, ne sauroit se maintenir, s'il n'est par ses propres loix capable de correction.



CHAPITRE IX.

Deux causes de la perte de Rome.

LOrs que la domination de Rome étoit bornée dans l'Italie, la republique pouvoit facilement subsister. Tout soldat étoit également citoyen ; chaque consul levoit une armée, & d'autres citoyens

* Valere Maxime, L. 2. † La dignité de sénateur n'étoit pas une magistrature. ‡ Ni même plus de puissance.

citoyens alloient à la guerre sous celui qui succedoit : Le nombre de troupes n'étant pas excessif, on avoit attention à ne recevoir dans la milice, que des * gens qui eussent assez de bien pour avoir intérêt à la conservation de la ville : Le senat voyoit de près la conduite des generaux, & leur ôtoit la pensée de rien faire contre leur devoir.

Mais lors que les legions passerent les Alpes & la mer, les gens de guerre, qu'on étoit obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettoit, perdirent peu à peu l'esprit de citoyens, & les generaux, qui disposerent des armées & des royaumes, sentirent leur force, & ne purent plus obeir.

Les soldats commencerent donc à ne reconnoître que leur general, à fonder sur lui toutes leurs esperances, & à regarder de loin la ville. Ce ne furent plus les soldats de la republique, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de Cesar. Rome ne put plus savoir, si celui, qui étoit à la tête d'une armée dans une province, étoit son general ou son ennemi.

Tandis que le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns, à qui il ne pouvoit accorder que sa puissance même, le senat put aisément se defendre, parce qu'il agissoit constamment ; au lieu que la populace passoit sans cesse de l'extrémité de la fougue, à l'extrémité de la foiblesse : Mais lors qu'il put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du senat devint inutile, & la republique fut perdue.

Ce qui fait que les etats libres durent moins que les autres, c'est, que les malheurs & les succès qui leur arrivent, leur font presque toujours perdre la liberté, au lieu que les succès & les malheurs d'un etat où le peuple est soumis, confirment également sa servitude. Une republique sage ne doit rien hazar-
der

* *Les affranchis, & ceux qu'on appelloit capite censi, (parce qu'ayant très peu de bien, ils n'étoient taxés que pour leur tête) ne furent point d'abord enrolés dans la milice de terre, excepté dans les cas pressans. Servius Tullius les avoit mis dans la sixieme classe, & on ne prenoit des soldats que dans les cinq premieres ; mais Marius, partant contre Jugurtha, enrôla indifferemment tout le monde. Milites scribere, dit Salluste, non modo majorum neque ex classibus, sed uti cujusque libido erat capite censos plerosque — de bello Jugurthin.*

der qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune ; le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'empire perdit la republique, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avoit soumis tout l'univers, avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avoit donné en differens tems divers privileges. La plupart de ces peuples ne s'étoient pas d'abord fort souciés du droit de bourgeoisie chez les Romains, & quelques-uns * aimerent mieux garder leurs usages : Mais lors que ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde, si l'on n'étoit citoyen Romain, & qu'avec ce titre on étoit tout, les peuples d'Italie resolurent de perir ou d'être Romains ; ne pouvant en venir à bout par leurs brigues & par leurs prières, ils prirent la voye des armes, ils se revolterent † dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne, les autres alliés alloient les suivre. Rome obligée de combattre contre ceux qui étoient, pour ainsi dire, les mains avec lesquelles elle enchainoit l'univers, étoit perdue ; elle alloit être reduite à ses murailles ; elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avoient pas ‡ encore cessé d'être fidelles, & peu à peu elle l'accorda à tous.

Pour lors Rome ne fut plus cette ville, dont le peuple n'avoit eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du senat, & des prerogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'étoit qu'un amour de l'égalité. Les peuples * d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son genie, ses interêts particuliers, & sa dependance de quelque grand

* Les eques disoient dans leurs assemblées, Ceux qui ont pu choisir, ont préféré leurs loix au droit de la cité Romaine, qui a été une peine nécessaire pour ceux qui n'ont pu s'en defendre. Tite Live, L. 9. † Les Asculans, les Marses, les Vestins, les Marrucins, les Ferentans, les Hirpins, les Pompeïans, les Venusiens, les Fapiges, les Lucaniens, les Samnites, & autres. Appien, de la guerre civile, L. 1. ‡ Les Toscans, les Umbriens, les Latins. Cela porta quelques peuples à se soumettre ; & comme on les fit aussi citoyens, d'autres posèrent encore les armes, & enfin il ne resta que les Samnites, qui furent exterminés. * Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisoit le reste du monde.

grand protecteur ; la ville déchirée ne forma plus un tout ensemble ; & comme on n'en étoit citoyen que par une espece de fiction, qu'on n'avoit plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes Dieux, les mêmes temples, les mêmes sepultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, & les sentimens Romains ne furent plus.

Les ambitieux firent venir à Rome des villes, & des nations entieres, pour troubler les suffrages, ou se les faire donner. Les assemblées furent de veritables conjurations ; on appella *comices* une troupe de quelques seditieux. L'autorité du peuple, ses loix, lui-même, devinrent des choses chimeriques ; & l'anarchie fut telle, qu'on ne pût plus favoir si le peuple avoit fait une ordonnance, ou s'il ne l'avoit point faite.

On n'entend parler dans les auteurs que des divisions qui perdirent Rome ; mais on ne voit pas que ces divisions y étoient necessaires, qu'elles y avoient toujours été, & qu'elles y devoient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la republique qui fit le mal, & changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il falloit bien qu'il y eût à Rome des divisions, & ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvoient pas être bien moderés au dedans. Demander dans un etat libre des gens hardis dans la guerre, & timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles ; & pour regle generale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un etat qui se donne le nom de republique, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union, dans un corps politique, est une chose très equivoque. La vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien general de la société, comme des dissonnances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un etat, où l'on ne croit voir que du trouble, c'est à dire, une harmonie d'où resulte le bonheur, qui seul est la vraie paix ; il en est comme des parties de cet univers, eternellement liées par l'action des unes, & la reaction des autres.

Mais dans l'accord du despotisme, c'est à dire, de tout gouvernement qui n'est pas moderé, il y a toujours une division réelle. Le laboureur, l'homme de guerre, le negociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns op-

priment les autres sans resistance ; & quand il y a de l'union, ce ne sont pas citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis les uns auprès des autres.

Il est vrai, que les loix de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la republique : Mais c'est une chose qu'on a vu toujours, que de bonnes loix qui ont fait qu'une petite republique devient grande, lui deviennent à charge lors qu'elle s'est aggrandie, parce qu'elles étoient telles, que leur effet naturel étoit de faire un grand peuple, & non pas de le gouverner.

Il y a bien de la difference entre les loix bonnes & les loix convenables ; celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, & celles qui maintiennent sa puissance lors qu'il l'a acquise.

Il y a à present dans le monde une republique *, que presque personne ne connoit, & qui dans le secret & dans le silence augmente ses forces chaque jour. Il est certain, que si elle parvient jamais à l'état de grandeur, où sa sagesse la destine, elle changera necessairement ses loix ; & ce ne fera point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome étoit faite pour s'aggrandir, & ses loix † étoient admirables pour cela ; aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, ou dans l'aristocratie, ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandoient de la conduite, & y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres états de la terre en un jour, mais continuellement. Elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité ; & n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servi.

Elle perdit sa liberté, parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.

CHA.

* Le canton de Berne. † Il y a des gens qui ont regardé le gouvernement de Rome comme vicieux, parce qu'il étoit un mélange de la monarchie, de l'aristocratie, & de l'état populaire. Mais la perfection d'un gouvernement ne consiste pas à se rapporter à une des especes de police qui se trouvent dans les livres des politiques, mais à répondre aux vûes que tout législateur doit avoir, qui sont la grandeur d'un peuple ou sa félicité. Le gouvernement de Lacémone n'e toit-il pas aussi composé de trois ?

CHAPITRE X.

De la corruption des Romains.

JE crois la secte d'Epicure *, qui s'introduisit à Rome sur la fin de la republique, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'esprit des Romains. Les Grecs en avoient été infatués avant eux, aussi avoient-ils été plutôt corrompus. Polybe nous + dit, que de son tems les sermens ne pouvoient donner de la confiance pour un Grec, au lieu qu'un Romain en étoit, pour ainsi dire, enchainé.

Il y a un fait dans les lettres de Ciceron ‡ à Atticus, qui fait bien voir combien les Romains avoient changé, à cet egard, depuis le tems de Polybe.

Memmius, dit-il, vient de communiquer au senat l'accord que son competeur & lui avoient fait avec les consuls, par lequel ceux-ci s'étoient engagés de les favoriser dans la poursuite du consulat pour l'année suivante ; & eux, de leur côté, s'obligeoient de payer aux consuls quatre cens mille sesterces, s'ils ne leur fournissent trois augures, qui declareroient qu'ils étoient presens lorsque le peuple avoit fait * la loi *curiate*, quoiqu'il n'en eût point fait ; & deux consulaires, qui affirmoient qu'ils avoient assisté à la signature du *senatus consulte* qui regloit l'état de leurs provinces, quoiqu'il n'y en eût point eu. Que de malhonnêtes gens dans un seul contrat !

B b 2

Outre,

* *Cyneas*, en ayant discoursu à la table de *Pyrrhus*, *Fabricius* souhaita, que les ennemis de Rome pussent tous prendre les principes d'une pareille secte. *Plutarque*, vie de *Pyrrhus*. † Si vous prêtez aux Grecs un talent, avec dix promesses, dix cautions, autant de temoins, il est impossible qu'ils gardent leur foi ; mais parmi les Romains, soit qu'on doive rendre compte des deniers publics ou de ceux des particuliers, on est fidele à cause du serment que l'on a fait. On a donc sagement établi la crainte des enfers, & c'est sans raison qu'on la combat aujourd'hui. Polybe, L. 6. ‡ Livre 4. Lettre 18. * La loi *curiate* donnoit la puissance militaire, & le *senatus consulte* regloit les troupes, l'argent, les officiers, que devoit avoir le gouverneur : Or les consuls, pour que tout cela fût fait à leur fantaisie, vouloient fabriquer une fausse loi & un faux *senatus consulte*.

Outre, que la religion est toujours le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs des hommes, il y avoit ceci de particulier chez les Romains, qu'ils meloient quelque sentiment religieux à l'amour qu'ils avoient pour leur patrie. Cette ville, fondée sous meilleurs auspices, ce Romulus, leur roi & leur Dieu, ce capitolé éternel comme la ville, & la ville éternelle comme son fondateur, avoient fait autrefois sur l'esprit des Romains une impression, qu'il eût été à souhaiter qu'ils eussent conservée.

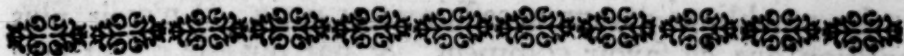
La grandeur de l'état fit la grandeur des fortunes particuliers : Mais comme l'opulence est dans les mœurs & non pas dans les richesses, celles des Romains, qui ne laissoient pas d'avoir des bornes, produisirent un luxe & des profusions qui n'en avoient point. Ceux qui avoient d'abord été corrompus par leurs richesses, le furent ensuite par leur pauvreté avec des biens au dessus d'une condition privée. Il fut difficile d'être un bon citoyen, avec les desirs & les regrets d'une grande fortune ruinée : On fut prêt à tous les attentats ; &, comme dit Salluste *, on vit une génération de gens, qui ne pouvoient avoir de patrimoine, ni souffrir que d'autres en eussent.

Cependant quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étoient pas introduits ; car la force de son institution avoit été telle, qu'elle avoit conservé une valeur héroïque, & toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse, & de la volupté ; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde.

Le peuple Romain ne † cultivoit point le commerce & les arts, il les regardoit comme des occupations ‡ d'esclave ; s'il y a

* Ut merito dicatur genitos esse, qui nec ipsi possent res familiares, nec alios pati. *Fragment de l'histoire de Salluste qui est perdue, cité dans le livre de la cité de Dieu, L. 2. Ch. 18.* † Romulus, dit Denis d'Halicarnasse, L. 2. ne permit que deux exercices aux gens libres, l'agriculture & la guerre : Les marchands, les ouvriers, ceux qui tenoient une maison à louage, les cabaretiers n'étoient pas du nombre des citoyens, *ibid. L. 9.* ‡ Ciceron, L. 1. Ch. 42. des offices, dit, *Illiberales & sordidi quæstus mercenariorum omnium, quorum operæ, non quorum artes, emuntur ; est enim illis ipsa merces auctoramentum servitutis. Les marchands, ajoute-t-il, ne font aucun profit s'ils ne men- tent — L'agriculture est le plus beau de tous les arts, & le plus digne d'un homme libre.*

Il y a quelques exceptions, ce n'étoient guere que quelques affranchis, qui continuoient leur premiere industrie. Mais en general ils ne connoissoient que l'art de la guerre, qui étoit la seule voye pour aller aux magistratures & aux honneurs* ; ainsi les vertus guerrieres resterent après qu'on eut perdu toutes les autres.



CHAPITRE XI.

1. De Sylla. 2. De Pompée & Cesar.

JE supplie qu'on me permette de detourner mes yeux des horreurs des guerres de Marius & de Sylla ; on en trouvera dans Appien l'epouvantable histoire : Outre, la jalousie, l'ambition, & la cruauté des deux chefs, chaque Romain étoit furieux ; les nouveaux citoyens & les anciens ne se regardoient plus comme les membres d'une même republique ; & l'on se faisoit une guerre, qui, par un caractère particulier, étoit en même tems civile & estrangere.

Sylla fit d'assez bonnes loix ; il diminua la puissance des tribuns ; & la moderation, ou la fantaisie, qui lui fit quitter la dictateur, retablit pour un tems le senat ; mais dans la fureur de ses succès, il avoit fait deux choses qui dans la suite mirent Rome dans l'impossibilité de conserver sa liberté.

Il donna † les terres des citoyens aux soldats, & par-là il les corrompit pour jamais ; car, dès ce moment, il n'y eut plus un homme de guerre, qui n'attendit une occasion qui pût mettre les biens de ses concitoyens entre ses mains.

II

* Il falloit avoir servi dix années, entre l'age 16 ans & celui de 47. Voyez Polybe, L. 6. † Comme Marius, pour se faire donner la commission de la guerre contre Mithridate, au prejudice de Sylla, avoit, par le secours du tribun Sulpitien, repandu les huit nouvelles tribus des peuples d'Italie dans les anciennes, ce qui rendoit les Italiens maîtres des suffrages ; ils étoient la plupart du parti de Marius, pendant que le senat & les anciens citoyens étoient du parti de Sylla. ‡ On distribua bien, au commencement, une partie des terres des ennemis vaincus ; mais Sylla donna celles des citoyens.

Il inventa des proscriptions, & mit à prix la tête de tous ceux qui n'étoient pas de son parti. Dès lors * il fut impossible de s'attacher d'avantage à la république ; car parmi deux hommes ambitieux, & qui se disputoient la victoire, ceux qui étoient neutres, & pour le parti de la liberté étoient sûrs d'être pros crits par celui des deux qui seroit le vainqueur ; il étoit donc de la prudence de s'attacher à l'un des deux.

La république devant nécessairement périr, il n'étoit plus question que de savoir comment, & par qui elle devoit être abbatue.

Deux hommes également ambitieux, excepté que l'un ne favoit pas aller à son but si directement que l'autre, effacèrent par leur crédit, par leurs exploits, par leurs vertus, tous les autres citoyens ; Pompée parut le premier, & César le suivit de près.

Pompée, pour s'attirer la faveur, fit casser les loix de Sylla qui bornoient le pouvoir du peuple ; & quand il eut fait à son ambition un sacrifice des loix les plus salutaires de sa patrie, il obtint tout ce qu'il voulut ; & la temerité du peuple fut sans bornes à son égard.

Les loix de Rome avoient sagement divisé la puissance publique en un grand nombre de magistratures, qui se soutenoient, s'arrêtoient, & se temperoient l'une l'autre ; & comme elles n'avoient toutes qu'un pouvoir borné, chaque citoyen étoit bon pour y parvenir ; & le peuple, voyant passer devant lui plusieurs personages l'un après l'autre, ne s'accoutumoit à aucun d'eux : Mais dans ces tems-ci le système de la république changea ; les plus puissans se firent donner par le peuple des commissions extraordinaires, ce qui anéantit l'autorité des magistrats, & mit toutes les grandes affaires dans les mains d'un seul, ou de peu de gens.

Falut-il faire la guerre à Sertorius ? On en donna la commission à Pompée. Falut-il la faire à Mithridate ? Tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des bleds à Rome ? Le peuple croit être perdu si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates ? Il n'y a que Pompée. Et lors que

* Il vint après lui un homme, qui dans une cause impie, & une victoire encore plus honteuse, ne confisqua pas seulement les biens des particuliers, mais enveloppa dans la même calamité des provinces entières. Cicéron, des offices, L. 2. Ch. 8.

que Cesar menace d'envahir, le senat crie à son tour, & n'espere plus qu'en Pompée.

Je crois bien, (disoit Marcus * au peuple) que Pompée, que les nobles attendent, aimera mieux assurer votre liberté que leur domination ; mais il y a eu un tems, où chacun de vous avoit la protection de plusieurs, & non pas tous la protection d'un seul, & où il étoit inoui, qu'un mortel pût donner ou ôter de pareilles choses.

A Rome faite pour s'aggrandir, il avoit falu réunir dans les mêmes personnes les honneurs & la puissance, ce qui dans ces tems de trouble pouvoit fixer l'admiration du peuple sur un seul citoyen.

Quand on accorde des honneurs, on fait precisement ce que l'on donne ; mais quand on y joint le pouvoir, on ne peut dire à quel point il pourra être porté.

Des preferences excessives données à un citoyen, dans une republique, ont toujours des effets necessaires ; elles font naitre l'envie du peuple, ou elles augmentent sans mesure son amour.

Deux fois Pompée retournant à Rome maître d'opprimer la republique, eut la moderation de congédier ses armées avant que d'y entrer, & d'y paroître en simple citoyen ; ces actions, qui le comblèrent de gloire, firent que dans la suite quelque chose qu'il eût fait au prejudice des loix, le senat se declare toujours pour lui.

Pompée avoit une ambition plus lente & plus douce que celle de Cesar. Celui-ci vouloit aller à la souveraine puissance les armes à la main, comme Sylla : Cette façon d'opprimer ne plaisoit point à Pompée ; il aspiroit à la dictature, mais par les suffrages du peuple ; il ne pouvoit consentir à usurper la puissance, mais il auroit voulu qu'on la lui remit entre les mains.

Comme la faveur du peuple n'est jamais constante, il y eut des tems où Pompée vit diminuer † son credit ; & ce qui le toucha bien sensiblement, des gens qu'il meprisoit, augmentèrent le leur, & s'en servirent contre lui.

Cela lui fit faire trois choses également funestes ; il corrompit le peuple à force d'argent, & mit dans les elections un prix aux suffrages de chaque citoyen.

De

* *Fragment de l'histoire de Salluste.* † *Voyez Plutarque.*

De plus, il se servit de la plus vile populace pour troubler les magistrats dans leurs fonctions, esperant que les gens sages, lassés de vivre dans l'anarchie, le créeroient dictateur par desespoir.

Enfin, il s'unit d'interets avec Cesar & Crassus. Caton disoit, que ce n'etoit pas leur inimitié qui avoit perdu la republique, mais leur union ; en effet, elle etoit en ce malheureux etat, qu'elle etoit moins accablée par les guerres civiles que par la paix, qui, réunissant les vûes & les interêts des principaux, ne faisoit plus qu'une tyrannie.

Pompée ne prêta pas proprement son credit à Cesar, mais sans le savoir, il le lui sacrifia bien-tôt : Cesar employa contre lui les forces qu'il lui avoit données, & ses artifices même ; il troubla la ville par ses emissaires, & se rendit maître des elections ; consuls, preteurs, tribuns, furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes.

Le senat, qui vit clairement les desseins de Cesar, eut recours à Pompée, il le pria de prendre la defense de la republique, si l'on pouvoit appeller de ce nom un gouvernement qui demandoit la protection d'un de ses citoyens.

Je crois, que ce qui perdit sur tout Pompée, fut la honte qu'il eut de penser, qu'en elevant Cesar comme il avoit fait, il eût manqué de prevoyance ; il s'accoutuma le plus tard qu'il put à cette idée ; il ne se mettoit point en defense, pour ne point avouer qu'il se fût mis en danger ; il soutenoit au senat, que Cesar n'oseroit faire la guerre, & parce qu'il l'avoit dit tant de fois, il le redisoit toujours.

Il semble qu'une chose avoit mis Cesar en etat de tout entreprendre ; c'est, que par une malheureuse conformité de noms, on avoit joint à son gouvernement de la Gaule Cisalpine, celui de la Gaule d'au delà les Alpes.

La politique n'avoit point permis qu'il y eût des armées auprès de Rome, mais elle n'avoit pas souffert non plus que l'Italie fût entierement degarnie de troupes : Cela fit qu'on tint des forces considerables dans la Gaule Cisalpine, c'est à dire, dans le pays qui est depuis le Rubicon, petit fleuve de la Romagne jusqu'aux Alpes. Mais pour assurer la ville de Rome contre ces troupes, on fit le celebre *senatus consulte*, que l'on voit encore gravé sur le chemin de Rimini à Cesene, par lequel on devoüoit aux Dieux infernaux, & l'on declaroit sacrilege

crilege & parricide quiconque avec une legion, avec une armée, ou avec une cohorte passeroit le Rubicon.

A un gouvernement si important, qui tenoit la ville en echec, on en joignit un autre plus considerable encore, c'eroit celui de la Gaule Transalpine, qui comprenoit les pays du midi de la France, qui ayant donné à Cesar l'occasion de faire la guerre pendant plusieurs années à tous les peuples qu'il voulut, fit que ses soldats vieillirent avec lui, & qu'il ne les conquist pas moins que les Barbares. Si Cesar n'avoit point eu le gouvernement de la Gaule Transalpine, il n'auroit pas corrompu ses soldats, ni fait respecter son nom par tant de victoires. S'il n'avoit pas eu celui de la Gaule Cisalpine, Pompée auroit pu l'arrêter au passage des Alpes ; au lieu que, dès le commencement de la guerre, il fut obligé d'abandonner l'Italie. Ce qui fit perdre à son parti la reputation, qui, dans les guerres civiles, est la puissance même.

La même frayeur qu'Annibal porta dans Rome, après la bataille de Cannes, Cesar l'y rependit lors qu'il passa le Rubicon. Pompée eperdu, ne vit, dans les premiers momens de la guerre, de parti à prendre que celui qui reste dans les affaires desesperées ; il ne sut que ceder & que fuir ; il sortit de Rome, y laissa le tresor public ; il ne put nulle part retarder le vainqueur ; il abandonna une partie de ses troupes, toute l'Italie, & passa la mer.

On parle beaucoup de la fortune de Cesar ; mais cet homme extraordinaire avoit tant de grandes qualirés, sans pas un defect, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il eût été bien difficile que quelque armée qu'il eût commandée, il n'eût été vainqueur, & qu'en quelque republique qu'il fut né, il ne l'eût gouvernée.

Cesar, après avoir defait les lieutenans de Pompée en Espagne, alla en Grece le chercher lui-même. Pompée, qui avoit la côte de la mer & des forces superieurs, etoit sur le point de voir l'armée de Cesar detruite par la misere & la faim : Mais comme il avoit souverainement le foible de vouloir être approuvé, il ne pouvoit s'empêcher de * prêter l'oreille aux vains discours de ses gens qui le railloient ou l'accusoient sans cesse. Il veut, disoit l'un, se perpetuer dans le commandement, & être, comme Agamemnon, le roi des

C c

rois.

* Voyez Plutarque, vie de Pompée.

rois. Je vous avertis, disoit un autre, que nous ne mangerons pas encore cette année des figues de Tusculum. Quelques succès particuliers qu'il eut, acheverent de tourner la tête à cette troupe senatoriale : Ainsi, pour n'être pas blâmé, il fit une chose que la posterité blamera toujours, de sacrifier tant d'avantages, pour aller, avec des troupes nouvelles, combattre une armée qui avoit vaincu tant de fois.

Lors que les restes de Pharsale furent retirés en Afrique, Scipion, qui les commendoit, ne voulut jamais suivre l'avis de Caton, de trainer la guerre en longueur ; enflé de quelques avantages, il risqua tout, & perdit tout ; & lors que Brutus & Cassius retablirent ce parti, la même précipitation * perdit la republique une troisième fois.

Vous remarquerez, que dans ces guerres civiles, qui durèrent si long tems, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors, sous Marius, Sylla, Pompée, Cesar, Antoine, Auguste ; Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui résistoient encore.

Il n'y a point d'état qui menace si fort les autres d'une conquête, que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat ; & lors que par la paix les forces sont réunies, cet état a de grands avantages sur les autres, qui n'ont guere que des citoyens ; d'ailleurs, dans les guerres civiles il se forme toujours de grands hommes, parce que, dans la confusion, ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place & se met à son rang ; au lieu que, dans les autres tems, on est placé, & on l'est presque toujours tout de travers. Et pour passer de l'exemple des Romains, à d'autres plus recens ; les François n'ont jamais été si redoutables au dehors, qu'après les querelles des maisons de Bourgogne & d'Orléans, après les troubles de la ligue, après les guerres civiles de la minorité de Louis XIII. & celle de Louis XIV. L'Angleterre n'a jamais été si respectée que sous Cromwel, après les guerres du long parlement. Les Allemans n'ont pris la supériorité sur les Turcs, qu'après les guerres civiles d'Allemagne. Les Espagnols, sous Philippe V. d'abord après les guerres civiles pour

* Cela est bien expliqué dans Appien, de la guerre civile, L. 4. L'armée d'Octave & d'Antoine auroit péri de faim, si l'on n'avoit pas donné la bataille.

pour la succession, ont montré en Sicile une force qui a étonné l'Europe ; & nous voyons aujourd'hui la Perse renaître des cendres de la guerre civile, & humilier les Turcs.

Enfin, la republique fut opprimée ; & il n'en faut pas accuser l'ambition de quelques particuliers ; il en faut accuser l'homme, toujours plus avide du pouvoir à mesure qu'il en a d'avantage, & qui ne desire tout, que parce qu'il possède beaucoup.

Si César & Pompée avoient pensé comme Caron, d'autres auroient pensé comme firent César & Pompée ; & la republique destinée à périr, auroit été entraînée au precipice par une autre main.

César pardonna à tout le monde ; mais il me semble, que la moderation que l'on montre après qu'on a tout usurpé, ne merite pas de grandes louanges.

Quoique l'on ait dit de sa diligence après Pharsale, Ciceron l'accuse de lenteur avec raison. Il dit à Cassius *, qu'ils n'auroient jamais cru que le parti de Pompée se fut ainsi relevé en Espagne & en Afrique ; & que s'ils avoient pû prévoir que César se fût amusé à sa guerre d'Alexandrie, ils n'auroient pas fait leur paix, & auroient suivi Scipion & Caton en Afrique ; ainsi un fol amour lui fit essuyer quatre guerres, & en ne prevenant pas les deux dernieres, il remit en question ce qui avoit été décidé à Pharsale.

César gouverna d'abord sous des titres de magistrature ; (car les hommes ne sont guere touchés que des noms) & comme les peuples d'Asie abhorroient ceux de consul & de proconsul, les peuples d'Europe detestoient celui de roi ; de sorte que, dans ces tems-là, ces deux noms faisoient le bonheur ou le desespoir de toute la terre. Il ne laissa pas de tenter de se faire mettre le diademe sur la tête ; mais voyant que le peuple cessoit ses acclamations, il le rejeta ; il fit encore d'autres tentatives † ; & je ne puis comprendre qu'il pût croire que les Romains, pour le souffrir tyran, aimassent pour cela la tyrannie, ou crussent avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Un jour que le senat luiiferoit de certains honneurs, il negligea de se lever ; & pour lors les plus graves de ce corps acheverent de perdre patience,

C c 2

On

* *Epitres familiares, L. 15.* † *Il cassa les tribuns du peuple.*

On n'offence jamais plus les hommes, que lors qu'on choque leurs ceremonies & leurs usages ; cherchez à les opprimer, c'est quelquefois une preuve de l'estime que vous en faites ; choquez leurs coutumes, c'est toujours une marque de mepris.

Cesar, de tout tems ennemi du senat, ne put cacher le mepris qu'il conçut pour ce corps, qui étoit devenu presque ridicule *, depuis qu'il n'avoit plus de puissance ; par-là sa clemence même fut insultante ; on regarda qu'il ne pardonnoit pas, mais qu'il dedaignoit de punir.

On peut voir, dans les † lettres de quelques grands hommes de ce tems-là, qu'on a mises sous le nom de Cicéron, parce que la plupart sont de lui, l'abattement & le desespoir des premiers hommes de la republique à cette revolution subite, qui les priva de leurs honneurs & de leurs occupations mêmes ; lors que le senat étant sans fonctions, ce credit qu'ils avoient eu par toute la terre, ils ne purent plus l'espérer que dans le cabinet d'un seul ; & cela se voit bien mieux dans ces lettres, que dans les discours des historiens ; elles sont le chef-d'œuvre de la naïveté de gens unis par une douleur commune, & d'un siècle où la fausse politesse n'avoit pas mis le mensonge par-tout. Enfin, on n'y voit point comme dans la plupart de nos lettres modernes, des gens qui veulent se tromper, mais des amis malheureux, qui cherchent à se tout dire.

Il étoit bien difficile que Cesar pût défendre sa vie ; la plupart des conjurés ‡ étoient de son parti, ou avoient été par lui comblés de bienfaits ; & la raison en est bien naturelle, ils avoient trouvé de grands avantages dans sa victoire ; mais plus leur fortune devenoit meilleure, plus ils commençoient à avoir part au malheur commun ; car à un homme qui n'a rien, il importe

* Cesar faisoit lui même les *senatus consultes*, & les souscrivoit du nom des premiers sénateurs qui lui venoient dans l'esprit. Cicéron, lettres familières, L. 2. dit, *J'apprens quelquefois qu'un senatus consulte, passé à mon avis, a été porté en Syrie & en Arménie avant que j'aye su qu'il ait été fait ; & plusieurs princes m'ont écrit des lettres de remerciement, sur ce que j'avois été d'avis qu'on leur donnât le titre de rois, que non seulement je ne savois pas être rois, mais même qu'ils fussent au monde.* † Voyez les lettres de Cicéron & de Servius Sulpitius. ‡ Decimus Brutus, Caius Casca, Trebonius, Tullius Cimber, Minutius Bassillus, étoient amis de Cesar. Appien, de bello civili, L. 2.

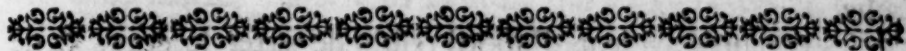
porte assez peu, à certains egards, en quel gouvernement il vive.

De plus, il y avoit un certain droit des gens, une opinion établie dans toutes les republicues de Grece & d'Italie, qui faisoit regarder comme un homme vertueux, l'assassin de celui qui avoit usurpé la souveraine puissance. A Rome sur-tout, depuis l'expulsion des rois, la loi étoit précise ; les exemples reçus ; la republicue armoit le bras de chaque citoyen ; le faisoit magistrat pour le moment, & l'avoüoit pour sa defense.

Brutus * ose bien dire à ses amis, que quand son pere reviendrait sur la terre, il le tueroit tout de même ; & quoique, par la continuation de la tyrannie, cet esprit de liberté se perdit peu à peu, les conjurations, au commencement du regne d'Auguste, renaissent toujours.

C'étoit un amour dominant pour la patrie, qui sortant des regles ordinaires des crimes & des vertus, n'écouloit que lui seul, & ne voyoit ni citoyen, ni ami, ni bienfaiteur, ni pere. La vertu sembloit s'oublier pour se surpasser elle-même ; & l'action qu'on ne pouvoit d'abord approuver, parce qu'elle étoit atroce, elle la faisoit admirer comme divine.

En effet, le crime de Cesar, qui vivoit dans un gouvernement libre, n'étoit-il pas de s'être mis hors d'état d'être puni autrement que par un assassinat ? Et demander pourquoi on ne l'avoit pas poursuivi par la force ouverte, ou par les loix, n'étoit-ce pas demander raison de ses crimes ?



CHAPITRE XII.

De l'état de Rome après la mort de Cesar.

IL étoit tellement impossible que la republicue pût se retablir, qu'il arriva ce qu'on n'avoit jamais encore vû ; qu'il n'y eut plus de tyran, & qu'il n'y eut pas de liberté ; car les causes, qui l'avoient détruite, subsistoient toujours.

Les conjurés n'avoient formé de plan que pour la conjuration, & n'en avoient point fait pour la soutenir.

Après

* Lettre de Brutus, dans le recueil de celles de Ciceron.

Après l'action faite, ils se retirèrent au capitolé ; le sénat ne s'assembla pas ; & le lendemain Lepidus, qui cherchoit le trouble, se saisit, avec des gens armés, de la place Romaine.

Les soldats veterans, qui craignoient qu'on ne repetât les dons immenses qu'ils avoient reçus, entrèrent dans Rome ; cela fit que le sénat approuva tous les actes de Cesar ; & que conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés, ce qui produisit une fausse paix.

Cesar, avant sa mort, se preparant à son expedition contre les Parthes, avoit nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui, qui maintinssent dans son absence la tranquillité de son gouvernement ; ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour long-tems.

Comme le sénat avoit approuvé tous les actes de Cesar sans restriction, & que l'exécution en fût donnée aux consuls, Antoine, qui l'étoit, se saisit du livre de raison de Cesar, gagna son secretaire, & y fit écrire tout ce qu'il voulut, de maniere que le dictateur regnoit plus imperieusement que pendant sa vie ; car ce qu'il n'auroit jamais fait, Antoine le faisoit ; l'argent qu'il n'auroit jamais donné, Antoine le donnoit ; & tout homme qui avoit de mauvaises intentions contre la republique, trouvoit soudain une recompense dans les livres de Cesar.

Par un nouveau malheur, Cesar avoit amassé, pour son expedition, des sommes immenses, qu'il avoit mises dans le temple d'Ops ; Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avoient d'abord resolu de jeter le corps * de Cesar dans le Tibre, ils n'y auroient trouvé nul obstacle ; car dans ces momens d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser ; cela ne fut point exécuté, & voici ce qui en arriva.

Le sénat se crut obligé de permettre qu'on fît les obseques de Cesar ; & effectivement, dès qu'il ne l'avoit pas déclaré tyran, il ne pouvoit lui refuser la sépulture. Or c'étoit une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funeraillles les images des ancêtres, & de faire ensuite l'oraison.

* Cela n'auroit pas été sans exemple. Après que Tiberius Gracchus eut été tué, Lucretius edile, qui fut depuis appelé Ves-pillo, jeta son corps dans le Tibre. Aurel. Vict. de viris illust.

raison funebre du defunt. Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de Cesar, lui lut son testament, où il lui faisoit de grandes largesses, & l'agita au point, qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu * de Ciceron, qui gouverna le senat dans toute cette affaire, qu'il auroit mieux valu agir avec vigueur, & s'exposer à perir, & que même on n'auroit point peri ; mais il se disculpe sur ce, que lors que le senat fut assemblé, il n'etoit plus tems ; & ceux qui savent le prix d'un moment dans des affaires où le peuple a tant de part, n'en feront pas etonnés.

Voici un autre accident. Pendant qu'on faisoit des jeux en l'honneur de Cesar, une comete, à longue chevelure, parut pendant sept jours ; le peuple crut que son ame avoit été reçue dans le ciel.

C'etoit bien une coutume des peuples de Grece & d'Asie, de bâtir † des temples aux rois, & même aux proconsuls, qui les avoient gouvernés ; on leur laissoit faire des choses, comme le temoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude. Les Romains même pouvoient dans des laraires, où des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres ; mais je ne vois pas, que depuis Romulus jusqu'à Cesar, aucun Romain ait ‡ été mis au nombre des divinités publiques.

Le gouvernement de la Macedoine étoit echu à Antoine ; il voulut au lieu de celui-là avoir celui des Gaules, on voit bien par quel motif. Decimus Brutus, qui avoit la Gaule Cisalpine, ayant refusé de la leur remettre, il voulut l'en chasser ; cela produisit une guerre civile, dans laquelle le senat declara Antoine ennemi de la patrie.

Ciceron, pour perdre Antoine, son ennemi particulier, avoit pris le mauvais parti de travailler à l'elevation d'Octave ; & au lieu de chercher à faire oublier au peuple Cesar, il le lui avoit remis devant les yeux.

Octave

* *Lettres à Atticus, L. 14. let. 16.* † *Voyez là-dessus les lettres de Ciceron à Atticus, L. 5.* & la remarque de Mr. l'abbé de Mongaut. ‡ *Dion dit, que les triumvirs, qui esperoient tous d'avoir quelque jour la place de Cesar, firent tout ce qu'ils purent pour augmenter les honneurs qu'on lui rendoit, L. 47.*

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile ; il le flata, le loua, le consulta, & employa tous ces artifices, dont la vanité ne se defie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est, qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore certains petits succès particuliers, qui flatent leur amour propre, & les rendent contents d'eux.

Je crois, que si Caton s'étoit réservé pour la republique, il auroit donné aux choses tout un autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, étoit incapable du premier. Il avoit un beau génie, mais une ame souvent commune. L'accessoire chez Cicéron c'étoit la vertu, chez Caton * c'étoit la gloire. Cicéron se voyoit toujours le premier, Caton s'oublioit toujours. Celui-ci vouloit sauver la republique pour elle-même, celui-là pour s'en vanter.

Je pourrois continuer le parallèle, en disant, que quand Caton prevoyoit, Cicéron craignoit ; que là où Caton esperoit, Cicéron se confioit ; que le premier voyoit toujours les choses de sang froid, l'autre au travers de cent petites passions.

Antoine fut défait à Modène, les deux consuls Hirtius & Pensa y périrent. Le sénat, qui se crut au dessus de ses affaires, songea à abaisser Octave, qui, de son côté, cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome, & se fit déclarer consul.

Voilà comment Cicéron, qui se vantoit que sa robe avoit détruit les armées d'Antoine, donna à la republique un ennemi plus dangereux, parce que son nom étoit plus cher, & ses droits en apparence † plus légitimes.

Antoine défait, s'étoit réfugié dans la Gaule Transalpine, où il avoit été reçu par Lepidus. Ces deux hommes convinrent avec Octave, & ils se donnerent l'un à l'autre la vie de leurs amis ‡ & de leurs ennemis. Lepide resta à Rome, & les deux autres allèrent chercher Brutus & Cassius, & ils les trouverent dans ces lieux où l'on combatit trois fois pour l'empire du monde.

Brutus

* *Esse quam videri bonus malebat ; itaque quominus gloriam petebat, eo magis illam assequabatur. Salust. bell. Catil.*
 † *Il étoit héritier de César, & son fils par adoption. ‡ Leur cruauté fut si insensée, qu'ils ordonnerent que chacun eût à se réjoindre des proscriptions, sous peine de la vie. Voyez Dion.*

Brutus & Cassius se tuerent avec une precipitation qui n'est pas excusable ; & l'on ne peut lire cet endroit de leur vie, sans avoir pitié de la republique qui fût ainsi abandonnée. Caton s'eroit donné la mort à la fin de la tragedie ; ceux-ci la commencèrent, en quelque façon, par leur mort.

On peut donner plusieurs causes de cette coutume, si generale des Romains, de se donner la mort. Le progrès de la secte stoïque, qui y encourageoit ; l'establissement des triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes, qu'il ne falloit pas survivre à une defaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement par lequel leur memoire devoit être flétrie *, & leurs biens confisqués ; une espece de point d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui, à egorger notre ami pour un geste ou une parole ; enfin, une grande commodité † pour le heroïsme, chacun faisant finir la piece qu'il jouoit dans le monde, à l'endroit où il vouloit.

On pourroit ajouter, une grande facilité dans l'execution ; l'ame toute occupée de l'action qu'elle va faire, du motif qui la determine, du peril qu'elle va éviter, ne voit point proprement la mort, parce que la passion fait sentir, & jamais voir.

L'amour propre, l'amour de notre conservation, se transforme en tant de manieres, & agit par des principes si contraires, qu'il nous porte à sacrifier notre être pour l'amour de notre être ; & tel est le cas que nous faisons de nous-mêmes, que nous consentons à cesser de vivre, par un instinct naturel & obscur, qui fait que nous nous aimons plus que notre vie même.

Il est certain, que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étoient ; lors que, par cette puissance qu'on prenoit sur soi-même, on pouvoit à tous les instans echapper à toute autre puissance.

D d

CHAPITRE

* Eorum qui de se statuebant, humabantur corpora, manebant testamenta, pretium festenandi. *Tacit. annal. L. 6.* † Si Charles I. si Jaques II. avoient vecu dans une religion qui leur eût permis de se tuer, ils n'auroient pas eu à soutenir, l'un une telle mort, l'autre une telle vie.

CHAPITRE XIII.

Auguste.

SEXTUS Pompée tenoit la Sicile & la Sardaigne, il étoit maître de la mer, & il avoit avec lui une infinité de fugitifs & de pros crits, qui combattoient pour leurs dernières esperances. OCTAVE lui fit deux guerres très laborieuses, & après bien des mauvais succès, il le vainquit par l'habilité d'Agrippa.

Les conjurés avoient presque tous fini malheureusement * leur vie ; & il étoit bien naturel, que des gens qui étoient à la tête d'un parti abbatu tant de fois dans des guerres, où l'on ne se faisoit aucun quartier, eussent péri de mort violente. Delà cependant on tira la conséquence d'une vangeance celeste, qui punissoit les meurtriers de César, & proscrivoit leur cause.

OCTAVE gagna les soldats de Lepidus, & le depouïlla de la puissance du triumvirat ; il lui envia même la consolation de mener une vie obscure, & le força de se trouver comme homme privé dans les assemblées du peuple.

On est bien aise de voir l'humiliation de ce Lepidus. C'étoit le plus méchant citoyen qui fut dans la république, toujours le premier à commencer les troubles, formant sans cesse des projets funestes, où il étoit obligé d'associer de plus habiles gens que lui. Un auteur moderne † s'est plu à en faire l'éloge, & cite Antoine, qui, dans une de ses lettres, lui donne la qualité d'honnête homme : Mais un honnête homme pour Antoine, ne devoit guère l'être pour les autres.

Je crois qu'OCTAVE est le seul de tous les capitaines Romains, qui ait gagné l'affection des soldats, en leur donnant sans cesse des marques d'une lacheté naturelle. Dans ces temps-là les soldats faisoient plus de cas de la libéralité de leur général, que de sa valeur ; peut-être même que ce fut un bonheur pour lui, de n'avoir eu aucune des qualités qui pouvoient lui procurer l'empire, & que cela même l'y porta, on le craignoit moins. Il n'est pas impossible, que les choses qui le deshonoreroient le plus, ayent été celles qui le servirent le mieux.

S'il

* De nos jours, presque tous ceux qui jugerent Charles I. eurent une fin tragique. C'est qu'il n'est guère possible de faire des actions pareilles sans avoir de tous côtés de mortels ennemis, & par conséquent sans courir une infinité de périls. † L'abbé de St. Real.

S'il avoit d'abord montré une grande ame, tout le monde se feroit meslé de lui ; & s'il eût eu de la hardiesse, il n'auroit pas donné à Antoine le tems de faire toutes les extravagances qui le perdirent.

Antoine, se preparant contre Octave, jura à ses soldats, que deux mois après sa victoire il retablirait la republique ; ce qui fait bien voir, que les soldats mêmes étoient jaloux de la liberté de leur patrie, quoiqu'ils la détruisissent sans cesse, n'y ayant rien de si aveugle qu'une armée.

La bataille d'Actium se donna, Cleopatre fuit, & entraîna Antoine avec elle. Il est certain, que dans la suite * elle le trahit ; peut-être, que par cet esprit de coquetterie inconcevable des femmes, elle avoit formé le dessein de mettre encore à ses pieds un troisième maître du monde.

Ce qu'il y a de surprenant dans ces guerres, c'est, qu'une bataille decidoit presque toujours l'affaire, & qu'une défaite ne se reparoit pas.

Les soldats Romains n'avoient point proprement d'esprit de parti ; ils ne combattoient point pour une certaine chose, mais pour une certaine personne ; ils ne connoissoient que leur chef, qui les engageoit par des esperances immenses ; mais le chef batu, n'étant plus en état de remplir ses promesses, ils se tournoient d'un autre côté. Les provinces n'entroient point non plus sincèrement dans la querelle, car il leur importoit fort peu qui eût le dessus du senat ou du peuple ; ainsi, si tôt qu'un des chefs étoit battu, elles se donnoient † à l'autre ; car il falloit que chaque ville songeât à se justifier devant le vainqueur, qui ayant des promesses immenses à tenir aux soldats, devoit leur sacrifier les pays les plus coupables.

Nous avons eu en France deux sortes de guerres civiles ; les unes avoient pour pretexte la religion, & elles ont duré, parce que le motif subsistoit après la victoire : Les autres n'avoient pas proprement de motif, mais étoient excitées par la legereté ou l'ambition de quelques grands, & elles étoient d'abord étouffées.

Auguste (c'est le nom que la flaterie donna à Octave) établit l'ordre, c'est à dire, une servitude durable ; car, dans un

D. d 2

etac

* Voyez Dion, L. 51. † Il n'y avoit point de garnisons dans les villes pour les contenir ; & les Romains n'avoient eu besoin d'assurer leur empire que par des armées ou des colonies.

etat libre, où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle regle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul, & on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets.

Tous les gens qui avoient eu des projets ambitieux, avoient travaillé à mettre une espece d'anarchie dans la republique. Pompée, Crassus, & Cesar, y réussirent à merveille ; ils établirent une impunité de tous les crimes publics ; tout ce qui pouvoit arrêter la corruption des mœurs, tout ce qui pouvoit faire une bonne police, ils l'abolirent ; & comme les bons législateurs cherchent à rendre leurs concitoyens meilleurs, ceux-ci travailloient à les rendre pires. Ils introduisirent donc la coutume, de corrompre le peuple à prix d'argent ; & quand on étoit accusé de brigues, on corrompoit aussi les juges. Ils firent troubler les élections par toutes sortes de violences ; & quand on étoit mis en justice, on intimidait encore les juges. L'autorité même du peuple étoit anéantie, témoin * Gabinius, qui après avoir retabli, malgré le peuple, Ptolomée à main armée, vint froidement demander le triomphe.

Ces premiers hommes de la republique cherchoient à degouter le peuple de son pouvoir, & à devenir necessaires, en rendant extrêmes les inconveniens du gouvernement republicain : Mais lors qu'Auguste fut une fois le maître, la politique le fit travailler à retabli l'ordre, pour faire sentir le bonheur du gouvernement d'un seul.

Lors qu'Auguste avoit les armes à la main, il craignoit les revoltes des soldats, & non pas les conjurations des citoyens ; c'est pour cela qu'il menagea les premiers, & fut si cruel aux autres : Lors qu'il fut en paix, il craignit les conjurations ; & ayant toujours devant les yeux le destin de Cesar, pour éviter son sort, il songea à s'éloigner de sa conduite ; voilà la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le senat une cuirasse sous sa robe, il refusa le nom de dictateur ; & au lieu que Cesar disoit insolemment, que la republique n'étoit rien, & que ses paroles étoient des loix, Auguste ne parla que de la dignité du senat, & de son respect pour la republique. Il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire que fût possible, sans choquer ses intérêts, & il en fit
un

* Cesar fit la guerre aux Gaulois, & Crassus aux Parthes, sans qu'il y eût eu aucune deliberation du senat, ni aucun decret du peuple. Voyez Dion.

un aristocratique par rapport au civil, & monarchique par rapport au militaire; gouvernement ambigu, qui n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entièrement monarchique par conséquent.

On a mis en question, si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se demettre de l'empire: Mais qui ne voit que s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi? Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est, qu'il demanda tous les dix ans qu'on le soulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours. C'étoient de petites finesses, pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Je me determine par toute la vie d'Auguste; & quoique les hommes soient fort bizarres, cependant il arrive très rarement qu'ils renoncent dans un moment à ce à quoi ils ont réfléchi pendant toute leur vie. Toutes les actions d'Auguste, tous ses reglemens, tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Sylla se defait de la dictature; mais dans toute la vie de Sylla, au milieu de ses violences, on voit un esprit republicain; tous ses reglemens, quoique tyranniquement executés, tendent toujours à une certaine forme de republique. Sylla, homme emporté, mene violemment les Romains à la liberté; Auguste, rusé tyran *, les conduit doucement à la servitude. Pendant que sous Sylla la republique reprenoit des forces, tout le monde crioit à la tyrannie; & pendant que sous Auguste la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

La coutume des triomphes, qui avoient tant contribué à la grandeur de Rome, se perdit sous Auguste, ou plutôt cet honneur devint un privilege † de la souveraineté. La plupart des choses qui arriverent sous les empereurs, avoient leur origine dans la republique ‡, & il faut les rapprocher. Celui-là seul avoit

* J'emploie ici ce mot dans le sens des Grecs, & des Romains, qui donnoient ce nom à tous ceux qui avoient renversé la démocratie; car d'ailleurs, depuis la loi du peuple, Auguste étoit devenu prince legitime. *Lege regia, quæ de ejus imperio lata est, populus ei & in eum omne imperium transtulit. Institutes, L. I.*

† On ne donna plus aux particuliers que les ornemens triomphaux. *Dion in Aug.* ‡ Les Romains ayant changé de gouvernement, sans avoir été envahis, les mêmes coutumes, resterent après le changement du gouvernement, dont la forme même resta à l'essentiel près.

avoit droit de demander * le triomphe, sous les auspices duquel la guerre s'étoit faite : Or, elle se faisoit toujours sous les auspices du chef, & par conséquent de l'empereur, qui étoit le chef de toutes les armées.

Comme du tems de la republique on eut pour principe de faire continuellement la guerre, sous les empereurs la maxime fut d'entretenir la paix ; les victoires ne furent regardées que comme des sujets d'inquietude avec des armées, qui pouvoient mettre leurs services à trop haut prix.

Ceux qui eurent quelque commandement, craignirent d'entreprendre de trop grandes choses ; il falut moderer sa gloire, de façon qu'elle ne reveillât que l'attention, & non pas la jalousie du prince, & ne point paroître devant lui avec un éclat que ses yeux ne pouvoient souffrir.

Auguste fut fort retenu † à accorder le droit de bourgeoisie Romaine, il fit des loix ‡ pour empêcher qu'on n'affranchît trop d'esclaves * ; il recommanda par son testament, que l'on gardât ces deux maximes, & qu'on ne cherchât point à étendre l'empire par de nouvelles guerres.

Ces trois choses étoient très bien liées ensemble ; dès qu'il n'y avoit plus de guerres, il ne falloit plus de bourgeoisie nouvelle, ni d'affranchissemens.

Lors que Rome avoit des guerres continuelles, il falloit qu'elle réparât continuellement ses habitans. Dans les commencemens, on y mena une partie du peuple de la ville vaincue ; dans la suite plusieurs citoyens des villes voisines y vinrent pour avoir part au droit de suffrage ; & ils s'y etablirent en si grand nombre, que, sur les plaintes des alliés, on fut souvent obligé de les leur renvoyer. Enfin, on y arriva en foule des provinces ; les loix favoriserent les mariages, & même les rendirent nécessaires. Rome fit, dans toutes ses guerres, un nombre d'esclaves prodigieux ; & lors que ses citoyens furent comblés de richesses ;

* *Dion in Aug. L. 54. dit, qu'Agrippa negligea, par modestie, de rendre compte au senat de son expedition contre les peuples du Bosphore, & refusa même le triomphe, & que depuis lui personne de ses pareils ne triompha ; mais c'étoit une grace qu'Auguste vouloit faire à Agrippa, & qu'Antoine ne fit point à Ventidius, la premiere fois qu'il vainquit les Parthes.*

† *Suetone in Aug. ‡ Institutes de Justinien, L. I. & Suet. in Aug. * Dion in Aug.*

richesses ; ils en acheterent de toutes parts ; mais ils les affranchirent sans * nombre, par generosité, par avarice, par foiblesse. Les uns vouloient recompenser des esclaves fidelles ; les autres vouloient recevoir, en leur nom, le bled que la republique distribuoit aux pauvres citoyens ; d'autres enfin desiroient d'avoir à leur pompe funebre, beaucoup de gens qui la suivissent avec un chapeau de fleurs. Le peuple fut presque composé d'affranchis ; de façon que ces maîtres du monde, non seulement dans les commencemens, mais dans tous les tems, furent pour la plupart d'origine servile.

Le nombre du petit peuple presque tout composé d'affranchis, ou de fils d'affranchis, devenant incommode, on en fit des colonies, par le moyen desquelles on s'assura de la fidelité des provinces. C'etoit une circulation des hommes de tout l'univers, Rome les recevoit esclaves, & les renvoyoit Romains.

Sous pretexte de quelques tumultes arrivés dans les elections, Auguste mit dans la ville un gouverneur & une garnison, il rendit les corps des legions eternels, les plaça sur les frontieres, & etablit des fonds particuliers pour les payer ; enfin, il ordonna que les veterans recevroient leur recompense † en argent, & non pas en terres.

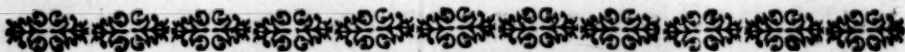
Il resultoit plusieurs mauvais effets de cette distribution de terres que l'on faisoit depuis Sylla ; la propriété des biens des citoyens étoit rendue incertaine. Si on ne menoit pas dans un même lieu les soldats d'une cohorte, ils se degoutoient de leur etablissement, laissoient les terres incultes, & devenoient de dangereux citoyens ; mais si on les distribuoit par legions, les ambitieux pouvoient trouver contre la republique des armées dans un moment.

Auguste fit des etablissmens fixes pour la marine ; avant lui les Romains n'en avoient point eu : Comme ils étoient maîtres de la Mediterranée, & qu'on ne navigeoit dans ces tems-là que dans cette mer, ils n'avoient aucun ennemi à craindre.

Dion remarque très bien, que depuis les empereurs, il fut plus difficile d'ecrire l'histoire ; tout devint secret, toutes les depeches

* Denis d'Halicarnasse, L. 4. † Il regla que les soldats pretoriens auroient cinq mille drachmes, après 16 ans de service, & les autres trois mille drachmes après vingt ans. Dion in Aug.

depeches des provinces furent portées dans le cabinet des empereurs, on ne fut plus que ce que la folie & la hardiesse des tyrans ne voulut point cacher, ou ce que les historiens conjecturerent.



CHAPITRE XIV.

Tibere.

COMME on voit un fleuve miner lentement, & sans bruit, les digues qu'on lui oppose, & enfin les renverser dans un moment, & couvrir les campagnes qu'elles conservoient, ainsi la puissance souveraine sous Auguste agit insensiblement, & renversa sous Tibere avec violence.

Il y avoit une *loi de majesté* contre ceux qui commettoient quelque attentat contre le peuple Romain. Tibere se saisit de cette loi, & l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle avoit été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étoient pas seulement les actions, qui tomboient dans le cas de cette loi, mais des paroles, des signes, & des pensées mêmes; car ce qui se dit dans ces épanchemens de cœur, que la conversation produit entre deux amis, ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves. La dissimulation & la tristesse du prince se communiquant par-tout; l'amitié fut regardée comme un écueil; l'ingénuité comme une imprudence; la vertu comme une affectation, qui pouvoit rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des tems précédens.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie, que celle que l'on exerce à l'ombre des loix, & avec les couleurs de la justice, lors qu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étoient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instrumens de sa tyrannie, Tibere trouva toujours le sénat prêt à condamner * autant de gens qu'il en pût soupçonner; ce
corps

* Avant les empereurs, le sénat occupé des affaires publiques, ne jugeoit point en corps les affaires des particuliers.

corps tomba dans un etat de bassesse qui ne peut s'exprimer ; les senateurs alloient au-devant de la servitude sous la faveur de Sejan ; les plus illustres d'entr'eux faisoient le metier de delateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui regnoit pour lors dans le senat. Après que Cesar eût vaincu le parti de la republique, les amis & les ennemis, qu'il avoit dans le senat, concoururent egaleement à ôter toutes les bornes que les loix avoient mises à sa puissance, & à lui deferer des honneurs excessifs ; les uns cherchoient à lui plaire, les autres à le rendre odieux. Dion nous dit, que quelques-uns allerent jusqu'à proposer, qu'il lui fût permis de jouir de toutes les femmes qu'il lui plairoit ; cela fit qu'il ne se defia point du senat, & qu'il y fût assassiné ; mais cela fit aussi, que dans les regnes suivans il n'y eut point de flaterie qui fut sans exemple, & qui pût revolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains estoient immenses, quelles que fussent les voyes qu'ils employoient pour les acquerir ; elles furent presque toutes ôtées sous * les empereurs. Les senateurs n'avoient plus ces grands cliens qui les combloient de biens ; on ne pouvoit guere rien prendre dans les provinces que pour Cesar, sur tout lors que ses procurateurs, qui estoient à peu-près comme sont aujourd'hui nos intendans, y furent etablis. Cependant, quoique la source des richesses fût coupée, les depenses subsistoient toujours, le train de vie estoit pris ; & on ne pouvoit plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des loix, & celle de juger les crimes publics ; mais il lui avoit laissé, ou du moins avoit paru lui laisser, celle d'elire les magistrats. Tibere, qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilege, & le donna au † senat, c'est à dire, à lui-même. Or on ne sauroit croire combien cette decadence du pouvoir du peuple avilit l'ame des grands. Lors que le peuple dispoit des dignités, les magistrats, qui les briguoient, faisoient bien des bassesses, mais elles estoient jointes à une certaine magnificence qui les cachoit ; par exemple, de donner des

E e

jeux,

* Les grands de Rome étoient déjà pauvres du tems d'Auguste ; on ne vouloit plus être edile ni tribun du peuple, beaucoup même ne se soucioient pas d'être senateurs. † Tacit. annal. L. 1. Dion, L. 54. Caligula retablit les comices, & les ôta ensuite.

jeux, ou bien de certains repas au peuple, de lui distribuer de l'argent, ou des grains : Quoique le motif fût bas, le moyen avoit quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir par des liberalités la faveur du peuple ; mais lors que le peuple n'eut plus rien à donner, & que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda, & on les obtint par des voyes indignes ; la flatterie, l'infamie, les crimes, furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paroît pourtant point que Tibere voulût avilir le sénat ; il ne se plaignoit de rien tant que du panchant qui entraînoit ce corps à la servitude ; toute sa vie est pleine de ses degouts là-dessus ; mais il étoit comme la plupart des hommes, il vouloit des choses contradictoires. Sa politique générale n'étoit point d'accord avec ses passions particulières ; il auroit désiré un sénat libre, & capable de faire respecter son gouvernement ; mais il vouloit aussi un sénat qui fâtisfit, à tous les momens, ses craintes, ses jalousies, ses haines ; enfin, l'homme d'état cedoit continuellement à l'homme.

Nous avons dit, que le peuple avoit autrefois obtenu des patriciens qu'il auroit des magistrats de son corps, qui le défendroient contre les insultes & les injustices qu'on pourroit lui faire : Afin, qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés & inviolables, & on ordonna, que quiconque maltraiteroit un tribun, de fait ou par paroles, seroit sur le champ puni de mort. Or les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privilèges ; & c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens, que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise ; & que l'accusation de leze-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendue à ce qu'on voulut.

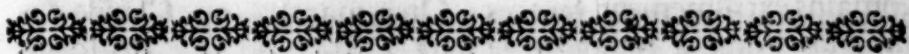
Je crois pourtant, que quelques-uns de ces titres d'accusation n'étoient pas si ridicules qu'ils nous paroissent aujourd'hui ; & je ne puis penser, que Tibere eût fait accuser un homme pour avoir vendu, avec sa maison, la statue de l'empereur ; que Domitien eût fait condamner à mort une femme pour s'être deshabillée devant son image, & un citoyen parce qu'il avoit la description de toute la terre peinte sur les murailles de sa chambre, si ces actions n'avoient reveillé dans l'esprit des Romains que l'idée qu'elles nous donnent à présent. Je crois, qu'une partie de cela est fondé sur ce que Rome ayant changé de gouvernement, ce qui ne nous paroît pas de conséquence, pouvoit

pouvoir l'être pour lors ; j'en juge par ce que nous voyons aujourd'hui chez une nation qui ne peut pas être soupçonnée de tyrannie, où c'est un crime capital de boire à la santé d'une certaine personne.

Je ne puis rien passer qui serve à faire connoître le genie du peuple Romain ; il s'étoit si fort accoutumé à obeir, & à faire toute sa felicité de la difference de ses maîtres, qu'après la mort de Germanicus, il donna des marques de deuil, de regret, & de desespoir, que l'on ne trouve plus parmi nous ; il faut voir les historiens decrire * la desolation publique si grande, si longue, si peu moderée ; & cela n'étoit point joué, car le corps entier du peuple n'affecte, ne flate, ni ne dissimule.

Le peuple Romain, qui n'avoit plus de part au gouvernement, composé presque d'affranchis, ou de gens sans industrie, qui vivoient aux depens du tresor public, ne sentoît que son impuissance ; il s'affligeoit comme les enfans & les femmes, qui se desolent par le sentiment de leur foiblesse ; il étoit mal, il plaça ses craintes & ses esperances sur la personne de Germanicus, & cet objet lui étant enlevé, il tomba dans le desespoir.

Il n'y a point des gens qui craignent si fort les malheurs, que ceux que la misere de leur condition pourroit rassurer, & qui devroient dire avec Andromaque, *Plût à Dieu que je craignisse !* Il y a aujourd'hui à Naples cinquante mille hommes, qui ne vivent que d'herbes, & n'ont pour tout bien que la moitié d'un habit de toile ; ces gens-là, les plus malheureux de la terre, tombent dans un abbatement affreux à la moindre fumée du Vesuve, ils ont la folie de craindre de devenir malheureux.



CHAPITRE XV.

Des empereurs depuis Caius Caligula jusqu'à Antonin.

Caligula succeda à Tibere. On disoit de lui, qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus mechant maître. Ces deux choses sont assez liées ; car la même dis-

position d'esprit, qui fait qu'on a été vivement frappé de la puissance illimitée de celui qui commande, fait qu'on ne l'est pas moins lors que l'on vient à commander soi-même.

Caligula rétablit les comices que Tibere avoit ôtées, & abolit ce crime arbitraire de leze-majesté, qu'il avoit établi ; par où l'on peut juger, que le commencement du regne des mauvais princes, est souvent comme la fin de celui des bons ; parce que, par un esprit de contradiction sur la conduite de ceux à qui ils succèdent, ils peuvent faire ce que les autres font par vertu, & c'est à cet esprit de contradiction que nous devons bien de bons reglemens, & bien des mauvais aussi.

Qu'y gagna-t-on ? Caligula ôta les accusations des crimes de leze-majesté, mais il faisoit mourir militairement tous ceux qui lui déplaisoient ; & ce n'étoit pas à quelques sénateurs qu'il en vouloit, il tenoit le glaive suspendu sur le sénat, qu'il menaçoit d'exterminer tout entier.

Cette épouvantable tyrannie des empereurs venoit de l'esprit general des Romains ; comme ils tomberent tout à coup sous un gouvernement arbitraire, & qu'il n'y eût presque point d'intervalle chez eux entre commander & servir, ils ne furent préparés à ce passage par des mœurs douces. L'humeur feroce resta, les citoyens furent traités comme ils avoient traités eux-mêmes les ennemis vaincus, & furent gouvernés sur le même plan. Sylla entrant dans Rome, ne fut pas un autre homme que Sylla entrant dans Athènes, il exerça le même droit des gens. Pour nous qui n'avons été soumis qu'insensiblement, lors que les loix nous manquent, nous sommes encore gouvernés par les mœurs.

La vue continuelle des combats des gladiateurs rendoit les Romains extrêmement ferores. On remarqua, que Claude devint plus porté à repandre le sang à force de voir ces sortes de spectacles. L'exemple de cet empereur, qui étoit d'un naturel doux, & qui fit tant de cruautés, fait bien voir que l'éducation de son tems étoit différente de la notre.

Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine, dans * la personne de leurs enfans & de leurs esclaves, ne pouvoient guere connoître cette vertu que nous appellons *humanité*. D'où peut venir cette ferocité que nous trouvons dans

* Voyez le livre premier des *institutes de Justinien*, sur la puissance des peres & celle des maîtres.

dans les habitans de nos colonies, que de cet usage continuel des châtimens sur une malheureuse partie du genre humain ? Lors que l'on est cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur & de la justice naturelle ?

On est fatigué de voir dans l'histoire des empereurs, le nombre infini de gens qu'ils firent mourir pour confisquer leurs biens : Nous ne trouvons rien de semblable dans nos histoires modernes ; cela, comme nous venons de dire, doit être attribué à des mœurs plus douces, & à une religion plus reprimante ; & de plus, on n'a point à depouiller les familles de ces senateurs, qui avoient ravagé le monde ; nous tirons cet avantage de la mediocrité de nos fortunes, qu'elles sont plus sûres ; nous * ne valons pas la peine qu'on nous ravisse nos biens.

Le peuple de Rome, ce que l'on appelloit *plebs*, ne haïsoit pas les plus mauvais empereurs ; depuis qu'il n'avoit plus l'empire, & qu'il n'étoit plus occupé à la guerre, il étoit devenu le plus vil de tous les peuples ; il regardoit le commerce & les arts comme des choses propres aux seuls esclaves ; & les distributions de bled qu'il recevoit, lui faisoient negliger les terres ; on l'avoit accoutumé aux jeux & aux spectacles : Depuis qu'il n'eût plus de tribuns à écouter, ni de magistrats à élire, ces choses, qu'on ne faisoit que souffrir, lui devinrent nécessaires, & son oisiveté lui en augmenta le gout. Or Caligula, Neron, Commode, Caracalla, étoient regretés du peuple à cause de leur folie même ; car ils aimoient avec fureur ce que le peuple aimoit, & contribuoient de tout leur pouvoir, & même de leur personne, à ses plaisirs ; ils prodiguoient pour lui toutes les richesses de l'empire, & quand elles étoient épuisées, le peuple voyoit, sans peine, depouiller toutes les grandes familles ; il jouïssoit des fruits de la tyrannie, & il en jouïssoit purement, car il trouvoit sa sûreté dans sa bassesse. De tels princes haïssent naturellement les gens de bien, car ils savoient certainement qu'ils n'en étoient pas approuvés. Indignés de la contradiction ou du † silence d'un citoyen

* Le Duc de Bragance avoit des biens immenses dans le Portugal ; lors qu'il se revolta, on felicita le roi d'Espagne de la riche confiscation qu'il alloit avoir. † Comme autrefois l'austerité des mœurs n'avoit pu souffrir la licence & les dereglemens du théâtre, il étoit resté dans l'esprit des bonnêtes gens un mepris pour ceux qui en exerçoient la profession.

citoyen austere, enyvres des applaudissemens de la populace, ils parvenoit à s'imaginer que leur gouvernement faisoit la felicité publique, & qu'il n'y avoit que des gens mal-intentionnés qui pussent le censurer.

Lors qu'un empereur fit voir sa force & son adresse, comme quand * Commode tua devant le peuple tant de bêtes, à coups de trait, avec une facilité si singuliere, il devoit s'attirir l'admiration du peuple & des soldats, parce que l'adresse & la force estoient des qualités necessaires pour l'art militaire de ces tems-là.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps ; un homme qui s'y applique trop nous paroît meprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agrémens ; au lieu que chez les anciens, tout, jusqu'à la danse, faisoit partie de l'art militaire.

Il est même arrivé parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes dont nous nous servons à la guerre, est devenue ridicule ; parce que depuis l'introduction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons. Ceux qui critiquent Homere de ce qu'il releve ordinairement dans ses heros la force, l'adresse, ou l'agilité du corps, devroient trouver Salluste bien ridicule, qui loue † Pompée de ce qu'il couroit, fautoit, & portoit un fardeau aussi bien qu'homme de son tems.

Caligula étoit un vrai sophiste dans sa cruauté ; comme il descendoit également d'Antoine & d'Auguste, il disoit, qu'il puniroit les consuls s'ils celebrient le jour de rejoüissance établi en memoire de la victoire d'Actium, & qu'il les puniroit s'ils
ne

* Quoique les gladiateurs eussent la plus infame origine, & la plus infame profession, qu'il y ait jamais eu, car c'étoient des esclaves, ou des criminels, qu'on obligeoit de se devouer & de combattre jusqu'à la mort aux funerailles des grands ; cependant, la passion pour leurs exercices, qui avoient tant de rapport à ceux de la guerre, devint telle qu'on ne sauroit le regarder que comme une fureur, les empereurs, les senateurs, les grands, les femmes mêmes, parurent sur l'arene ; nec virorum modo pugnas, sed & foeminarum, Suetone in Domit. Les Romains n'avoient pas moins de gout pour les athlètes. † Cum alacribus saltu, cum velocibus cursu, cum validis recte certabat. Fragment de Salluste, rapporté par Vegece, L. I. Ch. 9.

ne le celebrent pas ; & Drusille, à qui il accorda des honneurs divins, étant morte, c'étoit un crime de la pleurer, parce qu'elle étoit déesse, & de ne la pas pleurer, parce qu'elle étoit sa sœur.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voye dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de sagesse, de prudence, de constance, de courage, ce projet d'envahir tout si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il, qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres ? Quoi ! ce sénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens, & s'exterminer par ses propres arrêts ? On n'élève donc sa puissance que pour la voir mieux renversée ? Les hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contre eux-mêmes dans de plus heureuses mains ?

Caligula ayant été tué, le sénat s'assembla pour établir une forme de gouvernement ; dans le tems qu'il déliberoit, quelques soldats entrèrent dans le palais pour piller ; ils trouverent dans un lieu obscur un homme tremblant de peur, c'étoit Claude, ils le saluerent empereur.

Claude acheva de perdre les anciens ordres, en donnant à ses officiers le droit de rendre la justice. Les guerres de Marius * & de Sylla, ne se faisoient principalement que pour savoir qui auroit ce droit, des sénateurs ou des chevaliers ; une fantaisie d'un imbécille l'ôta aux uns & aux autres. Etrange succès d'une dispute qui avoit mis en combustion tout l'univers !

Il n'y a point d'autorité plus absolue que celle du prince qui succède à la république ; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple, qui n'avoit pu se limiter lui-même ; aussi voyons-nous aujourd'hui les rois de Dannemarc † exercer le pouvoir le plus arbitraire qu'il y ait en Europe.

Le peuple ne fut pas moins avili que le sénat ; nous avons vu, que jusques aux empereurs, il avoit été si belliqueux, que les armées qu'on levoit dans la ville se disciplinoient sur le champ, & alloient droit à l'ennemi. Dans les guerres civiles de Vitellius & de Vespasien, Rome en proie à tous les ambitieux, & pleins

* Voyez Tacite. † Voyez l'état du royaume de Dannemarc, tel qu'il étoit en 1692. Amsterd. 1695.

pleine de bourgeois timides, trembloit devant la première bande de soldats qui pouvoit s'en approcher.

La condition des empereurs n'étoit pas meilleure ; comme ce n'étoit pas une seule armée qui eût le droit ou la hardiesse d'en élire un, c'étoit assez que quelqu'un fût élu par une armée pour devenir désagréable aux autres, qui lui nommoient d'abord un compétiteur.

Ainsi, comme la grandeur de la république fut fatale au gouvernement républicain, la grandeur de l'empire le fut à la vie des empereurs. S'ils n'avoient eu qu'un pays médiocre à défendre, ils n'auroient eu qu'une principale armée, qui les ayant une fois élus, auroit respecté l'ouvrage de ses mains.

Galba, Othon *, Vitellius, ne firent que passer. Vespasien fut élu, comme eux, par les soldats ; il ne songea, dans tout le tems de son règne, qu'à rétablir l'empire, qui avoit été successivement occupé par six tyrans également cruels, presque tous furieux, souvent imbecilles, &, pour comble de malheur, prodiges jusques à la folie.

Tite, qui lui succéda, fut les délices du peuple Romain. Domitien fit voir un nouveau monstre plus cruel, ou du moins plus implacable, que ceux qui l'avoient précédé, parce qu'il étoit plus timide.

Ses affranchis les plus chers, &, à ce que quelques-uns ont dit, sa femme même, voyant qu'il étoit aussi dangereux dans ses amitiés que dans ses haines, & qu'il ne mettoit aucunes bornes à ses méfiances ni à ses accusations, s'en défirent ; avant de faire le coup, ils jetterent les yeux sur un successeur, & choisirent Nerva vénérable vieillard.

Nerva adopta Trajan, prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé ; ce fut un bonheur d'être né sous son règne ; il n'y en eut point de si heureux ni de si glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'état, grand capitaine, ayant un cœur bon, qui le portoit au bien ; un esprit éclairé, qui lui montrait le meilleur ; une âme noble, grande, belle avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune ; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine.

Il exécuta le projet de César, & fit avec succès la guerre aux Parthes ; tout autre auroit succombé dans une entreprise, où les

* Suscepere duo manipulares imperium populi Romani transferendum, & transtulerunt. *Tacit. L. I.*

les dangers étoient toujours prefens, & les reffources éloignées ; où il faloit absolument vaincre, & où il n'étoit pas sûr de ne pas perir après avoir vaincu.

La difficulté confiftoit, & dans la fiteuation des deux empires, & dans la maniere de faire la guerre des deux peuples. Prenoit-on le chemin de l'Armenie, vers les fources du Tigre & de l'Euphrate ? On trouvoit un pays montueux & difficile, où l'on ne pouvoit mener de convois, de façon que l'armée étoit demi ruinée avant d'arriver en Medie *. Entroit-on plus bas, vers le midi, par Nifibe ? On trouvoit un defert affreux, qui feparoit les deux empires. Vouloit-on paffer plus bas encore, & aller par la Mefopotamie ? On traversoit un pays en partie inculte, en partie fubmergé, & le Tigre & l'Euphrate, allant du nord au midi, on ne pouvoit penetrer dans le pays fans quitter ces fleuves, ni guere quitter ces fleuves fans perir.

Quant à la maniere de faire la guerre des deux nations, la force des Romains confiftoit dans leur infanterie, la plus forte, la plus ferme, & la mieux difciplinée du monde.

Les Parthes n'avoient point d'infanterie, mais une cavalerie admirable ; ils combattoient de loin, & hors de la portée des armes Romaines ; le javelot pouvoit rarement les atteindre. Leurs armes étoient l'arc, & des flèches redoutables ; ils affiegeoient une armée plutôt qu'ils ne la combattoient ; inutilement pourfuivis, parce que chez eux fuir c'étoit combattre. Ils transportoient les peuples devant les Romains, & ne laiffoient dans les places que les garnifons, & lors qu'on les avoit prifes, on étoit obligé de les detruire ; ils bruloient avec art tout le pays autour de l'armée ennemie, & lui ôtoient jufques à l'herbe même ; enfin, ils faifoient à peu près la guerre, comme on la fait encore aujourd'hui fur les mêmes frontieres.

D'ailleurs, les legions d'Illyrie & de Germanie, qu'on transportoit dans cette guerre, n'y étoient pas † propres, les foldats, accoutumés à manger beaucoup dans leur pays, y périffant prefque tous.

F f

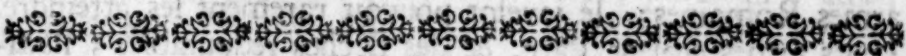
Ainfi,

* Le pays ne fournisfoit pas d'affez grands arbres pour faire des machines pour affieger les places. Plut. vie d'Antoine. † Voyez Herodien, vie d'Alexandre.

Ainsi, ce qu'aucune nation n'avoit pas encore fait d'éviter le joug des Romains, celle des Parthes le fit, non pas comme invincible, mais comme inaccessible.

Adrien abandonna les conquêtes de Trajan, & borna l'empire à l'Euphrate ; & il est admirable, qu'après tant de guerres, les Romains n'eussent perdu que ce qu'ils avoient voulu quitter, comme la mer, qui n'est moins étendue, que lors qu'elle se retire d'elle-même.

La conduite d'Adrien causa beaucoup de murmures. On lisoit * dans les livres sacrés des Romains, que lors que Tarquin voulut bâtir le capitolé, il trouva que la place la plus convenable étoit occupée par les statues de beaucoup d'autres divinités ; il s'enquit par la science qu'il avoit dans les augures, si elles voudroient céder leur place à Jupiter. Toutes y consentirent, à la réserve de Mars, de la Jeunesse, & du Dieu Terme. Là-dessus s'établirent trois opinions religieuses ; que le peuple de Mars ne cederoit à personne le lieu qu'il occupoit ; que la jeunesse Romaine ne seroit point surmontée ; & qu'enfin le Dieu Terme des Romains ne reculeroit jamais ; ce qui arriva pourtant sous Adrien.



CHAPITRE XVI.

De l'état de l'empire depuis Antonin jusqu'à Probus.

DANS ces tems-là la secte des Stoïciens s'étendoit & s'accrétoit dans l'empire. Il sembloit que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui étoit comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus.

Les Romains lui durent leurs meilleurs Empereurs. Rien n'est capable de faire oublier le premier Antonin, que Marc Aurele qu'il adopta ; on sent en soi-même un plaisir secret lors qu'on parle de cet empereur ; on ne peut lire sa vie sans une espèce d'attendrissement ; tel est l'effet qu'elle produit, qu'on

* *St. Aug. de la cité du Dieu, L. 4. Ch. 23 & 29.*

qu'on a meilleure opinion de soi-meme, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins, se firent respecter des soldats. Mais lors que de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès ; & les soldats, qui avoient vendu l'empire, assassinerent les empereurs pour en avoir un nouveau prix.

On dit, qu'il y a un prince dans le monde, qui travaille depuis quinze ans à abolir dans ses etats le gouvernement civil, pour y etablir le gouvernement militaire. Je ne veux point faire des reflexions odieuses sur ce dessein, je dirai seulement, que, par la nature des choses, deux cens gardes peuvent mettre la vie d'un prince en sûreté, & non pas quatre-vingt mille ; outre, qu'un peuple armé est plus dangereusement opprimé, qu'un autre qui ne l'est pas.

Commode succeda à Marc Aurele son pere. C'etoit un monstre qui suivoit toutes ses passions, & toutes celles de ses ministres & de ses courtisans. Ceux qui en delivrerent le monde, mirent en sa place Pertinax venerable vieillard, que les soldats pretoriens massacrerent d'abord.

Ils mirent l'empire à l'enchere, & Didius Julien l'emporta par ses promesses. Cela souleva tout le monde ; car quoique l'empire eût été souvent acheté, il n'avoit pas encore été marchandé. Pescennius Niger, Severe, & Albin, furent salués empereurs ; & Julien n'ayant pû payer les sommes immenses qu'il avoit promises, fut abandonné par ses soldats.

Severe defit Niger & Albin ; il avoit de grandes qualités, mais la douceur, cette premiere vertu des princes, lui manquoit.

La malheureuse coutume de proscrire, introduite par Sylla, continua sous les empereurs ; & il falloit même qu'un prince eût quelque vertu pour ne la pas suivre ; car comme ses ministres & ses favoris jettoient d'abord les yeux sur tant de confiscations, ils ne lui parloient que de la necessité de punir, & des perils de la clemence.

Il faut remarquer, que la puissance des empereurs pouvoit plus aisément paroître tyrannique que celle des princes de nos jours ; comme leur dignité étoit un assemblage de toutes les magistratures Romaines, que dictateurs, sous le nom d'empereurs, tribuns du peuple, proconsuls, censeurs, grands pontifes,

& quand ils vouloient consuls, ils exerçoient souvent la justice distributive, ils pouvoient aisément faire soupçonner, que ceux qu'ils avoient condamnés ils les avoient opprimés, le peuple jugeant ordinairement de l'abus de la puissance par la grandeur de la puissance; au lieu que les rois d'Europe législateurs, & non pas exécuteurs des loix, princes & non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse; & faisant eux-mêmes les graces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines.

Il n'y a guere eu d'empereurs plus jaloux de leur autorité que Tibere & Severe; cependant ils se laisserent gouverner, l'un par Sejan, l'autre par Plautien, d'une maniere miserable.

Les proscriptions de Severe firent que plusieurs soldats de Niger * se retirerent chez les Parthes †; ils leurs apprirent ce qui manquoit à leur art militaire, à faire usage des armes Romaines, & même à en fabriquer; ce qui fit que ces peuples ‡, qui s'étoient ordinairement contentés de se defendre, furent dans la suite presque toujours agresseurs.

Il est remarquable, que dans cette suite de guerres civiles, qui s'éleverent continuellement, ceux qui avoient les legions d'Europe, vainquirent presque toujours ceux qui avoient les legions d'Asie; & l'on trouve dans l'histoire de Severe, qu'il ne pût prendre la ville d'Atra en Arabie, parce que les legions d'Europe s'étant mutinées, il fût obligé de se servir de celles de Syrie.

On sentit cette difference depuis, qu'on commença * a faire

* *Herodien, vie de Severe. † Le mal continua sous Alexandre. Artaxerxes, qui retablit l'empire des Perses, se rendit formidable aux Romains, parce que leurs soldats, par caprice ou par libertinage, deserterent en foule vers lui. Abregé de Xiphilin du livre 80 de Dion. ‡ C'est à dire, les Perses qui les suivirent.*

* *Auguste rendit les legions des corps fixes, & les plaça dans les provinces. Dans les premiers tems on ne faisoit de levées qu'à Rome, ensuite chez les Latins, après dans l'Italie, enfin dans les provinces. Ciceron etant dans son gouvernement, écrivoit au senat, Vous ne pouvez compter sur les levées faites dans ce pays-ci, Bibulus ayant une commission pour en faire en Asie, n'en a rien voulu faire. Vespasien proclamé empereur par les armées de Syrie & de Judée, ne fit la guerre à Vitellius qu'avec les legions de Mæsie, de Pannonie, & de Dalmatie. Severe defit les legions Asiaticques de Niger, Constantin celles de Licinius.*

faire des levées dans les provinces ; & elle fut telle entre les légions, qu'elle étoit entre les peuples mêmes, qui par la nature, & par l'éducation, sont plus ou moins propres pour la guerre.

Ces levées faites dans les provinces produisirent un autre effet, c'est, que les empereurs pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étrangers, & quelquefois Barbares. Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des loix de tout l'univers.

Chaque empereur y porta quelque chose de son pays, ou pour les manières, ou pour les mœurs, ou pour la police, ou pour le culte ; & Heliogabale alla jusqu'à vouloir détruire tous les objets de la vénération de Rome, & ôter tous les Dieux de leurs temples, pour y placer le sien.

Ceci indépendamment des voyes secrètes que Dieu employa, & que lui seul connoît, servit beaucoup à l'établissement de la religion Chrétienne ; car il n'y avoit plus rien d'étranger dans l'empire, & l'on y étoit préparé à recevoir toutes les coutumes qu'un empereur y voudroit introduire.

On sait, que les Romains reçurent dans leur ville les Dieux des autres pays, mais ils les reçurent en conquérans, les faisant porter dans les triomphes ; mais lors que les étrangers vinrent eux-mêmes les établir, on les reprima d'abord. On sait de plus, que les Romains avoient coutume de donner aux divinités étrangères les noms de celles des leurs qui y avoient le plus de rapport ; mais lors que les prêtres des autres pays voulurent faire adorer à Rome leurs divinités sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts ; & ce fut un des grands obstacles que trouva la religion Chrétienne.

On pourroit appeller Caracalla, qui succéda à Severe, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron, & Domitien, bernoient leurs cruautés dans Rome, celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers.

Severe avoit employé les exactions d'un long regne, & les proscriptions de ceux qui avoient suivi le parti de ses concurrens, à amasser des trésors immenses,

Caracalla, ayant commencé son regne par tuer, de sa propre main, Geta son frere, employa ces richesses à faire souffrir son crime aux soldats, qui aimoient Geta, & disoient, qu'ils avoient fait serment aux deux enfans de Severe, non pas à un seul.

Ces tresors amassés par des princes n'ont presque jamais que des effets funestes, ils corrompent le successeur qui en est ébloui; & s'ils ne gâtent pas son cœur, ils gâtent son esprit. Il forme d'abord de grandes entreprises avec une puissance qui est d'accident, qui ne peut pas durer, qui n'est pas naturelle, & qui est plutôt enflée qu'aggrandie.

Caracalla, pour diminuer l'horreur de son action, mit Geta au rang des Dieux; & ce qu'il y a de singulier, c'est, que cela lui fut exactement rendu par Macrin, qui après l'avoir fait poignarder, voulant appaiser les soldats pretoriens, qui regretoient ce prince qui leur avoit tant donné, lui fit bâtir un temple, & y établit des prêtres flamines en son honneur.

Cela fit que la mémoire * ne fut pas flétrie; & que le sénat n'osant pas le juger, il ne fut pas mis au rang des tyrans, comme Commode, qui ne le meritoit pas plus que lui.

De deux grands † empereurs, Adrien & Severe, l'un établit la discipline militaire, & l'autre la relâcha, les effets répondirent très bien aux causes; les regnes qui suivirent celui d'Adrien furent heureux & tranquilles, après Severe on vit regner toutes les horreurs.

Les profusions de Caracalla envers les soldats avoient été immenses, & il avoit très bien suivi le conseil que son pere lui avoit donné en mourant, d'enrichir les gens de guerre, & de ne s'embarasser pas des autres.

Mais cette politique n'étoit guere bonne que pour un regne; car le successeur ne pouvant plus faire les mêmes dépenses, étoit d'abord massacré par l'armée; de façon qu'on voyoit toujours les empereurs sages mis à mort par les soldats, & les mechans par des conspirations, ou des arrêts du sénat.

Quand un tyran, qui se livroit aux gens de guerre, avoit laissé les citoyens exposés à leurs violences & à leurs rapines, cela ne pouvoit non plus durer qu'un regne; car les soldats, à force de détruire, alloient jusqu'à s'ôter à eux-mêmes leur solde; il falloit donc songer à rétablir la discipline militaire, entreprise qui coutoit toujours la vie à celui qui osoit la tenter.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les soldats, desesperés d'avoir perdu une prince qui donnoit sans mesure, élurent Heliogabale; & quand ce dernier, qui n'étant occupé

* *Ælius Lampridius*, in vita Alexand. Severi. † Voyez l'abrégé de *Xiphilin*, vie d'Hadrien; & *Herodien*, vie de Severe.

occupé que de ses sales voluptés, les laissoit vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrerent ; ils tuerent de même Alexandre, qui vouloit retablir la discipline, & parloit de les punir.

Ainsi un tyran *, qui ne s'assûroit point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, perissoit avec ce funeste avantage, que celui qui voudroit faire mieux periroit après lui.

Après Alexandre on elut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine Barbare. Sa taille gigantesque, & la force de son corps, l'avoit fait connoître.

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens perirent en Afrique. Maxime, Balbin, & le troisième Gordien, furent massacrés. Philippe, qui avoit fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils ; & Dece, qui fut élu en sa place, perit à son tour par la trahison de † Gallus.

Ce qu'on appelloit l'empire Romain dans ce siecle-là, étoit une espece de republique irreguliere, telle à peu près que l'aristocratie d'Algier, où la milice, qui a la puissance souveraine, fait & defait un magistrat qu'on appelle *le Dey* ; & peut-être est-ce une regle assez generale, que le gouvernement militaire est plutôt republicain que monarchique, à certains egards.

Et qu'on ne dise pas, que les soldats ne prenoient de part au gouvernement que par leur desobeissance & leurs revoltes, les harangues

* Ces liberalités faites aux soldats venoient d'une pratique ancienne dans la republique. Celui qui triomphoit, distribuoit quelques deniers à chaque soldat, de l'argent pris sur les ennemis, c'étoit peu de chose. Dans les guerres civiles, les soldats & le chef étant également corrompus, ces dons devinrent immenses, quoiqu'ils fussent pris sur les biens des citoyens ; & les soldats vouloient un partage là, où il n'y avoit pas de butin. Cesar, Octave, Antoine, donnerent souvent jusqu'à cinq mille deniers au simple soldat, le double au chef de file, aux autres à proportion. Un denier Romain valoit dix asses, ou dix livres de cuivre. † Cusaubon remarque, sur l'histoire d'Auguste, que dans les 160 années, qu'elle contient, il y eut soixante dix personnes, qui eurent justement ou injustement le titre de Cesar. Adeo erant in illo principatu, quem tamen omnes mirantur, comitia imperii semper incerta. Ce qui fait bien voir la difference de ce gouvernement à celui de France, où ce royaume n'a eu, en douze cens ans de tems, que 63 rois.

harangues que les empereurs leur faisoient, ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que les consuls & les tribuns avoient faites autrefois au peuple ? Et quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang froid, delibérant peu & agissant beaucoup, ne dispoisoient elles pas en souveraines de la fortune publique ? Et qu'étoit-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particuliere des soldats ?

Quand l'armée * associa à l'empire Philippe, qui étoit prefet du pretoire du troisiéme Gordien, celui-ci demanda qu'on lui laissât le commandement entier, & il ne put l'obtenir ; il harangua l'armée, pour que la puissance fût égale entr'eux, & il ne l'obtint pas non plus ; il supplia qu'on lui laissât le titre de Cesar, & on le lui refusa ; il demanda d'être prefet du pretoire, & on rejetta ses prieres ; enfin, il parla pour sa vie. L'armée, dans ses divers jugemens, exerçoit la magistrature suprême.

Les Barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodés, leur étoient devenus redoutables, par un événement qui n'avoit jamais eu, & qui peut-être n'aura jamais de pareil. Rome avoit si bien aneanti tous les peuples, que lors qu'elle fut vaincue elle-même, il semble que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

Les princes des grands états, ont ordinairement peu de pays voisins qui puissent être l'objet de leur ambition ; s'il y en avoit eu de tels, ils auroient été enveloppés dans le cours de la conquête. Ils sont donc bornés par des mers, des montagnes, & de vastes déserts, que leur pauvreté fait mépriser ; aussi les Romains laisserent-ils les Germains dans leurs forêts, & les peuples du nord dans leurs glaces, & il s'y conversa, ou même s'y forma des nations qui enfin les asservirent eux-mêmes.

Sous le règne de Gallus, un grand nombre de nations, qui se rendirent ensuite plus célèbres, ravagerent l'Europe ; & les Perses ayant envahis la Syrie, ne quitterent leur conquêtes que pour conserver leur butin.

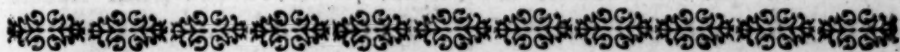
L'affreux désordre, qui étoit dans la succession à l'empire, étant venu à son comble, on vit paroître sur la fin du règne de Valerien, & pendant celui de Gallien son fils, trente prétendans divers, qui s'étant la plupart entredétruits, ayant eu un règne très court, furent nommés *tyrans*.

Valerien

* Voyez *Jules Capitolin*.

Valerien ayant été pris par les Perses, & Gallien son fils negligé les affaires, les Barbares penetrerent par tout; l'empire se trouva dans cet état où il fut environ un siècle après en occident *; & il auroit dès lors été détruit, sans un concours heureux de circonstances qui le releverent.

Odenat prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses qui avoient envahi presque toute l'Asie; la ville de Rome fit une armée de ses citoyens qui ecarta les Barbares qui venoient la piller; une armée innombrable de Scythes, qui passoit la mer avec six mille vaisseaux, perit par les naufrages, la misère, la faim, & sa grandeur même; & Gallien ayant été tué, Claude, Aurelien, Tacite, & Probus, quatre grands hommes, qui par un grand bonheur se succederent, retablirent l'empire prêt à périr.



CHAPITRE XVII.

Changemens dans l'état.

Pour prevenir les trahisons continuelles des soldats, les empereurs s'associerent des personnes en qui ils avoient confiance; & Diocletien, sous pretexte de la grandeur des affaires, regla qu'il y auroit toujours deux empereurs & deux Césars; il jugea, que les quatre principales armées étant occupées par ceux qui auroient part à l'empire, elles s'intimideroient les unes les autres; que les autres armées n'étant pas assez fortes pour entreprendre de faire leur chef empereur, elles perdroient peu à peu la coutume d'élire; & qu'enfin la dignité de César étant toujours subordonnée, la puissance partagée entre quatre, pour la sûreté du gouvernement, ne seroit pourtant dans toute son étendue qu'entre les mains de deux.

Mais ce qui contint encore plus les gens de guerre, c'est, que les richesses des particuliers, & la fortune publique, ayant diminué, les empereurs ne purent plus leur faire des dons si

G g

confi-

* Cent cinquante ans après, sous Honorius, les Barbares l'envahirent.

considerables, de maniere que la recompense ne fut plus proportionnée au danger de faire une nouvelle election.

D'ailleurs, les prefets du pretoire, qui, pour le pouvoir & pour les fonctions, estoient à peu près comme les grands visirs de ces tems-là, & faisoient à leur gré massacrer les empereurs pour se mettre en leur place, furent fort abbaissés par Constantin, qui ne leur laissa que les fonctions civiles, & en fit quatre au lieu de deux.

La vie des empereurs commença donc à être plus assurée ; ils purent mourir dans leur lit, & cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs ; ils ne verserent plus le sang avec tant de ferocité : Mais comme il falloit que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde. Ce ne furent plus des massacres, mais des jugemens iniques, des formes de justice, qui sembloient n'éloigner la mort que pour fletrir la vie. La cour fit gouvernée & gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence. Enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, & de cette impetuosité à la commettre, on ne vit plus regner que les vices des ames foibles, & des crimes réfléchis.

Il s'établit un nouveau genre de corruption. Les premiers empereurs aimoient les plaisirs, ceux-ci la molesse ; ils se montrerent moins aux gens de guerre, ils furent plus oisifs, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leurs palais, & plus séparés de l'empire.

Le poison de la cour augmenta sa force à mesure qu'il fut plus séparé. On ne dit rien, on insinua tout ; les grandes reputations furent toutes attaquées ; & les ministres * & les officiers de guerre furent mis sans cesse à la discretion de cette sorte de gens, qui ne peuvent servir l'état, ni souffrir qu'on le serve avec gloire.

Enfin, cette affabilité des premiers empereurs, qui seule pouvoit leur donner le moyen de connoître leurs affaires, fut entièrement bannie ; le prince ne fut plus rien que sur le rapport de quelques confidens, qui toujours de concert, souvent même lors qu'ils sembloient être d'opinion contraire, ne faisoient auprès de lui que l'office d'un seul.

Le

* Voyez ce que les auteurs nous disent de la cour de *Constantius*, de *Valens*, &c.

Le séjour de plusieurs empereurs en Asie, & leur perpetuelle rivalite avec les rois de Perse, firent qu'ils voulurent être adorés comme eux ; & Diocletien, d'autres disent Galere, l'ordonna par un edit.

Ce faste & cette pompe Asiatique ayant été établis, les yeux s'y accoutumerent d'abord ; & lors que Julien voulut mettre de la simplicité & de la modestie dans ses manieres, on appella oubli de la dignité, ce qui n'étoit que la memoire des anciennes mœurs.

Quoique depuis Marc Aurele il y eût eu plusieurs empereurs, il n'y avoit eu qu'un empire ; & l'autorité de tous étant reconnue dans les provinces, c'étoit une puissance unique exercée par plusieurs.

Mais Galere * & Constance Chlore, n'ayant pu s'accorder, ils partagerent réellement l'empire ; & par cet exemple, qui fut dans la suite suivi par Constantin, qui prit le plan de Galere, & non pas celui de Diocletien, il s'introduisit une coutume, qui fut moins un changement qu'une revolution.

De plus, l'envie qu'eut Constantin de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom, le determina à porter en orient le siege de l'empire. Quoique l'ancienne de Rome ne fut pas à beaucoup près si grande qu'elle est à présent, les faubourgs en étoient prodigieusement étendus ; l'Italie, pleine de maisons de plaisance, n'étoit proprement que le jardin de Rome ; les laboureurs étoient en Sicile, en Afrique, † en Egypte, & les jardiniers en Italie ; les terres n'étoient presque cultivées que par les esclaves des citoyens Romains : Mais lors que le siege de l'empire fut établi en orient, Rome presque entiere y passa ; les grands y menerent leurs esclaves, c'est à dire, presque tout le peuple, & l'Italie fut privée de ses habitans.

Pour que la nouvelle ville ne cedât en rien à l'ancienne, Constantin voulut qu'on y distribuât aussi du bled, & ordonna que celui d'Egypte seroit envoyé à Constantinople, &

G g 2

celui

* Voyez Orose, L. 7. & Aurelius Victor. † On portoit autrefois d'Italie, dit Tacite, du bled dans les provinces reculées, & elle n'est pas encore sterile ; mais nous cultivons plutôt l'Afrique & l'Egypte, & nous aimons mieux exposer aux accidens la vie du peuple Romain. Annal. L. 12.

celui de l'Afrique à Rome, ce qui, me semble, n'étoit pas fort sensé.

Dans le tems de la republique, le peuple Romain, souverain de tous les autres, devoit naturellement avoir part aux tributs ; cela fit que le senat lui vendit d'abord du bled à bas prix, & ensuite le lui donna pour rien. Lors que le gouvernement fut devenu monarchique, cela subsista contre les principes de la monarchie ; on laissoit cet abus à cause des inconveniens qu'il y auroit eu à le changer ; mais Constantin fondant une ville nouvelle, l'y établit sans aucune bonne raison.

Lors qu'Auguste eut conquis l'Egypte, il apporta à Rome le trésor des Ptolomées, cela y fit à peu près la même révolution que la decouverte des Indes a fait du depuis en Europe, & que de certains systêmes ridicules ont fait de nos jours. Les fonds * doublerent à Rome, & comme Rome continua d'attirer à elle les richesses d'Alexandrie, qui recevoit elle même celles de l'Afrique & de l'orient, l'or & argent devinrent très communs en Europe, ce qui mit les peuples en état de payer des impôts très considérables en especes.

Mais lors que l'empire eut été divisé, ces richesses allerent à Constantinople ; on fait d'ailleurs, que les mines d'Allemagne n'étoient point encore † ouvertes ; qu'il y en avoit très peu en Italie & dans les Gaules, que les mines d'Espagne n'étoient guere plus travaillées depuis les Carthaginois, ou du moins n'étoient plus si riches. L'Italie, qui n'avoit plus que des jardins abandonnés, ne pouvoit par aucun moyen attirer l'argent de l'orient, pendant que l'occident, pour avoir de ses marchandises, y envoyoit le sien. L'or & l'argent devinrent donc extrêmement rares en Europe, mais les empereurs y voulurent exiger les mêmes tributs ; ce qui perdit tout.

Lors que le gouvernement a une certaine forme établie, & que les choses se sont mises dans une situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser ; parce que les raisons, souvent compliquées & inconnues, qui font qu'un pareil état a subsisté,

* Suetone in Aug. Orose, L. 6. Les trésors de Macedoine, qu'on y avoit apportés auparavant, avoient fait cesser tous les tributs. Unius imperatoris præda finem attulit tributorum. Cicéron, des offices L. 2. † Tacite, de moribus Germanorum, le dit formellement.

subsisté, font qu'il se maintiendra encore ; mais quand on change le systême total, on ne peut remedier qu'aux inconveniens qui se presentent dans la theorie, & on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire decouvrir.

Ainsi, quoique l'empire ne fût deja que trop grand, la division qu'on en fit le ruina ; parce que toutes les parties de ce grand corps, depuis long tems ensemble, s'étoient, pour ainsi dire, ajustées pour y rester, & dependre les unes des autres.

Constantin *, après avoir affoibli la capitale, frappa un autre coup sur les frontieres, il ôta les legions qui étoient sur le bord des grands fleuves, & les dispersa dans les provinces : Ce qui produisit deux maux ; l'un, que la barriere, qui contenoit tant de nations, fut ôtée ; & l'autre, que † les soldats vécurent & s'amolirent dans le cirque & dans les ‡ theatres.

Lors que Constantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes le long du Rhin * avoient été prises par les Barbares, que les provinces avoient été saccagées, qu'il n'y avoit plus que l'ombre d'une armée Romaine, que le seul nom des ennemis faisoit fuir.

Ce prince par sa † sagesse, sa constance, son œconomie, sa conduite, sa valeur, & une suite continuelle d'actions heroïques, rechassa les Barbares, & la terreur de son nom les contint ‡ tant qu'il vecut.

Valen-

* Dans ce qu'on dit de Constantin, on ne choque point les auteurs ecclesiastiques, qui déclarent qu'ils n'entendent parler que des actions de ce prince qui ont du rapport à la pieté, & non de celles qui en ont au gouvernement de l'état. Eusebe, vie de Const. L. I. Ch. 9. Socrate, L. I. Ch. I. † Zosime, L. 2. ‡ Depuis l'établissement du Christianisme, les combats de gladiateurs devinrent rares, Constantin defendit d'en donner ; mais cette barbare coutume ne fut entièrement abolie que sous Honorius, comme il paroît par Theodoret & Othon de Frisingue. Les Romains ne retinrent de leurs anciens spectacles, que ce qui pouvoit affoiblir les courages, & avoit attiré à la volupté. Dans les tems precedens, avant que les soldats partissent pour l'armée, on leur donnoit un combat de gladiateurs, pour les accoutumer à voir le sang, le fer, & les blessures, & à ne pas craindre l'ennemi. Jules Capiz. vie de Maximé & de Balbin. * Ammien Marcellin, L. 16, 17 & 18. † Ammien Marcellin, ibid. ‡ Voyez le magnifique éloge qu'Ammien Marcellin fait de ce prince, L. 25.

Valentinien sentit plus que personne la nécessité de l'ancien plan ; il employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister ; mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens son frere à ouvrir le Danube, & eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus Meotides, les montagnes du Caucase, & la mer Caspienne, il y avoit plusieurs peuples, qui étoient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains ; leurs terres étoient extrêmement fertiles ; ils aimoient la guerre & le brigandage ; ils étoient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, & erroient dans le pays où ils étoient enfermés ; ils faisoient bien quelques ravages sur les frontieres de Perse & d'Arménie ; mais on gardoit aisément les portes Caspiennes, & ils pouvoient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs ; comme ils * n'imaginoient point qu'il fût possible de traverser les Palus Meotides, ils ne connoissoient pas les Romains, de façon que pendant que d'autres Barbares ravageoient l'empire, ils restoient dans les limites que leur ignorance leur avoit données.

Quelques-uns ont dit †, que le limon que le Tanais avoit apporté, avoit formé une espece de croûte sur le Bosphore Cimmerin, sur laquelle ils avoient passé ; d'autres ‡, que deux jeunes Scythes poursuivant une biche, qui traversa ce bras de mer, le traverserent aussi, ils furent étonnés de voir un nouveau monde ; & retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes * les nouvelles terres, & si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avoient decouvertes.

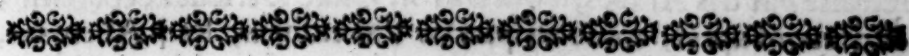
D'abord des armées innombrables de Huns passerent, & rencontrant les Gots les premiers, les chasserent devant eux ; ils sembloit que ces nations se précipitassent les unes sur les autres, & que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Gots effrayés se presenterent sur les bord du Danube, & les mains jointes demanderent une retraite. Les † flateurs de Valens saisirent cette occasion, & la lui presenterent comme
une

* *Procope*, histoire mêlée. † *Zosime*, L. 4. ‡ *Jornandes*, de rebus Getecis. *Hist. mêlée de Procope*. * *Voyez Sozomene*, L. 6. † *Ammien Marcellin*, L. 29.

une conquête heureuse d'un nouveau peuple, qui venoit defendre l'empire, & l'enricher.

Valens ordonna qu'ils passeroient sans armes, * mais pour de l'argent ses officiers leur en laisserent tant qu'ils voulurent. Il leur fit distribuer des terres, mais à la difference des Huns, le Gots † n'en cultivoient point ; on les priva même du bled qu'on leur avoit promis ; ils mouroient de faim, & ils estoient au milieu d'un pays riche ; ils estoient armés, & on leur faisoit des injustices. Ils ravagerent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminerent Valens & son armée, & ne repasserent le Danube que pour abandonner l'affreuse ‡ solitude qu'ils avoient faite.



CHAPITRE XVIII.

Nouvelles maximes prises par les Romains.

Quelquefois la lacheté des empereurs, souvent la foiblesse de l'empire, firent que l'on chercha à appaiser par de l'argent les peuples qui menaçoient d'envahir. Mais la paix ne peut point

* De ceux qui avoient reçu ces ordres, celui-ci conçut un amour infame, celui-là fut epris de la beauté d'une femme Barbare, & devint esclave d'une femme esclave ; les autres furent corrompus par des présents, des habits de lin, & des couvertures brodées de franges, on n'eut d'autre soin que de remplir sa maison d'esclaves, & ses fermes de bétail. Hist. de Dexipe. † Voyez l'histoire Gotique de Priscus, où cette difference est bien établie. On demandera peut-être, comment des nations qui ne cultivoient point les terres pouvoient devenir si puissantes, tandis que celles de l'Amerique sont si petites ? C'est, que les peuples pasteurs ont une subsistance bien plus assurée que les peuples chasseurs. Il paroît par Ammien Marcellin, que les Huns, dans leur première demeure, ne labouroient point les champs, ils ne vivoient que de leurs troupeaux dans un pays abondant en pâturages, & arrosé par quantité de fleuves, comme sont encore aujourd'hui les petits Tartares qui habitent une partie du même pays. Il y a apparence, que les peuples, depuis leur depart, ayant habité des lieux moins propres à la nourriture des troupeaux, commencerent à cultiver les terres. ‡ Voyez Zosime, L. 4. Voyez aussi Dexipe, dans l'extrait des ambassades de Constantin Porphyrogenete.

point s'acheter, parce que celui qui l'a vendu, n'en est que plus en état de la faire acheter encore.

Il vaut mieux courir le risque de faire une guerre malheureuse, que de donner de l'argent pour avoir la paix ; car on respecte toujours un prince, lors qu'on fait qu'on ne le vaincra qu'après une longue résistance.

D'ailleurs, ces sortes de gratifications se changeoient en tributs, & libres au commencement devenoient nécessaires, elles furent regardées comme des droits acquis ; & lors qu'un empereur les refusa à quelques peuples, ou voulut donner moins, ils devinrent de mortels ennemis. Entre mille exemples, l'armée que Julien * mena contre les Perses, fut poursuivie dans sa retraite par des Arabes, à qui il avoit refusé le tribut accoutumé ; & d'abord après, sous l'empire de Valentinien, les † Allemands, à qui on avoit offert des présents moins considérables qu'à l'ordinaire, s'en indignèrent, & ces peuples du nord déjà gouvernés par le point d'honneur, se vangerent de cette insulte prétendue par une cruelle guerre.

Toutes ces nations qui entouroient l'empire en Europe & en Asie, absorberent peu à peu les richesses des Romains ; & comme ils s'étoient aggrandis, parce que l'or & l'argent de tous les rois étoient portés chez eux ‡, ils s'affoiblirent parce que leur or & leur argent fut porté chez les autres.

Les fautes que font les hommes d'état ne sont pas toujours libres, souvent se font des suites nécessaires de la situation où l'on est, & les inconveniens ont fait naître les inconveniens.

La milice, comme on a déjà vu, étoit devenue très à charge à l'état ; les soldats avoient trois sortes d'avantages, la paye ordinaire, la récompense après le service, & les libéralités d'accident, qui devenoient très souvent des droits pour des gens qui avoient le peuple & le prince entre leurs mains.

L'im-

* Ammien Marcellin, L. 25. † Ammien Marcellin, L. 26.
‡ Vous voulez des richesses, disoit un empereur à son armée qui murmuroit, voilà le pays de Perse, allons-en chercher ; croyez moi, de tant de trésors que possédoit la république Romaine, il ne reste plus rien ; & le mal vient de ceux qui ont appris aux princes à acheter la paix des Barbares ; nos finances sont épuisées, nos villes détruites, nos provinces ruinées. Un empereur, qui ne connoît d'autres biens que ceux de l'ame, n'a pas honte d'avouer une pauvreté honnête. Amm. Marcell. L. 24.

L'impuissance où l'on se trouva de payer ces charges, fit que l'on prit une milice moins chere. On fit des traités avec des nations Barbares, qui n'avoient ni le luxe des soldats Romains, ni le même esprit, ni les mêmes pretentions.

Il y avoit une autre commodité à cela ; comme les Barbares tomboient tout à coup sur un pays, n'y ayant point chez eux de preparatifs après la resolution de partir, il étoit difficile de faire des levées à tems dans les provinces, on prenoit donc un autre corps de Barbares, toujours prêt à recevoir de l'argent, à piller, & à se battre. On étoit servi pour le moment ; mais dans la suite, on avoit autant de peine à reduire les auxiliaires que les ennemis.

Les premiers Romains ne mettoient point dans leurs armées un plus grand nombre de troupes * auxiliaires que de Romaines ; & quoique leurs alliés fussent proprement des sujets, ils ne vouloient point avoir pour sujets des peuples plus belliqueux qu'eux-mêmes.

Mais dans les derniers tems, non seulement ils n'observèrent pas cette proportion des troupes auxiliaires, mais même ils remplirent de soldats Barbares les corps de troupes nationales.

Ainsi ils etablissoient des usages tous contraires à ceux qui les avoient rendus maîtres de tout ; & comme autrefois leur politique constante fut de se reserver l'art militaire, & d'en priver tous leurs voisins, ils le detruisoient pour lors chez eux, & l'etablissoient chez les autres.

Voici en un mot l'histoire des Romains. Ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes ; mais lors qu'ils y furent parvenus, leur republique ne put subsister, il falut changer de gouvernement ; & des maximes contraires aux premieres, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur.

Ce n'est pas la fortune qui domine le monde ; on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continuëlle de prosperités quand ils se gouvernerent sur un certain plan, & une suite non interrompue de revers, lors qu'ils se conduisirent sur une autre. Il y a des causes generales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'elevant, la

H h

maintiennent,

* C'est une observation de Vegece, & il paroît par Tite Live, que si le nombre des auxiliaires excéda quelquefois, ce fut de bien peu.

maintiennent, ou la precipitent. Tous les accidens sont soumis à ces causes; & si le hazard d'une bataille, c'est à dire, une cause particuliere, a ruiné un estat, il y avoit une cause generale, qui faisoit que cet estat devoit perir par une seule bataille; en un mot, l'allure principale entraine avec elle tous les accidens particuliers.

Nous voyons, que depuis près de deux siècles, les troupes de terre de Danemarck ont presque toujours été batues par celles de Suede; il faut, qu'indépendamment du courage des deux nations, & du sort des armes, il y ait dans le gouvernement Danois, militaire ou civil, un vice interieur qui ait produit cet effet, & je ne le crois point difficile à decouvrir.

Enfin, les Romains perdirent leur discipline militaire, ils abandonnerent jusqu'à leurs propres armes. Vegece * dit, que les soldats les trouvant trop pesantes, ils obtinrent de l'empereur Gratien de quitter leur cuirasse, & ensuite leur casque; de façon, qu'exposés aux coups sans defense, ils ne songerent plus qu'à fuir.

Il ajoute, qu'ils avoient perdu la coutume de fortifier leur camp, & que par cette negligence leurs armées furent enlevées par la cavalerie des Barbares.

Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire & pour la patrie. Lors que sous les empereurs toutes ces vertus s'évanouirent, l'art militaire leur resta, avec lequel, malgré la foiblesse & la tyrannie de leurs princes, ils conserverent ce qu'ils avoient acquis; mais lors que la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples.

Un empire fondé par les armes, a besoin de se soutenir par les armes; mais comme lors qu'un estat est dans le trouble, on n'imagine pas comment il peut en sortir; de même lors qu'il est en paix, & qu'on respecte sa puissance, il ne vient point dans l'esprit comment cela peut changer; il neglige donc la milice, dont il croit n'avoir rien à esperer & tout à craindre, & souvent même il cherche à l'affoiblir.

C'étoit une regle inviolable des premiers Romains, que quiconque avoit abandonné son poste, ou laissé ses armes dans le combat, étoit puni de mort. Julien & Valentinien avoient

à cet

* *De re militari*, L. I. C. 20.

à cet egard retabli les anciennes peines ; mais les Barbares pris à la solde des Romains, * accoutumés à faire la guerre comme la font aujourd'hui les Tartares, à fuir pour combattre encore, à chercher le pillage plus que l'honneur, étoient incapables d'une pareille discipline.

Telle étoit la discipline des premiers Romains, qu'on y avoit vû des generaux condamner à mourir leurs enfans, pour avoir sans leur ordre gagné la victoire ; mais quand ils furent mêlés parmi les Barbares, ils y contracterent un esprit d'indépendance, qui faisoit le caractère de ces nations ; & si l'on lit les guerres de Belisaire contre les Gots, on verra un general presque toujours desobeï par ses officiers.

Sylla & Sertorius, dans la fureur des guerres civiles, aimoient mieux perir que de faire quelque chose dont Mithridate put tirer avantage ; mais dans les tems qui suivirent, dès qu'un ministre † ou quelque grand crut qu'il importoit à son avarice, à sa vangeance, à son ambition, de faire entrer les Barbares dans l'empire, il le leur donna d'abord à ravager.

Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affoiblissent, de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges à mesure que l'on est moins en état de les porter ; bien-tôt dans les provinces Romaines, les tributs devinrent intolérables.

Il faut lire dans ‡ Salvien les horribles exactions que l'on faisoit sur les peuples. Les citoyens, poursuivis par les traitans, n'avoient d'autre ressource que de se réfugier chez les

H h 2

Barbares,

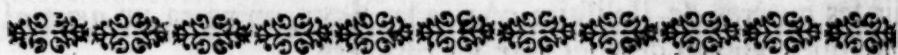
* Ils ne vouloient pas s'affujettir aux travaux des soldats Romains. Voyez Ammien Marcellin, L. 18. qui dit, comme une chose extraordinaire, qu'ils s'y soumirent en une occasion pour plaire à Julien, qui vouloit mettre des places en état de défense.

† Cela n'étoit pas étonnant, dans ce mélange avec des nations qui avoient été errantes, qui ne connoissoient point de patrie, & où souvent des corps entiers de troupes prenoient parti avec l'ennemi qui les avoit vaincus, contre leur nation même. Voyez dans Procope ce que c'étoit que les Gots sous Vitigès. Ceux qui habitent les Alpes se joignent aux Romains. Ibid. L. 2. guerre des Gots.

‡ Voyez tout le 5 livre, de gubernatione Dei. Voyez aussi, dans l'ambassade écrite par Priscus, le discours d'un Romain établi parmi les Huns, sur sa félicité dans ce pays-là.

Barbares, ou de donner leur liberté au premier qui la vouloit prendre.

* Ceci servira à expliquer, dans notre histoire François, cette patience avec laquelle les Gaulois souffrirent la révolution, qui devoit établir cette différence accablante entre une nation noble, & une nation roturiere ; une nation qui se reservoit la liberté & l'exercice des armes, & une autre destinée, par la loi de sa servitude, à cultiver les champs, auxquels chaque particulier devoit être attaché pour jamais.



CHAPITRE XIX.

1. *Grandeur d'Attila.* 2. *Cause de l'établissement des Barbares.* 3. *Raisons pour-quoi l'empire d'occident fut le premier abbatu.*

Comme dans le tems que l'empire s'affoiblissoit la religion Chretienne s'établissoit, les Chretiens reprochoient aux Payens cette decadence, & ceux-ci en demandoient compte à la religion Chretienne. Les Chretiens † disoient, que Diocletien avoit perdu l'empire en s'associant trois collegues, parce que chaque empereur vouloit faire d'aussi grandes depenses, & entretenir d'aussi fortes armées, que s'il avoit été seul ; que par-là le nombre de ceux qui recevoient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnoient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, & se changerent en forêts. Les Payens, au contraire, ne cesssoient de crier contre un culte nouveau, inoui jusqu'alors ; & comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuoit les debordemens du Tybre, & les autres effets de la nature, à la colere des Dieux, de même, dans Rome mourante, on imputoit les malheurs à un nouveau culte, & au renversement des anciens autels. Ce

* Les Barbares n'introduisirent guere rien, qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux. Voyez encore Salvien, L. 5. † Lactance, de la mort des persecuteurs.

Ce fut le perfect Symmaque, qui dans une lettre ecrite * aux empereurs au sujet de l'autel de la Victoire, fit le plus valoir contre la religion Chretienne des raisons populaires, & par consequent très capables de seduire.

Quelle chose peut mieux nous conduire à la connoissance des Dieux, disoit-il, que l'experience de nos prosperités passées ? Nous devons être fideles à tant de siecles, & suivre nos peres qui ont suivi si heureusement les leurs. Pensez que Rome vous parle, & vous dit, Grands princes, peres de la patrie, respectez mes années pendant lesquelles j'ai toujours observé les ceremonies de mes ancêtres. Ce culte a soumis l'univers à mes loix. C'est par-là qu'Annibal a été repoussé de mes murailles, & que les Gaulois l'ont été du capitolé. C'est pour les Dieux de la patrie que nous demandons la paix, nous la demandons pour des Dieux indigites. Nous n'entrons point dans des disputes qui ne conviennent qu'à des gens oisifs, & nous voulons offrir des prieres, & non pas des combats.

Trois auteurs celebres repondirent à Symmaque. Orose composa son histoire, pour prouver qu'il y avoit toujours eu dans le monde d'aussi grands malheurs que ceux dont se plaignoient les Payens. Salvien fit son livre †, où il soutint, que c'étoient les dereglemens des Chretiens qui avoient attiré les ravages des Barbares ; & saint † Augustin fit voir, que la cité du ciel étoit differente de cette cité de la terre, où les anciens Romains, pour quelques vertus humaines, avoient reçu des recompenses aussi vaines que ces vertus.

Nous avons dit, que dans les premiers tems, la politique des Romains fut de deviser toutes les puissances qui leur faisoient ombrage ; dans la suite ils n'y purent réussir. Il falut souffrir qu'Attila soumit toutes les nations du nord, il s'étendit depuis le Danube jusqu'au Rhin, détruisit tous les forts, & tous les ouvrages qu'on avoit faits sur ces fleuves, & rendit les deux empires tributaires.

Theodose, disoit-il * insolemment, est fils d'un pere très noble aussi bien que moi ; mais en me payant le tribut il est dechu de sa noblesse, & est devenu mon esclave, il n'est pas juste

* Lettres de Symmaque, L. 10. let. 54. † Du gouvernement de Dieu. ‡ De la cité de Dieu. * Hist. Gottiq. & relation de l'ambassade ecrite par Priscus. C'étoit Theodose le jeune.

juste qu'il dresse des embuches à son maître, comme un esclave méchant.

Il ne convient pas à l'empereur, disoit-il dans une autre occasion, d'être menteur ; il a promis à un de mes sujets de lui donner en mariage la fille de Saturnilus, s'il ne veut pas tenir sa parole, je lui declare la guerre ; s'il ne le peut pas, & qu'il soit dans cet état qu'on ose lui desobeir, je marche à son secours.

Il ne faut pas croire, que ce fût par moderation qu'Attila laissa subsister les Romains ; il suivoit les mœurs de sa nation, qui le portoient à soumettre les peuples, & non pas à les conquérir. Ce prince dans sa maison de bois, où nous le représente Priscus *, maître de toutes les nations Barbares, & en quelque façon de presque toutes celles qui étoient policées, étoit un des grands monarques dont l'histoire ait jamais parlé.

On voyoit à sa cour les ambassadeurs des Romains d'orient, & de ceux d'occident, qui venoient recevoir ses loix, ou implorer sa clemence. Tantôt il demandoit qu'on lui rendit les Huns transfuges, ou les esclaves Romains qui s'étoient évadés ; tantôt il vouloit qu'on lui livrât quelque ministre de l'empereur ; il avoit mis sur l'empire d'orient un tribut de deux cent mille livres d'or ; il recevoit les appointemens de general des armées Romaines, il envoyoit à Constantinople ceux qu'il vouloit recompenser, afin qu'on les comblât de biens, faisant un trafic continuel de la frayeur des Romains.

Il ‡ étoit craint de ses sujets, & il ne paroît pas qu'il en fût haï. Prodigieusement fier, & cependant rusé ; ardent dans sa colere, mais sachant pardonner, ou différer la punition, suivant qu'il convenoit à ses intérêts ; ne faisant jamais la guerre quand la paix pouvoit lui donner assez d'avantages ; fidelement servi des rois même qui étoient sous sa dependance ; il avoit gardé pour lui seul l'ancienne simplicité des mœurs des Huns. Du reste, on ne peut guere louer sur la bravoure le chef d'une nation, où les enfans entroient en fureur au recit des beaux faits d'armes

* *Hist. Gottique.* Hæ sedes regis barbariem totam tenentis, hæc captis civitatibus habitacula præponebat. *Jornandes* de reb. Geticis. † *Il paroît par la relation de Priscus, qu'on pensoit à la cour d'Attila, à soumettre encore les Perses.* ‡ *Il faut consulter, sur le caractère de ce prince, les mœurs de sa cour, Jornandès & Priscus.*

d'armes de leurs peres, & où les peres verfoient des larmes, parce qu'ils ne pouvoient pas imiter leurs enfans.

Après fa mort toutes les nations Barbares se rediviferent ; mais les Romains etoient fi foibles, qu'il n'y avoit pas de fi petit peuple qui ne pût leur nuire.

Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire ; ce furent toutes les invasions depuis celle qui fut fi generale sous Gallus. Il sembla rétabli, parce qu'il n'avoit point perdu de terrain ; mais il alla de degrés en degrés de la decadence à fa chute, jusqu'à ce qu'il s'affaissa tout à coup sous Arcadius & Honorius.

En vain on avoit rechassé les Barbares dans leur pays ; ils y feroient tout de même rentrés, pour y rapporter leurs depouilles. En vain on les extermina, les * villes n'etoient pas moins saccagées, les villages brulés, les familles tuées ou perséées.

Lors qu'une province avoit été ravagée, les Barbares qui succedoient, n'y trouvant plus rien, devoient passer à une autre. On ne ravagea au commencement que la Thrace, la Mysie, la Pannonie ; quand ces pays furent devastés, on ruina la Macédoine, la Theffalie, la Grece ; delà il falut aller aux Noriques ; l'empire, c'est à dire, le pays habité, se retrecissoit toujours, l'Italie devenoit frontiere.

La raison pourquoi il ne se fit point, sous Gallus & Gallien, d'établissement de Barbares, c'est qu'ils trouvoient encore de quoi piller.

Ainsi, lors que les Normans, images des conquerans de l'empire, eurent, pendant plusieurs siècles, ravagé la France, ne trouvant plus rien à prendre, ils accepterent une province qui étoit entierement deserte, & se la partagerent.

La Scythie, dans ces tems-là, étant presque † toute inculte, les peuples y etoient sujets à des famines frequentes, ils subsistoient

* C'etoit une nation bien destructrice que celle des Gots ; ils avoient detruit tous les laboureurs dans la Thrace, & coupé les mains à tous ceux qui menoient les chariots. Hist. Byzant. de Malchus, dans l'extrait des ambassades. † Les Gots, comme nous avons dit, ne cultivoient point la terre. Les Vandales les appelloient Trulles, du nom d'une petite mesure, parce que dans une famine, ils leur vendirent fort chere une pareille mesure de bled. Olympiodore dans la bibliotheque de Photius, L. 30.

stoient en partie par un commerce avec les * Romains, qui leur portoient des vivres des provinces voisines du Danube. Les Barbares donnoient en retour les choses qu'ils avoient pillées, les prisonniers qu'ils avoient faits, l'or & l'argent qu'ils recevoient pour la paix : Mais † lors qu'on ne put plus leur payer des tributs assez forts pour les faire subsister, ils furent forcés de s'établir.

L'empire d'occident fut le premier abbatu ; en voici les raisons.

Les Barbares ayant passé le Danube, trouvoient à leur gauche le Bosphore, Constantinople, & toutes les forces de l'empire d'orient, qui les arrêtoient, cela faisoit qu'ils se tournoient à main droite du côté de l'Illyrie, & se pouffoient vers l'occident. Il se fit un reflux de nations, & un transport de peuples de ce côté-là ; les passages de l'Asie étant mieux gardés, tout refouloit vers l'Europe, au lieu que dans la première invasion les forces des Barbares se partagerent.

L'empire ayant été réellement ‡ divisé, les empereurs d'orient, qui avoient des alliances * avec les Barbares, ne voulurent pas les rompre pour secourir ceux d'occident ; & comme ceux-ci † n'avoient point de forces de mer, qui étoient toutes en orient, en Egypte, Chypre, Phenicie, Ionie, Grece, seuls pays où il y avoit alors quelque commerce, les Vandales ‡ & d'autres peuples attaquèrent les côtes d'occident par-tout.

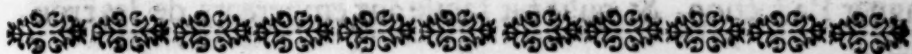
Les

* On voit dans l'histoire de Priscus, qu'il y avoit des marchés établis, par les traités, sur les bords du Danube. † Quand les Gots envoyèrent prier Zenon de recevoir dans son alliance Theuderic fils de Triarius, aux conditions qu'il avoit accordées à Theuderic fils de Balamer, le senat consulté répondit, que les revenus de l'état n'étoient pas suffisans pour nourrir deux peuples Gots, & qu'il falloit choisir de l'amitié de l'un des deux. Hist. de Malchus, dans l'extrait des ambassades. ‡ Cette division de l'administration de l'empire fut très préjudiciable aux affaires des Romains d'occident, dit Priscus, L. 2. * Honorius apprit, que les Visigots, après avoir fait alliance avec Arcadius, étoient entrés en occident ; il s'enfuit à Ravenne. Procope, de la guerre des Vandales. † Ayant demandé une armée navale aux Romains d'orient, ceux-ci les refusèrent à cause de leur alliance avec Genséric. Priscus, L. 2. ‡ Il vint une ambassade à Constantinople de la part des Italiens pour faire savoir qu'il étoit impossible que les affaires se soutinssent sans une reconciliation avec les Vandales. Priscus, L. 2.

Les orientaux firent bien pis ; voulant se soulager des Barbares, ils les engagerent à aller porter leurs conquêtes en occident. Ainsi Zenon, pour se defaire de Theodoric, le persuada d'aller attaquer l'Italie, qu'Alaric avoit déjà ravagée.

Rome étoit, pour ainsi dire, une ville sans defense ; elle pouvoit être aisément affamé ; l'étendue de ses murailles faisoit qu'il étoit très difficile de les garder ; comme elle étoit située dans une plaine, on pouvoit aisément la forcer ; d'ailleurs, il n'y avoit point de ressource dans le peuple, qui en étoit extrêmement diminué, de façon que les empereurs furent obligés de se retirer à Ravenne, ville autrefois defendue par la mer, comme Venise l'est aujourd'hui. Le peuple Romain presque toujours abandonné de ses souverains, commença à le devenir, & à faire des traités * pour sa conservation ; ce qui est le moyen le plus legitime d'acquérir la souveraine puissance.

Telle fut la fin de l'empire d'occident. Rome s'étoit aggrandie, parce qu'elle n'avoit eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avoit été ruinée. Rome fut détruite, parce que toutes les nations l'attaquerent à la fois, & penetrerent partout.



CHAPITRE XX.

1. Des conquêtes de Justinien. 2. De son gouvernement.

Comme tous ces peuples entroient pêle-mêle dans l'empire, ils s'incommodoient reciproquement, & toute la politique de ces tems-là fut de les armer les uns contre les autres, ce qui étoit aisé, à cause de leur ferocité & de leur avarice ; ils s'en-

I i

tre-

* Du tems d'Honorius, Alaric, qui assiegeoit Rome, obligea cette ville à prendre son alliance même contre l'empereur, qui ne put s'y opposer. Procope, guerre des Gots, L. 1. Voyez Zosime, L. 6. L'Armorique & la Bretagne, se voyant abandonnées, commencerent aussi à vivre sous leurs propres loix. Voyez Zosime, L. 6.

tredestruisirent pour la plupart avant d'avoir pû s'établir, & c'est la fit que l'empire d'orient subsista encore du tems.

D'ailleurs, le nord s'épuisa lui-même, & l'on n'en vit plus sortir ces armées innombrables qui parurent d'abord; car après les premiers invasions des Gots & des Huns, sur tout depuis la mort d'Attila, ceux-ci, & les peuples qui les suivirent, attaquèrent avec moins de forces.

Lors que ces nations, qui s'étoient assemblées en corps d'armée, se furent dispersées en peuple, elles s'affoiblirent beaucoup; repandues dans les divers lieux de leur conquête, elles furent elles-mêmes exposées aux invasions.

Ce fut dans ces circonstances que Justinien entreprit de reconquerir l'Afrique & l'Italie, & fit ce que nos François exécuterent aussi heureusement contre les Visigots, les Bourguignons, les Lombards, & les Sarrafins.

Lors que la religion Chretienne fut apportée aux Barbares, la secte Arienne étoit en quelque façon dominante dans l'empire; Valens leur-envoya des prêtres Ariens, qui furent leurs premiers apôtres. Or, dans l'intervalle qu'il y eut entre leur conversion & leur établissement, cette secte fut en quelque façon détruite chez les Romains; ce qui fit, que les Barbares Ariens ayant trouvé tout le pays orthodoxe, n'en purent jamais gagner l'affection, & qu'il fut facile aux empereurs de les troubler.

D'ailleurs, ces Barbares, dont l'art & le genie n'étoit guere d'attaquer les villes, & encore moins de les défendre, en laissent tomber les murailles en ruine. Procope nous apprend, que Belisaire trouva celles d'Italie en cet état; pour celles d'Afrique, elles avoient été demantelées par Genseric *, dans l'idée de s'assurer des habitans.

La plupart de ces peuples du nord, établis dans les pays du midi, en prirent d'abord la moleste, & devinrent incapables des fatigues de la guerre †. Les Vandales languissoient dans la volupté; une table delicate, des habits effeminés, des dais, la musique, la danse, les jardins, les theatres, leur étoient devenus nécessaires.

Ils ne ‡ donnoient plus d'inquietude aux Romains, dit *
Malchus,

* *Procope, guerre des Vandales, L. 1.* † *Procope, guerre des Vandales, L. 2.* ‡ *Du tems d'Honorie.* * *Hist. Byzant. dans l'extrait des ambassades.*

Malchus, depuis qu'ils avoient cessé d'entretenir les armées, que Genferic tenoit toujours prêtes, avec lesquelles il prevenoit ses ennemis, & etonnoit tout le monde par la facilité de ses entreprises.

La cavalerie des Romains, & des * Huns leurs auxiliaires, étoit très exercée à tirer de l'arc ; mais celle des Gots † & des Vandales ne se servoit que de l'épée & de la lance, & ne pouvoit combattre de loin, c'est ‡ à cette différence que Belisaire attribuoit une partie de ses succès.

Justinien ne put equiper contre les Vandales que cinquante vaisseaux, & quand Belisaire débarqua, il n'avoit que cinq mille * soldats. C'étoit une entreprise bien hardie ; & Leon, qui avoit autrefois envoyé contre eux une flotte composée de tous les vaisseaux d'orient, sur laquelle il avoit cent mille hommes, n'avoit pas conquis l'Afrique, & avoit pensé perdre l'empire.

Ces grandes flottes, non plus que les grandes armées de terre, n'ont guere jamais réussi ; comme elles epuisent un état, si l'expédition est longue, ou que quelque malheur leur arrive, elles ne peuvent être secourues, ni réparées ; si une partie se perd, ce qui reste n'est rien ; parce que les vaisseaux

I i 2

de

* Justinien tira de grands services des Huns, peuples dont étoient sortis les Parthes, & qui combattoient comme eux : Depuis qu'ils eurent perdu leur puissance, par les divisions que le grand nombre des enfans d'Attila fit naître, ils servirent les Romains en qualité d'auxiliaires, & formerent leur meilleure cavalerie. Toutes ces nations Barbares se distinguoient chacune par leur maniere particuliere de combattre & de s'armer. Les Gots & les Vandales étoient redoutables l'épée à la main ; les Huns étoient des archers admirables ; les Sueves de bons hommes d'infanterie ; les Alains étoient pesamment armés ; & les Herules étoient une troupe legere. Un passage remarquable de Jornandes explique toutes ces differences, c'est à l'occasion de la bataille que les Gepides donnerent aux enfans d'Attila. † Voyez Procope, guerre les Vandales, L. 1. & le même auteur, guerre des Gots, L. 1. Les archers Gots étoient à pied, ils étoient peu instruits. ‡ Les Romains ayant laissé affoiblir leur infanterie, mirent toute leur force dans leur cavalerie ; d'autant mieux, qu'il falloit qu'ils se portassent promptement de tous côtés, pour arrêter les incursions des Barbares. * Procope, guerre des Gots, L. 2.

de guerre, ceux de transport, la cavalerie, l'infanterie, les munitions, enfin, chaque partie depend du tout ensemble. La lenteur de l'entreprise fait qu'on trouve toujours des ennemis préparés, outre, qu'il est rare que l'expédition se fasse jamais dans une saison commode, on tombe dans le tems des orages, tant de choses n'étant presque jamais prêtes que quelques mois plus tard qu'on ne se l'étoit promis.

Belisaire envahit l'Afrique, & ce qui lui servit beaucoup, c'est qu'il tira de Sicile beaucoup de provisions, en consequence d'un traité fait avec Amalasonte reine des Gots. Lors qu'il fut envoyé pour attaquer l'Italie, voyant que les Gots tiroient leur subsistance de la Sicile, il commença par la conquerir, & par là il affama ses ennemis, & se trouva dans l'abondance de toutes choses.

Belisaire prit Carthage, Rome & Ravenne, & envoya les rois des Gots & des Vandales captifs à Constantiople, où l'on vit, après tant de tems, les anciens * triomphes renouvelés.

On peut trouver dans les qualités de ce grand homme † les principales causes de ses succès. Avec un general qui avoit toutes les maximes des premiers Romains, il se forma une armée telle que les anciennes armées Romaines.

Les grandes vertus se cachent ou se perdent ordinairement dans la servitude, mais le gouvernement tyrannique de Justinien ne put opprimer la grandeur de cette ame, ni la supériorité de ce genie.

L'eunuque Narsés fut encore donné à ce regne pour le rendre illustre. Elevé dans le palais, il avoit plus la confiance de l'empereur ; car les princes regardent toujours leurs courtisans comme leurs plus fideles sujets.

Mais la mauvaise conduite de Justinien, ses profusions, ses vexations, ses rapines, sa fureur de bâtir, de changer, de reformer, son inconstance dans ses desseins, un regne dur & foible, devenu plus incommode par une longue vieillesse, furent des malheurs réels, mêlés à des succès inutiles, & une gloire vaine.

Ces conquêtes qui avoient pour cause non la force de l'empire, mais de certaines circonstances particulieres, perdirent tout ; pendant qu'on y occupoit les armées, de nouveaux peuples

* Justinien ne lui accorda que le triomphe de l'Afrique. † Voyez Suidas à l'article Belisaire.

ples passerent le Danube, desolerent l'Illyrie, la Macedoine, & la Grece ; & les Perses, dans quatre invasions, firent à l'orient des playes incurables.

Plus ces conquêtes furent rapides, moins elles eurent un établissement solide, l'Italie & l'Afrique furent à peine conquises, qu'il falut les reconquerir.

Justinien avoit pris sur le theatre * une femme qui s'y étoit long-tems prostituée ; elle le gouverna avec un empire qui n'a point d'exemple dans les histoires, & mettant sans cesse dans les affaires, les passions & les fantaisies de son sexe, elle corrompit les victoires, & les succès les plus heureux.

En orient, on a de tout tems multiplié l'usage des femmes, pour leur ôter l'ascendant prodigieux qu'elles ont sur nous dans ces climats ; mais à Constantinople, la loi d'une seule femme donna à ce sexe l'empire, c'est à dire, mit dans le gouvernement une foiblesse naturelle.

Le peuple de Constantinople étoit de tout tems divisé en deux factions, celle des Bleus & celle des Verds ; elles tiroient leur origine de l'affection que l'on prend dans les theatres pour de certains acteurs plutôt que pour d'autres ; dans les jeux du cirque, les chariots dont les cochers étoient habillés de verd, dispuoient le prix à ceux qui étoient habillés de bleu, & chacun y prenoit intérêt jusqu'à la fureur.

Ces deux factions repandues dans toutes les villes de l'empire, étoient plus ou moins furieuses, à proportion de la grandeur des villes, c'est à dire, de l'oïveté d'une grande partie du peuple.

Mais les divisions, toujours necessaires dans un gouvernement republicain, pour le maintenir, ne pouvoient être que fatales à un gouvernement despotique, parce qu'elles ne pouvoient produire que le changement du souverain, & non le retablissement des loix, & la cessation des abus.

Justinien, qui † favorisa les Bleus, & refusa toute justice aux Verds, aigrit les deux factions, & par consequent les fortifia.

Elles allerent jusqu'à aneantir l'autorité des magistrats. Les Bleus ne craignoient point les loix, parce que l'empereur les

* *L'imperatrice Theodora.* † *Cette maladie étoit ancienne. Suetone dit, que Caligula, attaché à la faction des Verds, haïssoit le peuple parce qu'il applaudissoit à l'autre.*

les protegeoit contre elles ; les Verds * cessèrent de les respecter, parce qu'elles ne pouvoient plus les defendre.

Tous les liens d'amitié, de parenté, de devoir, de reconnaissance furent ôtés, les familles s'entredetruisirent. Tout scelerat, qui voulut faire un crime, fut de la faction des Bleus ; tout homme qui fut volé ou assassiné, fut de celle des Verds.

Un gouvernement si peu sensé étoit encore plus cruel ; l'empereur, non content de faire à ses sujets une injustice generale, en les accablant d'impôts excessifs, les desoloit, par toutes sortes de tyrannies, dans leurs affaires particulieres.

Je ne serois point naturellement porté à croire tout ce que Procope nous dit là-dessus dans son histoire secrete, parce que les eloges magnifiques, qu'il a fait de ce prince dans ses autres ouvrages, affoiblissent son temoignage dans celui-ci, où il nous le peint comme le plus stupide & le plus cruel des tyrans.

Mais j'avouë que deux choses font que je suis pour l'histoire secrete. La premiere c'est, qu'elle est mieux liée avec l'etonnante foiblesse où se trouva cet empire à la fin de ce regne, & dans les suivans.

L'autre est, un monument qui existe encore parmi nous, ce sont les loix de cet empereur, où l'on voit, dans le cours de quelques années, la jurisprudence varier d'avantage qu'elle n'a fait dans les trois cens dernieres années de notre monarchie.

Ces * variations sont la plupart sur des choses de si petite importance, qu'on ne voit aucune raison qui eût dû porter un législateur à les faire, à moins qu'on n'explique ceci par l'histoire secrete, & qu'on ne dise que ce prince vendoit également ses jugemens & ses loix.

Mais ce qui fit le plus de tort à l'etat politique du gouvernement, fut le projet qu'il conçut de reduire tous les hommes à une même opinion sur les matieres de religion, dans des circonstances qui rendoient son zele entierement indiscret.

Comme les anciens Romains fortifierent leur empire, en y laissant toute sorte de culte, dans sa suite on le reduisit à rien, en coupant l'une après l'autre les sectes qui ne dominoient pas.

Ces sectes étoient des nations entieres. Les unes, après qu'elles avoient été conquises par le Romains, avoient conservé leur

* Pour prendre une idée de l'esprit de ces tems-là, il faut voir Theophanes, qui rapporte une longue conversation qu'il y eut au theatre entre les Verds & l'empereur. † Voyez les nouvelles de Justinien.

leur ancienne religion, comme les Samaritains & les Juifs. Les autres s'étoient repandues dans un pays, comme les sectateurs de Montan dans la Phrygie, les Manichéens, les Sabatiens, les Ariens dans d'autres provinces; outre, qu'une grande partie des gens de la campagne étoient encore idolâtres, & entetés d'une religion grossiere comme eux-mêmes.

Justinien, qui détruisit ces sectes par l'épée ou par ses loix, & qui les obligeant à se revolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces; il crut avoir augmenté le nombre des fideles, il n'avoit fait que diminuer celui des hommes.

Procope nous apprend, que par la destruction des Samaritains, la Palestine devint deserte; & ce qui rend ce fait singulier, c'est, qu'on affoiblit l'empire par zele pour la religion, du côté par où quelques regnes après les Arabes penetrerent pour la détruire.

Ce qu'il y avoit de desesperant, c'est, que pendant que l'empereur portoit si loin l'intolerance, il ne convenoit pas lui-même avec l'imperatrice sur les points les plus essentiels; il suivoit le concile de Calcedoine, & l'imperatrice favorisoit ceux qui y étoient opposés; soit qu'ils fussent de bonne foi, dit * Evagre, soit qu'ils le fissent à dessein.

Lors qu'on lit Procope sur les edifices de Justinien, & qu'on voit les places & les forts que ce prince fit elever par-tout, il vient toujours dans l'esprit une idée, mais bien fausse, d'un état florissant.

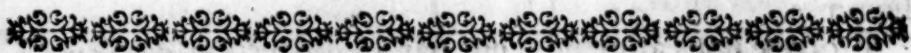
D'abord les Romains n'avoient point de places, ils mettoient toute leur confiance dans leurs armées, qu'ils plaçoient le long des fleuves, où ils elevoient des tours de distance en distance pour loger les soldats.

Mais lors qu'on n'eut plus que de mauvaises armées, & souvent point du tout, la frontiere † ne defendant plus l'intérieur,

* L. 4. Ch. 10. † *Auguste avoit établi neuf pareilles frontieres ou marches, le nombre en augmenta sous les empereurs suivans, les Barbares paroissant de plus d'endroits; & Dion, L. 55. rapporte, que de son tems, sous l'empire d'Alexandre, il y en avoit treize. Par la notice de l'empire, écrite depuis Arcadius & Honorius, il paroît qu'il y en avoit quinze dans le seul empire d'Orient, ce qui augmenta toujours; la Pamphylie, la Lycaonie, la Pisidie, devinrent des marches, & tout l'empire fut couvert de fortifications. Enfin, il falut qu'Aurelien fortifiât Rome.*

rieur, il falut le fortifier ; & alors on eut plus de places & moins de force, plus de retraites & moins de sûreté, la campagne n'étant plus habitable qu'autour des places fortes, on en bâtit de toutes parts. Il en étoit comme de la France du tems des Normands *, qui n'a jamais été si foible que lors que tous ses villages étoient entourés de murs.

Ainsi toute cette liste de noms des forts que Justinien fit bâtir, dont Procope couvre des pages entières, ne font que des monumens de la foiblesse de l'empire.



CHAPITRE XXI.

Desordres de l'empire d'orient.

DANS ce tems-là les Perses étoient dans une situation plus heureuse que les Romains ; ils craignoient peu les peuples † du nord, parce qu'une partie du mont Taurus, entre la mer Caspienne & le pont Euxin, les en séparoit, & qu'ils gardoient un passage fort étroit ‡ fermé, par une porte qui étoit le seul endroit par où la cavalerie pouvoit passer : Par tout ailleurs, ces Barbares * étoient obligés de descendre par des precipices, & de quitter leurs chevaux qui faisoient toute leur force ; mais ils étoient encore arrêtés par l'Araxe, rivière profonde, qui coule de l'ouest à l'est, & dont on défendoit aisément les passages.

De plus, les Perses étoient tranquilles du côté de l'orient. Au midi ils étoient bornés par la mer, les princes Arabes dont une partie étoient leurs alliés, les autres l'étoient des Romains, se contenoient réciproquement, & ne songeoient qu'à se piller. Ils n'avoient donc proprement d'ennemis que les Romains. Nous savons, disoit un ambassadeur de Hormisdas †, que les Romains sont occupés à plusieurs guerres, & ont à combattre contre presque toutes les nations, ils savent au contraire que nous n'avons de guerre que contre eux.

Autant

* Et des Anglois. † Les Huns. ‡ Les portes Caspiennes.
* Procope, guerre des Perses, L. 1. † Ambassades des Menandre.

Autant que les Romains avoient negligé l'art militaire, autant les Perfes l'avoient ils cultivé. Belisaire disoit à ses soldats, Les Perfes ne vous surpassent point en courage, ils n'ont sur vous que l'avantage de la discipline.

Ils prirent dans les negociations la même superiorité que dans la guerre. Sous pretexte qu'ils tenoient une garnison aux portes Caspiennes, ils demandoient un tribut aux Romains, comme si chaque peuple n'avoit pas ses frontieres à garder. Ils se faisoient payer pour la paix, pour les trêves, pour les suspensions d'armes, pour le tems qu'on employoit à negocier, pour celui qu'on avoit passé à faire la guerre.

Les Avars ayant traversé le Danube, les Romains, qui la plupart du tems n'avoient point de troupes à leur opposer, occupés contre les Perfes, lors qu'il auroit falu combattre les Avars, & contre les Avars quand il auroit falu arrêter les Perfes, furent encore forcés de se soumettre à un tribut, & la majesté de l'empire fut fletrie chez toutes les nations.

Justin, Tibere & Maurice, travaillerent avec soin à defendre l'empire; ce dernier avoit des vertus, mais elles estoient ternies par une avarice presque inconcevable dans un grand prince.

Le roi des Avars offrit à Maurice de lui rendre les prisonniers qu'il avoit faits, moyennant une demie piece d'argent par tête; sur son refus il les fit egorger. L'armée Romaine indignée se revolta, & les Verds s'étant soulevés en même-tems, un centenier nommé Phocas fut élevé à l'empire, & fit tuer Maurice & ses enfans.

L'histoire de l'empire Grec, c'est ainsi que nous nommerons dorenavant l'empire Romain, n'est plus qu'un tissu de revoltes, de seditions, & de perfidies. Les sujets n'avoient pas seulement l'idée de la fidelité que l'on doit aux princes, & la succession des empereurs fut si interrompue, que le titre de *Porphyrogénète*, c'est à dire, né dans l'appartement où accouchoient les imperatrices, fut un titre distinctif, que peu de princes des diverses familles imperiales purent porter.

Toutes les voyes furent bonnes pour parvenir à l'empire; on y alla par les soldats, par le clergé, par le senat, par les païsans, par le peuple de Constantinople, par celui des villes des provinces.

La religion Chretienne etant devenue dominante dans l'empire, il s'éleva successivement plusieurs heresies qu'il falut condamner.

Arius ayant nié la divinité du Verbe, les Macedoniens celle du S. Esprit, Nestorius l'unité de la personne de Jesus Christ, Eutychés les deux natures, les Monothelites les deux volontés, il falut assembler des conciles contre eux ; mais les decisions n'en ayant pas été d'abord universellement reçues, plusieurs empereurs seduits revinrent aux erreurs condamnées ; & comme il n'y a jamais eu de nation qui ait porté une haine si violente aux heretiques que les Grecs, qui se croyoient souillés lors qu'ils parloient à un heretique, ou habitoient avec lui, il arriva que plusieurs empereurs perdirent l'affection de leurs sujets ; & les peuples s'accoutumerent à penser, que des princes si souvent rebelles à Dieu, n'avoient pû être choisis par la providence pour les gouverner.

Une certaine opinion prise de cette idée, qu'il ne falloit pas repandre le sang des Chretiens, laquelle s'établit de plus en plus lors que les Mahometans eurent paru, fit que les crimes, qui n'interessent pas directement la religion, furent foiblement punis ; on se contenta de crever * les yeux, ou de couper le nez ou les cheveux, ou de mutiler de quelque maniere, ceux qui avoient excité quelque revolte, ou attenté à la personne du prince ; des actions pareilles purent se commettre sans danger, & même sans courage.

Un certain respect pour les ornemens imperiaux fit que l'on jetta d'abord les yeux sur ceux qui oserent s'en vêtir ; c'étoit un crime de porter ou d'avoir chez soi des etoffes de pourpre ; mais dès qu'un homme s'en vêtissoit, il étoit d'abord suivi, parce que le respect étoit plus attaché à l'habit qu'à la personne.

L'ambition étoit encore irritée par l'étrange manie de ces tems-là, n'y ayant guere d'homme considerable, qui n'eût par devers lui quelque prediçon qui lui promettoit l'empire.

Comme les maladies de l'esprit ne se guerissent guere †, l'astrologie judiciaire, & l'art de predire par les objets vûs dans l'eau d'un bassin, avoient succédé chez les Chretiens, aux divinations par les entrailles des victimes, ou le vol des oiseaux, abolies avec le Paganisme, des promesses vaines furent le motif de la plupart des entreprises temeraires des particuliers, comme elles devinrent la sagesse du conseil des princes.

Les

* Zenon contribua beaucoup à établir ce relachement. Voyez Malchus, hist. Byzant. dans l'extrait des ambassades. † Voyez Nicetas, vie d'Andronic Comnene.

Les malheurs de l'empire croissant tous les jours, on fut naturellement porté à attribuer les mauvais succès dans la guerre, & les traités honteux dans la paix, à la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient.

Les revolutions mêmes firent les revolutions, & l'effet devint lui-même la cause ; comme les Grecs avoient vû passer successivement tant de diverses familles sur le thrône, ils n'étoient attachés à aucune ; & la fortune ayant pris des empereurs dans toutes les conditions, il n'y avoit pas de naissance assez basse, ni de merite si mince qui pût ôter l'esperance.

Plusieurs exemples reçus dans la nation en formerent l'esprit general, & firent les mœurs qui regnent aussi imperieusement que les loix.

Il semble que les grandes entreprises soient, parmi nous, plus difficiles à mener que chez les anciens ; il est difficile de les cacher, parce que la communication est telle aujourd'hui, entre les nations, que chaque prince a des ministres dans toutes les cours, & peut avoir des traitres dans tous les cabinets.

L'invention des postes fait que les nouvelles volent, pour ainsi dire, & viennent de toutes parts.

Comme les grandes entreprises ne peuvent se faire sans argent, & que depuis l'invention des lettres de change les negocians en sont les maîtres, leurs affaires sont toujours liées avec les secrets de l'état, & ils ne negligent rien pour les penetrer.

Des variations dans le change sans cause connue, sont que bien des gens la cherchent, & la trouvent à la fin.

L'invention de l'imprimerie, qui a mis les livres dans les mains de tout le monde ; celle de la gravure, qui a rendu les cartes geographiques si communes ; enfin, l'établissement des papiers politiques, sont assez connoître à chacun les interêts generaux, pour pouvoir plus aisément être éclaircis sur les faits secrets.

Les conspirations dans l'état sont devenues difficiles, parce que depuis l'invention des postes, tous les secrets des particuliers sont dans le pouvoir du public.

Les princes peuvent agir avec promptitude, parce qu'ils ont les forces de l'état dans leurs mains ; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement, parce que tout leur manque ; mais à présent que tout s'éclaircit avec plus de facilité & de promptitude, pour peu que ceux-ci perdent de tems à s'arranger, ils sont decouverts.

PHocas, dans la confusion des choses, étant mal affermi, Heraclius vint d'Afrique, & le fit mourir ; il trouva les provinces envahies, & les legions détruites.

A peine avoit-il donné quelque remède à ces maux, que les Arabes sortirent de leur pays, pour étendre la religion & l'empire que Mahomet avoit fondé d'une même main.

Jamais on ne vit des progrès si rapides ; ils conquièrent d'abord la Syrie, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, & envahirent la Perse.

Dieu permit que sa religion cessât en tant de lieux d'être dominante ; non pas qu'il l'eût abandonnée, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier.

La prospérité de la religion est différente de celle des empires. Un auteur célèbre disoit, qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du Chrétien. On pourroit dire de même, que les humiliations de l'église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le tems de sa gloire ; & que lors qu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le tems ordinaire de son abaissement.

Pour expliquer cet événement fameux de la conquête de tant de pays par les Arabes, il ne faut pas avoir recours au seul enthousiasme ; les Sarrafins étoient depuis long tems distingués parmi les auxiliaires des Romains & des Perses ; les Osroëniens & eux étoient les meilleurs hommes de trait qu'il y eut au monde ; Severe, Alexandre & Maximin en avoient engagé à leur service autant qu'ils avoient pû, & s'en étoient servis avec un grand succès contre les Germains, qu'ils desoloient de loin. Sous Valens les * Gots ne pouvoient leur résister ; enfin, ils faisoient dans ces tems-là la meilleure cavalerie du monde.

Nous avons dit, que chez les Romains les legions d'Europe valoient mieux que celles d'Asie, c'étoit tout le contraire pour la

la cavalerie ; je parle de celle des Parthes, des Osroëniens & des Sarrafins, & c'est ce qui arrêta les conquêtes des Romains ; parce que depuis Antiochus, un nouveau peuple Tartare, dont la cavalerie étoit la meilleure du monde, s'empara de la haute Asie.

Cette cavalerie étoit pesante *, & celle d'Europe étoit légère ; c'est aujourd'hui tout le contraire. La Hollande & la Frise n'étoient point, pour ainsi dire, encore faites, & † l'Allemagne étoit pleine de bois, de lacs, & de marais, où la cavalerie étoit peu utile.

Depuis qu'on a donné un cours aux grands fleuves, ces marais se sont dissipés, & l'Allemagne a changé de face. Les ouvrages de ‡ Valentinien sur le Neker, & ceux des Romains sur le Rhin, ont fait bien des changemens ; & le commerce s'étant établi, des pays * qui ne produisoient point de chevaux, en ont donné, & on en a fait usage.

Constantin † fils d'Heraclius ayant été empoisonné, & son fils Constant tué en Sicile, Constantin le Barbu, son fils aîné, lui succéda ; les grands des provinces d'orient s'étant assemblés, ils voulurent couronner ses deux autres freres, soutenant, que comme il faut croire en la trinité, aussi étoit-il raisonnable d'avoir trois empereurs.

L'histoire Grecque est pleine de traits pareils, & le petit esprit étant parvenu à faire le caractère de la nation, il n'y eut plus de sagesse dans les entreprises, & l'on vit des troubles sans cause, & des revolutions sans motifs.

Une bigotterie universelle abbatit les courages, & engourdit tout l'empire. Constantinople est, à proprement parler, le seul pays d'orient où la religion Chrétienne ait été dominante ; or cette lacheté, cette paresse, cette moleste des nations d'Asie, se mêlerent dans la devotion même. Entre mille exemples, je ne veux que Philippicus general de Maurice, qui
étant

* Voyez ce que dit Zosime, L. I. sur la cavalerie d'Aurelien & celle de Palmyre. Voyez aussi Ammien Marcellin sur la cavalerie des Perses. † C'étoit pour la plupart des terres submergées, que l'art a rendues propres à être la demeure des hommes. ‡ Voyez Ammien Marcellin, L. 27. * Cesar dit, que les chevaux des Germains étoient vilains & petits. † Zonaras, vie du Constantin le Barbu.

étant prêt de donner bataille, se mit à * pleurer, dans la considération du grand nombre de gens qui alloient être tués.

Ce sont bien d'autres larmes celles de ces Arabes †, qui pleurerent de douleur de ce que leur general avoit fait une trêve, qui les empechoit de repandre le sang des Chrétiens.

C'est que la difference est totale entre une armée fanatique, & une armée bigote ; on le vit dans nos tems modernes dans une revolution fameuse, lors que l'armée de Cromwel étoit comme celle des Arabes, & les armées d'Irlande & d'Ecosse comme celle des Grecs.

Une ‡ superstition grossiere, qui abbaisse l'esprit autant que la religion l'elevé, plaça toute la vertu & toute la confiance des hommes dans une ignorante stupidité pour les images ; & l'on vit des generaux lever un siege *, & perdre une ville † pour avoir une relique.

La religion Chretienne degenera sous l'empire Grec, au point où elle étoit de nos jours chez les Moscovites, avant que le Czar Pierre premier eût fait renaitre cette nation, & introduit plus de changemens dans un etat qu'il gouvernoit, que les conquerans n'en font dans ceux qu'ils usurent.

Il pensa bien y avoir en orient à peu près la même revolution qui arriva il y a environ deux siècles en occident, lors qu'au renouvellement des lettres, comme on commença à sentir les abus & les dereglemens où l'on étoit tombé, tout le monde cherchant un remede au mal, des gens hardis & trop peu dociles déchirerent l'église, au lieu de la reformer.

Leon

* Theophylacte, L. 2. Ch. 3. hist. de l'empereur Maurice. † Histoire de la conquête de la Syrie, de la Perse, & de l'Egypte, par les Sarrafins, par M. Ockley. ‡ On peut aisément croire que les Grecs tomberent dans l'idolatrie. Voici mon raisonnement ; on ne soupçonnera pas les Italiens ni les Allemands de ces tems-là d'avoir été peu attachés au culte extérieur ; cependant lors que les historiens Grecs parlent du mépris des premiers pour les reliques & les images, on diroit que ce sont nos controversistes qui s'échauffent contre Calvin. Quand les Allemands passerent pour aller dans la terre sainte, Nicetas dit, que les Armeniens les reçurent comme amis, parce qu'ils n'adoroient pas les images. Or, si dans la maniere de penser des Grecs, les Italiens & les Allemands ne rendoient pas assez de culte aux images, quelle devoit être l'enormité du leur ? * Zonare, vie du Romain Lacapene. † Nicetas, vie de Jean Comnene.

Leon l'Isaurien, Constantin Copronyme, Leon son fils, firent la guerre aux images ; & après que le culte en eut été retabli par l'imperatrice Irene, Leon l'Armenien, Michel le Begue, & Theophile, les abolirent encore. Ces princes crurent n'en pouvoir moderer le culte, qu'en le detruisant ; ils firent la guerre aux moines * qui incommodoient l'etat ; & prenant toujours les voyes extrêmes, ils voulurent les exterminer par le glaive, au lieu de chercher à les regler.

Les moines † accusés d'idolatrie par les partisans des nouvelles opinions, leur donnerent le change, en les accusant à leur tour de magie ‡ ; & montrant au peuple les eglises denudées d'images, & de tout ce qui avoit fait jusques là l'objet de sa veneration, ils ne lui laisserent point imaginer, qu'elles pussent servir à d'autre usage qu'à sacrifier aux demons.

Ce qui rendoit la querelle sur les images si vive, & fit que dans la suite les gens sensés ne pouvoient pas proposer un culte moderé, c'est qu'elle étoit liée à des choses bien tendres ; il étoit question de la puissance, & les moines l'ayant usurpée, ils ne pouvoient l'augmenter ou la soutenir, qu'en ajoutant sans cesse au culte exterieur, dont ils faisoient eux-mêmes partie. Voilà pourquoi les guerres contre les images furent toujours des guerres contre eux, & que quand ils eurent gagné ce point, leur pouvoir n'eut plus de bornes.

Il arriva pour lors, ce que l'on vit quelques siecles après, dans la querelle qu'eurent Barlaam & Acyndine contre les moines, & qui tourmenta cet empire jusqu'à sa destruction. On disputoit, si la lumiere qui apparut autour de Jesus Christ sur le Tabor étoit créée ou incréée. Dans le fond les moines ne se soucioient pas plus qu'elle fût l'un que l'autre ; mais comme Barlaam les attaquoit directement eux-mêmes, il faisoit necessairement que cette lumiere fut incréée.

La

‡ Long tems avant, Valens avoit fait une loi, pour les obliger d'aller à la guerre, & fit tuer tous ceux qui n'obeïrent pas. *Jorn. de regn. success. & le L. 26. cod. de decur.* † Tout ce qu'on verra ici sur les moines Grecs, ne porte point sur leur etat ; car on ne peut pas dire qu'une chose ne soit pas bonne, parce que dans de certains tems, ou dans quelques pays, on en a abusé. ‡ Leon le grammarien, vie de Leon l'Armenien, *Ibid.* vie de Theophile. Voyez *Suidas* à l'article Constantin fils de Leon.

La guerre que les empereurs Iconoclastes declarerent aux moines, fit que l'on reprit un peu les principes du gouvernement, que l'on employa en faveur du public les revenus publics, & qu'enfin on ôta au corps de l'etat ses entraves.

Quand je pense à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé Grec plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de les comparer à ces Scythes, dont parle * Herodote, qui crevoient les yeux à leurs esclaves afin que rien ne pût les distraire lors qu'ils battoient leur lait.

L'imperatrice Theodora retablit les images, & les moines recommencerent à abuser de la pieté publique; ils parvinrent jusques à opprimer le clergé seculier même; ils occuperent tous les grands sieges †, & exclurent peu à peu tous les ecclesiastiques de l'episcopat. C'est ce qui rendit ce clergé intolérable; & si l'on en fait le parallele avec le clergé Latin, si l'on compare la conduite de nos papes avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étoient peu sentés.

Voici une étrange contradiction de l'esprit humain; les ministres de la religion chez les premiers Romains, n'étant pas exclus des charges & de la société civile, s'embarassèrent peu de ses affaires; lors que la religion Chretienne fut établie, les ecclesiastiques, qui étoient plus séparés des affaires du monde, s'en mêlerent avec moderation; mais lors que, dans la decadence de l'empire, les moines furent le seul clergé, ces gens destinés, par une profession plus particuliere, à fuir & à craindre les affaires, embrasserent toutes les occasions qui purent leur y donner part; ils ne cessèrent de faire du bruit par-tout, & d'agiter ce monde qu'ils avoient quitté.

Aucune affaire d'etat, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune negociation, aucun mariage, ne se traita que par le ministère des moines; les conseils du prince en furent remplis, & les assemblées de la nation presque toutes composées.

On ne sauroit croire quel mal il en résulta; ils affoiblirent l'esprit des princes, & leur firent faire imprudemment même les choses bonnes. Pendant ‡ que Basile occupoit les soldats de son armée de mer à bâtir une eglise à Saint Michel, il laissa piller la Sicile par les Sarrazins, & prendre Syracuse; & Leon
son

* L. 4. † Voyez Pachymere, L. 8. ‡ Zonaras, vie de Basile & de Leon. Nicephor. vie de Basile & de Leon.

son successeur, qui employa sa flotte au même usage, leur laissa occuper Tauromenie & l'isle de Lemnos.

Andronic * Paleologue abandonna la marine, parce qu'on l'assura que Dieu étoit si content de son zele pour la paix de l'Eglise, que ses ennemis n'oseroient l'attaquer. Le même craignoit, que Dieu ne lui demandât compte du tems qu'il employoit à gouverner son état, & qu'il déroboit aux affaires spirituelles.

Les Grecs grands parleurs, grands disputeurs, naturellement sophistes, ne cessèrent d'embrouiller la religion par des controverses ; comme les moines avoient un grand credit à la cour, toujours d'autant plus foible qu'elle étoit plus corrompue, il arrivoit que les moines & la cour se gâtoient reciproquement, & que le mal étoit dans tous les d'eux ; d'où il suivoit que toute l'attention des empereurs étoit occupée quelquefois à calmer, souvent à irriter des disputes theologiques, qu'on a toujours remarqué devenir frivoles à mesure qu'elles sont plus vives.

Michel Paleologue †, dont le regne fut tant agité par des disputes sur la religion, voyant les affreux ravages des Turcs dans l'Asie, disoit en soupirant, que le zele temeraire de certaines personnes, qui en decriant sa conduite, avoient soulevé ses sujets contre lui, l'avoit obligé d'appliquer tous ses soins à sa propre conservation, & de negliger la ruine des provinces. Je me suis contenté, disoit-il, de pourvoir à ces parties éloignées par le ministère des gouverneurs, qui m'en ont dissimulé les besoins, soit qu'ils fussent gagnés par argent, soit qu'ils apprehendassent d'être punis.

Les patriarches de Constantinople avoient un pouvoir immense ; comme dans les tumultes populaires les empereurs & les grands de l'état se retiroient dans les eglises, que le patriarche étoit maître de les livrer ou non, exerçoit ce droit à sa fantaisie, il se trouvoit toujours, quoiqu'indirectement, arbitre de toutes les affaires publiques.

Lors que le vieux Andronique ‡ fit dire au patriarche, qu'il se mêlât des affaires de l'Eglise, & le laissât gouverner celles de l'empire ; c'est, lui repondit le patriarche, comme si le corps

L 1

disoit

* Pachymere, L. 7. † Pachymere, L. 6. Ch. 29. On a employé la traduction de Mr. le president Cousin. ‡ Paleologue. Voyez l'histoire des deux Androniques, écrite par Cantacuzene, L. 1. Ch. 50.

disoit à l'ame, Je ne pretens avoir rien de commun avec vous, & je n'ai que faire de votre secours pour exercer mes fonctions.

De si monstrueuses prétentions étant insupportables aux princes, les patriarches furent très souvent chassés de leur siege. Mais chez une nation superstitieuse, où l'on croyoit abominables toutes les fonctions ecclesiastiques qu'avoit pu faire un patriarche qu'on croyoit intrus, cela produisit des schismes continuels, chaque patriarche, l'ancien, le nouveau, le plus nouveau, ayant chacun leurs sectateurs.

Ces sortes de querelles étoient bien plus tristes que celles qu'on pouvoit avoir sur le dogme, parce qu'elles étoient comme une hydre, qu'une nouvelle deposition pouvoit toujours reproduire.

La fureur des disputes devint un état si naturel aux Grecs, que lors que Cantacuzene * prit Constantinople, il trouva l'empereur Jean, & l'impératrice Anne, occupés à un concile contre quelques ennemis des moines. Et quand Mahomet second † l'assiéga, il ne put suspendre les haines theologiques, & on y étoit ‡ plus occupé du concile de Florence, que de l'armée des Turcs.

Dans les disputes ordinaires, comme chacun sent qu'il peut se tromper, l'opiniâtreté & l'obstination ne sont pas extrêmes; mais dans celles que nous avons sur la religion, comme par la nature de la chose, chacun croit être sûr que son opinion est vraie, nous nous indignons contre ceux, qui au lieu de changer eux-mêmes, s'obstinent à nous faire changer.

Ceux qui liront l'histoire de Pachymere, connoîtront bien l'impuissance où étoient, & où seront toujours, les theologiens, par eux-mêmes, d'accommoder jamais leurs differens. On y voit un empereur *, qui passe sa vie à les assembler, à les écouter, à les rapprocher; on voit de l'autre une hydre de disputes qui renaissent sans cesse, & l'on sent qu'avec la même methode, la même patience, les mêmes esperances, la même envie de finir, la même simplicité pour leurs intrigues, le même respect pour leurs haines, ils ne se seroient jamais accommodés jusqu'à la fin du monde. En

* Cantacuzene, L. 3. Ch. 99. † Ducas, histoire des derniers Paleologues. ‡ On se demandoit, si on avoit entendu la messe d'un prêtre qui eût consenti à l'union, on l'auroit fui comme le feu; on regardoit la grande eglise comme un temple profane. Le moine Gemadius lançoit ses anathêmes sur tous ceux qui desiroient la paix. Ducas, hist. des derniers Paleologues. * Andronic Paleologue.

En voici une exemple bien remarquable. A la sollicitation de l'empereur *, les partisans du patriarche Arsené firent une convention avec ceux qui suivoient le patriarche Joseph, qui portoit, que les deux partis écriront leurs pretentions, chacun sur un papier, qu'on jetteroit les deux papiers dans un brasier, que si l'un des deux demeureroit entier, le jugement de Dieu seroit suivi, & que si tous les deux étoient consumés, ils renonceroient à leurs differens. Le feu dévora les deux papiers, les deux partis se reunirent, la paix dura un jour; mais le lendemain ils dirent, que leur changement auroit dû dépendre d'une persuasion intérieure, & non pas du hazard; & la guerre recommença plus vive que jamais.

On doit donner une grande attention aux disputes des theologiens, mais il faut la cacher autant qu'il est possible; la peine qu'on paroît prendre à les calmer, les accreditant toujours, en faisant voir que leur maniere de penser est si importante qu'elle decide du repos de l'état & de la sûreté du prince.

On ne peut pas plus finir leurs affaires, en écoutant leurs subtilités, qu'on ne pourroit abolir les duels, en établissant des écoles où l'on rafineroit sur le point d'honneur.

Les empereurs Grecs eurent si peu de prudence, que quand les disputes furent endormies, ils eurent la rage de les reveiller. Anastase †, Justinien ‡, Heraclius *, Manuel † Comnene, proposerent des points de foi à leur clergé & à leur peuple, qui auroit meconnu la verité dans leur bouche, quand même ils l'auroient trouvée. Ainsi pechant toujours dans la forme, & ordinairement dans le fond, voulant faire voir leur penetration, qu'ils auroient pû si bien montrer dans tant d'autres affaires qui leur étoient confiées, ils entreprirent des disputes vaines sur la nature de Dieu, qui se cachant aux savans parce qu'ils sont orgueilleux, ne se montre pas mieux aux grands de la terre.

C'est une erreur de croire, qu'il y ait dans le monde une autorité humaine à tous les egards despotique; il n'y en a jamais eu, & il n'y en aura jamais. Le pouvoir le plus immense, est toujours borné par quelque coin. Que le Grand Seigneur mette un nouvel impôt à Constantinople, un cri general lui fait d'abord trouver des limites qu'il n'avoit pas connues. Un roi de Perse

L 12

peut

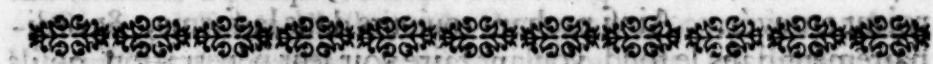
* Pachymere, L. 7. † Evagre, L. 3. ‡ Procope, hist. secrete. * Zonaras, vie d'Heraclius. † Nicetas, L. 7. vie de Manuel Comnene.

peut bien contraindre un fils de tuer son pere, ou un pere de tuer son fils; mais obliger ses sujets de boire du vin, il ne le peut pas. Il y a dans chaque nation un esprit general sur lequel la puissance même est fondée; quand elle choque cet esprit, elle se choque elle-même, & elle s'arrête necessairement.

La source la plus empoisonnée de tous les malheurs des Grecs, c'est qu'ils ne connurent jamais la nature ni les bornes de la puissance ecclesiastique & de la seculiere; ce qui fit que l'on tomba de part & d'autre dans des egaremens continuels.

Cette grande distinction, qui est la base sur laquelle pose la tranquillité des peuples, est fondée, non seulement sur la religion, mais encore sur la raison & la nature, qui veulent que des choses réellement separées, & qui ne peuvent subsister que separées, ne soient jamais confondues.

Quoique chez les anciens Romains le clergé ne fit pas un corps separé, cette distinction y étoit aussi connue que parmi nous. Clodius avoit consacré à la Liberté la maison de Cicéron, lequel revenu de son exil la redemanda; les pontifes deciderent, que si elle avoit été consacrée sans un ordre exprès du peuple, on pouvoit la lui rendre sans blesser la religion. Ils ont déclaré, dit Cicéron *, qu'ils n'avoient examiné que la validité de la consecration, & non la loi faite par le peuple; qu'ils avoient jugé le premier chef comme pontifes, & qu'ils jugeroient le second comme senateurs.



CHAPITRE XXIII.

1. Raison de la durée de l'empire d'orient.

2. Sa destruction.

Après ce que je viens de dire de l'empire Grec, il est naturel de demander comment il a pu subsister si long tems. Je crois pouvoir en donner les raisons.

Les Arabes l'ayant attaqué, & en ayant conquis quelques provinces, leurs chefs se disputèrent le Caliphat, & le feu de leur premier zele ne produisit plus que des discordes civiles.

Les
* *Lettres à Atticus, L. 4.*

Les mêmes Arabes ayant conquis la Perse, & s'y étant divisés & affoiblis, les Grecs ne furent plus obligés de tenir sur l'Euphrate les principales forces de leur empire.

Un architecte nommé Calinique, qui étoit venu de Syrie à Constantinople, ayant trouvé la composition d'un feu que l'on souffloit par un tuyau ; & qui étoit tel, que l'eau, & tout ce qui éteint les feux ordinaires, ne faisoit qu'en augmenter la violence. Les Grecs, qui en firent usage, furent en possession pendant plusieurs siècles, de brûler toutes les flottes de leurs ennemis, sur-tout celles des Arabes, qui venoient d'Afrique ou de Syrie les attaquer jusqu'à Constantinople.

Ce feu fut mis au rang des secrets de l'état ; & Constantin Porphyrogenete, dans son ouvrage, dédié à Romain son fils, sur l'administration de l'empire, l'avertit, que lors que les Barbares lui demanderoient du feu Gregeois, il doit leur répondre, qu'il ne lui est pas permis de leur en donner, parce qu'un ange qui l'apporta à l'empereur Constantin, défendit de le communiquer aux autres nations, & que ceux qui avoient osé le faire, avoient été dévorés par le feu du ciel, dès qu'ils étoient entrés dans l'église.

Constantinople faisoit le plus grand, & presque le seul commerce du monde, dans un tems où les nations Gothiques d'un côté, & les Arabes de l'autre, avoient ruiné le commerce & l'industrie par-tout ailleurs. Les manufactures de soye y avoient passé de Perse, & depuis l'invasion des Arabes, elles furent fort négligées dans la Perse même ; d'ailleurs, les Grecs étoient maîtres de la mer, cela mit dans l'état d'immenses richesses, & par conséquent de grandes ressources ; & si-tôt qu'il eut quelque relache, on vit d'abord reparoitre la prospérité publique.

En voici un grand exemple. Quoique le vieux Andronic Comnene fût le Neron de Grecs, comme, parmi tous ses vices, il avoit une fermeté admirable pour empêcher les injustices & les vexations des grands ; on * remarqua, que pendant trois ans qu'il régna, plusieurs provinces se rétablirent.

Enfin, les Barbares, qui habitoient les bords du Danubé, s'étant établis, ils ne furent plus si redoutables, & servirent même de barrière contre d'autres Barbares.

Ainsi, pendant que l'empire étoit affaibli sous un mauvais gouvernement, des causes particulières le soutenoient. C'est

* Nicetas, vie d'Andronic Comnene, L. 2.

ainsi, que nous voyons aujourd'hui l'Espagne & le Portugal se maintenir, malgré leur foiblesse, par les tresors des Indes; les etats temporels du pape, par les respect que l'on a pour le souverain; & les corsaires de Barbarie, par l'empêchement qu'ils mettent * au commerce des petites nations, ce qui les rend utiles aux grandes.

L'empire des Turcs est à present à peu près dans le même degré de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs, mais il subsistera long tems; car † si quelque prince que ce fût mettoit cet empire en peril en poursuivant ses conquêtes, les trois puissances commerçantes de l'Europe connoissent trop leurs affaires pour n'en pas prendre la defense sur le champ.

C'est leur felicité, que Dieu ait permis qu'il y ait dans le monde des Turcs & des Espagnols, les hommes du monde les plus propres à posseder inutilement un grand empire.

Dans le tems de Basile Prophyrogenete la puissance des Arabes fut detruite en Perse. Mahomet * fils de Sembraël, qui y regnoit, appella du nord trois mille Turcs en qualité d'auxiliaires. Sur quelque mecontentement, il envoya une armée contre eux, mais ils la mirent en fuite. Mahomet indigné contre ses soldats, ordonna qu'ils passeroient devant lui vêtus en robes de femmes, mais ils se joignirent aux Turcs, qui d'abord allerent ôter la garnison qui gardoit le pont de l'Araxe, & ouvriront le passage à une multitude innombrable de leurs compatriotes.

Après avoir conquis la Perse, ils se repandirent d'orient en occident sur les terres de l'empire; & Romain Diogene ayant voulu les arrêter, ils le prirent prisonnier, & soumirent presque tout ce que les Grecs avoient en Asie jusqu'au Bosphore.

Quelque tems après, sous le regne d'Alexis Comnene, les Latins attaquerent l'occident. Il y avoit long tems, qu'un malheureux schisme avoit mis une haine implacable entre les nations

* Ils troublent la navigation des Italiens dans la Méditerranée.
† Ainsi les projets contre le Turc, comme celui qui fut fait sous le pontificat de Leon X. par lequel l'empereur devoit se rendre par la Bosnie à Constantinople, le roi de France par l'Albanie & la Grece, d'autres princes s'embarquer dans leurs ports; ces projets, dis-je, n'étoient pas sérieux, ou étoient faits par des gens qui ne voyoient pas l'intérêt de l'Europe. ‡ Histoire écrite par Nicephore Bryene-Cesar, vie de Constantin Ducas & Romain Diogene.

nations des deux rites, & elle auroit éclaté plutôt, si les Italiens n'avoient plus pensé à reprimer les empereurs d'Allemagne qu'ils craignoient, que les empereurs Grecs qu'ils ne faisoient que haïr.

On étoit dans ces circonstances, lors que tout à coup il se repandit en Europe une opinion religieuse, que les lieux où Jesus Christ étoit né, ceux où il avoit souffert, étant profanés par les infideles, le moyen d'effacer ses pechés étoit de prendre les armes pour les en chasser. L'Europe étoit pleine de gens qui aimoient la guerre, qui avoient beaucoup de crimes à expier, & qu'on leur proposoit d'expier en suivant leur passion dominante, tout le monde prit donc la croix & les armes.

Les croisés étant arrivés en orient, assiegerent Nicée & la prirent, ils la rendirent aux Grecs; & dans la consternation des infideles, Alexis & Jean Comnene rechasserent les Turcs jusqu'à l'Euphrate.

Mais quel que fut l'avantage que les Grecs pussent tirer des expéditions des croisés, il n'y avoit pas d'empereur, qui ne fremit du peril de voir passer au milieu de ses etats, & se succeder des heros si fiers, & de si grandes armées.

Ils chercherent donc à degouter l'Europe de ces entreprises, & les croisés trouverent par-tout des trahisons, de la perfidie, & tout ce qu'on peut attendre d'un ennemi timide.

Il faut avouer que les François, qui avoient commencés ces expéditions, n'avoient rien fait pour se faire souffrir. Au travers, des invectives * d'Anne Comnene contre nous, on voit dans le fond, que chez une nation estrangere nous ne nous contraignons point, & que nous avons pour lors les defauts qu'on nous reproche aujourd'hui.

Un comte François alla se mettre sur le thrône de l'empereur, le comte Baudoin le tira par le bras, & lui dit, Vous devez savoir, que quand on est dans un pays il en faut suivre les usages. Vraiment, voilà un beau païsan, repondit-il, de s'affeoir ici tandis que tant de capitaines sont debout!

Les Allemans qui passerent ensuite, & qui étoient † les meilleurs gens du monde, firent une rude penitence de nos e-tourderies, & trouverent par-tout des esprits que nous avons revoltés.

Enfin,

* *Histoire d'Alexis son pere*, L. 10 & 11. † *Nicetas, hist. de Manuel Comnene*, L. 1.

Enfin, la haine fut portée au dernier comble, & quelques mauvais traitemens faits à des marchands Venitiens, l'ambition, l'avarice, un faux zele, determinerent les François & les Venitiens à se croiser contre les Grecs.

Ils les trouverent aussi peu aguerris, que dans ces derniers tems les Tartares trouverent les Chinois. Les * François se moquoient de leurs habillemens effeminés ; ils se promenoient dans les rues de Constantinople, revetus de leurs robes peintes ; ils portoient à la main une ecritoire & du papier, par derision pour cette nation qui avoit renoncé à la profession des armes ; & après la guerre ils refuserent de recevoir dans leurs troupes quelque Grec que ce fût.

Ils prirent toute la partie d'occident, & y elurent empereur de comte de Flandres, dont les états éloignés, ne pouvoient donner aucune jalousie aux Italiens. Les Grecs se maintinrent dans l'orient, séparés des Turcs par les montagnes, & des Latins par la mer.

Les Latins qui n'avoient pas trouvé d'obstacles dans leurs conquêtes, en ayant trouvé une infinité dans leur etablissement ; les Grecs repasserent d'Asie en Europe, reprirent Constantinople, & presque tout l'occident.

Mais, ce nouvel empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut ni les ressources ni la puissance.

Il ne posséda guere en Asie, que les provinces qui sont en dedà du Meandre & du Sangare ; & la plupart de celles d'Europe furent divisées en de petites souverainetés.

De plus, pendant soixante ans que Constantinople resta entre les mains des Latins, les vaincus étant dispersés, & les conquerans occupés à la guerre, le commerce passa entierement aux villes d'Italie, & Constantinople fut privée de ses richesses.

Le commerce même de l'intérieur se fit par les Latins. Les * Grecs nouvellement retablis, & qui craignoient tout, voulurent se concilier les Genoïs, en leur accordant la liberté de trafiquer sans payer de droits ; & les Venitiens, qui n'accepterent point de paix, mais quelques trêves, & qu'on ne voulut pas irriter, n'en payerent pas non plus.

Quoiqu'avant la prise de Constantinople, Manuel Comnene eût laissé tomber la marine, cependant, comme le commerce

* Nicetas, *hist. après la prise de Constantinople*, Ch. 3. † Cantacuzene, L. 4.

merce subsistoit encore, on pouvoit facilement la retablir; mais quand dans le nouvel empire on l'eut abandonnée, le mal fut sans remede, parce que l'impuissance augmenta tous jours.

Cet etat, qui dominoit sur plusieurs isles, qui etoit partagé par la mer, & qui en etoit environné en tant d'endroits, n'avoit point de vaisseaux pour y naviger. Les provinces n'eurent plus de communication entre elles; on * obligea les peuples de se refugier plus avant dans les terres, pour eviter les pirates; & quand ils l'eurent fait, on leur ordonna de se retirer dans les forteresses, pour se sauver des Turcs.

Les Turcs faisoient pour lors aux Grecs une guerre singuliere; ils alloient proprement à la chasse des hommes; ils traversoient quelque fois deux cens lieues de pays pour faire leurs ravages. Comme ils etoient † divisés sous plusieurs sultans, on ne pouvoit pas par des presens faire la paix avec tous, & il etoit inutile de la faire avec quelques-uns; ils s'etoient faits Mahometans, & le zèle pour leur religion les engageoit merveilleusement à ravager les terres des Chrétiens; d'ailleurs, comme c'etoient les peuples les ‡ plus laids de la terre, leurs femmes etoient affreuses comme eux, & dès qu'ils eurent vû des Grecques, ils n'en purent plus souffrir d'autres *; cela les porta à des enlevemens continuels. Enfin, ils avoient été de tout tems adonnés aux brigandages, & c'etoit ces mêmes Huns qui avoient autrefois causé tant de maux à l'empire Romain.

M

Les

* *Pachymere*, L. 7. † *Cantacuzene*, L. 3. Ch. 96. & *Pachymere*, L. 11. Ch. 9. ‡ Cela donna lieu à cette tradition du nord, rapportée par le Got *Jornandès*, que *Philimer* roi des Gots, entrant dans les terres Gotiques, y ayant trouvé des femmes sorcieres, il les chassa loin de son armée, qu'elles errerent dans les deserts, où des demons incubes s'accouplerent avec elles, d'où vint la nation des Huns. Genus ferocissimum, quod fuit primum inter paludes, minutum, tetrum, atque exile; nec alia voce notum, nisi quæ humani sermonis imaginem assignabar. * *Michel Ducas*, *hist. de Jean Manuel, Jean & Constantin*, Ch. 9. *Constantin Porphyrogenete*, au commencement de son extrait des ambassades, avertit, que quand les Barbares viennent à Constantinople, les Romains doivent bien se garder de leur montrer la grandeur de leurs richesses, ni la beauté de leurs femmes,

Les Turcs inondant tout ce qui restoit à l'empire Grec et Asie, les habitans, qui purent leur échapper, fuirent devant eux jusqu'au Bosphore; & ceux qui trouverent des vaisseaux, se refugierent dans la partie de l'empire qui étoit en Europe; ce qui augmenta considérablement le nombre de ses habitans, mais il diminua bien-tôt; il y eut des guerres civiles si furieuses, que les deux factions appellerent divers sultans Turcs, sous cette * condition, aussi extravagante que barbare, que tous les habitans qu'ils prendroient dans les pays, du parti contraire, seroient menés en esclavage; & chacun, dans la vue de ruiner ses ennemis, concourut à détruire la nation.

Bajazet ayant soumis tous les autres sultans, les Turcs auroient fait pour lors ce qu'ils firent depuis sous Mahomet II. s'ils n'avoient pas été eux-mêmes sur le point d'être exterminés par les Tartares.

Je n'ai pas le courage de parler des miseres qui suivirent; je dirai seulement, que sous les derniers empereurs, l'empire, réduit aux faubourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lors qu'il se perd dans l'océan.

* Voyez l'histoire des empereurs Jean Paleologue & Jean Cantacuzene, écrite par Cantacuzene.

F I N.

TRAITÉ





TRAITÉ
DU
SUBLIME,
OU
DU MERVEILLEUX
DANS LE DISCOURS.

Traduit du Grec de Longin.

CHAPITRE PREMIER,

Servant de preface à tout l'ouvrage.

Vous savez bien, mon cher Terentianus, que lors que nous lûmes ensemble le petit traité que Cecilius a fait du *sublime*, nous trouvâmes que la *bassesse* de son stile repondoit assez mal à la *dignité* de son sujet ; que les principaux points de cette matiere n'y estoient pas touchez, & qu'en un mot cet ouvrage ne pouvoit pas apporter un grand profit aux lecteurs, qui est néanmoins le but où doit tendre tout homme

qui veut écrire. D'ailleurs, quand on traite d'un art, il y a deux choses à quoi il se faut toujours étudier. La première est, de bien faire entendre son sujet. La seconde, que je tiens au fond la principale, consiste à montrer comment & par quels moyens ce que nous enseignons se peut acquérir. Cécilius s'est fort attaché à l'une de ces deux choses; car il s'efforce de montrer par une infinité de paroles, ce que c'est que le *grand* & le *sublime*, comme si c'étoit un point fort ignoré; mais il ne dit rien des moyens qui peuvent porter l'esprit à ce *grand* & à ce *sublime*. Il passe cela, je ne sais pourquoi, comme une chose absolument inutile. Après tout, cet auteur peut-être n'est-il pas tant à reprendre pour ses fautes, qu'à louer pour son travail, & pour le dessein qu'il a eu de bien faire. Toutefois, puisque vous voulez que j'écrive aussi du *sublime*, voyons, pour l'amour de vous, si nous n'avons point fait sur cette matière quelque observation raisonnable, & dont les orateurs puissent tirer quelque sorte d'utilité.

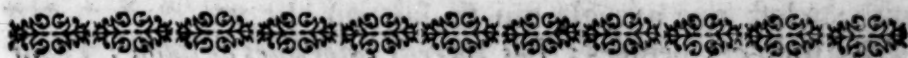
Mais c'est à la charge, mon cher Terentianus, que nous reverrons ensemble exactement mon ouvrage, & que vous m'en direz vôtre sentiment avec cette sincérité que nous devons naturellement à nos amis. Car comme un sage * dit fort bien, Si nous avons quelque voie pour nous rendre semblables aux Dieux, c'est de *faire du bien*, & de *dire la vérité*.

Au reste, comme c'est à vous que j'écris, c'est-à-dire, à un homme instruit de toutes les belles connoissances, je ne m'arrêterai point sur beaucoup de choses qu'il m'eût falu établir avant que d'entrer en matière, pour montrer que le *sublime* est en effet ce qui forme l'excellence & la souveraine perfection du discours; que c'est par lui que les grands poètes & les écrivains les plus fameux ont remporté le prix, & rempli toute la postérité du bruit de leur gloire.

Car il ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, & produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du *sublime*; il donne au discours une certaine vigueur noble, une force invincible, qui enlève l'ame de quiconque nous écoute. Il ne suffit pas d'un endroit ou deux dans un ouvrage,

* Pythagore,

pour vous faire remarquer la finesse de l'invention, la beauté de l'oeconomie & de la disposition ; c'est avec peine que cette justesse se fait remarquer par toute la suite même du discours. Mais quand le *sublime* vient à eclater où il faut, il renverse tout comme un foudre, & presente d'abord toutes les forces de l'orateur ramassées ensemble. Mais ce que je dis ici, & tout ce que je pourrois dire de semblable, seroit fort inutile pour vous, qui savez ces choses par experience, & qui m'en feriez au besoin à moi-même des leçons.



CHAPITRE II.

S'il y a un art particulier du sublime, & des trois vices qui lui sont opposés.

IL faut voir d'abord s'il y a un art particulier du *sublime*. Car il se trouve des gens qui s'imaginent que c'est une erreur de le vouloir reduire en art, & d'en donner des preceptes. Le *sublime*, disent-ils, naît avec nous, & ne s'apprend point. Le seul art pour y parvenir, c'est d'y être né. Et même, à ce qu'ils pretendent, il y a des ouvrages que la nature doit produire toute seule. La contrainte des preceptes ne fait que les affoiblir, & leur donner une certaine *secheresse* qui les rend maigres & decharnés. Mais je soutiens, qu'à bien prendre les choses, on verra clairement tout le contraire.

Et à dire vrai, quoique la nature ne se montre jamais plus libre que dans les discours *sublimes* & *pathétiques*, il est pourtant aisé de reconnoître qu'elle ne se laisse pas conduire au hazard, & qu'elle n'est pas absolument ennemie de l'art & des regles. J'avoue, que dans toutes nos productions il la faut toujours supposer comme la base, le principe, & le premier fondement. Mais aussi il est certain, que notre esprit a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, & à le dire en son lieu ; & que cette methode peut beaucoup contribuer à nous acquérir la parfaite habitude du *sublime*. Car comme les vaisseaux sont en danger de perir, lors qu'on les abandonne à leur seule legereté, & qu'on ne fait pas leur donner la charge & le poids qu'ils doivent avoir ;

il en est ainsi du *sublime*, si on l'abandonne à la seule impetuosit   d'une nature ignorante & temeraire. Nôtre esprit assez souvent n'a pas moins besoin de bride que d'ep  ron. Demosthène dit en quelque endroit, que le plus grand bien qui puisse nous arriver dans la vie, c'est *d'être heureux* ; mais qu'il y en a encore un autre qui n'est pas moindre, & sans lequel ce premier ne sauroit subsister, qui est, de *savoir se conduire avec prudence*. Nous en pouvons dire autant à l'égard du discours. La nature est ce qu'il y a de plus nécessaire pour arriver au *grand* ; cependant, si l'art ne prend soin de la conduire ; c'est une aveugle qui ne fait où elle va. * * * * *
 Telles sont ces pensées ; *Les torrens entortillés de flamme ; Vomir contre le ciel ; Faire de Borée son joueur de flutes ;* & toutes les autres façons de parler dont cette pièce est pleine. Car elles ne sont pas *grandes & tragiques*, mais *enflées & extravagantes*. Toutes ces phrases ainsi embarrassées de vaines imaginations, troublent & gâtent plus un discours qu'elles ne servent à l'élever. De sorte, qu'à les regarder de près & au grand jour, ce qui paro  issoit d'abord si terrible, devient tout à coup sot & ridicule. Que si c'est un défaut insupportable dans la *tragedie*, qui est naturellement *pompeuse & magnifique*, que de s'enfler mal-à-propos, à plus forte raison doit-il être condamné dans le discours ordinaire. De là vient qu'on s'est raillé de Gorgias, pour avoir appellé Xerxès, *le Jupiter des Perses*, & les vautours *des sepulcres animés*. On n'a pas été plus indulgent pour Callisthène, qui en certains endroits de ses écrits ne s'éleve pas proprement, mais se guinde si haut qu'on le perd de vue. De tous ceux-là pourtant je n'en vois point de si enflé que Clitarque. Cet auteur n'a que du vent & de l'ecorce. Il ressemble à un homme, qui, pour me servir des termes de Sophocle, *ouvre une grande bouche, pour souffler dans une petite flute*. Il faut faire le même jugement d'Amphicrate, d'Heg  sias, & de Matris. Ceux-ci quelquefois s'imaginant qu'ils sont   pris d'un enthousiasme & d'une fureur divine, au lieu de tonner, comme ils pensent, ne font que niaiser & que badiner comme des enfans.

Et certainement en matière d'eloquence, il n'y a rien de plus difficile à éviter que *l'enflure*. Car comme en toutes choses naturellement

* L'auteur avoit parlé du *stile enflé*, & citoit à propos de cela les *sottises d'Alaric*, po  te tragique, dont voici quelques restes.

turellement nous cherchons le *grand*, & que nous craignons sur tout d'être accusés de *sechereffe* ou de peu de force, il arrive, je ne sai comment, que la plupart tombent dans ce vice, fondés sur cette maxime commune,

Dans un noble projet on tombe noblement.

Cependant, il est certain, que l'*enflure* n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans le corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse ; mais au dedans elle est creuse & vuide, & fait quelquefois un effet tout contraire au *grand*. Car comme on dit fort bien, *Il n'y a rien de plus sec qu'un hydro-pique.*

Au reste, le défaut du stile *enflé*, c'est de vouloir aller au delà du *grand*. Il en est tout au contraire du *pueril*. Car il n'y a rien de si bas, de si petit, ni de si opposé à la noblesse du discours.

Qu'est-ce donc que *puerilité* ? Ce n'est visiblement autre chose qu'une pensée d'ecolier, qui, pour être trop recherchée, devient froide. C'est le vice où tombent ceux qui veulent toujours dire quelque chose d'extraordinaire & de brillant ; mais sur tout ceux qui cherchent avec tant de soin le plaisant & l'agréable ; parce qu'à la fin, pour s'attacher trop au stile figuré, ils tombent dans une sorte affectation.

Il y a encore un troisième défaut opposé au *grand*, qui regarde le *pathétique*. Theodore l'appelle une *fièvre hors de saison*, lors qu'on s'échauffe mal-à-propos ; ou qu'on s'emporte avec excès, quand le sujet ne permet que de s'échauffer médiocrement. En effet, on voit très souvent des orateurs, qui comme s'ils étoient yvres, se laissent emporter à des passions qui ne conviennent point à leur sujet, mais qui leur sont propres, & qu'ils ont apportées de l'école ; si bien, que comme on n'est point touché de ce qu'ils disent, ils se rendent à la fin odieux & insupportables. Car c'est ce qui arrive nécessairement à ceux qui s'emportent & se débattent mal-a-propos devant des gens qui ne sont point du tout emûs. Mais nous parlerons en un autre endroit de ce qui concerne les passions.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Du stile froid.

Pour ce qui est de ce *froid* ou *pueril* dont nous parlions, Timée en est tout plein. Cet auteur est assez habile homme d'ailleurs ; il ne manque pas quelquefois par le *grand* & le *sublime* ; il fait beaucoup, & dit même les choses d'assez bon sens ; si ce n'est qu'il est enclin naturellement à reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ses propres défauts, & si curieux au reste d'étaler de nouvelles pensées, que cela le fait tomber assez souvent dans la dernière *puerilité*. Je me contenterai d'en donner ici un ou deux exemples, parce que Cécilius en a déjà rapporté un assez grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand, *Il a*, dit-il, *conquis toute l'Asie en moins de tems qu'Isocrate n'en a employé à composer son panegyrique*. Voilà, sans mentir, une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un rheteur. Par cette raison, Timée, il s'ensuivra, que les Lacedemoniens le doivent céder à Isocrate, puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messene, & que celui-ci n'en mit que dix à faire son panegyrique.

Mais à propos des Athéniens qui étoient prisonniers de guerre dans la Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il se serve ? Il dit, *Que c'étoit une punition du ciel, à cause de leur impiété envers le Dieu Hermès, autrement Mercure ; & pour avoir mutilé ses statues. Veut principalement qu'il y avoit un des chefs de l'armée ennemie, qui tiroit son nom d'Hermès de pere en fils, savoir Hermocrate fils d'Hermon*. Sans mentir, mon cher Terentianus, je m'étonne qu'il n'ait dit aussi de Denys le tyran, que les Dieux permirent qu'il fut chassé de son royaume par *Dion* & par *Heracleide*, à cause de son peu de respect à l'égard de *Dios* & d'*Heracles*, c'est à dire, de *Jupiter* & d'*Hercule*.

Mais pour quoi m'arrêter après Timée ? Ces heros de l'antiquité, je veux dire Xenophon & Platon, sortis de l'école de Socrate, s'oublient bien quelquefois eux-mêmes, jusqu'à laisser échapper dans leurs écrits des choses basses & pueriles. Par exemple, ce premier, dans le livre qu'il a écrit de la république des Lacedemoniens, *On ne les entend*, dit-il, *non plus parler que si c'étoient des pierres ; ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étoient de bronze* : Enfin, vous diriez qu'ils ont plus de pudeur, que ces parties de l'oeil que nous appelons en Grec du nom de vierges.

C'étoit

C'étoit à Amphicrate & non pas à Xenophon d'appeller les prunelles des vierges pleines de pudeur. Quelle pensée! bon Dieu! parce que le mot de *coré*, qui signifie en Grec la prunelle & l'œil, signifie aussi une vierge, de vouloir que toutes les prunelles universellement soient des vierges pleines de modestie; veu qu'il n'y a peut-être point d'endroit sur nous où l'impudence eclate plus que dans les yeux; & c'est pourquoi Homere, pour exprimer un impudent, *Homme chargé de vin*, dit-il, *qui a l'impudence d'un chien dans les yeux*. Cependant, Timée n'a pu voir une si froide pensée dans Xenophon, sans la revendiquer comme un vol qui lui-avoit été fait par cet auteur. Voici donc comme il l'employe dans la vie d'Agathocle. *N'est-ce pas une chose étrange, qu'il ait ravi sa propre cousine qui venoit d'être mariée à un autre; qu'il l'ait, dis-je, ravi le lendemain même de ses nocés?* Car qui est ce qui eût voulu faire cela, s'il eût eu des vierges aux yeux, & non pas des prunelles impudiques. Mais que dirons-nous de Platon, quoique divin d'ailleurs, qui voulant parler de ces tablettes de bois de cyprès, où l'on devoit écrire les actes publics, use de cette pensée, *Ayant écrit toutes ces choses, ils poseront dans les temples ces monumens de cyprès*. Et ailleurs à propos des murs, *Pour ce qui est des murs*, dit-il, *Megillus, je suis de l'avis de Sparte **, *de les laisser dormir à terre, & de ne les point faire lever*. Il y a quelque chose d'aussi ridicule dans Herodote, quand il appelle les belles femmes, *le mal des yeux*. Ceci néanmoins semble en quelque façon pardonnable à l'endroit où il est, parce que ce sont des barbares qui le disent dans le vin & la debauche; mais ces personnes n'excusent pas la bassesse de la chose, & il ne falloit pas, pour rapporter un méchant mot, se mettre au hazard de déplaire à toute la posterité.

CHAPITRE IV.

De l'origine du stile froid.

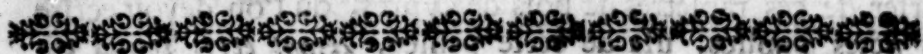
Toutes ces affectations cependant si basses & si pueriles, ne viennent que d'une seule cause; c'est à savoir de ce qu'on cherche trop la nouveauté dans les pensées, qui est la manie sur tous des écrivains d'aujourd'hui. Car du même endroit que

N n

vient

* Il n'y avoit point de murailles à Sparte.

vient le bien, assez souvent vient aussi le mal. Ainsi voyons-nous que ce qui contribue le plus en de certaines occasions à embellir nos ouvrages, ce qui fait, dis-je, la beauté, la grandeur, les graces de l'élocution, cela même en d'autres rencontres est quelquefois cause du contraire ; comme on le peut aisément reconnoître dans les *hyperboles* & dans ces autres figures qu'on appelle *pluriels*. En effet, nous montrerons dans la suite, combien il est dangereux de s'en servir. Il faut donc voir maintenant comment nous pourrons éviter ces vices qui se glissent quelquefois dans le *sublime*. Or nous en viendrons à bout sans doute, si nous nous acquérons d'abord une connoissance nette & distincte du véritable *sublime*, & si nous apprenons à en bien juger, qui n'est pas une chose peu difficile ; puisqu'enfin de savoir bien juger du fort & du foible d'un discours, ce ne peut être que l'effet d'un long usage, & le dernier fruit, pour ainsi dire, d'une étude consommée. Mais, par avance, voici peut-être un chemin pour y parvenir.



CHAPITRE V.

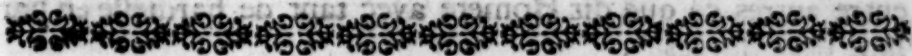
Des moyens en general pour connoître le sublime.

IL faut savoir, mon cher Terentianus, que dans la vie ordinaire on ne peut point dire qu'une chose ait rien de *grand*, quand le mepris qu'on fait de cette chose tient lui-même du *grand*. Telles sont les richesses, les dignités, les honneurs, les empires, & tous ces autres biens en apparence, qui n'ont qu'un certain faste au dehors, & qui ne passeront jamais pour de véritables biens dans l'esprit d'un sage ; puisqu'au contraire ce n'est pas un petit avantage que de les pouvoir mépriser. D'où vient aussi qu'on admire beaucoup moins ceux qui les possèdent, que ceux qui les pouvant posséder, les rejettent par une pure grandeur d'ame.

Nous devons faire le même jugement à l'égard des ouvrages des poètes & des orateurs. Je veux dire, qu'il faut bien se donner de garde d'y prendre pour *sublime* une certaine apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hasard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure

de paroles, plus digne en effet de mepris que d'admiration. Car tout ce qui est véritablement *sublime*, a cela de propre, quand on l'écoute, qu'il eleve l'ame, & lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie, & de je ne sai quel noble orgueil, comme si c'étoit elle qui eût produit les choses qu'elle vient simplement d'entendre.

Quand donc un homme de bon sens, & habile en ces matieres, nous recitera quelque endroit d'un ouvrage, si après avoir ouï cet endroit plusieurs fois, nous ne sentons point qu'il nous eleve l'ame, & nous laisse dans l'esprit une idée qui soit même au dessus de ce que nous venons d'entendre; mais si au contraire, en le regardant avec attention, nous trouvons qu'il tombe & ne se soutienne pas, il n'y a point là de *grand*, puisqu'enfin ce n'est qu'un son de paroles qui frappe simplement l'oreille, & dont il ne demeure rien dans l'esprit. La marque infailible du *sublime*, c'est quand nous sentons qu'un discours nous laisse beaucoup à penser; qu'il fait d'abord un effet sur nous, auquel il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de résister, & qu'ensuite le souvenir nous en dure, & ne s'efface qu'avec peine. En un mot, figurez-vous qu'une chose est véritablement *sublime*, quand vous voyez qu'elle plaît universellement & dans toutes ses parties. Car lors qu'en un *grand* nombre de personnes différentes de profession & d'age, & qui n'ont aucun rapport ni d'humeurs ni d'inclinations, tout le monde vient à être frappé également de quelque endroit d'un discours; ce jugement & cette approbation, une forme de tant d'esprits, si discordans d'ailleurs, est une preuve certaine & indubitable, qu'il y a là du *merveilleux* & du *grand*.



CHAPITRE VI.

Des cinq sources du grand.

IL y a, pour ainsi dire, cinq sources principales du *sublime*; mais ces cinq sources presupposent, comme pour fondement commun, *une faculté de bien parler*, sans quoi tout le reste n'est rien.

Cela posé, la premiere, & la plus considerable est, *une certaine elevation d'esprit, qui nous fait penser heureusement les choses* ; comme nous l'avons déjà montré dans nos commentaires sur Xenophon.

La seconde consiste dans le *pathetique* ; j'entens par *pathetique*, cet enthousiasme, & cette vehemence naturelle qui touche & qui emeut. Au reste, à l'égard de ces deux premieres, elles doivent presque tout à la nature, & il faut qu'elles naissent en nous, au lieu que les autres dependent de l'art en partie.

La troisieme n'est autre chose que *les figures tournées d'une certaine maniere*. Or les figures sont de deux sortes, les figures de pensée, & les figures de diction.

Nous mettons pour la quatrieme, *la noblesse de l'expression*, qui a deux parties ; le choix des mots, & la diction elegante & figurée.

Pour la cinquieme, qui est celle, à proprement parler, qui produit le *grand*, & qui renferme en soi toutes les autres, c'est *la composition & l'arrangement des paroles dans toute leur magnificence & leur dignité*.

Examinons maintenant ce qu'il y a de remarquable dans chacune de ces especes en particulier ; mais nous avertirons en passant, que Cecilius en a oublié quelques-unes, & entr'autres le *pathetique*. Et certainement s'il l'a fait, pour avoir crû que le *sublime* & le *pathetique* naturellement n'alloient jamais l'un sans l'autre, & ne faisoient qu'un, il se trompe ; puisqu'il y a des passions qui n'ont rien de *grand*, & qui ont même quelque chose de bas, comme l'affliction, la peur, la tristesse ; & qu'au contraire, il se rencontre quantité de choses *grandes* & *sublimes*, où il n'entre point de passion. Tel est entre autres ce que dit Homere avec tant de hardiesse en parlant des Aloïdes *.

Pour detroner les Dieux, leur vaste ambition

Entreprit d'entasser Ossa sur Pelion.

Ce qui suit est encore bien plus fort.

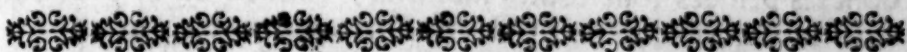
Ils l'eussent fait sans doute, &c.

Et dans la prose, les panegyriques, & tous ces discours qui ne se font que pour l'ostentation, ont par tout du *grand* & du

* C'étoient des géans, qui croissoient tous les jours d'une coudée en largeur, & d'une aune en longueur. Ils n'avoient pas encore quinze ans, lors qu'ils se mirent en état d'escalader le ciel. Ils se tuerent l'un l'autre par l'adresse de Diane. Odyss. L. II.

du *sublime*, bien qu'il n'y entre point de passion pour l'ordinaire. De sorte, que même entre les orateurs ceux-là communément sont les moins propres pour le panegyrique, qui sont les plus *pathétiques*; & au contraire, ceux qui réussissent le mieux dans le panegyrique, s'entendent assez mal à toucher les passions.

Que si Cecilius s'est imaginé que le *pathétique* en general ne contribuoit point au *grand*, & qu'il étoit par conséquent inutile d'en parler, il ne s'abuse pas moins. Car j'ose dire, qu'il n'y a peut-être rien qui relève d'avantage un discours, qu'un beau mouvement & une passion poussée à propos. En effet, c'est comme une espece d'enthousiasme, & de fureur noble qui anime l'oraison, & qui lui donne un feu & une vigueur toute divine.



CHAPITRE VII.

De la sublimité dans les pensées.

Bien que des cinq parties dont j'ai parlé, la première & la plus considérable, je veux dire, cette *elevation d'esprit naturelle*, soit plutôt un présent du ciel, qu'une qualité qui se puisse acquérir; nous devons, autant qu'il nous est possible, nourrir nôtre esprit au *grand*, & le tenir toujours plein & enflé, pour ainsi dire, d'une certaine fierté noble & genereuse.

Que si on demande comme il s'y faut prendre; j'ai déjà écrit ailleurs que cette elevation d'esprit étoit une image de la grandeur d'ame; & c'est pourquoi nous admirons quelquefois la seule pensée d'un homme, encore qu'il ne parle point, à cause de cette grandeur de courage que nous voyons. Par exemple, le silence d'Ajax aux enfers, dans l'Odyssée *. Car ce silence a je ne sai quoi du plus *grand*, que tout ce qu'il auroit pû dire.

La première qualité donc qu'il faut supposer en un véritable orateur, c'est qu'il n'ait point l'esprit rampant. En effet,

* C'est dans l'onzième livre de l'Odyssée, où Ulysse fait des soumissions à Ajax, mais Ajax ne daigne pas lui répondre.

effet, il n'est possible qu'un homme qui n'a toute sa vie que des sentimens & des inclinations basses & serviles, puisse jamais rien produire qui soit fort merveilleux ni digne de la posterité. Il n'y a vraisemblablement que ceux qui ont de hautes & de solides pensées qui puissent faire des discours élevés ; & c'est particulièrement aux grand hommes, qu'il échappe de dire des choses extraordinaires. Voyez, par exemple, ce que répondit Alexandre quand Darius lui offrit la moitié de l'Asie avec sa fille en mariage. *Pour moi, lui disoit Parmenion, si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres: Et moi aussi,* repliqua ce prince, *si j'étois Parmenion.* N'est-il pas vrai, qu'il falloit être Alexandre pour faire cette réponse ?

Et c'est en cette partie qu'a principalement excellé Homere, dont les pensées sont toutes sublimes ; comme on le peut voir dans la description de la Déesse Discorde, qui a, dit-il,

La tête dans les cieux, & les piés sur la terre.

Car on peut dire, que cette grandeur qu'il lui donne est moins la mesure de la Discorde, que de la capacité & de l'elevation de l'esprit d'Homere. Hesiode a mis un vers bien différent de celui-ci, dans son bouclier, s'il est vrai que ce poëme soit de lui, quand il dit à propos de la Déesse des Tenebres,

Une puante humeur lui couloit des narines.

En effet, il ne rend pas proprement cette Déesse terrible, mais odieuse & degoutante. Au contraire, voyez quelle majesté Homere donne aux Dieux.

Autant qu'un homme assis aux rivages des mers,

Voit d'un roc élevé d'espace dans les airs :

Autant des immortels les coursiers intrepides

En franchissent d'un saut, &c.

Il mesure l'étendue de leur saut à celle de l'univers. Qui est-ce donc qui ne s'ecrieroit avec raison, en voyant la magnificence de cette hyperbole, que si les chevaux des Dieux vouloient faire un second saut, ils ne trouveroient pas assez d'espace dans le monde ? Ces peintures aussi qu'il fait du combat des Dieux, ont quelque chose de fort grand, quand il dit,

Le ciel en retentit, & l'Olympe en trembla.

Et ailleurs,

L'enfer s'emeut au bruit de Neptune en furie,

Pluton sort de son trône, il palit, il s'ecrie :

*Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée :
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.*

Voyez-vous, mon cher Terantianus, la terre ouverte jusqu'en son centre, l'enfer prêt à paroître, & toute la machine du monde sur le point d'être détruite & renversée ; pour montrer, que dans ce combat, le ciel, les enfers, les choses mortelles & immortelles, tout enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit rien dans la nature qui ne fût en danger ? Mais il faut prendre toutes ces pensées dans un sens allégorique ; autrement elles ont je ne sai quoi d'affreux, d'impie, & de peu convenable à la majesté des Dieux. Et pour moi, lors que je vois dans Homere les playes, les luges, les supplices, les larmes, les emprisonnemens des Dieux, & tous ces autres accidens où ils tombent sans cesse, il me semble qu'il s'est efforcé autant qu'il a pû de faire des Dieux, de ces hommes qui furent au siege de Troye ; & qu'au contraire, des Dieux mêmes il en a fait des hommes. Encore les fait-il de pire condition ; car à l'égard de nous, quand nous sommes malheureux, au moins avons-nous la mort qui est comme un port assuré, pour sortir de nos miseres ; au lieu, qu'en représentant les Dieux de cette sorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais éternellement misérables.

Il a donc bien mieux réussi lors qu'il nous a peint un Dieu tel qu'il est dans toute sa majesté & sa grandeur, & sans mélange des choses terrestres ; comme dans cet endroit qui a été remarqué par plusieurs avant moi, où il dit, en parlant de Neptune,

*Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sans ses piés & forêts & montagnes.
Et dans un autre endroit,
Il attelle son char, & montant fierement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes balaines.
L'eau fremit sous le Dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnoître son roi.
Cependant le char vole, &c.*

Ainsi,

Ainsi le législateur des Juifs, qui n'étoit pas un homme ordinaire, ayant fort bien conçu la grandeur & la puissance de Dieu, l'a exprimée dans toute sa dignité au commencement de ses loix, par ces paroles, *Dieu dit, que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit. Que la terre se fasse, & la terre fut faite.*

Je pense, mon cher Terentianus, que vous ne ferez pas fâché que je vous rapporte encore ici un passage de nôtre poëte, quand il parle des hommes ; afin de vous faire voir combien Homere est heroïque lui-même, en peignant le caractère d'un heros. Une epaisse obscurité avoit couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empechoit de combattre. En cet endroit, Ajax ne sachant plus quelle resolution prendre, s'ecrie,

*Grand Dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.*

Voilà les veritables sentimens d'un guerrier tel qu'Ajax. Il ne demande pas la vie ; un heros n'étoit pas capable de cette bassesse ; mais comme il ne voit point d'occasion de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il se fâche de ne point combattre ; il demande donc en hâte que le jour paroisse, pour faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, Homere en cet endroit est comme un vent favorable qui seconde l'ardeur des combatans ; car il ne se remue pas avec moins de violence, que s'il étoit pris aussi de fureur.

*Tel que Mars en courroux au milieu des batailles :
Ou comme on voit un feu jettant par tout l'horreur,
Au travers des forêts promener sa fureur,
De colere il ecume, &c.*

Mais je vous prie de remarquer, pour plusieurs raisons, combien il est affoibli dans son Odyssée, où il fait voir en effet que c'est le propre d'un grand esprit, lors qu'il commence à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables. Car qu'il ait composé l'Odyssée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner plusieurs preuves. Et premierement, il est certain, qu'il y a quantité de choses dans l'Odyssée, que ne sont que la suite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a transportées dans ce dernier ouvrage, comme autant d'Episodes de la guerre de Troye. Ajoutez, que les accidens qui arrivent dans l'Iliade sont deplorés souvent par les heros de l'Odyssée, comme des malheurs connus & arrivés il y a déjà long-tems. Et c'est pourquoi l'Odyssée n'est, à proprement parler, que l'epilogue de l'Iliade.

* Là git le grand Ajax & l'invincible Achille.

Là de ses ans Patrocle a vû borner le cours.

Là mon fils, mon cher fils, a terminé ses jours.

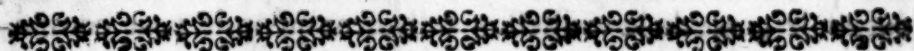
De là vient, à mon avis, que comme Homere a composé son Iliade durant que son esprit étoit en sa plus grande vigueur, tout le corps de son ouvrage est *dramatique* & plein d'action; au lieu que la meilleure partie de l'Odyssée se passe en narrations, qui est le genie de la vieillesse; tellement qu'on le peut comparer dans ce dernier ouvrage au soleil quand il se couche, qui a toujours sa même grandeur, mais qui n'a plus tant d'ardeur ni de force. En effet, il ne parle plus du même ton; on n'y voit plus ce *sublime* de l'Iliade, qui marche par tout d'un pas égal, sans que jamais il s'arrête ni se repose. On n'y remarque point cette foule de mouvemens & de passions entassées les unes sur les autres. Il n'a plus cette même force, &, s'il faut ainsi parler, cette même volubilité de discours si propre pour l'action, & mêlée de tant d'images naïves des choses. Nous pouvons dire, que c'est le reflux de son esprit, qui, comme un grand ocean, se retire & deserte ses rivages. A tout propos il s'égare dans des imaginations & des fables incroyables. Je n'ai pas oublié pour-tant les descriptions de tempêtes qu'il fait, les aventures qui arriverent à Ulysse chez Polypheme, & quelques autres endroits qui sont sans doute fort beaux. Mais cette vieillesse dans Homere, après tout, c'est la vieillesse d'Homere; joint qu'en tous ces endroits-là il y a beaucoup plus de fable & de narration que d'action. Je me suis étendu là-dessus, comme j'ai déjà dit, afin de vous faire voir que les genies naturellement les plus élevés tombent quelquefois dans la badinerie, quand la force de leur esprit vient à s'éteindre. Dans ce rang, on doit mettre ce qu'il dit du sac où Eôle enferma les vents, & des compagnons d'Ulysse changés par Circé en pourceaux, que Zoile appelle de *petits cochons larmoyans*. Il en est de même des colombes qui nourrirent Jupiter comme un pigeon, de la disette d'Ulysse, qui fut dix jours sans manger après son naufrage, & de toutes ces absurdités qu'il conte du meurtre des amans de Penelope. Car tout ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'est que ce sont d'assez beaux songes; &, si vous voulez, des songes de Jupiter même. Ce qui m'a encore obligé à parler de l'Odyssée, c'est pour vous montrer, que les grands poètes & les escri-

O o

vains

* Ce sont des paroles de Nestor dans l'Odyssée.

vains celebres, quand leur esprit manque de vigueur pour le *pathétique*, s'amusent ordinairement à peindre les mœurs. C'est ce que fait Homere, quand il décrit la vie que menaient les amans de Penelope dans la maison d'Ulysse. En effet, toute cette description est proprement une espece de *comedie*, où les differens caracteres des hommes sont peints.



CHAPITRE VIII.

De la sublimité qui se tire des circonstances.

VOYONS si nous n'avons point encore quelque autre moyen par où nous puissions rendre un discours *sublime*. Je dis donc, que comme naturellement rien n'arrive au monde qui ne soit toujours accompagné de certaines circonstances, ce sera un secret infailible pour arriver au *grand*, si nous savons faire à propos le choix des plus considerables, & si en les liant bien ensemble, nous en formons comme un corps. Car d'un côté ce choix, & de l'autre cet amas de circonstances choisies, attachent fortement l'esprit.

Ainsi, quand Sapho veut exprimer les fureurs de l'amour, elle ramasse de tous côtés les accidens qui suivent & qui accompagnent en effet cette passion ; mais où son adresse paroît principalement, c'est à choisir de tous ces accidens, ceux qui marquent d'avantage l'excès & la violence de l'amour, & à bien lier tout cela ensemble.

Heureux ! qui près de toi, pour toi seule soupire ;

Qui jouit du plaisir de t'entendre parler :

Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.

Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'egaler ?

Je sens de veine en veine une subtile flame

Courir par tout mon corps, si-tôt que je te vois :

Et dans les doux transports où s'egare mon ame,

Je ne saurois trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus se repand sur ma vuë.

Je n'entens plus ; je tombe en de douces langueurs ;

Et pâle, Sans haleine, interdite, eperdue,

Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hazarder, &c.

N'ad-

N'admirez-vous point comment elle ramasse toutes ces choses, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vûe, la couleur, comme si c'étoient autant de personnes différentes, & prêtes à expirer ? Voyez de combien de mouvemens contraires elle est agitée. Elle gele, elle brûle, elle est folle, elle est sage ; ou elle est entierement hors d'elle-même, ou elle va mourir. En un mor, on diroit qu'elle n'est pas eprise d'une simple passion, mais que son ame est un rendez-vous de toutes les passions. Et c'est en effet ce qui arrive à ceux qui aiment. Vous voyez donc bien, comme j'ai déjà dit, que ce qui fait la principale beauté de son discours, ce sont toutes ces grandes circonstances marquées à propos, & ramassées avec choix. Ainsi, quand Homere veut faire la description d'une tempête, il a soin d'exprimer tout ce qui peut arriver de plus affreux dans une tempête. Car, par exemple, l'auteur du poëme des Arimaspiens * pense dire des choses fort etonnantes, quand il s'ecrie,

*O prodige etonnant ! ô fureur incroyable !
Des hommes insensés sur de frêles vaisseaux,
S'en vont loin de la terre habiter sur les eaux :
Et suivant sur la mer une route incertaine,
Courrent chercher bien loin le travail & la peine.
Ils ne goutent jamais de paisible repos.
Ils ont les yeux au ciel, & l'esprit sur les flots :
Et les bras etendus, les entrailles emuës,
Ils font souvent aux Dieux des prieres perduës.*

Cependant il n'y a personne, comme je pense, qui ne voye bien que ce discours est en effet plus fleuri, que grand & sublime. Voyons donc comment fait Homere, & considerons cet endroit entre plusieurs autres.

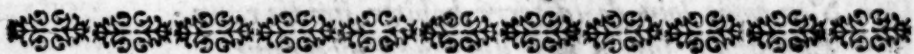
*Comme l'on voit les flots soulevez par l'orage,
Frondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage.
Le vent avec fureur dans les voiles fremit,
La mer blanchit d'ecume, & l'air au loin gemit.
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.*

Aratus a taché d'encherir sur ce dernier vers, en disant,

Un bois mince & leger les defend de la mort.

Mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a rendue basse & fleurie, de terrible qu'elle étoit. Et puis renfermant tout le peril dans ces mots, *Un bois mince & leger les defend de la mort*, il l'éloigne

loigne & le diminuë plutôt qu'il ne l'augmente. Mais Homere ne met pas pour une seule fois devant les yeux le danger où se trouvent les matelots ; il les represente, comme en un tableau, sur le point d'être submergés à tous les flots qui s'elevent, & imprime jusques dans ses mots & ses syllabes l'image du peril. Archiloque ne s'est point servi d'autre artifice dans la description de son naufrage ; non plus que Demosthene dans cet endroit où il decrit le trouble des Athéniens à la nouvelle de la prise d'Elatée, quand il dit, *Il estoit deja fort tard*, &c. Car ils n'ont fait tous deux que trier, pour ainsi dire, & ramasser soigneusement les grandes circonstances, prenant garde à ne point inserer dans leurs discours des particularités basses & superflües, ou qui sentissent d'ecole. En effet, de trop s'arrêter aux petites choses, celà gâte tout, & c'est comme du moilon ou des platras qu'on auroit arrangés, & comme entassés les uns sur les autres, pour elever un bâtiment.

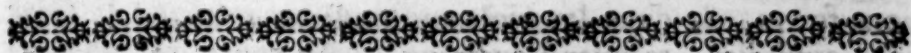


CHAPITRE IX.

De l'amplification.

ENTre les moyens dont nous avons parlé, qui contribuent au *sublime*, il faut aussi donner rang à ce qu'ils appellent *amplification*. Car quand la nature des sujets qu'on traite, ou des cause qu'on plaide, demande des periodes plus etendües, & composées de plus de membres, on peut s'elever par degrés, de telle sorte qu'un mot encherisse toujours sur l'autre. Et cette adresse peut beaucoup servir, où pour traiter quelque lieu d'un discours, ou pour exagerer, ou pour confirmer, ou pour mettre en jour un fait, ou pour manier une passion. En effet, *l'amplification* se peut deviser en un nombre infini d'especes ; mais l'orateur doit savoir que pas une de ces especes n'est parfaite de soi, s'il n'y a du *grand* & du *sublime* ; si ce n'est lors qu'on cherche à emouvoir la pitié, ou que l'on veut ravaler le prix de quelque chose. Par tout ailleurs, si vous ôtez à *l'amplification* ce qu'elle a de *grand*, vous lui arrachez, pour ainsi dire, l'ame du corps. En un mot,

mot, dès que cet appui vient à lui manquer, elle languit, & n'a plus ni force ni mouvement. Maintenant, pour plus grande netteté, disons en peu de mots la difference qu'il y a de cette partie à celle dont nous avons parlé dans le chapitre precedent, & qui, comme j'ai dit, n'est autre chose qu'un amas de circonstances choisies que l'on reunit ensemble, & voyons par où l'*amplification* en general differe du *grand* & du *sublime*.



CHAPITRE X.

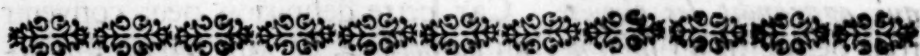
Ce que c'est qu'amplification.

JE de saurois approuver la definition que lui donnent les maîtres de l'art.

L'amplification, disent-ils, est un discours qui augmente & qui aggrandit les choses. Car cette definition peut convenir tout de même au *sublime*, au *pathetique*, & aux *figures*; puisqu'elles donnent toutes au discours je ne sai quel caractere de grandeur. Il y a pourtant bien de la difference. Et premierement, le *sublime* consiste dans la hauteur & l'elevation, au lieu que *l'amplification* consiste aussi dans la multitude des paroles. C'est pourquoi le *sublime* se trouve quelquefois dans une simple pensée; mais *l'amplification* ne subsiste que dans la pompe & dans l'abondance. *L'amplification* donc, pour en donner ici une idée generale, est un accroissement de paroles, que l'on peut tirer de toutes les circonstances particulieres des choses, & de tous les lieux de l'oraison, qui remplit le discours, & le fortifie, en appuyant sur ce qu'on a deja dit. Ainsi elle differe de la preuve, en ce qu'on employe celle-ci pour prouver la question, au lieu que *l'amplification* ne sert qu'à etendre & à exagerer.

La même difference, à mon avis, est entre Demosthene & Ciceron, pour le *grand* & le *sublime*, autant que nous autres Grecs pouvons juger des ouvrages d'un auteur Latin. En effet, Demosthene est grand en ce qu'il est serré & concis; & Ciceron, au contraire, en ce qu'il est diffus & etendu. On peut comparer ce premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force, & de la vehemence avec laquelle il ravage,

vage, pour ainsi dire, & emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire, à mon avis, que comme un grand embrasement, il devore & consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il repand diversément dans ses ouvrages, & qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces. Mais vous pouvez mieux juger de celà que moi. Au reste, le *sublime* de Demosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions ; quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lors qu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, repandre une rosée agreable dans les esprits. Et certainement un discours diffus est bien plus propre pour les lieux communs, les peroraisons, les digressions, & généralement pour tous ces discours qui se font dans le genre démonstratif. Il en est de même pour les histoires, les traités de physique, & plusieurs autres semblables matieres.



CHAPITRE XI.

De l'imitation.

Pour retourner à nôtre discours, Platon, dont le stile ne laisse pas d'être fort élevé, bien qu'il coule sans être rapide & sans faire de bruit, nous a donné une idée de ce stile, que vous ne pouvez ignorer, si vous avez lû les livres de sa republique. *Ces hommes malheureux, dit-il quelque part, qui ne savent ce que c'est que de sagesse ni de vertu, & qui sont continuellement plongés dans les festins & dans la debauché, vont toujours de pis en pis, & errent enfin toute leur vie. La verité n'a point pour eux d'attraits ni de charmes ; ils n'ont jamais levé les yeux pour la regarder ; en un mot, ils n'ont jamais goûté de peur ni de solide plaisir. Ils sont comme des bêtes, qui regardent toujours en bas, & qui sont courbées vers la terre. Ils ne songent qu'à manger & à repaître, qu'à satisfaire leurs passions brutales ; & dans l'ardeur de les rassasier, ils regimment, ils egratignent, ils se batent à coups d'ongles & de cornes de fer, & perissent à la fin par leur gourmandise insatiable.*

Au

Au reste, ce philosophe nous a encore enseigné un autre chemin, si nous ne voulons point negliger, qui nous peut conduire au *sublime*. Quel est ce chemin ? C'est l'*imitation* & l'*emulation* des poëtes & des ecrivains illustres qui ont vecu devant nous. Car c'est le but que nous devons toujours nous mettre devant les yeux.

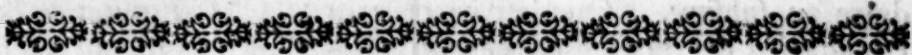
Et certainement il s'en voit beaucoup que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes, comme on dit qu'une sainte fureur saisit la prêtresse d'Apollon sur le sacré trepié. Car on tient qu'il y a une ouverture en terre d'où sort un souffle, une vapeur toute celeste qui la remplit sur le champ d'une vertu divine, & lui fait prononcer des oracles. De même ces grandes beautés que nous remarquons dans les ouvrages des anciens, sont comme autant de sources sacrées d'où il s'eleve des vapeurs heureuses qui se repandent dans l'ame de leurs imitateurs, & animent les esprits mêmes naturellement les moins echauffés ; si bien que dans ce moment ils sont comme ravis & emportés de l'enthousiasme d'autrui. Ainsi voyons-nous qu'Herodote, & devant lui Stefichore & Archiloque, ont été grands imitateurs d'Homere. Platon neanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité ; car il a puisé dans ce poëte, comme dans une vive source, dont il a detourné un nombre infini de ruisseaux ; & j'en donneroie des exemples, si Ammonius n'en avoit déjà rapporté plusieurs.

Au reste, on ne doit point regarder cela comme un larcin, mais comme une belle idée qu'il a eue, & qu'ils s'est formée sur les mœurs, l'invention & les ouvrages d'autrui. En effet, jamais, à mon avis, il n'eut melé tant de si grandes choses dans ses traités de philosophie, passant, comme il fait, du simple discours à des expressions & à des matieres poëtiques, s'il ne fût venu, pour ainsi dire, comme un nouvel Athlete, disputer de toute sa force le prix à Homere, c'est à dire, à celui qui avoit déjà reçu les applaudissemens de tout le monde. Car bien qu'il ne le fasse peut-être, qu'avec un peu trop d'ardeur, & comme on dit, les armes à la main, cela ne laisse pas neanmoins de lui servir, beaucoup, puisqu'enfin, selon Hesiodé,

La noble jalousie est utile aux mortels.

Et n'est-ce pas en effet quelque chose de bien glorieux & bien digne d'une ame noble, que de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire, avec ceux qui nous ont précédés,

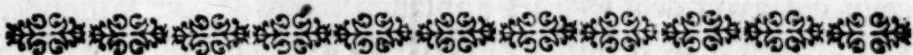
cedés, puisque dans ces sortes de combats on peut même être vaincu sans honte ?



CHAPITRE XII.

De la maniere d'imiter.

Toutes les fois donc que nous voulons travailler à un ouvrage qui demande du *grand* & du *sublime*, il est bon de faire cette reflexion. Comment est-ce qu'Homere auroit dit cela ? Qu'auroient fait Platon, Demosthene, ou Thucydide même, s'il est question d'histoire, pour écrire ceci en *stile sublime* ? Car ces grands hommes que nous nous proposons à imiter, se presentant de la sorte à nôtre imagination, nous servent comme de flambeau, & nous elevent l'ame presque aussi haut que l'idée que nous avons conçue de leur genie ; sur tout, si nous nous imprimons bien ceci en nous-mêmes : Que penseroient Homere ou Demosthene de ce que je dis, s'ils m'écoutoient ? & quel jugement feroient-ils de moi ? En effet, nous ne croirons pas avoir un mediocre prix à disputer, si nous pouvons nous figurer que nous allons, mais serieusement rendre compte de nos écrits devant un si celebre tribunal, & sur un theatre où nous avons de tels heros pour juges & pour temoins. Mais un motif encore plus puissant pour nous exciter, c'est de songer au jugement que toute la posterité fera de nos écrits. Car si un homme, dans la des fiance de ce jugement, a peur, pour ainsi dire, d'avoir dit quelque chose qui vive plus que lui, son esprit ne sauroit jamais rien produire que des avortons aveugles & imparfaits ; & il ne se donnera jamais la peine d'achever des ouvrages, qu'il ne fait point pour passer jusqu'à la dernière posterité.



CHAPITRE XIII.

Des images.

Ces *images*, que d'autres appellent *peintures*, ou *fictiones*, sont aussi d'un grand artifice pour donner du poids, de la magnificence, & de la force au discours. Ce mot d'*image*

d'image se prend en general pour toute pensée propre à produire une expression, & qui fait une peinture à l'esprit de quelque maniere que ce soit. Mais il se prend encore dans un sens plus particulier & plus resserré ; pour ces discours que l'on fait, *Lors que par un enthousiasme & un mouvement extraordinaire de l'ame, il semble que nous voyons les choses dont nous parlons, & quand nous les mettons devant les yeux de ceux qui écoutent.*

Au reste, vous devez savoir que les images dans la rhetorique, ont tout un autre usage que parmi les poètes. En effet, le but qu'on s'y propose dans la poésie, c'est l'étonnement & la surprise ; au lieu que dans la prose, c'est de bien peindre les choses, & de les faire voir clair ment. Il y a pourtant celà de commun, qu'on tend à emouvoir en l'une & en l'autre rencontre.

** Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent ; je les voi ; mon supplice s'apprête.
Quels horribles serpens leur siflent sur la tête ?*

Et ailleurs,

Où fuirai-je ? Elle vient. Je la vois. Je suis mort.

Le poète en cet endroit ne voyoit pas les furies ; cependant il en fait une image si naïve, qu'il les fait presque voir aux auditeurs. Et veritablement je ne saurois pas bien dire si Euripide est aussi heureux à exprimer les autres passions ; mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'est à quoi il s'est étudié particulierement, & il y a fort bien réussi. Et même en d'autres rencontres il ne manque pas quelquefois de hardiesse à peindre les choses. Car bien que son esprit de lui-même ne soit pas porté au grand, il corrige son naturel, & le force d'être tragique & relevé, principalement dans les grands sujets ; de sorte qu'on lui peut appliquer ces vers du poète,

*A l'aspect du peril, au combat il s'anime :
Et le poil berisse, les yeux etincelans,
De sa queue il se bat les côtés & les flancs.*

Comme on le peut remarquer dans cet endroit où le soleil parle ainsi à Phaëton, en lui mettant entre les mains les rênes de ses chevaux,

P P

Prens

** Paroles d'Oreste dans Euripide.*

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
 Ne t'emporte au dessus de l'aride Libye ;
 Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
 Ne rafraîchît mon char dans sa course embrasé.

Et dans ces vers suivans,

Aussi tôt devant toi s'offriront sept étoiles.
 Dresse par là ta course, & sui le droit chemin.
 Phaëton, à ces mots, prend les rênes en main,
 De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
 Les coursiers du soleil à sa voix sont dociles.
 Ils vont ; le char s'éloigné, & plus prompt qu'un éclair,
 Penetre en un moment les vastes champs de l'air.
 Le pere cependant plein d'un trouble funeste,
 Le voit rouler de loin sur la plaine celeste,
 Lui montre encore sa route, & du plus haut des cieux,
 Le suit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
 Va par là, lui dit-il ; revien ; détourne ; arrête.

Ne diriez-vous pas que l'ame du poëte monte sur le char avec Phaëton, qu'elle partage tous ses perils, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux ? Car s'il ne les suivoit dans les cieux, s'il n'assistoit à tout ce qui s'y passe ; pourroit-il peindre la chose comme il fait ? Il en est de même de cet endroit de sa Cassandra, qui commence par

Mais ô braves Troyens, &c.

Eschyle a quelquefois aussi des hardiesses & des imaginations tout-à-fait nobles & héroïques, comme on le peut voir dans sa tragedie, intitulée, *Les Sept devant Thèbes*, où un courier venant apporter à Eteocle la nouvelle de ces sept chefs, qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi.

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables,
 Epouvantant les Dieux de sermens effroyables :
 Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
 Tous, la main dans le sang, jurent de se vanger.
 Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Au reste, bien que ce poëte, pour vouloir trop s'élever, tombe assez souvent dans des pensées rudes, grossieres & mal polies. Euripide, néanmoins, par une noble emulation, s'expose quelquefois aux mêmes perils. Par exemple, dans Eschyle, le palais de Lycurgue est emû, & entre en fureur à la vûe de Bacchus.

Le palais en fureur mugit à son aspect.

Euripide employe cette même pensée d'une autre maniere, en l'adoucissant néanmoins.

La montagne à leurs cris repond en mugissant.

Sophocle n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe mourant, & s'ensevelissant lui-même au milieu d'une tempête prodigieuse ; & dans cet endroit où il depeint l'apparition d'Achille sur son tombeau, dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute néanmoins pour cette apparition, que jamais personne en ait fait une description plus vive que Simonide. Mais nous n'aurions jamais fait, si nous voulions etaler ici tous les exemples que nous pourrions rapporter à ce propos.

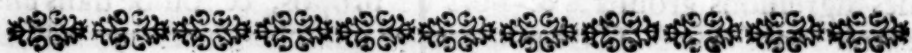
Pour retourner à ce que nous disions, les *images* dans la poésie sont pleines ordinairement d'accidens fabuleux, & qui passent toute sorte de croyance ; au lieu que dans la rhetorique, le beau des *images*, c'est de représenter la chose comme elle s'est passée, & telle qu'elle est dans la verité. Car une invention poétique & fabuleuse dans une oraison, traîne necessairement avec soi des digressions grossieres & hors de propos, & tombe dans une extrême absurdité. C'est pourtant ce que cherchent aujourd'hui nos orateurs, ils voyent quelquefois les furies, ces grands orateurs, aussi bien que les poètes tragiques, & les bonnes gens ne prennent pas garde que lors qu'Oreste dit dans Euripide,

Toi qui dans les enfers me veux precipiter,

Déesse, cesse enfin de me persecuter ;

il ne s'imagine voir toutes ces choses, que parce qu'il n'est pas dans son bon sens. Quel est donc l'effet des *images* dans la rhetorique ? C'est qu'outre plusieurs autres propriétés, elles ont celà qu'elles animent & echauffent le discours. Si bien qu'étant mêlées avec art dans les preuves, elles ne persuadent pas seulement, mais elles domtent, pour ainsi dire, elles soumettent l'auditeur. Si un homme, dit un orateur, a entendu un grand bruit devant le palais, & qu'un autre à même tems vienne annoncer que les prisons sont ouvertes, & que les prisonniers de guerre se sauvent ; il n'y a point de vicillard si chargé d'années, ni de jeune homme si indifferant, qui ne coure de toute sa force au secours. Que si quelqu'un sur ces entrefaites leur montre l'auteur de ce desordre, c'est fait de ce malheureux, il faut qu'il perisse sur le champ, & on ne lui donne pas le tems de parler.

Hyperide s'est servi de cet artifice dans l'oraison, où il rend compte de l'ordonnance qu'il fit faire, après la défaite de Cheronee, qu'on donneroit la liberté aux esclaves. *Ce n'est point, dit-il, un orateur qui a fait passer cette loi ; c'est la bataille, c'est la défaite de Cheronee.* Au même tems qu'il prouve la chose par raison, il fait une *image* ; & par cette proposition qu'il avance, il fait plus que persuader & que prouver. Car comme en toutes choses on s'arrête naturellement à ce qui brille & eclate d'avantage ; l'esprit de l'auditeur est aisément entraîné par cette *image* qu'on lui presente au milieu d'un raisonnement, & qui lui frappant l'imagination, l'empêche d'examiner de si près la force des preuves, à cause de ce grand eclat dont elle couvre & environne le discours. Au reste, il n'est pas extraordinaire que cela fasse cet effet en nous, puisqu'il est certain que de deux corps mêlés ensemble, celui qui a le plus de force, attire toujours à soi la vertu & la puissance de l'autre. Mais c'est assez parlé de cette *sublimité*, qui consiste dans les pensées, & qui vient, comme j'ai dit, ou de la *grandeur d'ame*, ou de l'*imitation*, ou de l'*imagination*.



CHAPITRE XIV.

Des figures, & premierement de l'apostrophe.

IL faut maintenant parler des *figures*, pour suivre l'ordre que nous nous sommes prescrit. Car, comme j'ai dit, elles ne font pas une des moindres parties du *sublime*, lors qu'on leur donne le tour qu'elles doivent avoir. Mais ce seroit un ouvrage de trop longue haleine, pour ne pas dire infini, si nous voulions faire ici une exacte recherche de toutes les figures qui peuvent avoir place dans le discours. C'est pourquoi nous nous contenterons d'en parcourir quelques-unes des principales, je veux dire celles qui contribuent le plus au *sublime*, seulement afin de faire voir que nous n'avancons rien que de vrai. Demosthene veut justifier sa conduite, & prouver aux Athéniens qu'ils n'ont point failli en livrant bataille à Philippe. Quel étoit l'air naturel d'enoncer la chose ? *Vous n'avez point failli*, pouvoit-il dire, *Messieurs,*

Messieurs, en combattant au peril de vos vies pour la liberté & le salut de toute la Grece, & vous en avez des exemples qu'on ne sauroit dementir. Car on ne peut pas dire que ces grands hommes ayent fai.li, qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon, a Salamine, & devant Platées. Mais il en use bien d'une autre sorte, & tout d'un coup comme s'il étoit inspiré d'un Dieu, & possédé de l'esprit d'Apollon même, il s'ecrie en jurant par ces vaillans d-fenseurs de la Grece. Non, Messieurs, non, vous n'avez point failli; j'en jure par les mânes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon. Par cette seule forme de serment, que j'appellerai ici apostrophe, il deifie ces anciens citoyens dont il parle, & montre en effet, qu'il faut regarder tous ceux qui meurent de la sorte, comme autant de Dieux, par le nom desquels on doit jurer. Il inspire à ses juges l'esprit & les sentimens de ces illustres morts, & changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniere d'affirmer par des sermens si extraordinaires, si nouveaux si dignes de foi, il fait entrer dans l'ame de ses auditeurs, comme une espece de contre-poison & d'antidote, qui en chasse toutes les mauvaises impressions. Il leur eleve le courage par des louanges. En un mot, il leur fait concevoir qu'ils ne doivent pas moins s'estimer de la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe, que des victoires qu'ils ont remportées à Marathon, & à Salamine; & par tous ces differens moyens renfermés dans une seule figure, il les entraine dans son parti. Il y en a pourtant qui prétendent que l'original de ce serment se trouve dans Eupolis, quand il dit,

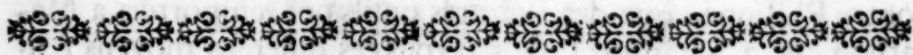
On ne me verra plus affligé de leur joye.

J'en jure mon combat aux champs de Marathon.

Mais il n'y pas grande finesse à jurer simplement. Il faut voir où, comment, en qu'elle occasion, & pourquoi on le fait. Or dans le passage de ce poëte il n'y a rien autre chose qu'un simple serment. Car il parle là aux Athéniens heureux, & dans un tems où ils n'avoient pas besoin de consolation. Ajoutez que dans ce serment il ne jure pas, comme Demosthene, par des hommes qu'il rende immortels, & ne songe point à faire naître dans l'ame des Athéniens, des sentimens dignes de la vertu de leur ancêtres; vû qu'au lieu de jurer par le nom de ceux qui avoient combattu, il s'amuse à jurer par une chose inanimée, telle qu'est un combat. Au contraire, dans Demosthene ce serment est fait directement pour rendre le courage aux Athéniens

niens vaincus, & pour empêcher qu'ils ne regardassent dorenavant, comme un malheur, la bataille de Chéronée. De sorte que, comme j'ai déjà dit, dans cette seule figure, il leur prouve par raison qu'ils n'ont point failli ; il leur en fournit un exemple ; il le leur confirme par des sermens ; il fait leur cloge, & il les exhorte à la guerre contre Philippe.

Mais comme on pouvoit répondre à nôtre orateur, il s'agit de la bataille que nous avons perdue contre Philippe, durant que vous maniez les affaires de la republique, & vous jurez par les victoires que nos ancêtres ont remportées. Afin donc de marcher sûrement, il a soin de regler ses paroles, & n'emploie que celles qui lui sont avantageuses ; faisant voir que même dans les plus grands emportemens il faut être sobre & retenu. En parlant donc de ces victoires de leurs ancêtres, il dit, *Ceux qui ont combattu par terre à Marathon, & par mer à Salamine ; ceux qui ont donné bataille près d'Artemise & de Platées.* Il se garde bien de dire, *ceux qui ont vaincu.* Il a soin de taire l'événement qui avoit été aussi heureux en toutes ces batailles, que funeste à Chéronée, & prévient même l'auditeur en poursuivant ainsi, *Tous ceux, ô Eschine, qui sont peris en ces rencontres ont été enterrés aux dépens de la republique, & non pas seulement ceux dont la fortune a secondé la valeur.*



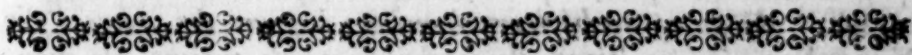
CHAPITRE XV.

Que les figures ont besoin du sublime pour les soutenir.

IL ne faut pas oublier ici une reflexion que j'ai faite, & que je vais vous expliquer en peu de mots. C'est que si les *figures* naturellement soutiennent le *sublime*, le *sublime* de son côté soutient merveilleusement les *figures* ; mais où, & comment, c'est ce qu'il faut dire.

En premier lieu, il est certain, qu'un discours où les *figures* sont employées toutes seules, est de soi-même, suspect d'adresse, d'artifice & de tromperie ; principalement, lors qu'on parle devant un juge souverain, & sur tout si ce juge est un Grand Seigneur, comme un tyran, un roi, ou un general d'armée. Car il conçoit en lui-même une certaine indignation contre l'orateur, &

& ne sauroit souffrir qu'un cherif rhetoricien entreprenne de le tromper, comme un enfant, par de grossieres finesses. Il est même à craindre quelquefois, que prenant tout cet artifice pour une espece de mepris, il ne s'effarouche entierement ; & bien qu'il retienne sa colere, & se laisse un peu amollir aux charmes du discours, il a toujours une forte repugnance à croire ce qu'on lui dit. C'est pourquoi il n'y a point de *figure* plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée, & lors qu'on ne reconnoit point que c'est une *figure*. Or il n'y a point de secours ni de remede plus merveilleux pour l'empêcher de paroître, que le *sublime* & le *pathetique*, parce que l'art ainsi renfermé au milieu de quelque chose de grand & d'eclatant, a tout ce qui lui manquoit, & n'est plus suspect d'aucune tromperie. Je ne vous en saurois donner un meilleur exemple que celui que j'ai deja rapporté, *J'en jure par les mânes de ces grands hommes*, &c. Comment est-ce que l'orateur a caché la *figure* dont il se sert ? N'est-il pas aisé de reconnoitre que c'est par l'eclat même de sa pensée ? Car comme les moindres lumieres s'évanouissent quand le soleil vient à eclairer, de même, toutes ces subtilités de rhetorique disparoissent à la vûe de cette grandeur qui les environne de tous côtés. La même chose à peu près arrive dans la peinture. En effet, que l'on colore plusieurs choses également tracées sur un même plan, & qu'on y mette le jour & les ombres, il est certain que ce qui se presentera d'abord à la vûe, ce sera le lumineux, à cause de son grand eclat, qui fait qu'il semble sortir hors du tableau, & s'approcher en quelque façon de nous. Ainsi le *sublime* & le *pathetique* soit par une affinité naturelle qu'ils ont avec les mouvemens de notre ame, soit à cause de leur brillant, paroissent d'avantage, & semblent toucher de plus près notre esprit que les *figures* dont ils cachent l'art, & qu'ils mettent comme à couvert.



CHAPITRE XVI.

Des interrogations.

Que dirai-je des demandes & des *interrogations* ? Car qui peut nier que ces sortes de *figures* ne donnent beaucoup plus

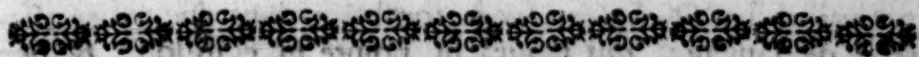
plus de mouvement, d'action, & de force au discours? *Né voulez-vous jamais faire autre chose*, dit Demosthene aux Atheniens, *qu'aller par la ville vous demander les uns aux autres, Que dit-on de nouveau? Et que peut-on vous apprendre de plus nouveau que ce que vous voyez? Un homme de Macedoine se rend maître des Athènes. & fait la loi à toute la Grece. Philippe est-il mort? dira l'un: Non, repondra l'autre, il n'est que malade. He, que vous importe, Messieurs, qu'il vive, ou qu'il meure? Quand le ciel vous en auroit delivré, vous vous feriez bien tôt vous-même un autre Philippe. Et ailleurs, Embarquons-nous pour la Macedoine, mais où aborderons-nous, dira quelqu'un, malgré Philippe? La guerre même, Messieurs, nous decouvrira par où Philippe est facile à vaincre. S'il eût dit la chose simplement, son discours n'eût point repondu à la majesté de l'affaire dont il parloit; au lieu que, par cette divine & violente maniere de se faire des interrogations, & de se repondre sur le champ à soi-même, comme si c'étoit une autre personne, non seulement il rend ce qu'il dit plus grand & plus fort, mais plus plausible & plus vrai-semblable. Le *pathetique* ne fait jamais plus d'effet que lors qu'il semble que l'orateur ne le recherche pas, mais que c'est l'occasion qui le fait naître. Or il n'y a rien qui imite mieux la passion que ces sortes d'interrogations & de reponses. Car ceux qu'on interroge, sentent naturellement une certaine emotion qui fait que sur le champ ils se precipitent de repondre, & de dire ce qu'ils savent de vrai, avant même qu'on ait achevé de les interroger. Si bien que par cette *figure* l'auditeur est adroitement trompé, & prend les discours les plus medités pour des choses dites sur l'heure & dans la chaleur. Il n'y a rien encore qui donne plus de mouvement au discours, que d'en ôter les liaisons. En effet, un discours que rien ne lie & n'embarasse, marche & coule de soi-même, & il s'en faut peu qu'il n'aille quelquefois plus vite que la pensée même de l'orateur. *Ayant approché leurs boucliers les uns des autres*, dit Xenophon, *ils reculoient, ils combattoient, ils tuoient, ils mouvoient ensemble.* Il en est de même de ces paroles d'Euriloque à Ulysse dans Homere.*

*Nous avons, par ton ordre, à pas precipités,
Parcouru de ces bois les sentiers ecartés:*

*Nous avons dans le fond d'une sombre vallée
Decouvert de Circé la maison reculée.*

Car ces périodes ainsi coupées & prononcées néanmoins avec précipitation, sont les marques d'une vive douleur, qui l'empêche en même tems & le force de parler.

C'est ainsi qu'Homere fait ôter, où il faut, les liaisons du discours.

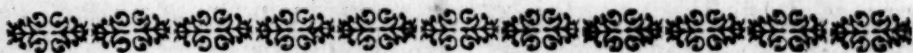


CHAPITRE XVII.

Du melange des figures.

IL n'y a encore rien de plus fort, pour emouvoir, que de ramasser ensemble plusieurs *figures*. Car deux ou trois *figures* ainsi mêlées entrant, par ce moyen, dans une espece de société, se communiquent les unes aux autres de la force, des graces & de l'ornement; comme on le peut voir dans ce passage de l'oraison de Demosthene contre Midias, où en même tems il ôte les liaisons de son discours, & mêle ensemble les *figures* de repetition & de description. Car tout homme, dit cet orateur, qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses du geste, des yeux, de la voix, que celui qui a été outragé ne sauroit peindre dans un recit. Et de peur que dans la suite son discours ne vînt à se relâcher, sachant bien que l'ordre appartient à un esprit raffiné, & qu'au contraire le desordre est la marque de la passion, qui n'est en effet elle-même qu'un trouble & une emotion de l'ame, il poursuit dans la même diversité de *figures*. Tantôt il le frappe comme ennemi, tantôt pour lui faire insulte, tantôt avec les poings, tantôt au visage. Par cette violence de paroles ainsi entassées les unes sur les autres, l'orateur ne touche & ne remue pas moins puissamment les juges, que s'ils le voyoient frapper en leur presence. Il revient à la charge, & poursuit, comme une tempête, Ces affronts emeuvent, ces affronts transportent un homme de cœur, & qui n'est point accoutumé aux injures. On ne sauroit exprimer par des paroles l'énormité d'une telle action. Par ce changement continuel, il conserve par tout le caractère de ces *figures* turbulentes; tellement que dans son ordre il y a un desordre; & au contraire, dans son desordre il y a un ordre merveilleux. Pour preuve de ce que je dis,

mettez, par plaisir, les conjonctions à ce passage, comme font les disciples d'Isocrate, *Et certainement il ne faut pas oublier que celui qui en outrage un autre, fait beaucoup de choses, premièrement par le geste, ensuite par les yeux, & enfin par la voix même, &c. . . .* Car en égalant & applanissant ainsi toutes choses par le moyen des liaisons, vous verrez que d'un *pathétique* fort & violent, vous tomberez dans une petite affecterie de langage, qui n'aura ni pointe ni eguillon, & que toute la force de vôtre discours s'éteindra aussi-tôt d'elle-même. Et comme il est certain, que si on lioit le corps d'un homme qui court, on lui feroit perdre toute sa force ; de même si vous allez embarrasser une passion de ces liaisons & de ces particules inutiles, elle les souffre avec peine, vous lui ôtez la liberté de sa course, & cette impetuosité qui la faisoit marcher avec la même violence qu'un trait lancé par une machine.



CHAPITRE XVIII.

Des hyperbates.

IL faut donner rang aux *hyperbates*. L'*hyperbate* n'est autre chose que la *transposition des pensées ou des paroles dans l'ordre & la suite d'un discours*. Et cette figure porte avec soi le caractère véritable d'une passion forte & violente. En effet, voyez tous ceux qui sont emus de colere, de frayeur, de deuil, de jalousie, ou de quelque autre passion que ce soit ; car il y en a tant que l'on n'en fait pas le nombre, leur esprit est dans une agitation continuelle. A peine ont-ils formé un dessein qu'ils en conçoivent aussi-tôt un autre, & au milieu de celui-ci s'en proposent encore de nouveaux, où il n'y a ni raison ni rapport, ils reviennent souvent à leur première résolution. La passion en eux est comme un vent léger & inconstant qui les entraîne, & les fait tourner sans cesse de côté & d'autre ; si bien que dans ce flux & ce reflux perpétuel de sentimens opposés ils changent à tous momens de pensée & de langage, & ne gardent ni ordre ni suite dans leurs discours.

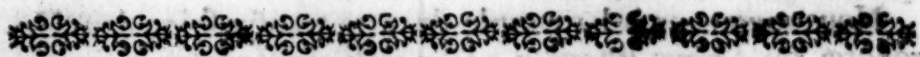
Les

Les habiles ecrivains, pour imiter ces mouvemens de la nature, se servent des *hyperbates*. Et à dire vrai, l'art n'est jamais dans un plus haut degré de perfection, que lors qu'il ressemble si fort à la nature, qu'on le prend pour la nature même; & au contraire, la nature ne réussit jamais mieux que quand l'art est caché.

Nous voyons un bel exemple de cette transposition dans Herodote, où Denys Phocéén parle ainsi aux Ioniens. *En effet, nos affaires sont reduites à la derniere extremité, Messieurs. Il faut necessairement que nous soyons libres ou esclaves, & esclaves miserables. Si donc vous voulez eviter les malheurs qui vous menacent, il faut sans différer embrasser le travail & la fatigue, & acheter vôtre liberté par la defaite de vos ennemis.* S'il eût voulu suivre l'ordre naturel, voici comme il eût parlé, *Messieurs, il est maintenant tems d'embrasser le travail & la fatigue; car enfin nos affaires sont reduites à la derniere extremité, &c.* Premièrement donc il transpose ce mot, *Messieurs*, & ne l'insere qu'immediatement après leur avoir jetté la frayeur dans l'ame, comme si la grandeur du peril lui avoit fait oublier la civilité qu'on doit à ceux à qui l'on parle, en commençant un discours. Ensuite, il renverse l'ordre des pensées. Car avant que de les exhorter au travail, qui est pourtant son but, il leur donne la raison qui les y doit porter, *En effet, nos affaires sont reduites à la derniere extremité*; afin, qu'il ne semble pas que ce soit un discours étudié qu'il leur apporte, mais que c'est la passion qui le force à parler sur le champ. Thucydide a aussi des *hyperbates* fort remarquables, & s'entend admirablement à transposer les choses qui semblent unies du lien le plus naturel, & qu'on diroit ne pouvoir être separées.

Demosthene est en celà bien plus retenu que lui. En effet, pour Thucydide, jamais personne ne les a repandues avec plus de profusion, & on peut dire qu'il en soûle ses lecteurs. Car dans la passion qu'il a de faire paroître que tout ce qu'il dit, est dit sur le champ, il traîne sans cesse l'auditeur, par les dangereux detours de ses longues transpositions. Assez souvent donc il suspend sa premiere pensée, comme s'il affectoit tout exprès le desordre; & entremêlant au milieu de son discours plusieurs choses différentes qu'il va quelquefois chercher, même hors de son sujet, il met la frayeur dans l'ame de l'auditeur, qui croit que tout ce discours va tomber, & l'interesse malgré lui dans le peril où il pense voir l'orateur. Puis tout d'un coup, & lors

qu'on ne s'y attendoit plus, disant à propos ce qu'il y avoit si long-tems qu'on cherchoit ; par cette transposition également hardie & dangereuse, il touche bien d'avantage que s'il eût gardé un ordre dans ses paroles. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter.



CHAPITRE XIX.

Du changement de nombre.

IL n'en faut pas moins dire de ce qu'on appelle, *Diversités de cas, Collections, Renversemens, Gradations*, & de toutes ces autres figures, qui étant, comme vous savez, extrêmement fortes & vehementes, peuvent beaucoup servir par consequent à orner le discours, & contribuent en toutes manieres au grand & au pathetique. Que dirai-je des changemens de cas, de tems, de personnes, de nombre, & de genre ? En effet, qui ne voit combien toutes ces choses sont propres à diversifier & à ranimer l'expression ? Par exemple, pour ce qui regarde le changement de nombre, ces *singuliers* dont la terminaison est singuliere, mais qui ont pourtant, à les bien prendre, la force & la vertu des *pluriels*.

Aussi-tôt un grand peuple accourant sur le port,

Ils firent de leurs cris retentir le rivage.

Et ces *singuliers* sont d'autant plus dignes de remarque, qu'il n'y a rien quelquefois de plus magnifique que les *pluriels*. Car la multitude qu'ils renferment, leur donne du son & de l'emphase. Tels sont ces *pluriels* qui sortent de la bouche d'Oedipe dans Sophocle.

Hymen, funeste hymen, tu m'as donné la vie ;

Mais dans ces mêmes flancs ou je fus enfermé,

Tu fais rentrer ce sang dont tu m'avois formé,

Et par là tu produis & des fils & des peres,

Des freres, des maris, des femmes & des meres ;

Et tout ce que du sort la maligne fureur

Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

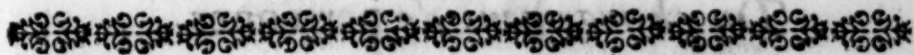
Tous ces differens noms ne veulent dire qu'une seule personne ; c'est à savoir, Oedipe d'une part, & sa mere Jocaste de l'autre,

tre. Cependant par le moyen de ce nombre ainsi repandu & multiplié en differens *pluriels*, il multiplie en quelque façon les infortunes d'Oedipe. C'est par un même pleonasme qu'un poëte a dit,

On vit les Sarpedons & les Hectors paroître.

Il en faut dire autant de ce passage de Platon à propos des Athéniens, que j'ai rapporté ailleurs. *Ce ne sont point des Pelops, des Cadmus, des Egyptes, des Danaüs, ni des hommes nés barbares qui demeurent avec nous. Nous sommes tous Grecs, éloignés du commerce & de la fréquentation des nations étrangères, qui habitons une même ville, &c.*

En effet, tous ces *pluriels* ainsi ramassés ensemble, nous font concevoir une bien plus grande idée des choses. Mais il faut prendre garde à ne faire cela que bien à propos, & dans les endroits où il faut amplifier, ou multiplier, ou exagérer, & dans la passion, c'est à dire, quand le sujet est susceptible d'une de ces choses ou de plusieurs. Car d'attacher par tout ces cymbales & ces sonnettes, cela sentiroit trop son sophiste.



CHAPITRE XX.

Des pluriels réduits en singuliers.

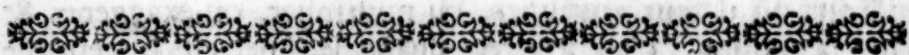
ON peut aussi tout au contraire réduire les *pluriels* en *singuliers*, & cela a quelque chose de fort grand. Tout le Peloponèse, dit Demosthène, étoit alors divisé en factions. Il en est de même de ce passage d'Herodote: *Phrynicus* faisant représenter sa tragédie intitulée, La prise de Milet, tout le théâtre se fonda en larmes. Car de ramasser ainsi plusieurs choses en une, cela donne plus de corps au discours. Au reste, je tiens que pour l'ordinaire c'est une même raison qui fait valoir ces deux différentes figures. En effet, soit qu'en changeant les *singuliers* en *pluriels*, d'une seule chose vous en fassiez plusieurs: Soit qu'en ramassant des *pluriels* dans un seul nom *singulier* qui sonne agréablement à l'oreille, de plusieurs choses vous n'en fassiez qu'une, ce changement imprévu marque la passion.

CHAPITRE

CHAPITRE XXI.

Du changement de tems.

IL en est de même du changement de *tems* : Lors qu'on parle d'une chose passée, comme si elle se faisoit présentement ; parce qu'alors ce n'est plus une narration que vous faites, c'est une action qui se passe à l'heure même : *Un soldat*, dit Xenophon, *étant tombé sous le cheval de Cyrus, & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne un coup d'épée dans le ventre. Le cheval blessé se demene, & secoue son maître. Cyrus tombe.* Cette figure est fort fréquente dans Thucydide.



CHAPITRE XXII.

Du changement de personnes.

LE changement de *personnes* n'est pas moins pathétique ; car il fait que l'auditeur assez souvent se croit voir lui-même au milieu du peril.

*Vous diriez à les voir pleins d'une ardeur si belle,
Qu'ils retrouvent toujours une vigueur nouvelle,
Que rien ne les sauroit ni vaincre ni lasser,
Et que leur long combat ne fait que commencer.*

Et dans Aratus :

Ne t'embarque jamais durant ce triste mois.

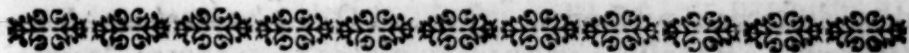
Cela se voit encore dans Herodote. *A la sortie de la ville d'Elephantine*, dit cet historien, *du côté qui va en montant, vous rencontrez d'abord une colline, &c. De là vous descendez dans une plaine : Quand vous l'avez traversée, vous pouvez vous embarquer tout de nouveau, & en douze jours arriver à une grande ville qu'on appelle Meroë.* Voyez-vous, mon cher Terentianus, comme il prend votre esprit avec lui, & le conduit dans tous ces differens pays, vous faisant plutôt voir qu'entendre. Toutes ces choses ainsi pratiquées à-propos, arrêtent l'auditeur, & lui tiennent l'esprit attaché sur l'action présente, princi-

principalement lors qu'on ne s'adresse pas à plusieurs en general, mais à un seul en particulier.

Tu ne saurois connoître au fort de la mêlée,

Quel parti suit le fils du courageux Tydée.

Car en reveillant ainsi l'auditeur par ces *apostrophes*, vous le rendez plus emû, plus attentif, & plus plein de la chose dont vous parlez.



CHAPITRE XXIII.

Des transitions impreveuës.

IL arrive quelquefois, qu'un ecrivain, parlant de quelqu'un, tout d'un coup se met à sa place & jouë son personnage ; & cette *figure* marque l'impetuosité de la passion.

Mais Hector qui les voit epars sur le rivage,

Leur commande à grands cris de quitter le pillage :

D'aller droit aux vaisseaux sur les Grecs se jeter.

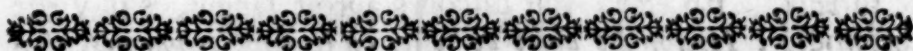
Car quiconque mes yeux verront s'en écarter,

Aussi-tôt dans son sang je cours laver sa honte.

Le poëte retient la narration pour soi, comme celle qui lui est propre, & met tout d'un coup, & sans en avertir, cette menace precipitée dans la bouche de ce guerrier bouillant & furieux. En effet, son discours auroit languï, s'il y eût entremêlé : *Hector dit alors de telles ou semblables paroles.* Au lieu que par cette *transition* imprevuë il previent le lecteur, & la *transition* est faite avant que le poëte même ait songé qu'il la faisoit. Le veritable lieu donc où l'on doit user de cette *figure*, c'est quand le tems presse, & que l'occasion qui se presente ne permet pas de differer ; lors que sur le champ il faut passer d'une personne à une autre, comme dans Hecatee. Ce heraut ayant assez pesé la consequence de toutes ces choses, il commande aux descendans des Heraclides de se retirer. *Je ne puis plus rien pour vous, non plus que si je n'étois plus au monde. Vous êtes perdus, & vous me forcerez bien-tôt moi-même d'aller chercher une retraite chez quelque autre peuple.* Demosthene, dans son oraison contre Aristogiton, a encore employé cette *figure* d'une maniere differente de celle-ci, mais
extrêmement

extrêmement forte & pathétique. Et il ne se trouvera personne entre vous, dit cet orateur, qui ait du ressentiment & de l'indignation de voir un impudent, un infâme violer insolemment les choses les plus saintes : Un scelerat, dis-je, qui . . . O le plus méchant de tous les hommes ! rien n'aura pu arrêter ton audace effrénée ? Je ne dis pas ces portes, je ne dis pas ces barreaux, qu'un autre pouvoit rompre comme toi. Il laisse là sa pensée imparfaite, la colère le tenant comme suspendu & partagé sur un mot, entre deux différentes personnes. Qui . . . O le plus méchant de tous les hommes : Et ensuite, tournant tout d'un coup contre Aristogiton ce même discours qu'il sembloit avoir laissé là, il touche bien d'avantage, & fait une bien plus forte impression. Il en est de même de cet emportement de Penelope dans Homere, quand elle voit entrer chez elle un heraut de la part de ses amans :

De mes facheux amans ministre injurieux,
 Héraut, que cherches-tu ? Qui t'amène en ces lieux ?
 Y viens tu de la part de cette troupe avare,
 Ordonner qu'à l'instant le festin se prepare ?
 Fasse le juste ciel, avançant leur trepas,
 Que ce repas pour eux soit le dernier repas.
 Lâches qui pleins d'orgueil & foibles de courage,
 Consomez de son fils le fertile heritage,
 Vos peres autrefois ne vous ont-ils point dit
 Quel homme étoit Ulysse ? &c.



CHAPITRE XXIV.

De la periphrase.

IL n'y a personne, comme je croi, qui puisse douter que la *periphrase* ne soit encore d'un grand usage dans le *sublime*. Car, comme dans la musique le son principal devient plus agréable à l'oreille, lors qu'il est accompagné des différentes parties qui lui repondent ; de même la *periphrase* tournant à l'entour du mot propre, forme souvent, par rapport avec lui, une consonance & une harmonie fort belle dans le discours : Sur tout, lors qu'elle n'a rien de discordant ou d'enflé, mais que

que toutes choses y sont dans un juste temperament. Platon nous en fournit un bel exemple au commencement de son oraison funebre. Enfin, dit-il, nous leur avons rendu les derniers devoirs, & maintenant ils achevent ce fatal voyage, & ils s'en vont tout glorieux de la magnificence avec laquelle toute la ville en general, & leurs parens en particulier, les ont conduits hors de ce monde. Premièrement il appelle la mort ce fatal voyage. Ensuite il parle des derniers devoirs qu'on avoit rendus aux morts, comme d'une pompe publique que leur pays leur avoit preparée exprès, pour les conduire hors de cette vie. Disons-nous que toutes ces choses ne contribuent que mediocrement à relever cette pensée? Avouons plutôt que par le moyen de cette periphrase melodieusement repandue dans le discours, d'une diction toute simple, il a fait une espece de concert & d'harmonie. De même Xenophon: Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse & plaisante. Au reste, votre ame est ornée de la plus belle qualité que puissent jamais posseder des hommes nés pour la guerre; c'est qu'il n'y a rien qui vous touche plus sensiblement que la louange. Au lieu de dire, Vous vous adonnez au travail, il use de cette circonlocution, Vous regardez le travail comme le seul guide qui vous peut conduire à une vie heureuse. Et etendant ainsi toutes choses, il rend sa pensée plus grande, & releve beaucoup cet eloge. Cette periphrase d'Herodote me semble encore inimitable, La Déesse Venus, pour châtier l'insolence des Scythes qui avoient pillé son temple, leur envoya une maladie qui les rendoit femmes *.

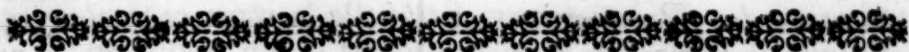
Au reste, il n'y a rien dont l'usage s'étende plus loin que la periphrase, pourvu qu'on ne la repande pas par tout sans choix & sans mesure. Car aussi-tôt elle languit, & a je ne fai quoi de niais & de grossier. Et c'est pourquoi Platon, qui est toujours figuré dans ses expressions, & quelquefois même un peu mal à propos, au jugement de quelques uns, a été raillé, pour avoir dit dans sa republique, Il ne faut point souffrir que les richesses d'or & d'argent prennent pied, ni habitent dans une ville. S'il eût voulu, poursuivent-ils, introduire la possession du betail, assurément qu'il auroit dit par la même raison, les richesses de bœufs & de moutons..

R r

Maïs

* Les fit devenir impuissans.

Mais ce que nous avons dit en general suffit pour faire voir l'usage des *figures*, à l'égard du grand & du sublime. Car il est certain, qu'elles rendent toutes le discours plus animé & plus *pathétique* : Or le *pathétique* participe du sublime, autant que le sublime participe du beau & de l'agréable.



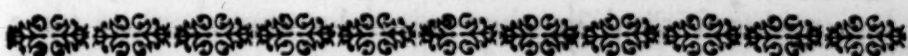
CHAPITRE XXV.

Du choix des mots.

Puisque la *pensée* & la *phrase* s'expliquent ordinairement l'une par l'autre, voyons si nous n'avons point encore quelque chose à remarquer dans cette partie du discours, qui regarde l'expression. Or que le choix des grands mots & des termes propres soit d'une invariable vertu pour attacher & pour émouvoir, c'est ce que personne n'ignore, & sur quoi par conséquent il seroit inutile de s'arrêter. En effet, il n'y a peut-être rien d'où les orateurs & tous les écrivains en general qui s'étudient au sublime, tirent plus de grandeur, d'élégance, de netteté, de poids, de force, & de vigueur pour leurs ouvrages, que du choix des paroles. C'est par elles que toutes ces beautés éclatent dans le discours, comme dans un riche tableau, & elles donnent aux choses une espèce d'âme & de vie. Enfin, les beaux mots sont, à vrai dire, la lumière propre & naturelle de nos pensées. Il faut prendre garde néanmoins à ne pas faire parade par tout d'une vaine enflure de paroles. Car d'exprimer une chose basse en termes grands & magnifiques, c'est tout de même que si vous appliquiez un grand masque de théâtre sur le visage d'un petit enfant ; si ce n'est à la vérité dans la poésie *. Cela se peut voir encore dans un passage de Theopompus, que Cecilius blâme, je ne sais pourquoi, & qui me semble au contraire fort à louer pour sa justesse, & parce qu'il dit beaucoup. Philippe, dit cet historien, *boit sans peine les affronts que la nécessité*

* L'auteur, après avoir montré combien les grands mots sont impertinents dans le style simple, faisoit voir que les termes simples avoient place quelquefois dans le style noble.

cessité de ses affaires l'oblige de souffrir. En effet, un discours tout simple exprimera quelquefois mieux la chose que toute la pompe & tout l'ornement, comme on le voit tous les jours dans les affaires de la vie. Ajoutez qu'une chose énoncée d'une façon ordinaire, se fait aussi plus aisément croire. Ainsi, en parlant d'un homme qui, pour s'aggrandir, souffre sans peine, & même avec plaisir, des indignités, ces termes, *Boire des affronts*, me semblent signifier beaucoup. Il en est de même de cette expression d'Herodote, *Cleomene étant devenu furieux, il prit un couteau dont il se bacha la chair en petits morceaux ; & s'étant ainsi déchiqueté lui-même, il mourut*. Et ailleurs, *Pithés demeurant toujours dans le vaisseau, ne cessa point de combattre, qu'il n'eût été baché en pieces*. Car ces expressions marquent un homme qui dit bonnement les choses, & qui n'y entend point de finesse ; & renferment néanmoins en elles un sens qui n'a rien de grossier ni de trivial.



CHAPITRE XXVI.

Des metaphores.

Pour ce qui est du nombre des *metaphores*, Cecilius semble être de l'avis de ceux qui n'en souffrent pas plus de deux ou de trois au plus, pour exprimer une seule chose. Mais Demosthene nous doit encore ici servir de regle. Cet orateur nous fait voir qu'il y a des occasions où l'on en peut employer plusieurs à la fois, quand les passions, comme un torrent rapide, les entraînent avec elles nécessairement, & en foule. *Ces hommes malheureux*, dit-il quelque part, *ces lâches flatteurs, ces furies de la republique ont cruellement déchiré leur patrie. Ce sont eux qui dans la debauché ont autrefois vendu à Philippe nôtre liberté, & qui la vendent encore aujourd'hui à Alexandre ; qui mesurant, dis-je, tout leur bonheur aux sales plaisirs de leur ventre, à leurs infâmes debordemens, ont renversé toutes les bornes de l'honneur, & détruit parmi nous cette regle qu'les anciens Grecs faisoient consister toute leur félicité, de ne souffrir point de maître*. Par cette foule de *metaphores* prononcées dans la colère, l'orateur ferme entièrement la bouche à ces traîtres.

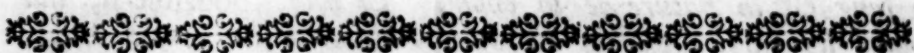
Neanmoins Aristote & Theophraste, pour excuser l'audace de ces figures, pensent qu'il est bon d'y apporter ces adoucissements, *Pour ainsi dire, Pour parler ainsi, Si j'ose me servir de ces termes, Pour m'expliquer un peu plus hardiment.* En effet, ajoutent-ils l'excuse est un remede contre les hardiesses du discours, & je suis bien de leur avis. Mais je soutiens pourtant toujours ce que j'ai deja dit, que le remede le plus naturel contre l'abondance & la hardiessse, soit des *metaphores*, soit des autres figures, c'est de ne les employer qu'à propos; je veux dire, dans les grandes passions, & dans le sublime. Car comme le sublime & le *pathetique*, par leur violence & leur impetuositè, emportent naturellement, & entraînent tout avec eux, ils demandent necessairement des expressions fortes, & ne laissent pas le tems à l'auditeur de s'amuser à chicaner le nombre des *metaphores*, parce qu'en ce moment il est epris d'une commune fureur avec celui qui parle.

Et même pour les lieux communs & les descriptions, il n'y a rien quelquefois qui exprime mieux les choses qu'une foule de *metaphores* continuées. C'est par elles que nous voyons dans Xenophon une description si pompeuse de l'edifice du corps humain. Platon neanmoins en a fait la peinture d'une maniere encore plus divine. Ce dernier appelle la tête, une citadelle. Il dit que le cou est un isthme, qui a été mis entre elle & la poitrine. Que les vertebres sont, comme des gonds sur lesquels elle tourne. Que la volupté est l'amorce de tous les malheurs qui arrivent aux hommes. Que la langue est le juge des saveurs. Que le cœur est la source des veines, la fontaine du sang qui de là se porte avec rapidité dans toutes les autres parties, & qu'il est disposé comme une forteresse gardée de tous côtés. Il appelle les pores, des ruës étroites. Les Dieux, poursuit-il, voulant soutenir le batement du cœur, que la vûe inopinée des choses terribles, ou le mouvement de la colere qui est de feu, lui causent ordinairement, ils ont mis sous lui le poumon dont la substance est molle, & n'a point de sang; mais ayant par dedans de petits trous en forme d'eponge, il sert au cœur comme d'oreille, afin que quand la colere est enflammée, il ne soit point troublé dans ses fonctions. Il appelle la partie concupiscible, l'appartement de la femme; & la partie irascible, l'appartement de l'homme. Il dit que la rate est la cuisine des intestins; & qu'étant pleine des ordures du foie, elle s'enfle & devient bouffie. En suite, continue-t-il, les Dieux couvrirent toutes

toutes ces parties de chair, qui leur sert comme de rampart & de défense contre les injures du chaud & du froid, & contre tous les autres accidens. Et elle est, ajoute-t-il, comme une iaine molle & ramassée qui entoure doucement le corps. Il dit que le sang est la pâture de la chair. Et afin, poursuit-il, que toutes les parties pussent recevoir l'aliment, ils y ont creusé comme dans un jardin, plusieurs canaux, afin que les ruisseaux des veines sortant du cœur comme de leur source, pussent couler dans ces étroits conduits du corps humain. Au reste, quand la mort arrive, il dit, que les organes se denoient comme les cordages d'un vaisseau, & qu'ils laissent aller l'ame en liberté. Il y en a encore une infinité d'autres ensuite, de la même force; mais ce que nous avons dit suffit pour faire voir combien toutes ces figures sont sublimes d'elles mêmes; combien dis-je, les *metaphores* servent au grand, & de quel usage elles peuvent être dans les endroits *pathétiques*, & dans les descriptions.

Or que ces figures ainsi que toutes les autres elegances du discours, portent toujours les choses dans l'excès; c'est ce que l'on remarque assez sans que je le dise. Et c'est pourquoi Platon même n'a pas été peu blâmé de ce que souvent, comme par une fureur de discours, il se laisse emporter à des *metaphores* dures & excessives, & à une vaine pompe *allegorique*. On ne concevra pas aisément, dit-il en un endroit, qu'il en doit être de même d'une ville comme d'un vase, ou le vin qu'on verse, & qui est d'abord bouillant & furieux, tout d'un coup entrant en société avec une autre divinité sôbre, qui le châtie, devient doux & bon à boire. D'appeller l'eau une divinité sôbre, & de ce servir du terme de *châtier* pour temperer. En un mot, de s'étudier si fort à ces petites finesses, cela sent, disent-ils, son poète qui n'est pas lui même trop sôbre. Et c'est peut-être ce qui a donné sujet à Cecilius de décider si hardiment dans ses commentaires sur Lyfias, que Lyfias valoit mieux en tout que Platon, poussé par deux sentimens aussi peu raisonnables l'un que l'autre. Car bien qu'il aimât Lyfias plus que soi-même, il haïssoit encore plus Platon qu'il n'aimoit Lyfias; si bien que porté de ces deux mouvemens, & par un esprit de contradiction, il a avancé plusieurs choses de ces deux auteurs, qui ne sont pas des décisions si souveraines qu'il s'imagine. De fait, accusant Platon d'être tombé en plusieurs endroits, il parle de l'autre comme

comme d'un auteur achevé, & qui n'a point de défauts ; ce qui, bien loin d'être vrai, n'a pas même une ombre de vraisemblance. Et en effet, où trouverons-nous un écrivain qui ne peche jamais, & où il n'y ait rien à reprendre ?



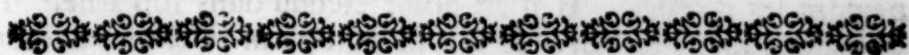
CHAPITRE XXVII.

Si l'on doit preferer le mediocre parfait, au sublime qui a quelques défauts.

Peut-etre ne sera-t-il pas hors de propos d'examiner ici cette question en general, savoir lequel vaut mieux, soit dans la prose, soit dans la poésie, d'un *sublime* qui a quelques défauts, ou d'une *mediocrité* parfaite & saine en toutes ses parties, qui ne tombe & ne se dement point : Et ensuite lequel, à juger equitablement des choses, doit emporter le prix de deux ouvrages, dont l'un a un plus grand nombre de beautés, mais l'autre va plus au *grand* & au *sublime*. Car ces questions étant naturelles à notre sujet, il faut necessairement les resoudre. Premièrement donc je tiens, pour moi, qu'une *grandeur* au dessus de l'ordinaire n'a point naturellement la pureté du *mediocre*. En effet, dans un discours si poli & si limé, il faut craindre la bassesse ; & il en est de même du *sublime* que d'une richesse immense, où l'on ne peut pas prendre garde à tout de si près, & où il faut malgré qu'on en ait, negliger quelque chose. Au contraire, il est presque impossible, pour l'ordinaire, qu'un esprit bas & *mediocre* fasse des fautes. Car, comme il ne se hazarde & ne s'eleve jamais, il demeure toujours en sureté ; au lieu que le *grand* de soi-même, & par sa propre grandeur, est glissant & dangereux. Je n'ignore pas pourtant ce qu'on me peut objecter d'ailleurs, que naturellement nous jugeons des ouvrages des hommes par ce qu'ils ont de pire, & que le souvenir des fautes qu'on y remarque, dure toujours, & ne s'efface jamais ; au lieu que ce qui est beau passe vite, & s'ecoule bien-tôt de notre esprit. Mais bien que j'aye remarque plusieurs fautes dans Homere, & dans tous les plus celebres auteurs, & que je sois peut-être l'homme du monde à qui elles plaisent le moins ; j'estime après tout que ce sont des fautes dont ils ne se sont pas sou-

ciés,

ciés, & qu'on ne peut appeller proprement fautes, mais qu'on doit simplement regarder comme des meprises & de petites negligences qui leur sont echappées ; parce que leur esprit, qui ne s'étudioit qu'au *grand*, ne pouvoit pas s'arrêter aux petites choses. En un mot, je maintiens que le *sublime*, bien qu'il ne se soutienne pas également par tout, quand ce ne seroit qu'à cause de sa grandeur, l'emporte sur tout le reste. En effet, Apollonius, par exemple, celui qui a composé le poëme des Argonautes, ne tombe jamais ; & dans Theocrite, ôté quelques endroits où il sort un peu du caractère de l'épique, il n'y a rien qui ne soit heureusement imaginé. Cependant, aimeriez-vous mieux être Apollonius ou Theocrite, qu'Homere ? L'Erigone d'Eratosthene est un poëme ou il n'y a rien à reprendre. Direz-vous pour cela qu'Eratosthene est plus grand poëte qu'Archiloque, qui se brouille à la verité, & manque d'ordre & d'œconomie en plusieurs endroits de ses écrits, mais qui ne tombe dans ce défaut qu'à cause de cet esprit divin, dont il est entraîné, & qu'il ne sauroit regler comme il veut ? Et même pour le lyrique, choisiriez-vous plutôt d'être Bacchylide que Pindare ? Ou pour la tragedie, Ion ce poëte de Chio que Sophocle ? En effet, ceux-là ne font jamais de faux pas, & n'ont rien qui ne soit écrit avec beaucoup d'elegance & d'agrément. Il n'en est pas ainsi de Pindare & de Sophocle ; car au milieu de leur plus grande violence, durant qu'ils tonnent & foudroient, pour ainsi dire, souvent leur ardeur vient mal à propos à s'éteindre, & ils tombent malheureusement. Et toutefois y a-t-il un homme de bon sens qui daignât comparer tous les ouvrages d'Ion ensemble au seul Oedipe de Sophocle ?



CHAPITRE XXVIII.

Comparaison d'Hyperide & de Demosthene.

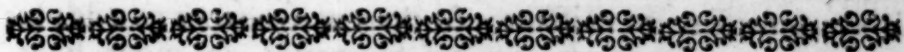
Que si au reste l'on doit juger du merite d'un ouvrage par le nombre plutôt que par la qualité & l'excellence de ses beautés ; il s'ensuivra qu'Hyperide doit être entierement preferé à Demosthene. En effet, outre qu'il est plus harmonieux, il a bien plus de parties d'orateur, qu'il possède presque toutes

toutes en un degré eminent, semblable à ces athlètes qui réussissent aux cinq sortes d'exercices, & qui n'étant les premiers en pas un de ces exercices, passent en tous l'ordinaire & le commun. En effet, il a imité Demosthene en tout ce que Demosthene a de beau, excepté pourtant dans la composition & l'arrangement des paroles. Il joint à celà les douceurs & les graces de Lysias. Il sait adoucir, où il faut, la rudesse & la simplicité du discours, & ne dit pas toutes les choses d'un même air comme Demosthene. Il excelle à peindre les mœurs. Son stile a dans sa naïveté une certaine douceur agréable & fleurie. Il y a dans ses ouvrages un nombre infini de choses plaisamment dites. Sa maniere de rire & de se moquer est fine, & a quelque chose de noble. Il a une facilité merveilleuse à manier l'ironie. Ses railleries ne sont point froides ni recherchées, comme celles de ces faux imitateurs du stile Attique, mais vives & pressantes. Il est adroit à eluder les objections qu'on lui fait, & à les rendre ridicules en les amplifiant. Il a beaucoup de plaisant & de comique, & est tout plein de jeux & de certaines pointes d'esprit, qui frappent toujours où il vise. Au reste, il assaisonne toutes ces choses d'un tour & d'une grace inimitable; il est né pour toucher & emouvoir la pieté; il est étendu dans ses narrations fabuleuses; il a une flexibilité admirable pour les digressions; il se detourne; il reprend haleine où il veut, comme on le peut voir dans ces *fables* qu'il conte de Latone; il a fait une oraison funebre, qui est écrite avec tant de pompe & d'ornement, que je ne fais si pas-un autre l'a jamais égalé en celà.

Au contraire, Demosthene ne s'entend pas fort bien à peindre les mœurs. Il n'est point étendu dans son stile. Il a quelque chose de dur, & n'a ni pompe ni ostentation. En un mot, il n'a presque aucune des parties dont nous venons de parler. S'il s'efforce d'être plaisant il se rend ridicule, plutôt qu'il ne fait rire, & s'éloigne d'autant plus du plaisant qu'il tâche d'en approcher. Cependant, parce qu'à mon avis, toutes ces beautés qui sont en foule dans Hyperide, n'ont rien de grand; qu'on y voit, pour ainsi dire, un orateur toujours à jeun, & une langueur d'esprit qui n'échauffe, qui ne remue point l'ame, personne n'a jamais été fort transporté de la lecture de ses ouvrages. Au lieu que Demosthene ayant ramassé en soi toutes les qualités d'un orateur veritablement né au *sublime*,

&

& entierement perfectionné par l'étude, ce ton de majesté & de grandeur, ces mouvemens animés, cette fertilité, cette adresse, cette promptitude, & ce qu'on doit sur tout estimer en lui, cette force & cette vehemence dont jamais personne n'a su approcher: Par toutes ces divines qualités, que je regarde en effet comme autant de rares presens qu'il avoit reçus des Dieux, & qu'il ne m'est pas permis d'appeller des qualités humaines, il a effacé tout ce qu'il y a eu d'orateurs celebres dans tous les siècles, les laissant comme abbarus & eblouis, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses eclairs. Car dans les parties où il excelle, il est tellement élevé au dessus d'eux, qu'il repare entierement par là celles qui lui manquent. Et certainement il est plus aisé d'envisager fixement, & les yeux ouverts, les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point emû des violentes passions qui regnent en foule dans ses ouvrages.



CHAPITRE XXIX.

De Platon & le Lysias, & de l'excellence de l'esprit humain.

Pour ce qui est de Platon, comme j'ai dit, il y a bien de la difference. Car il surpasse Lysias, non seulement par l'excellence, mais aussi par le nombre de ses beautés. Je dis plus, c'est que Platon n'est pas tant au dessus de Lysias, par un plus grand nombre de beautés, que Lysias est au dessous de Platon par un plus grand nombre de fautes.

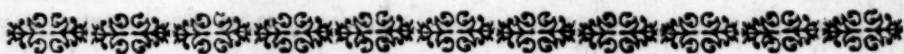
Qu'est ce donc qui a porté ces esprits divins à mepriser cette exacte & scrupuleuse delicatesse, pour ne chercher que le *sublime* dans leurs écrits? En voici une raison. C'est que la nature n'a point regardé l'homme comme un animal de basse & de vile condition, mais elle lui a donné la vie, & l'a fait venir au monde comme dans une grande assemblée, pour être spectateur de toutes les choses qui s'y passent; elle l'a, dis-je, introduit dans cette lice, comme un courageux athlete qui ne doit respirer que la gloire. C'est pourquoi elle a engendré d'abord en nos ames une passion invincible pour tout ce qui nous paroît de plus grand & de plus divin. Aussi voyons-

nous que le monde entier ne suffit pas à la vaste étendue de l'esprit de l'homme. Nos pensées vont souvent plus loin que les cieus, & penetrent au delà de ces bornes qui environnent & qui terminent toutes choses.

Et certainement, si quelqu'un fait un peu de reflexion sur un homme dont la vie n'ait rien eu dans tout son cours que de grand & d'illustre, il peut connoître par là, à quoi nous sommes nés. Ainsi, nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux, bien que l'eau en soit claire & transparente, & utile même pour nôtre usage ; mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'océan sur tout. Nous ne sommes pas fort étonnées de voir une petite flâme que nous avons allumée, conserver long tems sa lumière pure ; mais nous sommes frappés d'admiration, quand nous contemplons ces feux qui s'allument quelquefois dans le ciel, bien que pour l'ordinaire ils s'évanouissent en naissant ; & nous ne trouvons rien de plus étonnant dans la nature, que ces fournaïses du mont Etna, qui quelquefois jettent du profond de ses abîmes,

Des pierres, des rochers, & des fleuves de flâmes.

De tout cela il faut conclurre que ce qui est utile, & même nécessaire aux hommes, souvent n'a rien de merveilleux, comme étant aisé à acquérir ; mais que tout ce qui est extraordinaire est admirable & surprenant.



CHAPITRE XXX.

Que les fautes dans le sublime se peuvent excuser.

AL'égard donc des grands orateurs en qui le *sublime* & le *merveilleux* se rencontre joint avec l'*utile* & le *nécessaire*, il faut avouer qu'encore que ceux dont nous parlions n'aient point été exempts de fautes, ils avoient néanmoins quelque chose de surnaturel & de divin. En effet, d'exceller dans toutes les autres parties, cela n'a rien qui passe la portée de l'homme ; mais le *sublime* nous élevé presque aussi haut que Dieu. Tout ce qu'on gagne à ne point faire de fautes,

fautes, c'est qu'on ne peut être repris ; mais le *grand* se fait admirer. Que vous dirai-je enfin ? Un seul de ces beaux traits & de ces pensées sublimes qui sont dans les *ouvrages* de ces excellens *auteurs*, peut payer tous leurs défauts. Je dis bien plus, c'est que si quelqu'un ramassoit ensemble toutes les fautes qui sont dans Homere, dans Demosthene, dans Platon, & dans tous ces autres celebres heros, elles ne feroient pas la moindre ni la milliême partie des bonnes choses qu'ils ont dites. C'est pourquoy l'envie n'a pas empêché qu'on ne leur ait donné le prix dans tous les siècles, & personne jusqu'ici n'a été en état de leur enlever ce prix, qu'ils conserveront encore aujourd'hui, & que vrai-semblablement ils conserveront toujours.

*Tant qu'on verra les eaux dans les plaines courir,
Et les bois depouillés au printems refleurir.*

On me dira peut-être qu'un Colosse qui a quelques défauts n'est pas plus à estimer qu'une petite statuë achevée, comme par exemple le soldat de Polyclète *. A cela je repons, que dans les ouvrages de l'art, c'est le *travail* & l'*achevement* que l'on considere ; au lieu que dans les ouvrages de la nature, c'est le *sublime* & le *prodigieux*. Or, discourir, c'est une operation naturelle à l'homme. Ajoutez, que dans une statuë on ne cherche que le rapport & la ressemblance ; mais dans le discours on veut, comme j'ai dit, le *surnaturel* & le *divin*. Cependant, pour ne nous point éloigner de ce que nous avons établi d'abord, comme c'est le devoir de l'art d'empêcher que l'on ne tombe, & qu'il est bien difficile qu'une haute elevation à la longue se soutienne, & garde toujours un ton egal, il faut que l'art vienne au secours de la nature ; parce qu'en effet, c'est leur parfaite alliance qui fait la souveraine perfection. Voilà ce que nous avons cru être obligés de dire sur les questions qui se sont présentées. Nous laissons pourtant à chacun son jugement libre & entier.

* Le *Doryphore*, petite statuë de Polyclète:

CHAPITRE XXXI.

Des paraboles, des comparaisons, & des hyperboles.

Pour retourner à nôtre discours, les *paraboles* & les *comparaisons* approchent fort des *metaphores*, & ne different d'elles qu'en un seul point †. * * * * *

Telle est cette *hyperbole*. *Supposez que vôtre esprit soit dans vôtre tête, & que vous ne le fouliez pas sous vos talons.* C'est pourquoi il faut bien prendre garde jusqu'où toutes ces *figures* peuvent être poussées ; parce qu'assez souvent, pour vouloir porter trop haut une *hyperbole*, on la détruit. C'est comme une corde d'arc, qui pour être trop tendue, se relache ; & celà fait quelquefois un effet tout contraire à ce que nous cherchons.

Ainsi Isocrate, dans son panegyrique, par une sorte ambition de ne vouloir rien dire qu'avec emphase, est tombé, je ne sai comment, dans une faute de petit ecolier. Son dessein, dans ce panegyrique, c'est de faire voir que les Athéniens ont rendu plus de service à la Grece que ceux de Lacedemone ; & voici par où il debute. *Puisque le discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes petites, & les petites grandes ; qu'il fait donner les graces de la nouveauté aux choses les plus vieilles, & qu'il fait paroître vieilles celles qui sont nouvellement faites.* Est-ce ainsi, dira quelqu'un, ô Isocrate, que vous allez changer toutes choses à l'égard des Lacedemoniens & des Athéniens ? En faisant de cette sorte l'eloge du discours, il fait proprement un exorde pour exhorter ses auditeurs à ne rien croire de ce qu'il leur va dire.

C'est pourquoi il faut supposer, à l'égard des *hyperboles*, ce que nous avons dit pour toutes les *figures* en general ; que celles-là sont les meilleures qui sont entierement cachées, & qu'on ne prend point pour des *hyperboles*. Pour celà donc il faut avoir soin que ce soit toujours la passion qui les fasse produire au milieu de quelque grande circonstance. Comme, par exemple, l'*hyperbole* de Thucydide, à propos des Athéniens qui perirent dans la Sicile. *Les Siciliens étant descendus*
en

† Cet endroit est fort defecieux, & ce que l'auteur avoit dit de ces figures manque tout entier.

en ce lieu, ils y firent un grand carnage de ceux sur tout qui s'étoient jettés dans le fleuve. L'eau fut en un moment corrompue du sang de ces misérables; & néanmoins toute bourbeuse & toute sanglante qu'elle étoit, ils se batoient pour en boire. Il est assez peu croyable que des hommes boivent du sang & de la bouë, & se barent même pour en boire; & toutefois la grandeur de la passion, au milieu de cette étrange circonstance, ne laisse pas de donner une apparence de raison à la chose. Il en est de même de ce que dit Herodote de ces Lacedemoniens, qui combattirent au pas des Thermophyles. Ils se defendirent encore quelque tems en ce lieu avec les armes qui leur restoient, & avec les mains & les dents; jusqu'à ce que les Barbares tirant toujours, les eussent comme ensevelis sous leurs traits. Que dites-vous de cette hyperbole? Quelle apparence que des hommes se defendent avec les mains & les dents contre des gens armés, & que tant de personnes soient ensevelies sous les traits de leurs ennemis? Cela ne laisse pas néanmoins d'avoir de la vraisemblance; parce que la chose ne semble pas recherchée pour l'hyperbole; mais que l'hyperbole semble naître du sujet même. En effet, pour ne me point departir de ce que j'ai dit, un remede infailible pour empêcher que les hardiesses ne choquent; c'est de ne les employer que dans la passion, & aux endroits à peu près qui semblent les demander. Cela est si vrai, que dans le comique on dit des choses qui sont absurdes d'elles-mêmes, & qui ne laissent pas toutefois de passer pour vraisemblables, à cause qu'elles émeuvent la passion, je veux dire, qu'elles excitent à rire. En effet, le rire est une passion de l'ame causée par le plaisir. Tel est ce trait d'un poëte comique: Il possédoit une terre à la campagne, qui n'étoit pas plus grand qu'une épître de Lacedemonien.

Au reste, on se peut servir de l'hyperbole aussi-bien pour diminuer les choses, que pour les aggrandir, car l'exaggeration est propre à ces deux differens effets; & le *diastyrme*, qui est une espece d'hyperbole, n'est, à le bien prendre, que l'exaggeration d'une chose basse & ridicule.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXII.

De l'arrangement des paroles.

DEs cinq parties qui produisent le *grand*, comme nous avons supposé d'abord, il reste encore la cinquième à examiner ; c'est à savoir la *composition & l'arrangement des paroles*. Mais comme nous avons déjà donné deux volumes de cette matiere, où nous avons suffisamment expliqué tout ce qu'une longue speculation nous en a pû apprendre, nous nous contenterons de dire ici ce que nous jugeons absolument nécessaire à nôtre sujet ; comme, par exemple, que l'harmonie n'est pas simplement un agrément que la nature a mis dans la voix de l'homme pour persuader & pour inspirer le plaisir ; mais que dans les instrumens même inanimés, c'est un moyen merveilleux pour elever le courage, & pour emouvoir les passions.

Et de vrai, ne voyons-nous pas que le son des flutes emeut l'ame de ceux qui l'ecoutent, & les remplit de fureur, comme s'ils estoient hors d'eux-mêmes ? Que leur imprimant dans l'oreille le mouvement de sa cadence, il les contraint de la suivre, & d'y conformer en quelque sorte le mouvement de leur corps. Et non seulement le son des flutes, mais presque tout ce qu'il y a de differens sons au monde, comme par exemple, ceux de la lyre, font cet effet. Car bien qu'ils ne signifient rien d'eux-mêmes, néanmoins par ces changemens de sons qui s'entrechoquent les uns les autres, & par le melange de leurs accords, souvent, comme nous voyons, ils causent à l'ame un transport & un ravissement admirable. Cependant ce ne sont que des images & de simples imitations de la voix, qui ne disent & ne persuadent rien, n'étant, s'il faut parler ainsi, que des sons bâtarde, & non point, comme j'ai dit, des effets de la nature de l'homme. Que ne dirons-nous donc point de la *composition*, qui est en effet comme l'harmonie du discours dont l'usage est naturel à l'homme, qui ne frappe pas simplement l'oreille, mais l'esprit ; qui remue tout à la fois tant de differentes sortes de noms, de pensées, de choses, tant de beautés, & d'elegances avec lesquelles nôtre ame a comme une espece de liaison & d'affinité ; qui par le melange & la diversité des sons infinie dans les esprits, inspire à ceux qui ecoutent, les passions mêmes de

de l'orateur, & qui bâtit sur ce *sublime* amas de paroles, ce grand & ce merveilleux que nous cherchons ? Pouvons-nous, dis-je, nier qu'elle ne contribué beaucoup à la grandeur, à la majesté, à la magnificence du discours, & à toutes ces autres beautés qu'elle renferme en soi ; & qu'ayant un empire absolu sur les esprits, elle ne puisse en tout tems les ravir & les enlever ? Il y auroit de la folie à douter d'une vérité si universellement reconnue, & l'expérience en fait foi.

Au reste, il en est de même des discours que des corps, qui doivent ordinairement leur principale excellence, à l'assemblage, & à la juste proportion de leurs membres ; de sorte même qu'encore qu'un membre séparé de l'autre n'ait rien en soi de remarquable, tous ensemble ne laissent pas de faire un corps parfait. Ainsi les parties du *sublime* étant divisées, le *sublime* se dissipe entièrement ; au lieu que venant à ne former qu'un corps par l'assemblage qu'on en fait, & par cette liaison harmonieuse qui les joint, le seul tour de la période leur donne du son & de l'emphase. C'est pourquoi on peut comparer le *sublime* dans les périodes, à un festin par lequel plusieurs ont contribué : Jusques-là qu'on voit beaucoup de poètes & d'écrivains, qui n'étant point nés au *sublime*, n'en ont jamais manqué néanmoins ; bien que pour l'ordinaire ils se servissent de façons de parler basses, communes, & fort peu élégantes. En effet, ils se soutiennent par ce seul *arrangement de paroles* qui leur enfle & grossit en quelque sorte la voix, si bien qu'on ne remarque point leur bassesse. Philiste est de ce nombre. Tel est aussi Aristophane en quelques endroits, & Euripide en plusieurs, comme nous l'avons déjà suffisamment montré. Ainsi quand Hercule, dans cet auteur, après avoir tué ses enfans, dit,

Tant de maux à la fois sont entrés dans mon ame,

Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

Cette pensée est fort triviale. Cependant il la rend noble par le moyen de ce tour qui a quelque chose de musical & d'harmonieux. Et certainement, pour peu que vous renversiez l'ordre de sa période, vous verrez manifestement combien Euripide est plus heureux dans l'*arrangement de ses paroles*, que dans le *sens de ses pensées*. De même, dans sa tragédie intitulée, *Dircé traînée par un taureau*.

Il tourne aux environs dans sa route incertaine ;

Et courant en tous lieux où sa rage le meine,

Traîne après soi la femme, & l'arbre & le rocher.

Cette

Cette pensée est fort noble à la vérité ; mais il faut avouer que ce qui lui donne plus de force, c'est cette harmonie qui n'est point précipitée, ni emportée comme une masse pesante, mais dont les paroles se soutiennent les unes les autres, & où il y a plusieurs pauses. En effet, ces pauses sont comme autant de fondemens solides sur lesquels son discours s'appuie & s'élève.



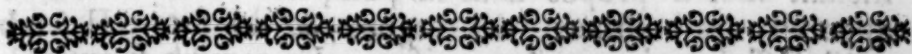
CHAPITRE XXXIII.

De la mesure des périodes.

AU contraire, il n'y a rien qui rabaisse d'avantage le *sublime*, que ces nombres rompus, & qui se prononcent vite ; tels que sont les *pyrriques*, les *trochées* & les *dichorées*, qui ne sont bons que pour la danse. En effet, toutes ces sortes de piés & de mesures n'ont qu'une certaine mignardise & un petit agrément qui a toujours le même tour, & qui n'émue point l'ame. Ce que j'y trouve de pire, c'est que comme nous voyons que naturellement ceux à qui l'on chante un air ne s'arrêtent point au sens des paroles, & sont entraînés par le chant ; de même, ces paroles mesurées n'inspirent point à l'esprit les passions qui doivent naître du discours, & impriment simplement dans l'oreille le mouvement de la cadence. Si bien que comme l'auditeur prévoit d'ordinaire cette chute qui doit arriver, il va au devant de celui qui parle, & le prévient, marquant, comme en une danse, la chute avant qu'elle arrive.

C'est encore un vice qui affoiblit beaucoup le discours, quand les périodes sont arrangées avec trop de soin, où quand les membres en sont trop courts, & ont trop de syllabes breves, étant d'ailleurs comme joints & attachés ensemble avec des cloux, aux endroits où ils se desunissent. Il n'en faut pas moins dire des périodes qui sont trop coupées. Car il n'y a rien qui estropie d'avantage le *sublime*, que de le vouloir comprendre dans un trop petit espace. Quand je defens néanmoins de trop couper les périodes, je n'entens pas parler de celles qui ont leur juste étendue, mais de celles qui sont

sont trop petites, & comme mutilées. En effet, de trop couper son stile, cela arrête l'esprit ; au lieu que de le diviser en périodes, cela conduit le lecteur. Mais le contraire, en même tems, apparoit des périodes trop longues ; & toutes ces paroles recherchées, pour alonger mal à propos un discours, sont mortes & languissantes.



CHAPITRE XXXIV.

De la bassesse des termes.

UN des choses encore qui avilit autant le discours, c'est la bassesse des termes. Ainsi nous voyons dans Herodote une description de tempête, qui est divine pour le sens : Mais il y a mêlé des mots extrêmement bas ; comme quand il dit, *La mer commençant à bruire*. Le mauvais son de ce mot *bruire*, fait perdre à sa pensée une partie de ce qu'elle avoit de grand. Le vent, dit-il, en un autre endroit, *les ballotta fort, & ceux qui furent dispersés par la tempête, firent une fin peu agréable*. Ce mot *ballotter* est bas ; & l'épithète de *peu agréable* n'est point propre pour exprimer un accident comme celui-là.

De même, l'historien Theopompus a fait une peinture de la descente du roi de Perse dans l'Egypte, qui est miraculeuse d'ailleurs : Mais il a tout gâté par la bassesse des mots qu'il y mêle. *Y a-t-il une ville, dit cet historien, & une nation dans l'Asie qui n'ait envoyé des ambassadeurs au roi ? Y a-t-il rien de beau & de précieux qui croisse, ou qui se fabrique en ces pays, dont on ne lui ait fait des presens ? Combien de tapis & de vestes magnifiques, les unes rouges, les autres blanches, & les autres historiées de couleurs, combien de tentes dorées & garnies de toutes les choses nécessaires pour la vie ? Combien de robes & de lits somptueux ? Combien de vases d'or & d'argent enrichis de pierres précieuses, ou artistement travaillés ? Ajoutez à cela un nombre infini d'armes étrangères & à la Grecque : Une foule incroyable de bêtes de voiture, & d'animaux destinés pour les sacrifices : Des boisseaux remplis de toutes les choses propres pour jouir le goût : Des armoires & des sacs pleins de papier, &*

de plusieurs autres utensiles ; & une si grande quantité de viandes salées de toutes sortes d'animaux, que ceux qui les voyoient de loin, pensoient que ce fussent des collines qui s'elevassent de terre.

De la plus haute elevation il tombe dans la dernière bassesse, à l'endroit justement où il devoit le plus s'élever. Car mêlant mal à propos dans la pompeuse description de cet appareil, des boisseaux, des ragouts & des sacs : Il semble qu'il fasse la peinture d'une cuisine. Et comme si quelqu'un avoit toutes ces choses à arranger, & que parmi des tentes & des vases d'or, au milieu de l'argent & des diamans, il mît en parade des sacs & des boisseaux, cela feroit un vilain effet à la vue. Il en est de même des mots bas dans le discours, & ce sont comme autant de taches & de marques honteuses qui flétrissent l'expression. Il n'avoit qu'à détourner un peu la chose, & dire en general, à propos de ces montagnes de viandes salées, & du reste de cet appareil : Qu'on envoya au roi des chameaux & plusieurs bêtes de voiture chargées de toutes les choses nécessaires pour la bonne chère & pour le plaisir. Ou, des monceaux de viandes les plus exquisés, & tout ce qu'on sauroit s'imaginer de plus ragoutant & de plus délicieux. Ou, si vous voulez, tout ce que les officiers de table & de cuisine pouvoient souhaiter de meilleur pour la bouche de leur maître. Car il ne faut pas d'un discours fort élevé passer à des choses basses & de nulle considération, à moins qu'on n'y soit forcé par une nécessité bien pressante. Il faut que les paroles répondent à la majesté des choses dont on traite ; & il est bon en cela d'imiter la nature, qui, en formant l'homme, n'a point exposé à la vue ces parties qu'il n'est pas honnête de nommer, & par où le corps se purge : Mais, pour me servir des termes de Xenophon, *a caché & détourné ces egouts le plus loin qu'il lui a été possible, de peur que la beauté de l'animal n'en fût souillée.* Mais il n'est pas besoin d'examiner de si près toutes les choses qui rabaisent le discours. En effet, puisque nous avons montré ce qui sert à l'élever & à l'ennoblir, il est aisé de juger qu'ordinairement le contraire est ce qui l'avilit & le fait ramper.

CHAPITRE XXXV.

Des causes de la decadence des esprits.

IL ne reste plus, mon cher Terentianus, qu'une chose à examiner. C'est la question que me fit, il y a quelques jours un philosophe. Car il est bon de l'eclaircir, & je veux bien, pour vôtre satisfaction particuliere, l'ajouter encore à ce traité.

Je ne saurois assez m'étonner, me disoit ce philosophe, non plus que beaucoup d'autres, d'où vient que dans nôtre siecle il se trouve assez d'orateurs qui savent manier un raisonnement, & qui ont même le stile oratoire ; qu'il s'en voit, dis-je, plusieurs qui ont de la vivacité, de la netteté, & sur tout de l'agrément dans leurs discours ; mais qu'il s'en rencontre si peu qui puissent s'élever fort haut dans le *sublime*. Tant la sterilité maintenant est grande parmi les esprits. N'est-ce point, poursuivoit-il, ce qu'on dit ordinairement, que c'est le gouvernement populaire qui nourrit & forme les grands genies : Puisqu'enfin jusqu'ici tout ce qu'il y a presque eu d'orateurs habiles ont fleuri, & sont morts avec lui ? En effet, ajoutoit-il, il n'y a peut-être rien qui eleve d'avantage l'ame des grands hommes que la liberté, ni qui excite & reveille plus puissamment en nous ce sentiment naturel qui nous porte à l'émulation, & cette noble ardeur de se voir élevé au-dessus des autres. Ajoutez que les prix, qui se proposent dans les republiques, aiguïsent, pour ainsi dire, & achevent de polir l'esprit des orateurs, leur faisant cultiver avec soin les talens qu'ils ont reçus de la nature ; tellement qu'on voit briller dans leurs discours la liberté de leurs pays.

Mais nous, continuoit-il, qui avons appris dès nos premieres années à souffrir le joug d'une domination legitime, qui avons été comme enveloppés par les courumes & les façons de faire de la monarchie, lors que nous avons encore l'imagination tendre, & capable de toutes sortes d'impressions : En un mot, qui n'avons jamais goûté de cette vive & feconde source de l'éloquence, je veux dire, de la liberté ; ce qui arrive ordinairement de nous, c'est que nous nous rendons de grands & magnifiques flateurs. C'est pourquoi il estimoit, disoit-il, qu'un homme même né dans la servitude étoit capable des autres sciences ; mais que nul esclave ne pouvoit jamais être orateur. Car un esprit, continua-t-il, abbatu

& comme domté par l'accoutumance au joug, n'oseroit plus s'enhardir à rien ; tout ce qu'il avoit de vigueur s'évapore de foi-même, & il demeure toujours comme en prison. En un mot, pour me servir des termes d'Homere,

Le même jour qui met un homme libre aux fers,

Lui ravit la moitié de sa vertu premiere.

De même donc que, si ce qu'on dit est vrai, ces boëtes où l'on enferme les *Pygmées*, vulgairement appelés *Nains*, les empêchent non seulement de croître, mais les rendent même plus petits, par le moyen de cette bande dont on leur entoure le corps ; ainsi la servitude, je dis la servitude la plus justement établie, est une espece de prison, où l'ame décroît & se rappetisse en quelque sorte. Je sai bien, qu'il est fort aisé à l'homme, & que c'est son naturel, de blâmer toujours les choses presentes ; mais prenez garde que * * * * * Et certainement, poursuivis-je, si les delices d'une trop longue paix sont capables de corrompre les plus belles ames, cette guerre sans fin, qui trouble depuis si long-tems toute la terre, n'est pas un moindre obstacle à nos desirs.

Ajoutez à cela ces passions qui assiegent continuellement nôtre vie, & qui portent dans nôtre ame la confusion & le desordre. En effet, continuai-je, c'est le desir des richesses, dont nous sommes tous malades par excès, c'est l'amour des plaisirs, qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, & pour mieux dire, nous traîne dans le precipice, où tous nos talens sont comme engloutis. Il n'y a point de *passion* plus basse que *l'avarice*, il n'y a point de *vice* plus infame que la *volupté*. Je ne voi donc pas comment ceux qui font si grand cas des richesses, & qui s'en font comme une espece de divinité, pourroient être atteints de cette maladie, sans recevoir en même tems avec elle tous les maux dont elle est naturellement accompagnée. Et certainement la profusion & les autres mauvaises habitudes suivent de près les richesses excessives ; elles marchent, pour ainsi dire, sur leurs pas, & par leur moyen elles ouvrent les portes des villes & des maisons, elles y entrent, elles s'y etablissent. Mais à peine y ont-elles séjourné quelque tems, qu'elles y *font leur nid*, suivant la pensée des sages, & travaillent à se multiplier. Voyez donc ce qu'elles y produisent. Elles y engendrent le faste & la mollesse qui ne sont point des enfans bâtarde, mais leurs vraies & legitimes productions. Que si nous laissons
une

une fois croître en nous dignes enfans des richesses, ils y auront bien-tôt fait eclore l'insolence, le dereglement, l'effronterie, & tous ces autres impitoyables tyrans de l'ame.

Si-tôt donc qu'un homme, oubliant le soin de la vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & perissables, il faut de necessité que tout ce que nous avons dit arrive en lui ; il ne sauroit plus lever les yeux pour regarder au-dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun ; il se fait en peu de tems une corruption generale dans toute son ame. Tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se seche de soi-même, & n'attire plus que le mepris.

Et comme il n'est pas possible qu'un juge qu'on a corrompu, juge sainement & sans passion de ce qui est juste & honnête ; parce qu'un esprit qui s'est laissé gagner aux presens, ne connoit de juste & d'honnête que ce qui lui est utile : Comment voudrions-nous que dans ce tems où la corruption regne sur les mœurs & sur les esprits de tous les hommes : Où nous ne songeons qu'à attraper la succession de celui-ci ; qu'à tendre des pieges à cet autre, pour nous faire écrire dans son testament ; qu'à tirer un infame gain de toutes choses, vendant pour cela jusqu'à nôtre ame miserables esclaves de nos propres passions. Comment, dis-je, se pourroit-il faire que dans cette contagion generale il se trouvât un homme sain de jugement, & libre de passion, qui n'étant point aveuglé ni seduit par l'amour du gain, pût discerner ce qui est véritablement grand & digne de la posterité ? En un mot, étant tous faits de la maniere que j'ai dit, ne vaut-il pas mieux qu'un autre nous commande, que de demeurer en nôtre propre puissance ; de peur que cette rage insatiable d'acquérir, comme un furieux qui a rompu ses fers, & qui se jette sur ceux qui l'environnent, n'aille porter le feu aux quatre coins de la terre ? Enfin, lui dis-je, c'est l'amour du luxe qui est cause de cette faineantise où tous les esprits, excepté un petit nombre, croupissent aujourd'hui. En effet, si nous etudions quelquefois, on peut dire que c'est comme des gens qui relevent de maladie, pour le plaisir, & pour avoir lieu de nous vanter, & non point par une noble emulation, & pour en tirer quelque profit louable & solide. Mais c'est assez parlé là-dessus.

F I N.

Rhadamisthe

Rhadamisthe & Zenobie.
T R A G E D I E.

A C T E U R S.

Pharasmane, roi d'Iberie.

Rhadamisthe, roi d'Armenie,
fils de *Pharasmane*.

Zenobie, femme de *Rhadamisthe*, sous le nom d'*Ismenie*.

Arsame, frere de *Rhadamisthe*.

Hieron, ambassadeur d'Ar-

menie, & confident de *Rhadamisthe*.

Mitrane, capitaine des gardes
de *Pharasmane*.

Hidaspe, confident de *Pharasmane*.

Phenice, confidente de *Zenobie*.
Gardes.

La scene est dans Artanisse, capitale de l'Iberie, dans le palais de Pharasmane.

N. B. Cette piece a été jouée septante quatre fois de suite à Paris.

A C T E I. S C E N E I.

ZENOBIE, sous le nom d'*Ismenie*, PHENICE.

Zen.



H, laisse moi, *Phenice* à mes mortels ennuis,
Tu redoubles l'horreur de l'etat où je suis;
Laisse moi ; ta pitié, tes conseils, & la vie
Sont le comble des maux pour la triste *Ismenie*.

Dieux justes ! ciel vengeur, efroi des mal-
heureux

Le sort qui me poursuit est-il assez affreux ?

Phen. Vous verrai-je toujours les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes ?

La

Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavors,
La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
Cruelle si l'amour vous eprouve inflexible,
A ma triste amitié soyez du moins sensible.
Mais quels sont vos malheurs ? Captive dans des lieux
Où l'amour foumet tout au pouvoir de vos yeux,
Vous ne sortez des fers où vous fûtes nourrie,
Que pour vous asservir le grand roi d'Iberie.
Et que demande encor ce vainqueur des Romains
D'un sceptre redoutable il veut orner vos mains.
Si, rebuté des soins où son amour l'engage
Il s'est enfin lassé d'un inutile hommage,
Par combien de mepris, de tourmens, de rigueur
N'avez vous pas vous-même allumé sa fureur ?
Flatez, comblez ses vœux, loin de vous en defendre
Vous le verrez bien-tôt plus soumis & plus tendre.

Zen. Je connois mieux que toi ce barbare vainqueur,
Pour qui, mais vainement, tu veux flechir mon cœur ;
Quels que soient les grands noms qu'il tient de la victoire,
Et ce front si superbe où brille tant de gloire,
Malgré tous ses exploits, l'univers à mes yeux
N'offre rien qui me doive être plus odieux.
J'ai trahi trop long tems ton amitié fidele,
Il faut d'un autre prix reconnoitre ton zele ;
Me decouvrir. Du moins quand tu sçauras mon sort,
Je ne te verrai plus t'opposer à ma mort.
Phenice, tu m'as vuë aux fers abandonnée,
Dans un abaissement où je ne suis point née :
Je compte autant de rois que je compte d'ayeux,
Et le sang dont je sors ne le cede qu'aux Dieux.
Pharasmane, ce roi qui fait trembler l'Asie,
Qui brave des Romains la vaine jalousie,
Ce cruel dont tu veux que je flatte l'amour,
Est frere de celui qui me donna le jour.
Plût aux Dieux qu'à son sang le destin qui me lie
N'eût point par d'autres noeuds attaché Zenobie :
Mais à ces noeuds sacrés joignant des noeuds plus doux,
Le sort l'a fait encor pere de mon epoux :
De Rhadamisthe enfin.

Phen. Ma surprise est extrême.
Vous, Zenobie ? O Dieux !

Zen.

Zen. Oüi, Phenice, elle-même,
Fille de tant de rois, reite d'un sang fameux,
Illustre, mais hélas encor plus malheureux.
Après de longs débats, Mitridate mon pere
Dans le sein de la paix vivoit avec son frere :
L'un & l'autre Arménie asservie à nos loix
Mettoit cet heureux prince au rang des plus grands rois.
Trop heureux en effet si son frere perfide
D'un sceptre si puissant eût été moins avide :
Mais le cruel, bien loin d'appuyer sa grandeur,
Le devora bien-tôt dans le fonds de son cœur.
Pour ebloüir mon pere, & pour mieux le surprendre.
Il lui remit son fils dès l'âge le plus tendre.
Mitridate charmé l'eleva parmi nous,
Comme un ami pour lui, pour moi comme un epoux,
Je l'avouërai, sensible à sa tendresse extrême,
Je me fis un devoir d'y repondre de même,
Ignorant qu'en effet sous des dehors heureux
On pût cacher au crime un penchant dangereux.

Phen. Jamais roi cependant ne se fit dans l'Asie
Un nom plus glorieux & plus digne d'envie.
Deja des autres rois devenu la terreur.

Zen. Phenice, il n'a que trop signalé sa valeur.
A peine je touchois à mon troisième lustre
Lors que tout fut conclu pour cet hymen illustre :
Rhadamisthe deja s'en croyoit assuré,
Quand son pere cruel contre nous conjuré,
Entra dans nos etats, suivi de Tiridate,
Qui brûloit de s'unir au sang de Mitridate ;
Et ce Parthe indigné qu'on lui ravît ma foi,
Sema par tout l'horreur, le desordre & l'effroi.
Mitridate accablé par son perfide frere,
Fit tomber sur le fils les cruautés du pere ;
Et pour mieux se venger de ce frere inhumain,
Promit a Tiridate & son sceptre & ma main.
Rhadamisthe irrité d'un affront si funeste,
De l'état, à son tour, embrasa tout le reste ;
En depouïlla mon pere, en repoussa le sien :
Et dans son desespoir ne menageant plus rien,
Malgré Numidius, & la Syrie entiere,
Il força Pollion de lui livrer mon pere.

Je tentai pour sauver un pere malheureux,
De flechir un amant que je crus genereux :
Il promit d'oublier sa tendresse offensée,
S'il voyoit de ma main sa foi recompensée ;
Qu'au moment que l'hymen l'engageroit à moi,
Il remettroit l'etat sous sa premiere loi.
Sur cet espoir charmant aux autels entraînée,
Moi-même je hâtois ce fatal hymenée ;
Et mon parjure amant osa bien l'achever,
Teint du sang qu'à ce prix je pretendois sauver.
Mais le ciel irrité contre ces noeuds impies,
Eclaira nôtre hymen du flambeau des furies.
Quel hymen, justes Dieux ! & quel barbare epoux !

Phen. Je sçai que tout un peuple indigné contre vous,
Vous imputant du roi la triste destinée,
Ne vit qu'avec horreur ce coupable hymenée.

Zen. Les cruels, sans sçavoir qu'on me cacheoit son sort,
Oserent bien sur moi vouloir venger sa mort.
Troublé de ses forfaits, dans ce peril extrême,
Rhadamisthe en parut comme accablé lui-même :
Mais ce prince bien-tôt rappelant sa fureur,
Remplit tout à son tour de carnage & d'horreur,
Suivez moi, me dit-il ; *Ce peuple qui m'outrage,*
En vain à ma valeur croit former un passage ;
Suivez moi. Des autels s'eloignant à grands pas
Terrible & furieux il me prit dans ses bras,
Fuyant parmi les siens à travers Artaxate,
Qui vengeoit, mais trop tard, la mort de Mitridate.
Mon epoux cependant pressé de toutes parts,
Tournant alors sur moi de funestes regards. —
Mais loin de retracer une action si noire,
D'un epoux malheureux respectons la memoire :
Epargne à ma vertu cet odieux recit,
Contre un infortuné je n'en ai que trop dit :
Je ne puis rappeler un souvenir si triste,
Sans deplorer encore le sort de Rhadamisthe
Qu'il te fuffise enfin, Phenice, de sçavoir,
Victime d'un amour reduit au desesper, *Je*
Que par une main chere, & de mon sang fumante,
L'Araxe dans ses eaux me vit plonger mourante.

U u

Phen.

Phen. Quoi ce fut vôtre epoux — ! Quel inhumain, grands Dieux !

Zen. Les horreurs de la mort couvroient deja mes yeux
Quand le ciel par les soins d'une main secourable
Me sauva d'un trepas sans elle inevitable.
Mais à peine echappée à des périls affreux,
Il me falut pleurer un epoux malheureux.
J'appris, non sans fremir, que son barbare pere
Pretextant sa fureur sur la mort de son frere,
De la grandeur d'un fils en effet trop jaloux,
Lui seul avoit armé nos peuples contre nous,
Qu'introduit en secret au sein de l'Armenie,
Lui-même de son fils avoit tranché la vie.
A ma douleur alors laissant un libre cours,
Je detestai les soins qu'on prenoit de mes jours ;
Et quittant sans regret mon rang & ma patrie,
Sous un nom deguisé, j'errai dans la Medie.
Enfin, après dix ans d'esclavage & d'ennui,
Etrangere par tout, sans secours, sans appui,
Quand j'esperois gouter un destin plus tranquile,
La guerre en un moment detruisit mon azile,
Arsame conduisant la terreur sur ses pas,
Vint la foudre à la main ravager ces climats.
Arsame né d'un sang à mes yeux si coupable,
Arsame cependant à mes yeux trop aimable ;
Fils d'un pere perfide, inhumain & jaloux,
Frere de Rhadamisthe, enfin de mon epoux.

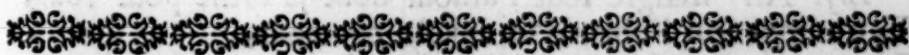
Phen. Quel que soit le devoir du nœud qui vous engage,
Aux mânes d'un epoux est-ce faire un outrage,
Que de ceder aux soins d'un prince genereux,
Qui par tant de bienfaits a signalé ses feux ?

Zen. Encore si dans nos maux une cruelle absence
Ne nous ravissoit point nôtre unique esperance :
Mais Arsame éloigné par un triste devoir,
Dans mon cœur eperdu ne laisse plus d'espoir ;
Et pour comble de maux j'apprens que l'Armenie
Qu'un droit si legitime accorde à Zenobie,
Va tomber au pouvoir du Parthe, ou des Romains,
Ou peut-être passer en de moins dignes mains.
Dans son barbare cœur flaté de sa conquête,
A quitter ces climats Pharasmane s'apprete.

Phen.

Phen. Eh bien, derobez vous à ses injustes loix,
N'avez vous pas pour vous les Romains & vos droits ?
Par un ambassadeur parti de la Syrie,
Rome doit decider du sort de l'Armenie.
Reine de ces etats, contre un prince inhumain
Faites agir pour vous l'ambassadeur Romain :
On l'attend aujourd'hui dans les murs d'Artanisse ;
Implorez de Cesar le secours, la justice,
De son ambassadeur faites vous un appui,
Forcez-le à vous defendre, ou fuyez avec lui.

Zen. Comment briser les fers où je suis retenuë ?
M'en croira-t-on d'ailleurs ? Fugitive, inconnue,
Comment — Mais quel objet ! Arsame dans ces lieux !



S C E N E II.

ZENOBIE, sous le nom d'*Ismenie*, ARSAME,
PHENICE.

Ars. M'Est-il encore permis de m'offrir à vos yeux ?
Zen. C'est vous même, seigneur ? Quoi déjà l'Albanie— ?

Ars. Tout est soumis, madame, & la belle *Ismenie*,
Quand la gloire paroît me combler de faveurs,
Semble seule vouloir m'accabler de rigueurs.
Trop sûr que mon retour, d'un inflexible pere
Va sur un fils coupable attirer la colere,
Jaloux, desesperé, j'ose pour vous revoir,
Abandonner des lieux commis à mon devoir.
Ah, madame, est-il vrai, qu'un roi fier & terrible
Aux charmes de vos yeux soit devenu sensible ?
Que l'hymen aujourd'hui doive combler ses vœux ?
Pardonnez aux transports d'un amant malheureux.
Ma douleur vous aigrit ; je vois qu'avec contrainte
D'un amour allarmé vous ecoutez la plainte :
Ce n'est pas sans raison que vous la condamnez,
Le reproche ne sied qu'aux amans fortunez.
Mais moi qui fus toujours à vos rigueurs en butte,

Qu'un amour sans espoir devore & persecute :
 Mais moi qui fus toujours à vos loix si soumis,
 Qu'ai je à me plaindre ? Helas ! & que m'a-t-on promis ?
 Indigné cependant du sort qu'on vous prepare,
 Je me plains & de vous & d'un rival barbare.
 L'amour, le tendre amour, qui m'anime pour vous,
 Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins jaloux.

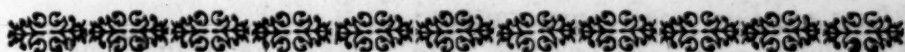
Zen. Seigneur, il est trop vrai qu'une flame funeste
 A fait parler ici des feux que je deteste :
 Mais quel que soit le rang & le pouvoir du roi,
 C'est en vain qu'il pretend disposer de ma foi.
 Ce n'est pas que, sensible à l'ardeur qui vous flate,
 J'approuve ces transports où vôt're amour eclate.

Arf. Ah ! malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
 Faites moi seul l'objet d'un injuste courroux,
 Imposez à mes feux la loi la plus severe,
 Pourvû que vôt're main se refuse à mon pere.
 Si pour d'autres que moi le vôt're doit brûler,
 Donnez moi des rivaux que je puisse immoler ;
 Contre qui ma fureur agisse sans murmure :
 L'amour n'a pas toujours respecté la nature,
 Je ne le sens que trop à mes transports jaloux.
 Que sçai-je, si le roi devenoit vôt're epoux,
 Jusqu'ou m'emporteroit sa cruelle injustice !
 Ce n'est pas le seul bien que sa main me ravisse ;
 L'Armenie attentive à se choisir un roi,
 Par les soins d'Hieron, se declare pour moi,
 Ardent à terminer un honteux esclavage,
 Je venois à mon tour vous en faire un hommage :
 Mais un pere jaloux, un rival inhumain,
 Veut me ravir encore ce sceptre & vôt're main.
 Qu'il m'enleve à son gré l'une & l'autre Armenie ;
 Mais qu'il l'aïsse à mes feux la charmante Ismenie.
 Je faisois mon bonheur de plaire à ses beaux yeux,
 Et c'est l'unique bien que je demande aux Dieux.

Zen. Et pourquoi donc ici m'avez-vous amenée ?
 Quelle que fût ailleurs ma triste destinée,
 Elle couloit du moins dans l'ombre du repos ;
 C'est vous par trop de soins qui comblez tous mes maux.
 D'ailleurs qu'esperez-vous d'une flame si vive ?
 Tant d'amour convient-il au sort d'une captive ?
 Vous ignorez encore jusqu'ou vont mes malheurs ;

Rien

Rien ne sçauroit tarir la source de mes pleurs.
 Ah ! quand même l'amour uniroit l'un & l'autre,
 L'hymen n'unira point mon sort avec le vôtre :
 Malgré tout son pouvoir, & son amour fatal,
 Le roi n'est pas, seigneur, vôtre plus fier rival.
 Un devoir rigoureux dont rien ne me dispense
 Doit forcer pour jamais vôtre amour au silence.
 J'entends du bruit. On ouvre ! Ah, seigneur, c'est le roi !
 Que je crains son abord, & pour vous & pour moi.



SCENE III.

PHARASMANE, ZENOBIE, *sous le nom d'Is-*
menie, ARSAME, MITRANE, HIDASPE,
 PHENICE, *Gardes.*

Phar. Que vois je ! c'est mon fils ! dans Artanisse, Arsame !
 Quel dessein l'y conduit ? Vous vous taisez,
 madame.

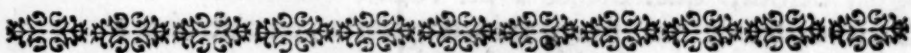
Arsame près de vous, Arsame dans ma cour,
 Lors que moi-même ici j'ignore son retour !
 De ce trouble confus que faut-il que je pense ?
 Vous à qui j'ai remis le soin de ma vengeance,
 Que j'honorais enfin d'un choix si glorieux ;
 Parlez, prince, quel soin vous ramene en ces lieux ?
 Quel besoin, quel projet a pû vous y conduire,
 Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire ?

Ars. Vos ennemis domptés, devois-je presumer
 Que mon retour, seigneur, pourroit vous allarmer ?
 Ah ! vous connoissez trop & mon cœur & mon zele
 Pour soupçonner le soin qui vers vous me rappelle ;
 Croyez, après l'emploi que vous m'avez commis,
 Puisque vous me voyez, que tout vous est soumis.
 Lors qu'au prix de mon sang je vous couvre de gloire,
 Lors que tout retentit du bruit de ma victoire.
 Je l'avouërai, seigneur, pour prix de mes exploits
 Que je n'attendois pas l'accueil que je reçois.
 J'apprens de toutes parts que Rome & la Syrie,

Que

Que Corbulon armé menace l'Iberie ;
 Votre fils se flatoit, conduit par son devoir,
 Qu'avec plaisir alors vous pourriez le revoir ;
 Je ne soupçonnois pas que mon impatience
 Dût dans un cœur si grand jeter la defiance ?
 J'attendois qu'on ouvrit pour m'offrir à vos yeux,
 Quand j'ai trouvé, seigneur, Ismenie en ces lieux.

Phar. Je crains peu Corbulon, les Romains, la Syrie,
 Contre ces noms fameux mon ame est aguerrie :
 Et je n'approuve pas qu'un si genereux soin
 Vous ait sans mon aveu ramené de si loin.
 D'ailleurs qu'a fait de plus, qu'a produit ce grand zele,
 Que le devoir d'un fils, & d'un sujet fidele ?
 Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
 Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
 Sçachez que vôtre roi ne s'en souvient encore
 Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
 Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour,
 Et courez à Colchos etouffer vôtre amour.
 Je vous defens sur tout de revoir Ismenie,
 Apprenez qu'à mon sort elle doit être unie ;
 Que l'hymen dès ce jour doit courronner mes feux,
 Que cet unique objet de mes plus tendres vœux,
 N'a que trop mérité la grandeur souveraine,
 Votre esclave autrefois, aujourd'hui vôtre reine.
 C'est vous instruire assez que mes transports jaloux
 Ne veulent point ici de temoins tels que vous.
 Sortez.



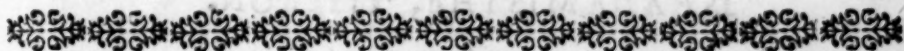
SCENE IV.

PHARASMANE, ZENOBIE, *sous le nom d'Is-*
menie, MITRANE, HIDAPSE, PHENICE,
Gardes.

Zen. **E**T de quel droit vôtre jalouse flamme
 Pretend-elle à ses vœux assujettir mon ame.
 Vous m'offrez vainement la suprême grandeur,

Ce n'est pas à ce prix qu'on obtiendra mon cœur.
D'ailleurs que sçavez-vous, seigneur, si l'hyménée
N'auroit point à quelqu'autre uni ma destinée ?
Sçavez-vous si le sang à qui je dois le jour
Me permet d'écouter vos vœux & vôtre amour ?

Phar. Je ne sçais en effet quel sang vous a fait naître ;
Mais fut-il aussi beau qu'il mérite de l'être,
Le nom de Pharasmane est assez glorieux
Pour oser s'allier au sang même des Dieux.
En vain à vos rigueurs vous joignez l'artifice,
Vains detours, puisqu'enfin il faut qu'on m'obéisse :
Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux,
Moins en roi qu'en amant, j'ai fait parler mes feux,
Mais mon cœur irrité d'une fierté si vaine
Fait agir à son tour la grandeur souveraine ;
Et puisqu'il faut en roi m'expliquer avec vous,
Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux ;
Et sçachez que malgré l'amour & sa puissance,
Les rois ne sont point faits à tant de résistance.
Quoi que de mes transports vous vous foyez promis,
Que tout jusqu'à l'amour doit leur être soumis.
J'entrevois vos refus, c'est au retour d'Arsame
Que je dois le mépris dont vous payez ma flamme :
Mais craignez que vos pleurs avant la fin du jour
D'un téméraire fils ne vengent mon amour.



S C E N E V.

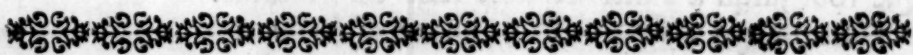
ZENOBIE, PHENICE.

Zen. **A** H ! tyran, puisqu'il faut que ma tendresse agisse,
Et que de tes fureurs ma haine te punisse,
Crains que l'amour armé de mes foibles attrait
Ne te rende bien-rôt tous les maux qu'il m'a faits.
Et qu'ai-je à menager ? Mânes de Mitridate,
N'est-il pas tems pour vous que ma vengeance eclate ?
Venez à mon secours, ombre de mon epoux,
Et remplissez mon cœur de vos transports jaloux ;

Vengez-

Vengez-vous par mes mains d'un ennemi funeste :
 Vengons-nous en plutôt par le fils qui lui reste :
 Le crime que sur vous vôtre pere a commis
 Ne peut être expié que par son autre fils :
 C'est à lui que les Dieux reservent son supplice,
 Armons son bras vengeur. Va le trouver, Phenice,
 Dis lui qu'à sa pitié, qu'à lui seul j'ai recours :
 Mais sans me decouvrir implore son secours.
 Dis lui pour me sauver d'une injuste puissance
 Qu'il interesse Rome à prendre ma defence ;
 De son ambassadeur qu'on attend aujourd'hui
 Dans ces lieux, s'il se peut, qu'il me fasse un appui.
 Fais briller à ses yeux le trône d'Armenie ;
 Retracer-lui les maux de la triste Ismenie ;
 Par l'interêt d'un sceptre ebranle son devoir ;
 Pour l'attendrir enfin peins-lui mon desespoir.
 Puisque l'amour a fait les malheurs de ma vie,
 Quel autre que l'amour doit venger Zenobie ?

Fin du premier Acte.



A C T E II. S C E N E I.

RHADAMISTHE, HIERON.

Hier. **E**St-ce vous que je vois, en croirai-je mes yeux ?
 Rhadamisthe vivant ! Rhadamisthe en ces lieux !
 Se peut-il que le ciel vous redonne à nos larmes,
 Et rendre à mes souhaits un jour si plein de charmes,
 Est-ce bien vous, seigneur ? Et par quel heureux sort
 Dementez-vous ici le bruit de vôtre mort ?

Rhad. Hieron, plut aux Dieux que la main ennemie
 Qui me ravit le sceptre eut terminé ma vie :
 Mais le ciel m'a laissé pour prix de ma fureur
 Des jours qu'il a tissés de tristesse & d'horreur.
 Loin de faire eclater ton zele ni ta joye
 Pour un roi malheureux que le sort te renvoye,
 Ne me regarde plus que comme un furieux,
 Trop digne du courroux des hommes & des Dieux,

Qu'a

Qu'a proscrit dès long tems la vengeance celeste ;
De crimes, de remords assemblage funeste,
Indigne de la vie, & de ton amitié ;
Objet digne d'horreur, mais digne de pitié :
Traître envers la nature, envers l'amour, perfide,
Usurpateur, ingrat, parjure, parricide.
Sans les remords affreux qui déchirent mon cœur,
Hieron, j'oublierois qu'il est un ciel vengeur.

Hier. J'aime à voir ces regrets que la vertu fait naître :
Mais le devoir, seigneur, est-il toujours le maître ?
Mitridate lui-même en vous manquant de foi,
Sembloit de vous venger vous imposer la loi.

Rhad. Ah ! loin qu'en mes forfaits ton amitié me flate,
Peins moi toute l'horreur du sort de Mitridate ;
Rappelle toi ce jour & ces sermens affreux,
Que je souillai du sang de tant de malheureux.
S'il te souvient encore du nombre des victimes,
Compte, si tu le peux, mes remords par mes crimes ;
Je veux que Mitridate en trahissant mes feux,
Fût digne même encore d'un sort plus rigoureux,
Que je dussé son sang à ma flamme trahie :
Mais à ce même amour qu'avoit fait Zenobie ?
Tu fremis, je le vois, ta main, ta propre main
Plongeroit un poignard dans mon perfide sein,
Si tu pouvois sçavoir jusqu'où ma barbarie
De ma jalouse rage a porté la furie.
Apprens tous mes forfaits ou plutôt les malheurs :
Mais, sans les retracer, juges-en par mes pleurs.

Hier. Aussi touché que vous du sort qui vous accable,
Je n'examine point si vous êtes coupable.
On est peu criminel avec tant de remords,
Et je plains seulement vos douloureux transports.
Calmez ce desespoir où vôtre ame se livre,
Et m'apprenez. —

Rhad. Comment oserai-je poursuivre ?
Comment de mes fureurs oser t'entretenir,
Quand tout mon sang se glace à ce seul souvenir ?
Sans que mon desespoir ici le renouvelle,
Tu sçais tout ce qu'a fait cette main criminelle :
Tu vis comme aux autels un peuple mutiné
Me ravit le bonheur qui m'étoit destiné ;

Et malgré les perils qui menaçoient ma vie,
 Tu sçais comme à leurs yeux j'enlevai Zenobie.
 Inutiles efforts ! je fuyois vainement.
 Peins toi mon desespoir dans ce fatal moment,
 Je voulus m'immoler ; mais Zenobie en larmes
 Arrosant de ses pleurs mes parricides armes,
 Vingt fois pour me flechir embrassant mes genoux,
 Me dit ce que l'amour inspire de plus doux.
 Hiéron, quel objet pour mon ame eperdue !
 Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vue,
 Tant d'attraits cependant, loin d'attendrir mon cœur,
 Ne firent qu'augmenter ma jalouse fureur.
 Quoi, dis-je en fremissant, la mort que je m'apprête
 Va donc à Tiridate assurer sa conquête ?
 Les pleurs de Zenobie irritant ce transport,
 Pour prix de tant d'amour je lui donnai la mort ;
 Et n'écoutant plus rien que ma fureur extreme,
 Dans l'Araxe aussi-tôt je la trainai moi-même.
 Ce fut la que ma main lui choisit un tombeau ;
 Et que de nôtre hymen j'eteignis le flambeau.

Hier. Quel sort pour une reine à vos jours si sensible !

Rhad. Après ce coup affreux devenu plus terrible,
 Privé de tous les miens, poursuivi sans secours,
 A mon seul desespoir j'abandonnai mes jours.
 Je me precipitai, trop indigne de vivre,
 Parmi des furieux, ardens à me poursuivre,
 Qu'un pere plus cruel que tous mes ennemis
 Excitoit à la mort de son malheureux fils :
 Enfin percé de coups j'allois perdre la vie,
 Lors qu'un gros de Romains sorti de la Syrie,
 Justement indigné contre ces inhumains,
 M'arracha tout sanglant de leurs barbares mains.
 Arrivé mais trop tard, vers les murs d'Artaxate,
 Dans le juste dessein de venger Mitridate,
 Ce même Corbulon armé pour m'accabler,
 Conserva l'ennemi qu'il venoit immoler.
 De mon funeste sort touché sans me connoître,
 Ou de quelque valeur que j'avois fait paroître,
 Ce Romain par des soins dignes de son grand cœur
 Me sauva malgré moi de ma propre fureur.
 Sensible à sa vertu, mais sans reconnoissance,

Je lui cachai long tems mon nom & ma naissance,
Trainant avec horreur mon destin malheureux.
Toujours persecuté d'un souvenir affreux ;
Et pour comble de maux dans le fond de mon ame
Brûlant plus que jamais d'une funeste flame,
Que l'amour outragé, dans mon barbare cœur,
Pour prix de mes forfaits, rallume avec fureur ;
Ranimant sans espoir, pour d'insensibles cendres
De la plus vive ardeur les transports les plus tendres.
Ainsi dans les regrets, les remors & l'amour,
Craignant également & la nuit & le jour,
J'ai traîné dans l'Asie une vie importune :
Mais au seul Corbulon attachant ma fortune,
Avide de perils, & par une triste sort
Trouvant toujours la gloire où j'ai cherché la mort,
L'esprit sans souvenir de ma grandeur passée,
Lors que dix ans sembloient l'en avoir effacée,
J'apprends que l'Arménie, après differens choix,
Alloit bien-tôt passer sous d'odieuses loix.
Que mon pere en secret meditant sa conquête,
D'un nouveau diadème alloit ceindre sa tête.
Je sentis à ce bruit ma gloire & mon courroux
Reveiller dans mon cœur des sentimens jaloux.
Enfin à Corbulon je me fis reconnoître ;
Contre un pere inhumain trop irrité peut-être.
A mon tour, en secret, jaloux de sa grandeur,
Je me fis des Romains nommer l'ambassadeur.

Hier. Seigneur, & sous ce nom quelle est votre esperance ?
Quels projets peut ici former vôtre vengeance ?
Avez vous oublié dans quel affreux danger
Vous a precipité l'ardeur de vous venger ?
Gardez vous d'ecouter un transport temeraire,
Chargé de tant d'horreurs que pretendez-vous faire ?

Rhad. Eh, que sçai-je, Hieron ! furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouët infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connois-je moi-même ?
Mon cœur de soins divers sans cesse combatu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne au remord sans renoncer au crime.

Je cede au repentir, mais fans en profiter,
Et je ne me connois que pour me detester.
Dans ce cruel séjour sçai-je ce qui m'entraîne,
Si c'est le desespoir, ou l'amour ou la haine ?
J'ai perdu Zenobie ; après ce coup affreux
Peux-tu me demander encore ce que je veux ?
Desespéré, proscriit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me vanger de la nature entiere.
Je ne sçai quel poison se repand dans mon cœur :
Mais jusqu'à mes remords tout y devient fureur.
Je viens ici chercher l'auteur de ma misere,
Et la nature en vain me dit que c'est mon pere ;
Mais c'est peut-être ici que le ciel irrité
Veut se justifier de trop d'impunité ;
C'est ici que m'attend le trait inevitable
Suspendu trop long tems sur ma tête coupable ;
Et plutôt aux Dieux cruels que ce trait suspendu
Ne fût pas en effet plus long tems attendu.

Hier. Fuyez, seigneur, fuyez de ce séjour funeste,
Loin d'attirer sur vous la colere celeste.
Que la nature au moins calme vôtre courroux ;
Songez que dans ces lieux tout est sacré pour vous,
Que s'il faut vous venger c'est loin de l'Iberie :
Reprenez avec moi le chemin d'Armenie.

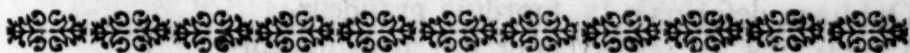
Rhad. Non, non, il n'est plus tems, il faut remplir mon sort,
Me venger, servir Rome, ou courir à la mort.
Dans ses desseins toujours à mon pere contraire,
Rome de tous ses droits m'a fait depositaire ;
Sûre, pour retablir son pouvoir & le mien
Contre un roi qu'elle craint, que je n'oublierai rien,
Rome veut eviter une guerre douteuse,
Pour elle contre lui plus d'une fois honteuse ;
Conserver l'Armenie, ou par des soins jaloux
En faire un vrai flambeau de discorde entre nous,
Par un don de Cesar je suis rois d'Armenie,
Parce qu'il croit par moi detruire l'Iberie :
Les fureurs de mon pere ont assez eclaté
Pour que Rome entre nous ne craigne aucun traité.
Tels sont les hauts projets dont sa grandeur se pique,
Des Romains si vantez telle est la politique.
C'est ainsi, qu'en perdant le pere par le fils,

Rome

Rome devient fatale à tous ses ennemis.
Ainsi pour affermir une injuste puissance
Elle ose confier ses droits à ma vengeance ;
Et sous un nom sacré m'envoyer en ces lieux,
Moins comme ambassadeur, que comme un furieux,
Qui sacrifiant tout au transport qui le guide,
Peut porter sa fureur jusques au parricide.
J'entrevois ses desseins ; mais mon cœur irrité
Se livre au desespoir dont il est agité :
C'est ainsi qu'ennemi de Rome & des Iberes
Je revois aujourd'hui le palais de mes peres.

Hier. Deputé comme vous, mais par un autre choix
L'Armenie à mes soins a confié ses droits :
Je venois de sa part offrir à votre frere
Un trône où malgré nous veut monter votre pere,
Et je viens annoncer à ce superbe roi
Qu'en vain à l'Armenie il veut donner la loi.
Mais ne craignez vous pas que malgré votre absence—?

Rhad. Le roi ne m'a point vû dès ma plus tendre enfance,
Et la nature en lui ne parle point assez
Pour rappeler des traits dès long-tems effacez.
Je n'ai craint que tes yeux, & sans mes soins peut-être
Malgré ton amitié tu m'allois meconnoître.
Le roi vient ; que mon cœur à ce fatal abord
A de peine à dompter un funeste transport !
Surmontons cependant toute sa violence,
Et d'un ambassadeur employons la prudence.



SCENE. II.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, HIERON, MI-
TRANE, HIDASPE, *Gardes.*

Rhad. **U**N peuple triomphant, maître de tant de rois
Qui vers vous en ces lieux daigne emprunter ma
voix,
De vos desseins secrets instruit comme vous-même
Vous annonce aujourd'hui sa volonté suprême.

Ce n'est pas que Neron de sa grandeur jaloux,
Ne sçache ce qu'il doit à des rois tels que vous ;
Rome n'ignore pas à quel point la victoire
Parmi les noms fameux eleve vôtre gloire :
Ce peuple enfin si fier & tant de fois vainqueur
N'en admire pas moins vôtre haute valeur :
Mais vous sçavez aussi jusqu'où va sa puissance,
Ainsi gardez-vous bien d'exciter sa vengeance.
Allié, ou plutôt sujette des Romains
De leur choix l'Armenie attend ses souverains.
Vous le sçavez, seigneur, & du pied du Caucase
Vos soldats cependant s'avancent vers le Phase ;
Le Cyrus sur ses bords chargés de combatans
Fait voir de toutes parts vos etendars flotans :
Rome de tant d'apprêts qui s'indigne & se lasse,
N'a point accoutumé les rois à tant d'audace.
Quoi que Rome peut-être au mepris de ses droits
N'ait point interrompu le cours de vos exploits,
Qu'elle ait abandonné Tigrane & la Medie,
Elle ne pretend point vous ceder l'Armenie :
Je vous declare donc que Cesar ne veut pas
Que vers l'Araxe enfin vous adressiez vos pas.

Phar. Quoi que d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avoüerai, je suis surpris de vôtre audace :
De quel front osez vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma cour les ordres de Neron ?
Et depuis quand croit-il, qu'au mepris de ma gloire
A ne plus craindre Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur ?
Moi qui formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
Qui fais trembler encore ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains.
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages.
La honte que sur lui repandent mes exploits
D'un airain orgueilleux a bien vengé des rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?
Est-ce la guerre enfin que Neron me declare ?
Qu'il ne s'y trompe point ; la pompe de ces lieux,

Vous

Vous le voyez assez, n'ébloût point les yeux.
Jusques aux courtisans qui me rendent hommage
Mon palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage ;
La nature marâtre en ces affreux climats,
Ne produit au lieu d'or, que du fer, des soldats,
Son sein tout herissé n'offre aux desirs de l'homme
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours :
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son armée ?
Que font vos légions ? Ces superbes vainqueurs
Me combattent-ils plus que par ambassadeurs ?
C'est la flamme à la main qu'il faut dans l'Iberie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours indignes des Romains ;
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins :
Et peut-être bien plus dedaignant Artaxate,
Defier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

Hier. Quand même les Romains attentifs à nos loix,
S'en remettroient à nous pour le choix de nos rois ;
Seigneur, n'espérez pas au gré de vôtre envie
Faire en vôtre faveur expliquer l'Arménie.
Les Parthes envieux, & les Romains jaloux,
De toutes parts bien-tôt armeroit contre nous.
L'Arménie occupée à pleurer sa misere,
Ne demande qu'un roi qui lui serve de pere.
Nos peuples desolés n'ont besoin que de paix,
Et sous vos loix, seigneur, nous ne l'aurions jamais,
Vous avez des vertus qu'Artaxate respecte :
Mais vôtre ambition n'en est pas moins suspecte :
Et nous ne soupignons qu'après des souverains
Indifferens au Parthe, & soumis aux Romains,
Sous vôtre empire enfin pretendre nous reduire,
C'est moins nous conquerir, que vouloir nous détruire.

Phar. Dans ce discours rempli de pretextes si vains,
Dicté par la raison, moins que par les Romains,
Je n'entrevois que trop l'interêt qui vous guide.
Eh bien, puis qu'on le veut, que la guerre en décide :
Vous apprendrez bien-tôt qui de Rome, ou de moi
Dut pretendre, seigneur, à vous donner la loi.

Et

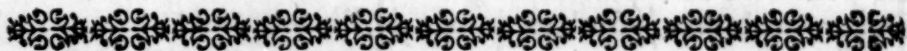
Et malgré vos frayeurs & vos fausses maximes,
Si quelqu'autre eût sur vous des droits plus legitimes,
A qui des droits plus saints ont ils été transmis ?
Et qui doit succeder à mon frere ! à mon fils ?

Rhad. Quoi vous, seigneur, qui seul causâtes leur ruine !
Ah ! doit-on heriter de ceux qu'on assassine ?

Phar. Qu'entens-je ! dans ma cour on ose m'insulter ?
Hola, Gardes —

Hier. Seigneur, qu'osez vous attenter ?

Phar. Rendez graces au nom dont Neron vous honore ;
Sans ce nom si sacré que je respecte encore,
En dussai-je perir, l'affront le plus sanglant
Me vengeroit bien-tôt d'un ministre insolent.
Malgré la dignité de vôtre caractère,
Croyez moi cependant, evitez ma colere :
Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Neron.



S C E N E III.

RHADAMISTHE, HIERON.

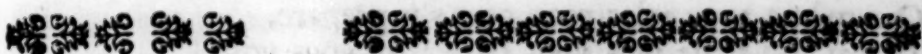
Hier. **Q**U'avez-vous fait, Seigneur ? Quand vous devez
tout craindre —

Rhad. Hieron, que veux-tu ? Je n'ai pu me contraindre :
D'ailleurs en l'aigrissant j'assure mes desseins.
Par un pareil éclat j'en impose aux Romains.
Pour remplir les projets que Rome me confie,
Il ne me reste plus qu'à troubler l'Iberie,
Qu'à former un parti qui retienne en ces lieux
Un roi que ses exploits rendent trop orgueilleux.
Indociles au joug que Pharasmane impose,
Rebutés de la guerre où lui seul les expose,
Ses sujets en secret sont tous ses ennemis :
Achevons contre lui d'irriter les esprits.
Et pour mieux me venger des fureurs de mon pere,
Tachons dans nos desseins d'interessier mon frere :
Je sçais un sûr moyen pour surprendre sa foi ;

Dans

Dans le crime du moins engageons le avec moi.
Un roi, pere cruel, & tyran tout ensemble,
Ne merite en effet qu'un sang qui lui ressemble.

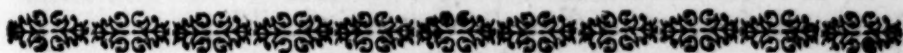
Fin du second Acte.



A C T E III. S C E N E I.

RHADAMISTHE *seul.*

Rhad. **M**On frere me demande un secret entretien,
Dieux, me connoitroit-il ? Quel dessein est le sien ?
N'importe, il faut le voir. Je sens que ma vengeance
Commence à se flater d'une douce esperance.
Il ne peut en secret s'exposer à me voir,
Que reduit par un pere à trahir son devoir.
On ouvre, je le vois. Malheureuse victime !
Je ne suis pas le seul qu'un roi cruel opprime.



S C E N E II.

RHADAMISTHE, ARSAME.

Ars. **S**I j'en crois le courroux qui se lit dans ses yeux
Peu content des Romains le roi quitte ces lieux.
Je connois trop l'orgueil du sang qui m'a fait naître
Pour croire qu'à son tour Rome ait sujet de l'être.
Seigneur, sans abuser de vôtre dignité,
Puis-je sur ce soupçon parler en sûreté ?
Puis-je esperer que Rome exauce ma priere,
Et ne confonde point le fils avec le pere ?

Rhad. Quoi qu'il ait violé le respect qui m'est dû,
Attendez tout de Rome & de vôtre vertu ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que Rome la respecte.

Ars. Ah ! que cette vertu va vous être suspecte !
Que je crains de detruire en ce même entretien

Y y

Tout

Tout ce que vous pensez d'un cœur comme le mien.
 En effet quel que soit le regret qui m'accable,
 Je sens bien que ce cœur n'en est pas moins coupable ;
 Et de quelques remors que je sois combattu,
 Qu'avec plus d'appareil c'est trahir ma vertu.
 Dès qu'entre Rome & nous la guerre se declare,
 Que même avec éclat mon pere s'y prepare,
 Je sçai que je ne puis vous parler, ni vous voir
 Sans trahir à la fois mon pere & mon devoir.
 Je le sçai ; cependant plus criminel encore,
 C'est vôtres pitié seule aujourd'hui que j'implore.
 Un pere rigoureux, de mon bonheur jaloux,
 Me force en ce moment d'avoir recours à vous.
 Pour me justifier lors que tout me condamne,
 Je ne veux point, seigneur, vous peignant Pharasmane,
 Repandre sur sa vie un venin dangereux ;
 Non, quoi qu'il soit pour moi si fier, si rigoureux,
 Quoique de son courroux je sois seul la victime,
 Il n'en est pas pour moi moins grand, moins magnanime.
 La nature, il est vrai, d'avec ses ennemis,
 N'a jamais dans son cœur sçu distinguer ses fils ;
 Je ne suis pas le seul de ce sang invincible
 Qu'ait pros crit en naissant sa rigueur inflexible,
 J'eus un frere, seigneur, illustre & genereux,
 Digne par sa valeur du sort le plus heureux :
 Que je regrette encore sa triste destinée !
 Et jamais il n'en fût de plus infortunée.
 Un pere conjuré contre son propre sang,
 Lui-même lui porta le couteau dans le flanc,
 De ce jeune heros partageant la disgrâce,
 Peut-etre qu'aujourd'hui même sort me menace ;
 Plus coupable en effet je n'en attends pas moins :
 Mais ce n'est pas, seigneur, le plus grand de mes soins.
 Non, la mort désormais n'a rien qui m'intimide,
 Qu'un soin bien different & m'agite & me guide !

Rhad. Quels que soient vos desseins, vous pouvez sans effroi
 Sûr d'un appui sacré vous confier à moi.
 Plus indigné que vous contre un barbare pere,
 Je sens à son nom seul redoubler ma colere.
 Touché de vos vertus & tout entier à vous,
 Sans sçavoir vos malheurs je les partage tous.

Vous

Vous calmeriez bien-tôt la douleur qui vous presse,
Si vous sçaviez pour vous jusqu'où je m'intéresse.
Parlez, prince, faut il contre un pere inhumain
Armer avec éclat tout l'empire Romain ?
Soyez sûr qu'avec vous mon cœur d'intelligence
Ne respire aujourd'hui qu'une même vengeance,
S'il ne faut qu'attirer Corbulon en ces lieux,
Quels que soient vos projets, j'ose attester les Dieux,
Que nous aurons bien-tôt satisfait votre envie,
Falut-il pour vous seul conquérir l'Arménie.

Arf. Que me proposez vous ? Quels conseils ! ah, seigneur,
Que vous penetrez mal dans le fonds de mon cœur,
Qui moi ! que trahissant mon pere & ma patrie
J'attire les Romains au sein de l'Iberie ?
Ah ! si jusqu'à ce point il faut trahir ma foi,
Que Rome en ce moment n'attende rien de moi ;
Je n'en exige rien dès qu'il faut par un crime
Acheter un bienfait que j'ai cru legitime :
Et je vois bein, seigneur, qu'il me faut aujourd'hui
Pour dès infortunés chercher un autre appui.
Je croyois, ebloüi de ses titres suprêmes,
Rome utile aux mortels autant que les Dieux mêmes ;
Et pour en obtenir un secours genereux,
J'ai cru qu'il suffisoit que l'on fut malheureux :
J'ose le croire encore, & sur cette esperance
Souffrez que des Romains j'implore l'assistance.
C'est pour une captive asservie à nos loix,
Qui pour vous attendrir a recours à ma voix ;
C'est pour une captive aimable, infortunée,
Digne par ses appas d'une autre destinée :
Enfin par ses vertus à juger de son rang,
On ne sortit jamais d'un plus illustre sang.
C'est nous instruire assez de sa haute naissance
Que d'intéresser Rome à prendre sa defence.
Elle veut même ici vous parler sans temoins,
Et jamais on ne fut plus digne de vos soins.
Pharasmane entraîné par un amour funeste
Veut me ravir, seigneur, ce seul bien qui me reste,
Le seul où je faisois consister mon bonheur,
Et le seul que pouvoit lui disputer mon cœur.
Ce n'est pas que plus fier d'un secours que j'espere,

Je pretende à mon tour l'enlever à mon pere :
 Quand même il cederoit sa captive à mes feux,
 Mon sort n'en seroit pas plus doux ni plus heureux :
 Je ne veux qu'eloigner cet objet que j'adore ;
 Et même sans espoir de le revoir encore.

Rhad. Suivi de peu des miens, sans pouvoir où je suis,
 Vous offrir un azile est tout ce que je puis.

Arf. Et tout ce que je veux. Mon ame est satisfaite,
 Je vais tout disposer, seigneur, pour sa retraite.
 Je ne sçai ; mais pressé d'un mouvement secret
 J'abandonne Ismenie avec moins de regret :
 Pour calmer la douleur de mon ame inquiete
 Il suffit qu'en vos mains Arsame la remette :
 Encore si je pouvois aux depens de mes jours
 M'acquitter envers vous d'un genereux secours ;
 Mais je ne puis offrir dans mon malheur extrême
 Pour prix d'un tel bienfait que le bienfait lui même.

Rhad. Je n'en demande pas, cher prince, un prix plus doux,
 Il est digne de moi s'il n'est digne de vous :
 Souffrez que désormais je vous serve de frere ;
 Que je vous plains d'avoir un si barbare pere !
 Mais de ses vains transports pourquoi vous allarmer ?
 Pourquoi quitter l'objet qui vous a sçu charmer ?
 Daignez me confier & son sort & le vôtre,
 Dans un azile sûr suivez moi l'un & l'autre,
 Sensible à ses malheurs, je ne puis sans effroi
 Abandonner Arsame aux fureurs de son roi.
 Prince, vous dedaignez un conseil qui vous blesse :
 Mais si vous connoissiez celui qui vous en presse —

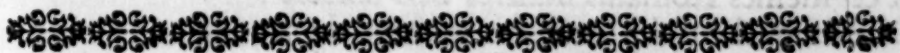
Arf. Donnez moi des conseils qui soient plus genereux,
 Dignes de mon devoir, & dignes de tous deux.
 Le roi doit dès demain partir pour l'Armenie,
 Il s'agit à ses vœux d'enlever Ismenie ;
 Mon pere en ce moment peut l'eloigner de nous,
 Et sa captive en pleurs n'espere plus qu'en vous :
 Deja sur vos bontés pleine de confiance
 Elle attend votre vue avec impatience.
 Adieu, seigneur, adieu, je craindrois de troubler
 Des secrets qu'a vous seul elle veut reveler.

SCENE

SCENE III.

RHADAMISTHE *seul.*

A Insi, pere jaloux, pere injuste & barbare,
C'est contre tout ton sang que ton cœur se declare ;
Crains que ce même sang tant de fois dedaigné
Ne se souleve enfin de sa source indigné ;
Puisque deja l'amour maître du cœur d'Arsame
Y verse le poison d'une mortelle flame.
Quel que soit le respect de ce vertueux fils,
Est-il quelques rivaux qui ne soient ennemis ?
Non, il n'est point de cœur si grand, si magnanime
Qu'un amour malheureux n'entraîne dans le crime.
Mais je pretens en vain l'armer contre son roi,
Mon frere n'est point fait au crime comme moi.
Meritois tu, barbare, un fils aussi fidele ?
Ta rigueur semble encore en accroître le zele ;
Rien ne peut ebranler son devoir ni sa foi,
Et toujours plus soumis. — Quel exemple pour moi,
Dieux, de tant de vertus n'ornez-vous donc mon frere,
Que pour me rendre seul trop semblable à mon pere ?
Que pretend la fureur dont je suis combattu ?
D'un fils respectueux seduire la vertu ?
Imitons-la plutôt ; cedons à la nature.
N'en ai-je pas assez etouffé le murmure ?
Que dis-je ? Dans mon cœur moins rebelle à ses loix
Dois-je plutôt qu'un pere en ecouter la voix ?
Peres cruels, vos droits ne sont-ils pas les nôtres ?
Et nos devoirs sont-ils plus sacrés que les vôtres ?
On vient, c'est Hieron.



SCENE IV.

RHADAMISTHE, HIERON.

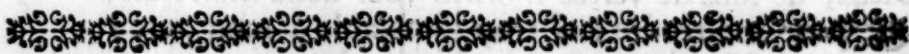
Rhad. **C** Her ami, c'en est fait,
Mes efforts redoublés ont été sans effert.
Tout malheureux qu'il est le vertueux Arsame

Presque

Presque sans murmurer voit traverser sa flamme :
 Et qu'en attendre encore quand l'amour n'y peut rien ?
 Hieron, que son cœur est différent du mien !
 J'ai perdu tout espoir de troubler l'Iberie,
 Et le roi va bien-tôt partir pour l'Arménie :
 Devançons y ses pas, & courons achever
 Des forfaits que le sort semble me réserver.
 Pour partir avec toi je n'attens qu'Isménie,
 Tu sçais qu'a Pharasmane elle doit être unie.

Hier. Quoi, seigneur ?

Rhad. Elle peut servir à mes desseins,
 Elle est d'un sang, dit-on, allié des Romains,
 Pourrois-je refuser à mon malheureux frere
 Un secours qui commence à me la rendre chere ?
 D'ailleurs pour l'enlever ne me suffit-il pas
 Que mon pere cruel brule pour ses appas ?
 C'est un garant pour moi, je veux ici l'attendre,
 Daigne observer des lieux où l'on peut nos surprendre.
 Adieu, je crois la voir, favorise mes soins,
 Et me laisse avec elle un moment sans temoins.



SCENE V.

RHADAMISTHE, ZENOBIE.

Zen. **S**eigneur, est-il permis à des infortunées
 Qu'au joug d'un fier tyran le sort tient enchainées,
 D'oser avoir recours dans la honte des fers
 A ces mêmes Romains maîtres de l'univers ?
 En effet quel emploi pour ces maîtres du monde
 Que le soin d'adoucir ma misere profonde !
 Le ciel qui soumit tout à leurs augustes loix —

Rhad. Que vois-je ! ah, malheureux ! quels traits ! quel son
 de voix !

Justes Dieux ! quel objet offrez-vous à ma vue ?

Zen. D'où vient à mon aspect que vôtre ame est émue ?
 Seigneur ?

Rhad. Ah ! si ma main n'eut pas privé du jour —

Zen.

Zen. Qu'entens-je ! quels regrets ! & que vois-je à mon tour !

Triste ressouvenir ! je fremis, je frissonne,
Où suis-je ! & quel objet ! la force m'abandonne :
Ah, seigneur, dissipez mon trouble & ma terreur,
Tout mon sang s'est glacé jusqu'au fonds de mon cœur.

Rhad. Ah je n'en doute plus, au transport qui m'anime :
Ma main n'as-tu commis que la moitié du crime ?

Victime d'un cruel contre vous conjuré,
Triste objet d'un amour jaloux, desespéré,
Que ma rage a poussé jusqu'à la barbarie,
Après tant de fureurs, est-ce vous, Zenobie ?

Zen. Zenobie, ah grands Dieux ! cruel, mais cher epoux !
Après tant de malheurs, Rhadamisthe, est-ce vous ?

Rhad. Se peut-il que vos yeux le pussent meconnoître ?

Oùi je suis ce cruel, cet inhumain, ce traître,
Cet epoux meurtrier. Plut au ciel qu'aujourd'hui
Vous eussiez oublié ses crimes avec lui.

O Dieux, qui la rendez à ma douleur mortelle,
Que ne lui rendez-vous un epoux digne d'elle !

Par quel bonheur le ciel touché de mes regrets

Me permit-il encore de revoir tant d'attraits ?

Mais hélas, se peut-il qu'à la cour de mon pere

Je trouve dans les fers une epouse si chere !

Dieux ! n'ai-je pas assez gemi de mes forfaits,

Sans m'accabler encore de ces tristes objets ?

O de mon desespoir victime trop aimable.

Que tout ce que je vois rend vôtre epoux coupable !

Quoi vous versez des pleurs ?

Zen. Malheureuse ! & comment

N'en repandrois-je pas dans ce fatal moment ?

Ah cruel ! plut aux Dieux, que ta main ennemie

N'eut jamais attenté qu'aux jours de Zenobie !

Le cœur à ton aspect desarmé de courroux,

Je ferois mon bonheur de revoir mon epoux ;

Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse

Dans tes bras avec joye eut remis ton epouse.

Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié,

Je puisse te revoir avec inimitié.

Rhad. Quoi loin de m'accabler, grands Dieux ; c'est Zenobie
Qui craint de me haïr, & qui s'en justifie !

Ah !

Ah ! punis moi plutôt ; ta funeste bonté
 Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
 N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore ;
 Prive moi du bonheur de te revoir encore.

[*Il se jette à ses genoux.*

Faut-il pour t'en presser embrasser tes genoux ?
 Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
 Jusques à mon amour tout veut que je perisse :
 Laisser le crime en paix, c'est en être complice.
 Frappe ; mais souviens-toi que malgré ma fureur,
 Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur ;
 Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
 Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance ;
 Que malgré le courroux qui te doit animer,
 Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

Zen. Leve toi c'en est trop, puisque je te pardonne,
 Que servent les regrets où ton cœur s'abandonne ?
 Va, ce n'est pas à nous que les Dieux ont remis
 Le pouvoir de punir de si chers ennemis.
 Nomme moi les climats où tu souhaites vivre ;
 Parle, dès ce moment je suis prête à te suivre.
 Sûre que les remors qui faisoient ton cœur
 Naissent de ta vertu, plus que de ton malheur.
 Heureuse, si pour toi les soins de Zenobie
 Pouvoient un jour servir d'exemple à l'Arménie,
 La rendre comme moi soumise à ton pouvoir,
 Et l'instruire du moins à suivre son devoir.

Rhad. Juste ciel ; se peut-il que des nœuds legitimes
 Avec tant de vertus unissent tant de crimes !
 Que l'hymen associé au sort d'un furieux
 Ce que de plus parfait firent naître les Dieux !
 Quoi tu peux me revoir, sans que la mort d'un pere,
 Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
 Ce prince, cet amant si grand, si genereux,
 Te fassent detester un époux malheureux ?
 Et je puis me flater, qu'insensible à sa flamme,
 Tu dedaignes les vœux du vertueux Arsame ?
 Que dis-je ? Trop heureux que pour moi dans ce jour,
 Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour.

Zen. Calme les vains soupçons dont ton ame est faisie.
 Ou cache m'en du moins l'indigne jalousie ;

Et souviens-toi qu'un cœur qui peut pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

Rhad. Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste,
Pardonne des soupçons que tout mon cœur deteste;
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends moi ton cœur, ta main, ma chère Zenobie,
Et daigne dès ce jour me suivre en Armenie:
Cesar m'en a fait roi, viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.
Hieron est ici, c'est un sujet fidele,
Nous pouvons confier nôtre fuite à son zele:
Aussi-tôt que la nuit aura voilé les cieux,
Sûre de me revoir viens m'attendre en ces lieux.
Adieu. N'attendons pas qu'un ennemi barbare;
Quand le ciel nous rejoint, pour jamais nous separe.
Dieux, qui me la rendez pour combler mes souhaits,
Daignez me faire un cœur digne de vos bienfaits.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV. SCENE I.

ZENOBIE, PHENICE.

Phen. **A**H! Madame, arrêtez. Quoi ne pourrai-je ap-
prendre

Qui fait couler les pleurs que je vous vois repandre,
Après tant de secrets confiez à ma foi;
En avez vous encore qui ne soient pas pour moi ?
Arsame va partir. Vous soupirez. Madame,
Plaindriez-vous le sort du genereux Arsame ?
Fait-il couler les pleurs dont vos yeux sont baignez ?
Il part ; & prevenu que vous le dedaignez,
Ce prince malheureux, banni de l'Iberie,
Va pleurer à Colchos la perte d'Ismenie.

Zen. Loin de te confier mes coupables douleurs,
Que n'en puis-je effacer la honte par mes pleurs ?

Z z

Phenice,

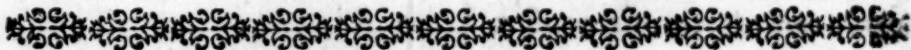
Phenice, laisse moi, je ne veux plus r'entendre.
L'ambassadeur Romain près de moi va se rendre,
Laisse nous seuls.



S C E N E II.

ZENOBIE *seule.*

Zen. **O**U vais-je ? & quel est mon espoir ?
Imprudente, où m'entraîne un aveugle devoir ?
Je devance la nuit, pour qui ? Pour un parjure
Qu'a pros crit dans mon cœur la voix de la nature ?
Ai-je donc oublié que sa barbare main
Fit tomber tous les miens sous un fer assassin ?
Que dis-je ? Le cœur plein de feux illegitimes,
Ai-je assez de vertu pour lui trouver des crimes ?
Et me paroîtroit-il si coupable en ce jour,
Si je ne brulois pas d'un criminel amour ?
Etrouffons sans regret une honteuse flamme ;
C'est à mon epoux seul à regner sur mon ame.
Tout barbare qu'il est, c'est un présent des Dieux,
Qu'il ne m'est pas permis de trouver odieux.
Helas ! malgré mes maux, malgré sa barbarie,
Je n'ai pû le revoir sans en être attendrie.
Que l'hymen est puissant sur les cœurs vertueux !
On vient. Dieux ! quel objet offrez-vous à mes yeux ?



S C E N E III.

ZENOBIE, ARSAME.

Ars. **E**H quoi je vous revois ! c'est vous-même, Madame ?
Quel Dieu vous rend aux vœux du malheureux Arsame !

Zen. Ah ! fuyez moi, seigneur, il y va de vos jours.

Ars. Dût mon pere cruel en terminer le cours,

Helas !

Helas ! quand je vous perds, adorable Ismenie,
Voudrois je prendre encore quelque part à la vie !
Accablé de mes maux, je ne demande aux Dieux
Que la triste douceur d'expirer à vos yeux.
Le cœur aussi touché de perdre ce que j'aime,
Que si vous repondiez à mon amour extrême,
Je ne veux que mourir. Je vois couler vos pleurs,
Madame, seriez-vous sensible à mes malheurs ?
Le fort le plus affreux n'a plus rien qui m'étonne.

Zen. Ah ! loin qu'à vôtre amour vôtre cœur s'abandonne
Vous voyez & mon trouble, & l'état où je suis,
Seigneur, ayez pitié de mes mortels ennuis.
Fuyez, n'irritez point le tourment qui m'accable.
Vous avez un rival, mais le plus redoutable.
Ah s'il vous surprenoit en ce funeste lieu,
J'en mourrois de douleur. Adieu, seigneur, adieu.
Si sur vous ma priere eut jamais quelque empire,
Loin d'en croire aux transports que l'amour vous inspire—

Arf. Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encore quelque'autre que le roi ?

Zen. Sans vouloir penetrer un si triste mystere,
N'en est-ce pas assez, seigneur, que vôtre pere ?
Fuyez, prince, fuyez, rendez-vous à mes pleurs ;
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop genereux Arsame.

Arf. Un infidele ami trahiroit-il ma flame ?
Dieux ! quel trouble s'eleve en mon cœur alarmé !
Quoi, toujours des rivaux, & n'être point aimé !
Belle Ismenie en vain vous voulez que je fuye ;
Je ne le puis, dûssai-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
Quel est donc ce rival ? dissipez mon effroi :
D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore,
Me refuseroit-on un secours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi !
Ah daignez m'eclaircir du trouble où je vous voi ;
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi vous ne romprez point ce barbare silence ?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
Dieux ! est-on sans pitié, pour être sans amour ?

Zen. Eh bien, seigneur, eh bien, il faut vous satisfaire ;

Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins genereux
Que d'abuser encore vôtre amour malheureux.
Le sort a disposé de la main d'Ismenie.

Ars. Juste ciel!

Zen. Et l'epoux à qui l'hymen me lie
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours & l'appui.

Ars. Ah dans mon desespoir fût-ce Cesar lui-même!

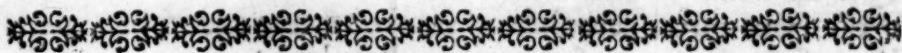
Zen. Calmez de ce transport la violence extrême,
Mais c'est trop l'exposer à vôtre inimitié:
Moins digne de courroux, que digne de pitié.
C'est un rival, seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point vôtre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamisthe en un mot.

Ars. Mon frere!

Zen. Et mon epoux.

Ars. Vous Zenobie! ô ciel! étoit-ce dans mon ame
Où devoit s'allumer une coupable flamme?
Après ce que j'éprouve, ah! quel cœur désormais
Osera se flater d'être exempt de forfaits?
Madame, quel secret venez-vous de m'apprendre?
Reserviez vous ce prix à l'amour le plus tendre?

Zen. J'ai résisté, seigneur, autant que je l'ai pû:
Mais puisque j'ai parlé, respectez ma vertu;
Mon nom seul vous apprend ce que vous devez faire,
Mon secret échappé, vôtre amour doit se taire.
Mon cœur de son devoir fut toujours trop jaloux.—
Quelqu'un vient. Ah fuyez, seigneur, c'est mon epoux.



SCENE IV.

RHADAMISTHE, ZENOBIE, ARSAME, HIERON.

Rhadamisthe à part.

Que vois-je! quoi mon frere — Hieron, va m'attendre.
D'un trouble affreux mon cœur a peine à se defendre.
Madame,

Madame, tout est prêt, les ombres de la nuit
Effaceront bien-tôt la clarté qui nous luit.

Zen. Seigneur, puisqu'à vos soins désormais je me livre,
Rien ne m'arrête ici, je suis prête à vous suivre.
Seul maître de mon sort, quels que soient les climats
Où le ciel avec vous veuille guider mes pas,
Vous pouvez ordonner, je vous suis.

Rhad. [à part] Ah perfide !

Prince, je vous ai cru parti pour la Colchide.
Trop instruit des transports d'un pere furieux,
Je ne m'attendois pas à vous voir en ces lieux :
Mais si près de quitter pour jamais Ismenie,
Vous vous occupez peu du soin de votre vie ;
Et d'un pere cruel quel que soit le courroux,
On s'oublie aisément en des momens si doux.

Arf. Lors qu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du peril qui le presse ;
Et ces momens si doux que vous me reprochez,
Content bien cher aux cœurs que l'amour a touchez.
Je vois trop qu'il est tems que le mien y renonce ;
Quoi qu'il en soit, du moins votre accueil me l'annonce,
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez moi, seigneur, de me plaindre de vous.
A quoi dois-je imputer un discours qui me glace ?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce ?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parloit pas ainsi.
Ce rival qu'avec soin on me peint inflexible,
N'est pas de mes rivaux, seigneur, le plus terrible ;
Et malgré son courroux, il en est aujourd'hui
Pour mes feux & pour moi de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend, il n'est plus tems de feindre ;
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah, seigneur ! plut aux Dieux qu'avec la même ardeur
Elle eut pû s'expliquer au fonds de votre cœur,
On ne m'eût point ravi sous un cruel mystere
La douceur de connoître & d'embrasser mon frere.
Ne vous derobez point à mes embrassemens,
Pourquoi troubler, seigneur, de si tendres momens ?
Ah ! revenez à moi sous un front moins severe,
Et ne m'accablez point d'une injuste colere :

Et

Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas ;
Mais, seigneur, mais mon cœur ne la connoissoit pas.

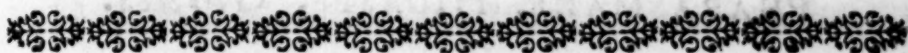
Rhad. Dieux, qu'est-ce que j'entens ! quoi, prince, Zenobie
Vient de vous confier le secret de ma vie ?
Ce secret de lui-même est assez important
Pour n'en point rendre ici l'aveu trop éclatant.
Vous connoissez le prix de ce qu'on vous confie,
Et je crois votre cœur exempt de perfidie :
Je ne puis cependant approuver, qu'à regret,
Qu'on vous ait revelé cet important secret ;
Du moins sans mon aveu l'on n'a point dû le faire ;
A mon exemple enfin on devoit vous le taire ;
Et si j'avois voulu vous en voir éclairci,
Ma tendresse pour vous l'eut decouvert ici.
Qui peut à mon secret devenir infidelle,
Ne peut, quoiqu'il en soit, n'être point criminelle.
Je connois, il est vrai, toute votre vertu,
Mais mon cœur de soupçons n'est pas moins combattu.

Ars. Quoi la noire fureur de votre jalousie,
Seigneur, s'étend aussi jusques à Zenobie ?
Pouvez-vous offenser —

Zen. Laissez agir, seigneur,
Des soupçons en effet si dignes de son cœur ;
Vous ne connoissez pas l'époux de Zenobie,
Ni les divers transports dont son ame est saisie.
Pour oser cependant outrager ma vertu,
Repons moi, Rhadamisthe, & de quoi te plains-tu ?
De l'amour de ton frere ? Ah, barbare, quand même
Mon cœur eut pû se rendre à son amour extrême,
Le bruit de ton trepas confirmé tant de fois,
Ne me laissoit-il pas maîtresse de mon choix ?
Que pouvoient te servir les droits d'un hymenée
Que vit rompre & former une même journée :
Ose te prevaloir de ce funeste jour,
Ou tout mon sang coula pour prix de mon amour.
Rappelle toi le sort de ma famille entiere ,
Songe au sang qu'a versé ta fureur meurtriere,
Et considere après sur quoi tu peux fonder
Et l'amour & la foi que j'ai dû te garder.
Il est vrai, que sensible aux malheurs de ton frere,
De ton sort & du mien j'ai trahi le mystere :

J'ignore

J'ignore si c'est là le trahir en effet :
 Mais sçache que ta gloire en fut le seul objet.
 Je voulois de ses feux éteindre l'esperance,
 Et chasser de son cœur un amour qui m'offense :
 Mais puisqu'à tes soupçons tu veux t'abandonner,
 Connois donc tout ce cœur que tu peux soupçonner.
 Je vais par un seul trait te le faire connoître,
 Et de mon sort après je te laisse le maître.
 Ton frere me fut cher, je ne le puis nier,
 Je ne cherche pas même à m'en justifier :
 Mais malgré son amour, ce prince qui l'ignore,
 Sans tes laches soupçons l'ignoreroit encore.
à Arsame.] Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien,
 Vous connoissez assez un cœur comme le mien,
 Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire :
 Mon epoux est vivant, ainsi ma flame expire.
 Cessez donc d'écouter un amour odieux,
 Et sur tout gardez-vous de paroître à mes yeux.
à Rhadamisthe.] Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
 Dans tes mains en ces lieux je viendrai me remettre ;
 Je connois la fureur de tes soupçons jaloux,
 Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon epoux. [*Elle sort.*
Rhad. Barbare que je suis, quoi ma fureur jalouse
 Deshonore à la fois mon frere & mon epouse !
 Adieu, prince, je cours honteux de mon erreur
 Aux pieds de Zenobie expier ma fureur.



S C E N E V.

ARSAME *seul.*

C Her objet de mes vœux, aimable Zenobie,
 C'en est fait, pour jamais vous m'etes donc ravie ?
 Amour, cruel amour, pour irriter mes maux,
 Devois-tu dans mon sang me choisir mes rivaux ?
 Ah ! fuyons de ces lieux — Ciel ! que me veut Mitrane ?

SCENE

S C E N E VI.

ARSAME, MITRANE, *Gardes.*

Mit. J'Obeis à regret, seigneur : Mais Pharasmane,
Dont en vain j'ai tenté de flechir le courroux —

Ars. He bien ?

Mit. Veut qu'en ces lieux je m'assure de vous.

Souffrez —

Ars. Je vous entens. Et quel est donc mon crime ?

Mit. J'en ignore la cause, injuste ou legitime :

Mais je crains pour vos jours, & les transports du roi
N'ont jamais dans nos cœurs repandu plus d'effroi.

Furieux, inquiet, il s'agite, il vous nomme,
Il menace avec vous l'ambassadeur de Rome :

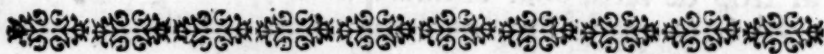
On vous accuse enfin d'un entretien secret.

Ars. C'en est assez, Mitrane, & je suis satisfait.

O destin ! à tes coups j'abandonne ma vie :

Mais sauve, s'il se peut, mon frere & Zenobie.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V. S C E N E I.

PHARASMANE, HIDASPE, *Gardes.*

Phar. **H**Idaspe, il est donc vrai que mon indigne fils,
Qu'Arsame est de concert avec mes ennemis ?

Quoi ce fils autrefois si soumis, si fidele,

Si digne d'être aimé, n'est qu'un traître, un rebelle ?

Quoi, contre les Romains ce fils tout mon espoir

A pû jusqu'à ce point oublier son devoir ?

Perfide, c'en est trop que d'aimer Ismenie,

Et que d'oser trahir ton pere & l'Iberie,

Traverser à la fois & ma gloire & mes feux —

Pour de moindres forfaits ton frere malheureux —

Mais en vain tu seduis un prince temeraire,

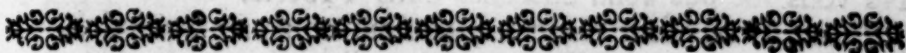
Rome, de mes desseins ne crois pas me distraire :

Ma

Ma défaite ou ma mort peut seule les troubler ;
Un ennemi de plus ne me fait pas trembler.
Dans la juste fureur qui contre toi m'anime,
Rome, c'est ne m'offrir de plus qu'une victime ;
C'est assez que mon fils s'intéresse pour toi ;
Dès qu'il fuit me venger tout est Romain pour moi.
Mais que dit Hieron ? T'es-tu bien fait entendre ?
Sçait-il enfin de moi tout ce qu'il doit attendre,
S'il veut dans l'Arménie appuyer mes projets ?

Hid. Peu touché de l'espoir des plus rares bienfaits,
A vos offres, seigneur, toujours plus inflexible,
Hieron n'a fait voir qu'un cœur incorruptible,
Soit qu'il veuille en effet signaler son devoir,
Ou soit qu'à plus haut prix il mette son pouvoir.
Trop instruit qu'il peut seul vous servir ou vous nuire,
Je n'ai rien oublié, seigneur, pour le séduire.

Phar. He bien, c'est donc en vain qu'on me parle de paix,
Dùssai-je sans honneur succomber sous le faix ?
Jusques chez les Romains je veux porter la guerre
Et de ces fiers tyrans venger toute la terre.
Que je hais les Romains ! Je ne sçai quelle horreur
Me saisit au seul nom de leur ambassadeur ;
Son aspect a jeté le trouble dans mon âme.
Ah c'est lui qui sans doute aura séduit Arsame.
Tous deux en même jour arrivés dans ces lieux —
Le traître ! C'en est trop. Qu'il paroisse à mes yeux ;
Il faut — Mais je le vois.



SCENE II.

PHARASMANE, ARSAME, HIDASPE, MI-
TRANE, *Gardes.*

Phar. **F** Ils ingrat & perfide,
Que dis-je ? Au fonds du cœur peut-être parricide,
Esclave de Neron, & quel est ton dessein ? [*à Hidaspe.*
Qu'on m'amène en ces lieux l'ambassadeur Romain.
Traître, c'est devant lui que je veux te confondre,
Je veux sçavoir du moins ce que tu peux répondre ;

A a a

Je

Ma

Je veux voir de quel œil tu pourras soutenir
Le témoin d'un complot que j'ai sçu prévenir ?
Et nous verrons après si ton lâche complice
Soutiendra sa fierté jusques dans le supplice.
Tu ne me vantes plus ton zèle ni ta foi.

Arf. Elle n'en est pas moins sincère pour mon roi.

Phar. Fils indigne du jour, pour me le faire croire
Fais que de tes projets je perde la mémoire.
Grands Dieux ! qui connoissez ma haine & mes desseins,
Ai-je pu mettre au jour un ami des Romains ?

Arf. Ces reproches honteux dont en vain l'on m'accable,
Ne rendront pas, seigneur, vôtre fils plus coupable,
Que sert de m'outrager avec indignité ?
Donnez moi le trepas si je l'ai mérité :

Mais ne vous flatez point que tremblant pour ma vie,
Jusqu'à la demander la crainte m'humilie.

Qui ne cherche en effet qu'à me faire périr
En faveur d'un rival pourroit-il s'attendrir ?

Je sçai que près de vous, injuste ou légitime,
Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime ;

Que c'est être proscrit que d'être soupçonné,
Que vôtre cœur enfin n'a jamais pardonné.

De vos transports jaloux qui pourroit me défendre ;
Vous qui m'avez toujours condamné sans m'entendre ?

Phar. Pour te justifier, eh, que me diras tu !

Arf. Tout ce qu'a dû pour moi vous dire ma vertu ;
Que ce fils si suspect pour trahir sa patrie
Ne vous fut pas venu chercher dans l'Iberie.

Phar. D'où vient donc aujourd'hui ce secret entretien,
S'il est vrai qu'en ces lieux tu ne médites rien ?

Quand je vouë aux Romains une haine immortelle
Voir leur ambassadeur est-ce m'être fidèle ?

Est-ce pour le punir de m'avoir outragé,
Qu'à lui parler ici mon fils s'est engagé !

Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.

Un de ces deux motifs a dû seul te guider,
Et c'est sur l'un des deux que je dois décider.

Eclaircis moi ce point, je suis prêt de t'entendre ;
Parle.

Arf. Je n'ai plus rien, seigneur, à vous apprendre :

Ce n'est pas un secret qu'on puisse reveler :
Un interet sacré me defend de parler.

SCENE III.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HINDASPE, Gardes.

Hid. L'Ambassadeur de Rome & celui d'Armenie —
Phar. He bien ?

Hid. De ce palais enleyent Ismenie.

Phar. Dieux, qu'est-ce que j'entens ? Ah, traître, en est-ce assez ?

Qu'on rassemble en ces lieux mes gardes dispersés,
Allez dès ce moment, qu'on soit prêt à me suivre.

Lache, à cet attentat n'espere pas survivre.

Hid. Vos gardes rassemblez, mais par divers chemins,
Deja de toutes parts poursuivent les Romains.

Phar. Rome, que ne peux-tu temoins de leurs supplices,
De ma fureur ici recevoir les prémices ? *[Il veut sortir.]*

Ars. Je ne vous quitte point, en dussai-je périr.
Eh bien écoutez moi, je vais tout decouvrir,
Ce n'est pas un Romain que vous allez poursuivre :
Loin qu'à votre courroux sa naissance le livre,
Du plus illustre sang il a reçu le jour,
Et d'un sang respecté même dans cette cour.
De vos propres regrets sa mort seroit suivie ;
Ce ravisseur enfin est l'epoux d'Ismenie —
C'est —

Phar. Acheve, imposteur, par de laches detours,
Crois-tu de ma fureur interrompre le cours ?

Ars. Ah ! permettez du moins, seigneur, que je vous suive,
Je m'engage à vous rendre ici votre captive.

Phar. Retire toi, perfide, & ne replique pas.
Mitrane, qu'on l'arrête ; & vous suivez mes pas.

SCENE IV.

ARSAME, MITRANE, Gardes.

Ars. **D**ieux, temoins des fureurs que le cruel medite,
 L'abandonnerez-vous au transport qui l'agite ?
 Par quel destin faut-il que ce funeste jour
 Charge de tant d'horreurs la nature & l'amour ?
 Mais je devois parler, le nom de fils peut-être—
 Helas ! que m'eut servi de le faire connoître ?
 Loin que ce nom si doux eut flechi le cruel,
 Il n'eut fait que le rendre encore plus criminel.
 Que dis-je, malheureux ? que me sert de me plaindre ?
 Dans l'etat où je suis & qu'ai je encore à craindre ?
 Mourons : Mais que ma mort soit utile en ces lieux
 A des infortunés qu'abandonnent les Dieux.
 Cher ami, s'il est vrai que mon pere inflexible
 Aux malheurs de son fils te laisse un cœur sensible,
 Dans mes derniers momens à toi seul j'ai recours ;
 Je ne demande point que tu sauves mes jours ;
 Ne crains pas que pour eux j'ose rien entreprendre,
 Mais si tu connoissois le sang qu'on va repandre,
 Au prix de tout le tien tu voudrois le sauver.
 Suis moi, que ta pitié m'aide à le conserver.
 Defarmé, sans secours, suis-je assez redoutable
 Pour alarmer encore ton cœur inexorable !
 Pour toute grace enfin je n'exige de toi
 Que de guider mes pas sur les traces du roi.

Mit. Je ne le nierai point, vôte vertu m'est chere ;
 Mais je dois obeir, seigneur, à vôte pere :
 Vous pretendez en vain seduire mon devoir.

Ars. Eh bien, puisque pour moi rien ne peut t'emouvoir—
 Mais helas ! c'en est fait, & je le vois paroître.
 Justes Dieux ! de quel sang nous avez-vous fait naître ? [*a part.*
 Ah, mon frere n'est plus ! seigneur, qu'avez-vous fait ?

SCENE

S C E N E V.

PHARASMANE, ARSAME, MITRANE, HIDASPE, *Gardes.*

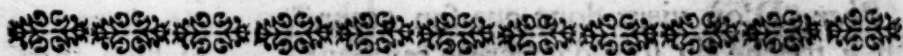
Phar. J'Ai vengé mon injure, & je suis satisfait ;
Aux portes du palais j'ai trouvé le perfide
Que son malheur rendoit encore plus intrepide.
Un long rempart des miens expirez sous ses coups
Arrêtant les plus fiers, glaçoit les cœurs de tous,
J'ai vu deux fois le traître au mépris de sa vie
Tenter même à mes yeux de reprendre Ismenie :
L'ardeur de recouvrir un bien si précieux
L'avoit déjà deux fois ramané dans ces lieux ;
A la fin indigné de son audace extrême
Dans la foule des siens je l'ai cherché moi-même ;
Ils en ont pali tous, & malgré sa valeur
Ma main a dans son sein plongé ce fer vengeur.
Va le voir expirer, dans les bras d'Ismenie ;
Va partager le prix de votre perfidie.

Ars. Quoi, seigneur, il est mort ? Après ce coup affreux
Frappez, n'épargnez plus votre fils malheureux. [*à part.*
Dieux ! ne me rendiez-vous mon déplorable frere
Que pour le voir perir par les mains de mon pere ?
Mitrane, soutiens moi.

Phar. D'où vient donc que son cœur
Est si touché du sort d'un cruel ravisseur ?
Le Romain dont ce fer vient de trancher la vie,
Si j'en crois ses discours, fût l'époux d'Ismenie ;
Et cependant mon fils charmé de ses appas,
Quand son rival perit, gemit de son trépas !
Qui peut lui rendre encore cette perte si chere ?
Des larmes de mon fils quel est donc le mystere ?
Mais moi-même d'où vient qu'après tant de fureur
Je me sens malgré moi partager sa douleur ?
Par quel charme, malgré le courroux qui m'enflame,
La pitié s'ouvre-t-elle un chemin dans mon ame ?
Quelle plaintive voix trouble en secret mes sens,
Et peut former en moi de si tristes accens ?
D'où vient que je frissonne ? & quel est donc mon crime ?

Me

Me serois-je mepris au choix de la victime ?
 Ou le sang des Romains est-il si précieux,
 Qu'on n'en puisse verser sans offenser les Dieux ?
 Par mon ambition d'illustres destinées
 Sans pitié, sans regret ont été terminées ;
 Et lors que je punis qui m'avoit outragé,
 Mon foible cœur craint-il de s'être trop vengé ?
 D'où peut naître le trouble où son trepas me jette ?
 Je ne sçai ; mais sa mort m'alarme & m'inquiète,
 Quand j'ai versé le sang de ce fier ennemi,
 Tout le mien s'est emû, j'ai tremblé, j'ai fremi ;
 Il m'a même paru que ce Romain terrible,
 Devenu tout à coup à sa perte insensible,
 Avare de mon sang quand je versois le sien,
 Aux dépens de ses jours s'est abstenu du mien.
 Je rappelle en tremblant ce que m'a dit Arsame.
 Eclaircissez le trouble où vous jetez mon ame ;
 Ecoutez moi, mon fils, & reprenez vos sens.
Ars. Que vous servent, hélas, ces regrets impuissans ?
 Puissiez-vous à jamais, ignorant ce mystère,
 Oublier avec lui de qui vous fûtes pere.
Phar. Ah ! c'est trop m'alarmer, expliquez-vous, mon fils,
 De quel effroi nouveau frappez-vous mes esprits ?
 Mais pour le redoubler dans mon ame eperdue,
 Dieux puissans ! quel objet offrez-vous à ma vue ?



S C E N E VI.

PHARASMANE, RHADAMISTHE, ZENOBIE,
 ARSAME, HIERON, MITRANE, HIDASPE,
 PHENICE, *Gardes.*

Phar. **M**Alheureux, quel dessein te ramene en ces lieux ?
 Que cherches-tu ?

Rhad. Je viens expirer à vos yeux.

Phar. Quel trouble me faist ?

Rhad. Quoi que ma mort approche,
 N'en craignez pas, seigneur, un injuste reproche,

J'ai

J'ai reçu par vos mains le prix de mes forfaits ;
Puisse les justes Dieux en être satisfaits.

à Zenobie.] Je ne meritois pas de jouir de la vie ;
Seche tes pleurs ; adieu ma chere Zenobie ;
Mitridate est vengé.

Phar. Grands Dieux ! qu'ai-je entendu ?
Mitridate ! ah quel sang ai-je donc répandu ?
Malheureux que je suis, puis-je le meconnoître ?
Au trouble que je sens quel autre pourroit ce être ?
Mais hélas si c'est lui, quel crime ai-je commis ?
Nature ! ah venge toi, c'est le sang de mon fils.

Rhad. La soif que vôtre cœur avoit de le répandre
N'a-t-elle pas suffi, seigneur, pour vous l'apprendre,
Je vous l'ai vu poursuivre avec tant de courroux,
Que j'ai cru qu'en effet j'étois connu de vous.

Phar. Pourquoi me le cacher ? Ah pere deplorable ?

Rhad. Vous vous êtes toujours rendu si redoutable,
Que jamais vos enfans proscrits & malheureux
N'ont dû vous regarder comme un pere pour eux.
Heureux, quand vôtre main vous immoloit un-traitre,
De n'avoir point versé le sang qui m'a fait naître ;
Que la nature ait pû, trahissant ma fureur,
Dans ces momens affreux s'emparer de mon cœur.
Enfin lors que je perds une épouse si chere,
Heureux, quoi qu'en mourant, de retrouver mon pere.
Vôtre cœur s'attendrit, je vois couler vos pleurs.

à Arsame.] Mon frere, approchez vous, embrassez moi, je meurs ;

Zen. S'il faut par des forfaits que ta justice eclate,
Ciel ! pourquoi vengeois tu la mort de Mitridate ?

[*Elle sort.*

Phar. O mon fils ! O Romains ! etes vous satisfaits ?
à Arsame.] Vous que pour m'en venger j'implore désormais,
Courez vous emparer du trône d'Armenie ;
Avec mon amitié je vous rends Zenobie ;
Je dois ce sacrifice à mon fils malheureux :
De ces lieux cependant éloignez-vous tous deux.
De mes transports jaloux mon sang doit se defendre :
Fuyez, n'exposez plus un pere à le répandre.

F I N.

ALZIRE,

ALZIRE,
O U
LES AMERICAINS.
TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

<i>D. Gusman</i> , gouverneur du Pérou.	<i>Monteze</i> , souverain d'une autre partie.
<i>D. Alvares</i> , pere de Don Gusman, ancien gouverneur.	<i>Alzire</i> , fille de Monteze.
<i>Zamore</i> , souverain d'une partie du Porosi.	<i>Emire</i> , } suivantes d'Alzire.
	<i>Cephane</i> . }
	Officiers Espagnols.
	Americains.

La scene est dans la ville de Los Reyes, autrement Lima.

ACTE I. SCENE I.

D. ALVARES, D. GUSMAN.

Alv.  U conseil de Madrid l'autorité suprême,
Pour successeur enfin, me nomme un fils
que j'aime.
Faites regner le prince, & le Dieu que je sers
Sur la riche moitié d'un nouvel univers.
Gouvernez cette rive en malheurs trop feconde,
Qui produit les tresors & les crimes du monde :
Je vous remets, mon fils, les honneurs souverains
Que la vieillesse arrache à mes debiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amerique ;

Je

Je montrai le premier * aux peuples du Mexique
L'appareil inouï pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui voloient sur les eaux ;
Des mers de Magellan, jusqu'aux astres de l'Ourse,
† Cortez, Herman Pizare ont dirigé ma course ;
Heureux si j'avois pû, pour fruit de mes travaux,
En Chrétiens vertueux changer tous ces héros !
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long tems sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands sans les rendre meilleurs.
Je touche aux derniers pas de ma longue carrière ;
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vû regir sous d'équitables loix,
L'empire du Potosé, & la ville des Rois.

Gus. J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère.
Dans ces climats brûlants, j'ai vaincu sous mon père.
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

Alv. Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir ; c'est assez si ma voix,
Parle encore au conseil, & règle vos exploits.
Croyez moi, les humains, que j'ai trop sçu connoître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître,
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long tems,
De ma caducité les restes languissans.

Je ne veux qu'une grace ; elle me sera chère ;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par vôtre ordre arrêtés dans nos murs.
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clemence, & non par la justice.

Gus. Quand vous priez un fils, seigneur, vous commandez :
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une ville naissante, encore mal assurée

B b b

Au

* Il est très aisé qu'Alvares se soit trouvé à ces deux expéditions, la conquête du Mexique ayant été commencée en 1517. & celle du Pérou en 1525. † Rien n'est plus connu que les exploits & les barbaries de Ferdinand Cortez & de Pizare.

Au peuple Americain nous defendons l'entrée :
 Empechons, croyez moi, que ce peuple orgueilleux
 Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
 Que meprisant nos loix, & prompt à les enfreindre,
 Il n'ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
 Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,
 Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
 L'Americain farouche est un monstre sauvage,
 Qui mord en fremissant le frein de l'esclavage ;
 Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
 De la main qui le flate il se croit redouté.
 Tout pouvoir en un mot perit par l'indulgence,
 Et la severité produit l'obeissance.

Je sçai qu'aux Castillans il suffit de l'honneur ;
 Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
 Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
 A besoin qu'on l'opprime, & sert avec contrainte.
 Les Dieux même * adorés dans ces climats affreux,
 S'ils ne sont teint de sang, n'obtiennent point de vœux.

Alv. Ah, mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques !
 Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques,
 Vous Chretien, vous choisi pour regner désormais
 Sur des Chretiens nouveaux, au nom d'un Dieu de paix :
 Vos yeux ne sont-ils pas assouvis des ravages
 Qui de ce continent depeuplent les rivages ?
 Des bords de l'orient n'étois-je donc venu
 Dans un monde idolatre, à l'Europe inconnu,
 Que pour voir abhorrer sous ce brulant tropique,
 Et le nom de l'Europe, & le nom catholique ?
 Ah ! Dieu nous envoyoit, par un plus heureux choix,
 Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses loix ;
 Et nous, de ces climats destructeurs implacables,
 Nous, & d'or & de sang toujours insatiables,
 Deserteurs de ces loix qu'il falloit enseigner,
 Nous egorgeons ce peuple au lieu de le gagner.
 Par nous tout est en sang, par nous tout est en poudre,

Et

* *Au Mexique & au Perou on immoloit des hommes à ce qu'on appelloit la divinité ; & ce qu'il y a de plus horrible, c'est que presque tous les peuples de la terre ont été coupables de pareils sacrilèges par religion.*

Et nous n'avons du ciel imité que la foudre,
 Nôtre nom, je l'avoue, inspire la terreur :
 Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur.
 Fleaux du nouveau monde, injustes, vains, avarés,
 Nous seuls en ces climats, nous sommes les *Barbares*.
 L'Américain farouche, en sa simplicité,
 Nous égale en courage, & nous passe en bonté.
 Hélas ! si comme vous il étoit sanguinaire,
 S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de père.
 Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
 Avez-vous oublié, que près de ce séjour
 Je me vis entouré par ce peuple en furie,
 Rendu cruel enfin par nôtre barbarie ?
 Deux des miens à mes yeux terminèrent leur sort ;
 J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort ;
 Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes ;
 Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
 Suivi de tous les siens embrassa mes genoux,
 " Alvares, me dit-il, Alvares, est-ce vous ? *
 " Vivez ; vôtre vertu nous est trop nécessaire,
 " Vivez, aux malheureux servez long tems de père.
 " Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
 " Par cet exemple un jour apprenne à pardonner.
 " Allez ; la grandeur d'âme est du moins le partage
 " Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
 Eh bien, vous gemissez ! Je sens qu'à ce récit
 Vôtre cœur, malgré vous, s'emeut & s'adoucit.
 L'humanité vous parle ainsi que vôtre père.
 Ah ! si la cruauté vous étoit toujours chère,
 De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
 Au vertueux objet qu'il vous faut attendre,
 A la fille des rois de ces tristes contrées,
 Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées ?
 Pretendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
 Par le sang répandu de ses concitoyens ?
 Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes,
 De vos severes mains fassent tomber les armes ?

B b b 2

Gus.

* On trouve un pareil trait dans une relation de la nouvelle Espagne.

Gus. Eh bien, vous l'ordonnez ; je brise leurs liens.
 J'y consens. Mais songez qu'il faut qu'ils soient Chrétiens ;
 Ainsi le veut la loi. Quitter l'idolatrie
 Est un titre en ces lieux pour mériter la vie.
 A la religion gagnons-les à ce prix.
 Commandons aux cœurs même, & forçons les esprits.
 De la nécessité le pouvoir invincible,
 Traîne au pied des autels un courage inflexible.
 Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
 Tremblent sous un seul Dieu comme sous un seul roi.

Alv. Ecoutez moi, mon fils. Plus que vous je desiré
 Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire ;
 Que le ciel & l'Espagne y soient sans ennemis :
 Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
 J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
 Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

Gus. Je me rends donc, seigneur, & vous l'avez voulu ;
 Vous avez sur un fils un pouvoir absolu.
 Oûi, vous amoliriez le cœur le plus farouche ;
 L'indulgente vertu parle par votre bouche.
 Eh bien, puisque le ciel voulut vous accorder
 Ce don, cet heureux don de tout persuader,
 C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
 Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
 Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
 Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux ;
 Mais enfin je ne puis même en voulant lui plaire,
 De mon cœur trop altier, fléchir le caractère ;
 Et rampant sous ses loix, esclave d'un cœur d'œil,
 Par des soumissions caresser son orgueil.
 Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
 Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire ;
 En un mot, parlez lui pour la dernière fois,
 Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix :
 Daignez — mais c'en est trop. Je rougis que mon père
 Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

Alv. C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir :
 Monteze a vu sa fille, il l'aura scû fléchir.
 De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
 Le ciel a par mes soins consolé la misère.
 Pour le vrai Dieu, Monteze a quitté ses faux Dieux ;

Lui-même

Lui-même de sa fille a défilé les yeux,
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle ;
Les peuples incertains fixent leurs yeux sur elle ;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs.
L'Amerique à genoux adoptera nos mœurs.
La foi doit y jeter ses racines profondes :
Vôtre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains qui detestent nos loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
Vont d'un esprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,
Tous les cœurs desormais Espagnols & Chrétiens.
Monteze vient ici, mon fils, allez m'attendre
Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE II.

ALVARES, MONTEZE.

Alv. **E**H bien, votre sagesse, & votre autorité
Ont d'Alzire en effet flechi la volonté.

Mon. Pere des malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman detruisit l'empire & la famille,
Semble éprouver encore un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie ;
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix.
Tes mœurs nous ont appris à reverer tes loix.
C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connoître.
Nôtre esprit éclairé te doit son nouvel être,
Sous le fer Castillan ce monde est abbatu ;
Il cede à la puissance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu, comme eux, leur Dieu même haïssable,
Je detestai ce Dieu qu'annonça leur fureur,
Je l'aimai dans toi seul ; il s'est peint dans ton cœur :
Voilà ce qui te donne, & Monteze & ma fille,
Instruits par tes vertus nous sommes ta famille.
Sers lui long tems de pere, ainsi qu'à nos états.

Je

Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras :
 Le Perou, le Potosé, Alzire est sa conquête.
 Vâ dans ton temple auguste en ordonner la fête,
 Vâ ; je crois voir des cieux les peuples eternels
 Descendre de leur sphere, & se joindre aux mortels.
 Je repons de ma fille ; elle va reconnoître
 Dans le fier Don Gusman, son epoux & son maître.

Alv. Ah ! puisqu'enfin mes mains ont pû former ces nœuds,
 Cher Monteze ! au tombeau je descends trop heureux.
 Toi qui nous decouvris ces immenses contrées,
 Rend du monde aujourd'hui les bornes eclairées,
 Dieu des Chretiens ! preside à ces vœux solennels,
 Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels !
 Descend, attire à toi l'Amerique etonnée :
 Adieu, je vais presser cet huereux hymenée :
 Adieu, je te devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *seul.*

Mon. **D**Ieu, destructeur des Dieux que j'avois trop servis !
 Protege de mes ans la fin dure & funeste.
 Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste :
 Daigne veiller sur elle, & conduire son cœur.

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

Mon. **M**A fille, il en est tems, consens à ton bonheur ;
 Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
 Par ta felicité fais le bonheur du monde.
 Protege les vaincus, commande à nos vainqueurs,
 Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs.
 Remonte au rang des rois du sein de la misere.
 Tu dois à ton etat plier ton caractère.
 Prends un cœur tout nouveau, viens, obeïs ; suis moi,
 Et renais Espagnole en renonçant à toi.
 Seche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton pere.

Alz. Tout mon sang est à vous, mais si je vous suis chere,
 Voyez

Voyez mon desespoir, & lisez dans mon cœur.

Mon. Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

Alz. Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice ;
Mais quels tems, justes cieux ! pour engager ma foi.
Voici ce jour horrible où tout perit pour moi.
Où de ce fier Gufman le fer osa détruire
Des enfans du soleil le redoutable empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

Mon. Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

Alz. Au même jour, hélas ! le vengeur de l'état,
Zamore mon espoir, perit dans le combat,
Zamore mon amant, choisi pour vôt're gendre.

Mon. J'ai donné, comme toi, des larmes à sa cendre.
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi.
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi :
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des Chrétiens,
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,
Il t'appelle aux autels, il regle ta conduite ;
Entend sa voix.

Alz. Mon pere ! où m'avez-vous reduite ?
Je sçais ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir.
M'immoler, quand il parle, est mon premier devoir ;
Et mon obeïssance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vû que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux,
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abbaissées :
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitoit au pied de ses autels,
Que sa loi, sa morale & consolante & pure,
De mes sens desolés gueriroit la blessure,
Vous trompiez ma foiblesse ! un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.
Il y porte une image à jamais renaissante.
Zamore vit encore au cœur de son amante.

Condamnez

Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
 Ce feu victorieux de la mort & du tems,
 Cet amour immortel ordonné par vous-même ;
 Unissez vòtre fille au fier tyran qui m'aime,
 Mon pays le demande, il le faut, j'obeïs :
 Mais tremblez, en formant ces nœuds mal assortis,
 Tremblez, vous qui d'un Dieu, m'annoncez la vengeance,
 Vous qui me commandez d'aller en sa presence
 Promettre, à cet epoux qu'on me donne aujourd'hui,
 Un cœur qui brule encore pour un autre que lui.

Mon. Ah ! que dis-tu, ma fille ! epargne ma vieillesse.
 Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
 Par nos destins affreux, que ta main peut changer,
 Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,
 Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.
 Ai-je fait un seul pas, que pour te rendre heureuse ?
 Jouis de mes travaux ; mais crains d'empoisonner
 Ce bonheur difficile, où j'ai scû t'amener.
 Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
 Par la main du devoir est à jamais tracée.
 Ce monde en gemissant, te presse d'y courir.
 Il n'a d'appui que toi, voudras-tu le trahir ?
 Apprend à te dompter.

Alz. Faut-il apprendre à feindre ?
 Quelle science ! hélas !

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

Gus. J' Ai sujet de me plaindre
 Que l'on oppose encore à mes empressements,
 L'offençante lenteur de ces retardemens.
 J'ai suspendu ma loi prête à punir l'audace,
 De tous ces ennemis, dont vous vouliez la grace.
 Ils sont en liberté ; mais j'aurois à rougir,
 Si ce foible service eut pû vous attendrir.
 J'attendois encore moins de mon pouvoir suprême.
 Je voulois vous devoir à ma flame, à vous-même,
 Et je ne pensois pas, dans mes vœux satisfaits,
 Que ma felicité vous coutât des regrets.

Alz.

Alz. Que puisse seulement la colere celeste
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond.
Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
Tel est mon caractère, & jamais mon visage
N'a de mon cœur encore dementi le langage.
Qui peut se deguïser, pourroit trahir sa foi.
C'est un art de l'Europe ; il n'est pas fait pour moi.

Gus. Je vois vôtre franchise, & je sçais que Zamore
Vit dans vôtre memoire, & vous est cher encore.
Ce * Cacique obstiné, vaincu dans les combats,
S'arme encore contre moi de la nuit du trepas.
Vivant, je l'ai dompté ; mort, doit-il être à craindre,
Cessez de m'offenser, & cessez de le plaindre.
Vôtre devoir, mon nom, mon cœur en sont blessés ;
Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

Alz. Ayez moins de colere, & moins de jalousie.
Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.
Je l'aimois, je l'avoüe, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore étoit l'espoir ;
Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : Son trepas me coute encore des larmes.
Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,
Jugez de ma constance, & connoissez mon cœur,
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Meritez, s'il se peut, un cœur aussi fidele.

S C E N E VI.

G U S M A N *seul.*

SOn orgueil, je l'avoüe, & sa sincerité
Etonne mon courage, & plait à ma fierté.
Allons, ne souffrons pas que cette humeur altiere
Coute plus à dompter que l'Amerique entiere.
La grossiere nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage, & fait pour ces climats.

C c c

Le

* Le mot propre est Inca, mais les Espagnols accoutumés, dans l'Amerique septentrionale, au titre de Cacique, le donnerent d'abord à tous ses souverains du nouveau monde.

Le devoir flechira son courage rebelle.
 Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle :
 Que l'hymen en triomphe, & qu'on ne dise plus
 Qu'un vainqueur & qu'un maître essuya des refus.

Fin du premier Acte.



ACTE II. SCENE I.

ZAMORE, AMERICAINS.

Zam. **A** Mis, de qui l'audace, aux mortels peu commune,
 Renaît dans les dangers & croît dans l'infortune,
 Illustres compagnons de mon funeste sort !
 N'obtiendrons nous jamais la vengeance ou la mort ?
 Vivrons-nous sans servir Alzire & la patrie,
 Sans ôter à Gusinan sa detestable vie,
 Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
 Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur ?
 Dieux impuissants, Dieux vains de nos vastes contrées,
 A des Dieux ennemis vous les avez livrées,
 Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups
 Mon pays, & mon trône, & vos temples, & vous !
 Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'empire.
 Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
 J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets,
 Dans les sables mouvants, dans le fond des forêts.
 De la zone brulante, & du milieu du monde,
 L'astre du jour a vû ma course vagabonde,
 Jusqu'aux lieux où cessent d'eclairer nos climats
 * Il ramene l'année, & revient sur ses pas.
 Enfin nôtre amitié, vos soins, vôtre vaillance
 A mes vastes desirs ont rendu l'esperance ;
 Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
 Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.

NOUS

* *L'astronomie, la geographie, la geometrie, estoient cultivées au Perou. On traçoit des lignes sur des colonnes pour marquer les equinoxes & les solstices.*

Nous avons rassemblé des mortels intrepides,
Eternels ennemis de nos maîtres avides ;
Nous les avons laissés dans ces forêts errants,
Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous saisit ; une foule inhumaine,
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
Sans que de nôtre sort on nous daigne avertir.
Amis, où sommes-nous ? ne pourra-t'on m'instruire
Qui commande en ces lieux, quel est le sort d'Alzire ?
Si Monteze est esclave, & voit encore le jour,
S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour ?
Chers & tristes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore ?

Un Amer. En des lieux differens comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus, chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur sort,
Du moins, si nos tyrans ont resolu ta mort,
Tes amis, avec toi prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te suivre.

Zam. Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trepas glorieux.
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Perir sans se venger, expirer par les mains
De ces brigans d'Europe, & de ces assassins,
Qui de sang enyvres, de nos tresors avides,
De ce monde usurpé desolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourmens honteux
Pour m'arracher des biens plus meprisables qu'eux ;
Entrainer au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lache fureur,
Cette mort est affreuse, & fait fremir d'horreur.

SCENE II.

ALVARES, ZAMORE *suite.**Alv.* SOyez libres, vivez.

Zam. Ciel ! que viens-je d'entendre ;
 Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre !
 Quel vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner !
 Tu parois Espagnol, & tu sçais pardonner !
 Es-tu roi ? Cette ville est-elle en ta puissance ?

Alv. Non ; mais j'y puis au moins protéger l'innocence.*Zam.* Quel est donc ton destin, vieillard trop genereux ?*Alv.* Celui de secourir les mortels malheureux.*Zam.* Eh ! qui peut t'inspirer cette auguste clemence ?*Alv.* Dieu, ma religion, & la reconnoissance.

Zam. Dieu, ta religion ! quoi ces tyrans cruels,
 Monstres defalterés dans le sang des mortels.

Qui depeuplent la terre, & dont la barbarie
 En vaste solitude a changé ma patrie,

Dont l'infame avarice est la suprême loi,
 Mon pere ! ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

Alv. Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outragent.
 Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent.
 Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir.

Tu connois leurs forfaits ; mais connoi mon devoir,
 Le soleil par deux fois a d'un tropique à l'autre

Eclairé dans sa marche & ce monde & le nôtre,
 Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,

Maître de mon destin, daigna sauver mes jours,
 Mon cœur dès ce moment partagea vos miseres.

Tous vos concitoyens sont devenus mes freres.
 Et je mourrois heureux si je pouvois trouver

Ce heros inconnu qui m'a pû conserver,
Zam. A ses traits, à son âge, à sa vertue suprême,

C'est lui ; n'en doutons point, c'est Alvares lui-même.
 Pourrois-tu parmi nous reconnoitre le bras,

A qui le ciel permit d'empêcher ton trepas ?
Alv. Que me dir-il ? Approche. O ciel ! ô providence !

C'est lui, voilà l'objet de ma reconnoissance.
 Mes yeux, mes tristes yeux affoiblis par les ans,

Helas !

Helas ! avez-vous pû le chercher si long tems ?
en l'embrassant.] Mon bienfaiture ! mon fils ! parle, que dois-je
 faire ?

Daigne habiter ces lieux, & je t'y fers de pere.
 La mort a respecté ces jours que je te doi,
 Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

Zam. Mon pere, ah ! si jamais ta nation cruelle
 Avoit de tes vertus montré quelque étincelle,
 Croi moi, cet univers aujourd'hui desolé,
 Au devant de leur joug sans peine auroit volé.
 Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure,
 Autant leur cruauté fait fremir la nature,
 Et j'aime mieux perir que de vivre avec eux.
 Tout ce que j'ose attendre, & tout ce que je veux,
 C'est de sçavoir au moins si leur main sanguinaire,
 Du malheureux Monteze a fini la misere,
 Si le pere d'Alzire—helas ! tu vois les pleurs,
 Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

Alv. Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en defendre,
 C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
 Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
 Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais.
 Appren que ton ami, plein de gloire & d'années,
 Coule ici près de moi ses douces destinées.

Zam. Le verrai-je ?

Alv. Oûi, croi-moi ; puisse-t-il aujourd'hui
 T'engager à penser, à vivre comme lui.

Zam. Quoi Monteze—dis-tu ?

Alv. Je veux que de sa bouche
 Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
 Du sort qui nous unit ; de ces heureux liens,
 Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
 Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joye,
 Ce bonheur inouï que le ciel nous envoie.
 Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
 Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, AMERICAINS.

Zam. **D**Es sieux enfin sur moi la bonté se declare,
 Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
Alvares

Alvares est un Dieu, qui parmi ces pervers
 Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
 Il a, dit-il, un fils. Ce fils sera mon frère.
 Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux pere.
 O jour ! ô doux espoir à mon cœur éperdu !
 Monteze ! après trois ans, tu vas m'être rendu ;
 Alzire, cher Alzire, ô toi que j'ai servie,
 Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
 Serois-tu dans ces lieux ? Helas me gardes-tu
 Cette fidélité, la première vertu ?
 Un cœur infortuné n'est point sans défiance —
 Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance ?

SCENE VI.

MONTEZE, ZAMORE, AMERCIANS.

Zam. **C**Her Monteze, est ce toi que je tiens dans mes bras ?
 Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
 Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre.
 Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
 Alzire est-elle ici ? Parle, quel est son sort ?
 Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

Mon. Cacique malheureux ! sur le bruit de ta perte,
 Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte.
 Nous te redemandions à nos cruels destins,
 Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
 Tu vis ; puisse le ciel te rendre un sort tranquille !
 Puisse tous nos malheurs finir dans cet azile !
 Zamore ! ah ! quel dessein t'a conduit en ces lieux ?

Zam. La soif de te venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

Mon. Que dis-tu ?

Zam. Souviens-toi du jour épouvantable,
 Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
 Renversa, détruisit jusqu'en leurs fondemens
 Ces murs que du soleil ont bâti les enfans. *
Gusman étoit son nom. Le destin qui m'opprime
 Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.

* Les Peruvians, qui avoient leurs fables comme les peuples de
 notre continent, croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cusco,
 étoit fils du soleil.

Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre étoit l'affreux signal.
A ce nom de mes bras on m'arracha ta fille,
Dans un vil esclavage on traina ta famille,
On demolit ce temple & ces autels chers,
Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton fils ;
On me traina vers lui. Dirai-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui deîfiés,
Idoles de son peuple, & que je foule aux pieds ?
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affoiblir les injures.
Je viens, après trois ans, d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis ;
Ils sont dans nos forêts, & leur foule heroïque
Vient perir sous ces murs, ou venger l'Amerique.

Mon. Je te plains. Mais hélas ! où vas-tu t'emporter ?
Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux depouïlles inutiles,
Ces marbres impuissans en sabres façonnés,
Ces soldars presque nuds & mal disciplinés,
Contre ces fiers géants, ces tyrans de la terre,
De fer etincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'elancent sur nous, aussi prompts que les vents
Sur des monstres guerriers, pour eux obeïssans ?
L'univers a cédé — cedons, mon cher Zamore.

Zam. Moi flechir ! moi ramper, lors que vis encore !
Ah ! Monteze, croi moi ; ces foudres, ces eclairs,
Ce fer dont nos tyrans sont armés & couverts,
Ces rapides courriers qui sous eux font la guerre,
Pouvoient à leur abord epouvanter la terre :
Je les vois d'un œil fixe, & leur ose insulter.
Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
Subjuge qui la craint, & cede à qui la brave. —
L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous defend pas.
Le fer manque à nos mains ; les cieux pour nous avarés,
Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares ;
Mais pour venger enfin nos peuples abbatus,

Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

Mon. Le ciel est contre toi ; calme un frivole zele.
Les tems sont trop changés.

Zam. Que peux-tu dire, hélas !
Les tems sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas ?
Si ta fille est fidelle à ses vœux, à sa gloire,
Si Zamore est présent encore à sa mémoire ?
Tu detournes les yeux ; tu pleures, tu gemis !

Mon. Zamore infortuné !

Zam. Ne suis-je plus ton fils ?
Nos tyrans ont fletri ton ame magnanime.
Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

Mon. Je ne suis point coupable, & tous ces conquerans,
Ainsi que tu le crois, ne sont point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
* Moins pour nous conquerir qu'afin de nous instruire ;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, & des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre ;
Enfin l'art d'être heureux, de penser, & de vivre.

Zam. Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche ose avoüer ;
Alzire est leur esclave ; & tu peux les louer !

Mon. Elle n'est point esclave.

Zam. Ah ! Monteze, ah ! mon pere,
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere !
Songe qu'elle est à moi par des nœuds eternels.
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels.
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

Mon. N'atteste point ces Dieux enfans de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connois plus,
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abbatus.

Zam. Quoi ? ta religion ? quoi, la loi de nos peres !

Mon. J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimeres ;
Puisse le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son Etre à ton cœur éclairé,

Puisse-tu

* On voit que Monteze, persuadé comme il l'est, ne fait point une lacheté en refusant sa fille à Zamore. Il doit trop aimer sa religion & sa fille, pour la ceder à un idolatre qui ne pourroit la defendre.

Puisse-tu mieux connoître, ô ! malheureux Zamore,
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore !

Zam. Quelles vertus ! cruel ! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux.
Tu les a donc trahis, pour trahir ta promesse ?
Alzire a-t-elle encore imité ta foiblesse ?
Garde toi—

Mon. Va mon cœur ne se reproche rien.
Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

Zam. Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans douts.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coute ;
Pren pitié de ce cœur enyvré tour à tour.
De zele pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire,
Vien, conduis moi vers elle, & qu'à ses pieds j'expire.
Ne me derobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier desespoir,
Repren un cœur humain, que ta vertu banie—

SCENE V.

MONTEZE, ZAMORE *suite.*

Un Garde à Monteze.

SEigneur, on vous attend pour la ceremonie,
Mon. Je vous suis.

Zam. Ah ! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle est donc cette pompe, où s'adressent tes pas ?
Monteze—

Mon. Adieu, croi-moi, fui de ce lieu funeste.

Zam. Dût m'accabler ici la colere celeste
Je te suivrai.

Mon. Pardonne à mes soins paternels.

Aux Gardes] Gardes empechez les de me suivre aux autels.
Ces payens elevés dans des loix etrangeres,
Pourroient de nos Chretiens profaner les mysteres :
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix,
Mais Gusman vous l'ordonne & parle par ma voix.

SCENE VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

Zam. **Q**U'ai-je entendu, Gusman ! O trahison ! O rage !
O comble des forfaits ! lache & dernier outrage !

Il serviroit Gusman ! l'ai-je bien entendu !
 Dans l'univers entier n'est il plus de vertu !
 Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable ?
 Aura-t-elle succé ce poison detestable
 Apporté parmi nous par ces persecuteurs,
 Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs ?
 Gusman est donc ici ? que résoudre & que faire ?

Un Amer. J'ose ici te donner un conseil salutaire.
 Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
 Bien-tôt avec sons fils va paroître à tes yeux.
 Aux portes de la ville obtien qu'on nous conduise.
 Sortons, allons tenter nôtre illustre entreprise :
 Allons tout preparer contre nos ennemis,
 Et sur tout n'épargnons qu'Alvares & son fils.
 J'ai vû de ces remparts l'étrangere structure,
 Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature.
 Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
 Ces tonneres d'airain grondant sur les remparts,
 Ces pieges de la guerre, où la mort se presente,
 Tout etonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
 Helas ! nos citoyens enchainés en ces lieux,
 Servent à cimenter cet azile odieux ;
 Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
 Ce siege de l'orgueil & de la tyrannie.
 Mais, croi moi ; dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
 Leurs mains vont se lever sur leurs persecuteurs ;
 Eux-même ils detruiront cet effroyable ouvrage,
 Instrument de leur honte & de leur esclavage :
 Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglants,
 Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
 Partons, & revenons, sur ces coupables têtes,
 Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
 Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
 Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
 Connoissons, renversons cette horrible puissance,
 Que l'orgueil trop long tems fonda sur l'ignorance.

Zam. Illustres malheureux ! que j'aime à voir vos cœurs
 Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs !
 Puisse-nous de Gusman punir la barbarie !
 Que son sang satisfasse au sang de ma patrie.

Triste

Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance ! arme nos mains, Qu'il meure, & c'est assez,
Qu'il meure—Mais hélas ! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir & nous sommes esclaves.
De nôtre sort affreux le joug s'appesantit.
Alvares dispaçoit, Montez nous trahir,
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre :
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce séjour ?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour !
J'entens l'airain tonnant de ce peuple barbare :
Quelle fête, ou quel crime, est-ce donc qu'il prépare ?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir ;
Si je puis vous sauver, où s'il nous faut périr.

Fin du second Acte.

A C T E III. S C E N E I.

ALZIRE *seule.*

MAnes de mon amant ! j'ai donc trahi ma foi,
C'en est fait, & Gusman regne à jamais sur moi.
L'ocean, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières.
Je suis à lui ! l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux.
O ! toi qui me poursuis, ombre chère & sanglante,
A mes sens desolés, ombre à jamais présente.
Cher amant ! si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, & passer chez les morts ;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle & rendre ;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,

Au foin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
 Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
 Suivre l'affreux devoir où les cieus m'ont livrée:
 Souffre un joug imposé par la nécessité;
 Permits ces noeuds cruels, ils m'ont assez couté.

S C E N E II.

ALZIRE, EMIRE.

Alz. **E**H bien! veut on toujours ravir à ma présence,
 Les habitans des lieux si chers à mon enfance?
 Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
 Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

Em. Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie,
 Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
 On nous menace, on dit qu'à nôtre nation
 Ce jour fera le jour de la destruction.
 On deploye aujourd'hui l'étendart de la guerre,
 On allume ces feux enfermés sous la terre;
 On assembloit déjà le sanglant tribunal,
 Monteze est appelé dans ce conseil fatal,
 C'est tout ce que j'ai sçu.

Alz. Ciel! qui m'avez trompée,
 De quel étonnement je demeure frappée!
 Quoi! presque entre mes bras, & du pied de l'autel,
 Gusman contre les miens leve son bras cruel!
 Quoi? J'ai fait le serment du malheur de ma vie!
 Serment! qui pour jamais m'avez assujettie.
 Hymen, cruel hymen! sous quel astre odieux
 Mon pere a-t-il formé tes redoutables noeuds.

S C E N E III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

Ceph. **M**Adame, un des captifs, qui dans cette journée
 N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hymenée,
 A vos pieds en secret demande à se jeter.

Alz. Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!

Sur

Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie.
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi ? Faut-il qu'un seul demande à me parler ?

Ceph. Il a quelques secrets, qu'il veut vous reveler.
C'est ce même guerrier, dont la main tutelaire,
De Gusman vôt're epoux sauva, dit-on, le pere.

Em. Il vous cherchoit, madame, & Montez en ces lieux
Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

Ceph. On lisoit sur son front le trouble & les douleurs.
Il vous nommoit, madame, & repandoit des pleurs :
Et l'on connoit assez par ses plaintes secretes,
Qu'il ignore, & le rang & l'eclat où vous êtes.

Alz. Quel eclat, Emire, & quel indigne rang !
Ce heros malheureux peut-être est de mon sang.
De ma famille au moins il a vû la puissance ;
Sans doute de Zamore il avoit connoissance.
Qui sçait, si de sa perte il ne fut pas temoin ?
Il vient pour m'en parler ; ah ! quel funeste soin.
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,
Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma blessure,
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens eperdus.
Helas ! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai pas encore eu de moment sans alarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

Zam. **M**'Est-elle enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

Alz. Ciel ! tels étoient ses traits, sa demarche,
sa voix.

[Elle tombe entre les mains de sa confidente.

Zamore — Je succombe ; à piene je respire.

Zam. Reconnoi ton amant.

Alz. Zamore aux pieds d'Alzire !
Est-ce une illusion ?

Zam. Non, je revis pour toi.
Je reclame à tes pieds tes sermens & ta foi.

O moitié de moi-même ! idole de mon ame !
 Toi, qu'un amour si tendre assuroit à ma flamme,
 Qu'as tu fait des saints noeuds qui nous ont enchainés ?

Alz. O jours ! O doux momens d'horreur empoisonnés,
 Cher & fatal objet de douleur & de joie,
 Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie ?
 Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

Zam. Tu gemis & me vois.

Alz. Je t'ai revu trop tard.

Zam. Le bruit de mon trepas a dû remplir le monde.
 J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
 Depuis que ces brigans, t'arrachant à mes bras,
 M'enleverent mes Dieux, mon trône & tes appas.
 Sçais-tu que ce Gusman, ce destructeur sauvage,
 Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?
 Sçais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
 Chere Alzire, aux bourreaux se vit abandonné ?
 Tu fremis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme.
 L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
 Un Dieu sans doute, un Dieu, qui preside à l'amour,
 Dans le sein du trepas me conserva le jour.
 Tu n'as point dementi ce grand Dieu qui me guide ;
 Tu n'est point devenue Espagnole & perfide.
 On dit que ce Gusman respire dans ces lieux.
 Je venois t'arracher à ce monstre odieux.
 Tu m'aimes : Vengeons-nous ; livre moi ma victime.

Alz. Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime,
 Frappe.

Zam. Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! Quoi, ta foi !

Alz. Frappe, je suis indigne, & du jour, & de toi.

Zam. Ah Monteze ! ah ! cruel, mon cœur n'a pû te croire.

Alz. A-t'il osé t'apprendre une action si noire ?

Sçais-tu pour quel epoux j'ai pû t'abandonner ?

Zam. Non, mais parle : Aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

Alz. Eh bien. Voi donc l'abyme où le sort nous engage !
 Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

Zam. Alzire !

Alz. Ce Gusman —

Zam. Grand Dieu !

Alz. Ton assassins,

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

Zam.

Zam. Lui !

Alz. Mon pere, Alvares, ont trompé ma jeunesse.
Ils ont à cet hymen entraîné ma foiblesse.

Ta criminelle amante, aux autels des Chrétiens,
Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes Dieux, mon amant, ma patrie :
Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

Zam. Alzire, est-il bien vrai ? Gusman est ton epoux !

Alz. Je pourrois t'alleguer pour affoiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir legitime,
L'erreur où nous etions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnée à ton trepas ;
Que des Chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
Que je t'aimai toujours, que mon cœur eperdu
A detesté tes Dieux qui t'ont mal defendu :
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse.
Il n'en est point pour moi, lors que l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué, de foi ;
Tranche mes jours affreux, qui ne sont plus pour toi.
Quoi ! tu ne me vois point d'un oeil impitoyable ?

Zam. Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable.
Puis-je encore me flater de regner dans ton cœur ?

Alz. Quand Monteze, Alvares, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrétiens, ma foiblesse, au temple m'ont conduite,
Sure de ton trepas, à cet hymen reduite,
Enchainée à Gusman par des nœuds eternels,
J'adorois ta memoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont sçu que je t'aime,
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même,
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encore pour la derniere fois.

Zam. Pour la derniere fois Zamore t'auroit vuë ?
Tu me serois ravie aussi-tôt que rendue ?

Ah ! si l'amour encore te parloit aujourd'hui —

Alz. O ciel ! c'est Gusman même, & son pere avec lui.

SCENE

SCENE V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE *suite.**Alvares à son fils.***T**U vois, mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire,
à Zamore] O toi! jeune heros, toi par qui je respire.

Vien, ajoute à ma joye en cet auguste jour.

Vien avec mon cher fils partager mon amour.

Zam. Qu'entens-je ? Lui, Gusman ? lui, ton fils ce barbare ?*Alz.* Ciel! détourne les coups que ce moment prepare.*Alv.* Dans quel eronnement—*Zam.* Quoi! le ciel a premis,

Que ce vertueux pere eût cet indigne fils ?

Gus. [à Zamore] Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sçais-tu bien qui je suis ?*Zam.* Horreur de ma patrie !

Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,

Connois-tu bien Zamore ? & vois-tu tes forfaits ?

Gus. Toi ?*Alv.* Zamore !*Zam.* Oüi, lui-même, à qui ta barbarie

Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;

Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,

Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.

Ravisseur de nos biens, tyran de nôtre empire,

Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire,

Acheve, & de ce fer, *trésor* de tes climats,

Previen mon bras vengeur, & previen ton trepas.

La main, la même main qui t'a rendu ton pere,

Dans ton sang odieux pourroit venger la terre : *

Et j'aurois les mortels & les Dieux pour amis,

En reverant le pere & punissant le fils.

Alv. [à Gus.] De ce discours, ô! ciel, que je me sens confondre !

Vous

* Pere doit rimer avec terre, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot Paon n'a jamais rimé avec Phaon, quoique l'ortographie soit la même ; & ce mot encore rime très bien avec abhorre, quoiqu'il n'y ait qu'un r à l'un, & qu'il y ait deux rr à l'autre. La poésie est faite pour l'oreille ; un usage contraire ne seroit qu'une pedanterie ridicule.

Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre ?

Gus. Répondre à ce rebelle & daigner m'avilir,
Jusqu'à le refuter, quand je le dois punir ?

Son juste châtement, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.

à Alzire] Madame, votre cœur doit vous instruire assez,
A quel point en secret ici vous m'offensez ;

Vous, qui, si non pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire :

Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux,

Vous, que j'aimois assez pour en être jaloux.

Alz. [*à Gus.*] Cruel ! [*à Alvares*] Et vous, seigneur ! mon
protecteur, son père,

à Zamore] Toi ! jadis mon espoir en un tems plus prospère,

Voyez le joug horrible où mon sort est lié,

Et fremissez tous trois d'horreur & de pitié.

en montrant Zamore] Voici l'amant, l'époux que me choisit
mon père,

Avant que je connusse un nouvel hemisphere,

Avant que de l'Europe on nous portât des fers.

Le bruit de son trepas perdit cet univers.

Je vis tomber l'empire où regnoient mes ancêtres,

Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.

Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,

Au Dieu que vous servez eut à la fin recours.

C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteste.

Ses autels sont témoins de mon hymen funeste.

C'est aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible serment

Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.

Je connois mal peut-être une loi si nouvelle ;

Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.

Zamore, tu m'es cher ; je t'aime, je le doi :

Mais après mes sermens je ne puis être à toi.

Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,

Je ne suis point à toi cruel, après ton crime.

Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?

Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?

Toujours infortunée, & toujours criminelle,

Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,

Qui me délivrera, par un trepas heureux,

De la nécessité de vous trahir tous deux ?

E e e

Gusman,

Gusman, du sang des miens, ta main déjà rongie,
Fremira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour, il faut venger les droits.
Puni une coupable, & sois juste une fois.

Gus. Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,
Que ma bonté trahie oppose à votre offense ;
Mais vous le demandez, & je vais vous punir ;
Vôtre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, soldats.

Alz. Cruel !

Alv. Mon fils, qu'allez-vous faire ?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois !
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois !
Ah mes fils ! de ce nom ressentez la tendresse,
D'un pere infortuné regardez la vicillesse,
Et du moins—

SCENE VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE, DON ALONZE
Officier Espagnol.

Alon. **P**Aroissez, seigneur, & commandez :
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés :
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent,
De leurs cris redoublés les echos retentissent,
En bataillons ferrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoissoient pas ;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

Gus. Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Heros de la Castille, enfans de la victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir.

Zam. Mortel égal à moi, nous fait pour obéir ?

Gus. Qu'on l'entraîne.

Zam.

Zam. Oses-tu ? tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste deffense ?

Aux Espagnols qui l'entourent.

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer !
Et teints de nôtre sang, faut-il vous invoquer ?

Gus. Obeïsez.

Alz. Seigneur !

Alv. Dans ton courroux severe,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton pere.

Gus. Seigneur, je songe à vaincre, & je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

ALVARES, ALZIRE.

Alzire se jettant à genoux.

Seigneur, j'embrasse vos genoux.

C'est à vôtre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abbaissa mon courage.

Vengez, seigneur, vengez sur ce cœur affligé.

L'honneur de vôtre fils par sa femme outragé :

Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie :

Un cœur peut-il deux fois se donner en sa vie ?

Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour :

Zamore est vertueux, vous lui devez le jour.

Pardonnez — je succombe à ma douleur mortelle.

Alv. Je conserve pour toi ma bonté paternelle ;

Je plains Zamore & toi, je serai ton appui,

Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.

Ne porte point l'horreur au sein de ma famille.

Non tu n'es plus à toi ; fais mon sang, fais ma fille.

Gusman fut inhumain, je le sçai, j'en fremis ;

Mais il est ton epoux, il t'aime, il est mon fils,

Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

Alz. Helas, que n'êtes-vous le pere de Zamore !

Fin du troisième Acte.

E e e 2

ACTE

ACTE IV. SCENE I.

ALVARES, GUSMAN.

Alv. **M**Eritez donc, mon fils, un si grand avantage.
 Vous avez triomphé du nombre & du courage,
 Et de tous les vengeurs de ce triste univers
 Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
 Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire.
 Mon fils, que la clemence ajoute à vôtre gloire;
 Je vais sur les vaincus etendant mes secours,
 Consoler leur misere, & veiller sur leurs jours.
 Vous, songez cependant qu'un pere vous implore;
 Soyez homme & Chretien, pardonnez à Zamore.
 Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?
 Et n'apprendrez-vous point à conquerir des cœurs?

Gusf. Ah vous percez le mien. Demandez moi ma vie;
 Mais laissez un champ libre à ma juste furie;
 Menagez le courroux de mon cœur opprimé:
 Comment lui pardonner? le barbare est aimé.

Alv. Il en est plus à plaindre.

Gusf. A plaindre? lui, mon pere,
 Ah! qu'on me plaigne ainsi; la mort me fera chere.

Alv. Quoi vous joignez encore à cet ardent courroux,
 La fureur des soupçons, ce torment des jaloux?

Gusf. Et vous condanneriez jusqu'à ma jalousie?
 Quoi ce juste transport dont mon ame est saisie,
 Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur,
 Si legitime en moi, trouve en vous un censeur!
 Vous voyez sans pitié ma douleur effrenée.

Alv. Mêlez moins d'amertume à vôtre destinée;
 Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
 Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
 Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
 Il résiste à la force, il cede à la souplesse,
 Et la douceur peut tout sur nôtre volonté.

Gusf. Moi que je flate encore l'orgueil de sa beauté?
 Que sous un front serain déguisant mon outrage,
 A des pourceaux mepris ma bonté l'encourage?
 Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
 Au lieu de le blamer, partager mon courroux?

J'ai

J'ai déjà trop rougi d'espouser une esclave,
Qui m'ose dedaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encore le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

Alv. Ne vous repentez point d'un amour legitime ;
Mais sçachez le regler, tout excès mene au crime.
Promettez moi du moins de ne decider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

Gus. Eh ! que pourroit un fils refuser à son pere ?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colere,
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

Alv. Je ne veux que du tems.

[*Il sort.*]

Gus. seul. Quoi n'être point vengé !
Aimer, me repentir, être reduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés —
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel —

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

Alz. C'Est moi, c'est ton epouse ;
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pû te cherir, qui t'a dû reverer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien deguisé. Soit grandeur, soit foiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse ;
Et ma sincerité, trop funeste vertu,
Si mon amant perit, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'etonner ; ton epouse a l'audace,
De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai crû que Don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être genereux.
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense,
Une telle vertu seduiroit plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'eblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,

Tu

Tu t'affures ma foi, mon respect, mon amour,
 Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
 Pardonne — je m'egare — éprouve mon courage.
 Peut-être une Espagnole eût promis d'avantage.
 Elle eût pû prodiguer les charmes de ses pleurs ;
 Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
 Ce cœur simple, & formé des mains de la nature,
 En voulant t'adoucir redouble ton injure ;
 Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais,
 Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

Gus. Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur vôtre ame,
 Pour en suivre les loix, connoissez les, madame.
 Etudiez nos mœurs, avant de les blamer.
 Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
 Sçachez que le premier est d'étouffer l'idée,
 Dont vôtre ame à mes yeux est encore possédée.
 De vous respecter plus, & de n'oser jamais
 Me prononcer le nom d'un rival que je hais,
 D'en rougir la première, & d'attendre en silence,
 Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
 Sçachez que vôtre epoux qu'ont outragé vos feux,
 S'il peut vous pardonner, est assez genereux.
 Plus que vous ne pensez, je porte un cœur sensible,
 Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

Em. VOUS voyez qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir.

Alz. S'il m'aime, il est jaloux : Zamore va périr :
 J'assassinois Zamore en demandant sa vie.

Ah ! Je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie ?

Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?

Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

Em. L'or, qui les séduit tous, vient d'éblouir sa vue.
 Sa foi n'en doutez point, sa main vous est vendue.

Alz. Ainsi grâces aux cieus, ces métaux detestés,
 Ne servent pas toujours à nos calamités.

Ah ! ne perds point du tems ; tu balances encore.

Em. Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?

Alvares

Alvares auroit-il assez peu de credit,
Et le conseil enfin —

Alz. Je crains tout, il suffit.

Tu vois de ces tyrans la fierté tyrannique,
Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amerique,
Qu'ils en sont nés les rois ; & Zamore à leurs yeux,
Tout souverain qu'il fût n'est qu'un seditieux.
Conseil de meurtriers ! Gufman, peuple barbare !
Je previendrai les coups que vôtre main prepare.
Ce soldat ne vient point, qu'il tarde à m'obeir !

Em. Madame, avec Zamore il va bien-tôt venir ;
Il court à la prison. Deja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enyvres,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

Alz. Allons, que ce soldat nous conduise à la porte,
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

Em. Il vous previent deja ; Cephane le conduit.
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit ;
Vôtre gloire est perdue, & cette honte extrême —

Alz. Va, la honte feroit de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu.
C'est l'amour de la gloire & non de la justice,
La crainte du reproche & non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'eclat.
L'honneur est dans mon cœur, & c'est lui qui m'ordonne,
De sauver un heros que le ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

Alz. **T**out est perdu pour toi, tes tyrans sont vainqueurs,
Ton supplice est tout prêt, si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems, prens ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers, l'esperance homicide,
Tu vois mon desespoir, & mon saisissement :
C'est à toi d'epargner la mort à mon amant,
Un crime à mon epoux, & des larmes au monde.

L'Amerique

L'Amerique t'appelle, & la nuit te seconde ;
Prends pitié de ton sort, & laisse moi le mien.

Zam. Esclave d'un barbare, épouse d'un Chretien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Eh bien, j'obeirai : Mais oses-tu me suivre ?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un desert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

Alz. Ah ! Qu'étoit-il sans toi ? Qu'ai-je aimé que toi-même ?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon ame va te suivre au fond de tes deserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume :
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi :
D'être au pouvoir d'un autre, & de bruler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie,
Laisse moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble, & ma gloire à sauver ;
Tous deux me sont sacrés, je les veux conserver.

Zam. Ta gloire ! quelle est donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
Quoi ! ces affreux sermens qu'on vient de te dicter,
Quoi ! ce temple Chretien que tu dois detester,
Ce Dieu, ce destructeur des Dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres ?

Alz. J'ai promis, il suffit, que t'importe à quel Dieu !

Zam. Ta promesse est ton crime, elle est ma perte, adieu,
Perissent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre.

Alz. Arrête. Quels adieux ! Arrête, cher Zamore.

Zam. Gusman est ton epoux !

Alz. Plains moi sans m'outrager.

Zam. Songe à nos premiers nœuds.

Alz. Je songe à ton danger.

Zam. Non, tu trahis cruelle un feu si legitime.

Alz. Non, je t'aime à jamais, & c'est un nouveau crime.
Laisse moi mourir seule, ôte toi de ces lieux.
Quel desespoir horrible étincelle en tes yeux ?

Zamore—

Zam. C'en est fait.

Alz. Où vas-tu ?

Zam. Mon courage,

De cette liberté, va faire un digne usage.

Alz. Tu n'en sçaurois douter, je peris si tu meurs.

Zam. Peux-tu meler l'amour à ces momens d'horreurs ?

Laisse moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems pressé.

Soldat, guidez mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

Alz. JE succombe, il me laisse ;
Il part, que va-t-il faire ? O moment plein d'effroi !

Gusman ! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi.

Emire, sui ses pas, vole, & reviens m'instruire,

S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.

Va voir si ce soldat nous sert, ou nous trahit. [*Emire sort.*]

Un noir pressentiment m'afflige & me saisit,

Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.

O toi ! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,

Je connois peu tes loix. Ta main du haut des cieux,

Perce à peine un nuage epaissi sur mes yeux :

Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,

Sur ce cœur malheureux epuise ta vengeance.

Grand Dieu, conduis Zamore au milieu des deserts,

Ne serois-tu le Dieu que d'un autre univers ?

Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire ?

Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le pere !

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces foibles humains,

Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée !

J'entends nommer Zamore. O ciel ! on m'a trompée,

Le bruit redouble, on vient, ah ! Zamore est perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

Alz. CHere Emire, est-ce toi ? qu'a-t-on fait, qu'as-tu vu ?
Tire moi par pitié de mon doute terrible.

Em. Ah ! n'esperez plus rien, sa perte est infaillible,
Des armes du soldat qui conduisoit ses pas

Il a couvert son front, il a chargé son bras.
 Il s'éloigne; à l'instant, le soldat prend la fuite,
 Votre amant au palais court, & se précipite;
 Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
 Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
 Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du silence,
 Au palais de Gusman, je le vois qui s'avance :
 Je l'appellois en vain de la voix & des yeux,
 Il m'échappe, & soudain j'entends des cris affreux,
 J'entends dire, qu'il meure; on court, on vole aux armes.
 Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'alarmes.
 Rentrez.

Alz. Ah! chere Emire, allons le secourir.

Em. Que pouvez-vous, Madame, ô ciel!

Alz. Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALONZE, *Gardes.*

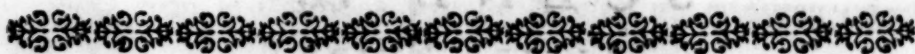
Alon. **A** Mes ordres secrets, madame, il faut vous rendre.
Alz. Que me dis-tu, barbare? & que viens-tu
 m'apprendre?

Qu'est devenu Zamore?

Alon. En ce moment affreux,
 Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.
 Daignez me suivre.

Alz. O sort! ô vengeance trop forte!
 Cruels, quoi ce n'est point la mort que l'on m'apporte?
 Quoi Zamore n'est plus? & je n'ai que des fers?
 Tu gemis? & tes yeux de larmes sont couverts?
 Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
 Viens, si la mort m'attend, viens j'obéis sans peine.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V. SCENE I.

ALZIRE, *Gardes.*

Alz. **P** Reparez-vous pour moi vos supplices cruels!
 Tyrans, qui vous nommés les juges des mortels:
 Laissez

Laissez-vous dans l'horreur de cette inquietude
De mes destins affreux floter l'incertitude !
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas,
Si l'on a résolu ma vie, ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes palissent.
Tout s'emeut à ce nom, ces monstres en fremissent.

SCÈNE II.

MONTEZE, ALZIRE.

Alz. **A** H mon pere !
Mon. Ma fille, où nous as-tu réduits ?
Voilà de ton amour les execrables fruits.
Helas ! nous demandions la grace de Zamore ;
Alvares avec moi daignoit parler encore ;
Un soldat à l'instant se présente à nos yeux,
C'étoit Zamore même, égaré, furieux.
Par ce deguisement la vûe étoit trompée,
A peine entre ses mains j'apperçois une épée :
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton epoux rejaillit sur ton pere : *
Zamore au même instant depouillant sa colere
Tombe aux pieds d'Alvares, & tranquille, & soumis,
Lui présentant ce fer, teint du sang de son fils.
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure :
Fais ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il se prosterne attendant le trépas.
Le pere tout sanglant se jette entre mes bras :
Tout se reveille, on court, on s'avance, on s'ecrie,
On vole à ton epoux, on rappelle sa vie,
On arrête son sang, on presse les secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice,
Du meurtre de son maître il te croit la complice—

Alz. Vous pourriez !

Mon. Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.

F f f 2

Non

* Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât pas un duel à Gusman.

Non le tien n'est pas fait pour de tels attentats,
 Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime,
 Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.
 Je le souhaite ainsi, je le croi, cependant
 Ton epoux va mourir des coups de ton amant.
 On va te condamner, tu vas perdre la vie,
 Dans l'horreur du supplice, & dans l'ignominie.
 Et je retourne enfin par un dernier effort,
 Demander au conseil & ta grace & ma mort.

Alz. Ma grace ! à mes tyrans ! les prier ! vous, mon pere ?
 Osez vivre, & m'aimer ; c'est ma seule priere.
 Je plains Gusman, son sort a trop de cruauté,
 Et je le plains sur tout de l'avoir mérité.
 Pour Zamore il n'a fait que venger son outrage,
 Je ne peux excuser ni blamer son courage.
 J'ai voulu le sauver, je ne m'en defens pas,
 Il moura—Gardez-vous d'empêcher mon trepas.
Mon. O ciel ! inspire moi, j'emploie ta clemence.

[Il sort.]

SCENE III.

ALZIRE seule.

O Ciel ! aneantis ma fatale existence.
 Quoi ce Dieu que je sers me laisse sans secours !
 Il defend à mes mains d'attenter sur mes jours.
 Ah ! j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
 Me permettoit la mort, la mort mon seule azile.
 * Eh quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux,
 De hâter un moment qu'il nous prepare à tous ?
 Ce peuple de vainqueurs armé de son tonnerre,
 A-t-il le droit affreux de depoupler la terre ?
 D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
 Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ;
 Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
 Ce que sur l'univers il premet à sa rage ;

* Cette plainte & ce doute sont dans la bouche d'une Chretienne nouvelle.

Zamore

Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares!

SCENE IV.

ZAMORE enchainé, ALZIRE, Gardes.

Zam. C'est ici qu'il faut perir tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encore ; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore,
Il moura tout couvert de ce sang que j'adore ;
Nous perirons ensemble à ses yeux expirans.
Il va gouter encore le plaisir des tyrans.
Alvares doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue, & tu peris pour moi.

Alz. Va, je ne me plains plus, je mourai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez, benis ma destinée,
Benis le coup affreux qui rompt mon hymenée ;
Songe que ce moment où je vais chez les morts,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
Libre par mon supplice à moi-même rendue,
Je dispose à la fin d'une foi qui t'est dûe.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux :
C'est-là que j'expierai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avois pû te faire.
Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
C'est d'entendre Alvares prononcer nôtre mort.

Zam. Ah ! le voici, les pleurs inondent son visage.

Alz. Qui de nous trois, ô ciel, a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le sort assemble ici !

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARES, Gardes.

Zam. J'Attends la mort de toi, le ciel le veut ainsi.
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre.
Parle

Parle sans te troubler comme je vais t'entendre,
 Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
 L'assassin de ton fils, & l'ami d'Alvares.
 Mais que t'a fait Alzire ? & quelle barbarie
 Te force à lui ravir une innocente vie ?
 Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur,
 Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur ?
 Connu seul parmi nous par ta clemence auguste,
 Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste ?
 Dans le sang innocent ta main va se baigner !

Alz. Venge toi, venge un fils, mais sans me soupçonner,
 Epouse de Gusman ce nom seul doit t'apprendre
 Que loin de le trahir je l'aurois sçu defendre.
 J'ai respecté ton fils, & ce cœur gemissant,
 Lui conserva sa foi même en le baissant.
 Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
 Ta seule opinion fera ma renommée ;
 Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
 Je dedaigne le reste & ne demande rien.
 Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
 C'est tout ce que j'attends, & c'est toi que je pleure.

Alv. Quel melange, grand Dieu, de tendresse & d'horreur ?
 L'assassin de mon fils est mon liberateur.
 Zamore ! — oui, je te dois des jours que je deteste,
 Tu m'as vendu bien cher un present si funeste —
 Je suis pere, mais homme. Et malgré ta fureur,
 Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
 Qui demande vengeance à mon ame eperdue,
 La voix de tes bienfaits est encore entendue ;
 Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs,
 J'appelle encore d'un nom qui fait couler nos pleurs.
 Va, ton pere est bien loin de joindre à ses souffrances
 Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
 Il faut perdre à la fois par des coups innouis,
 Et mon liberateur, & ma fille & mon fils.
 Le conseil vous condamne, il a dans sa colere
 Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.
 Je n'ai point refusé ce ministere affreux —
 Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux.
 Zamore tu peux tout.

Zam. Je peux sauver Alzire ?

Ah !

Ah ! parle, que faut-il ?

Alv. Croire un Dieu qui m'inspire,
Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien ;
Ici la loi pardonne à qui se rend Chretien.
Cette loi que n'a guere un saint zele a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux sçaura t'environner :
Tu vas des Espagnols arrêter la colere,
Ton sang sacré pour eux est le sang de leur frere.
Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus,
Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus,
Je reponds de sa vie ainsi que de la tienne,
Zamore, c'est de toi, qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette foible voix,
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me privas,
Un pere infortuné demande que tu vives.
Rends toi Chretien comme elle, accorde moi ce prix
De ses jours, & des tiens, & du sang de mon fils.

Zam. [à Alv.] Alzire jusques là cheririons-nous la vie ?
La racheterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gusman ?
Et toi plus que ton fils seras-tu mon tyran ?

Tu veux qu'Alzire meure ou que je vive en traître.
Ah ! lors que de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix,
Parle ; aurois-tu quitté les Dieux de ton pays ?

Alv. J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
J'aurois prié ce Dieu, seul Etre que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveuglé qu'il est, digne d'être Chretien.

Zam. Dieux ! quel genre innoui de trouble & de supplice,
Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

[à Alv.] Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux.

Toi, qui m'oses aimer ? ose juger entre eux,
Je m'en remets à toi, mon cœur se flate encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

Alv. Ecoute. Tu sçais trop qu'un pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné ;
Je reconnus son Dieu ; tu peux de ma jeunesse

Accuser

Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse,
 Mais des loix des Chrétiens mon esprit enchanté
 Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité;
 Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie,
 Par mon anse en secret ne fut point démentie;
 Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son cœur,
 C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
 C'est trahir à la fois sous un masque hypocrite,
 Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte,
 C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
 Mourons; mais en mourant sois digne encore de moi,
 Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle;
 Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

Zam. J'ai prévu ta réponse, il vaut mieux expirer,
 Et mourir avec toi que se déshonorer.

Alv. Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
 Vous bravez ma bonté qui vous étoit offerte;
 Ecoutez le tems presse & ces lugubres cris.

SCENE VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE, AMERICAINS, ESPAGNOLS.

Alon. **O**N amène à vos yeux votre malheureux fils;
 Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie
 Du peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
 S'empressant près de lui, vient se rassasier
 Du sang de son épouse, & de son meurtrier.

SCENE VII.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, MONTEZE, AMERICAINS, Soldats.

Zam. **C**Ruels, sauvez Alzire, & pressez mon supplice.
Alz. Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.
Alv. Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!
Zam. [*à Gus.*] Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur.

Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,

Viens,

Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

Gus. [à *Zam.*] Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

à *Alvares*] Le ciel qui veut ma mort & qui l'a suspendue,
Mon pere, en ce moment m'amene à vôtre vue.

Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous ; — mais pour vous imiter.

Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'eclaire ;

Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.

J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,

Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.

Le ciel venge la terre, il est juste ; & ma vie

Ne peut payer le sang, dont ma main s'est rougie.

Le bonheur m'aveugla, la mort m'a detrompé.

Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.

J'étois maître en ces lieux ; seul j'y commande encore.

Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.

Vis, superbe ennemi, sois libre, & te souvien,

Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chretien.

[à *Monteze* qui se jette à ses pieds.

Monteze, Americains, qui fûtes mes victimes,

Songez que ma clemence a surpassé mes crimes.

Instruisez l'Amerique, apprenez à ses rois

Que les Chretiens sont nés pour leur donner des loix.

à *Zamore*] Des Dieux que nous servons, connois la difference :

Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,

Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,

M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

Alv. Ah mon fils ! tes vertus egalent ton courage.

Alz. Quel changement, grand Dieu, quel etonnant langage !

Zam. Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

Gus. Je veux plus, je te veux forcer à me cherir.

Alzire n'a vecu que trop infortunée,

Et par mes cruautés, & par mon hymenée.

Que ma mourante main la remette en tes bras,

Vivez sans me hair, gouvernez vos etats :

Et de vos murs detruits retablissant la gloire,

De mon nom s'il se peut benissez la memoire.

à *Alvares*] Daignez servir de pere à ces epoux heureux ;

Que du ciel par vos soins le jour luisse sur eux :

Aux clartés des Chretiens si son ame est ouverte,

Zamore est vôtre fils, & repare ma perte.

Zam. Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi :
Mais tant de grandeur d'ame est au dessus de moi.
Tant de vertu m'accable & son charme m'attire,
Honteux d'être vangé je t'aime & je t'admire.

*[Il se jette à ses pieds. **

Alz. Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs !

Gus. Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois approchez-vous, mon pere :
Vivez long tems heureux, qu'Alzire vous soit chere,
Zamore soit Chretien, je suis content, je meurs.

Alv. *[à Mon.]* Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.

Mon cœur desespéré se foumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe, & qui pardonne.

* Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrit pour son ennemi. Il commence à respecter le Christianisme ; une conversion subite seroit ridicule en de telles circonstances.

F I N.

LA





L A
Mort de *CESAR*.
T R A G E D I E.

P E R S O N N A G E S.

<i>Cesar</i> , dictateur. <i>Marc-Antoine</i> , consul. <i>Dolabella</i> , ami de <i>Cesar</i> . <i>Junius-Brutus</i> , <i>Cassius</i> , <i>Casca</i> ,	} conjurés,	<i>Cimber</i> , <i>Cinna</i> , <i>Decimus</i> , <i>Les Romains</i> , <i>Licteurs</i> .	} conjurés.
--	-------------	--	-------------

La scene est à Rome au capitolé.

A C T E I. S C E N E I.

CESAR, ANTOINE.

Ant.  *ESAR*, tu vas regner, voici le jour auguste,
 Où le peuple Romain, pour toi toujours in-
 juste,
 Changé par tes vertus, va reconnoître en toi,
 Son vainqueur, son appui, son vengeur, &
 son roi.

Antoine, tu le fais, ne connoit point l'envie.
 J'ai cheri plus que toi, la gloire de ta vie;
 J'ai préparé la chaine où tu mets les Romains,
 Content d'être sous toi le second des humains,
 Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème,
 Plus grand de te servir, que de regner moi-même.

G g g 2

Quoi !

Quoi ! tu ne me reponds que par de longs soupirs !
 Ta grandeur fait ma joye, & fait tes deplaisirs !
 Roi de Rome & du monde, est-ce à toi de te plaindre ?
 Cesar peut-il gemir, ou Cesar peut il craindre ?
 Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur ?

Ces. L'amitié. Cher Antoine, il faut t'ouvrir mon cœur,
 Tu fais que je te quitte, & le destin m'ordonne
 De porter nos drapeaux aux champs de Babylone,
 Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
 La honte de Crassus, & du peuple Romain.
 L'aigle des legions que je retiens encore,
 Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore,
 Et mes braves soldats n'attendent pour signal,
 Que de revoir mon front ceint du bandeau royal,
 Peut-être avec raison Cesar peut entreprendre
 D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre.
 Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains
 Valent bien ces Persans subjugués par ses mains.
 J'ose au moins le penser, & ton ami se flate
 Que le vainqueur du Rhin, peut l'être de l'Euphrate :
 Mais cet espoir m'anime & ne m'aveugle pas,
 Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas :
 La plus haute sagesse en est souvent trompée,
 Il peut quitter Cesar, ayant trahi Pompée,
 La valeur fait beaucoup ; mais dans les grands combats,
 Du triomphe à la chute, il n'est souvent qu'un pas.
 J'ai servi, commandé, vaincu quarante années ;
 Du monde entre mes mains, j'ai vu les destinées ;
 Et j'ai toujours connu qu'en chaque evenement
 Le destin des etats dependoit d'un moment.
 Quoiqu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre :
 Je vaincrai sans orgueil, ou mourai sans me plaindre,
 Mais j'exige en partant de ta tendre amitié
 Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié :
 Que Rome par mes mains défendue & conquise,
 Que la terre à mes fils, comme à toi soit soumise,
 Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
 Mon sang, & mon ami le prennent après moi.
 Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière,
 Antoine, à mes enfans il faut servir de pere.
 Je ne veux point de toi demander des sermens,

De la foi des humains sacrés, & vains garans,
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les autels des lieux entourés du parjure.

Ant. C'est déjà pour Antoine une assez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trepas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.

Je m'afflige encore plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, & presage un malheur :

Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage ;
Cesar, que me dis-tu de tes fils, de partage ?

Tu n'as de fils qu'Octave ; & nulle adoption
N'a d'un autre Cesar appuyé ta maison.

Ces. Il n'est plus tems, ami, de cacher l'amertume,
Dont mon cœur paternel en secret se consume.

Octave n'est mon sang, qu'à la faveur des loix :

Je l'ai nommé Cesar, il est fils de mon choix.

Le destin, (dois-je dire, ou propice, ou sévère ?)

L'un véritable fils en effet m'a fait pere,

D'un fils que je chers, mais qui pour mon malheur

A sucé pour son pere une invincible horreur.

Ant. Et quel est cet enfant ? Quel ingrat peut-il être

Si peu digne du sang dont les Dieux l'ont fait naître ?

Ces. Ecoute : Tu connois ce malheureux Brutus,

Dont Caton cultiva les farouches vertus,

De nos antiques loix ce défenseur austere,

Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,

Qui toujours contre moi, les armes à la main,

De tous mes ennemis a suivi le destin,

Qui fut mon prisonnier aux champs de Theffalie,

A qui j'ai, malgré lui, sauvé deux fois la vie ;

Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

Ant. Brutus ! il se pourroit—

Ces. Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

Ant. Dieux ! la sœur de Caton ! la fiere Servilie !

Ces. Par un hymen secret, elle me fut unie.

Ce farouche Caton dans nos premiers débats,

La fit presqu'à mes yeux, passer en d'autres bras :

Mais le jour qui forma ce second hymenée,

De son nouvel epoux trancha la destinée.

Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.

Pour me haïr, ô ciel! étoit-il réservé!

Mais lis, tu sauras tout par cet écrit funeste.

Ant. [*Il lit.*] "Cesar, je vais mourir. La colere celeste

"Va finir à la fois ma vie & mon amour.

"Souviens toi qu'à Brutus Cesar donna le jour.

"Adieu. Puisse ce fils éprouver pour son pere

"L'amitié qu'en mourant te conservoit sa mere! *Servilie.*

Quoi! faut-il que du sort la tyrannique loi,

Cesar, te donne un fils si peu semblable à toi!

Ces. Il a d'autres vertus; son superbe courage
Flate en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.

Il m'irrite, il me plait. Son cœur independant

Sur mes sens etonnés prend un fier ascendant.

Sa fermeté m'impose, & je l'excuse même

De condanner en moi l'autorité suprême.

Soit qu'étant homme & pere, un charme seducteur

L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur:

Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie

Me parle malgré moi, contre ma tyrannie,

Et que la liberté que je viens d'opprimer,

Plus forte encore que moi me condanne à l'aimer.

Te dirai-je encore plus? Si Brutus me doit l'être,

S'il est fils de Cesar, il doit haïr un maître.

J'ai pensé comme lui dès mes plus jeunes ans,

J'ai detesté Sylla, j'ai haï les tyrans.

J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée

N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.

Né fier, ambitieux, mais né pour les verrus,

Si je n'étois Cesar, j'aurois été Brutus.

Tout homme à son etat doit plier son courage.

Brutus tiendra bien-tôt un different langage,

Quand il aura connu de quel sang il est né;

Crois moi, le diadème à son front destiné

Adoucira dans lui sa rudesse importune.

Il changera de mœurs, en changeant de fortune.

La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,

Le devoir, l'interêt, tout me rendra mon fils.

Ant. J'en doute. Je connois sa fermeté farouche:

La secte dont il est n'admet rien qui la touche.

Cette secte intraitable, & qui fait vanité

D'endurcir les esprits contre l'humanité,

Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle seule à Brutus, & seule est écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
Caton même, Caton ce malheureux stoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utrique,
Qui fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préfère la mort même à la tendre amitié:
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

Ces. Cher ami, de quels coups tu viens de me percer !
Que m'as tu dit !

Ant. Je t'aime, & ne te puis tromper.

Ces. Le tems amollit tout.

Ant. Mon cœur en défespere.

Ces. Quoi, sa haine !—

Ant. Crois moi.

Ces. N'importe ; je suis pere.

J'ai cheri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis,
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils,
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clemence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puissance.
C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins :
Tu m'as prêté ton bras pour dompter les humains,
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage :
Prepare par degrés cette vertu sauvage,
Au secret important qu'il lui faut reveler,
Et dont mon cœur encore hésite à lui parler.

Ant. Je ferai tout pour toi ; mais j'ai peu d'esperance.

S C E N E II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

Dol. CEsar, les sénateurs attendent audience,
A ton ordre suprême ils se rendent ici :

Ces. Ils ont tardé long tems—Qu'ils entrent.

Ant. Les voici.

Que je lis sur leur front de dépit & de haine !

SCENE

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS, CINNA, CASCA, &c. LICITEURS.

CESAR *assis.*

VEnez, dignes soutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Cesar. Approchez, Cassius,
Cimber, Cinna, Decime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, si le ciel me seconde,
Où je vais achever la conquête du monde,
Et voir dans l'orient le trône de Cyrus,
Satisfaire en tombant, aux manes de Crassus.
Il est tems d'ajouter par le droit de la guerre.
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre :
Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein.
L'Euphrate attend Cesar, & je pars dès demain.
Brutus & Cassius me suivront en Asie,
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie,
De la mer Atlantique, & des bords du Betis,
Cimber gouvernera les rois assujettis :
Je donne à Decimus la Grece, & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Casca la Syrie.
Ayant ainsi réglé le sort des nations,
Et laissant Rome heureuse & sans divisions,
Il ne reste au senat, qu'à juger sous quel titre,
De Rome & des humains, je dois être l'arbitre.
Sylla fut honoré du nom de dictateur,
Marius fut consul, & Pompée empereur.
J'ai vaincu le dernier, & c'est assez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé se repand sur la terre,
Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre ;
Qu'un roi seul peut les vaincre, & leur donner la loi :
Cesar va l'entreprendre, & Cesar n'est pas roi.
Il n'est qu'un citoyen fameux par ses services,
Qui peut du peuple encore essuyer les caprices :
Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir,

Songez

Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

Cim. Cesar, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seroient aux yeux du peuple, & du senat jaloux,
Un outrage à l'état, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité sur le peuple usurpée,
N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en rois.
Cesar, nous attendions de ta clemence auguste
Un don plus précieux, une faveur plus juste,
Au dessus des états donnés par ta bonté—

Ces. Qu'oses tu demander, Cimber ?

Cim. La liberté.

Cass. Tu nous l'avois promise, & tu juras toi-même,
D'abolir pour jamais l'autorité suprême ;
Et je croyois toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde alloit combler nos vœux :
Fumante de son sang, captive & desolée,
Rome dans cet espoir renaissloit consolée.
Avant que d'être à toi, nous sommes ses enfans ;
Je songe à ton pouvoir, mais songe à tes sermens.

Br. Oui, que Cesar soit grand, mais que Rome soit libre.
Dieux ! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre !
Qu'importe que son nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers ?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Cesar a de nouveaux esclaves ?
Les Persans ne sont point nos plus fiers ennemis ;
Il en est de plus grands. Je n'ai pas d'autre avis.

Ces. Et toi Brutus aussi ?

Ant. [à Cesar] Tu connois leur audace :
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grace.

Ces. Ainsi vous voulez donc, par vos temerités,
Tenter ma patience, & laisser mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rempans sous Marius, esclaves de Pompée ;
Vous qui ne respirez, qu'autant que mon courroux
Retenu trop long tems s'est arrêté sur vous.
Republicains ingrats, qu'enhardit ma clemence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence,

H h h

Vous

Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
 Sans craindre que Cesar s'abbaïsse à se venger,
 Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
 Pour oser me parler de Rome & de patrie,
 Pour affecter ici cette illustre hauteur,
 Et ces grands sentimens devant vôte vainqueur.
 Il les faloit avoir aux plaines de Pharfale :
 La fortune entre nous devient trop inegale ;
 Si vous n'avez sù vaincre, apprenez à servir.

Br. Cesar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir :
 Nul ne m'en desavouë ; & nul en Theffalie
 N'abbaïssa son courage à demander la vie.
 Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir ;
 Et nous le detestons, s'il te faut obeir.

Cesar, qu'à ta colere aucun de nous n'echappe :
 Commence ici par moi. Si tu veux regner, frappe.

Ces. Ecoute — & vous sortez. [*Les sénateurs sortent.*]
 Brutus m'ose offenser !

Mais fais tu de quels traits tu viens de me percer ?

Va, Cesar est bien loin d'en vouloir à ta vie.

Laisse là du senat l'indiscrette furie.

Demeure. C'est toi seul qui peux me desarmer,

Demeure. C'est toi seul que Cesar veut aimer.

Br. Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse.

Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse ;

Et je ne peux rester avec Antoine & toi,

Puis qu'il n'est plus Romain, & qu'il demande un roi.

SCENE IV.

CESAR, ANTOINE.

Ant. **E**H bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
 Puisse amollir une ame, & si fiere, & si dure ?
 Laisse, laisse, à jamais dans son obscurité
 Ce secret malheureux qui pese à ta bonté.
 Que de Rome, s'il veut, il deplore la chute ;
 Mais qu'il ignore au moins quel sang il persecute.
 Il ne merite pas de te devoir le jour,
 Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,

Renonce

Renonce le pour fils.

Cef. Je ne le puis; je l'aime.

Ant. Ah! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème:
Descends donc de ce rang, où je te vois monté,
La bonté convient mal à ton autorité,
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome est sous tes loix, & Cassius t'outrage!
Quoi Cimber! Quoi Cinna! ces obscurs senateurs,
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs!
Ils bravent ta puissance, & ces vaincus respirent!

Cef. Ils sont nés mes egaux; mes armes les vainquirent,
Et trop au dessus d'eux, je leur puis pardonner
De fremir sous le joug, que je leur veux donner.

Ant. Marius de leur sang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

Cef. Sylla fut un barbare,
Il n'a sù qu'opprimer. Le meurtre & la fureur
Faisoient sa politique, ainsi que sa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des supplices:
Il en étoit l'effroi: J'en serai les delices.
Je fais quel est le peuple, on le change en un jour:
Il prodigue aisément sa haine & son amour;
Si ma grandeur l'aigrit, ma clemence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaines qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi sa foible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flater encore ce tigre, à l'instant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'affervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

Ant. Il faudroit être craint: C'est ainsi que l'on regne.

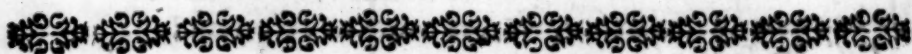
Cef. Va, ce n'est qu'aux combats, que je veux qu'on me
craigne.

Ant. Le peuple abusera de ta facilité.

Cef. Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté:
Vois ce temple que Rome eleve à ma clemence.

Ant. Crains, qu'elle n'en eleve un autre à la vengeance:
Crains des cœurs ulcerés, nourris de desespoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même,
Ma main doit sur ton front mettre le diadème:

Deja même à tes yeux on ose en murmurer :
 Des plus impetueux tu devrois t'assurer ;
 A prevenir leurs coups, daigne au moins te contraindre.
Ces. Je les aurois punis si je les pouvois craindre.
 Ne me conseille point de me faire hair.
 Je fais combatre, vaincre, & ne fais point punir.
 Allons, & n'ecoutant ni soupçons ni vengeance,
 Sur l'univers soumis, regnons sans violence.



A C T E II. S C E N E I.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

Ant. **C**E superbe refus, cette animosité,
 Marquent moins de vertu, que de ferocité.
 Les bontés de Cesar, & sur tout sa puissance,
 Meritoient plus d'égards, & plus de complaisance.
 A lui parler du moins vous pourriez consentir.
 Vous ne connoissez pas qui vous osez hair,
 Et vous en fremiriez, si vous pouviez apprendre—

Br. Ah ! j'en fremis deja, mais c'est de vous entendre.
 Ennemi des Romains que vous avez vendus,
 Pensez-vous ou tromper ou corrompre Brutus ?
 Allez ramper sans moi, sous la main qui vous brave.
 Je fais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave.
 Vous voulez un monarque, & vous êtes Romain !

Ant. Je suis ami, Brutus, & porte un cœur humain :
 Je ne recherche point une vertu plus rare.
 Tu veux être un heros, mais tu n'es qu'un barbare,
 Et ton farouche orgueil que rien ne peut flechir
 Embrassa la vertu pour la faire hair.

S C E N E II.

Br. **Q**Uelle bassesse, ô ciel ! & quelle ignominie !
 Voilà donc les soutiens de ma triste patrie !
 Voilà vos successeurs, Horace, Decius,
 Et toi, vengeur des loix, toi mon sang, toi Brutus,

Quels

Quels restes, justes Dieux, de la grandeur Romaine !
 Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
 César nous a ravi jusques à nos vertus,
 Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
 Vous que j'ai vus perir, vous immortels courages,
 Heros, dont, en pleurant, j'apperçois les images,
 Famille de Pompée, & toi divin Caton,
 Toi dernier des heros du sang de Scipion :
 Vous ranimez en moi ces vives étincelles
 Des vertus dont brilloient vos ames immortelles ;
 Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein,
 Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom Romain.
 Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue ?
 Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue ?
 Lisons. [*Il prend le billet.*] Tu dors, Brutus, & Rome est
 dans les fers !

Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts.
 Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
 Mais quel autre billet, à mes yeux s'offre encore ?
 Non, tu n'es pas Brutus. Ah ! reproche cruel !
 César ! tremble, tyran : Voilà ton coup mortel.
 Non, tu n'es pas Brutus. Je le suis, je veux l'être.
 Je perirai, Romains, ou vous serez sans maître.
 Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
 On demande un vengeur, on a sur moi les yeux :
 On excite cette ame, & cette main trop lente :
 On demande du sang—Rome fera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS
suite.

Cass. JE t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois,
 Amis, il faut tomber sous les debris des loix.
 De César désormais je n'attens plus de grace,
 Il fait mes sentimens, il connoit nôtre audace.
 Nôtre ame incorruptible etonne ses desseins ;
 Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
 C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
 Plus d'honneur, plus de loix, Rome est aneantie.

De

De l'univers & d'elle, il triomphe aujourd'hui.
 Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui,
 Ces depouilles des rois, ce sceptre de la terre,
 Six cens ans de vertus, de travaux & de guerre ;
 Cesar jouit de tout, & devore le fruit,
 Que six siecles de gloire à peine avoient produit.
 Ah Brutus ! es-tu né pour servir sous un maître ?
 Ta liberté n'est plus.

Br. Elle est prête à renaître.

Cass. Que dis-tu ? Mais quel bruit vient frapper mes esprits ?

Br. Laisse là ce vil peuple, & ses indignes cris.

Cass. La liberté, dis-tu ? Mais quoi le bruit redouble,

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIMUS.

Cass. **A** H ! Cimber, est-ce toi ? Parle, quel est ce trouble ?
Dec. Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat ?
 Qu'a-t-on fait ? Qu'as-tu vu ?

Cim. La honte de l'état.

Cesar étoit au temple ; & cette fiere idole
 Sembloit être le Dieu qui tonne au capitolé.
 C'est là qu'il annonçoit son superbe dessein
 D'aller joindre la Perse à l'empire Romain.
 On lui donnoit les noms de foudre de la guerre,
 De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre.
 Mais parmi tant d'éclat, son orgueil impudent
 Vouloit un autre titre, & n'étoit pas content.
 Enfin parmi ces cris & ces chants d'allégresse
 Du peuple qui l'entoure, Antoine fend la presse :
 Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
 Il entre, la couronne, & le sceptre à la main,
 On se tait : On fremit : Lui, sans que rien l'étonne,
 Sur le front de Cesar attache la couronne ;
 Et soudain devant lui se mettant à genoux,
 Cesar regne, dit-il, sur la terre, & sur nous.
 Des Romains à ces mots les visages palissent,
 De leurs cris douloureux les voutes retentissent.
 J'ai vû des citoyens s'enfuir avec horreur,
 D'autres rougir de honte, & pleurer de douleur.

Cesar

Cesar qui cependant lisoit sur leur visage
 De l'indignation l'eclatant temoignage,
 Feignant des sentimens long tems etudiés,
 Jette & sceptre & couronne, & les soule à ses pieds.
 Alors tout se croit libre, alors tout est en proye
 Au fol enyvrement d'une indiscrete joye.
 Antoine est alarmé: Cesar feint, & rougit.
 Plus il cele son trouble, & plus on l'applaudit.
 La moderation sert de voile à son crime :
 Il affecte à regret un refus magnanime ;
 Mais malgré ses efforts, il fremissoit tout bas
 Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas.
 Enfin ne pouvant plus retenir sa colere,
 Il sort du capitolé avec un front severe.
 Il veut que dans une heure, on s'assemble au senat.
 Dans une heure, Brutus, Cesar change l'etat.
 De ce senat sacré la moitié corrompue,
 Ayant acheté Rome, à Cesar l'a vendue,
 Plus lache que ce peuple, à qui dans son malheur
 Le nom de roi du moins fait encore quelque horreur,
 Cesar deja trop roi, veut encore la couronne :
 Le peuple la refuse, & le senat la donne ;
 Que faut-il faire enfin, heros, qui m'ecoutez ?
Cass. Mourir ; finir des jours dans l'opprobre comptés.
 J'ai trainé les liens de mon indigne vie,
 Tant qu'un peu d'esperance a flaté ma patrie.
 Voici son dernier jour, & du moins Cassius
 Ne doit plus respirer, lors que l'etat n'est plus.
 Pleure qui voudra Rome, & lui reste fidelle ;
 Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
 Je vais où sont nos Dieux. Pompée & Scipion,
 Il est tems de vous suivre, & d'imiter Caton.
Br. Non, n'imitons personne, & servons tous d'exemple ;
 C'est nous, braves amis, que l'univers contemple.
 C'est à nous de repondre à l'admiration
 Que Rome en expirant conserve à nôtre nom.
 Si Caton m'avoit cru, plus juste en sa furie,
 Sur Cesar expirant, il eût perdu la vie.
 Mais il tourna sur soi ses innocentes mains,
 Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
 Faisant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome,

Et

Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

Cass. Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel desespoir ?

Br. [montrant le billet.] Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

Cass. On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

Br. C'est trop le mériter.

Cim. L'heure fatale approche.

Dans une heure un tyran détruit le nom Romain.

Br. Dans une heure à Cesar il faut percer le sein.

Cass. Ah ! je te reconnois à cette noble audace.

Dec. Ennemi des tyrans, & digne de ta race,

Voilà les sentimens que j'avois dans mon cœur.

Cass. Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur.

C'est-là ce qu'attendoient ma haine & ma colere

De la male vertu qui fait ton caractère.

C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands ;

Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.

Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre,

Vengeons ce capitolé au défaut du tonnerre.

Toi, Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés,

Avez-vous une autre ame, & d'autres volontés ?

Cim. Nous pensons comme toi ; nous méprisons la vie ;

Nous detestons Cesar ; nous aimons la patrie ;

Nous la vengerons tous ; Brutus & Cassius,

De quiconque est Romain raniment les vertus.

Dec. Nés juges de l'état, nés les vengeurs du crime,

C'est souffrir trop long tems la main qui nous opprime ;

Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,

Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

Cim. Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes ?

Br. Pour venger la patrie, il suffit de nous-mêmes.

Dolabella, Lepide, Emile, Bibulus,

Ou tremblent sous Cesar, ou bien lui sont vendus.

Ciceron qui d'un traître a puni l'insolence,

Ne sert la liberté que par son éloquence ;

Hardi dans le senat, foible dans le danger

Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.

Laissons à l'orateur, qui charme sa patrie,

Le soin de nous louer, quand nous l'aurons servie.

Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager

Cet immortel honneur, & ce pressant danger.
 Dans une heure au senat le tyran doit se rendre.
 Là, je le punerai ; là, je le veux surprendre ;
 Là, je veux que ce fer enfoncé dans son sein,
 Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
 C'est hasarder beaucoup. Ses ardens satellites
 Par-tout du capitolé occupent les limites.
 Ce peuple mou, volage & facile à flechir,
 Ne fait s'il doit encore l'aimer ou le haïr.
 Nôtre mort, mes amis, paroît inevitable :
 Mais qu'une telle mort est noble & desirable !
 Qu'il est beau de perir dans des desseins si grands !
 De voir couler son sang dans le sang des tyrans !
 Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure !
 Mourons, braves amis, pourvu que Cesar meure,
 Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
 Renaisse de sa cendre, & revive à jamais.

Cass. Ne balançons donc plus, courons au capitolé ;
 C'est là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
 Ne craignons rien du peuple, il semble encore douter :
 Mais si l'idole tombe, il va la detester.

Br. Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
 Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
 Par les manes sacrés de tous ces vrais Romains,
 Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins ;
 Jurez par tous les Dieux, vengeurs de la patrie,
 Que Cesar sous vos coups va terminer sa vie.

Cass. Faisons plus, mes amis, jurons d'exterminer
 Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner ;
 Fussent nos propres fils, nos freres, ou nos peres,
 S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires ;
 Un vrai republicain n'a pour pere & pour fils,
 Que la vertu, les Dieux, les loix de son pays.

Br. Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
 Tous dès ce moment même, adoptés l'un pour l'autre,
 Le salut & l'état nous a rendus parens,
 Scellons nôtre union du sang de nos tyrans.

[*Il s'avance vers la statue de Pompée.*]

Nous le jurons par vous, heros, dont les images,
 A ce pressant devoir excitent nos courages.
 Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,

De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous,
 D'être unis pour l'état, qui dans nous se rassemble,
 De vivre, de combattre, & de mourir ensemble.
 Allons, préparons-nous, c'est trop nous arrêter.

S C E N E V.

CESAR, BRUTUS.

Ces. Demeure. C'est ici que tu dois m'écouter ;
 Où vas-tu malheureux ?

Br. Loin de la tyrannie.

Ces. Lis-teurs qu'on le retienne.

Br. Acheve, & prends ma vie.

Ces. Brutus, si ma colere en vouloit à tes jours,
 Je n'aurois qu'à parler, j'aurois fini leur cours.

Tu l'as trop mérité. Ta fiere ingratitude

Se fait de m'offenser une farouche etude.

Je te retrouve encore avec ceux des Romains,

Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins.

Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,

Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colere.

Br. Ils parloient en Romains, Cesar, & leurs avis,

Si les Dieux t'inspiroient, feroient encore suivis.

Ces. Je souffre ton audace, & consens à t'entendre :

De mon rang avec toi, je me plais à descendre.

Que me reproches-tu ?

Br. Le monde ravagé ;

Le sang des nations ; ton pays faccagé ;

Ton pouvoir ; tes vertus qui font tes injustices,

Qui de tes attentats font en toi les complices ;

Ta funeste bonté qui fait aimer tes fers,

Et qui n'est qu'un appas, pour tromper l'univers.

Ces. Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée.

Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.

Ce citoyen superbe à Rome plus fatal,

N'a pas même voulu Cesar pour son égal.

Crois-tu, s'il m'eut vaincu, que cette ame hautaine,

Eût laissé respirer la liberté Romaine ?

Ah ! sous un joug de fer il t'auroit accablé.

Qu'eût fait Brutus alors ?

Br.

Br. Brutus l'eût immolé.

Ces. Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
Tu ne t'en defens point. Tu vis pour ma ruine.
Brutus !

Br. Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

Ces. [Il lui présente la lettre de Servilie.] La nature, & mon cœur.

Lis, ingrat, lis, connois le sang que tu m'opposes,
Vois qui tu peux haïr, & poursuis, si tu l'oses.

Br. Où suis-je ? Qu'ai je lu ? Me trompez vous mes yeux ?

Ces. Eh bien ! Brutus, mon fils !

Br. Lui, mon pere ! grands Dieux !

Ces. Oui, je le suis, ingrat ! quel silence farouche !
Que dis-je ? Quels sanglots échappent de ta bouche ?

Mon fils — Quoi, je te tiens muet entre mes bras !

La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas !

Br. O fort epouvantable, & qui me desesperes !

O sermens ! ô patrie ! ô Rome, toujours chere !

Cesar ! — Ah ! malheureux j'ai trop long tems vecu !

Ces. Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu !
Ne me deguise rien. Tu gardes le silence !

Tu crains d'être mon fils, ce nom sacré t'offense !

Tu crains de me cherir, de partager mon rang !

C'est un malheur pour toi d'être né de mon sang.

Ah ! ce sceptre du monde, & ce pouvoir suprême,

Ce Cesar que tu hais, les vouloit pour toi-même.

Je voulois partager avec Octave & toi,

Le prix de cent combats, & le titre de roi.

Br. Ah ! Dieux !

Ces. Tu veux parler, & te retiens à peine.

Ces transports sont-ils donc de tendresse ou de haine ?

Quel est donc le secret qui semble t'accabler ?

Br. Cesar —

Ces. Eh bien, mon fils ?

Br. Je ne puis lui parler.

Ces. Tu n'oses me nommer du tendre nom de pere !

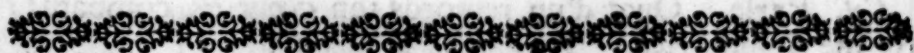
Br. Si tu l'es, je te fais une unique priere.

Ces. Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

Br. Fais moi mourir sur l'heure, ou cesse de regner.

Ces. Ah ! barbare ennemi, tigre que je caresse.

Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse,
 Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
 Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien.
 Ce cœur à qui tu fais cette effroyable injure,
 Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
 Va, Cesar n'est pas fait pour te prier en vain ;
 J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain.
 Je ne le connois plus. Libre dans ma puissance,
 Je n'écouterai plus une injuste clémence.
 Tranquille à mon courroux, je vais m'abandonner ;
 Mon cœur trop indulgent est las de pardonner ;
 J'imiterai Sylla, mais dans ces violences.
 Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeance,
 Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
 Tous m'ont osé déplaire, ils seront tous punis.
 On fait ce que je puis, on verra ce que j'ose :
 Je deviendrai barbare, & toi seul en es cause.
Br. Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
 Et sauvons, s'il se peut, Cesar & les Romains.



A C T E III. S C E N E I.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA,
Les conjurés.

Cass. **E**Nfin donc l'heure approche, où Rome va renaître,
 La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître ?
 L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
 Decime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
 Ce que n'ont pû Caton, & Pompée & l'Asie,
 Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie ;
 Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers,
 Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

Cim. Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
 A frapper, à mourir, à vivre, s'il faut vivre ;
 A servir le senat dans l'un ou l'autre sort,
 En donnant à Cesar, ou recevant la mort.

Dec. Mais d'où vient que Brutus ne paroît point encore,

Lui

Lui ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre,
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous,
Lui qui doit sur Cesar porter les premiers coups ?
Le gendre de Caton tarde bien à paroître.
Seroit-il arrêté ? Cesar peut-il connoître ? —
Mais le voici. Grands Dieux ! qu'il paroît abbatu !

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DECIME,
conjurés.

Cass. **B**Rutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran fait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

Br. Non, Cesar ne fait point qu'on va trancher sa vie,
Il se confie à vous.

Dec. Qui peut donc te troubler ?

Br. Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

Cass. De nous, ou du tyran, c'est la mort, qui s'apprête,
Nous pouvons tous perir : Mais trembler, nous !

Br. Arrête ;

Je vais t'épouventer par ce secret affreux.

Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,

Au bonheur des mortels, & j'avois choisi l'heure,

Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure,

L'honneur du premier coup à mes mains est remis :

Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son fils.

Cim. Toi, son fils !

Cass. De Cesar !

Dec. O Rome !

Br. Servilie,

Par un hymen secret à Cesar fut unie,

Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

Cim. Brutus, fils d'un tyran !

Cass. Non, tu n'en es pas né ;

Ton cœur est trop Romain.

Br. Ma honte est véritable.

Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,

Soyez par mes sermens les maîtres de mon sort.

Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,

Assez stoïque, assez au dessus du vulgaire,

Pour oser decider ce que Brutus doit faire ?

Je

Je m'en remets à vous! Quoi! vous baïssiez les yeux!
 Toi, Cassius, aussi tu te rais avec eux!
 Aucun ne me soutient au bord de cet abîme?
 Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
 Tu fremis, Cassius! & prompt à t'étonner—

Cass. Je fremis du conseil que je vais te donner.

Br. Parle.

Cass. Si tu n'étois qu'un citoyen vulgaire,
 Je te dirois, Va, fers; sois tyran sous ton pere:
 Ecrafe cet état que tu dois soutenir:
 Rome aura désormais deux traitres à punir;
 Mais je parle à Brutus, à ce puissant genie,
 A ce heros armé contre la tyrannie,
 Dont le cœur inflexible au bien déterminé,
 Epura tout le sang que Cesar t'a donné.
 Ecoute, tu connois avec quelle furie,
 Jadis Catilina menaça sa patrie.

Br. Oui.

Cass. Si le même jour que ce grand criminel
 Dut à la liberté porter le coup mortel:
 Si lors que le senat eût condamné ce traitre,
 Catilina pour fils t'eût voulu reconnoître;
 Entre ce monstre & nous forcé de decider,
 Parle: Qu'aurois-tu fait?

Br. Peux tu le demander?

Penses-tu qu'un instant ma vertu dementie,
 Eût mis dans la balance un homme & la patrie?

Cass. Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté:
 C'est l'arrest du senat: Rome est en sûreté.

Mais, dis, sens-tu ce trouble, & ce secret murmure
 Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature?

Un seul mot de Cesar a-t-il éteint dans toi,

L'amour de ton pays, ton devoir, & ta foi?

En disant ce secret, ou faux ou veritable,

En t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?

En es-tu moins Brutus? En es-tu moins Romain?

Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?

Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mere?

Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frere?

Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,

Eleve de Pompée, adopté par Caton,

Ainsi

Ami de Cassius, que veux-tu d'avantage ?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil esclave d'amour,
Ait séduit Servilie, & t'ait donné le jour ?
Laisse là les erreurs, & l'hymen de ta mere,
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton pere.
Tu lui dois ta vertu ; ton ame est toute à lui ;
Brise l'indigne noeud que l'on t'offre aujourd'hui.
Qu'à nos sermens communs ta fermeté reponde ;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

Br. Et vous, braves amis, parlez, que pensez-vous ?

Cim. Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'auroit point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi, pourquoi t'en rapporter ?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

Br. Eh bien, à vos regards mon ame est dévoilée,
Lisez y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cele rien ; ce cœur s'est ébranlé ;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'état, mais à tuer mon pere,
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits,
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits,
Voyant en lui mon pere, un coupable, un grand homme,
Entraîné par Cesar, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui preparez.
Je vous dirai bien plus, sachez que je l'estime.
Son grand cœur me séduit au sein même du crime,
Et si sur les Romains quelqu'un pouvoit regner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous alarmez point ; ce nom que je deteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le senat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi.
Le bien du monde entier me parle contre un roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle,
J'en frissonne à vos yeux, mais je vous suis fidelle.
Cesar me va parler, que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'état & lui !
Veuillent les immortels s'expliquant par ma bouche,

Prêter

Prêter à mon organe, un pouvoir qui le touche!
 Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
 Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
 Je ne trahirai point mon pays pour mon pere,
 Que l'on approuve, ou non, ma fermeté severe,
 Qu'a l'univers surpris cette grande action,
 Soit un objet d'horreur, ou d'admiration:
 Mon esprit peu jaloux de vivre en la memoire,
 Ne considere point le reproche, ou la gloire;
 Toujours independant, & toujours citoyen,
 Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien.
 Allez, ne songez plus qu'à sortir d'esclavage.

Cass. Du salut de l'etat ta parole est le gage.
 Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux.
 Nous entendions Caton, Rome même, & nos Dieux.

SCENE III.

Br. **V**Oici donc le moment où Cesar va m'entendre ;
 Voici ce capitolé où la mort va l'attendre.
 Epargnez moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr !
 Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir !
 Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chere,
 Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon pere.
 Le voici. Je demeure immobile, eperdu !
 O manes de Caton, soutenez ma vertu.

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

Ces. **E**H bien, que veux-tu ? Parle. As-tu le cœur d'un
 homme ?

Es-tu fils de Cesar ?

Br. Oui, si tu l'es de Rome.

Ces. Republicain farouche, où vas-tu t'emporter !
 N'as-tu voulu me voir, que pour mieux m'insulter ?
 Quoi ! tandis que sur toi mes faveurs se repandent,
 Que du monde soumis les hommages t'attendent,
 L'empire, mes bontés, rien ne flechit ton cœur !
 De quel œil vois-tu donc le sceptre ?

Br.

Br. Avec horreur.

Cef. Je plains tes préjugés, je les excuse même ;
Mais peux-tu me haïr ?

Br. Non, César ; & je t'aime,
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prevenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux Dieux de voir qu'un si grand homme,
Fut à la fois la gloire, & le fleau de Rome.
Je dereste César avec le nom de roi,
Mais César citoyen seroit un Dieu pour moi ;
Je lui sacrifierois ma fortune & ma vie.

Cef. Que peux-tu donc haïr en moi ?

Br. La tyrannie.

Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du sénat, de ton fils,
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus saint, que celui de la guerre,
Être encore plus que roi, plus même que César ?

Cef. Eh bien ?

Br. Tu vois la terre enchainée à ton char ;
Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.

Cef. Ah ! que proposes-tu ?

Br. Ce qu'a fait Sylla même.

Long tems dans nôtre sang Sylla s'étoit noyé,
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet assassin illustre entouré de victimes,
En descendant du trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur fut pardonner, César, fais encore plus.
Que servent désormais les graces que tu donnes,
C'est à Rome, à l'état qu'il faut que tu pardonnes.
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis ;
Alors tu fais regner, alors je suis ton fils.
Quoi ! je te parle en vain !

Cef. Rome demande un maître,

Un jour à tes depens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens, plus puissants que des rois.
Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos loix ;
La liberté n'est plus que le droit de se nuire ;
Rome qui détruit tout, semble enfin se détruire ;
Ce colosse effrayant dont le monde est foulé ;

En pressant l'univers, est lui-même ébranlé.
 Il panche vers sa chute, & contre la tempête
 Il demande mon bras pour soutenir sa tête.
 Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
 Les loix, Rome, l'état sont des noms superflus.
 Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
 Tu parles comme au tems des Deces, des Emiles,
 Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prevois.
 Que ta triste vertu perdra l'état & toi.
 Fais ceder, si tu peux, ta raison detrompée
 Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
 A ton pere qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
 Sois mon fils en effet, Brutus, rends moi ton cœur,
 Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure ;
 Ne force point ton ame à vaincre la nature.
 Tu ne me reponds rien ; tu detournes les yeux.

Br. Je ne me connois plus. Tonnez sur moi, grands Dieux !
 Cesar —

Ces. Quoi ! tu t'emeus ! ton ame est amollie !
 Ah ! mon fils.

Br. Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
 Sais-tu que le senat n'a point de vrai Romain
 Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?

[Il se jette à ses genoux.]

Que le salut de Rome, & que le tien te touche,
 Ton genie alarmé te parle par ma bouche,
 Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
 Cesar, au nom des Dieux dans ton cœur oubliez,
 Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,
 Dirai-je, au nom d'un fils, qui fremit, & qui t'aime,
 Qui te prefere au monde, & Rome seule à toi,
 Ne me rebutes pas.

Ces. Malheureux, laisse moi !

Que me veux-tu ?

Br. Croi moi, ne sois point insensible.

Ces. L'univers peut changer ; mon ame est inflexible.

Br. Voilà donc ta reponse ?

Ces. Oui. Tout est resolu.

Rome doit obeir, quand Cesar a voulu.

Br. *[d'un air consterné.]* Adieu, Cesar.

Ces. Eh, quoi ! D'où viennent tes alarmes ?

Demeure

Demure encore, mon fils. Quoi, tu verses des larmes!
Quoi, Brutus peut pleurer! Est ce d'avoir un roi?
Pleures-tu les Romains?

Br. Je ne pleure que toi.

Adieu, te dis-je.

Ces. O Rome! ô rigueur heroïque!
Que ne puis-je à ce point aimer ma republique!

SCENE V.

CESAR, DOLABELLA, *Romains.*

Dol. LE senat par ton ordre au temple est arrivé:
On n'attend plus que toi; le trône est élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie, & leurs suffrages.
Vont prodiguer l'encens au pié de tes images:
J'amene devant toi la foule des Romains;
Le senat va fixer leurs esprits incertains.

Mais si Cesar croyoit un vieux soldat qui l'aime,
Nos presages affreux, nos devins, nos Dieux même,
Cesar differeroit ce grand evenement.

Ces. Quoi! lors qu'il faut regner, differer d'un moment!
Qui pourroit m'arrêter, moi?

Dol. Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure:
Le ciel qui fait les rois, redoute ton trépas.

Ces. Va: Cesar n'est qu'un homme, & je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiette:

Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les elemens paroissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les Dieux du haut du ciel ont compté nos années,
Suivons sans reculer nos hautes destinées.

Cesar n'a rien à craindre.

Dol. Il a des ennemis,
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis.
Qui fait s'ils n'auroient point conspiré leur vengeance?

Ces. Ils n'oseroient.

Dol. Ton cœur a trop de confiance.

Ces. Tant de precautions contre mon jour fatal
Me rendroient meprisable, & me defendroient mal.

Dol. Pour le salut de Rome, il faut que Cesar vive ;
Dans le senat au moins, permets que je te suive.

Ces. Non. Pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ;
N'avançons point, ami, le moment arrêté,
Qui change ses desseins decouvre sa foiblesse.

Dol. Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse ;
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

Ces. Va, j'aime mieux mourir, que de craindre la mort.
Allons.

SCENE VI.

DOLABELLA, ROMAINS.

Dol. **C**Hers citoyens, quel heros ! quel courage
De la terre & de vous meritoit mieux l'hommage ;
Joignez vos vœux aux miens, peuples qui l'admirez,
Confirmez les honneurs, qui lui sont preparez.
Vivez pour le servir, mourez pour le defendre —
Quelles clameurs ! ô ciel ! quels cris se font entendre !

Les conjurés derriere le théâtre. Meurs, expire, tyran. Cou-
rage, Cassius.

Dol. Ah ! courons le sauver.

SCENE VII.

CASSIUS, les conjurés, un poignard à la main, DOLABELLA, ROMAINS.

Cass. **C**'En est fait, il n'est plus.

Dol. Peuples, secondez-moi, frappons, perçons ce
traître.

Cass. Peuples, imitez moi ; vous n'avez plus de maître.
Nation de heros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté, ma main brise vos fers.

Dol. [au peuple.] Vous trahissez, Romains, le sang de ce
grand homme !

Cass. J'ai tué mon ami pour le salut de Rome.
Il vous asservit tous, son sang est repandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rempant, d'un si foible courage,

Qu'il

Qu'il puisse regretter Cesar & l'esclavage ?
 Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi ?
 S'il en est un, qu'il parle, & qu'il se plaigne à moi.
 Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

Rom. Cesar fut un tyran, perisse sa memoire.

Cass. Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
 Conservez à jamais ces nobles sentimens.

Je fais que devant vous Antoine va paroître,
 Amis, souvenez-vous que Cesar fut son maître ;

Qu'il a servi sous lui dès ses plus jeunes ans,
 Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.

Il vient justifier son maître & son empire,

Il vous meprise assez pour penser vous seduire.

Sans doute il peut ici faire entendre sa voix :

Telle est la loi de Rome, & j'obeis aux loix.

Le peuple est désormais leur organe suprême,

Le juge de Cesar, d'Antoine, de moi-même,

Vous rentrez dans vos droits indignement perdus,

Cesar vous les ravit, je vous les ai rendus :

Je les veux affermir ; je rentre au capitolé ;

Brutus est au senat ; il m'attend & j'y vole.

Je vais avec Brutus en ces murs desolés,

Rappeller la justice & nos Dieux exilés :

Etouffer des mechans les fureurs intestines ;

Et de la liberté reparer les ruines.

Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux :

Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux ;

Redoutez tout d'Antoine, & sur tout l'artifice.

Rom. S'il vous accuse ; que lui-même il perisse.

Cass. Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés.

Rom. Aux vengeurs de l'état, nos cœurs sont assurés.

SCENE VIII.

ANTOINE, ROMAINS.

Un Rom. Mais Antoine paroît.

Autre Rom. Qu'osera-t-il nous dire.

Un Rom. Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il sou-
 pire ?

Un autre. Il aimoit trop Cesar.

Ant. [montant à la tribune aux harangues.] Oûi, je l'aimois,
 Romains, Oûi,

Oui, j'aurois de mes jours prolongé ses destins.
 Helas! vous avez tous pensé comme moi-même,
 Et lors que de son front ôtant le diadème,
 Ce heros à vos loix s'immoloit aujourd'hui,
 Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
 Helas! je ne viens point célébrer sa memoire,
 La voix du monde entier parle assez de sa gloire;
 Mais de mon desespoir ayez quelque pitié,
 Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

Un Rom. Il les faloit verser quand Rome avoit un maître.
 Cesar fut un heros, mais Cesar fut un traître.

Aut. Rom. Puisqu'il étoit tyran, il n'eut point de vertus;
 Et nous approuvons tous Cassius & Brutus.

Ant. Contre ses meurtriers, je n'ai rien à vous dire,
 C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire,
 De vôtre dictateur ils ont percé le flanc,
 Comblés de ses bienfaits ils sont teints de son sang;
 Pour forcer des Romains à ce coup detestable
 Sans doute il falloit bien que Cesar fût coupable.
 Je le crois, mais enfin Cesar a-t-il jamais
 De son pouvoir sur vous appesanti le faix?

A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes,
 Des depouilles du monde il couronnoit vos têtes.
 Tout l'or des nations qui tomboient sous ses coups,
 Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
 De son char de triomphe il voyoit vos alarmes;
 Cesar en descendoit pour essuyer vos larmes.
 Du monde qu'il soumit, vous triomphez en paix,
 Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits.
 Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage.
 Vous le savez, grands Dieux! vous dont il fut l'image;
 Vous, Dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
 Vous savez, si son cœur aimoit à pardonner.

Rom. Il est vrai que Cesar fit aimer sa clemence.

Ant. Helas! si sa grand' ame eût connu la vengeance
 Il vivroit, & sa vie eût rempli nos souhaits.
 Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits
 Deux fois à Cassius il conserva la vie.
 Brutus — où suis-je, ô ciel! ô crime! ô barbarie!
 Chers amis, je succombe, & mes sens interdits —
 Brutus son assassin — ce monstre étoit son fils.

Rom. Ah Dieux !

Ant. Je vois fremir vos genereux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages,
Oui, Brutus est son fils, mais vous qui m'écoutez
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Helas ! si vous saviez sa volonté dernière —

Rom. Quelle est-elle : Parlez.

Ant. Rome est son héritière :

Ses trésors sont vos biens, vous en allez jouir ;
Au delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimoit, c'est pour vous qu'en Asie
Il alloit prodiguer sa fortune & sa vie.
O Romains, disoit-il, peuple roi, que je fers,
Commandez à César ; César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait d'avantage ?

Rom. Ah ! nous les détestons, ce doute nous outrage.

Un Rom. César fut en effet le père de l'état.

Ant. Votre père n'est plus ; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bucher,
Ce père, cet ami, qui vous étoit si cher ?
On l'apporte à vos yeux.

*Le fond du théâtre s'ouvre, des licteurs apportent le
corps de César, couvert d'une robe sanglante. An-
toine descend de la tribune, & se jette à genoux
auprès du corps.*

Rom. O spectacle funeste !

Ant. Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste :
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoroient à genoux ;
Qui toujours votre appui dans la paix dans la guerre,
Une heure auparavant faisoit trembler la terre.
Qui devoit enchaîner Babylone à son char ;
Amis, en cet état connoissez vous César ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ses blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures,
Là, Cimber l'a frappé, là, sur le grand César,
Cassius & Décime enfonçoient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus l'âme égarée,
A souillé dans ces flancs sa main dénaturée.

César

Cesar le regardant d'un oeil tranquille & doux,
Lui pardonnoit encore en tombant sous ses coups.
Il l'appelloit son fils; & ce nom cher & tendre
Est le seul qu'en mourant, Cesar ait fait entendre,
O mon fils ! disoit-il.

Un Rom. O monstre, que les Dieux
Devoient exterminer avant ce coup affreux !

[*Autres Romains en regardant le corps dont ils sont proche.*
Dieux, son sang coule encore !

Ant. Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de vôtre vaillance;
Entendez-vous sa voix ? Reveillez-vous Romains,
Marchez, suivez moi tous, contre ses assassins.
Ce sont là les honneurs qu'à Cesar on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre
Embrasons les palais de ces fiers conjurés
Enfonçons dans leur sein nos bras desesperés ;
Venez, dignes amis, venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

Rom. Oui, nous les punirons ; oui, nous suivrons vos pas,
Nous jurons par son sang de venger son trepas.
Courons.

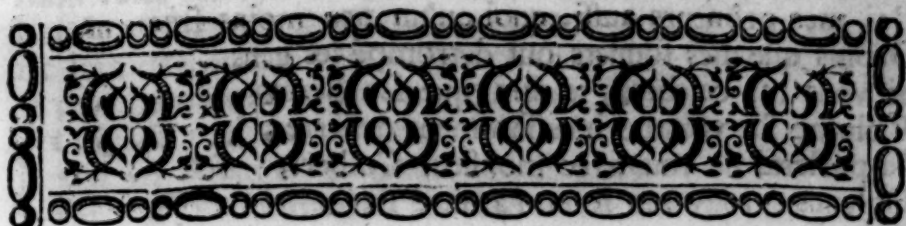
Ant. [à *Dolabella.*] Ne laissons pas leur fureur inutile,
Precipitons ce peuple inconstant & facile,
Entrainons le à la guerre, & sans rien menager,
Succedons à Cesar, en courant le venger.

F I N.



PARODIE





PARODIE *du CID*,
 SUR
 CHAPELAIN, CASSAIGNE,
 & LA SERRE.

SCENE I.

LA SERRE, CHAPELAIN.

La Ser.  Nfin vous l'emportez, & la faveur du roi
 Vous accable de dons qui n'étoient dûs
 qu'à moi,
 On voit rouler chez vous tout l'or de la
 Castille.

Chap. Les trois fois mille francs, qu'il met dans ma famille,
 Temoignent mon merite; & font connoitre assez
 Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcez.

La Ser. Pour grands que soient les rois, ils font ce que
 nous sommes,

Ils se trompent en vers comme les autres hommes,
 Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans;
 Qu'à de mechans auteurs, ils font de beaux presens.

Chap. Ne parlons point du choix, dont vôtre esprit s'irrite :
 La cabale l'a fait plutôt que le merite.

Vous choisissant peut-être, on eût pû mieux choisir :

Mais le roi m'a trouvé plus propre à son desir.

A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez en un autre.

L I I

Unissons

Unissons desormais ma cabale à la vôtre.
 J'ai mes prôneurs aussi, quoi qu'un peu moins frequens,
 Depuis que mes sonnets ont detrompé les gens.
 Si vous me celebrez, je dirai que La Serre
 Volume sur volume incessamment desserre ;
 Je parlerai de vous avec monsieur Colbert,
 Et vous eprouverez si mon amitié sert :
 Ma niece même en vous peut rencontrer un gendre.

La Ser. A de plus hauts partis Philipote doit pretendre,
 Et le nouvel eclat de cette pension
 Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition :
 Exerce nos rimeurs, & vante nôtre prince,
 Va te faire admirer chez les gens de province,
 Fai marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,
 Sois des flateurs l'amour, & des railleurs l'effroi :
 Joins à ces qualités celle d'une ame vaine,
 Montre leur comme il faut endurcir une veine,
 Au metier de Phebus bander tous les ressorts,
 Endosser nuit & jour un rouge justaucorps,
 Pour avoir de l'encens donner une bataille :
 Ne laisser de sa bourse échapper une maille.
 Sur tout fers leur d'exemple, & ressouvien toi bien
 De leur former un stile aussi dur que le tien.

Chap. Pour s'instruire d'exemple, en depit de Liniere,
 Ils liront seulement ma Jeanne toute entiere :
 Là dans un long tissu d'amples narrations
 Ils verront comme il faut berner les nations,
 Dupper d'un grave ton gens de robbe & d'armée,
 Et sur l'erreur des sots bâtir la renommée.

La Ser. L'exemple de La Serre a bien plus de pouvoir,
 Un auteur dans ton livre apprend mal son devoir.
 Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
 Que ne puisse egaler un de mes cent ouvrages ?
 Si tu fus grand flateur, je le suis aujourd'hui,
 Et ce bras de la presse est le plus ferme appui.
 Bilaine & de Sercy sans moi seroient des drilles,
 Mon nom seul au palais nourrit trente familles ;
 Les marchands fermentoient leurs boutiques sans moi,
 Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
 Chaque heure, chaque instant fait sortir de ma plume
 Cayers dessus cayers, volume sur volume.

Mon valet ecrivant ce que j'aurois dicté
Feroit un livre entier marchant à mon coté,
Et loin de ces durs vers qu'à mon stile on prefere,
Il deviendroit auteur en me regardant faire.

Chap. Tu me parles en vain de ce que je connois,
Je t'ai vû rimailleur & traduire sous moi;
Si j'ai traduit Gusman, si j'ai fait sa preface,
Ton galimatias a bien rempli ma place.
Enfin pour epargner ces discours superflus,
Si je suis grand flateur, tu l'es & tu le fus;
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met de la difference.

La Ser. Ce que je meritois tu me l'as emporté.

Chap. Qui l'a gagné sur toi l'avoit mieux merité.

La Ser. Qui fait mieux composer en est bien le plus digne.

Chap. En être refusé n'en est pas un bon signe.

La Ser. Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtisan.

Chap. L'eclat de mes grands vers fut mon seul partisan.

La Ser. Parlons-en mieux: Le roi fait honneur à ton âge.

Chap. Le roi, quand il en fait, le mesure à l'ouvrage.

La Ser. Et par là je devois emporter ses ducats.

Chap. Qui ne les obtient point ne les merite pas.

La Ser. Ne les merite pas, moi ?

Chap. Toi.

La Ser. Ton insolence,

Temeraire vieillard, aura sa recompense.

[Il lui arrache sa perruque.]

Chap. decoiffé. Acheve, & pren ma tête après un tel affront.
Le premier dont ma muse a vû rougir son front.

La Ser. Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse ?

Chap. O Dieux ! mon Apollon en ce besoin me laisse.

La Ser. Ta perruque est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce sale trophée avoit souillé ma main,
Adieu ; fais lire au peuple en depot de Liniere,
De tes fameux travaux l'histoire toute entiere :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

Chap. Rend moi donc ma perruque.

La Ser. Elle est trop mal-honnête.

De tes lauriers sacrés va te couvrir la tête.

Chap. Rend la calotte au moins.

La Ser. Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient sur ta tête encore durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN *seul.*

Chap. **O** Rage ! ô desespoir ! ô perruque, m'amie !
N'as-tu donc tant vecu que pour cette infamie ?
N'as-tu trompé l'espoir de tant de perruquiers,
Que pour voir en un jour fletrir tant de lauriers ?
Nouvelle pension fatale à ma calotte,
Precipice élevé qui te jette en la crotte,
Cruel ressouvenir de tes honneurs passés,
Services de vingt ans en un jour effacés !
Faut-il de ton vieux poil voir triompher *La Serre*,
Et te mettre crottée ou te laisser à terre.
La Serre fois d'un roi maintenant regalé,
Ce haut rang n'admet pas un poète pelé,
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du roi, m'en a sû rendre indigne.
Et toi de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offense
M'as servi de parade & non pas de defense.
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me venger en de meilleurs mains.
Si *Cassaigne* a du cœur, & s'il est mon ouvrage,
Voici l'occasion de montrer son courage,
Son esprit est le mien, & le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

Chap. **C** Assaigne, as-tu du cœur ?
Cass. Tout autre que mon maître
L'eprouveroit sur l'heure.
Chap. Ah ! c'est comme il faut être.
Digne ressentiment à ma douleur bien doux,

Je reconnois ma verve à ce noble courroux,
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompt.
Mon disciple, mon fils, viens reparer ma honte,
Viens me venger.

Cass. De quoi ?

Chap. D'un affront si cruel

Qu'a l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'une insulte—Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins sans mon âge caduque.

La plume que mes doigts ne peuvent soutenir
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.

Va contre un insolent faire un bon gros ouvrage,
C'est dedans l'encre seul qu'on lave un tel outrage :
Rime, ou creve. Au surplus pour ne te point flater,

Je te donne à combattre homme à redouter :

Je l'ai vû fort poudreux au milieu des libraires

Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

Cass. Son nom ? C'est perdre tems en discours superflus.

Chap. Donc pour te dire encore quelque chose de plus :
Plus enflé que Boyer, plus bruiant qu'un tonnerre,
C'est—

Cass. De grace, achevez.

Chap. Le terrible La Serre.

Cass. Le—

Chap. Ne replique point, je connois ton fatras.

Combats sur ma parole, & tu l'emporteras,

Donnant pour des cheveux ma pucelle en échange,

J'en vais chercher, barbouille, escri, rime, & nous venge.

SCENE IV.

CASSAIGNE *seul.*

Percé jusques au fond du cœur

D'une insulte imprevue aussi bien que mortelle,

Miserable vengeur d'une sottise querelle,

D'un avarecrivain cherif imitateur,

Je demeure sterile, & ma veine abbatue

Inutilement suë.

Si près de voir couronner mon ardeur,

O la peine cruelle !

En

En cet affront La Serre est le tondeur,
Et le tondu pere de la pucelle.

Que je sens de rudes combats !

Comme ma pension, mon honneur me tourmente.

Il faut faire un poëme, ou bien perdre une rente ;

L'un echauffe mon cœur, l'autre retient mon bras,

Reduit au triste choix, ou de trahir mon maître,

Ou d'aller à Biffestre :

Des deux cotés mon mal est infini.

O la peine cruelle !

Faut-il laisser un La Serre impuni ?

Faut-il venger l'auteur de la pucelle ?

Auteur, perruque, honneur, argent,

Impitoyable loi, cruelle tyrannie,

Je vois gloire perdue, ou pension finie.

D'un coté je suis lache, & de l'autre indigent,

Cher & chetif espoir d'une veine flatueuse,

Et tout ensemble gueuse,

Noir instrument, unique gagne-pain,

Et ma seule ressource,

M'es tu donné pour venger Chapelain ?

M'es tu donné pour me couper la bourse ?

Il vaut mieux courir chez Conrard,

Il peut me conserver ma gloire & ma finance,

On fait comme en traités excelle ce vieillard.

S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la pucelle

Vuide nôtre querelle.

Si pas un d'eux ne me veut secourir,

Et si l'on me balotte,

Cherchons La Serre, & sans tant discourir

Traisons du moins, & payons la calotte.

Traiter sans tirer ma raison ?

Rechercher un marché si funeste à ma gloire ?

Souffrir que Chapelain impute à ma memoire

D'avoir mal soutenu l'honneur de sa toison ?

Respecter un vieux poil, dont mon ame egarée

Voit la perte assurée !

N'ecoutons

N'ecoutons plus ce dessein negligent,
 Qui passeroit pour crime.
 Allons ma main, du moins sauvons l'argent :
 Puis qu'aussi bien il faut perdre l'estime.

Oui mon esprit s'étoit deçû.
 Autant que mon honneur, mon intérêt me presse,
 Que je meure en rimant, ou meure de detresse,
 J'aurai mon stile dur comme je l'ai reçu.
 Je m'accuse deja de trop de negligence.

Courons à la vengeance.
 Et tout honteux d'avoir tant de froideur :
 Rimons à rire d'aile,
 Puis qu'aujourd'hui La Serre est le tondeur,
 Et le tondu pere de la pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

Cass. A Moi, La Serre, un mot.

La Ser. Parle.

Cass. Ote moi d'un doute.

Connois-tu Chapelain ?

La Ser. Oui.

Cass. Parlons bas, écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu

Et l'effroi des lecteurs de son tems ? Le fais-tu ?

La Ser. Peut-être.

Cass. La froideur qu'en mon stile je porte,

Sais-tu que je la tiens de lui seul ?

La Ser. Que m'importe ?

Cass. A quatre vers d'ici je te le fais savoir.

La Ser. Jeune presomptueux.

Cass. Parle sans t'emouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux ames bien nées

La rime n'attend pas le nombre des années.

La Ser. Mais t'attaquer à moi ! Qui t'a rendu si vain ?

Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main.

Cass. Mes pareils avec toi sont dignes de combattre,
 Et pour des coups d'essai veulent des * *Henris* Quatre.

* *Cassaigne a fait un poëme intitulé, Henri le Grand.*

La

La Ser. Sais-tu bien qui je suis ?

Cass. Oui, tout autre que moi,
En comptant tes écrits pourroit trembler d'effroi:
Mille & mille papiers dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un gigantesque auteur ;
Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
Je veux venger mon maître, & ta plume indomtable
Pour ne se point lasser n'est point infatigable.

La Ser. Ce Phebus qui paroît aux discours que tu tiens
Souvent par tes écrits se decouvrit aux miens,
Et te voyant encore tout frais sorti de classe,
Je disois, Chapelain lui laissera sa place.
Je fais ta pension, & suis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir,
Qu'ils te font sans raison mettre rime sur rime,
Etayer d'un pédant l'agonisante estime,
Et que voulant pour singe un ecolier parfait,
Il ne se trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
J'admire ton audace & je plains ta jeunesse :
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
Dispense un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi suivroit cette victoire ;
A moins d'un gros volume, on compose sans gloire :
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes écrits.

Cass. D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne :
Qui pele Chapelain craint de rondre Cassaigne ?

La Ser. Retire toi d'ici.

Cass. Hâtons-nous de rimer.

La Ser. Es-tu si près d'écrire ?

Cass. Es-tu las d'imprimer ?

La Ser. Viep, tu fais ton devoir. L'ecolier est un traître,
Qui souffre sans cheveux la tête de son maître.

F I N.



